ASSOCIATION AMICALE

DES ANCIENS ÉLÈVES

DU

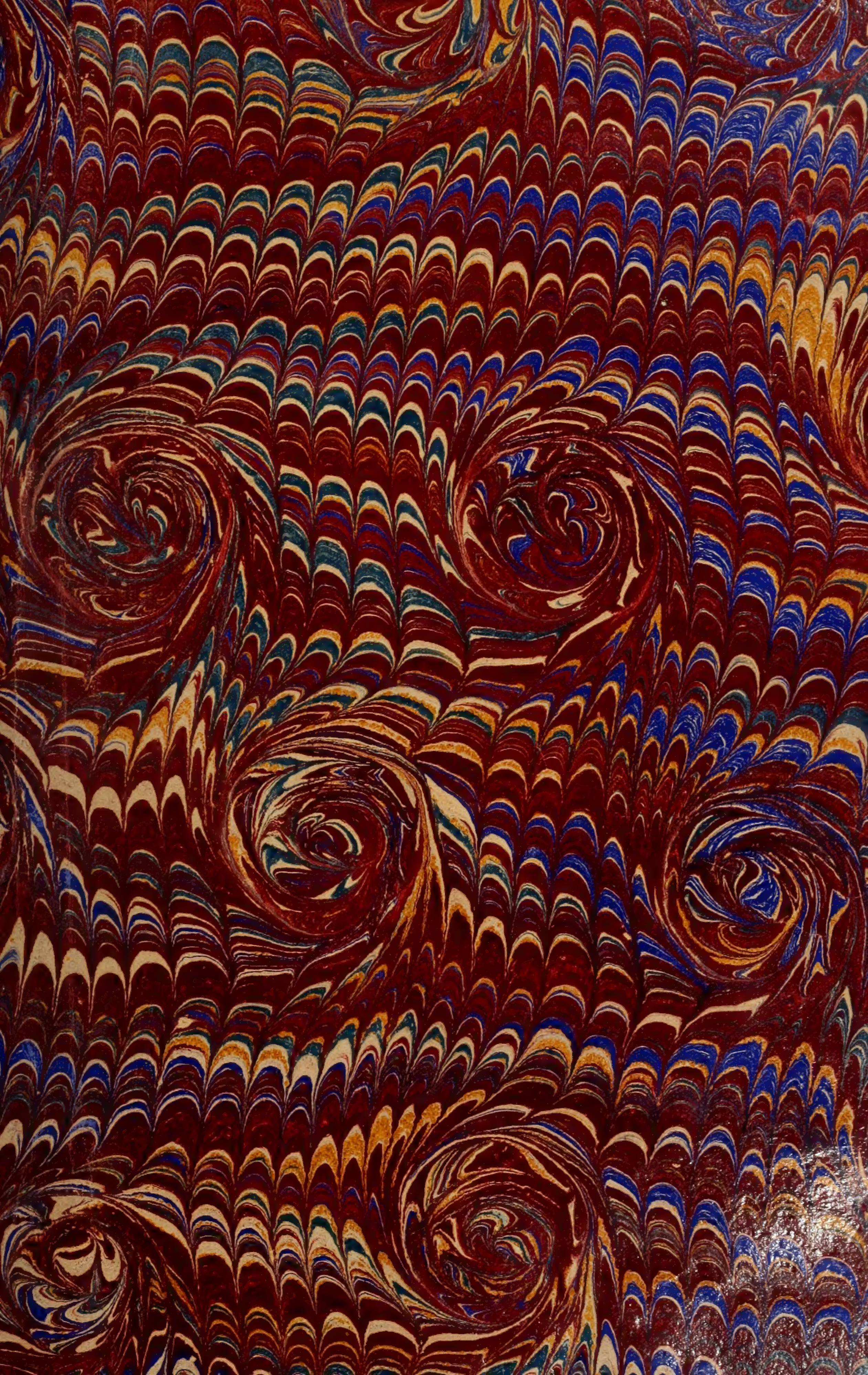
LYCÉE CHARLEMAGNE

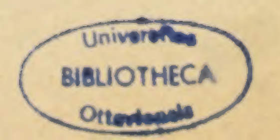
PRIX BROCA

1904







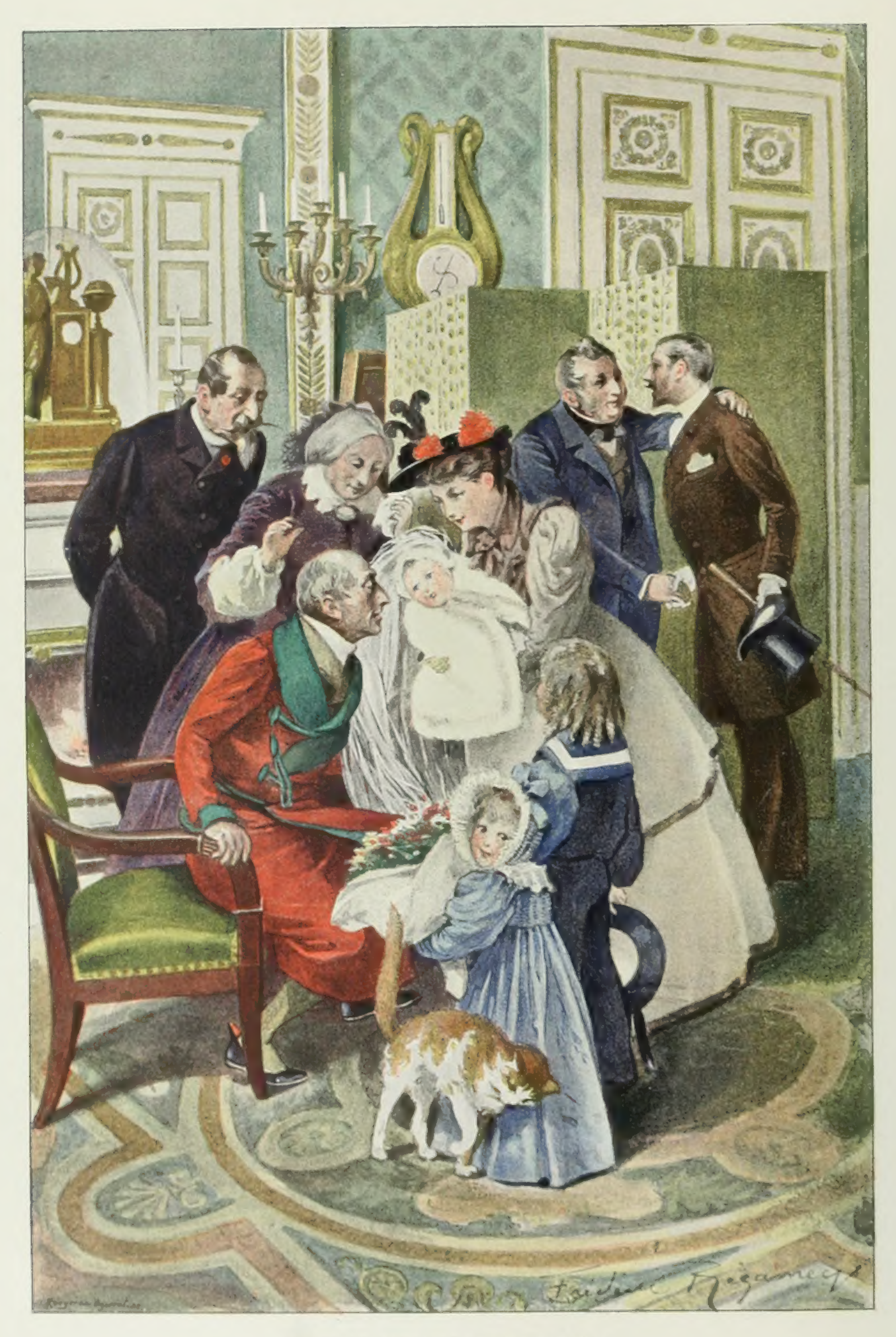

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

XIX[E] SIÈCLE

CLASSES — MŒURS

USAGES — COSTUMES — INVENTIONS.

Typographie et Chromolithographie de Firmin-Didot et Cie



LA VISITE CHEZ LES GRANDS PARENTS.

AQUARELLE ORIGINALE DE FRÉDÉRIC RÉGAMEY.

JOHN GRAND-CARTERET

XIXᵉ SIÈCLE

(EN FRANCE)

CLASSES — MŒURS — USAGES

COSTUMES — INVENTIONS

OUVRAGE ILLUSTRÉ

D'UN FRONTISPICE CHROMOTYPOGRAPHIQUE, DE 16 PLANCHES COLORIÉES
AUX PATRONS, DE 36 EN-TÊTES ET LETTRES ORNÉES ET DE 487 GRAVURES

(dont 24 tirées hors texte

D'APRÈS LES PRINCIPAUX ARTISTES DU SIÈCLE ET A L'AIDE DES PROCÉDÉS MODERNES



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1893



A MESSIEURS

LOUIS ET HENRI BERALDI

DONT LES COLLECTIONS
M'ONT ÉTÉ SI PRÉCIEUSES
POUR LA RECONSTITUTION DU SIÈCLE
PAR L'IMAGE,
CE LIVRE DOCUMENTAIRE
EST DÉDIÉ.

J. G.-C.

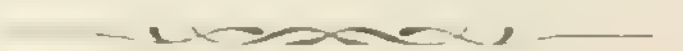
LISTE ALPHABÉTIQUE

DES PEINTRES, DESSINATEURS-LITHOGRAPHES, GRAVEURS, AQUAFORTISTES, GRAVEURS EN MÉDAILLES, STATUAIRES, dont les œuvres sont reproduites dans ce volume.

* Les noms des artistes vivants sont précédés d'un astérisque.

ADAM (Victor), dessinateur-lithographe (1801-1866).
ALOPHE (Adolphe Menut), peintre-dessinateur.
AUBLET (E.), peintre.
AUBRY-LECOMTE, dessinateur-lithographe (1797-1858).
AUGUSTIN (J.-B.), peintre-miniaturiste (1759-1832).
BARON (Henri), peintre (1816-1885).
BASTIEN-LEPAGE, peintre (1848-1884).
BAYOT, dessinateur-lithographe.
BENJAMIN (Roubaud), caricaturiste (1811-1847).
* BÉRAUD (Jean), peintre-dessinateur.
* BESNARD (Albert), peintre.
* BINET, peintre.
BOILLY (Louis), peintre-lithographe (1761-1830).
BONHOMMÉ (F.), peintre-dessinateur (1809-1881).
* BOMBLED, dessinateur.
* BONNAT (Léon), peintre.
BOUCHOT (Fr.), dessinateur-lithographe (1800-1842).
BOULANGER (Louis), peintre-dessinateur (1806-1867).
BOUQUET (Aug.), dessinateur.
BOURDET, dessinateur-lithographe.
BOVY (Antoine), médailleur (1803-1877).
* BROUILLET (André), peintre.
* BUHOT, graveur aquafortiste.
* BURNEY (Fr. Eugène), graveur au burin.
CABANEL (Alexandre), peintre (1823-1889).
CALAMATTA (Louis), graveur au burin (1802-1869).
CARI (G. de Gaudissart), caricaturiste.
* CAROLUS-DURAN, peintre.
CHAM (A. de Noé), caricaturiste (1819-1879).
CHAMPMARTIN, peintre-miniaturiste.
CHAPLIN (Ch.), peintre (1825-1891).
CHAPU (H.-M.-A.), sculpteur, graveur en médailles (1833-1891).
CHARLET, dessinateur-lithographe (1792-1845).
CHASSELAS (Ch.-A.), dessinateur-vignettiste (1782-1843).
* CHELMONSKI (Joseph), peintre-dessinateur.
* CHÉRET (Jules), dessinateur-lithographe.
CHRÉTIEN, peintre-miniaturiste (1754-1811).
* CLERMONT-GALLERANDE (DE), peintre.
COLIN (Anaïs), peintre.
COUCHÉ fils, dessinateur-graveur (1782, vers 1849).
* COMBA (Paul), dessinateur.
* DALOU (Jules), statuaire.
* DANTAN (Édouard), peintre-dessinateur.
DAUBIGNY, peintre-graveur (1817-1878).
DAUMIER (Honoré), caricaturiste (1808-1879).
DAVID (Louis), peintre (1748-1825).
DAVID (Jules), dessinateur-lithographe (1808-1892).
DEBUCOURT, peintre-dessinateur chromiste (1755-1832).
DECAMPS (Alexandre), peintre-lithographe (1803-1860).
* DELANCE (Paul-Louis), peintre.
DENON (D. Vivant), peintre-graveur (1747-1825).
* DESTEZ (Paul), dessinateur.
* DETAILLE (Édouard), peintre-dessinateur.
DEVÉRIA (Ach.), dessinateur-lithographe (1800-1857)
DORÉ (Gust.), dessinateur-caricaturiste (1832-1883).
DROLLING (Michel), peintre-dessinateur (1786-1851).
* DUBOIS (Henri), graveur en médailles.
* DUNKI, dessinateur.
DUPLESSIS-BERTAUX, dessinateur-aquafortiste (1747-1819.)
* ÉDELFELT (Albert), peintre.
ÉMY (Henri), dessinateur (vers 1820, après 1870).
* FAU (Fernand), dessinateur.
FRAGONARD (Alex.), peintre-lithographe (1781-1850).
* FRAPPA (José), peintre.
GAILLARD (Ferdinand), graveur au burin (1834-1887).
* GALLICE, dessinateur.
GAVARNI, dessinateur-lithographe (1804-1866).
GAUCHEREL (Léon), dessinateur-aquaf. (1816-1886).
* GEOFFROY (Jean), peintre-dessinateur.
GÉRARD (François), peintre (1770-1847).
GÉRICAULT (Théod.), peintre-lithographe (1791-1824).
* GERVEX (Henri), peintre-dessinateur.
GIGOUX (Jean), peintre-dessinateur (1808-1890).
GIRAUD (Eugène), peintre (1806-1885).
GIRODET-TRIOSON, peintre (1767-1824).
* GODEFROY-DURAND, dessinateur.
GRANDVILLE, caricaturiste (1803-1837).
GREVEDON, dessinateur-lithographe (1795-1860).
GRÉVIN (Alfred), caricaturiste (1827-1892).
* GUELDRY (Jos.-Ferd.), peintre.
HEIM (Fr. Jos.), peintre (1787-1865).
HENRIQUEL-DUPONT, graveur (1797-1892).
HERSENT (Louis), peintre (1777-1860).
HESSE (Henri), peintre (1780, vers 1855).
INGRES (J.-A.-D.), peintre-dessinateur (1780-1867).
ISABEY (J.-B.), dessinateur-miniaturiste (1767-1855).
* JOB (J. Onfroy de Breville), dessinateur.
JOHANNOT (Alf.), dessinateur-lithographe (1800-1837).
JOHANNOT (T.), dessinateur-lithographe (1803-1852).

Julien (B.-R.), dessinateur-lithographe (1802-1871).
J[illegible] (Ad.), dessinateur-lithographe (vers 1800-1850).
L[illegible], peintre-dessinateur-graveur.
* Lalaisse (Hipp.), dessinateur.
Lami (Eugène), peintre-dessinateur (1800-1890).
* Lamotte (Alphonse), graveur au burin.
* Lanos (H.), dessinateur.
Lanté, dessinateur.
* Lavée (Jules), dessinateur.
Lecurieux (Jacq.-Jos.), peintre-dessinateur (1801-1892).
* L[illegible] (J.), dessinateur-lithographe.
* Leloir (Maurice), peintre-dessinateur.
* Lemaistre (A.), dessinateur.
Lemud (Aimé de), peintre-lithographe (1816-1887).
* Lévy (Michel), peintre.
* Lix (Ed.), dessinateur-graveur sur bois.
Lœillot-Hartwig, dessinateur-lithographe.
* Loevy (Ed.), peintre-dessinateur.
Lorsay (Eustache), dessinateur (1822-vers 1869).
Madou (Jean-Bapt.), peintre-lithographe (1796-1877).
Manet (Édouard), peintre-dessinateur (1832-1883).
* Marchetti, peintre-dessinateur.
Marie (Adrien), dessinateur (1848-1891).
Marlet, dessinateur-lithographe (1771-1847).
Massard (Léopold), dessinateur-graveur (1812-1889).
Maurin (Nic.), dessinateur-lithographe (1799-1850).
Maurisset, dessinateur-lithographe.
May (Édouard), peintre-dessinateur.
Meissonier, peintre-dessinateur (1815-1891).
* Mercié (Antonin), sculpteur.
* Merwart (Paul), peintre-dessinateur.
Millet (Jean-Fr.), peintre-dessinateur (1814-1875).
Monnier (Henry), caricaturiste (1805-1877).
Monsaldi, graveur au burin (1768-1816).
* Montader, dessinateur.
* Morel (Charles), dessinateur.
Morin (Edmond), dessinateur (1824-1882).
Mouilleron (Eug.), dessinateur-lithographe (1820-1881).
* Myrbach (L.), dessinateur.
Nanteuil (Célestin), dessinateur-lithographe (1813-1873).
Noel (Léon), dessinateur-lithographe (1807-1879).
Normand (Ch.), dessinateur-graveur (1765-1840).
Pajou (Aug.-Désiré), dessinateur-lithographe (1800-vers 1855).
* Patey (Auguste), graveur en médailles.
Percier, architecte-décorateur (1764-1838).
Philipon (Ch.), dessinateur (1802-1862).
Philippoteaux, peintre-dessinateur (1815-1884).
* Piguet (Rodolphe), peintre-graveur.
* Princeteau, peintre.
Provost, dessinateur-lithographe.
Quillenbois (M. de Sarcus), caricaturiste (1821-vers 1875).
Raffet, dessinateur-lithographe (1804-1860).
Rajon (P. Ad.), graveur-aquafortiste (1844-1888).
Ramberg (J.-H.), dessinateur-graveur (1763-1840).
* Régamey (Félix), peintre-dessinateur.
* Régamey (Frédéric), peintre-dessinateur.
Régamey (Guillaume), peintre-dessinateur (1838-1875).
* Reichan, dessinateur.
* Riou (Ed.), dessinateur.
* Rixens (André), peintre.
* Roll (Alfr. Philippe), peintre.
* Rops (Félicien), dessinateur-graveur.
Rouargue (Eug.), graveur.
* Roybet (Ferd.), peintre-graveur.
Rude (François), statuaire (1784-1855).
Scheffer (Ary), peintre (1795-1858).
* Schwab (Carlos), dessinateur.
Soitoux (Jean-Fr.), statuaire (1816-1891).
* Stevens (Alfred), peintre.
* Stewart (Jules), peintre.
Tassaert (Octave), peintre-lithographe (1800-1874).
Taunay (Nic.-Antoine), peintre (1755-1830).
* Tinayre, dessinateur.
Toulmouche (Auguste), peintre (1829-1890).
* Vallet (L.), dessinateur.
Van Welk, peintre.
Vernet (Carle), peintre-lithographe (1758-1836).
Vernet (Horace), peintre-lithographe (1789-1863).
* Vidal (Pierre), dessinateur.
Vigneron (Pierre), peintre-lithographe (1789-1872).
Winterhalter, peintre (1806-1873).





PRÉFACE DE L'AUTEUR

Il m'est particulièrement agréable de voir ce livre présenté au public par la maison Firmin-Didot, d'abord parce que, avec ses chefs actuels, MM. Maurice Firmin-Didot, René Firmin-Didot et Lucien Hébert, cette maison a conservé les traditions typographiques des Pierre, des Firmin et des Ambroise Firmin-Didot, ensuite parce que, avec les volumes du Bibliophile Jacob qui trouvèrent un accueil si favorable, elle a, la première, eu l'intuition de ces ouvrages documentés par le texte et par l'image que, depuis 1885, je m'efforce de vulgariser.

Le XIXe Siècle, *qui donne l'histoire intime et pittoresque d'une période centennale, aujourd'hui terminée, quoiqu'il puisse advenir, prendra donc place dans cette collection justement célèbre. J'ose espérer qu'il obtiendra le même succès.*

Du livre lui-même, je n'ai rien à dire. Comme on le verra, il est conçu d'après un plan général, il est dominé par cette idée constante : comparer le siècle finissant au siècle commençant, montrer ainsi, pour chaque chose, pour chaque partie spéciale, non seulement les phases diverses, mais aussi les accroissements, les grandissements successifs.

L'image et le texte se suivent étroitement : qu'on lise ou qu'on regarde, l'impression sera la même: les gravures ont été, dans

ce but, accompagnées, chaque fois qu'on l'a jugé utile, de courtes notices explicatives.

Documentaire, avant tout, l'illustration a dû forcément se maintenir dans un cadre restreint. Je veux dire qu'il lui a fallu, par principe, laisser de côté quantité d'œuvres connues qui ne donnaient aucun renseignement sur un coin de la vie publique ou intime au XIXe siècle. A cette restriction près, tableaux de maîtres, gravures célèbres, actualités graphiques, tout a été mis à contribution. Et c'est pourquoi l'on verra l'illustration présenter un caractère aussi varié, commençant avec l'estampe en feuille, avec les aquatintes, avec le burin, finissant avec les gravures sur bois, avec les clichés des journaux illustrés qui, depuis 1840, se trouvent être les meilleurs documents sur les mœurs contemporaines. Peintures, aquarelles, lithographies, eaux-fortes, pointes-sèches, burins, bois, zincographies; médailles, objets de curiosité, affiches, prospectus même, tous les genres, toutes les formes de l'art depuis le tableau des Musées jusqu'au tableau de la Rue, ont pris place, ainsi, en ce livre, faisant ressortir distinctement les deux caractéristiques du siècle, l'art et l'industrie.

Si les genres sont multiples, les sources auxquelles j'ai puisé sont également diverses. Ici, les collections publiques, le Cabinet des Estampes, où, comme toujours, M. Henri Bouchot a été pour moi un précieux auxiliaire dans la recherche des documents, le Musée Carnavalet où MM. Cousin et Faucou ont, avec leur obligeance habituelle, mis à ma disposition les curiosités de cette collection unique au point de vue parisien.

Là, les collections privées au premier rang desquelles il me faut citer les cartons de MM. Louis et Henri Beraldi, libéralement ouverts à mes recherches, et où j'ai non moins largement puisé, car une bonne moitié des illustrations du XIXe Siècle *provient de ces portefeuilles, riches en raretés de toutes sortes. Puis*

la collection Gaston Tissandier, joignant aux ballons tout ce qui concerne les moyens de locomotion, tout ce qui a trait aux recherches scientifiques. Je dois encore un remerciement au baron Pichon, au Dr Piogey et à M. François Greppe, libraire doublé d'un connaisseur érudit, grâce auquel des pièces de choix en états rarissimes ont pu prendre place ici. Telles La réception de la Duchesse de Berry *par Debucourt,* la Danse des chiens *par Carle Vernet,* les Costumes parisiens *par Gâtine.*

*Dernière source, non la moins précieuse, les recueils illustrés dont tous les directeurs se sont mis obligeamment à ma disposition. Ici, l'*Artiste *et l'*Art, *les deux revues spéciales qui tiennent une si grande place dans le domaine esthétique, la plus ancienne et la plus jeune; là,* l'Illustration, le Monde illustré, la Vie Parisienne, l'Univers illustré, le Charivari, *les recueils à illustrations d'actualité dans tous les domaines qui constituent déjà la véritable chronique pittoresque du siècle. Grâce à l'obligeance de M. Lucien Marc, le jeune directeur de l'*Illustration, *nous avons pu reproduire différents sujets pour lesquels on chercherait vainement d'autres documents; grâce à l'extrême amabilité de MM. Édouard Desfossés et Fabre, du* Monde illustré, *nous avons pu faire exécuter des réductions sur les bois originaux.*

Enfin, je me fais un plaisir de rendre hommage au dévouement et aux efforts constants de M. Joseph Nicolle, attaché au bureau des publications illustrées de la maison Firmin-Didot, qui, pendant près d'une année, c'est-à-dire durant toute la période d'enfantement de cette œuvre, a été mon collaborateur en quelque sorte quotidien, soit pour la recherche et le classement des documents destinés à l'illustration, soit pour la mise en pages du volume lui-même, tâche difficile, demandant un coup d'œil particulier, des connaissances spéciales, un vrai sens de la décoration, pour arriver à ce que l'on a si bien nommé le paysage typographique.

Qu'il s'agisse de l'impression ou de l'illustration, rien n'a donc

été négligé pour faire de ce livre une « œuvre ». Peut-être sera-t-il permis à son auteur d'ajouter qu'il a été conçu dans un esprit tel que, quoique traitant de tout ce qui touche aux mœurs intimes, il peut être, sans crainte, placé dans toutes les mains. A la fois livre d'amateur et livre destiné à la famille, à la fois ouvrage de bibliothèque et ouvrage destiné à orner la table des salons les plus élégants.

Par ce côté utilitaire et général, il est bien de son siècle.

JOHN GRAND-CARTERET.

Paris, novembre 1892.



LES ÉTAPES ET L'ESPRIT

DU XIXe SIÈCLE

L'Esprit nouveau. — La Liberté. — La Gloire. — Théories sociales et suffrage universel. — La Révolution scientifique et industrielle. — Progrès et dangers de la science. — Esprit de réparation et de justice distributive.



« Un jour viendra », a dit Jules Janin, « où nos petits-fils voudront savoir qui nous étions, ce que nous faisions en ce temps-là, comment nous étions vêtus, quelles robes portaient nos femmes, quelles étaient nos maisons, nos habitudes, nos plaisirs, ce que nous entendions par ce mot fragile, soumis à des changements éternels, la beauté? On voudra de nous tout savoir, comment nous montions à cheval? Comment nos tables étaient servies, quels vins nous buvions de préférence? Quel genre de poésie nous plaisait davantage, et si nous portions ou non de la poudre sur nos cheveux, et à nos jambes des bottes à revers? »

Or le jour, c'est-à-dire l'instant, le moment psychologique est venu : une génération imbue d'idées entièrement nouvelles demande à être renseignée sur la vie, les mœurs, les coutumes, les passions

du siècle qui, après les terribles secousses de la Révolution, a cherché à reconstituer une société; qui a vu s'ouvrir à lui des merveilles inconnues, qui a pris et repris par tous les sens nombre de questions capitales, sans avoir pu résoudre, cependant, l'éternel débat entre le besoin de mouvement et le besoin de conservation, tous deux également essentiels.

Issu de la théorie révolutionnaire, politique, industriel, scientifique, comme conception générale, le XIXe siècle sera, dans la pratique, ballotté entre le passé qui a encore pour lui de singulières attirances et l'inconnu dont il voudrait pouvoir sonder toutes les profondeurs. Son présent, je veux dire son histoire tient à la fois de ce qui n'est plus et de ce qui sera. Comme le seizième et comme le dix-septième siècle, il a vu des guerres nationales et des guerres de prépondérance entre États; il a commencé avec les armées disciplinées pour la conquête, il se termine avec l'idée des nations armées pour la défense de l'intégrité du sol. Et le duel de peuple à peuple, transformé en je ne sais quelle sauvage boucherie, sera sanctifié tout aussi naturellement que lorsque le mysticisme féodal créait la chevalerie. Ce qui n'empêchera point les monarques d'invoquer, en de pompeuses harangues, le progrès, la fraternité, les bienfaits de la civilisation, les conquêtes de la science et de l'idée pacifique. Considéré à un autre point de vue, ce siècle tourmenté, ayant eu durant cinquante ans une foi profonde en la Révolution, est bien l'héritier direct des penseurs, des philosophes et des illuminés qui amenèrent 1789 puis 1793.

En développant l'activité humaine, en appelant au grand banquet social un plus grand nombre d'élus, il a également créé la lutte pour la vie, la concurrence pour l'existence, dernière formule du progrès à l'usage des sociétés trop encombrées. La guerre au civil : plus il s'ouvre de débouchés, plus l'encombrement augmente. La supériorité morale découle de l'énergie vitale.

Tout tend à revêtir une apparence uniforme, qu'il s'agisse de l'amélioration ou de la destruction de l'espèce humaine. La science, tel est le culte suprême. Les hommes prétendent gouverner la société comme la nature, scientifiquement. Ici on invoquera les sciences

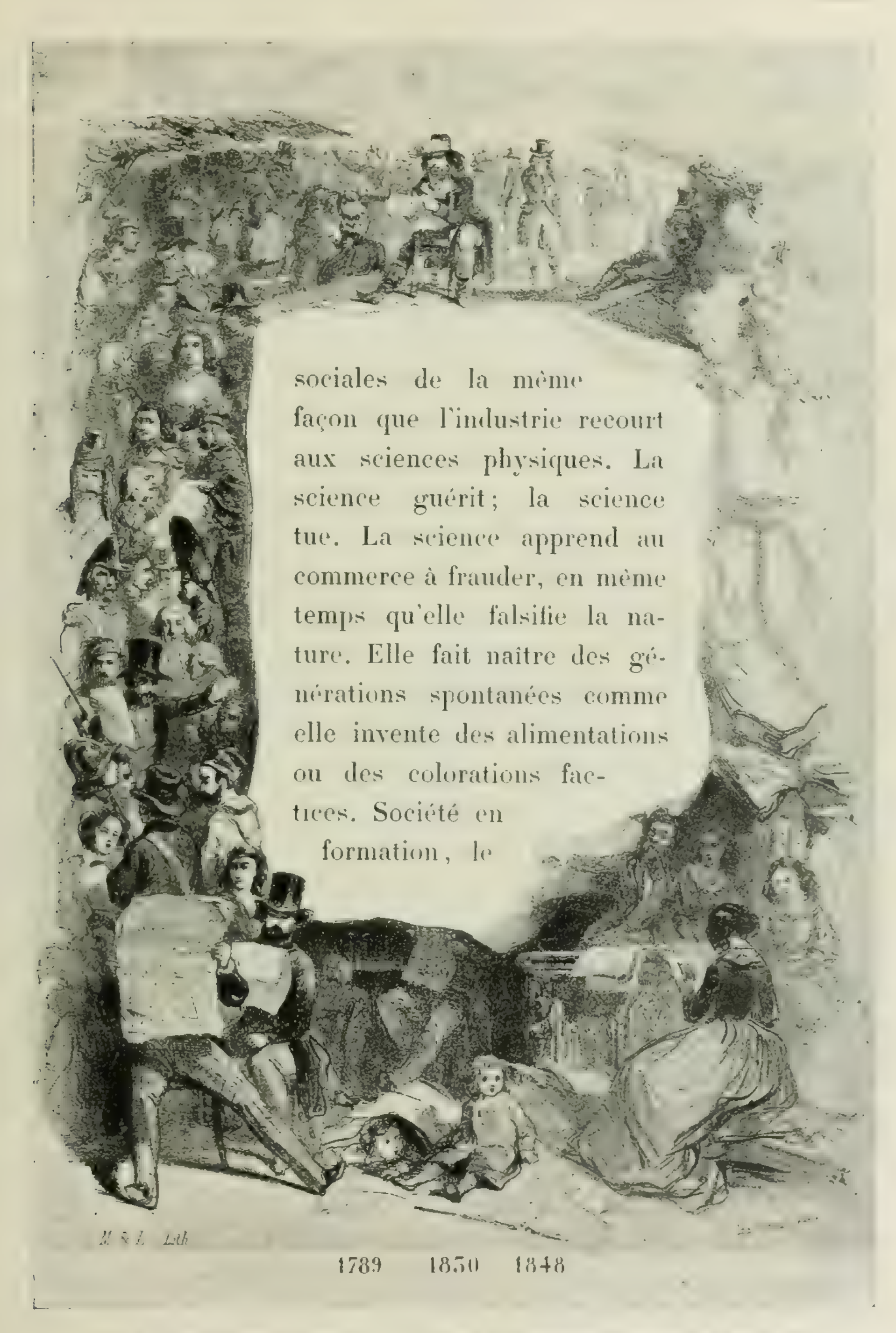


Fig. 1. — Encadrement allégorique. — D'après la lithographie originale de Mouilleron et Eugène Leroux.

XIX siècle a passionné les changements : après la stabilité d'autrefois, l'inconstance des temps agités. Empire militaire, empire démocratique, royauté de droit divin et d'essence bourgeoise, république idéaliste, république pratique, il a tout essayé, tout appliqué, tout usé.

Dabord, à son aurore, il se prend d'une belle passion pour la monarchie guerrière, conséquence de l'exaltation extraordinaire dont la Révolution a déposé le germe en lui. Idées, mœurs, costume même, tout se plie à ce sentiment qui fait de la France un immense régiment en marche à travers le monde. Organisée, endiguée par un homme, la Révolution porte au dehors la puissance de sa force acquise; après les principes de 1789, l'Europe apprend à connaître l'esprit belliqueux et la renommée de Napoléon.

Mais voici qu'aux promenades triomphales à travers les capitales succède la défaite, la déroute avec toutes ses conséquences, l'invasion, le pillage.

La guerre, a dit un profond philosophe, est une médaille d'or dont il ne fait point bon voir le revers. Subitement, le pays abandonne son dieu descendu au rang des simples mortels depuis qu'il a cessé d'être invincible, et il acclame, il appelle la paix. Dix ans auparavant, toutes ses aspirations étaient belliqueuses, il ne rêvait que dragons ou grenadiers; ainsi va le siècle.

L'Empire créé par un homme de génie essayant de reconstituer une France traditionnelle et hiérarchique disparaît en un instant, et les chefs de l'antique maison de France reviennent prendre possession de ce qu'ils croyaient être encore leur domaine. Tels ils étaient partis, tels ils rentrèrent, les uns tenant bon pour les privilèges d'autrefois, les autres partisans du gouvernement constitutionnel entrevu par les esprits généreux de 1789, mais tous ne voyant dans la Révolution et l'Empire qu'intermèdes sans importance, tous ne voulant rien savoir ni des vingt-cinq ans écoulés pendant leur absence, ni des hommes nouveaux qui s'étaient formés, qui avaient acquis gloire, noblesse, et jeté sur le pays un éclat lumineux. Là fut leur erreur.

Alors se produisit ce fait singulier : d'une part, un peuple accla-

mant un Roi dans lequel il voyait le représentant de la paix et de la liberté; d'autre part, un prince heureux de retrouver des sujets lui



Fig. 2. — La bonne mère. — D'après une composition de Charles, gravée au burin par Forget.

« Mes enfants je vous conserverai. Louis nous a délivrés de la conscription. »

faisant si bon accueil, tout disposé à leur octroyer faveurs et libertés. Le *père de Gand* remplaçait dans les esprits l'*homme à la redingote grise* et l'imagerie vint, pour un instant au moins, reléguer au second plan les actions d'éclat du petit caporal.

Après la Révolution, le Directoire; après l'Empire, la Restauration; c'est l'ordre logique des choses. La guerre à outrance appelait la paix quand même : la conscription abhorrée, emblème du Gargantua moderne, devait faire place à l'enrôlement volontaire pour le Roi. Entre 1812 et 1815, il y a un monde : chansons et images sont là pour nous renseigner sur les profonds changements qui venaient de s'accomplir dans les esprits. — « Mes enfants, je vous marierai : Louis nous a donné la paix, » dit un père à ses filles. — « Mes enfants, je vous conserverai : Louis nous a délivrés de la conscription, » dit une mère à ses fils.

L'on voulait se plaire, l'on ne put se comprendre. De part et d'autre égale et entière bonne foi; mais, mœurs, idées, costume, langage même, plus rien ne cadrait. D'où les premiers germes du désaccord qui devait se manifester avant peu. Si le pays avait accepté le Roi, il n'entendait point qu'on portât atteinte à sa grandeur militaire ni à ce qu'il considérait comme les bases essentielles de la société renouvelée.

Et c'est pourquoi, du matin au soir, la foule s'arrêtait, houleuse, devant les vitrines des magasins d'estampes où des feuilles traduisaient en traits, compréhensibles pour tous, les sentiments qui germaient alors dans les cœurs. Telles ces planches allégoriques sur la noblesse des titres et la noblesse des faits d'armes; telle la belle composition de Géricault, le factionnaire suisse obligé de présenter les armes à un vieux débris de la grande armée. Et chacun, après avoir longuement contemplé ces images, rentrait satisfait de ce qu'il considérait comme une concession aux idées du jour.

Louis XVIII mourut sur le trône, parce qu'il s'était montré philosophe et tolérant; peut-être parce que son règne fut de courte durée. Toujours est-il que le siècle fit là une exception qu'on ne vit pas se renouveler, car Napoléon Ier avait commencé la liste des souverains détrônés et la suite des temps ne fut pas plus généreuse à l'égard de ses successeurs au trône impérial ou royal de France.

Le véritable souverain, c'est la Révolution. Blancs ou tricolores, monarchistes ou républicains, tous les pouvoirs auront également à

lutter contre l'idée révolutionnaire. C'est elle qui renverse Charles X voulant faire appel au droit ancien et à la légitimité ; c'est elle qui pro-



Fig. 3. — Le factionnaire suisse du Louvre, obligé de porter l'arme devant un vieux soldat de l'Empire. D'après la lithographie originale de Géricault (1819).

nonce la déchéance de Louis-Philippe sans cesse victime de nouveaux attentats, objet de la haine des partis extrêmes ; c'est elle qui lance la question sociale dans les jambes d'une République pacifique : c'est

elle enfin qui met à profit les défaites du second Empire pour introduire à nouveau la République sur la scène du monde. D'autre part, il est vrai, c'est pour endiguer, pour enrayer cette même Révolution en sa marche toujours ascendante que se firent la monarchie de 1830 et l'Empire de 1852.

Toutefois, l'on se tromperait si l'on attribuait à l'esprit révolutionnaire uniquement l'instabilité des gouvernements, la variété des formes politiques; ces changements sont dus à d'autres causes et surtout aux principes, aux intérêts divers, qui avaient développé dans un pays jadis unitaire, comme trois France pour ainsi dire; une France parlementaire, ardente et généreuse, désirant prendre sa revanche sur le grand échec de 1789; une France militaire ayant à son actif les innombrables victoires de la République et de l'Empire, mais ne pouvant se consoler de Waterloo; une France travaillée d'idées égalitaires et sociales, se tournant sans cesse vers les hommes et les choses de la Convention, perpétuellement hantée par les souvenirs du grand drame de 1793, voulant avant tout s'occuper et vivre de politique. Et toutes trois, chose caractéristique, invoquèrent, chacune à leur façon, la Révolution qu'elles prétendaient continuer et représenter.

Liberté, gloire, progrès humanitaires et sociaux, ces sentiments qu'on retrouve immuables, au fond de tous les desiderata formulés par le pays, personnifient admirablement l'esprit public moderne. Comme le drapeau tricolore, ils deviendront l'arche sainte des revendications nationales; sans eux l'on ne saurait apprécier avec impartialité l'histoire du siècle.

Ce sont eux, en effet, qui ont le plus profondément influé sur les actes des gouvernements, au point que des pouvoirs despotiques durent, à certains moments, donner des garanties aux aspirations libérales et les pouvoirs pacifiques entretenir ardemment chez le peuple le souvenir des gloires militaires. C'est ainsi que Napoléon revenant de l'île d'Elbe donna l'acte additionnel aux Constitutions de l'Empire; c'est ainsi que le règne de Louis-Philippe se passa à contempler et à chanter la colonne; c'est ainsi que l'Empire de 1852, après avoir



« Tremblez ennemis de la France! ». — D'après la lithographie originale de Charlet.

voulu être césarien selon la tradition, dut forcément se faire parlementaire et libéral.

Qu'est-il advenu de ces trois courants? l'histoire va nous répondre.

La liberté, c'est le cri du siècle! Tout le monde la réclame, personne ne la comprend de même façon et il y a toujours une minorité imposante pour accuser les gouvernements, qui se croient parfaitement libéraux, de la confisquer à leur profit. Chartes octroyées ou constitutions votées, tous les pactes du XIXe siècle ont eu en vue de garantir les droits de publicité, de discussion, de tribune, de liberté de la presse; mais, d'autre part, tous les gouvernements, quelle que soit leur forme, se sont trouvés dans la nécessité d'apporter des restrictions à l'exercice de ces droits, soit qu'ils aient voulu proscrire jusqu'au souvenir des régimes déchus, soient qu'ils aient dû se défendre contre des attaques qui par leurs violences pouvaient devenir attentatoires à la liberté.



Fig. 4. — Projet de statue à la mémoire de Louis-Philippe, proposé et dessiné par Tirel dans l'*Almanach de Louis-Philippe*. 1851.

Dans l'histoire des idées et des libertés publiques à notre époque, c'est certainement la Restauration qui occupe la place la plus brillante; c'est elle qui, après le silence de l'Empire, crée les orateurs de la France moderne et inaugure les joutes parlementaires, reprenant à la tribune les graves questions qui avaient déjà occupé Montesquieu et les philosophes du XVIIIe siècle. C'est alors qu'on voit Benjamin Constant constituer le dogme du libéralisme et Royer-Collard proclamer que toutes les libertés sont des résistances contre les pouvoirs despotiques.

En fait, ce grand mouvement intellectuel, dont les débats ardents et les polémiques violentes, ont laissé dans le pays des échos sonores, a touché à la plupart des questions actuelles. Extension des garanties individuelles et du droit de suffrage, pondération des pouvoirs, développement de l'instruction publique, abolition de la censure, liberté de conscience, contrôle effectif du pays sur ses propres affaires, perfectionnement progressif des institutions et des lois ; tous ces vœux, que, de vingt ans en vingt ans, reprendront les partis, ont été formulés par lui pour la première fois.

Une chose surtout, depuis, s'est modifiée, je veux dire élargie, le droit électoral : au suffrage restreint de la Restauration et de la monarchie de Juillet a succédé, en 1848, le suffrage universel dont on commence à ressentir les inconvénients, dont le XXe siècle, très certainement, corrigera les excès. Quoi qu'il en soit, c'est ce mode de vote qui a développé la politique, — jadis, une science, aujourd'hui une carrière ; — c'est lui qui a fait des élections la grande affaire, la principale préoccupation de notre temps ; c'est lui qui a livré aux intérêts, aux passions, aux caprices du moment les destinées du pays ; c'est lui qui a réellement établi la démocratie, en remplaçant les classes privilégiées, par le nombre.

Après la liberté, la gloire, d'abord purement militaire. Il a fallu un certain temps pour que le peuple comprît la gloire pacifique, et l'on ne peut pas dire que celle-ci soit, de nos jours, la seule admise. La faute en est, du reste, aux événements de 1815 puis de 1871 qui ont laissé dans les cœurs des rêves de conquête, et des désirs de revanche. Alors même qu'elle jouit des bienfaits de la paix, la France subit par instants les mirages du flamboiement des épées. Longtemps, elle en voulut au Roi Pacifique, à celui qu'on a surnommé le « Napoléon de la Charte et de la Paix » de ne pas avoir jeté le défi à l'Europe, de n'avoir pas déchiré, à coups de canon, les traités de Vienne. C'est même pour calmer dans une certaine mesure ces fantaisies belliqueuses que le gouvernement de Louis-Philippe se lança dans les campagnes d'Algérie. Et c'est également pour « nationaliser » la gloire napoléonienne, que d'aucuns considéraient encore comme un

domaine à part, pour reconnaître publiquement la grandeur de l'esprit militaire, que la paisible monarchie de Juillet rétablit sur la co-

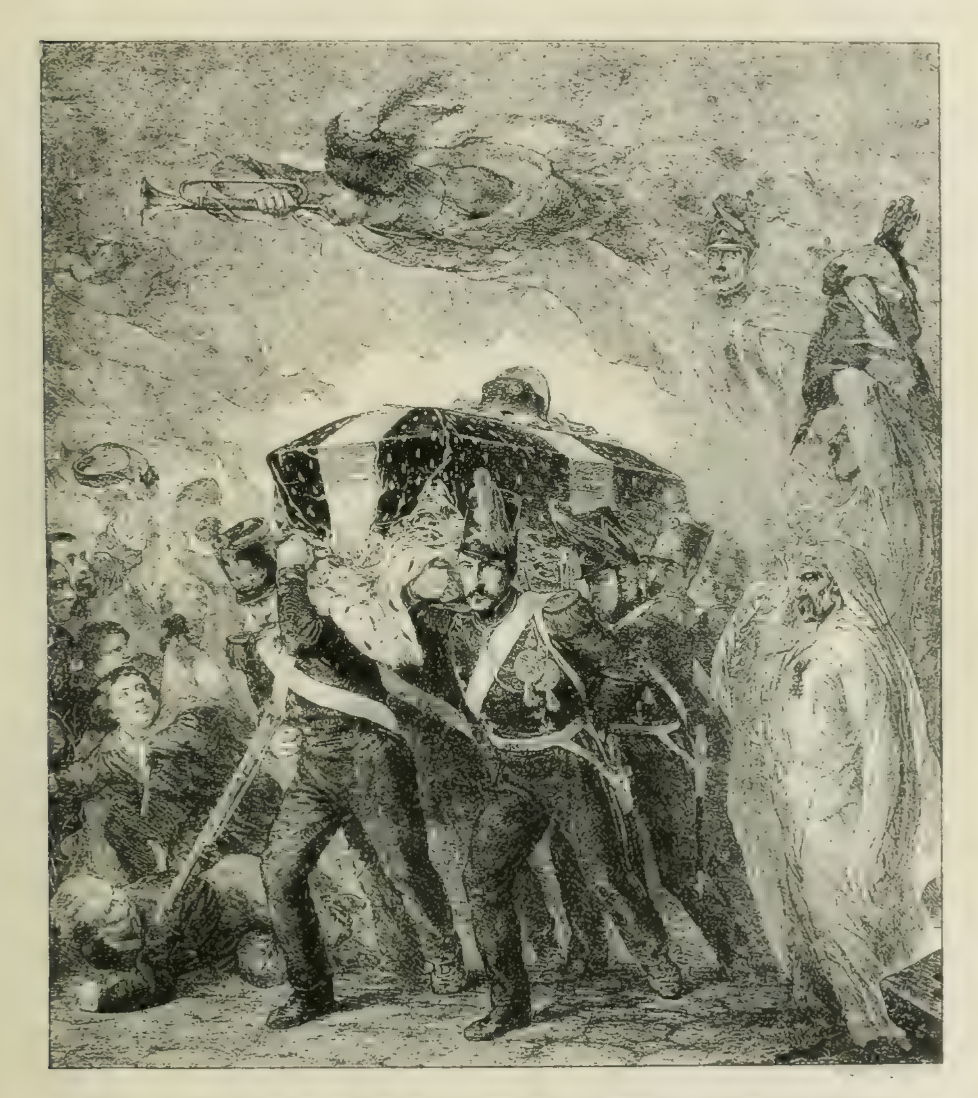


Fig. 5. — Retour en France des cendres de Napoleon Ier, lithographie originale de De Lemud. D'après une épreuve avant toutes lettres. (Collection Béraldi.)

lonne Vendôme la statue du petit Caporal, reçut solennellement les cendres de l'Empereur, fit des funérailles grandioses au grand Conquérant, éleva la colonne de Boulogne, acheva l'Arc de Triomphe, et cela tandis qu'un simple grenadier de l'île d'Elbe, Noisot,

faisait sculpter par Rude, en un coin romantique de la Côte-d'Or, c'est-à-dire dans les rochers jadis inaccessibles de Fixin, la statue de la résurrection de Napoléon étendu dans les plis du drapeau de Marengo.

Jamais, du reste, on ne vit entre les principes du gouvernement et les idées ambiantes contradiction aussi complète. Plus le monde officiel s'attachait à démontrer les bienfaits de la civilisation protégée par la paix, plus les esprits semblaient portés vers les idées belliqueuses. Par la plume, par l'image, écrivains et artistes élevaient à l'Empire monuments sur monuments, tandis que les publications populaires, les almanachs, les estampes, les chansons, faisaient pénétrer jusque dans les coins les plus reculés le souvenir des actions d'éclat de la Révolution et du premier Empire. Le Roi laissait faire, il eut raison; car c'est grâce à ce perpétuel choc des idées que se produisit la fusion du libéralisme et du militarisme, des idées parlementaires et des idées guerrières. Bientôt même, la Charte et la Colonne ne formèrent plus qu'un seul et même corps, cette dernière étant considérée comme la charte de l'armée. Images, boites, tabatières, calendriers, éventails popularisèrent à l'infini ces deux objets qui étaient dans tous les esprits, qu'on voyait



Fig. 6. — La résurrection de Napoléon. — Statue érigée par MM. Noisot, grenadier de l'île d'Elbe et Rude, statuaire, à Fixin (Côte-d'Or), actuellement au Musée du Louvre.

sur toutes les tables et qui pouvaient être considérés comme l'arche sainte de la France nouvelle. Liberté politique, gloire militaire ; liberté en fait, gloire en paroles et en monuments, n'était-ce pas combler les vœux du pays!

Quoique la guerre, en ce siècle, ait revêtu différents aspects, jamais, si ce n'est avec Napoléon Ier, un peuple n'aura pris les armes par pur amour du métier, pour les batailles sans issue et les conquêtes sans fin. Et encore, Napoléon a toujours affirmé que la paix était son but, qu'il aspirait au repos réparateur pour développer le commerce et l'industrie. Instrument de liberté entre les mains de la première République, moyen de gloire pour Napoléon, la guerre se transformant, a servi successivement les idées de colonisation, de lutte pour la prépondérance extérieure, de refonte des nationalités.



Fig. 7. — Etui et canne donnant en silhouette la tête de Napoléon Ier. — D'après une gravure du temps.

En thèse générale, c'est l'idée constante de la revanche de 1815 qui a prévalu durant toute la période qui s'étend de la Restauration à la fin du second Empire, tandis que nombre d'événements postérieurs à 1870, notamment le mouvement boulangiste, auront leur raison d'être dans le désir d'une revanche de 1871.

Tel est le bilan de la gloire à notre époque.

Passons maintenant aux théories et aux écoles sociales. De même que le classicisme du grand siècle a laissé dans la société française une certaine pompe, de même la Révolution a déteint sur les mœurs du XIXe siècle en lui léguant une phraséologie ampoulée qui fait qu'aujourd'hui encore, les générations nouvelles, quoique prenant une direction toute différente, se payent de mots sonores, et lâchent facilement la proie pour l'ombre. L'histoire a beaucoup contribué à ce résultat en nous montrant des personnages au geste étudié, à l'at-

titude théâtrale, à l'air imposant. Il est, dans cet ordre d'idées, un document d'autant plus précieux qu'il date du milieu du siècle, c'est le décret du 24 mars 1848 rendu par le gouvernement républicain, et dont voici la teneur exacte :

« Le Gouvernement provisoire : Considérant qu'il convient à la République d'entreprendre et d'achever les grands travaux de la Paix ; que le concours du peuple et son dévouement donnent au Gouvernement provisoire la force d'accomplir ce que la Monarchie n'a pu faire ; qu'il importe de concentrer dans un seul et vaste Palais tous les produits de la pensée, qui sont comme les splendeurs d'un grand peuple, décrète : 1° Le Palais du Louvre sera achevé ; 2° Il prendra le nom de *Palais du Peuple;* 3° Ce palais sera destiné à l'Exposition de peinture, à l'exposition des Produits de l'Industrie, à la Bibliothèque Nationale ; 4° Le peuple des Travailleurs est appelé tout entier à concourir aux travaux d'achèvement du Louvre ; 5° La rue de Rivoli sera continuée d'après le même plan. »

« Signé : Dupont (de l'Eure), Lamartine, Arago, Crémieux, Ledru-Rollin, Garnier-Pagès, Albert, Marie, Armand Marrast, Louis Blanc, Flocon. »

L'on sait ce qu'il advint de ce décret ; il eut le sort de beaucoup d'autres, c'est-à-dire qu'il resta dans le domaine purement platonique. Mais, de très bonne foi, ses signataires purent croire un instant qu'ils avaient rendu un service signalé à la chose publique, tant la maladie des phrases redondantes et des décrets sévit à certaines périodes de notre histoire.

De même que le protestantisme a couvert le monde de sectes religieuses, de même l'idée républicaine, avant son second avènement au pouvoir en 1848, devait engendrer les sectes politiques. De 1832 à 1835 ce fut une véritable explosion de systèmes réformateurs, religieux, économiques, sociaux ; les théories des rêveurs, jusque-là concentrées dans un étroit cénacle d'initiés, se répandirent dans le public.

Tandis que Saint-Simon et Fourier recrutaient de nombreux adhérents, les *Prophètes du Seigneur* annonçaient le nouveau Christ, les Polonais répandaient le messianisme, et l'abbé Châtel « primat des

Gaules, par l'élection du peuple et du clergé » (*clero et populo*) montait par actions, dans la rue de la Sourdière, la fameuse affaire de l'Église française. Toutes ces sectes prêchaient la réforme sociale, et appelaient la Révolution si bien que, lorsque 1848 vint, la République

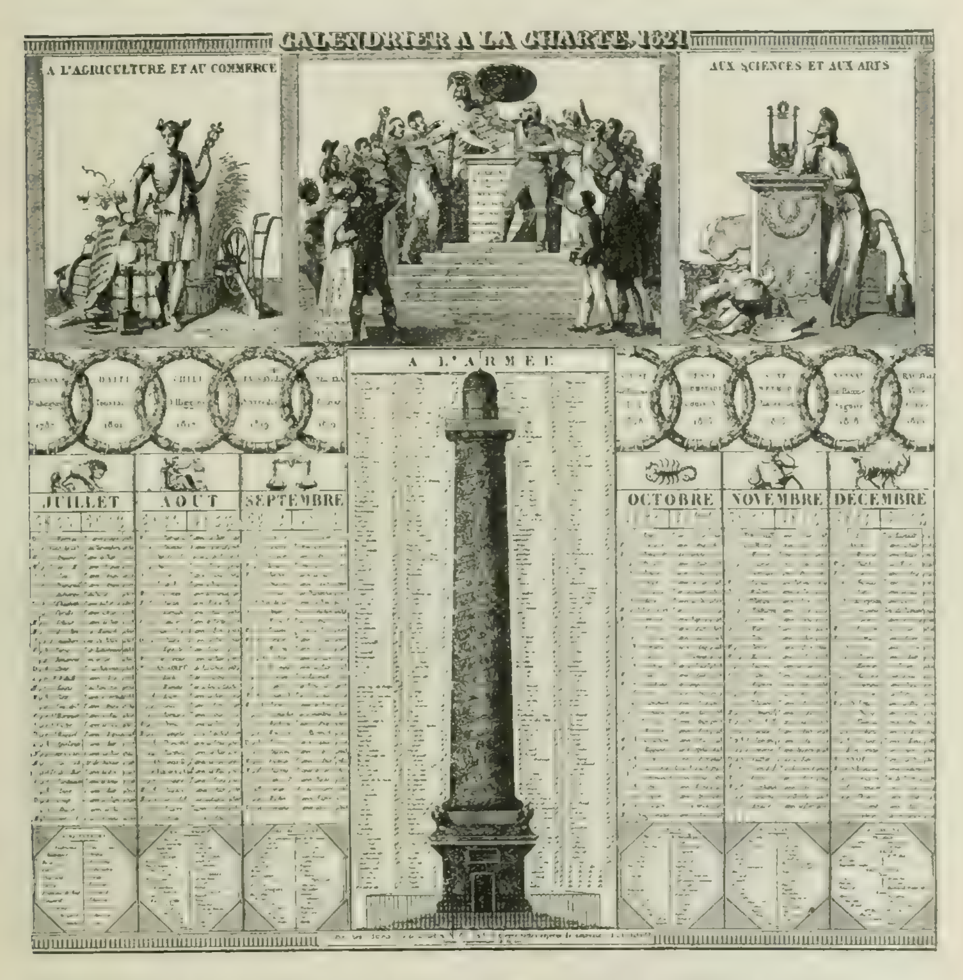


Fig. 8. — Calendrier à la Charte pour 1821. — D'après la feuille originale.

fut sommée de résoudre, comme on l'avait promis en son nom, le problème du travail, de l'égalité, du bonheur terrestre. Et la solution se faisant attendre, elle eut, à l'instar de la Monarchie, ses barricades et ses journées sanglantes. De l'utopie on tenta de passer à la réalisation violente.

Toutes les émeutes du XIXe siècle sont, on peut le dire, des copies réduites de la grande émeute du XVIIIe. Comme toujours, c'est de Paris que part le mouvement, la capitale impose sa volonté au pays, et, suivant la tradition Jacobine, chaque fois se produit un nouvel envahissement soit du Palais du souverain, soit de la Chambre des députés.

Ce sont les accès périodiques de la maladie politico-sociale qui, heureusement, ne se terminent plus par l'échafaud, quoique notre siècle compte, dans ce domaine, des « journées glorieuses » et des « semaines sanglantes ». Les premières firent peu de ruines matérielles, laissèrent toutes les statues debout, se contentèrent d'indiquer sur les murs les cicatrices de la fusillade, ou bien encore d'effacer les fleurs de lys et de leur substituer des coqs. Les secondes devaient semer dans Paris les ruines et la dévastation, tant il est vrai que plus nous avançons en civilisation, plus les crises, plus les secousses deviennent violentes.

Si l'on récapitule tous les gouvernements par lesquels a passé la France depuis 1800, on sera frappé de l'instabilité des formes extérieures; si l'on pénètre plus avant dans ses institutions administratives, on sera surpris de l'esprit de suite, de stabilité, dont elle a fait preuve. Créées par le premier Empire, ces institutions se sont également prêtées à tous les gouvernements, elles ont accepté avec le même enthousiasme, avec la même indifférence, monarchies ou républiques.

Et, en effet, conservées par la Restauration qui se contenta, plaisir bien anodin, de changer quelques noms, tolérées par la monarchie de Juillet, laissées debout par le gouvernement de 1848, entourées par le second Empire d'un culte tout particulier, elles jouissent encore sous la troisième République d'un réel prestige. Cette grande machine a ainsi traversé le siècle, toujours debout au milieu des ruines, n'ayant subi comme modification, qu'un peu plus de jeu, un peu plus de liberté dans ses différents rouages, se transmettant d'âge en âge les traditions, et constituant une force, les bureaux, dont nul ne peut encore apprécier la portée future.



Envahissement de l'Assemblée (15 mai 1848). — Composition de Bonhomme, gravée par Beyer et J. Villmann.

Le siècle, à son déclin, a-t-il tenu les promesses faites par le siècle à son aurore ? Voilà ce qu'on peut se demander après avoir ainsi exposé l'histoire de ses transformations et de ses passions politiques. Ce qu'il a cherché, c'est l'application la plus large, la plus complète, des principes de 1789, d'abord avec les ardentes illusions du premier moment, ensuite avec plus de mesure, moins d'enthousiasme, jusqu'au jour où — c'est l'état actuel — les principes étant gravés sur tous les murs, présidant à la confection des lois, se trouvant placés dans l'arche sainte, loin des profanes, il s'est aperçu que leur vertu était épuisée, du moins que plus personne ne croyait à leur efficacité, qu'ils n'étaient plus qu'un vain mot, qu'une simple enseigne. En résumé, disait en 1872, un esprit éminent et profondément libéral, M. Le Play, le succès momentané de onze révolutions violentes, le règne éphémère de seize constitutions écrites et la désorganisation incessante de la société, tels sont les traits principaux de ce siècle, — au point de vue politique s'entend. Or la politique, demain, ne sera plus qu'une question secondaire; c'est donc la fonction maîtresse de l'époque qu'il faut chercher.

La Révolution scientifique et industrielle voilà ce que le XIXe siècle léguera à son successeur, après lui avoir préparé les matériaux, après avoir vainement travaillé à opérer la fusion entre la société ancienne qui reposait sur les bases immuables de la tradition et la société nouvelle dont les facteurs ne sont pas encore tous connus.

Vues ainsi les révolutions politiques effectuées depuis 1800 ne seraient plus que des changements d'étiquettes, sans importance, puisque la transformation économique est supérieure à toutes les théories, à tous les politiciens.

L'industrie, c'est-à-dire l'action intelligente de l'homme sur la matière, a toujours changé de fond en comble l'organisation des sociétés. Quand l'homme découvre un métal, un minéral, une matière première, une force motrice quelconque; quand, à l'aide de la science, il invente de nouveaux procédés, de nouvelles machines, c'est comme s'il ajoutait à ses organes habituels des membres supplémentaires. D'où extension de vitesse et de puissance; d'où pos-

sibilité de s'élever dans des sphères jusqu'alors inconnues. D'où encore, surcroît de richesse, de bien-être, donnant à chacun une part de produit, en échange de son travail. Or, depuis le commencement du siècle, les machines, les outils les plus simples comme les mécanismes les plus complexes, ont servi à accroître indéfiniment la puissance de l'industrie ; et deux grandes forces surtout, la *vapeur*, l'*électricité*, ont amené dans les conditions sociales une révolution au moins aussi grande que la découverte de l'imprimerie et de la poudre à canon, au début des temps modernes.

La conquête de la nature, des forces inconnues et encore incalculables paraît être, désormais, le principal objectif des sociétés. Ici, comme dans les autres domaines, la marche suivie fut toujours ascendante. Après avoir converti les chutes d'eau en instruments de production, après avoir par les moulins à vent fait de l'air un instrument de travail, l'homme a, par les machines à vapeur, plié le feu à ses exigences. Aujourd'hui l'industrie peut employer à son usage quantité de forces motrices ; aujourd'hui les machines industrielles, la navigation à vapeur, les chemins de fer, la télégraphie électrique, l'éclairage au gaz et à l'électricité, le daguerréotype et la photographie, le téléphone, le phonographe, — toutes choses inconnues lorsqu'on proclamait les principes de 1789, — ont non seulement créé, développé des industries, mais profondément bouleversé les conditions matérielles et morales de l'existence. En un siècle, de Franklin à Ruhmkorff, l'humanité a ainsi réalisé plus de progrès qu'il ne s'en était accompli pendant vingt-trois siècles, c'est-à-dire depuis les premiers savants grecs.

Mais si les inventions les plus récentes se sont répandues avec une telle rapidité que c'est à ne pas comprendre comment la société pourrait durer un instant privée de tels auxiliaires ; si, très évidemment, les procédés employés par l'industrie, permettent d'espérer une grande amélioration dans le sort des hommes, il est certain, aussi, que, comme le prédisait dès 1808 Fourier, dans sa *Théorie des quatre mouvements,* la nouvelle propriété de l'industrie remplaçant la propriété du sol émancipé par la Révolution devait

amener peu à peu la formation d'une *féodalité industrielle* remplaçant progressivement la *féodalité terrienne*.

Toute chose porte en elle son côté de lumière et son côté d'ombre ; c'est la loi fatale. Si donc la grande industrie distribue cent fois plus de salaires qu'autrefois, si elle fait vivre cent fois plus d'ouvriers, si elle a abaissé le prix de tous les objets manufacturés et mis à la



Fig. 9. — La Fraternité (1850).
Composition de « la citoyenne Goldsmid », lithographiée par Sorrieu.

portée du manœuvre un nécessaire qui eût été du luxe, il y a cent ans, elle présente, d'autre part, de graves inconvénients sociaux. « Elle écrase de sa concurrence le travailleur qui veut rester libre et isolé, » dit fort bien M. Rambaud dans son *Histoire de la Civilisation contemporaine en France;* « elle réduit ceux qu'elle emploie à une dépendance étroite, les enrégimente et les caserne dans des usines sous une discipline presque militaire, leur impose sa loi en ce qui concerne le taux des salaires! Enfin, elle les met à la merci des bouleversements économiques..... Qu'une crise quelconque arrête la

consommation, et amène l'encombrement dans les magasins, la manufacture cesse de produire autant ou ne produit plus rien. Elle réduit les salaires de moitié ou les supprime; elle congédie la moitié ou la totalité de ses ouvriers. »

Conditions nouvelles qui ont donné naissance à la question sociale et amené les grèves. Modifications dans le sort des classes pauvres qui font peser sur l'ouvrier les charges sous lesquelles le paysan succombait au siècle dernier.

Assurément, la science crée sans cesse des richesses nouvelles, assurément, la science s'attache à éloigner de l'homme toutes les *chances* d'accidents, tandis que, partout également, elle substitue des procédés rationnels aux errements de la routine et de l'empirisme; mais aussi, je le constate à nouveau, elle a donné les moyens pour falsifier toutes les denrées, pour frauder toutes les marchandises, elle a ouvert un champ sans issue aux instincts de spéculation, de rapacité déjà si profondément développés à notre époque.

Autre chose encore; tandis qu'elle s'ingénie à tout féconder, à multiplier les fonctions productives de ses agents, tandis qu'elle assainit les fabriques, qu'elle désinfecte les matières putrides, qu'elle écarte les *chances* d'incendie, qu'elle multiplie les appareils de sûreté, qu'elle construit des instruments de sauvetage, voici que l'homme, avec son esprit infernal, porté vers la destruction, fait servir la science au mal et ne cherche qu'à inventer des machines toujours plus meurtrières.

Déjà, avant les formidables armements actuels, les esprits généreux issus de la Révolution de 1830, et plus tard, les philanthropes de 1848, ces deux époques qui combattaient pour la concorde et la fraternité des peuples, qui croyaient à la paix, à la justice, à la vérité, qui aimaient à manifester ces sentiments sur des images symboliques, déjà, dis-je, les partisans de la paix s'effrayaient en voyant forger des canons au lieu de charrues, mais, bons et sentimentaux, croyant à la supériorité du bien sur le mal, ils pensaient que la multiplicité des inventions meurtrières rendrait justement impossible à l'avenir l'usage de la guerre.

Les publications de l'époque qui nous font connaître tout un arsenal de la destruction, d'une richesse incomparable, jettent à ce point de vue un jour précieux sur les idées de la génération de 1830 désireuse de gloire à la façon du premier Empire, mais reculant devant les horreurs d'une guerre de sauvages.

« La guerre serait, au XIX[e] siècle, lisait-on dans l'*Almanach de France* de 1845, privée de la seule excuse qui en colorait l'horreur, l'excuse du courage personnel. Une bataille ne serait plus qu'une boucherie, le véritable honneur y répugne donc autant que l'humanité! La belle gloire, en effet, de lancer à coup sûr, et à qui mieux, des bombes incendiaires, des fusées infernales, des projectiles prodigieux, qui renverseraient sans lutte, sans défense, sans bravoure, des masses entières d'hommes ou de maisons! Plus les lois de la physique et de la mécanique prévalent dans l'art de la guerre, plus les lois morales et politiques commandent les conditions de la paix; car du jour où la science ne fait plus envisager la guerre que comme un horrible carnage sans tactique, sans habileté, sans gloire, la philosophie doit considérer la paix comme une loi sociale, acceptable et imposable en toute occasion, et à tout prix. »

Ici encore, l'avenir décidera, l'avenir prononcera en dernier ressort, car si la politique des conquêtes est condamnée, si il se signe à notre époque plus de traités de commerce que de traités de paix, si la propagande de l'idée ne passionne plus comme autrefois, les intérêts économiques, la possession de nouvelles terres en vue de donner des débouchés à l'industrie, ont déjà amené des guerres et, très certainement, en amèneront de nouvelles. Ainsi a pris naissance, ainsi s'affirme le côté extérieur, colonial, que n'avaient pu entrevoir les générations de 1830 et de 1848.

En tout cas, dès aujourd'hui, l'on peut se demander si les deux choses que notre temps contemple avec orgueil, le suffrage universel et les progrès de la science, ne sont pas arrivées trop tôt au milieu d'une société n'ayant pas encore une éducation intellectuelle et une éducation morale suffisantes.

Période de transition, le XIX[e] siècle marquera dans l'histoire

par sa connaissance et son étude profonde des âges précédents, par son désir de réparer sur bien des points les injustices et les oublis des générations antérieures.

Il a pratiqué l'archéologie dans tous ses détails, il excelle dans les restitutions, il s'entend à évoquer, à faire revivre le passé; les époques disparues n'ont, pour lui, plus aucun secret. En art, en littérature, en musique ses goûts changent sans cesse : véritable dilettante il va du romantisme au naturalisme, de la peinture classique ou moyennâgeuse aux graphiques les plus sommaires. Il n'a pas de costume, pas de modes qui lui soient propres; il



Fig. [illegible] — [illegible] D'après une composition décorative pour un menu

se contente d'imiter, de prendre aux uns et aux autres. « Il n'aura pas eu d'architecture qui lui soit personnelle, » nous dit un spécialiste M. L. Boileau. « Il ne restera, dans cet art, que comme une époque de transition, livrée, par une exception sans exemple, à l'étude des œuvres de tous les temps, de tous les pays. » Il semble qu'il n'éprouve pas le besoin de formules nouvelles, qu'il préfère se livrer à des travaux de marqueterie, d'assemblage de tous les styles, quoique cependant, avant de disparaître, il donne, par quelques constructions en fer et par la tour Eiffel plus particulièrement, l'idée de ce que sera l'architecture du XXe siècle. Pour avoir une architecture qui lui soit propre, écrivait Vitet en 1838, il faut que tout un peuple soit soumis à une même croyance, animé d'une même pensée, agité par une même passion. Or déjà, en 1840, l'individualisme, aujourd'hui prédominant, commençait à s'accentuer.



Fig. 11. — Statue de la République, par Soitoux. Premier prix au concours national de 1848, actuellement place de l'Institut. D'après une gravure de l'*Art*.

Mais voilà le germe de la réforme en art architectural, le fer, commandé par les nouveaux besoins, par les vastes couverts pour les usages civils, halles, marquises, gares de chemins de fer, et c'est, très certainement, la chose la plus caractéristique comme portée philosophique que ce siècle commençant avec la colonne Vendôme et l'Arc de Triomphe pour finir avec la tour en fer devenue un objet de curiosité universelle, un

véritable lieu de pèlerinage, tandis que sur les hauteurs de Montmartre, dominant tout Paris, la cité du scepticisme et de l'indifférence, s'élève une immense basilique dédiée à l'antique foi de nos pères, l'Église du Sacré-Cœur de Jésus. La gloire, la science, la religion!

Si le XIXe siècle ne trouve que sur le tard son architecture, il a, dès longtemps, fait servir la peinture décorative et la sculpture à l'expression, à la manifestation de ses sentiments, glorifiant ainsi par le bronze ou sur les plafonds et sur les murs de ses monuments la Loi, la Liberté, le Progrès, la République, se plaisant aux allégories les Lumières chassant l'Ignorance, les Ages de l'humanité, le Droit terrassant la Force. Au lendemain de la Révolution de 1830 le *Spartacus* de Foyatier était amené triomphalement au Jardin des Tuileries, et dans cet audacieux et fier esclave brisant ses fers en face du palais des rois, on vit bien vite comme une allusion à la récente victoire du peuple.

Au lendemain des désastres de 1870, le *Gloria Victis* d'Antonin Mercié devint la consolation suprême, un appel aux cœurs contre les désespérances du moment. Il semble que la sculpture et la peinture décorative, imbues de l'esprit philosophique, se soient imposés comme un devoir de traduire ainsi publiquement toutes les nobles aspirations qui germaient dans le peuple et qui n'avaient pu prendre place au grand jour. Œuvres curieuses, qui donneront la note précise des sentiments à certaines dates de l'histoire.

On sait de quelle façon le XIXe siècle a réparé les injustices du passé. Sur les places publiques de nos villes, quelquefois même dans les villages, se sont élevées, depuis trente ans surtout, des statues chargées de conserver la physionomie et la mémoire de tous ceux qui s'illustrèrent par leur génie ou par leur dévouement à la chose publique, de tous ceux qui furent les précurseurs ou les interprètes de la pensée collective. Cette histoire vivante enseignée aux jeunes générations par les images en relief, ces leçons de choses mises à la portée de toutes les intelligences, resteront une des particularités du siècle, aussi empressé à ces sortes d'apothéoses que ses devanciers s'étaient montrés peu généreux.

La raison, du reste, en est simple. Autrefois, la statuaire ne reproduisait guère que les traits des souverains, seuls dignes, avec



Fig. 12. — Triomphe de la République, fontaine colossale par Dalou, inaugurée en 1889, place de la Nation. — D'après une gravure de l'*Art*.

quelques grands capitaines, de survivre; aujourd'hui, en ce siècle d'individualisme, il était bien juste de sauver d'un oubli éternel les grandes figures consacrées. Autrefois, on n'admettait que les statues équestres; aujourd'hui, assis ou debout, tous les hommes illustres

nous apparaissent avec leur caractère intime, avec leur physionomie personnelle.

Enfin ne semble-t-il pas que, peu sûr du lendemain, et craignant tout des violentes commotions de l'avenir, ayant vu disparaître en des jours d'affolement les trésors de l'intelligence et les chefs-d'œuvre de la peinture, il recherche avant tout la pierre ou le bronze comme offrant plus de garanties de sécurité.



Fig. 13. — *Gloria Victis.* — Médaille d'Henri Dubois, d'après Mercié.



LES COURS, LES SOUVERAINS

LES CHEFS D'ÉTAT ET LA VIE OFFICIELLE

Les deux Cours de Napoléon Ier. — Joséphine et Marie-Louise. — Les Cours de la Restauration : Louis XVIII et Charles X. — Les princesses. — La Cour bourgeoise : Louis-Philippe et sa famille. — La Cour brillante du second Empire. — Les réceptions officielles sous la troisième République.

I



ANDIS que le XVIIIe siècle se termine avec les réceptions banales du Directoire, cinq Jacobins s'essayant au souverain, en face d'un singulier public, mélange de fournisseurs avides, de quémandeurs, de faiseurs de projets, de généraux empanachés, le XIXe siècle, à son aurore, trouve chez le citoyen Bonaparte les éléments d'une véritable cour.

Dans ses convulsions ultimes, le XVIIIe siècle avait bouleversé toute l'organisation hiérarchique de l'ancienne France : plus de Roi, plus de salons, plus de société : le XIXe siècle, héritier de la Révolution, rentrait aux Tuileries, en ces mêmes Tuileries d'où l'on avait chassé les descendants de saint Louis, et montrait un réel empressement à rétablir les imposantes cérémonies d'autrefois.

Si, en principe, les Cours, comme le fait observer Mᵉ de Rémusat, en ses intéressants *Mémoires*, se ressemblent toutes, par le fait que les courtisans sont partout les mêmes, et les passions partout semblables, cependant il y a, dans leur caractère, dans leur esprit général, dans leur atmosphère, pour employer le terme consacré, des différences sensibles qu'il faut attribuer soit à l'âge et aux idées du souverain, soit aux conditions politiques du moment.

De même que ce siècle verra se créer une noblesse historique et une noblesse personnelle, de même il aura des Cours étroitement fermées et des Cours accessibles à tous; les unes reposant sur la tradition, sur des usages anciens, les autres cherchant à rompre avec le passé, donnant, elles-mêmes, l'exemple de la fusion, du mélange des classes.

Voici, première en date, la Cour de Napoléon, celle qui laissera dans l'histoire la trace la plus lumineuse. D'abord, un entourage purement militaire, la résultante de triomphes inouïs et d'une gloire rayonnante. Officiers ayant conservé de l'homme de guerre certaine rudesse d'allure, femmes sorties de l'obscurité par un coup de fortune, quelque peu gauches et ignorantes des conventions mondaines, tels furent les éléments. Mais s'il faut en croire contemporains et contemporaines, marchant en demi-dieux à la conquête des plaisirs, les jeunes militaires ne manquaient point de charme, et, drapées à l'antique, toutes les femmes étaient belles, remarquablement belles. Ici Mars; là, Junon. Ici, les uniformes étincelants; là, le luxe des toilettes aux traînes audacieuses. Ainsi l'avait voulu le général Bonaparte qui aimait l'or et l'éclat des costumes, qui savait quel attrait la parure exerce, qui s'intéressait aux moindres détails de l'habillement chez sa femme et chez ses sœurs.

Si les dames d'honneur n'étaient encore que simples « dames pour accompagner la femme du premier Consul » si, le soir, le signal du départ était donné d'une façon quelque peu bizarre par l'huissier de service annonçant : « Madame, le premier Consul est couché », cependant tout, en cette Cour nouvelle, revêtait déjà une forme monarchique, de même que les cérémonies laissaient voir le désir



Fig. 14.

de la parade, la recherche du solennel. Telle la réception mensuelle des ambassadeurs et de leurs femmes, chez Mme Bonaparte, audience officielle donnée avec une pompe peu commune. Les étrangers se rangeaient dans un salon, et lorsqu'ils y étaient réunis, on avertissait le premier Consul qui paraissait accompagné de Joséphine, tous deux ayant leur chambellan, c'est-à-dire un préfet et une dame du palais. On leur nommait les ambassadeurs et leurs femmes, Mme Bonaparte s'asseyait un moment, le premier Consul soutenait la conversation, plus ou moins longtemps, suivant les exigences, et se retirait ensuite, après une légère révérence. Grands dîners aux Tuileries, brillantes réunions, richesse des costumes donnés aux différents corps de l'État, tout indiquait bien le retour au passé, ou, pour mieux dire, la reconstitution du passé sous des formes nouvelles.

Et, en effet, l'Empire vint. Alors, comme autrefois, l'on revit auprès du souverain proclamé Empereur, « parce que le titre de Roi était usé, démonétisé, » grand aumônier, grand veneur, grand chambellan, grand maréchal du palais, grand maître des cérémonies, grand écuyer. En 1801, républicains de principe, militaires, gentilshommes de l'ancien régime, tous s'étaient moqués de ce qu'ils appelaient « les parades royales de Bonaparte ». En 1804, « gentilshommes et plébéiens, royalistes et libéraux, tous commencèrent leurs démarches pour être employés; les ambitions et les vanités éveillées sollicitèrent de tous côtés, et Bonaparte vit briguer l'honneur de le servir par ceux sur lesquels il aurait dû le moins compter ».

Comme précédemment Louis XIV et, plus récemment, la Convention, il avait su discipliner toutes les vanités, imposer, règle immuable, son goût et ses opinions.

Solennelle, décorative au premier chef, popularisant le costume militaire, comme, au siècle dernier, Versailles avait généralisé l'habit à la française, la première Cour de l'Empire manqua un peu de gaieté. En principe, la joie était étrangère à Napoléon, homme de parade et des spectacles extérieurs, bien plus que des plaisirs intimes et personnellement goûtés. Consul, il s'était, quelquefois,

laissé aller à des élans de bonne humeur; Empereur, environné de ce prestige qu'il considérait comme essentiel, il semblait s'être imposé le devoir de ne jamais sortir d'une certaine réserve. D'où, chez les autres, une sorte de retenue, tenant à la fois à la crainte de déplaire et à la grandeur épique du théâtre sur lequel courtisans et femmes du monde s'agitaient. Plaisirs et cérémonies revêtirent ainsi une allure guindée.

Pour amuser celui que M. de Talleyrand avait appelé *l'inamusable*, on multipliait tragédies et comédies, chasses et autres parties. Les résidences impériales virent ainsi défiler sur leurs scènes plus de cent pièces du répertoire ancien et moderne. Ce fut en vain. Napoléon n'aimait ni le jeu ni la chasse, voyant dans le premier une « bataille de cartons », dans la seconde un simple exercice salutaire. Les grands concerts inaugurés en 1806 dans la salle des Maréchaux, aux Tuileries, le laissaient également indifférent : seuls les ballets qui terminaient ces soirées lui procuraient quelque attrait. Splendides furent les fêtes données à Fontainebleau en 1807, pour célébrer le mariage de la reine de Westphalie; lui-même avait tout ordonné, tout prévu, allant jusqu'à composer un costume de chasse pour les femmes. Eh bien! l'on ne s'amusa que médiocrement, et le maître, si l'on en croit Mme de Rémusat, ne se fit point faute de le constater.

Napoléon était un conquérant, un dompteur de peuples, un créateur d'empires, un organisateur de sociétés, et non un amuseur, un charmeur de salon; c'est là ce que les auteurs de mémoires sur sa personne ou son empire ont eu toujours quelque peine à comprendre. Du reste, Bourrienne aussi bien que Mme de Rémusat, parlant des représentations de la Malmaison alors fort goûtées, où triomphait le vaudeville à la mode, nous ont initié aux sensations intimes, aux craintes et aux joies de ce public qui, autour du colosse, ne demandait qu'à s'amuser. « Il était assez curieux, » a écrit la dame d'honneur de Joséphine, « de voir de quel ton chacun se disait le soir : l'Empereur a ri, l'Empereur a applaudi, et comme nous nous en félicitions!.. Quand il m'arrivait de le voir saisi à l'improviste par une sorte de détente et d'attendrissement, il me prenait des envies de lui dire :

Eh bien! laissez-vous faire, et consentez, quelquefois, à sentir et à penser comme un autre. »

Or c'est justement parce qu'il voulut sentir et penser « pas comme un autre » que Napoléon et sa Cour marqueront si profondément dans l'histoire.

Plus l'Empire augmentait en puissance, plus l'étiquette devenait rigoureuse, plus le souverain se dérobait aux regards, enveloppant le trône de mille formalités. Après Austerlitz le cérémonial fut tel que plus personne ne put se vanter d'avoir eu avec lui des entretiens intimes.

La pompe minutieuse des usages allemands donna à la Cour cette grandeur dont s'émerveillaient provinciaux et étrangers, mais contribua aussi à lui faire revêtir une apparence monotone et glaciale.

En 1806, rétablissement de la révérence avec tout le formulaire de l'ancienne politesse. Étant à Munich il avait vu le roi et la reine de Bavière passer ainsi en revue les personnes de leur entourage, et cette cérémonie avait laissé en son esprit une telle impression qu'il se prit de passion pour cette nouvelle étiquette. Ici j'invoquerai Mme de Rémusat, qui nous fournit un renseignement précieux sur ses contemporains :

« On ne savait plus ce que c'était que de saluer en s'abordant, et tout ce que nous étions de femmes à la Cour, nous découvrîmes, tout à coup, qu'il manquait à notre éducation d'avoir appris à faire la révérence. Aussitôt Despréaux, qui avait été maître de danse de la reine, fut mandé par chacune de nous, et nous donna des leçons. Il nous montra comment nous devions marcher et saluer, et cette petite ligne de démarcation, assez futile en elle-même, mais qui reçut quelque importance du motif qui la prolongea, s'établit entre les femmes de la Cour de l'Empereur et celles de la société qui lui étaient étrangères. Nous apportâmes dans le monde des formes et des manières plus cérémonieuses, qui nous firent distinguer partout. Les opinions en France se retrouvent dans tout; elles se réfugièrent alors dans la différence avec laquelle une dame du palais et une dame de ce qu'on appelait *le faubourg Saint-Germain* entraient dans le

monde. » Et Mme de Rémusat, après s'être livrée à ses réflexions, après avoir constaté la gaucherie des femmes du jour, nous donne de la « représentation-cérémonie exécutée pour Napoléon » un récit qui a toute la finesse d'un petit tableau de genre.

« A un jour donné, » dit-elle, « l'Empereur se plaça sur son trône avec l'Impératrice à sa gauche, les princesses, la dame d'honneur sur des tabourets, et les grands officiers debout des deux côtés. Les dames du palais, les femmes des maréchaux, des grands officiers, des ministres, défilèrent lentement en habit de cour très pompeux, et vinrent jusqu'au pied du trône, faire leur silencieuse révérence. Les hommes suivirent après. La cérémonie fut très longue. Elle charma d'abord l'Empereur qui, par vanité, se complaisait dans l'étiquette, mais cela finit par l'ennuyer mortellement. On pressa tout le monde vers la fin; on eut assez de peine à lui persuader de demeurer sur son trône jusqu'au bout. »



Fig. 15. — Costume de céremonie : habit habillé, avec broderies, chapeau à plumet, épée à poignée de nacre. D'apres le *Costume Parisien* (1810).

Page amusante qui dépeint l'homme, qui montre Napoléon recherchant le cérémonial non pour lui, dans le fond, mais pour imposer le respect, pour éblouir et pour occuper tout à la fois; page bien observée qui nous fait pénétrer dans les détails, dans les coulisses de cette Cour fatalement amenée à se heurter à plus d'une difficulté; jalousies entre Bonaparte et Beauharnais, inquiétudes de Joséphine à l'égard du divorce, discussions puériles sur des questions d'éti-

quettes et de préséance entre « parvenus de la gloire ». Et puis, elle ne s'était pas formée d'emblée, cette Cour, mais bien peu à peu, par agrégations, au fur et à mesure que la fusion s'accentuait entre les différentes élites sociales; que l'ancien régime acceptait de venir prêter son concours au nouveau régime. D'où trois partis distincts se surveillant et se jalousant mutuellement : les militaires purs n'admettant aucune compromission avec l'élément civil, la noblesse impériale créée pour donner plus d'éclat au trône, la noblesse historique accourant, par habitude, dans les antichambres du nouveau Roi-Soleil.

Plus posée, plus assise, plus calme et plus majestueuse encore, fut la seconde Cour. D'abord, tous motifs de rivalité entre Bonaparte avaient disparu, et Napoléon lui-même s'était profondément modifié : on eût vainement cherché le général de la Révolution, le sentimental et le taciturne des salons du Directoire, en ce souverain tout-puissant, ressuscitant, avec l'aide du luxe moderne, les pompes, les titres militaires et monarchiques du moyen âge. Le Bonaparte de Joséphine, si facilement irritable et si difficilement « amusable », sans cesse tiraillé entre les affections anciennes et les nécessités dynastiques, avait fait place à un Napoléon d'égale humeur, satisfait dans sa vanité, fier de se savoir l'époux d'une archiduchesse de sang illustre, rassuré par la venue du fils espéré.

Quel moment ce mois de juin 1810 rempli de fêtes, toutes plus brillantes; fêtes à la Cour, chez les princesses, à l'École militaire! « Les femmes disparaissaient sous les fleurs, » a dit un contemporain, « et les fleurs elles-mêmes semblaient autant de femmes animées et parfumées. »

Le baptême du roi de Rome, Saint-Cloud, Trianon, autant de réminiscences du dix-huitième siècle!

Au fait, Napoléon n'avait-il pas, comme Louis XVI, épousé une Autrichienne, avec le cérémonial jadis suivi pour le mariage de Marie-Antoinette, et son aide de camp favori, M. de Narbonne, n'était-il pas un ancien ministre du malheureux monarque?

Mais cette seconde Cour marquera surtout par son Napoléon intime,

véritable statue vivante sous le manteau impérial, affable et familier dans son intérieur, ayant pour son fils une réelle adoration, jouant comme un simple mortel avec ce petit roitelet, le prenant dans ses bras, le caressant, et, nous dit une des dames de l'Impératrice, le portant devant une glace, lui faisant des grimaces de toute espèce, ou bien encore, lorsqu'il déjeunait, le mettant sur ses genoux, trempant un

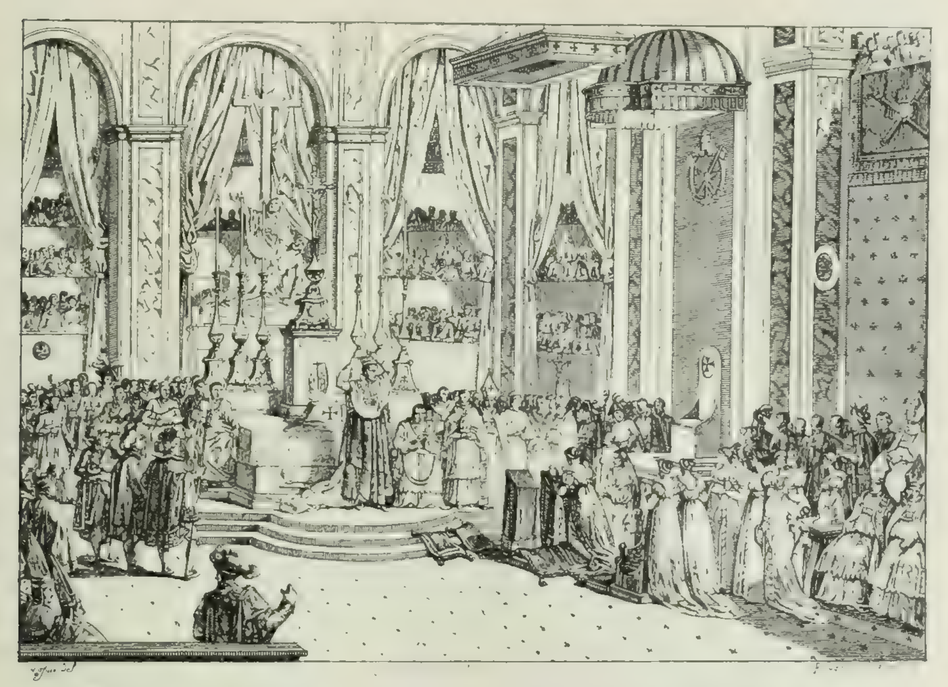


Fig. 16. — Sacre de l'Empereur et de l'Imperatrice à Notre-Dame, le 2 Decembre 1804. D'apres une composition de Lafitte.

doigt dans la sauce, le lui faisant sucer, et lui barbouillant le visage.

La Cour ainsi définie, le maître ainsi observé, pénétrons plus avant dans l'intimité des gens et des choses.

D'abord les femmes.

Bienveillante, d'une extrême bonté, possédant un goût exquis, embellissant tout ce qu'elle portait, mettant de la grâce et de l'élégance jusque dans le moindre de ses mouvements, sachant, par un judicieux emploi du rouge et du blanc, dissimuler, atténuer son teint brun, Joséphine fut réellement une femme remarquable. « Lors du sacre, »

lit-on dans les *Mémoires* de Mme de Rémusat, « l'Impératrice, resplendissante de diamants, coiffée de mille boucles comme au temps de Louis XIV, semblait n'avoir que vingt-cinq ans (elle en avait quarante et un). Elle était vêtue d'une robe et d'un manteau de cour de satin blanc, brodés en or et en argent mélangés. Elle avait un bandeau de diamants, un collier, des boucles d'oreilles et une ceinture du plus grand prix, et tout cela était porté avec sa grâce ordinaire. »

Chez elle les petits cercles étaient de véritables assauts de luxe. Elle y paraissait toujours, ainsi que ses belles-sœurs, avec une parure nouvelle, du reste chargée de pierreries et de dentelles, ayant dans son écrin perles, diamants et bijoux à ne plus les compter, dans ses coffrets, dans ses chambres, châles, étoffes, colifichets à n'en plus finir. La parure, tel fut le principal plaisir de cette Impératrice qui, à la Malmaison, n'avait rien abandonné de son apparat et qui mourra toujours gracieuse, toujours femme, couverte de rubans et de satin rose. Parlant de ce luxe qu'elle devait bien connaître en sa qualité de dame du palais, Mme de Rémusat a donné sur la toilette intime de Joséphine certains détails curieux :

« Ses chemises, ses jupons, étaient brodés et aussi garnis. Elle changeait de chemise et de tout linge trois fois par jour, et ne portait que des bas neufs. Quand elle était peignée, on lui apportait de grandes corbeilles qui contenaient plusieurs robes différentes, plusieurs chapeaux et plusieurs châles. C'étaient, en été, des robes de mousseline ou de percale, très brodées et très ornées ; en hiver, des redingotes d'étoffe ou de velours. Elle choisissait la parure du jour, et, le matin, se coiffait toujours avec un chapeau garni de fleurs ou de plumes, et des vêtements qui la couvraient beaucoup. Le nombre de ses châles allait de trois à quatre cents ; elle en faisait des robes, des couvertures pour son lit, des coussins pour son chien. Elle en avait constamment un toute la matinée, qu'elle drapait sur ses épaules, avec une grâce que je n'ai vue qu'à elle. »

Artiste en fait de toilette, la première Impératrice des Français ne fut, pour tout le reste, que simple dilettante. Ayant des notions d'art et de littérature, connaissant et goûtant le talent des artistes



Fig 17.

à la mode. Isabey et Redouté, elle lisait cependant peu, ne dessinait pas, tenait rarement une plume et, chose assez singulière, n'aimait point le spectacle. De réceptions en réceptions, de fêtes en fêtes, ainsi se passait le temps pour elle.

Mais le sens esthétique de la mère devait se rencontrer, sous une autre forme, chez la fille, cette reine Hortense dont la figure et le nom furent longtemps populaires. Élève de Mme Campan « fournisseuse attitrée des Cours », passionnée à la fois pour la musique et pour le dessin, Hortense de Beauharnais fit de sa demeure, aux Tuileries, un véritable atelier où elle s'exerçait, suivant le goût du jour, au paysage et à la peinture de fleurs. Mme d'Abrantès a également vanté ses chants improvisés et son talent remarquable pour la comédie. Aussi, chez elle, surtout lorsque son peu sympathique époux Louis Bonaparte était absent, ne s'ennuyait-on point, soit qu'on fît de la musique, soit qu'on se mît à dessiner autour d'une grande table bourgeoisement placée au milieu du salon. Plus tard, en 1813, lorsque, malgré les terribles préoccupations du moment, l'Empereur voulut qu'on organisât des bals, c'est à la reine Hortense qu'échut l'honneur de composer les travestissements et la musique des quadrilles costumés.

Beauté régulière et imposante, un peu mélancolique, telle apparaît la fille de Joséphine dans les portraits d'Isabey, de Girodet, du baron Gérard; telle elle fut réellement dans son hôtel de la rue Cérutti ou dans son château de Saint-Leu, chantant sur la harpe, pour ses invités, quelque romance bien tendre et bien éplorée, jusqu'au jour où, dans l'exil, la peinture sera sa plus grande distraction.

Après Joséphine, Marie-Louise; après la femme de goût, après la sensitive, la femme d'ordre et de méthode, élevée suivant les principes austères de toute éternité dans la maison d'Autriche, continuant, Impératrice, à peindre et à dessiner, comme elle peignait et comme elle dessinait archiduchesse.

Belle plus que jolie, possédant plus d'éclat que de charme, le baron de Méneval nous l'a représentée les yeux très bleus, les cheveux blond cendré, le nez légèrement aquilin, les lèvres un peu grosses,

conformément au type des Habsbourg; avec cela un teint éblouissant, une taille au-dessus de la moyenne, des pieds et des mains qui auraient pu servir de modèle. Comme caractère, une vraie Allemande, point coquette, n'aimant ni le luxe ni la toilette, simple de goûts et de manières, quoiqu'elle ait passé pour fière, n'ayant aucune prétention à l'esprit, sentimentale mais non romanesque; très instruite, lettrée



Fig. 18. — La Reine Hortense, lithographie de Leon Noel. — D'apres l'epreuve figurant en tête de *l'Album artistique de la Reine Hortense*. Paris. Heugel, editeur.

même, mais ne cherchant pas à faire montre de son savoir. Beaucoup adulée, elle fut, par la suite, très vivement attaquée; on lui a reproché de ne pas s'être montrée la « femme du devoir », comme la duchesse d'Angoulême devait l'être pour les Bourbons. Peut-être Lamartine a-t-il vu juste quand il a écrit : « Elle ne sut rien feindre, ni pendant la grandeur, ni après les revers de son maître, ce fut son crime. Le monde théâtral de cette Cour voulait le simulacre de la passion conjugale dans une captive de la victoire. »

Le mieux, en cette occurrence, n'est-il pas de s'en remettre à Na-

poléon lui-même qui, captif à Sainte-Hélène et voulant résumer ses impressions sur celles qui furent ses compagnes, écrivait dans le *Mémorial :* « L'une était l'art et les grâces, l'autre l'innocence et la simple nature... Du reste, toutes les deux étaient bonnes, douces, et fort attachées à leur mari. »

On a également beaucoup discuté sur les capacités artistiques de Marie-Louise. Certains, comme les frères de Goncourt dans leur étude sur Prudhon qui fut, on le sait, son maître, signalent les lourdeurs, les tremblements, les maladresses de « cette main d'Impératrice jouant à la peinture ». Ce qui est certain, c'est qu'après plusieurs copies et même quelques originaux, — notamment un portrait de son fils, le roi de Rome, — elle renonça à la peinture, parce que, nous apprend le baron de Méneval, « l'odeur de l'huile et des couleurs l'incommodait ». Et, vraie ou inventée, l'anecdote suivante trouve ici sa place :

« On demandait un jour à Prudhon : « Ètes-vous content de votre royale élève? — C'est une bonne personne, répondit le maître. — Et ses progrès? — Oh! ses progrès laissent à désirer. Sa Majesté croit que le dessin lui salit les doigts, et elle ne touche guère à ses crayons. — Alors, que fait-elle pendant vos leçons? — Elle dort, soupira Prudhon. »

Telle fut dans son allure générale et dans ses physionomies particulières la Cour dont quelques détails suffiront à préciser l'organisation et l'étiquette.

« Plus qu'un homme par l'influence qu'il a exercée sur son siècle », Napoléon, sauf dans les grandes cérémonies, ne quittait pas ses uniformes simples tant popularisés depuis, par la gravure; les jours ordinaires, l'uniforme vert des chasseurs à cheval de la garde; les dimanches et jours de réception, l'uniforme bleu à revers blancs. Il se montrait plus sévère pour les autres. L'habit à la française était le seul admis à ses cercles ainsi qu'à ceux de ses ministres, et encore exigeait-il sans pitié l'épée tombante, la bourse, tout l'attirail de l'ancien régime. L'habit militaire et le costume civil n'étaient tolérés qu'à ses levers.

Il ne recevait, à son *lever,* qu'un nombre restreint de dignitaires; les autres devaient, pour obtenir audience, s'adresser au chambellan. Il déjeunait dans le *salon de service,* tout en travaillant avec



Fig. 19. — L'Impératrice Marie-Louise. Portrait de Van Welk. D'après une gravure à l'eau-forte de Zuntz et Queverdo.

ses ministres, tout en recevant ceux avec lesquels il aimait plus particulièrement à s'entretenir. Le soir, il dînait seul avec l'Impératrice, servi par deux pages. Le préfet du palais assistait au repas dont les heures étaient fort inégales. Et après une courte apparition aux cer-

cles, aux petits bals, au jeu, il se retirait. J'ai dit qu'il n'aimait pas le jeu; Mme de Rémusat ajoute qu'il ne permit jamais qu'on jouât d'argent chez lui; du reste, le tout se bornait à des parties de whist, de loto, et, le plus souvent, on tenait les cartes sans les regarder.

L'Empereur n'avait pas moins de quatre-vingt-dix chambellans, et dans ce nombre figuraient, pour une bonne part, les grands noms de l'ancienne France : en feuilletant l'*Almanach Impérial*, on voit apparaître ainsi, sous la livrée des Tuileries, un Noailles, un Choiseul-Praslin, un Chabot, un d'Aubusson de la Feuillade, un de Béarn, un d'Alsace, un Turenne, un Gontaut, un Gramont, un La Vieuville, tout l'armorial. Non moins brillante la maison militaire qui, durant la paix, dut se contenter de revêtir à ses côtés des attributions plus ou moins civiles. Quant à la maison ecclésiastique ayant le cardinal Fesch pour grand aumônier, elle resta toujours sans influence.

Jamais Impératrices ne furent mieux gardées avec leurs dames d'atours, leurs dames du palais, leurs « dames d'annonce » dont les fonctions quelque peu ingrates, donnèrent lieu cependant à bien des jalousies, soulevèrent bien des questions de préséance, parce que, quoique de rang inférieur, elles pénétraient chez la souveraine avant qu'elle ne fût levée, et ne la quittaient plus qu'elle ne fût au lit.

Et ces chambellans féminins, véritable escadron, suivaient l'Impératrice à la promenade et au théâtre, se tenant à ses côtés toutes les fois qu'elle était en représentation.

Mais ceci est à retenir, malgré leur rang, malgré leur nombre, les femmes ne purent jamais nouer aucune intrigue, ni prendre aucune autorité. « Il faut qu'elles ne soient rien à ma Cour, » avait dit Napoléon, et cette volonté se réalisa : toutefois, elles ornaient les fêtes de la façon la plus charmante et, dans ce domaine, Mars dut bien s'avouer vaincu par Vénus.

Que de noms, que de figures, brillèrent ainsi aux représentations théâtrales des Tuileries, aux bals dans les grands appartements du premier étage, aux dîners de gala dans la galerie de Diane, Mme de La Rochefoucauld, une fausse laide, Mme de Canisy, physionomie

imposante et même altière, Mme Maret, remarquablement belle, avec Mme Savary la plus élégante de la Cour, la maréchale Ney, grande, maigre, les traits un peu forts, dont la maison somptueusement montée, prenait en voyage des allures d'armée en marche, la maréchale Lannes, dame d'honneur de l'Impératrice Marie-Louise, devenue



Fig. 20. — Reproduction de la lithographie originale de Lœillot-Hartwig (vers 1830).

bientôt son amie, qui, par la pureté de ses traits, rappelait les vierges de Raphaël et tant d'autres, plus ou moins célèbres, les unes appartenant à l'ancienne noblesse, les autres se complaisant déjà aux mariages de fusion, toutes méritant, par leur beauté, de ne pas disparaître entièrement.

Tant de grandeur, tant de magnificence alliées à tant de décorum, à tant de dignité extérieure ne s'étaient pas encore vus et, quoi qu'il doive advenir, par la suite, on peut bien dire que ce fut la Cour mo-

dèle, celle où ne s'imposèrent ni favori, ni maîtresse, ni directeurs de conscience.

II.

A la Cour de Napoléon, faite d'éclat ou de grandeur personnelle, succède la Cour des Bourbons, constituée de débris anciens fournis par l'émigration ou provenant des provinces. Cette Cour est pauvre; pour effacer la renommée des gloires vivantes, il lui faut invoquer les héros morts. En un mot, c'est le passé qui, avec ses souvenirs, se dresse devant les réalités du présent.

Installée aux Tuileries, le 3 mai 1814, elle devait, à nouveau, quitter le palais de ses ancêtres le 19 mars 1815, et y rentrer définitivement le 8 juillet.

Louis XVIII dans la chambre de Napoléon, Monsieur et le duc de Berry au pavillon de Marsan, la duchesse d'Angoulême au pavillon de Flore; ainsi se logèrent les nouveaux hôtes.

Au fond mêmes charges, même étiquette; des pannetiers, des échansons, des tranchants, des officiers sert-d'eau, des contrôleurs de la cuisine-bouche, et, cependant, quelle différence dans la physionomie générale. A l'ordre, a succédé un singulier désarroi. Le prince de Condé a beau être grand-maître de France, le marquis de Dreux-Brezé grand-maître des cérémonies, le comte de Blacas grand-maître de la garde-robe, le duc de Mortemart capitaine-colonel des Cent-Suisses, cette Cour n'est encore qu'un campement.

Écoutez Chateaubriand :

« Le château des Tuileries, si propre et si militaire sous Napoléon, au lieu de l'odeur de la poudre se remplissait de la fumée des déjeuners qui montait de toutes parts; sous Messieurs les gentilshommes de la Chambre, avec Messieurs les officiers de la bouche et de la garde-robe tout reprenait un air de domesticité. »

Écoutez quelqu'un qu'on n'accusera certes pas, d'animosité ou de rancune, le comte de Puymaigre, un des personnages importants de l'émigration :



RÉCEPTION DE MADAME LA DUCHESSE DE BERRY

A FONTAINEBL

D'après une estampe re



SA MAJESTÉ LOUIS XVIII ET LA FAMILLE ROYALE

15 JUIN 1816

par Debucourt lui-même

RÉCEPTION DE MADAME LA DUCHESSE DE BERRY PAR SA MAJESTÉ LOUIS XVIII ET LA FAMILLE ROYALE A FONTAINEBLEAU, LE 15 JUIN 1816.

DÉDIÉE A SON ALTESSE ROYALE MGR LE DUC DE BERRY, FILS DE FRANCE, COLONEL GÉNÉRAL DES CHASSEURS A CHEVAL ET LANCIERS.

Par ses très humbles et très obéissants serviteurs, Carle Vernet et Debucourt.

A Paris, chez l'auteur, boulevard St Denis, n° 3, et chez Charles Bance, rue J.-J.-Rousseau, n° 10.

Dans le [illegible] 13 février 1820 ... Que les temps sont changés !! O ma Patrie !!! ... Malheureuse France !!!

[illegible] à deux [illegible] au carrefour de la Croix de Saint Hérem, en pleine forêt, à une lieue de Fontainebleau. Les deux tentes que l'on voit [illegible] destinées l'une à la famille royale, l'autre à la suite de la duchesse de Berry. Le [illegible] était fait par les gardes du corps, des Cent Suisses et deux compagnies de grenadiers de la garde à pied.

[illegible] le Roi recevant la duchesse de Berry. Derrière le Roi, le duc d'Angoulême. Aux côtés de la duchesse de Berry, le comte d'Artois, le duc de Berry et le duc de Rivière. Derrière les princes les trois dames d'honneur de la duchesse de Berry.

Louis XVIII relève la duchesse de Berry qui, suivant le cérémonial, s'était jetée à ses genoux et lui avait baisé les mains, et va la présenter à la duchesse d'Angoulême. La duchesse de Berry avait sur la tête un diadème de perles fines, surmonté d'une couronne de [illegible]. — A [illegible] est la voiture du Roi; à gauche celle de la duchesse.

[illegible] de faire observer que cette partie de la forêt de Fontainebleau était, en quelque sorte, prédestinée aux [illegible] : c'est là qu'eut lieu, en 1725, la première rencontre de Louis XV et de Marie Leczinska; le 25 novembre 1804, au même carrefour, rencontre de Napoléon Ier et du pape Pie VII qui venait pour le sacrer.

D'après une épreuve en couleurs, retouchée de la main même de Debucourt, et obligeamment communiquée par M. François Gueyraud.

« Quel bizarre amalgame offrait cette foule de courtisans de toutes les époques, de militaires d'avant, de pendant et d'après la Révolution ! Ici, un officier échappé au désastre de Moscou, là un autre qui avait repris son uniforme de l'armée de Condé, plus loin, un



Fig. 21. — Louis XVIII aux Tuileries (1814). — Tableau de Gérard. (Musée de Versailles). D'après une gravure à l'état d'eau-forte.

* Le roi médite sur la charte constitutionnelle : la table qu'il a devant lui est celle dont il s'était servi à Mittau et que, depuis lors, il avait conservée dans tous ses voyages. A part cela, aucun objet n'avait été changé dans le cabinet de Napoléon.

Vendéen vêtu de vert ou un chouan en gris de fer ; enfin un tel jeune homme qui, voulant se conserver pur, prenait du service au moment de la paix. Tous, chacun restant ferme dans ses préjugés, dans ses antipathies, assiégeaient le palais des Tuileries ou les cabinets des ministres avec la même opportunité. »

Et tous se plaignaient, tous, dans les questions d'étiquette et de

préséance, montraient une susceptibilité enfantine. Les hommes de la Révolution et de l'Empire prétendaient rester maîtres dans ces Tuileries où ils avaient vu passer l'univers; les vrais royalistes, qui, depuis si longtemps, supportaient les tristesses et les humiliations de l'exil, demandaient qu'on fît rendre gorge aux Jacobins, qu'on les remît sans tarder en possession de leurs biens.

Pénétrons jusqu'au Roi, malgré lui prisonnier dans les traditions du passé. Là où Napoléon avait cent chambellans il n'a, lui, que quatre gentilshommes de la Chambre. Autour du trône semble régner un certain air de bonhomie; mais une étiquette mal combinée éloigne les hommes capables, et il ne reste plus auprès du souverain que les grands seigneurs, toujours polis, toujours corrects, ayant des idées, des habitudes, qui ne cadrent plus nullement avec les mœurs du jour. Il fallut un certain temps pour que cette vieille Cour, étalant avec orgueil le bon ton et les belles manières d'autrefois, comprît combien la face des choses avait changé, combien cet étalage de modes surannées prêtait au ridicule.

Certes Louis XVIII était une figure intéressante, mais physique, caractère, habitudes, rien en lui ne pouvait faire oublier l'effigie si populaire de Napoléon, soit qu'on revît sans cesse le petit Caporal à la redingote grise, soit qu'on évoquât le souvenir du César vraiment beau dans son impérial manteau semé d'abeilles. Certes, la physionomie du Roi respirant à la fois la bonté et la finesse, était pleine de charme et de dignité, mais si le regard vif, la voix sonore, le geste élégant, laissaient croire à un reste de jeunesse, le corps, alourdi par les infirmités, contourné par la goutte, ne permettait aucune illusion sur l'âge réel du souverain. Au lieu du César fier de sa jeunesse et de sa force, prenant d'assaut le pouvoir et marchant à la conquête du monde, c'était bien réellement « notre père de Gand », le bon vieillard, le bon père de famille, heureux de retrouver ses enfants, de venir terminer ses jours au milieu d'eux. D'emblée l'image populaire comprit et traduisit cette différence.

Du Roi ainsi observé M. Imbert de Saint-Amand a tracé le très exact portrait qu'on va lire :

« Obligé par ses infirmités de rester constamment assis dans son fauteuil, Louis XVIII a eu l'art de faire de ce fauteuil une espèce de trône. Je l'y vois gravement installé, dans son costume moitié civil et moitié militaire. Il veut avoir des bottes, car un roi est un général et un général doit être botté. Mais des bottes de cuir feraient mal à ses jambes qui souffrent de la goutte. Il se contente de bottes de velours, qui montent jusqu'au-dessus de ses genoux. Il ne quitte jamais son épée, même dans son fauteuil, car l'épée est le signe distinctif du gentilhomme, et le roi très chrétien est le premier gentilhomme, non seulement de France et de Navarre, mais du monde entier. Des ordres de chevalerie couvrent sa poitrine. Le cordon d'azur du Saint-Esprit se détache sur son gilet blanc. Son habit de drap bleu n'est ni un habit civil, ni un uniforme. Deux petites épaulettes d'or brillent sur les épaules, pour rappeler le caractère militaire de la royauté. Poudrée à blanc, à l'ancienne mode, la chevelure, contournée sur les tempes par le fer du coiffeur, se referme derrière la nuque dans un ruban de soie noire qui flotte sur le collet. Un chapeau relevé à trois angles, décoré d'une cocarde et d'un petit plumet blanc, est tantôt sur les genoux, tantôt dans la main du monarque. L'ensemble de son costume, qui rappelle deux âges différents, est à la fois, celui d'un homme de la Cour de Versailles et celui d'un homme du dix-neuvième siècle. »

Dans ce mélange du passé et du présent, dans cet amalgame, ce qui frappe le plus, c'est la prédominance de l'esprit militaire s'imposant là où l'on ne pensait guère devoir le rencontrer. Signe des temps qui se montrera aussi bien chez le souverain que chez les gens de son entourage. Tous, en effet, pour plaire à l'armée, pour flatter la vanité des maréchaux, abandonnèrent l'habit à la française avec lequel ils étaient rentrés, l'habit à la française remis en honneur par Napoléon, et revêtirent l'uniforme, après s'être, au préalable, distribué des grades en rapport avec leur nouvelle situation.

Du physique passons au moral. Accusé par les royalistes exaltés de tendances voltairiennes Louis XVIII fut, ce semble, sinon un sage, — on lui a beaucoup contesté ce qualificatif — du moins un

philosophe n'ayant plus ni préjugés, ni illusions, et voyant dans la tranquillité le plus précieux des biens. « Il avait », a dit le maréchal Marmont, quelquefois sévère pour lui, « de la générosité dans le cœur et de la bonté quand les passions de son entourage ne l'empêchaient pas de se montrer tel qu'il était. » Fort instruit, ayant vécu dans l'intimité d'Horace, se plaisant à la satire, fournissant les journaux d'épigrammes mordantes sur le compte des exagérés, souvent plein de finesse, avec un esprit que personne ne lui a jamais contesté, il fut surtout un homme de salon, un fidèle représentant de la politesse et de la galanterie dans le sens brillant du XVIIIe siècle. C'est bien là le souverain qui, vaincu par la maladie, ne pouvant plus relever la tête, trouvera encore assez d'à-propos pour dire d'une dame qu'on lui nommait : « Je l'aurais reconnue à son joli pied. »

Les premières années, la physionomie générale de cette Cour fut plus austère que riante : il y avait bien les éléments de l'esprit ancien, mais le décor et les conditions avaient changé. Le roi se laissait aller à des attachements qui, suivant Chateaubriand, ressemblaient à des passions ; ce fut le règne des courtisans, des favoris se succédant dans l'intimité du souverain, le comte d'Avaray, M. de Blacas, M. Decazes, Mme de Balbi, Mme du Cayla. Peut-être Lamartine a-t-il vu juste quand il a écrit : « Louis XVIII était, au fond, très enclin à une révolution qui lui restituerait son trône, et qui s'entendrait avec lui pour le consolider par la puissance de l'esprit nouveau... C'était un roi du passé, mais c'était un homme du siècle. » J'ajouterai : et c'est ce qui le distinguait de son entourage.

Et maintenant, comment vivait-on en cette Cour ; quelles étaient les physionomies royales qui, aux côtés du souverain, allaient peu à peu concentrer l'intérêt et modifier l'esprit général ?

La vie de Louis XVIII était très régulière, très ponctuelle. A huit heures, entrée du premier gentilhomme de la Chambre ; à neuf heures, rendez-vous d'affaires ; à dix heures déjeuner avec les personnes autorisées, une fois pour toutes, à venir tous les jours, et le déjeuner se terminait généralement par quelque petite histoire légère dont le Roi avait la spécialité ; de onze heures à midi audiences ; à

midi, messe à laquelle il se rendait avec son entourage, à laquelle il ne manqua jamais même lorsque son état fut désespéré ; à une heure,

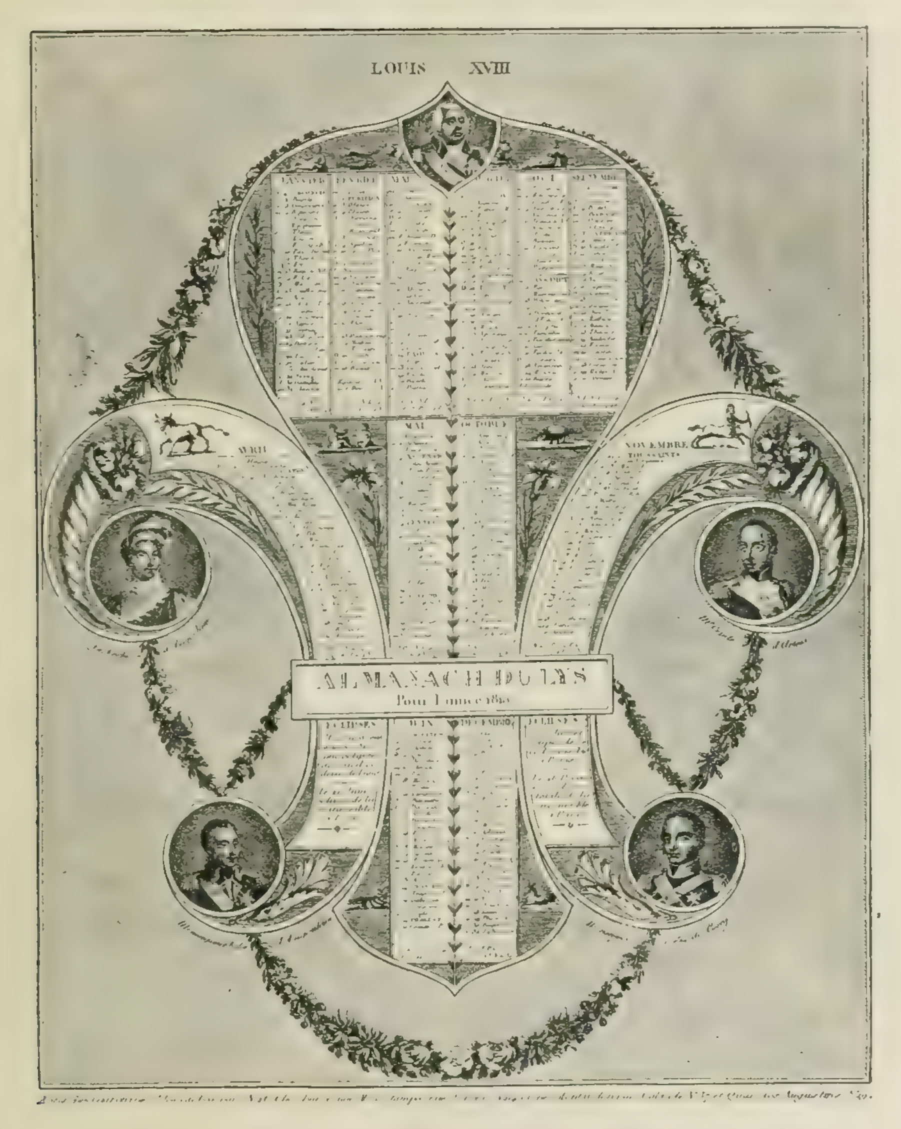


Fig. 22 — Almanach du Lys pour l'année 1813. — D'après la feuille originale.

réception des ministres, ensuite réception d'étiquette, puis à heures différentes, suivant la saison, promenade dans une grosse berline à quatre chevaux toujours lancée à grande vitesse. A six heures, dîner

avec la duchesse d'Angoulême et les membres de la famille royale. A huit heures, admission des personnes ayant leurs entrées; à neuf heures, Louis XVIII pénétrait dans la salle du Conseil et donnait « l'ordre » du château, auquel, seuls, quelques intimes pouvaient assister. Après quoi, à neuf heures et demie, il se retirait dans ses appartements. Et il en était de même tous les jours sans que rien vînt jamais rompre la monotonie de cette existence. La seule note un peu différente était donnée par la réception du premier lundi de chaque mois, réservée aux dames.

Aux réceptions d'étiquette se pressait une foule nombreuse désireuse d'être remarquée. On nommait au Roi assis dans son fauteuil les personnes qui passaient et le Roi répétait les noms de celles qu'il voulait distinguer, adressant à chacune d'elles quelques paroles bienveillantes. Être nommé par le souverain devint, en peu de temps, un honneur fort recherché.

Aux côtés du Roi, Monsieur, comte d'Artois, essentiellement homme d'ancien régime, non seulement par les manières, mais aussi par les idées, l'idole des royalistes absolus, qui avait sa police et sa politique occultes, qui déjà formait des plans éventuels de gouvernement, qui, après les péripéties d'une existence orageuse, songeait surtout à son salut. Puis ses deux fils, le duc d'Angoulême et le duc de Berry, ne ressemblant à leur père ni au physique ni au moral, hommes de cœur plus qu'hommes de cour; tous deux à tendances libérales, et, quoique menant une vie fort différente, recherchant de préférence les officiers de l'Empire et les hommes nouveaux.

Tous ces princes, suivant une manie du moment que popularisait l'estampe, étaient volontiers comparés à leurs ancêtres. Comme le fait remarquer la duchesse d'Abrantès, ces rapprochements s'établissaient selon le caractère. « M. le duc d'Angoulême descendait de saint Louis, parce qu'il était dévot; le duc de Berry, de Henri IV, parce qu'il avait des goûts mondains, et M. le comte d'Artois de François Ier, parce qu'il avait été ce qu'on appelait un vert-galant, vingt-cinq ans avant. » Et l'on sait quel succès obtenaient alors les

bouquets à la Royale, les almanachs du Lys mariant ensemble les roses et les lys ou plaçant les princes et princesses du jour aux côtés de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

Au début de la Restauration, la famille royale ne comptait qu'une seule femme, la duchesse d'Angoulême, si toutefois l'on peut considérer comme appartenant au sexe faible celle dont Napoléon a dit non sans raison « c'est le seul homme de sa famille », tant elle avait fait preuve de fermeté, d'énergie, de courage.

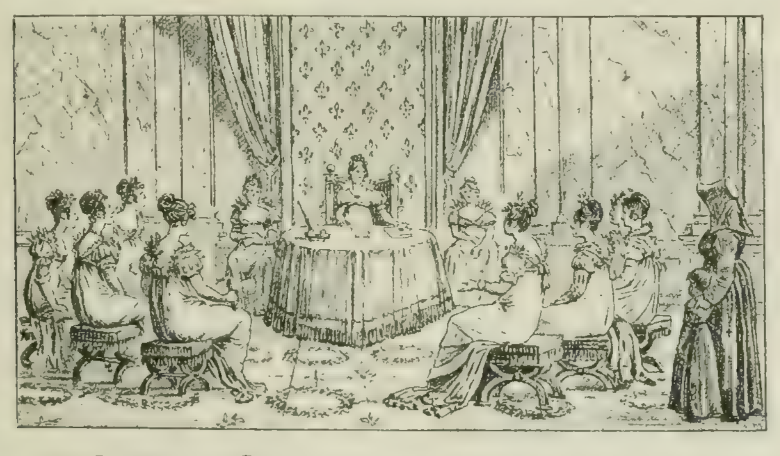


Fig. 23. — Reproduction de la lithographie originale de Marlet publiée dans l'*Annuaire de la Société Philanthropique*, 1819.

La voix rude, la physionomie sombre, les traits accentués, dépourvue de tout charme, mais portant sur son visage la majesté du dévouement, elle personnifiait assez bien le type de la femme forte selon l'Écriture. Incarnation vivante de la douleur austère, du renoncement aux joies de ce monde, de la résignation mélancolique, se renfermant dans un passé dont elle ne pouvait effacer le souvenir, elle ne trouvait aucun attrait aux distractions, aux futilités, aux intrigues de la Cour, n'assistait aux fêtes et aux spectacles que par nécessité, par devoir. Sans cesse occupée de charité et de philanthropie, ne se plaisant qu'avec quelques rares personnes, elle avait rêvé une toute autre restauration, grave, morale, religieuse. Son accent

de sévérité, conséquence d'une douleur que rien n'avait pu atténuer, blessait le public qui aurait voulu la voir enjouée, gaie, souriante; qui ne comprenait rien à sa tristesse devant les louanges dithyrambiques qui lui étaient prodiguées, sur le ton déclamatoire alors à la mode.

Après la famille royale, les princes et princesses du sang, c'est-à-dire les familles d'Orléans et de Condé, la première représentant les idées nouvelles, rêvant une monarchie constitutionnelle à l'anglaise, la seconde représentée par le vieux prince et son fils, le duc de Bourbon, vétérans de la cause monarchique, types accomplis d'émigrés. En juin 1814, le duc d'Orléans avait repris possession de son domaine, le Palais-Royal. « Le prince rentré en grâce auprès de Louis XVIII, » a écrit M. de Viel-Castel « et amnistié, pour ainsi dire, n'en restait pas moins pour les royalistes un objet d'aversion et de défiance. On savait qu'en renonçant aux exagérations de sa jeunesse, il n'avait pas abjuré toute pensée de liberté, de réforme, d'amélioration, et n'était pas devenu étranger aux idées de son temps. La simplicité un peu bourgeoise de ses mœurs, son abord familier et facile, qui formaient un si grand contraste avec l'étiquette presque orientale de la cour des Bourbons, paraissaient à beaucoup de gens un appel à la popularité. » Instruit, spirituel, connaissant bien les émigrés, s'en moquant à l'occasion, à la fois prince et révolutionnaire, Louis-Philippe devait se contenter de jouir de sa situation et de sa grande fortune, certain, qu'un jour, les événements se chargeraient de lui donner la monarchie rêvée.

D'emblée, le salon de la duchesse d'Orléans, fille du roi des Deux-Siciles, réputée, à l'exemple de la duchesse d'Angoulême, pour sa vertu et sa piété, fut très recherché. Les lignes suivantes empruntées à l'historien de la famille, M. Trognon, pourront déterminer sa physionomie : « Les hommages de la Cour vinrent la chercher au Palais-Royal. Il ne manqua à cette affluence empressée qu'un petit nombre d'anciens émigrés, fidèles à leur inimitié contre celui dont elle portait le nom. Avec l'élite des plus anciennes familles du royaume, se présentèrent à elle maréchaux, généraux, sénateurs

convertis en pairs de France, assurés de trouver là des égards qu'ils ne rencontraient pas toujours aux Tuileries. Indépendamment de tout



Fig. 24. — Madame la Duchesse d'Angoulême. — Portrait de J.-B. Augustin, peintre du Cabinet du Roi. D'après la gravure au burin de E.-F. Lignon.

ce monde devant qui s'ouvraient les appartements du Palais-Royal, s'était formé un cercle plus restreint et plus intime, dans lequel le

premier rang appartenait à la duchesse douairière et à sa belle-sœur, la duchesse de Bourbon. Derrière elles figuraient le peu qui restait des anciens familiers de la maison d'Orléans, à qui étaient venus se joindre les nouveaux officiers que le prince avait attachés à sa personne. »

Ce fut, du reste, aux côtés des Tuileries, le premier salon officiel qui s'ouvrit sous la Restauration.

Le second devait être l'Élysée-Bourbon, résidence du duc et de la duchesse de Berry (Marie-Caroline-Ferdinande-Louise de Bourbon). « Fleur d'Ischia et de Castellamare, transportée sur les bords de la Seine, sous le ciel grisâtre de Paris, » la duchesse possédait, avant tout, le charme et l'entrain de la jeunesse. Cheveux blonds bouclés, yeux de travers, ce qui ne manquait pas d'un certain piquant, taille svelte, le corps gracieux, de nature primesautière et toute méridionale, pleine de vie et de gaieté, elle avait, comme son mari, un certain penchant pour les arts, et une très réelle ardeur pour le plaisir. « Dans cette famille royale qui l'accueille comme sa fille d'adoption, » a écrit M. de Pontmartin, « elle représente l'avenir, la jeunesse, la joie, le sourire, le rayon, l'aurore, comme la sublime duchesse d'Angoulême personnifie le passé, la majesté, la sainteté, la tradition... »

Ainsi donc, à côté de la Cour solennelle et quelque peu maussade des Tuileries, où Louis XVIII faisait traîner ses infirmités dans un fauteuil, véritable trône ambulant, deux Cours se constituaient qui devaient, si l'on peut s'exprimer ainsi, compléter les salons officiels de la monarchie restaurée. Le Palais-Royal, c'était, qu'on le veuille ou non, la Cour politique, ouverte à toutes les ambitions, à tous les mondes, faisant déjà fraterniser la finance, l'armée, le doctrinarisme, en un mot la royauté pour les exigences de l'avenir, quelque chose comme le protestantisme dans la monarchie de droit divin. Louis-Philippe d'Orléans passait à l'état de traître de mélodrame. L'Élysée, c'était la joie, le plaisir, la vie mondaine avec toutes ses attirances, toutes ses fêtes consacrées par l'usage. Symbole de gaieté pour les Parisiens, et source de vie pour la monarchie, la duchesse de Berry

se trouva être, à la fin du règne de Louis XVIII, ce qu'avait été la duchesse de Bourgogne auprès de la Cour morose des dernières années du Roi-Soleil.

Ceci dit, il ne faudrait point croire que, vaincu par ses infirmités, Louis XVIII se soit toujours scrupuleusement cantonné dans les Tuileries. Sans parler des grandes cérémonies que nous verrons défiler plus tard, il assista à nombre de représentations données en son honneur, représentations brillantes et fort recherchées. Du reste, on avait disposé dans chaque salle de spectacle, apprend le maréchal Marmont, « une grande loge d'un accès facile, où il put arriver commodément. La loge du roi, placée au centre des premières, ornée avec soin, très vaste, contenait toute la famille royale. Le roi, Madame la duchesse d'Angoulême et les princes, arrivaient ordinairement dans une seule voiture à glaces, où cinq personnes pouvaient tenir à l'aise ».



Fig. 25. — Portrait de Gavarni. D'après la gravure de l'*Almanach des Dames* (1835).

La duchesse d'Abrantès nous a laissé un bien joli tableau de cette soirée du 17 mai 1814, à l'Opéra, où l'on donna *Œdipe à Colone* et dont les places, jusqu'au droit de circuler dans les corridors, avaient été vendues à des prix fabuleux. « La salle, » dit-elle, « était un spectacle extraordinaire ; les femmes n'avaient pas de diamants, toutes étaient en blanc. Des panaches de plumes, des branches de lis, des touffes et des guirlandes de lilas blanc, voilà quelles étaient les seules parures. Tous les bouquets étaient blancs, la salle était ravissante, ainsi garnie de fleurs et de femmes. Il y avait une élégance dont je ne pouvais d'abord me rendre compte, et qu'ensuite je m'expliquai par cette couleur suave, le blanc, et ce parfum de la jeune année qui, en ce moment, pénétrait tout ».

A côté de ces représentations, toujours pleines d'allusions à la famille royale et aux augustes martyrs, figuraient les cérémonies religieuses qui, sous la Restauration, prirent un grand développement. Dans le peuple, on appelait cela les fêtes de Madame d'Angoulême. Telles la Fête-Dieu, célébrée le 12 juin 1814 avec un éclat exceptionnel, et plus tard, le jubilé français de 1826, le premier du XIXe siècle.

Mais ni Louis XVIII ni la duchesse d'Angoulême ne pouvaient satisfaire l'esprit du jour. Or, tandis que le Palais-Royal répondait aux exigences de toutes les oppositions, l'Élysée-Bourbon et ses habitants établissaient une sorte de courant sympathique entre la monarchie et le monde; il se présenta même ceci de très particulier que, pour la première fois, il y eut fusion entre la Cour et la Ville; en d'autres termes, la vie élégante trouva une direction et reçut l'impulsion d'en haut. C'est là, très certainement, la différence caractéristique entre le premier Empire et la Restauration.

La Cour de Napoléon Ier, avec sa pompe césarienne, resta sur des hauteurs inaccessibles, vécut d'une vie propre : on l'admirait, on en parlait comme d'une merveille; entre elle, les salons et les classes populaires, il n'y eut ni entente ni rapprochements quelconques. Napoléon n'aimait pas Paris : enfermé dans son palais, il n'avait jamais éprouvé le besoin de prendre part, d'une façon intime, à ses réjouissances, à ses spectacles, à ses mille attractions. Non seulement le mouvement de la grande cité restait pour lui chose indifférente, mais encore, il faut bien le dire, la vie mondaine, comprimée par les exigences de sa politique, n'occupait au soleil qu'une place restreinte.

Or, en 1818, grâce au triomphe des idées pacifiques, la vie partout renaissante, allait revêtir un aspect nouveau. Et c'est ainsi que les jeunes altesses purent, sous Louis XVIII et sous Charles X, commencer l'œuvre qui fera désormais partie des attributions de tous les chefs d'État, qu'ils soient empereurs ou simples présidents de République.

Sans souci de l'étiquette, le duc et la duchesse de Berry vont à

travers Paris ; on les voit aux Champs-Élysées, sur les boulevards, se mêlant aux promeneurs, s'arrêtant et regardant. Ils entrent dans les



Fig. 26. — Madame la Duchesse de Berry. — Portrait peint d'après nature, par H. Hesse ; gravé au burin par P. Audouin, graveur ordinaire du Roi.

boutiques, ne manquent aucune exhibition, fréquentent les petits théâtres, se montrent au bal de l'Opéra, ce qui n'est pas sans inquiéter quelque peu la police, si l'on en juge par les rapports de l'époque.

La gracieuse duchesse devient la providence des boutiquiers qui recherchent tous le brevet de fournisseur de Madame, se contentant, faute de mieux, de placer bien en évidence dans leurs vitrines un : « Acheté par Madame la duchesse de Berry ». Infatigable, toujours par monts et par vaux : aujourd'hui à Suresnes, pour couronner une rosière, demain à la Monnaie et aux Montagnes Russes où son passage fait sensation. Et comme le reportage royal, quoique peu développé encore, avait déjà pris cependant un certain développement, le *Moniteur,* poussé, entraîné par elle, ne manquait pas, chaque fois, d'enregistrer achats et visites.

La voici, à la suite du forfait de Louvel, veuve à vingt et un ans, « sacrée par la nuit funèbre du 13 février » où, suivant la juste appréciation d'un critique, elle fut admirable de passion, de désespoir et de pardon. Toute une poétique légende va se former autour d'elle. Lorsque le duc de Bordeaux viendra au monde, les harengères de la fidèle cité enverront un berceau pour « l'enfant du miracle », et la France entière, se cotisant, lui offrira le château de Chambord. Mais elle n'est point femme à se laisser abattre par les deuils; elle n'entend pas enfermer sa vie entre un berceau et un tombeau.

« Au bout de deux ou trois ans, » écrit l'auteur des *Souvenirs d'un vieux critique,* « la vraie nature reparaît à travers les draperies factices. Les amusements recommencent, et les distractions surabondent. La princesse donne son nom au plus charmant des théâtres; elle monte en *omnibus* avant le public; elle répand partout le mouvement et la vie; ce n'est plus une héroïne, c'est une fée... La plage de Dieppe chante ses louanges mieux, mille fois mieux, que le chœur des courtisans. Elle aime le plaisir, mais elle veut que chacun de ses plaisirs soit une grâce ou un bienfait... *Le petit château,* ainsi qu'on appelle son délicieux état-major, renouvelle les mœurs élégantes, les galanteries exquises de la Cour d'Anne d'Autriche, et offre aux romanciers des modèles dont Balzac abusera peut-être. »

Noblesse française, noblesse étrangère, toutes les aristocraties,

celle de la naissance, de la fortune, de la beauté, se donnaient rendez-vous dans les salons de cette princesse, à la fois si moderne d'allures et si romanesque de sentiments.

Entourée de ses deux jeunes Cours, Berry et Orléans, la monarchie de droit divin put ainsi finir ses jours aux accords des violons; le 2 mars 1829 au pavillon de Marsan, avec le bal de Marie Stuart; le 31 mai 1830, au Palais-Royal, avec la fête donnée en l'honneur des Bourbons de Naples, fète qui, pour la première fois, amènera un roi de France en cette révolutionnaire demeure.



Fig. 27. — La duchesse de Berry arrivant avec un châle français. D'après une gravure de Couche fils.
* Les cachemires de Ternaux avaient été popularisés sous l'Empire.

Jamais bal costumé ne fit tant de bruit, ne laissa impressions aussi profondes que ce bal donné dans les appartements des Enfants de France, qui revit, dans toute l'évocation de leur splendeur, quatre reines illustres, Marie Stuart (la duchesse de Berry), Marie de Lorraine (lady Stuart de Rothsay, femme de l'ambassadeur d'Angleterre), Catherine de Médicis (marquise de Podenas, une des femmes les plus spirituelles de la Cour), Jeanne d'Albret (comtesse Auguste de Juigné). Véritable restitution historique, faite avec une fidélité telle que l'on vit le comte Charles de Mornay y paraître, revêtu d'un costume ayant appartenu à son illustre ancêtre, Philippe de Mornay; vivante résurrection du XVI[e] siècle, que Charles Nodier, en son langage imagé, devait appeler « la nuit des revenants ».

Enfin, ce bal présenta encore une autre particularité que M. Imbert de Saint-Amand rapporte ainsi : « Il y avait là, dit-il, un grand

seigneur écossais, le marquis de Huntly, qui appartenait à une illustre maison jacobite. Dans sa jeunesse, il avait été ce qu'on appelait alors un beau danseur, et avait eu l'honneur d'ouvrir un bal paré au château de Versailles, avec la reine Marie-Antoinette. Charles X s'en souvint, et voulut que le marquis, âgé de près de quatre-vingts ans, ouvrît le bal avec la petite Mademoiselle, qui n'avait que neuf ans. Toute la Cour applaudit et les jeunes princes s'en amusèrent beaucoup ».

Après avoir, en une nuit de bal, incarné Marie Stuart, après avoir promené Paris de fête en fête, après avoir ressuscité les merveilles des Mille et une nuits, l'aimable duchesse qui, tant de fois, fit quêter pour les pauvres son escadron volant, devait se lancer dans les aventures tragiques, jouer à la Fronde, à la grande Mademoiselle; amoureuse de liberté, d'espace, toujours à la recherche d'excentricités, et surtout victime de son romantisme. Déjà, lors de la fuite du dernier Bourbon, elle se fera remarquer par un costume à la coupe masculine, par un certain appareil militaire, par un je ne sais quoi de mélodramatique.

Quittons les splendeurs du pavillon de Marsan, laissons le duc d'Orléans et ses fêtes du Palais-Royal, rendez-vous de l'opposition, où les représentants du commerce, de l'industrie, l'école polytechnique, la garde nationale, la Chambre des députés triomphent, donnant ainsi l'avant-goût de ce que seront bientôt les Tuileries, et revenons à la Cour.

Charles X règne. Suivant un portrait de Lamartine qu'on peut croire exact, il avait conservé, quoique âgé de soixante-huit ans, la verdeur, la souplesse, la beauté de la jeunesse; du reste, hardi et élégant cavalier, montant à cheval avec la légèreté d'un homme encore ingambe.

Pieux et chevaleresque, sachant allier la grâce à la dignité, ayant conscience de la séduction que sa personne exerçait sur les autres, Charles X contribua beaucoup à relever l'éclat de la Cour; avec lui, les fêtes reprirent l'air de grandeur qu'elles avaient un peu perdu sous le précédent monarque. La royauté de droit divin voulut, avant



QUADRILLE DE MARIE STUART, DANSÉ LE 2 MARS 1829, CHEZ LA DUCHESSE DE BERRY

UNE DES FIGURES DU BAL, D'APRÈS LA LITHOGRAPHIE ORIGINALE D'EUGÈNE LAMI

[illegible] de la famille [illegible]

1. M. [illegible]
2. [illegible]
3. [illegible]
4. [illegible]
5. [illegible]
6. [illegible]
7. Le Vicomte [illegible]
8. [illegible]
9. [illegible]
10. Le Duc de M[illegible]
11. [illegible]
12. [illegible] de [illegible]
13. [illegible]
14. [illegible]
15. [illegible]
16. [illegible]
17. [illegible]
18. [illegible]
19. [illegible]
20. [illegible]
21. [illegible]
22. Le M[illegible]
23. Le [illegible]
24. [illegible]
25. [illegible]
26. [illegible]
27. [illegible]
28. [illegible]
29. [illegible]
30. Watelet.
31. Isabey, fils.
32. [illegible]
33. [illegible]
34. Constantin.
35. Lethière.
36. Lebas.
37. Bailly.
38. [illegible]
39. Garnier.
40. Abel de Pujol.
41. Ingres.
42. Schnetz.
43. Dejuinne.
44. Dupaty.
45. Garneray.
46. Demarne.
47. Le Bon Lemot.
48. Mme Haudebourg.
49. Mme Ancelot.
50. Quatremère de Quincy.
51. Tardieu.
52. Bra.
53. Raggi.
54. Drolling.
55. Kinson.
56. Langlois.
57. [illegible]
58. [illegible] statuaire.
59. Daguerre.
60. Petitot.
61. Debay, père.
62. Simon fils.
63. Gatteaux.
64. Heim.
65. Cortot.
66. Mme Jacotot.
67. Steuben.
68. Ducis.
69. [illegible]
70. Cartellier.
71. Bourgeois.
72. Lesueur statuaire.
73. [illegible]
74. Mlle Godefroy.
75. Carle Vernet.
76. Labarre.
77. Huyot.
78. Thévenin.
79. [illegible]
80. Meynier.
81. Mme de Mirbel née Lizinska.
82. Bon Bosio.
83. Picot.
84. Bon Athalin.
85. P. Delaroche.
86. Allaux.
87. Pradier.
88. C. Nodier.
89. Hce Vernet.
90. Gudin.
91. Mme Lebrun.
92. Bon Gros.
93. Bouton.
94. Bon Taylor.
95. Gallé.
96. Dupré.
97. Ramey.
98. Cte Turpin de Crissé.
99. [illegible]
100. Mauzaisse.
101. Bon Regnault.
102. Hersent.
103. Mme Hersent.
104. Richomme.
105. Blondel.
106. [illegible]
107. Bon Gérard.
108. Fontaine.

TRAIT EXPLICATIF DE LA « DISTRIBUTION DES RECOMPENSES AU SALON DE 1824 »



Charles X distribuant les récompenses au Salon de 1824. — Tableau de Heim, d'après une gravure à l'aquatinte, par J.-P. M. Jazet (actuellement au Musée du Louvre).*

* Cette cérémonie eut lieu dans le Salon Carré du Louvre, le Roi portant l'uniforme de général en chef des gardes nationales.

de disparaître, lutter de richesse avec l'Empire, et, de fait, ses trois



Fig. 28. — Charles X se rendant à la revue de la Garde nationale au champ de Mars (1825)
Tableau d'Horace Vernet. (Musée de Versailles), d'après un dessin de Girardet.

*A ses côtés au premier plan, le duc d'Orléans (depuis Louis-Philippe). Derrière, le maréchal duc de Tarente, le maréchal duc de Reggio, le duc de Bourbon, puis les officiers généraux de l'armée, les ducs de Fitz-James et de Maille aides de camp du Roi, etc.

cents gentilshommes de la Chambre, ses écuyers cavalcadours, ses officiers des cérémonies, de la vénerie et de l'hôtel, tous aux ha-

bits brodés d'or, présentaient, réunis, un spectacle peu commun.

Contrairement à l'étiquette pointilleuse établie par Napoléon, l'habit militaire et le costume civil n'étaient point bannis des grandes réceptions, et le Roi lui-même aimait à se montrer dans son magnifique uniforme de colonel de la garde. Couverts de broderies, de croix, d'écussons, de fleurs de lys, de panaches, les militaires, les préfets, les députés, les pairs, contribuaient ainsi avec les gentilshommes de la Chambre, à la variété et à l'éclat des costumes. C'était l'époque où l'élégante redingote hongroise des jeunes comtes d'Appony et l'uniforme éclatant de l'amiral Codrington attiraient les regards, tandis que le duc de Bassano et le duc de Gaëte, derniers survivants de tous les anciens régimes, continuaient à se montrer dans l'habit carré.



Fig. 29. — Costume de présentation à la Cour. Habits brodés or et argent. — D'après une gravure du *Petit courrier des Dames*, 1824.

A part quelques menus détails, Charles X avait maintenu l'étiquette établie par son prédécesseur. Tous les soirs, aux Tuileries, l'écarté restait en permanence : il jouait au whist tandis que le dauphin faisait sa partie d'échecs. Mais sa grande passion fut la chasse.

Régulièrement, deux fois par an, en mars et en octobre, la Cour venait quelques semaines à Compiègne et les journées se passaient, entières, à tirer le gibier que rabattaient les hussards de la garnison. A Compiègne, suivant les anciens usages, suivant l'habitude, également conservée pour le premier de l'an, on était admis à voir dîner la famille royale et le Roi aimait qu'il y eût, à ces représentations, grande affluence de spectateurs. « Aussi, avait-on


N°.
CHAPELLE ROYALE
DU PALAIS DES TUILERIES.
GALERIE A GAUCHE.
LAISSEZ PASSER Trois PERSONNES.
Le Dimanche 31. Mars. 1822.
Le Capitaine des Gardes

Fig. 30. — Fac simile de la carte d'entrée pour les concerts de la Chapelle Royale. (Collection du docteur Piogey).

le soin de multiplier les billets pour que, durant tout le second service, il y eût autour de la table, une promenade non interrompue. »

Avec un tel souverain les fêtes de la Cour revêtirent un caractère particulier; avant tout religieuses, avant tout guidées par ce sentiment de piété, par ce respect du passé qui furent les traits dominants de son entourage.

Au pavillon de Marsan, la danse, le plaisir, les rires et la folie; aux Tuileries, les exhibitions sévères et quelque peu archaïques. Les choses les plus étranges devinrent à la mode. On se disputait les entrées aux concerts sacrés donnés par la musique du Roi, ayant pour

chefs Cherubini et Lesueur, on se pressait pour assister à la Cène, pour voir le roi de France laver lui-même les pieds de treize enfants pauvres représentant les apôtres, tandis que les officiers des cérémonies et de l'autel, insignes et bouquets en main, venaient, par treize fois chercher le pain, le vin, les plats et les bourses remplies par le Roi de treize pièces de cinq francs. Non moins courue la cérémonie de l'Ordre du Saint-Esprit dont le Chapitre se tint pour la dernière fois le 30 mai 1830 en l'honneur du jeune duc de Nemours : pour la dernière fois aussi, les élus virent les riches costumes de velours noir, brodé d'or et doublé de soie verte, avec la plaque d'argent sur le manteau, avec le collier de l'ordre en sautoir.

Exhibitions d'un autre âge qu'on essayait de faire revivre avec tout le cérémonial ancien et qui allaient disparaître balayées par la Révolution. Mais jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'à son embarquement pour l'Angleterre, à Cherbourg, Charles X conserva son rôle de monarque théâtral. Monté sur le trône avec le sacre, c'est en Roi de droit divin qu'il quittera la France, marchant à petite journée, d'étapes en étapes, avec sa famille, sa suite, son maréchal du palais, ses compagnies de gardes du corps; spectacle vraiment curieux que ce prince chassé presque sans violence par une émeute à laquelle il n'a pas assisté, disparaissant ainsi, lui, son étiquette et son entourage, derniers restes de la royauté du sacre.

III.

Nouvel acte, nouveau changement de décor; voici la Cour du Roi des Français. Après les princes selon l'antique formule, le roi père de famille, car c'est bien certainement, la qualification qui convient le mieux au souverain de 1830. A la Cour des privilèges et des classes privilégiées succède une Cour, accessible à tous, débarrassée des formules de l'étiquette et du décorum officiel, n'exigeant plus pour l'entrée des grands escaliers, culottes courtes et habit à la française. On sait le mot de Louis-Philippe, à un grand bal chez le duc de

Nemours : « Mon fils, excusez-moi de me présenter chez vous en pantalon, mais je suis Sans-Culotte ». La royauté bonne-fille, faisant de l'esprit, donnant des poignées de main, recevant chez elle, portes ouvertes. La rive gauche boude, il est vrai, la rive gauche ne veut pas traverser la Seine. Eh bien! on aura la rive droite, la finance, l'industrie, les lettres, les arts, les annoblis, les anciens nobles ayant épousé des filles de millionnaires et tous ceux que la Reine, restée femme d'ancien régime, essayera peu à peu de reconquérir, tâche ingrate et difficile s'il en fût jamais.

« Roi citoyen, roi honnête homme », cela se lit au bas de tous les portraits, au bas de toutes les adresses. Le 6 octobre 1830, la garde nationale fête au Palais-Royal l'anniversaire de la naissance de Louis-Philippe. Écoutez ce que lui dit un officier de la 6e légion : « En vous rendant aux vœux de la France, Sire, vous avez fait le sacrifice de vos habitudes, de vos jouissances domestiques. Croyez, Sire, que la France sera reconnaissante, qu'elle ne formera avec vos propres enfants qu'une seule famille, qui, par son amour et sa prospérité, vous dédommagera des pénibles devoirs et des ennuis de la royauté. » Ainsi donc : pour le monarque comme pour ceux qui l'entourent, la royauté a cessé d'être un privilège; c'est une fonction, un poste difficile et vraiment peu enviable. Louis-Philippe en saura quelque chose.

Cette fois, l'étiquette royale a disparu pour toujours : au lieu des gardes du Corps, des Cent-Suisses, la simple organisation d'une grande maison avec ses services spéciaux : Maison militaire, Cabinet du Roi, Intendance générale de la liste civile, Domaine privé, et c'est tout. Pour le reste, huissiers et valets.

Après l'intronisation féodale, l'intronisation populaire; après le sacre à Reims, l'entrée dans le sanctuaire des lois au bruit des chœurs populaires de 1792 et des inspirations patriotiques de 1830. Le dais de Charles X remplacé par un modeste tabouret sur lequel le roi a dû rester jusqu'à ce que les mandataires de la nation l'aient autorisé à s'asseoir dans le fauteuil du trône. Un roi signant la Charte et prêtant serment; un roi debout parlant aux représentants assis, spec-

tacle nouveau auquel la monarchie bourgeoise faisait assister le pays, non sans susciter l'admiration publique. Écoutez le *Journal des Débats* du 14 août 1830 : « La duchesse d'Orléans revient reine de la Chambre des députés dans la voiture qui la conduit tous les jours à Neuilly: les princesses sont en simple robe blanche; les députés en habit noir vont dîner chez le prince qu'ils viennent d'élire, comme des bourgeois chez un de leurs amis. Vous allez au Palais-Royal (Louis-Philippe n'avait pas encore pris possession des Tuileries), la foule est assemblée, le propriétaire de la maison se met à son balcon; il est vêtu d'une redingote et il porte un chapeau gris avec lequel il salue la foule qui le salue : c'est le Roi. Un jeune cavalier arrive, et se précipite dans les bras de ses camarades qui le reçoivent et qui l'embrassent : c'est le prince royal, l'héritier de la couronne. »

Intérieur de famille, vie de famille, politique de famille, telle fut la Cour, telle fut la monarchie de Louis-Philippe. Pour elle le passé n'existe plus : elle ne portera pas le deuil de Charles X afin de ne point déplaire à la classe bourgeoise, elle renoncera à la pompe extérieure, elle repoussera toute concession aux idées du cérémonial ancien. Mariages, enterrements, toutes les cérémonies, publiques ou privées, se célébreront sans éclat.

Personnellement Louis-Philippe conserva sur le trône les goûts et les principes très particuliers qu'il devait à sa première éducation dirigée dans un esprit encyclopédique. Sur toutes choses, il avait sa manière de voir et aimait à s'occuper de matières qui, jusqu'alors, n'avaient guère préoccupé ses prédécesseurs : la médecine et les questions philanthropiques l'intéressaient presque aussi vivement que la bâtisse, et l'on sait jusqu'à quel point il poussa l'amour de la truelle. Amour de propriétaire, il faut bien le dire, car, dans ce domaine, il n'a pas comme les deux Napoléon, conçu le plan de vastes travaux destinés à transformer la capitale, mais, prince ou roi, il s'est plu pendant trente ans à embellir sans cesse son Palais-Royal et son château de Neuilly, à achever les œuvres commencées avant lui, à organiser des salles, à installer des musées. Un souverain architecte, un honnête rentier allant, chaque jour, visiter les travaux, s'arrê-



Le roi prête serment, en présence des Chambres, de maintenir la Charte de 1830. Tableau de Devéria au Musée de Versailles. — D'après une gravure de Frilley.

Aux côtés du Roi, sont ses deux fils le duc de Chartres et le duc de Nemours. Les loges sont occupées par les princesses, les dames de la Cour, les femmes des ambassadeurs et des grands dignitaires. Au bas de l'estrade sont les présidents de la Chambre des Pairs (le baron Pasquier) et de la Chambre des Députés (M. Laffitte).

tant avec intérêt devant les constructions nouvelles; un père de famille consultant les siens sur toute chose et même sur les affaires de l'État. Du reste, loquace, éprouvant toujours le besoin de causer, ayant dans ses promenades à travers Paris, la poignée de main facile et les épithètes amicales; au fond essentiellement bon.



Fig. 31. — Le duc d'Orléans. – Portrait de Ingres, gravure de Calamatta. D'après une épreuve à l'état d'eau-forte. (Boussod, Valadon et Cie, éditeurs.)

Une amusante page des *Mémoires d'un bourgeois de Paris* nous livre les dessous de cette politique familiale : « Rien ne se disait, rien ne se faisait à huis clos; rien ne se décidait même sans que toute la famille eût été consultée, sans que le Roi, la reine, madame Adélaïde et les jeunes princes eussent donné leur adhésion. Une personne de confiance fut, un jour, envoyée à Saint-Cloud par M. Guizot, pour une communication à faire au roi. Il s'agissait de le déterminer à se rendre près de la reine Christine, alors à Paris, pour obtenir d'elle qu'elle retournât

promptement à Madrid. L'envoyé de M. Guizot exposa l'affaire, qui n'était point sans importance. Le roi trouva justes toutes les observations qui lui furent présentées; il promit de faire ce qui était utile. Cependant, au dernier moment, il se ravisa : « Pour une démarche aussi délicate, dit-il, je tiens à consulter la reine. » Il sonne. La reine, prévenue, se rend auprès du roi. « Écoute, ma chère amie, une communication de M. Guizot : je serais bien aise d'avoir ton avis. » (Le roi tutoyait la reine.)

« L'envoyé du ministre recommence le récit des faits, la reine approuve : « Mais est-ce que nous ferons cette visite sans avoir consulté la princesse Adélaïde? » ajouta le roi. Le roi sonne. La princesse se rend à ce petit conseil de famille; tous les faits sont racontés une troisième fois. Madame Adélaïde partage l'opinion du roi et de la reine : « Mais, est-ce que vous irez, dit-elle, sans Montpensier, chez la reine Christine, sa belle-mère? » Le duc de Montpensier devant qui on recommence, une quatrième fois, la communication, approuve tout; mais le roi, après réflexion, ajouta encore : « Est-ce que nous n'emmènerons pas Fernande? » — Non, non, répondit brusquement le jeune duc, nous ne savons pas tout ce qui se pourra dire dans cette conversation avec la reine Christine. » Le négociateur échappa ainsi à l'obligation de recommencer un cinquième récit.

Depuis Napoléon Ier les mœurs de la Cour avaient, on le voit, changé. Jadis, la souveraine était priée de ne pas s'occuper de politique; maintenant, elle devenait, si ce n'est le conseiller, du moins le confident du roi. Femme, sœur, fils, tous sont admis à donner leur appréciation sur les affaires de l'État; la France se transformait en une sorte de société en commandite.

Contrairement à Louis XVIII et à Charles X qui disparurent sans laisser aucune œuvre personnelle, ne faisant que reprendre et continuer l'ancienne tradition monarchique, Louis-Philippe attachera son nom à une entreprise qu'on a pu juger différemment, suivant le point de vue auquel on s'est placé, mais qui mérite de ne point passer inaperçue, car c'est, en France, la première grande tentative d'enseignement par l'image, je veux parler du Musée de Ver-

sailles, véritable sanctuaire élevé aux gloires nationales dont il traça lui-même le plan, qui, dans sa pensée, devait comprendre des galeries entièrement réservées à la renommée politique, aux vertus civiles, et auquel il consacra et tous les loisirs que lui laissaient les affaires et presque toutes les ressources de sa liste civile.



Fig. 32. — Lithographie de Maurin. — D'après le portrait de Hersent.

Certes, considéré dans son ensemble, ce fut là un projet grandiose, car personne n'avait encore songé à donner à la peinture et à la statuaire une direction exclusivement historique et nationale; malheureusement, possédant un sens esthétique très restreint, le roi aurait eu besoin des conseils d'un homme de goût et c'est ce qui lui a manqué.

Il n'en restera pas moins vrai que Louis-Philippe a commencé par la peinture l'œuvre de vulgarisation et de réhabilitation que les générations suivantes continueront avec la statuaire.

Demandons à MM. Laugier et Carpentier, auteurs d'une *Vie anecdotique* du souverain, quelques détails plus intimes sur les habitudes et la manière de vivre du Roi des Français.

D'abord lever et expédition des affaires les plus urgentes, puis, à neuf heures, admission de la famille dans le cabinet de toilette du monarque.

« A dix heures, le roi déjeune avec sobriété; ensuite il se lève de table et va visiter les travaux de maçonnerie que l'on ne cesse jamais d'exécuter dans le château. Il n'est point rare de voir Sa Majesté revenir de ces excursions les habits couverts de plâtre, car elle prend plaisir à courir sous les combles, et quelquefois aussi à monter sur les toits, pour s'assurer elle-même de la manière dont on exécute ses ordres, et pour causer avec les ouvriers, qui ne devinent pas toujours que l'homme avec lequel ils s'entretiennent est le Roi des Français. Ces excursions se terminent à une heure, moment de la journée où se tient le conseil des ministres. Le roi ne manque jamais d'y assister ; il prend place à la table commune, s'empare d'une enveloppe de papier, et tandis qu'il écoute attentivement les délibérations, dessine à la plume sur cette enveloppe des figures tantôt grotesques, tantôt de fantaisie.

« Le roi termine la séance du conseil en résumant les délibérations et en indiquant presque toujours la marche qu'il faut suivre.

« Après le conseil il sort et prend congé des ministres qui se disputent les dessins échappés à la plume royale. Ces dessins vont enrichir les albums des dames de la Cour, sans que l'artiste qui les a dessinés se doute le moins du monde de la valeur que l'on attache à ses croquis. Ensuite le roi se remet à parcourir les Tuileries et le Louvre. Souvent il entre dans les ateliers qui se trouvent chargés des travaux du Louvre; les peintres qu'il semble le plus affectionner sont MM. Alaux et Court. Le roi s'assied chez eux, examine en connaisseur les ébauches, donne des avis presque toujours dictés par

un esprit de saine critique, et se réjouit avec bonhomie de voir ses tableaux se terminer. En sortant de ces ateliers, il laisse parfois échapper un soupir et jette un regard mélancolique sur la place du Louvre et sur les quais : il se rappelle avec regret le temps où, son parapluie sous le bras, il parcourait seul les rues de Paris, visi-



Fig. 33. — Reproduction de la lithographie originale de Maurin, d'après un tableau officiel.

tait chaque édifice en construction, et ne manquait pas de s'arrêter devant les étalages des marchands de lithographies et de gravures. On connaît ce mot qu'il répondit, il y a deux ans, à un officier de sa maison qui voulait réprimander un capitaine de la garde nationale venu tout crotté s'asseoir à la table royale : « Ne lui faites point de reproches, ne lui en faites point : *il est bien heureux de pouvoir se crotter ainsi.* »

« Quand vient l'heure du dîner, la reine seule s'assied à table avec ses enfants, sa belle-sœur et les personnes conviées, sans que l'on attende le roi qui n'arrive que vers la fin du repas.

« Le roi lit attentivement l'amas des dissertations politiques, et s'amuse beaucoup des plaisanteries irrévérencieuses que ne lui épargnent point les petits journaux. A l'époque où le *Charivari* et la *Caricature* publiaient presque chaque jour une charge de sa personne, on le voyait souvent rire de ces débauches artistiques, en parler le soir à sa famille, et même, parfois, montrer les grotesques images.

« La lecture des journaux terminée, le roi vient rejoindre la reine dans le salon, et reçoit les personnes qui sont admises à la réception du soir. La conversation de Sa Majesté, quand rien dans la journée n'a altéré sa bonne humeur, est pleine de savoir et d'abandon. Louis-Philippe a beaucoup vu; il sait beaucoup, conte bien et aime à conter. Si quelque étranger de distinction se trouve admis au cercle, le roi, qui parle plusieurs langues avec une rare facilité, lui adresse la parole dans son idiome natal, et le fait de manière à se gagner ceux qui lui sont le moins bienveillants.

« A dix heures précises le roi rentre dans ses appartements, se déshabille, prend sa robe de chambre et travaille souvent jusqu'à deux ou trois heures du matin. Jamais Louis-Philippe n'appose sa signature sur aucune pièce sans, au préalable, en avoir pris connaissance. »

Tous les hivers, le Roi passait ainsi cinq mois aux Tuileries, ne variant guère l'emploi de ses journées, si ce n'est par des courses à Versailles, à Saint-Cloud, à son cher Neuilly. Neuilly, ce fut La Malmaison de la royauté bourgeoise; Neuilly, c'est là que le comte de Paris, enfant, apprit l'horticulture, là qu'avec des modèles de construction pour les fortifications, les canaux, les écluses, un professeur lui donnait des leçons de choses; c'est là que la reine conservait les couronnes décernées aux princes pendant le cours de leurs études dans les collèges de Paris; c'est là, aux réceptions ou aux concerts intimes, qu'il fallait voir la famille royale. Aux Tuileries, Louis-Philippe avait une fenêtre de prédilection vers laquelle il poussait ceux

avec lesquels il désirait s'entretenir; à Neuilly, toutes les fois que des personnages politiques réclamaient de lui une conversation particulière, il allait prendre place sur un grand divan adossé à la chambre de la reine. Il avait ainsi de nombreuses habitudes dont il ne se départissait sous aucun prétexte.

« Aux concerts, dit le Dr Véron dans ses précieux *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, Louis-Philippe était assis devant une table,



Fig. 34. — Le château de Neuilly (Propriété particulière du Roi Louis-Philippe). — D'après une gravure de Rouargue.

souvent il écrivait; Madame Adélaïde et les princesses se livraient à quelques travaux d'aiguille, tandis que les princes, tout en causant avec les officiers de service, jetaient de temps en temps, à la dérobée, de curieux regards sur le personnel féminin des exécutants, composé de jeunes élèves du Conservatoire. Le roi se levait, lorsqu'il se trouvait surpris, ému par quelques vieux airs qu'il affectionnait. »

Il raffolait tout particulièrement de l'ancien répertoire : Glück et Grétry surtout étaient ses préférés. En musique, comme en peinture,

comme en médecine, c'était pour lui, un impérieux besoin de manifester ses sentiments. L'homme privé l'emportait toujours sur le souverain, si bien que, souvent, la Cour offrait le spectacle d'une de ces grandes familles dans lesquelles, chacun aimant à s'occuper de choses d'art, on assiste fréquemment à des luttes courtoises, à des discussions bienveillantes, entre père et enfants. Telle une certaine représentation de *Richard Cœur-de-Lion*, sur le théâtre du palais de Fontainebleau, dont la physionomie piquante est ainsi esquissée par le même écrivain.

« Admirateurs de Rossini, de Meyerbeer, d'Halévy, d'Auber, et de toutes les brillantes partitions modernes, les jeunes princes, placés dans une loge assez voisine de celle du roi, commencent presque par rire de ces mélodies du bon vieux temps, et Louis-Philippe, à qui ces dédains n'échappaient pas, engage avec ses fils une pantomime très accentuée. Ses premiers gestes, par leur vive expression, disaient aux jeunes princes : « Attendez, messieurs les jeunes gens, attendez, ne riez pas si vite, n'accueillez pas la musique de notre Grétry par des gorges chaudes. » A plus d'un morceau du premier acte, il se tournait de leur côté, et, en hochant la tête, leur disait : « Eh bien ! n'est-ce pas charmant ? » Mais lorsqu'au second acte vint le duo arrangé par Adam (il avait revu l'orchestration de Grétry), l'effet de ce duo fut électrique, toute la salle éclata en applaudissements, dont le roi et Madame Adélaïde, très bonne musicienne, donnèrent le plus bruyant signal ; les princes eux-mêmes, partagèrent l'enthousiasme général, et le roi, d'un air triomphant, par les gestes les plus passionnés, semblait se moquer publiquement de leurs premières préventions. »

A lire ces lignes, ne croirait-on pas avoir devant soi quelque scène intime, quelque tableau bourgeois de l'école hollandaise ? Et au fait, c'est bien ainsi qu'il faut apprécier cette Cour où le Roi sans plus de façon était appelé « le père », où on le voyait toujours un enfant à la main, où des femmes, comme la duchesse d'Orléans, ne cessaient de montrer pour les leurs une tendresse assidue, prévoyante, empreinte de la plus haute sagesse, assistant aux leçons, surveillant

les professeurs; où tous dessinaient, peignaient ; où tous, conservant soigneusement ce qui leur était adressé, constituaient, suivant la



Fig. 35. — Les ducs d'Orléans et de Nemours à cheval entourés de leur état-major.
D'après une lithographie populaire de A. Maurin (vers 1835).

mode du jour, des albums remplis de mines de plomb, de gouaches, de lavis ; où tout, enfin, revêtait un aspect un peu gris, par trop

terre à terre sans échappée vers l'idéal, si bien que, après la mort du duc d'Orléans, le grand plaisir des jeunes princes sera de pouvoir esquiver le dîner paternel et les monotones soirées de famille. Duc de Nemours, prince de Joinville, duc d'Aumale, duc de Montpensier s'en iront tous quatre festoyer aux *Frères Provençaux*, en de fraternelles et bien simples agapes, laissant alors leurs préférences s'épancher librement.

Tel le père avait été élevé, tels les fils le furent. Dès leur enfance ils avaient appris à mépriser la mollesse, à braver le soleil, la pluie, le froid, à s'accoutumer à la fatigue. Langues vivantes, connaissances usuelles, éducation du corps et de l'esprit, ils menèrent tout de front. Qu'ils fussent à la promenade ou au théâtre, les moindres choses devenaient prétexte à leçons et à comparaisons. L'éducation préconisée par Rousseau dont Louis-Philippe partageait à ce point de vue les principes. Jeunes gens, les princes se rendirent populaires par leur affabilité, leur prévenance, leur franchise, leur esprit ouvert aux choses modernes, ainsi que par les expéditions aventureuses dont ils revinrent couverts de gloire. Dans leurs uniformes d'amiral, de lieutenant-général, de capitaine d'artillerie ils étaient bien, eux aussi, les princes citoyens, courageux sur le champ de bataille, tenant avec une égale virtuosité la plume de l'écrivain ou le pinceau de l'artiste.

Combien sympathiques également, les figures des princesses! La reine des Belges, la princesse Marie, duchesse de Wurtemberg, la princesse Clémentine, toutes trois également remarquées par leurs qualités morales ou intellectuelles. Dans cette atmosphère bourgeoise, parmi ces gardes nationaux admis aux bals du souverain, la princesse Marie représentait le rayonnement de la poésie et de la jeunesse. Cette fille de roi qui peignit des vitraux, qui chanta comme Paisiello, qui sculpta une Jeanne d'Arc restée célèbre, qui s'exilait volontiers dans son atelier de Neuilly, ayant à ses côtés le buste de Napoléon Ier, restera comme une vision idéale. C'est elle qui initia la cour au romantisme; c'est elle qui, conjointement avec le duc d'Orléans — non moins regretté, non moins pleuré — plaida

et gagna souvent la cause des jeunes renommées. « La princesse Marie », nous dit M. Antony Valabrègue dans ses *Princesses*



Fig. 36. — Marie-Louise d'Orleans, Reine des Belges, portrait de Hersent. D'après la lithographie de Grevedon.

Artistes, « était populaire dans le véritable sens du mot; elle était aimée des Parisiens pour sa modestie et sa charité. Une réduction de sa statue de Jeanne d'Arc avait été mise en vente chez les

marchands de bronze du Marais et des boulevards. On raconte que, lorsqu'on eut connaissance, à Paris, de la gravité de son état, les acheteurs se précipitèrent en foule chez ces marchands, pour avoir en toute hâte une copie de l'œuvre de la princesse. Et parmi ces acheteurs empressés, il y en avait qui demandaient anxieusement des nouvelles de Marie d'Orléans, et qui emportaient la statuette, en versant des larmes. » Lorsqu'elle mourut, jeune tige secouée par le vent, ce ne fut pas un deuil pour la famille royale seulement ; la France entière pleura. Et, fait significatif, en ce milieu bourgeois si peu fait pour développer les intelligences, toutes ses sœurs, suivant son exemple, manifestèrent des goûts artistiques que sut habilement diriger Ary Scheffer.

Si les fêtes ne furent pas très nombreuses sous cette monarchie de Juillet où l'on menait surtout l'existence tranquille et confortable de la vie de château, cependant quelques cérémonies, quelques événements donnèrent un peu plus d'éclat aux grands spectacles officiels. Telles les fêtes de Fontainebleau et de Versailles pour le mariage du duc d'Orléans avec la princesse Hélène de Mecklembourg ; cavalcades et carrosses, banquets et quadrilles, dont le bruit retentit dans toute l'Europe, dernier écho des passions de la France guerrière et chevaleresque mélangée aux artistes et aux écrivains qui devaient constituer la France nouvelle. Telles également les réceptions de la reine Victoria, la jeune souveraine surnommée alors, non sans raison, la Rose d'Angleterre et pour laquelle Louis-Philippe devait avoir des attentions particulièrement délicates.

De l'esprit, du scepticisme, de la verve, de la gaieté, le besoin des coudées franches, ainsi peuvent se caractériser les princes de la dynastie d'Orléans dans leurs idées et dans leurs habitudes. Quant au Roi lui-même, on ne saurait mieux l'analyser qu'en disant — le mot est d'Ary Scheffer — qu'il fit de l'histoire avec les gardes nationaux. Tel il commença en 1830, tel il finit en 1848, pour ne pas avoir voulu, contrairement à son prédécesseur, interpréter la charte.

Voici 1848. Plus de Cour, de banales réceptions chez les citoyens Lamartine, Ledru-Rollin, Armand Marrast et autres membres

du gouvernement provisoire, chez le général Cavaignac chef du pouvoir exécutif. L'étiquette est tout à fait simplifiée : l'huissier du ministère règne. Les soirées de la Présidence chez Armand Marrast méritent toutefois un souvenir. Très artiste, très grand seigneur, le président de la Constituante avait voulu réveiller de leur torpeur les industries de luxe, en ouvrant l'ancien palais des Condés aux membres de la représentation nationale, au corps diplomatique, aux gens du monde. Or ces brillantes réunions auxquelles assistèrent même des personnalités monarchiques, valurent à l'ancien rédacteur en chef du *National* les épigrammes les plus violentes. N'alla-t-on pas jusqu'à l'accuser d'avoir déployé « un luxe royal » ! Les vraies fêtes ne sont plus dans les salons ; nous les trouverons tout à l'heure sur la place publique, au Champ de Mars.

Toutefois, l'intermède ne fut pas de longue durée. Lorsque le Prince-Président prit possession de l'Élysée, les soirées officielles recommencèrent. Faubourg Saint-Honoré et faubourg Saint-Germain, tous les mondes, toutes les classes sociales acceptèrent les invitations qui leur étaient faites : les partis fusionnèrent avec bonne grâce dans les salons présidentiels.

IV

Bientôt l'Empire vint à nouveau, et alors, comme en 1804, comme sous Charles X, on revit le même cérémonial suranné, le même faste, les mêmes fêtes, les mêmes charges de cour briguées avec empressement, les mêmes chambellans chamarrés de broderies, couverts de plaques et de cordons. Grand Aumônier, Grand Maréchal du Palais, Grand Chambellan, Grand Écuyer, Grand Veneur, Grand Maître des cérémonies, Surintendant des palais impériaux, Surintendant des spectacles de la Cour, Directeur de la musique de la Chapelle et de la Chambre, toutes les fonctions anciennes se trouvèrent ainsi rétablies, pour ne pas dire accrues. Même chose pour

la maison de l'Impératrice à la tête de laquelle prit place une grande Maîtresse. Comme son oncle, l'Empereur aimait le cérémonial; comme lui il attachait une grande importance à la pompe extérieure. Après Louis-Philippe, après la République de 1848, ne fallait-il pas, une fois encore, essayer de réagir contre l'embourgeoisement de l'autorité suprême? Ne fallait-il pas, tout en faisant appel à des éléments nouveaux pour la constitution d'un gouvernement respecté, tâcher de réconcilier le Pouvoir et les aristocraties?

Telle fut l'œuvre tentée par Napoléon III.

Au physique, comme au moral, l'Empereur était un attirant : tous s'accordent à lui reconnaître une douceur et une tendresse innées qui faisaient oublier ce que la physionomie avait, parfois, d'étrange, de morose même. Tous ont rendu justice à sa grande force agissante et à sa bravoure, quelle qu'ait été, du reste, la nature de son courage. « Lorsqu'il s'animait, » nous dit un écrivain qui ne lui est point sympathique, M. Pierre de Lano, « quoiqu'il eût l'horreur de toute discussion, il devenait un merveilleux causeur, un charmeur; on le quittait avec de l'enthousiasme dans le cerveau, avec de l'affection dans le cœur. Il gagna ainsi plus d'un ennemi à sa cause. »

Ce qui caractérisera le mieux l'homme et le gouvernement, c'est le mariage avec la comtesse de Téba, mariage au sujet duquel on devait invoquer l'exemple de l'oncle. Or, lorsque Napoléon Ier épousa Joséphine, il n'était encore que le général Bonaparte : Napoléon III était empereur lorsque, s'écartant des précédents suivis jusqu'à ce jour, il annonçait aux grands corps de l'État (23 janvier 1853) son mariage avec une femme « ayant comme Espagnole, l'avantage de ne pas avoir en France de famille à laquelle il faudrait donner honneurs et dignités ». Pour connaître à fond la pensée du souverain, il faut lire le message impérial.

« Quand, en face de la vieille Europe, » disait l'Empereur, « on est porté par la force d'un nouveau principe à la hauteur des anciennes dynasties, ce n'est pas en vieillissant son blason et en cherchant à s'introduire à tout prix dans la famille des Rois, qu'on se fait accepter. C'est bien plutôt en se souvenant toujours de son origine, en con-

servant son caractère propre et en prenant franchement vis-à-vis de l'Europe la position de parvenu, titre glorieux lorsqu'on parvient par les suffrages d'un grand Peuple. »

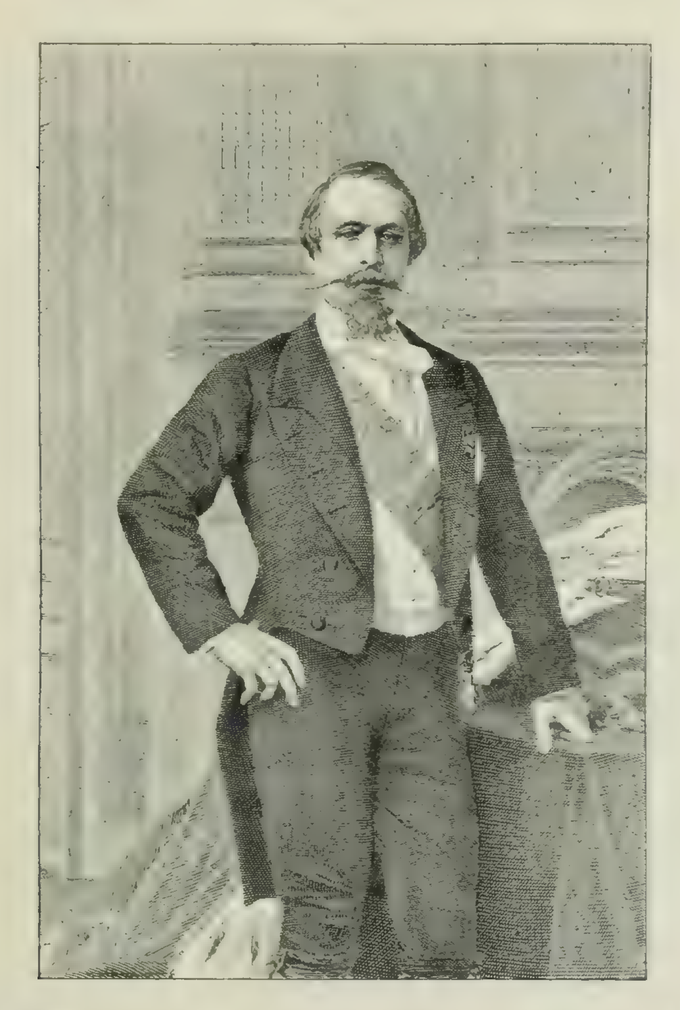


Fig. 37. — Napoléon III, Empereur, portrait de Cabanel (1865). — D'après la gravure de Massard.

* Derrière le souverain sont le manteau impérial semé d'abeilles et le sceptre posé sur un coussin.

La conclusion c'était le mariage d'amour, mariage purement personnel à l'Empereur, décidé d'une façon chevaleresque et célébré à Notre-Dame au milieu d'une pompe vraiment royale. On ne ressuscitait pas seulement Joséphine, on affirmait encore les deux tendances caractéristiques du nouveau gouvernement, c'est-à-dire

le retour au cérémonial monarchique et le triomphe des principes démocratiques.

Et comme Joséphine également, l'Impératrice Eugénie, par sa grâce, captivera le peuple français toujours sensible aux attraits physiques. Peintres, statuaires, graveurs, amateurs, hommes du monde, tous subirent le charme; tous s'essayèrent à reproduire les formes particulières de cette beauté. Peu y parvinrent, le visage ayant quelque chose d'insaisissable, l'expression présentant une mobilité impossible à fixer.

« Le grand portrait officiel de l'Impératrice, » dit Mme Carette dans ses *Souvenirs intimes des Tuileries*, « celui qui la représente avec le manteau de cour et un diadème de pierreries, au milieu des attributs de la royauté, et que l'on voyait dans tous les palais, dans toutes les demeures officielles, a une sorte de raideur qui gâte la ressemblance. Ce sont bien les traits charmants, la noblesse de la taille et du buste, la claire coloration du teint. Mais l'Impératrice était surtout très vivante, et la froideur inanimée, un peu sèche, qu'on trouve dans ce portrait, ne rappelle absolument rien de la personnalité qu'il représente.

« Un portrait, peint également par Winterhalter et qui représente l'Impératrice vue de profil, drapée d'un burnous blanc avec des perles au cou et les cheveux négligemment bouclés en arrière, est de beaucoup le plus ressemblant, le seul qui le soit, peut-être, mais ce n'est qu'une sorte d'étude. »

Sans entrer dans le détail des traits, j'ajouterai que ce qui constituait le charme incomparable de cette physionomie, c'était une distinction native, une démarche aisée et souple, une noblesse et une grâce dans le maintien véritablement royales. L'attache du cou, les épaules, la poitrine, les bras, rappelaient par leur pureté les plus belles statues antiques.

Notons encore, pour mieux distinguer les deux souverains, que l'Empereur se trouvait tout naturellement porté vers les souvenirs du premier Empire, tandis que la figure de Marie-Antoinette semblait exercer sur l'Impératrice une singulière attirance.

Voici concernant l'intérieur de la souveraine quelques curieux détails empruntés aux *Souvenirs* de Mme Carette :



Fig. 38. — L'Impératrice Eugénie en toilette de ville et le prince Impérial en petite tenue de caporal des grenadiers de la garde (vers 1863). — Composition et gravure de Léopold Massard.

« Les huissiers de l'Impératrice qui étaient au nombre de trois, se relevaient de jour en jour. Ils portaient l'habit marron à la française rehaussé de quelques broderies d'argent, les culottes, les bas de soie

noire avec des souliers à boucles, et la chaîne d'argent, insigne de leur fonction.

« Outre l'huissier de service, deux valets de pied se tenaient toujours dans le salon d'attente.

« Immédiatement après venait le salon des dames. Il était peint à fresque en camaïeu, sur fond vert d'eau, rehaussé de fines arabesques de différents verts ; la peinture du plafond représentait une énorme corbeille de fleurs. Les dessus de porte étaient des fleurs et des oiseaux. C'est là que les dames s'établissaient quand venait la semaine de service.

« Le salon qui suivait était semblable à celui-ci avec une décoration rose, mêlée d'une profusion de fleurs. Le plafond peint par Chaplin, remarquablement joli, représentait le triomphe de Flore. C'est là qu'attendaient les personnes venues pour une audience.

« Le troisième salon était bleu, et l'Impératrice s'était plu à y réunir en dessus de portes les portraits de plusieurs femmes parmi les plus jolies de son entourage. Chacune personnifiait par son costume une des grandes puissances de l'Europe.

« La jeune princesse Anna Murat, presque une enfant encore, malgré l'épanouissement d'une précoce beauté, prêtait la finesse de ses traits et sa fraîcheur de blonde éblouissante à l'interprétation des filles de l'Angleterre. La duchesse de Malakoff, le type le plus pur de la beauté andalouse, portait la traditionnelle mantille, la fleur de pourpre des femmes de Grenade. La duchesse de Morny, cette jeune et aristocratique étrangère, enlevée à la cour de Russie par notre ambassadeur, montrait son fin visage, son teint de neige, sa chevelure qui semblait poudrée d'argent, sous le kakochnik national. La belle comtesse Walewska en Florentine.

« La duchesse de Cadore, suave et délicate, avec la calotte orientale de Haydée. La duchesse de Persigny, enfin, blonde comme une déesse, formaient un assemblage de beautés dignes d'entourer la souveraine, dont le profil incomparable se détachait au milieu de la voûte, dans un médaillon soutenu par des figures allégoriques. »

En faisant peindre ainsi pour ses appartements les physionomies



L'Impératrice et ses Dames d'honneur (1855). Tableau de Winterhalter d'après la lithographie de Louis Noël. (Boussod, Valadon et Cie, éditeurs.)

Les huit dames qui figurent aux côtés de l'Impératrice sont Mesdames d'Essling, de Pierres, de Lezay-Marnezia, de Bassano, de Montebello, de Malaret, de Las Marismas, de Latour-Maubourg

de ses dames d'honneur, l'Impératrice ne suivait pas seulement la tradition des grandes Cours de la Renaissance, elle sacrifiait à la véritable divinité du jour, la Beauté ; elle affirmait la puissance de cette pléïade de femmes merveilleuses par leur grâce et leur esprit qui, rivalisant de splendeurs et d'entrain avec les maîtres du logis, imprimèrent à l'époque un caractère particulier, un cachet d'élégance et de douce folie.

Que de fois verra-t-on la statuaire ou la peinture s'emparer des traits des femmes de la Cour ; que d'œuvres perpétueront ainsi le souvenir de la princesse Murat, de la duchesse de Malakoff, de la maréchale Canrobert, de la duchesse de Bassano, de Mme de la Poëze, de Mme de Pierres, de la comtesse de Mercy-Argenteau, de la comtesse Walewska, de la duchesse de Persigny, de la comtesse de Pourtalès, pour ne citer que les étoiles de cette précieuse collection de divinités mondaines. N'est-ce pas l'Impératrice, ne sont-ce pas les dames qui l'accompagnaient qui servirent plus ou moins de modèle, d'indication à Viollet-le-Duc pour les statues des neuf preuses destinées à prendre place au fronton de la monumentale cheminée du château de Pierrefonds ?



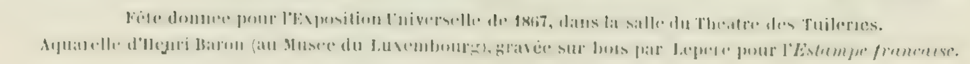
Fig. 39. — Une soirée de gala aux Tuileries — D'après un dessin d'Edmond Morin (*Vie Parisienne*, 7 janvier 1865.)

Les premières années, cette Cour brillante fut encore assez sévère : la guerre de Crimée, la naissance du prince Impérial, la campagne d'Italie, les exubérances patriotiques du moment, ne permirent pas au plaisir de règner en souverain. Mais la gloire une fois satisfaite,

les fêtes prirent le dessus, et, dès lors, malgré les entreprises lointaines, malgré les inquiétudes de l'avenir, plus rien n'arrêta le monde des Tuileries dans sa course folle. Parmi les personnages en vue l'on comptait des hommes éminents, beaucoup soldats et diplomates, viveurs et librettistes à la façon des gentilshommes de l'ancien Régime. Un esprit délicat et subtil, un aimable épicurianisme avaient remplacé les mœurs bourgeoises de la précédente Cour au point qu'on eût pu se croire revenu aux plus beaux jours de la Régence. L'étiquette, très formaliste pour les grandes cérémonies, non seulement n'existait pas au même degré dans le particulier, mais même faisait place à un laisser-aller, à un sans-façon qui ne s'étaient pas encore vus; d'où deux aspects bien différents, suivant le point auquel l'historien se placera.

Les réceptions au château, étaient de quatre sortes; grands bals, lundis de l'Impératrice, concerts, grands dîners. Les bals présentaient véritablement l'aspect grandiose, éblouissant des fêtes du temps passé. D'abord dans cette fourmilière étincelante, pas un seul habit noir : l'Empereur avait fait revivre la culotte courte de casimir blanc, les bas de soie et les souliers à boucles, comme il avait rétabli le gracieux habillement du XVIII[e] siècle pour la vénerie. Rien que des uniformes; habits rouges brodés d'or des chambellans, costume bleu de ciel et argent des officiers d'ordonnance, mariés aux brillantes couleurs de la garde impériale. Sur chaque marche du grand escalier deux superbes Cent-Gardes, dignes successeurs des Cent-Suisses ou des gardes de la Maison du Roi; devant chaque porte des salons, deux statues en fer, je veux dire deux autres Cent-Gardes, immobiles comme les hommes d'armes d'une *armeria*. Les habitués, les personnes de la Cour ne saluaient pas, et se distinguaient ainsi de la masse des invités.

A côté de ces grands bals ouverts à la foule banale des fonctionnaires et autres personnages officiels, les lundis de l'Impératrice revêtaient un caractère particulier de sélection et d'élégance. « Y être prié », nous dit le comte de Maugny dans ses *Souvenirs du second Empire*, « était un signe de faveur, et qui plus est, un brevet



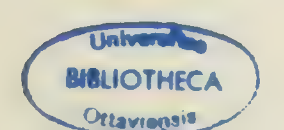
Fête donnée pour l'Exposition Universelle de 1867, dans la salle du Théâtre des Tuileries.
Aquarelle d'Henri Baron (au Musée du Luxembourg), gravée sur bois par Lepère pour l'*Estampe française*.



de *chic* et de distinction. Les plus jolies femmes et les plus fringants cavaliers de la société impérialiste se disputaient cet honneur. » A ces lundis les cavaliers venaient en habit, culotte courte et bas de soie noirs ou pantalon collant fixé à la cheville. Quant aux cotillons conduits par le marquis de Caux qui eut l'insigne honneur de n'être jamais remplacé, ils firent époque dans l'histoire de la danse, comme la comtesse Castiglione apparaissant à certain bal, costumée en Romaine de la décadence. Du reste, ce bal devait marquer d'une façon profonde dans les annales mondaines des Tuileries, car c'est lui qui vit exécuter le fameux *quadrille des Abeilles* organisé par la comtesse Stéphanie Tascher de La Pagerie, cousine de l'Empereur, et l'une des personnes les plus aimables, les plus spirituelles de la Cour. « Les abeilles firent leur entrée dans quatre ruches d'or portées par des figurants de l'Opéra, déguisés en jardiniers... A un signal convenu, elles sortirent étincelantes de leurs cloches dorées et se mirent à danser un ballet. »

Chaque année l'Empereur et l'Impératrice s'installaient avec leur maison à Saint-Cloud, puis à Compiègne, quelquefois après un séjour intermédiaire à Fontainebleau. Compiègne était la plus recherchée, la plus en renom de ces villégiatures. Là, en effet, non seulement l'on chassait tous les cinq jours dans la forêt, les hommes en culottes de peau blanche avec les grandes bottes, les femmes en longue veste Louis XV avec jupe, tous coiffés du coquet lampion, mais des séries d'invités se succédant sans interruption chaque semaine, — grands dignitaires, ambassadeurs, personnages officiels, célébrités du jour dans les arts, la littérature ou la science — donnaient un mouvement, une variété et, en même temps, une liberté d'allures qu'on ne rencontrait pas dans les autres résidences. Après la promenade l'on se rendait au *thé de l'Impératrice*.

Les soirées « en temps de séries » se passaient généralement à causer et à danser; quelquefois on jouait aux petits jeux, aux charades, distractions « qui amusaient énormément l'Impératrice et dont elle se servait pour mettre malicieusement sur la sellette tels ou tels des littérateurs professionnels de la série, à quoi elle excellait. Octave Feuillet,



Sainte-Beuve, Mérimée, Arsène Houssaye et les autres en ont vu, sur ce chapitre, de cruelles. » Mais la grande attraction c'était le théâtre ; là jouèrent les comédiens de Leurs Majestés, là se produisirent de nombreux dilettanti (le régisseur attitré de ces spectacles était l'architecte Viollet-Le-Duc), là fut représentée la *Corde sensible* plaisanterie pleine d'esprit sur les manies des principaux spectateurs, sans oublier le souverain alors tout aux fouilles archéologiques ; là furent applaudis les *Portraits de la marquise* d'Octave Feuillet, le favori entre tous ; là furent données plusieurs pièces de la composition du duc de Morny et la célèbre revue du marquis de Massa. *Les Commentaires de César,* allusion à la *Vie de César* que venait de publier l'Empereur. Ce fut en quelque sorte le triomphe de la France impériale que l'on vit apparaître sous les traits de la belle comtesse de Pourtalès, escortée d'un invalide du premier Empire, le général Mellinet, et d'un fantassin contemporain, le marquis de Gallifet, alors lieutenant-colonel de hussards. En 1867, ces mêmes *Commentaires de César* devaient être joués à Paris, devant un parterre de Rois.

Telle fut cette Cour, singulier mélange de grandeur et de modernisme, qui s'ouvrait facilement aux bruits, aux cancans du monde, tout en cherchant à faire revivre les souvenirs poétiques des Valois ; dans laquelle les chambellans, les officiers du palais, les familiers « se mettaient positivement la cervelle à l'envers pour amuser la souveraine, pour lui procurer, chaque soir, une surprise nouvelle », où l'on passait, sans plus de transition, des jeux innocents empruntés à la Restauration aux jeux en action de l'antiquité. Tantôt froide, solennelle, d'une correction aristocratique ; tantôt dépouillant sa majesté, laissant tout dire et voulant tout entendre. En somme, ayant vécu pour le plaisir, nullement intolérante, accueillant quiconque venait à elle, faisant une cour discrète aux royalistes et aux parlementaires, recherchant même volontiers ses privilégiés parmi ceux dont les familles étaient ouvertement hostiles à l'état de choses existant.

Comparant entre elles les Cours ouvertes et les Cours fermées,

un ancien ministre de l'Empire, M. Ernest Pinard, a ainsi fait ressortir la physionomie particulière du régime impérial.

« Sous le règne de Charles X » écrit-il dans *Mon Journal* « le duc d'Orléans ouvre un jour ses salons du Palais-Royal. Il y reçoit les hauts dignitaires, les hommes importants de la politique, mais aussi



Fig. 40. — Madame la princesse Mathilde. — Tableau de Giraud, gravé par Geoffroy. D'après une épreuve de l'*Artiste*.

les représentants des arts, de la finance, de l'industrie. La duchesse de Duras s'y hasarde, et le lendemain, elle dit partout ce mot dédaigneux : « Oui, grande foule au Palais, mais on n'y connaît personne ».

« La remarque était à la fois, fine et cruelle... La haute bourgeoisie d'alors ne put ni l'oublier, ni la pardonner.

A la même date une autre duchesse montant le grand escalier des Tuileries, rencontre la femme de Casimir Périer qui le descen-

dait. Elle se retourne et dit assez haut pour être entendue : « Depuis quand le Roi reçoit-il ces gens-là? »

« Ces blessures-là éloignèrent de la monarchie les hommes qui pouvaient le mieux la conseiller et la sauver.

« Sous l'Empire de telles fautes n'étaient pas à craindre et elles ne se commirent pas. On conviait aux réceptions de Compiègne les situations acquises et les situations conquises; on y honorait le passé, on y honorait le présent. C'est en songeant à elles, qu'un homme d'esprit disait : « Le mot de parvenu n'a plus le même sens qu'autrefois; on ne peut le donner maintenant qu'à ceux qui ne sont pas au niveau de leur position ».

N'ayant ni les préventions de la Restauration, ni les préjugés mesquins de la monarchie de 1830, la Cour du second Empire essaya donc d'être la « Cour nationale » sans, pour cela, se mettre au niveau des classes moyennes, comme l'avait fait trop facilement la dynastie précédente, demandant, au contraire, à ceux qu'elle recevait, de bien vouloir s'élever jusqu'à elle, contribuant ainsi à maintenir les traditions d'élégance, de bonnes manières, de politesse raffinée qui avaient distingué jusqu'alors la société française.

Comme les Cours antérieures, elle eut ses salons-annexes et son Palais-Royal. Tandis que le prince Napoléon, esprit essentiellement ouvert aux idées modernes, personnifiait l'opposition aux Tuileries, et surtout à la politique autoritaire, la princesse Mathilde, jadis, avant le mariage du souverain, véritable cercle Impérial, devenait le centre réel du mouvement artistique et littéraire, et jetait, en prenant pour elle le rôle de Mécène, un éclat spécial sur le règne nouveau.

Le tout Paris intellectuel passa par ce salon dont les convives préférés furent le comte de Nieuwerkerke, le digne Surintendant des Beaux-Arts de cette monarchie, Giraud qui apprenait la peinture à la maîtresse du logis, Flaubert, Théophile Gautier, Paul de Musset, Sainte-Beuve, le commensal assidu, qui nous a laissé de l'hôtesse un portrait achevé. Du reste, sous l'incomparable rayonnement de sa beauté romaine, femme d'élite, artiste dans l'âme, maniant la plume

et le pinceau avec un égal talent, ayant exposé aux Salons depuis 1859, se tenant à l'écart des intrigues politiques de la Cour, et



Fig. 41. — Le comte de Nieuwerkerke (1811-1892), surintendant des Beaux-Arts sous Napoléon III. Gravé par Dien d'après Ingres.

ne devant se montrer réellement heureuse que lorsque des récompenses dégagées de toute flatterie viendront honorer ses tableaux.

Tel fut encore le salon de la princesse Julie Bonaparte, fille de

Lucien, mariée au marquis Roccagiovini où l'élite de la société étrangère venait se grouper autour du monde parisien.

Hélas! le luxe officiel, l'épanouissement intellectuel de ce petit cénacle, tout cela devait s'effondrer au milieu des ruines de l'invasion. Et pourtant que de triomphes peu de temps avant! En 1867, c'était l'Empire recevant chez lui les souverains de l'univers venus pour assister aux fêtes grandioses de l'Exposition Universelle; en 1869, c'était l'inauguration du canal de Suez, véritable apothéose vivante de l'Impératrice. En présence des représentants de toutes les nations civilisées, au milieu d'une pompe orientale vraiment magique, Eugénie, en effet, devenue pour un instant souveraine des deux mondes, présida à la consécration solennelle de la plus grande entreprise du siècle.

Impériales ou royales, solennelles ou bourgeoises, les Cours ont disparu, mais fêtes, bals, dîners officiels, continueront comme par le passé, à être donnés par les chefs du pouvoir. Chambellans, titres pompeux, étiquette monarchique, costumes de gala, ont été également balayés par les idées nouvelles, mais il reste toujours un certain cérémonial dont l'allure sera plus ou moins guindée suivant les personnages revêtus de l'autorité suprême. Quatre Présidents de République, Thiers, le maréchal de Mac-Mahon, Jules Grévy, Carnot ont ainsi passé successivement, n'ayant pour entourage qu'une maison militaire et une maison civile réduites à leur plus simple expression.

Le chef de l'État reçoit les ambassadeurs, le chef de l'État ouvre ses salons, lance des invitations, assiste aux cérémonies publiques, parcourt les départements comme un souverain, mais tout cela avec la simplicité qui sied à son mandat, avec les ressources dont il dispose, avec le caractère privé qu'on a eu bien soin d'imprimer au moindre de ses actes. Il chasse même. M. Thiers, il est vrai, montra peu d'attrait pour cette distraction à laquelle, au contraire, le maréchal de Mac-Mahon se livrait volontiers; que M. Grévy passionnait, surtout dans les taillis de son domaine de Mont-sous-Vaudrey; que M. Carnot cultive avec la correction, avec le zèle

consciencieux qu'il apporte aux affaires du pays. Comme un monarque également, M. Grévy invitera le roi d'Espagne, Alphonse XII, à chasser dans les tirés de Marly, mais à la moderne, sans uniforme



Fig. 42. — Le Maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta, Président de la République. Tableau de Princeteau. — D'après la gravure de Léopold Massard.

de cérémonie, le costume actuel osant à peine se permettre quelques innocentes fantaisies.

D'abord, détrônant Paris, Versailles revint à la mode. Les salles pourpre et or, peuplées de divinités ruisselantes de dorures, aux hautes et sveltes colonnes, aux lustres étincelants, reflétés, plus étincelants

encore, par l'éclat des glaces circulaires, virent s'installer comme successeurs du Grand Roi une Assemblée Nationale et le premier Président du gouvernement républicain. L'habit noir vint remplacer les brillants costumes de la monarchie française. Un économiste, un politicien, un historien, ex ministre du souverain qui justement avait donné à l'ancienne demeure des Rois une appropriation nouvelle, vint rendre la vie au palais délaissé.

Essentiellement politique, le château de Versailles s'ouvrit, sous M. Thiers, à une société intellectuelle et philosophique, tandis qu'avec le maréchal de Mac-Mahon il devait reprendre des allures d'ancien régime, se remplissant, à nouveau, de noms aristocratiques.

Demeure officielle du chef de l'État depuis 1879, le Palais de l'Élysée est devenu, en quelque sorte, les Tuileries de la République. Plus petit, il a ouvert ses portes à tous, il a, par séries, vu défiler dans ses salons, toutes les couches de la société; franchement populaire du vivant de M. Grévy, alors accessible à tous, comme aux États-Unis, la Maison-Blanche, et bien vite cohue, quoique, pour y pénétrer, l'habit ait été, d'emblée, obligatoire; reprenant avec M. Carnot, grâce à une sage sélection, l'allure du bon ton, l'aspect d'une société triée en haut lieu.

Mais, exception faite du Septennat du maréchal de Mac-Mahon, la résidence officielle, qu'il s'agisse de Versailles ou de l'Élysée, est restée toujours, si l'on peut s'exprimer ainsi, une Cour parlementaire, je veux dire cette Cour impersonnelle, dont Louis-Philippe donna le premier l'exemple, qui fait du chef de l'État un personnage irresponsable, chargé des réceptions, un pur souverain d'apparat, quel que soit, du reste, son titre. Rôle spécial que semblent avoir admirablement compris M. et Mme Carnot.

De même qu'il y eut les lundis de l'Impératrice, il y a les mardis de la Présidente, où elle apparaît, dit un chroniqueur mondain, entourée de ses amis d'autrefois et de tous ceux qui se sont révélés depuis qu'elle est enveloppée du rayonnement de la première magistrature de France. « L'assemblée, » nous apprend Septfontaines, « se réunit au premier étage du palais. Une livrée, d'une élégante simplicité et

d'une correction parfaite, se tient au bas de l'escalier. Les meubles des salons sont disposés avec un art qui en atténue la solennité, sans

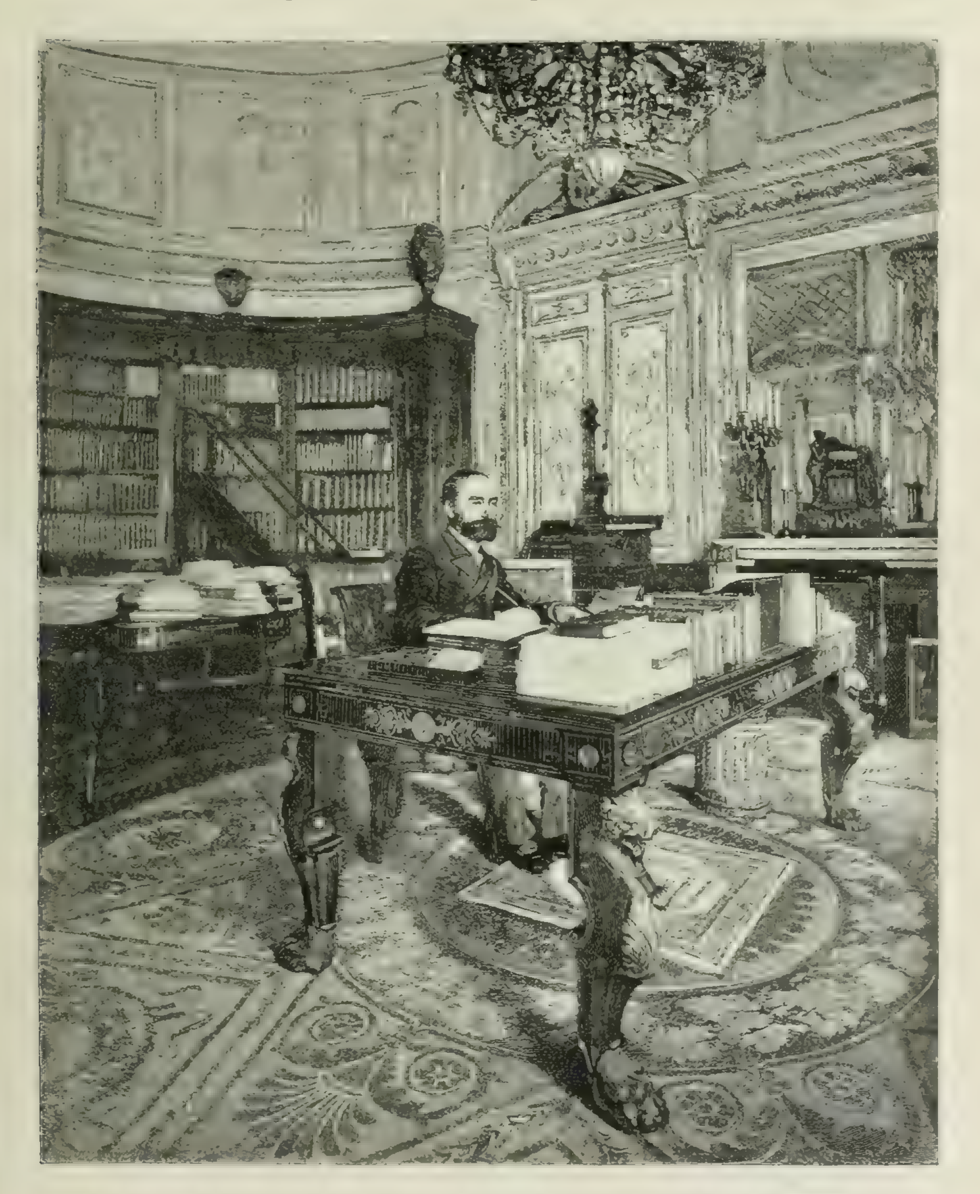


Fig. 43. — M. Carnot dans son cabinet de travail, à l'Élysée. — D'après une photographie de MM. Dornac, publiée par *le Monde illustré* (17 octobre 1891).

y apporter un désordre prétentieux. La conversation a de l'entrain; elle n'aborde que des sujets agréables : les nouvelles mondaines, les

livres du jour, les pièces en vogue. La politique morose n'a pas ses entrées chez Mme Carnot. »

Et c'est ainsi qu'après avoir vu passer tant de choses, les dieux et les déesses de l'Élysée assistent à l'éclosion de tout un nouveau cérémonial républicain, ardemment désiré par une femme aux goûts et aux tendances hiérarchiques. C'est, du reste, dans les magni-



Fig. 44. — Les fêtes de la Présidence : La nouvelle salle de bal au palais de l'Élysée.
D'après un dessin de M. Bertault dans *le Monde illustré* (25 mai 1889).

fiques résidences léguées par la monarchie que les ministres, les présidents des grands corps de l'État, continuant la tradition des Morny, des Schneider, et les femmes distinguées appartenant par privilège au monde officiel, donnent, sous la troisième République, des fêtes dont l'éclat ne passera point inaperçu. Comme autrefois, l'on voit fleurir à nouveau les livrées de gala multicolores, l'habit brodé à la française, la culotte courte; domesticité chamarrée ayant conservé le decorum des grands jours.

Mais, tandis que l'extérieur s'est à peine modifié, les détenteurs de l'autorité ont, d'emblée, et par principe, rejeté toute marque distinc-

tive. Très certainement, cela tient au triomphe des idées parlementaires suivant lesquelles les magistrats revêtus du pouvoir suprême se considèrent, avant tout, comme des individualités indépendantes. D'où le désir de mettre en évidence l'homme lui-même, de repousser ce qui pourrait lui donner un semblant d'enrégimentation, ce qui pourrait l'immobiliser dans un costume. Conséquence de la disparition de l'autorité personnelle, de son remplacement par une simple délégation.

Jadis le souverain, quelle que fût du reste son origine, incarnait en lui le militaire et le civil : il avait, quelles que fussent ses idées personnelles, des costumes d'apparat que Louis-Philippe, lui-même, dut revêtir, en certaines circonstances.

Aujourd'hui, plus rien de tout cela : entouré d'un brillant état-major, le président de la République apparaît quelque peu grêle en son habit noir, véritable livrée des principes égalitaires modernes. D'où comme un vague désir, déjà manifesté en maintes circonstances, de revenir aux traditions du passé; désir purement platonique et resté sans écho.

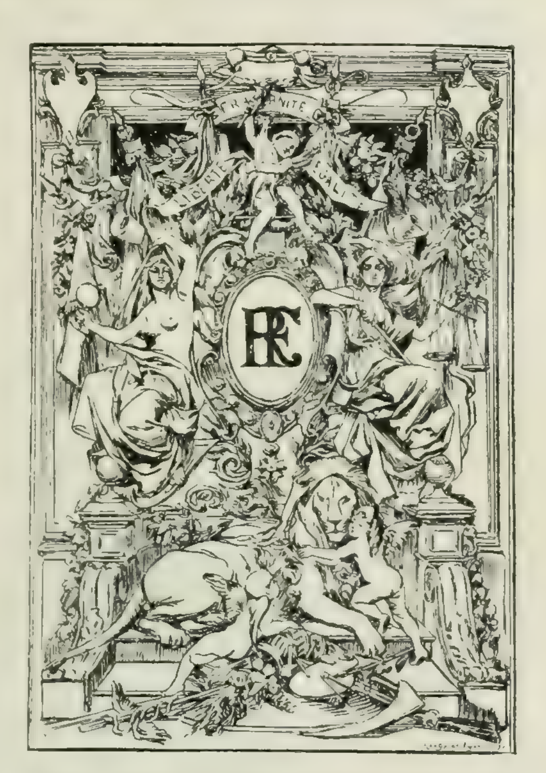


Fig. 58. — Maquette du peintre Joseph Blanc, pour la tapisserie commandée par le Ministère des Beaux-Arts à la Manufacture des Gobelins.

Pour rehausser l'éclat du pouvoir, peut-être l'État cherchera-t-il à faire appel aux arts, mais, devenue impersonnelle, l'autorité n'a plus les grandes pensées décoratives d'autrefois. Et cependant, voici un indice. Tandis que Sèvres, comme sous la monarchie, continue à fabriquer les dons officiels, le Ministère des Beaux-Arts, sortant d'une

longue torpeur, se hasarde à commander aux Gobelins une tapisserie ornée d'emblèmes républicains.

Avec ses attributs, avec ses figures de la Vérité et de la Justice, avec son lion, symbole de la force populaire, avec son coq gaulois chantant clair, avec ses faisceaux de drapeaux, avec ses allégories relatives aux arts, à l'agriculture, au commerce, cette tapisserie continuera la tradition des tapisseries fleurdelysées ou semées d'abeilles.

Et l'on peut se demander si c'est là un premier pas vers le retour au passé; si le siècle finissant, las de l'effacement du pouvoir, ne reviendra, pas quelque jour, au goût pour la pompe et pour l'apparat dont le siècle, à son aurore, se montrait si friand.

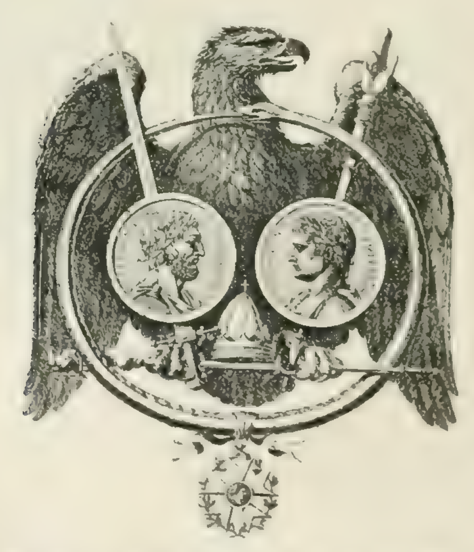
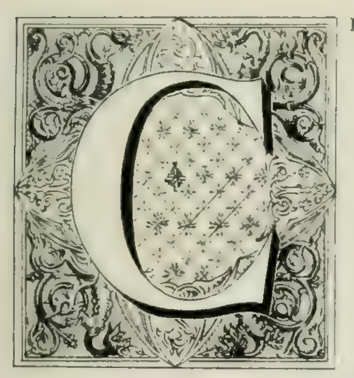


Fig. 40. — L'aigle impériale tenant en ses serres les médaillons des deux Empereurs d'Occident.



CLASSES, MŒURS, INFLUENCES
ET THÉORIES SOCIALES

L'ancienne noblesse et les privilèges de caste. — La nouvelle aristocratie financière. — L'aristocratie budgétaire et le fonctionnarisme. — Le clergé et l'idée religieuse. — Les classes bourgeoises. — Le prolétariat et les formes diverses du socialisme durant le siècle. — Le compagnonnage et les associations modernes.



Croire que le XIXe siècle a détruit les distinctions sociales serait une profonde erreur. A la vérité, il a renversé les privilèges de caste, il a élargi, démocratisé des classes jadis étroites et fermées; il a, en proclamant la toute-puissance de l'argent, donné à tous la possibilité d'atteindre au premier rang. Noblesse d'épée, noblesse de robe, finance, commerce, industrie ont vu ainsi disparaître les barrières qui, jadis, servaient à les parquer en autant de clans; du haut en bas, tous les mondes ont été mélangés, il n'y a plus de rangs; mais si les libertés générales se sont successivement développées, l'égalité rêvée n'a pas encore passé de la théorie dans la pratique. D'autres groupements se sont créés; d'autres classifications sont venues remplacer les anciennes divisions. A l'aristocratie de race, forcément restreinte,

a succédé l'aristocratie manufacturière, ouverte à tous, « une des plus dures qui aient paru sur la terre », suivant la qualification de Tocqueville dans son livre *La Démocratie*.

Au dix-huitième siècle, pour faire partie de l'élite, il fallait jouir des privilèges de la noblesse; « les gens du monde », la « société » c'étaient exclusivement ceux qui, soit par la naissance, soit par annoblissement personnel, appartenaient à cette aristocratique sélection. Aujourd'hui, le terme subsistant toujours, c'est, non plus les privilégiés de naissance, mais bien tous ceux qui, suivant un autre terme à la mode, peuvent « faire figure », quelle que soit, du reste, leur origine.

En un mot, les privilèges particuliers des époques précédentes ont pris fin, les classes aux démarcations tracées ont disparu comme les corporations d'arts et métiers; divisions sociales et divisions commerciales qui ne devaient point survivre au naufrage de la monarchie.

1789 ayant brisé cette échelle des rangs qui faisait la gloire et l'admiration de l'ancienne société, le monde se trouve, aujourd'hui, divisé en deux camps, ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent point. Qui ne peut être en haut, est forcément en bas. Ici, les parvenus, les heureux, ceux qui, par leur intelligence ou leur savoir-faire ont trouvé le succès; là, les malheureux, ceux que la chance n'a point favorisés.

En 1789, un noble ruiné n'en fait pas moins partie de l'aristocratie; en 1889, il sera perdu dans la foule des anonymes. En 1789, il y a bien réellement une aristocratie, une bourgeoisie, un peuple, des classes avec des droits et des privilèges; en 1889, les mots, hautes classes, classes moyennes, basses classes, ne sont plus que des dénominations purement arbitraires : suivant le rang qu'ils tiennent, suivant la fortune dont ils sont possesseurs, les gens passent, sans transition, d'un milieu à un autre. Tel est du peuple aujourd'hui, qui, demain, pourra faire partie du « monde »; tel brille parmi les privilégiés qui, demain, sera confondu dans la masse. Et cela se conçoit, puisque ce qui constitue la puissance, l'ar-

gent, est de nature particulièrement variable. Ici, les riches; là, les prolétaires; ici, ceux qui dirigent les grandes et multiples entreprises industrielles; là, ceux qui par leur travail, sont les agents de cette puissance essentiellement moderne. Le monde s'est transformé en un vaste champ ouvert à toutes les ambitions.

Toutefois, cette sorte d'aplanissement général, cette division en riches et pauvres, ce développement de l'individualisme à outrance seront, surtout, l'œuvre de la fin du siècle : pour étudier l'histoire de la société française depuis 1800, il faut tenir compte des anciennes classifications.



Fig. 47. — M. de Bonald, de l'Académie Française (1754-1840). — D'après une gravure au trait.

De 1800 à 1815, les classes cherchent à se reconstituer, les mœurs monarchiques reparaissent peu à peu sous le badigeon révolutionnaire, les guerres du premier Empire, en donnant à la société une direction uniforme, empêchent l'esprit de caste de prévaloir.

De 1815 à 1830, c'est-à-dire pendant la Restauration, on verra, au contraire, deux sociétés bien distinctes : le grand monde uni autour du souverain, et la nation dans son ensemble, composée de tous les publics, de toutes les classes bourgeoises ou populaires. Le « grand monde » redevient, alors, la haute noblesse d'avant la Révolution; ce sont les hommes et les femmes de la Cour, parents, amis, entourage, tous gens se connaissant, qu'ils se fréquentent ou non, ayant mêmes idées, mêmes goûts, mettant en commun, préjugés, espérances, désirs, besoins, parlant une langue inaccessible au vulgaire. Là se rencontreront au plus haut degré, — héritage de l'ancienne société, — l'art de mesurer les termes, d'adoucir les gestes, d'éteindre le son de voix. Là on vit réellement entre soi, comme si castes et privilèges n'avaient point disparu.

Quelqu'un qui a bien connu la société de cette première partie du siècle nous donne les raisons d'un tel isolement : « La bonne compagnie », écrit Lanfranchi dans son *Voyage à Paris* (1830) « n'aime point

les autres classes, non par orgueil, mais parce qu'elles la gênent; elle ne veut pas leur déplaire et son tact exquis retient en leur présence l'abandon d'une foule de sujets de conversation. Parler noblesse devant un roturier est le blesser ; rire de telle ou telle caste est un affront pour celui qui en sort : voilà pourquoi le grand monde aime à vivre seul. Il ne se soucie, ni de se contraindre pour autrui, ni de lui expliquer des usages qui ne peuvent que l'étonner; voilà d'où provient la difficulté pour ceux qui ne naissent pas dans ce grand monde, de s'y introduire, on les repousse autant par urbanité que par désir de ne pas les avoir : c'est un acte de bonté et d'égoïsme. »

A cette société privilégiée le gouvernement de la Restauration essaya en vain de rendre les privilèges d'ancien Régime; droit d'aînesse, majorats, substitutions, dotation de la pairie : rien ne put rétablir la muraille de Chine jadis élevée autour de la noblesse. Quand même, il lui fallut se plier aux circonstances, accepter et même rechercher certaines alliances. Déjà, en 1826, l'auteur du *Petit Tableau de Paris* écrivait : « Un grand seigneur, par sa place et ses titres, tient souvent, par les liens du sang, à des gens d'un rang bien différent au sien. Quand on voit l'un, il n'est guère possible de se dispenser de voir les autres. » Et ces alliances, devenant toujours plus fréquentes, élargiront le cercle jadis si fermé, jusqu'au jour où un voyageur anglais, étudiant la société française de 1889, pourra dire : « Le faubourg Saint-Germain est partout et, de son côté, la finance a déteint sur toutes les aristocraties : on rencontre des hommes du monde dans les faubourgs, et l'on est étonné du manque d'éducation de certains grands seigneurs. »

Mais ce « grand monde », vivant à l'écart, ne s'est, à vrai dire, jamais désintéressé de la chose publique; il a seulement fallu, pour le faire sortir de sa réserve, certaines circonstances particulières. Que la France possède une Cour; il apparaîtra tout aussitôt, sans s'inquiéter autrement du souverain. Sous Napoléon III, comme sous Napoléon Ier, n'a-t-il pas consenti à prêter au bonapartisme l'éclat de ses plus grands noms, alors que, sous Louis-Philippe, au contraire, il ne cachera point son antipathie pour le régime existant ! Que l'in-

tégrité du sol se trouve menacée; alors, se souvenant de ses origines guerrières, il revient prendre place aux premiers rangs! C'est ainsi que,



Fig. 48. — Claude-Emmanuel-Joseph-Pierre, marquis de Pastoret, membre de l'Académie Française (1756-1840). Tableau de Paul Delaroche. — D'après une gravure d'Henriquel-Dupont.

sous la troisième République, la vieille aristocratie qui, peu à peu, avait délaissé la carrière des armes, remplit à nouveau les colonnes de *l'Annuaire militaire* et le transforme en une sorte d'Annuaire

de la noblesse. Enfin, ne se refusant jamais à l'honneur de représenter son pays, on le verra, en d'autres circonstances, peupler les ambassades et conquérir l'estime des Cours étrangères.

A l'exception de la République de 1848 qui supprime les titres nobiliaires, rétablis en 1852 par un décret de Napoléon III, aucun gouvernement, ne s'est, en ce siècle, montré positivement hostile à la constitution d'une aristocratie; mais aucun, non plus, n'a pu trouver les formes définitives d'une aristocratie adaptée à un État démocratique, remplaçant la noblesse fondée sur le préjugé des castes. Et la troisième République, ne voulant pas empiéter sur l'avenir, a laissé les choses en leur état.

Certes, les majorats créés par Napoléon I[er] donnèrent à la noblesse impériale une opulence, un éclat extraordinaires, et Louis XVIII par de sages dispositions — nécessité du majorat pour la dignité de pair de France, hérédité accordée aux fils et petits-fils de décorés, — respecta l'œuvre de l'Empereur, mais, en suite de l'instabilité gouvernementale, cette noblesse n'arriva pas à se maintenir, ne parvint pas à constituer un corps durable.

Du reste, sans cesse partagée entre ses préférences pour le passé et ses préventions à l'égard de l'avenir, la Restauration ne sut pas fonder une aristocratie, à la fois utile au trône et sympathique au pays. Son rêve fut de tenter la fusion de la noblesse d'argent, — forme nouvelle du patriciat, — avec la noblesse de race, tout en respectant la noblesse militaire, et, dans ce but, elle octroya avec largesse couronnes de comte et de baron, sachant combien le cœur des enrichis est éminemment accessible à l'ambition des honneurs et des titres. Mais parallèlement à ses lois de finances, protectrices au plus haut chef, grâce auxquelles purent se constituer des fortunes princières, elle avait fait marcher les lois reconstitutives de l'ancienne hiérarchie, elle avait fait voter le milliard de l'émigration; or, la finance, libérale parce qu'elle est née d'hier, parce qu'elle est, en quelque sorte, la résultante des derniers bouleversements, la finance qui n'avait pas d'indemnité à recevoir éclata, considérant comme une dilapidation du trésor public la

remise de toute somme non destinée à entrer dans ses coffres.

Et c'est ainsi que la branche aînée des Bourbons vint se briser contre cette aristocratie financière créée surtout par elle, qui ne lui pardonna pas d'avoir été blessée dans son orgueil et dans ses intérêts. Elle avait voulu reconstituer les classes, elle avait rêvé une trinité nobiliaire, et, par suite de ses hésitations, de son manque d'initiative et de vigueur, elle ne put même pas donner satisfaction à l'aristocratie dont elle était l'émanation directe.

Jamais époque ne vit autant de distinctions, de titres honorifiques, d'ordres de chevalerie et, cependant, jamais distinctions, titres, ordres, n'avaient eu moins de valeur, par le fait même de leur profusion. Écoutez Jouy dans les *Hermites en Liberté* (1824) :



Fig. 29. — M. Beugnot, ministre et directeur général de la police (1761-1835). — D'après une gravure au trait.

« La résurrection de la noblesse monarchique et le maintien de la noblesse de l'Empire ont couvert la France de personnages titrés. Les ducs, les marquis, les barons pullulent dans tous les quartiers de Paris, et forment la moitié de la population du faubourg Saint-Germain. Les autres grandes villes du royaume foisonnent de comtes et de barons; il n'y a si petit village qui n'ait au moins son vicomte ou son chevalier. Les rubans rouges, verts, bleus ou noirs frappent à chaque instant les regards; s'il fallait juger du mérite réel par ces distinctions apparentes, aucun siècle n'aurait été plus fécond en vertu et en génie. »

Jamais époque ne chercha avec autant de sincérité à concilier la gloire du siècle passé et la gloire du siècle présent apportant, pour sa part, l'éclat des discussions oratoires, et cependant chevaliers de Saint-Louis et chevaliers de la Légion d'honneur avaient grand'-peine à se comprendre : il était rare de voir s'établir entre héros de Fontenoy et héros d'Austerlitz cette douce intimité que visait à faire naître par ses récits imagés l'auteur du *Rôdeur français,* M. de Rougemont.

Dans l'introduction à son *Histoire parlementaire de France*, M. Guizot a esquissé ces profondes divisions, ces âpres animosités entre classes : « Parmi les puissants et les riches de l'ancien régime, » écrit-il, « beaucoup ne se refusaient, envers les riches et les puissants nouveaux, ni impertinences, ni menaces. A la Cour, dans les salons de Paris, et bien plus encore, au fond des départements, par les journaux, par les pamphlets, par les conversations, par les incidents journaliers de la vie privée, les nobles et les bourgeois, les ecclésiastiques et les laïques, les émigrés et les acquéreurs de biens nationaux laissaient percer ou éclater leurs rivalités, leurs rêves d'espérance ou de crainte. » Vraisemblablement, il n'y avait plus une classe privilégiée comme sous l'ancien Régime; dans la réalité, toutes les classes, toutes les couches sociales cherchaient individuellement à prédominer. Et ces luttes, ces divisions durèrent jusqu'en 1830.



Fig. 50. — Type d'ancien émigré. — D'après un document de l'époque.

La révolution de Juillet a renversé de fond en comble les privilèges et les espérances de l'ancienne noblesse, elle a fait disparaître des titres et des rubans, elle a supprimé les trois décorations du Lis, le ruban blanc et vert, le ruban blanc et orange, le ruban blanc et bleu, ces insignes de la fidélité bourbonienne, sous sa triple manifestation, mais elle n'a point modéré les appétits humains, elle n'a nullement modifié les tendances de l'aristocratie en formation. La monarchie orléaniste vit se produire une nouvelle course aux titres et aux dignités ; tous étant riches, chacun voulut s'appeler de quelque chose, venir de quelque part. Le Roi qui, de par la Charte, avait le droit d'anoblir conférait bien de temps à autre, des dignités, mais comme il ne pouvait satisfaire à tant d'exigences, les gens, enhardis par le succès, prirent l'habitude de s'octroyer eux-mêmes ce qu'ils considéraient, au

bout de peu de temps, comme leur ayant appartenu de toute antiquité. Pareilles prises de possession s'étaient, il est vrai, déjà présentées sous Louis XVIII et sous Charles X, et alors, plus d'un de ces « fraîchement décorés » dut, par arrêt de justice, retirer de ses carrosses les armoiries qu'il s'était indûment attribué, tandis que, sous Louis-Philippe les juges cessèrent de s'ériger en aéropage nobiliaire. Grâce aux lacunes du Code pénal, les titres commencèrent à devenir d'un emploi aussi commun que le seront, à d'autres époques, les décorations et autres marques extérieures.



Fig. 51. — Ordre du Lys. (Musée Carnavalet.)

Il fallait arrêter cet envahissement, ce fut l'œuvre du second Empire qui chercha à rendre à l'aristocratie son ancien éclat, tout en accordant une grande place au mérite personnel, afin de combattre ainsi la toute-puissance de l'or. Une simple modification au Code pénal permit, dès 1859, de sévir contre ceux qui s'attribuaient des titres, sans pouvoir justifier du droit de les porter. Le second Empire fit plus : voulant continuer l'œuvre de Napoléon Ier, il créa des duchés; malheureusement, ceux-ci ne menèrent pas grand bruit, et survécurent à peine à la tourmente de 1870. Après bien des projets, après avoir montré des velléités de supprimer toutes marques nobiliaires, après avoir émis l'idée d'imposer les titres d'un droit, la troisième République a fini par laisser les choses en leur état.

Ainsi donc, c'est de 1830 que date l'avènement au pouvoir de la nouvelle aristocratie; c'est à partir du règne de Louis-Philippe que triomphe sans conteste la caste des enrichis se subdivisant elle-même, en enrichis par les spéculations financières, par les emprunts d'État, les émissions de titres, les grandes entreprises industrielles, et en enrichis par le développement des transactions commerciales, par

la petite fabrication, par tous les métiers détaillants. Ces deux classes répondent à deux périodes de l'évolution sociale moderne. Les grosses fortunes financières commencèrent sous le Directoire, se continuèrent sous le Consulat et l'Empire, s'achevèrent sous la Restauration ; toutes ayant pour origine de vulgaires spéculations, sur le cours des grains, de l'or ou du papier-monnaie, toutes résultant de la fourniture des vivres et des munitions. Entièrement émancipés par les décrets de Napoléon Ier, les Israélites dont l'esprit s'était surtout tourné vers les affaires, apportant, du reste, à ces sortes d'échanges des facultés innées, contribuèrent pour beaucoup au développement prodigieux de l'esprit mercantile.

La petite industrie, le petit commerce grandirent au lendemain même de 1830 : ils furent les fermes soutiens de la monarchie bourgeoise, et donnèrent à ce régime son caractère de juste milieu.

Aux côtés de l'aristocratie financière, prétendant accaparer le maniement des affaires, devait également se développer une aristocratie budgétaire s'attachant à la poursuite des emplois, faisant militairement la guerre aux places. C'est alors que tout chef de famille fourni d'une nombreuse progéniture eut pour idéal de placer les siens dans l'administration, les éparpillant dans différents services de façon qu'ils pussent se venir en aide mutuellement. La gent bureaucratique devint ainsi sous la Restauration, une classe ayant ses manières, ses usages, sa caractéristique particulière.

De même qu'on a reproché à l'ancienne aristocratie sa *morgue*, à l'aristocratie d'argent sa *suffisance*, de même le caractère le plus saillant de l'agent salarié se trouvera être l'*importance*. « C'est dans les bureaux que règne l'*importance* et cela se conçoit », dit l'auteur des *Mœurs administratives*, M. Ymbert, « depuis l'expéditionnaire jusqu'au directeur, chacun y parle au nom du ministre. Le commis qui minute une lettre à un agent diplomatique, à un préfet, à un procureur du Roi, à un percepteur, emploie nécessairement l'orgueilleuse particule *je*, dont se gonflent toutes les plumes et toutes les bouches ; je vous recommande, je vous prescris, je vous ordonne : voilà des phrases accoutumées où l'écrivain se persuade que sa volonté entre en

communauté avec celle du ministre. Le chef de bureau, le sous-chef et le commis, sont donc portés à se croire des personnages qui règlent nos destinées. En effet, ce sont eux qui, au nom de Son Excellence, mettent en mouvement la gendarmerie, les douaniers, les garnisaires; dans les audiences qu'ils vous octroient, dans les renseignements qu'ils vous donnent, leur vanité bureaucratique sent toujours l'appui

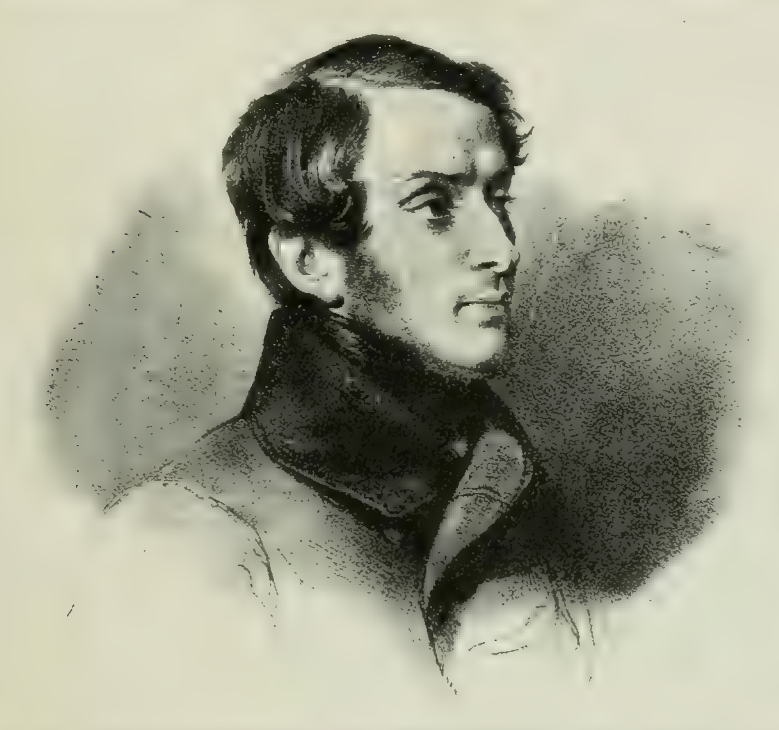


Fig. 52. — Achille Fould, banquier, ministre d'État (1800-1867), portrait de Paul Delaroche. D'après la lithographie d'Aug. Lemoine.

de cette imposante escorte; de là cette rectitude de corps, cette habitude de se tenir droit; de là ces airs empesés et ce ton interrogatif que relèvent encore le mystère des paravents, le luxe des gros registres, l'épaisseur des dossiers, et la gravité des fauteuils à bras. »

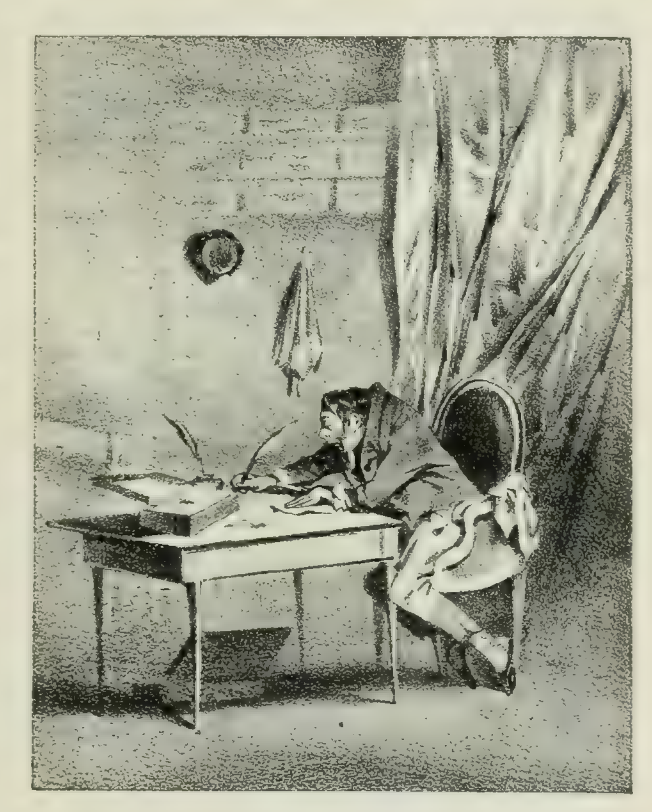
L'ancien régime n'avait eu, en somme, que des commis pour l'expédition des affaires; la société issue de la Révolution créa le fonctionnaire qui, encore simple gratte-papier sous le premier Empire, prit avec la Restauration l'importance factice qu'il conservera durant tout le siècle. D'abord, l'uniforme lui ayant été imposé, il porta le

frac noir, un instant même l'épée, mais peu après, la liberté de l'habillement rendue, il arbora la fameuse garde-robe à l'usage des heures de séance, le vieil habit contemporain du Directoire, du Consulat, de l'Empire, ou mieux encore, — véritable caractéristique de l'emploi, — les bouts de manches en toile verte popularisés, ridiculisés par Henry Monnier.

En même temps que l'argent, les bureaux devinrent une puissance ayant pour force l'inertie, aimant à *faire attendre,* peuplant ainsi de solliciteurs les couloirs et les antichambres. Ymbert, l'observateur fidèle, le peintre réaliste des mœurs administratives de 1825 écrit à ce propos : « La tabatière est un meuble qui ajourne plus d'affaires que tous les tribunaux ensemble; le loisir que se donne un employé pour tirer son mouchoir, pour le développer du côté utile, préparer à sa prise un logement net et commode, ouvrir sa boîte, y plonger les doigts et aspirer la poudre de la régie, suffirait à mettre au courant tout l'arriéré. Si le temps des administrateurs coûte au gouvernement cent millions, les tabatières en consomment cinquante. Ministre des finances, je n'aurais pas demandé la prorogation du monopole des tabacs jusqu'en 1840, mais bien la prohibition de cette plante : il y aurait eu là une économie notoire. » La tabatière, ces dernières années, a bien disparu de l'horizon administratif, mais les mœurs bureaucratiques ne se sont guère modifiées quoi que le fonctionnaire ait pris une allure plus indépendante, ait quitté cet extérieur malingre et quelque peu comique qui, pendant cinquante ans, fit de lui le point de mire de toutes les attaques.

Le XIXe siècle a eu, dans l'ordre administratif, deux maladies terribles, les *pétitions* et les *audiences,* ces formes extérieures des petites ambitions régulièrement repoussées par la grosse artillerie des réponses vagues et des promesses dilatoires. Pétitions et demandes d'audiences encombreront les cartons en 1889 comme en 1815; mais 1848 a vu disparaître le type, jadis si commun, qui guettait la sortie des princes, les épiait aux revues, aux palais, à la chasse, aux spectacles, dans les fêtes, et, son placet à la main, enfonçait les sentinelles, se faisait jour à travers les baïonnettes, sou-

vent même parvenait jusqu'au carrosse royal. Cette maladie du pétitionnement tenait, il est vrai, au manque de fixité des gouvernements, chacun cherchant son équilibre, chacun attendant d'un nouvel écroulement quelque place provisoire. Tels ils se levaient, auparavant, pour prêter des serments, tels, depuis la Restauration, les bras se soulevèrent pour présenter des pétitions.


Fig. 53. — Surnuméraire. — D'après la lithographie originale d'Henri Monnier.

Dans l'organisme moderne, les bureaux ont pris la place de la toute-puissance royale; eux seuls décident en dernier ressort, et par la force d'inertie éternisent toutes les demandes. Grâce à eux l'humanité peut, vingt ans durant, piétiner sur place. Une seule époque, en ce siècle, fit exception : l'Empire. Chassée de l'administration, la puissance dilatoire dut se réfugier dans la diplomatie : partout ailleurs régnait l'excès contraire; les affaires s'expédiaient à la minute. « On doit aux ministres de ce temps la justice de dire », constate l'auteur des *Mœurs administratives*, « qu'ils donnaient eux-mêmes les audiences, et les donnaient d'une manière profitable. Je vois encore leurs salons remplis d'une foule d'intéressés, où le paysan et le portefaix étaient confondus avec le préfet et le général. Chacun était admis dans l'ordre de son arrivée. Le ministre avait

près de lui deux secrétaires. Il recevait la pétition qui lui était remise, ou écoutait l'exposé qui lui était fait; en présence même du solliciteur, il dictait un ordre pour se faire immédiatement rendre compte, ou bien il annotait lui-même la pétition de ces mots qu'il signait : *me faire un rapport, répondre dans les vingt-quatre heures.* »

Cette aristocratie budgétaire, tenue à distance par Napoléon Ier, serait incomplète si elle ne s'appuyait pas sur les faveurs et sur l'argent. A une époque où les sources des richesses territoriales, commerciales, industrielles, ont été si souvent et si profondément bouleversées, l'administration, toujours exposée aux rappels, aux réformes, aux congés illimités, devait saisir à la hâte, toute occasion de se créer des ressources supplémentaires, pendant ses cours instants d'activité. Ici encore, il me faut invoquer les contemporains; je reproduis donc, d'après M. Ymbert, le dialogue suivant entre un général de la Restauration et un jeune parent de province qui lui a fait part de son désir de venir s'établir à Paris. Nous sommes, qu'on ne l'oublie point, en 1824 : « Mon ami, dit le général, tu te flattes à tort de pouvoir figurer et être produit dans nos salons. — Comment? — Aujourd'hui, dans nos moindres cercles, on ne fait aucune attention à l'homme qui ne se présente point avec un commencement de fortune. — J'ai deux cent mille francs! — Tu me fais rire, reprend le général, retour de la Catalogne; on n'est plus présentable nulle part à moins de cinq cent mille francs. »

Ainsi, déjà, durant le premier quart du siècle, les dix-neuf vingtièmes de la population se trouvaient transformés en îlotes, déjà le capital formait comme une espèce de cordon sanitaire entre l'aristocratie des écus et la multitude des honnêtes gens sachant vivre forcément à moins d'un demi-million. Et il ne faut point s'étonner de cette barrière, puisque le système électif lui-même reposait sur l'argent bien plus que sur les capacités réelles. La Restauration n'avait-elle point tarifé le cens de l'électorat et le cens de l'éligibilité; le gouvernement de Juillet ne devait-il pas attribuer à la fortune un rôle prépondérant dans le recrutement de la pairie!

Qu'on le veuille ou non, ce qui prédomine, en 1830, c'est l'argent ; d'une part, la fortune acquise constituant des droits à une récompense publique ; d'autre part, la fortune héréditaire mise sur le même rang, considérée comme aussi méritoire que les privilèges de caste. « J'ai toujours regardé le bien matériel comme moins problématique, comme le plus à notre portée, » écrivait Laffitte en 1824, « et j'ai toujours pensé que lorsque tous les autres nous étaient presque impossibles, il fallait nous replier sur celui-là. » Déclaration précieuse qui explique la concentration à un moment donné de tous les capitaux entre les mains des Israélites.



Fig. 54. — Présentation d'un placet. — D'après une vignette de l'ouvrage : *Mœurs administratives*.

A la devise de l'aristocratie de naissance : *Noblesse oblige!* le XIXe siècle a opposé la devise de l'aristocratie financière : *Chacun pour soi!* et ces idées sont tellement entrées dans les mœurs que, même après la suppression du cens électoral, même depuis le suffrage universel, l'argent est resté la principale puissance, la plus grande force moderne. Le « chacun pour soi » de 1830 amènera la « lutte pour la vie » de 1889 : l'égoïsme, d'abord érigé en principe, deviendra cinquante ans plus tard, la véritable loi sociale. Et les professions lucratives, négoce, procédure, notariat, remplaceront ainsi peu à peu l'industrie et l'agriculture.

En 1837, Royer-Collard, une des figures les plus pures de la monarchie parlementaire, s'adressant à ses électeurs, appréciait de la sorte cette suprématie de l'intérêt : « La politique est maintenant dépouillée de sa grandeur. Les intérêts qu'on appelle matériels, la dominent. Je ne dédaigne point les intérêts. Ils ont leur prix et ils méritent l'attention favorable des gouvernements. Mais ils ne viennent,

dans mon estime, qu'après d'autres intérêts bien supérieurs où les nations doivent chercher leur véritable prospérité et leur solide gloire ».

Et antérieurement déjà, le vicomte Sosthène de La Rochefoucauld n'avait pas été moins éloquent, moins précis, quand, rédigeant un de ses lumineux rapports, véritablement prophétiques, il écrivait à Charles X : « Le Roi a deux choses à combattre pour la gloire et la force de son règne, l'envahissement de la Chambre des députés et le pouvoir de l'argent en Europe. Quatre banquiers pourraient aujourd'hui décider la guerre si tel était leur plaisir. Les souverains ne peuvent trop chercher à s'affranchir de ce nouveau sceptre qui s'élève au-dessus du leur. Le triomphe des hommes d'argent flétrirait le caractère et les mœurs de la France ».

Parlementaires libéraux et monarchistes de droit divin, ceux qui rêvaient encore d'une France idéale et chevaleresque, pressentaient donc l'avenir et craignaient tout de cette course au clocher, course vertigineuse pour la possession des intérêts matériels.

Si ce siècle finit, sans avoir, à proprement parler, trouvé son aristocratie, on pourrait croire, en voyant le respect dont notre société démocratique continue à entourer les grands noms, que la noblesse a conservé ses privilèges et son influence. Mais ce prestige est purement platonique. En fait, elle a perdu la fortune et, par cela même, l'autorité; elle ne constitue plus une classe dominante, s'imposant par ses idées, par ses principes. Dignité altière, esprit de sélection, vie absolument isolée, dans un quartier bien à soi, tout cela a disparu, emporté par l'esprit nouveau, comme le faubourg Saint-Germain lui-même, comme les vieux hôtels dans les pierres desquels s'incrustaient les types et les mœurs.

Non seulement cette aristocratie de privilégiés a frayé avec tous les publics, mais elle est volontairement descendue de son piédestal; mais elle s'est embourgeoisée; mais, même, passant par-dessus les préjugés religieux, cependant encore vivaces chez elle, elle a consenti à marier les siens avec la haute finance israélite. L'argent vient la chercher, tout naturellement, parce qu'il sait trouver en elle encore un peu de cette considération que la fortune est

impuissante à donner, et elle, de son côté, accepte l'argent qui,



Fig. 55. — Gabriel Cortois de Pressigny, archevêque de Rennes, ambassadeur de France à Rome. D'après une eau-forte d'Ingres (1816).

seul, peut lui permettre de se maintenir au premier rang.

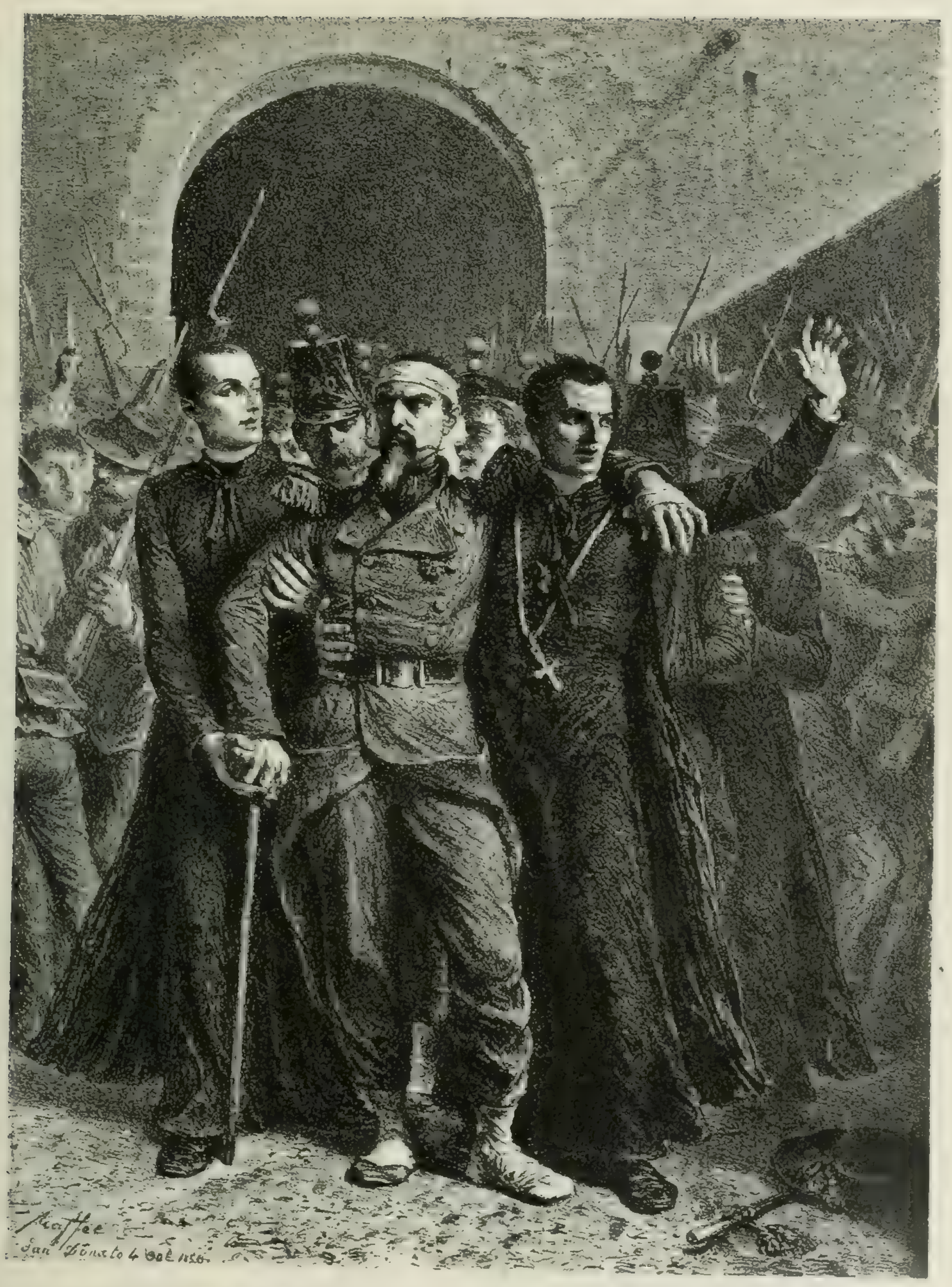
En fait, le XIX[e] siècle nous montrera la lutte de deux classes

pour la prépondérance sociale. Au commencement, l'aristocratie, grâce à sa puissance attractive, absorbe les éléments étrangers; vers la fin, l'absorption aura lieu en sens contraire; l'argent triomphe de la naissance. A leur tour, les financiers sont sortis de leur quartier; à leur tour, ils ont dû modifier leurs habitudes, leurs allures, abandonner certaines traditions, renoncer à leur orgueil de caste. Eux aussi, il leur a fallu fusionner.

Chose singulière, la France centralisée a perdu ce qui contribuait à faire de la nation un seul corps étroitement uni : unité de gouvernement, unité d'idées, unité religieuse, tout cet ensemble a disparu dans la tourmente de 1789. Et c'est en vain qu'elle cherchera une nouvelle communion des esprits dans l'uniformité de l'instruction supérieure, dans l'égalité des charges, dans le mélange des classes par le service militaire, par l'impôt national du sang : elle ne retrouvera pas cette *unité morale* si précieuse aux nations.

Le clergé, lui, reste immuable, ce qui ne veut pas dire que certains côtés caractéristiques du siècle n'aient pas déteint sur lui : vous ne trouveriez point, dans notre société, les abbés galants d'avant la Révolution. L'épiscopat français offre un singulier mélange d'idées généreuses et de préjugés classiques; ici, cherchant à ouvrir la voie, s'occupant des grandes réformes sociales, endiguant, moralisant, préparant l'avenir, là, retournant en arrière jusqu'au dix-septième siècle, pour se retremper dans la tradition, pour y puiser l'esprit de lutte, de dévouement et de sacrifice.

Comme la noblesse, il a perdu tous ses privilèges: contrairement à elle, il ne s'est point laissé entamer. Tandis que cette dernière a vu disparaître son influence morale, il a conservé, lui, toute son influence religieuse. Et, fait caractéristique, la liberté des cultes, ayant pour conséquence immédiate la liberté de la propagande, ne lui a porté aucun préjudice. Des protestants, des israélites ont pu devenir préfets, hauts fonctionnaires, ministres même, chose nouvelle, le pouvoir politique a pu lui échapper, les partis ont pu, un instant, soulever les passions contre lui : son autorité, dans le domaine purement religieux, est restée intacte. Je serai même tenté d'écrire que plus



Dévouement du clergé catholique dans Rome (30 avril 1849). — D'après la lithographie originale de Raffet.

* Mgr Luquet, évêque d'Esebon, Mgr de Merode, et le comte Villiers de l'Isle-Adam, sauvent la vie au péril de leurs jours à plusieurs soldats français blessés et faits prisonniers.

l'esprit laïque a affirmé ses droits et sa puissance, plus l'autorité personnelle au clergé s'est dégagée : il a ainsi regagné d'un côté ce qu'il avait perdu de l'autre.

D'abord officiellement rétabli par le Premier Consul dans la France pacifiée, il a essayé, ensuite, de reconquérir ses droits. Non seulement, il s'est fait militant, luttant corps à corps avec l'Uni-



Fig. 56. — Benédiction par le clergé de St-Germain l'Auxerrois, en présence du général commandant les gardes nationales, de l'arbre de la Liberté planté dans la cour du Carroussel (30 mars 1848).

versité au nom de la liberté d'enseignement, mais il a mis dans ses attaques, dans ses invectives une telle chaleur, et il a uni son sort d'une façon si étroite à celui de la Monarchie que, Charles X renversé, les prêtres ont pu se croire, un instant, à la veille de nouvelles hécatombes. Et, en effet, quelques-uns furent alors attaqués dans leur personne.

Ici je laisse la parole à M. Bardoux, l'historien consciencieux et profondément libéral de la bourgeoisie française : « Dans les grandes villes ils durent quitter leur costume. On se rappelle le pillage de

l'archevêché, en février 1831. A Paris, l'image du Christ était enlevée de la cour d'assises. La législature diminuait le budget des cultes, le mot *religion de l'État* était rayé de la Charte; les évêques promus à la pairie par Charles X perdaient leur siège. Les autres s'abstenaient de prendre part aux séances. Le ministère des affaires ecclésiastiques était supprimé.

« Quelques années à peine s'étaient écoulées, que la tolérance et la neutralité reparaissaient dans les rapports de la bourgeoisie et du clergé. L'habit du prêtre n'était plus outragé, le Christ en 1837 était replacé dans la salle de la cour d'assises; les cardinaux voyaient leur subvention rétablie; des sommes considérables étaient affectées à la construction et à la réparation des églises et des presbytères, les pensions ecclésiastiques étaient plus que doublées. »

Traçant l'histoire du siècle dans sa physionomie générale, dans ses idées et dans ses mœurs, je ne poursuivrai pas plus loin cette énumération de faits connus. Il était cependant nécessaire de constater un état d'esprit particulier à notre époque, rangé par les aliénistes au nombre des cas de monomanie aiguë, d'autant plus qu'il doit se reproduire à d'autres moments, non moins âpre, non moins violent.

1830 marque ainsi nettement la séparation de la religion et de la politique, tout comme 1848 indique un changement d'orientation. Désormais, le clergé ne se donnera plus à un gouvernement; il cherchera à vivre en paix avec tous les gouvernements, avec toutes les formes politiques. Très particulière sera son attitude sous la seconde République. Populaires et respectés, pénétrés, eux aussi, des grandes idées d'égalité et de fraternité, les prêtres des paroisses serviront la cause du peuple, assisteront à la plantation des arbres de la liberté, ne ménageront point leur enthousiasme : noble élan, spectacle digne des grandes journées de 1789. Plus tard, pénétrant plus avant dans l'esprit du siècle, le clergé s'associera aux souvenirs historiques, prêtera son concours à toutes les cérémonies publiques, réclamera sa part des progrès sociaux, *bénira* les locomotives, ces

« instruments inconscients de progrès », suivant le mot d'un évêque. Soldat du devoir, il se montrera au chevet des malades, il bravera les épidémies; il viendra sur les barricades s'offrir en holocauste,



Fig. 57. — Le cardinal Lavigerie. Tableau de Bonnat. — D'après une eau-forte de F. Jasinski.

il prendra le fusil pour la défense du sol. A notre époque souvent terne et sans relief, il fera preuve de crânerie et d'héroïsme; il appliquera aux intérêts religieux quelque chose de cette activité fébrile dont les modernes sont atteints; il reprendra l'œuvre des

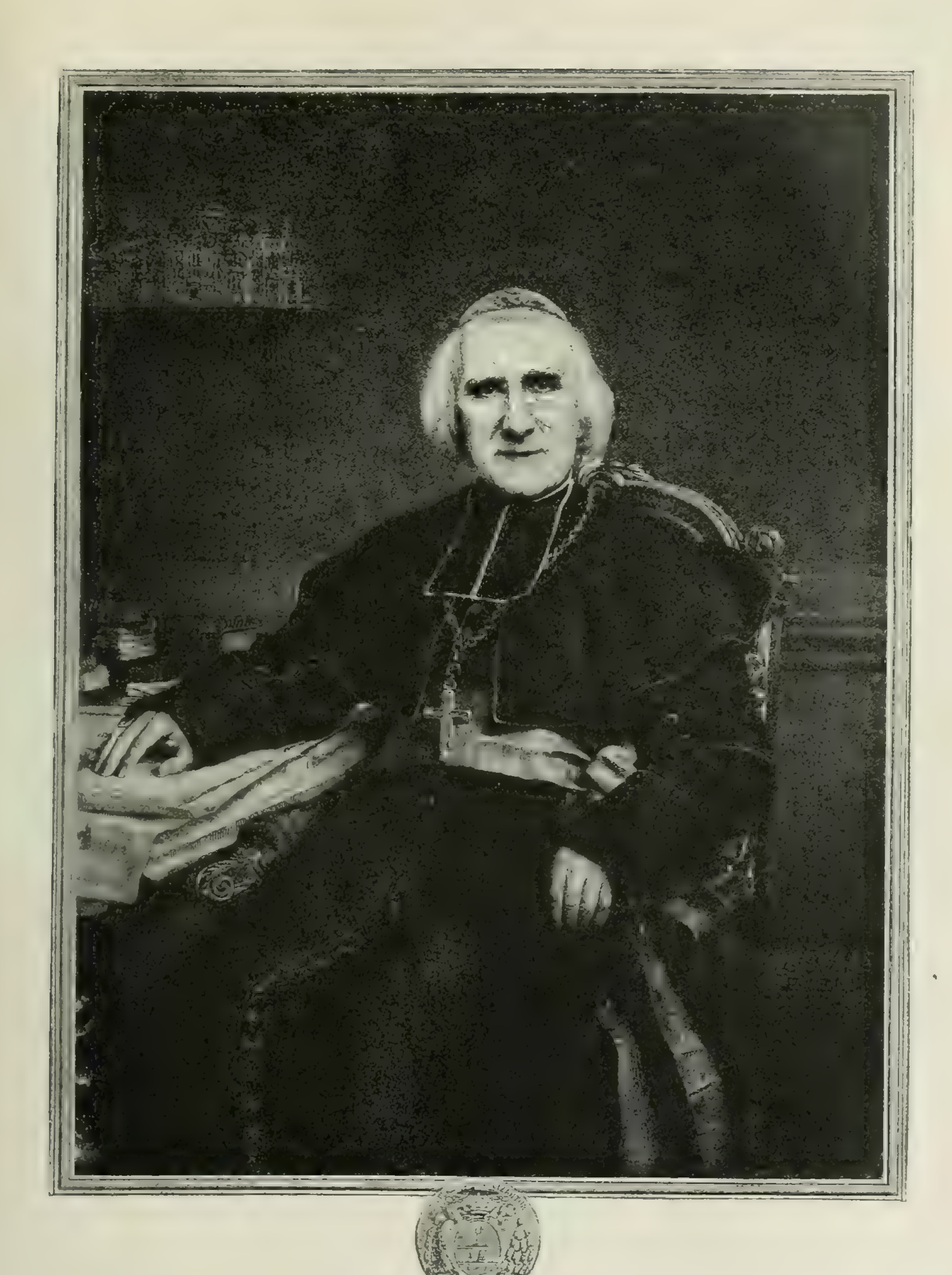
croisades, et par ses missionnaires contribuera grandement à populariser au dehors le nom de la France.

L'*Œuvre de la Propagation de la Foi* fondée vers 1822 aura en soixante-dix ans dépensé plus de deux cent cinquante millions pour civiliser ce continent noir qu'elle s'était approprié bien avant les diplomates européens, ce continent qui prendra, au XIXe siècle, l'importance de l'Amérique au XVe. Ici, les *Pères du Saint-Esprit* et les *Missions africaines;* là, les *Pères Blancs* du cardinal Lavigerie, une des figures les plus curieuses de l'Église contemporaine, à la fois explorateurs et civilisateurs, missionnaires et soldats. En Abyssinie, les *Lazaristes;* au Maroc, les *Franciscains;* dans la région australe, les *Oblats;* aux Seychelles, les *Capucins;* au Zambèse et à Madagascar, les *Jésuites,* et partout, sur cette terre d'Afrique qui a déjà dévoré tant de héros, quelle que soit la patrie des missionnaires, prévaudront la propagande, les idées, la langue et l'influence françaises; si bien que — c'est là une des caractéristiques de l'expansion européenne au dehors — pour les sauvages, pour les demi-sauvages, même pour les civilisés de l'Orient, qui dit Français dit catholique, qui dit Anglais dit protestant.

Peut-être le XXe siècle verra-t-il le clergé chassé de nos écoles, de nos hôpitaux, de nos bureaux de bienfaisance, désormais sans action directe sur la France continentale, reconstituant au dehors, d'après ses principes, une France coloniale.

En 1848 la fraternité des classes : en 1890, l'organisation des sociétés ouvrières. Que le moment soit aux épanchements publics, ou aux questions plus pratiques de salariat, de caisses de retraite, le clergé ne perdra jamais de vue les préoccupations du jour, cherchant à créer un mouvement d'opinion, opposant au socialisme révolutionnaire le socialisme chrétien, à l'instruction de l'État l'instruction libre, à la charité officielle la charité privée.

Dans les campagnes, dans les centres ouvriers, partout, il sera sur la brèche, multipliant congrégations et associations, préoccupé à la fois du sort moral et matériel des classes déshéritées, bâtissant des chapelles, mais établissant aussi des dispensaires, fondant les



Le cardinal Guibert, archevêque de Paris (1802-1886).
D'après une gravure au burin d'Alphonse Lamotte (Schulgen, éditeur).
* Dans le fond se voit la maquette de l'église du Sacré-Cœur

corporations chrétiennes et les *cercles catholiques d'ouvriers*, en un mot luttant corps à corps avec l'État, pour former, diriger les générations nouvelles, et soutenu en plus d'une contrée, qui le croirait? par l'argent même des travailleurs. Dans un rapport présenté en 1885 aux évêques de France ne lit-on pas : « Pour les corporations chrétiennes comme pour les cercles d'ouvriers, vous n'avez jamais et nulle part trouvé d'obstacles chez les ouvriers.... Là où le mouvement languit, on le doit pour la plus grande part à l'apathie, au découragement, à la frivolité des classes supérieures ». Ainsi se reproduit ce qu'on avait déjà pu constater à la veille de 1789 : la foi chez les humbles, le scepticisme en haut.

Le siècle verra à plusieurs reprises se manifester ces réveils de l'idée religieuse. Quelquefois même, les passions surexcitées amèneront entre catholiques et protestants de regrettables conflits là où la tolérance n'est pas encore entièrement entrée dans les mœurs. Les périodes les plus curieuses, au point de vue de cette renaissance, ne sont point celles où le gouvernement affiche publiquement ses opinions, où fonctionnaires, pénitents de Cour, créatures des ministères sont aux pieds des autels pour satisfaire à l'étiquette, mais, bien au contraire, les périodes où l'esprit d'indifférence, où les principes de neutralité, et même les théories gallicanes semblent prévaloir en haut lieu.

Dans ses *Lettres Parisiennes* (1837) le vicomte de Launay parle des jeunes gens qui, rompant avec le scepticisme des pères, viennent remplir les églises, et constate le triomphe des doctrines ultramontaines. Dès lors, cette tendance ira toujours en s'accentuant. Peu à peu le culte de Notre-Dame de Lourdes se développera au point de devenir un culte national, et à partir de 1872, des pèlerinages s'organiseront de toutes parts. Enfin, tandis que le commencement du siècle voit disparaître la chapelle du Mont-Valérien, la fin du siècle élève au Sacré-Cœur la colossale basilique, déjà évoquée en ces pages, qui continue l'œuvre jadis commencée avec le Panthéon.

Dans sa physionomie générale le clergé ne s'est point modifié :

costume et type restent immuables. Comme toujours recruté en majorité dans les classes inférieures, il sera peut-être plus peuple, plus paysan qu'au siècle dernier, opposant à l'esprit léger du citadin les qualités âpres et solides de l'homme du terroir. S'il représente toujours l'Église universelle, il incarnera en lui plus que jamais les races diverses de la patrie française. Et si le catholicisme n'est plus une religion d'État, il est encore, comme il y a cent ans, la personnification véritable des sentiments religieux du pays, les autes cultes ne s'adressant qu'à des groupes isolés ou à des élites sociales. En 1890, pas plus qu'en 1800, la France ne paraît vouloir se laisser « protestantiser ».

Mais les idées de tolérance réciproque et de liberté religieuse appartiennent bien entièrement à notre époque. C'est par l'arrêté du 2 décembre 1802 que les Églises protestantes, réformée et luthérienne, virent leurs rapports officiellement réglés avec l'État et reçurent pour la célébration de leur culte des édifices dont la possession leur a été confirmée en 1844. C'est la loi de finance du 1er février 1831 qui a accordé aux ministres du culte israélite un traitement spécial à prendre sur le budget des cultes.

Fait caractéristique : Portalis, le père, avait rédigé les articles organiques de 1802; ce fut Portalis, le fils, qui se chargea de justifier, devant la Chambre des pairs, la subvention de l'État au culte israélite. Les raisons qu'il alléguait en faveur de cette mesure étaient d'un ordre élevé et, du reste, purement métaphysiques.

« Les chrétiens, disait-il, dans son rapport, se considèrent comme la descendance spirituelle du patriarche du peuple hébreu : ils se glorifient de ses prophéties. C'est par les traditions des Israélites qu'ils remontent au commencement des temps et que la religion du Christ précède l'origine même du monde. L'existence des juifs importe à la foi des chrétiens. Quelque anathème qui les sépare, il y a concordance de croyance religieuse entre eux. Aussi, quoi qu'en aient pu croire quelques esprits, c'est de tous les cultes non chrétiens celui que les chrétiens verront s'élever avec le moins de répugnance au rang de religion subventionnée. »

Toutefois, on ne peut s'empêcher d'établir une comparaison entre cette reconnaissance officielle du culte et l'arrivée aux affaires des



Fig. 58. — M. Athanase Coquerel père, pasteur de l'Église Réformée. Portrait d'Ary Scheffer. D'après une gravure de François Girard. — (Reproduit avec l'autorisation du possesseur, M. Étienne Coquerel.)

banquiers et industriels d'origine sémitique qui avaient pris une part si active aux événements de 1830.

Considérable, si l'on tient compte de leur petit nombre, l'influence

des protestants et des Israélites se manifestera dans plusieurs domaines, notamment dans l'instruction publique et dans la finance, mais en dehors de toute action de leur clergé. Vis-à-vis des pasteurs et des rabbins, le catholicisme conservera intacte son autorité



Fig. 59. — M. Zadoc Kahn, grand rabbin des Israélites de France. — D'après une gravure de l'*Univers Illustré* (2 novembre 188[illegible]).

ecclésiastique; du reste, les premiers n'obtiendront une certaine notoriété qu'en se faisant conférenciers ou politiciens, et les seconds ne sortiront pas de leur domaine liturgique. C'est par les laïques uniquement que les idées sociales des cultes dissidents pénétreront auprès des masses.

Aux côtés de la noblesse qui disparait, du clergé qui lutte pour

la possession de l'autorité morale, voici les classes bourgeoises. Ce sont elles qui ont réellement triomphé. Le siècle leur a donné, non pas tout ce qu'elles avaient rêvé, mais ce qu'elles désiraient le plus ardemment, l'abolition du régime féodal, l'ordre, l'égalité, la justice régulière et unique, la sûreté de la vie, tout ce qui constituera la société civile moderne.



Fig. 60. — Les Bons Bourgeois. — D'après une lithographie d'Honoré Daumier. (*Charivari.*)

Administration centrale, rapports entre l'Église et l'État, instruction et éducation de la jeunesse, porteront au plus haut degré la marque de cet esprit légiste qui, déjà avant 1789, distinguait la haute bourgeoisie annoblie par les charges officielles. Tandis que certaines familles se passionnaient pour les fonctions publiques, d'autres reconstituant leur fortune par le travail et l'économie, commençaient, timidement d'abord, ces agglomérations de capitaux qui, les débouchés aidant, deviendront plus tard si considérables. Tantôt soumise et muette, faisant des affaires, gagnant de l'argent, tantôt avide de lire et de parler, revenant à son vieil esprit frondeur, la bourgeoisie mettra tout en œuvre pour parvenir à son idéal politique, un gouvernement de publicité, un ministère responsable.

Royaliste aujourd'hui, républicaine demain, elle acclamera l'Em-

pire, acceptant toutes les formes extérieures, pourvu qu'elle reste détentrice du pouvoir réel, pourvu qu'on lui assure une bonne et régulière gestion des deniers publics. Quand le commerce va, tout va, a-t-on dit; il faudrait ajouter, du jour où la méfiance règne chez le bourgeois à l'état permanent, la révolution est proche.

Aucun pouvoir, en effet, ne pourra tenir sans l'appui de ces classes moyennes si divisées d'intérêts, de situations, d'opinions même, mais toujours unies pour le maintien de leurs prérogatives, toujours prêtes à défendre la société civile contre les entreprises des partis extrêmes. Aujourd'hui contre les ultramontains, redoutant la prédominance du clergé; demain contre les socialistes, craignant tout des idées égalitaires semées à travers le pays. Privilégiés d'en haut et niveleurs d'en bas sont, pour elle, des ennemis également dangereux : c'est avec un égal acharnement qu'elle combattra les Jésuites sous la Restauration, les monarchistes sous la troisième République; c'est avec une égale dureté qu'elle réprimera les tentatives insurrectionnelles de 1848 et de 1871.

Du reste, réellement maîtresse du pays; ici, par l'argent, par la concentration entre ses mains des capitaux et des terres, là, par les fonctions, les intelligences, le savoir. Magistrature, barreau, science, enseignement, presse, toutes les forces dont elle dispose seront pour le pouvoir libéral, et, sans cesse, se prononceront contre les préjugés invétérés de la noblesse, contre l'esprit envahissant du sacerdoce.

Contrairement aux anciennes classes, elle n'est point fermée; elle s'ouvre à tous ceux qui, par leur conduite ou leur situation, sont à même de prétendre au premier rang. Elle n'est point une caste dans le sens étroit du mot, elle n'a jamais songé à se donner un livre d'or, mais, par le cens électoral, elle a cherché à établir entre elle et les ouvriers une barrière capable d'endiguer la démocratie; au lieu et place des privilèges de la noblesse, elle a établi des libertés privilégiées dont useront ensuite contre elle les marées montantes du prolétariat, elle s'est efforcée d'imposer par la simple autorité des

mœurs, des habitudes, des usages, certaines conditions primordiales.

La bourgeoisie de 1890, aux tendances multiples, n'a plus



Fig. 61. — La famille des Pajou. — D'après une lithographie originale d'Augustin-Désiré Pajou (1822).

que des rapports éloignés avec cette bourgeoisie de la première heure dont M. Bardoux a, en fidèle historiographe, tracé l'image :

« Il n'y a rien de plus intéressant à étudier, écrit-il, que l'essai de gouvernement fondé par l'élite des classes moyennes. On ne trouve pas un exemple semblable dans l'histoire. Tout est marqué de la même empreinte : goûts, mœurs, langage, modes, habitudes. La société bourgeoise est l'image frappante de son régime politique. Pour conserver leur oligarchie, les hautes familles des classes moyennes n'ont pas les substitutions, le droit d'aînesse; elles pratiquent le mariage de raison qu'elles ont inventé et dénommé. Très attachées à la dynastie, dans les premières années du moins, elles lui savent gré d'avoir leurs vertus et leurs défauts. »

Soixante ans après, le mariage de raison continue à prévaloir; soixante après, dans ces couches qui vont du notariat à la grande industrie, l'économie, la fortune acquise, continuent à être des vertus primordiales. Comme le fait encore observer, avec non moins d'à-propos M. Bardoux, une physionomie personnifie admirablement la bourgeoisie dans tout l'éclat de son rayonnement, c'est le Bertin aîné d'Ingres, « assis la main solidement appuyée sur les genoux, le regard, sous une profonde arcade sourcilière, superbe d'assurance et de placidité. La vigueur du bon sens, la vivacité de l'intelligence, la résolution que donne la certitude du succès, sont empreintes sur ce vaste front et éclairent ce noble visage. C'est l'idéal du grand bourgeois arrivé par sa volonté à gouverner son pays ».

Mais depuis 1870, cette ancienne bourgeoisie possédant une sorte d'esprit de corps, s'est bien modifiée. Formée de toutes les couches sociales, elle a vu monter la petite industrie, elle a dû accueillir les éléments les plus divers; tout en continuant à gouverner par la politique, elle s'est portée vers l'étude des questions économiques et sociales. D'abord désunie, partagée entre nombre de systèmes, divisée en groupes, elle se trouve, au moment où le siècle va prendre fin, livrée à l'anarchie la plus complète, par suite de la multiplicité des partis, des différences d'origine, de position, des conflits d'ambition, et même des ressentiments personnels. Et puis, chose plus grave, elle a perdu sa tête, son élite, ces hommes supérieurs qui s'étaient acquis une renommée justifiée. « Tandis que la masse s'arrêtait aux

intérêts, » observe M. Bardoux, « eux faisaient passer au premier

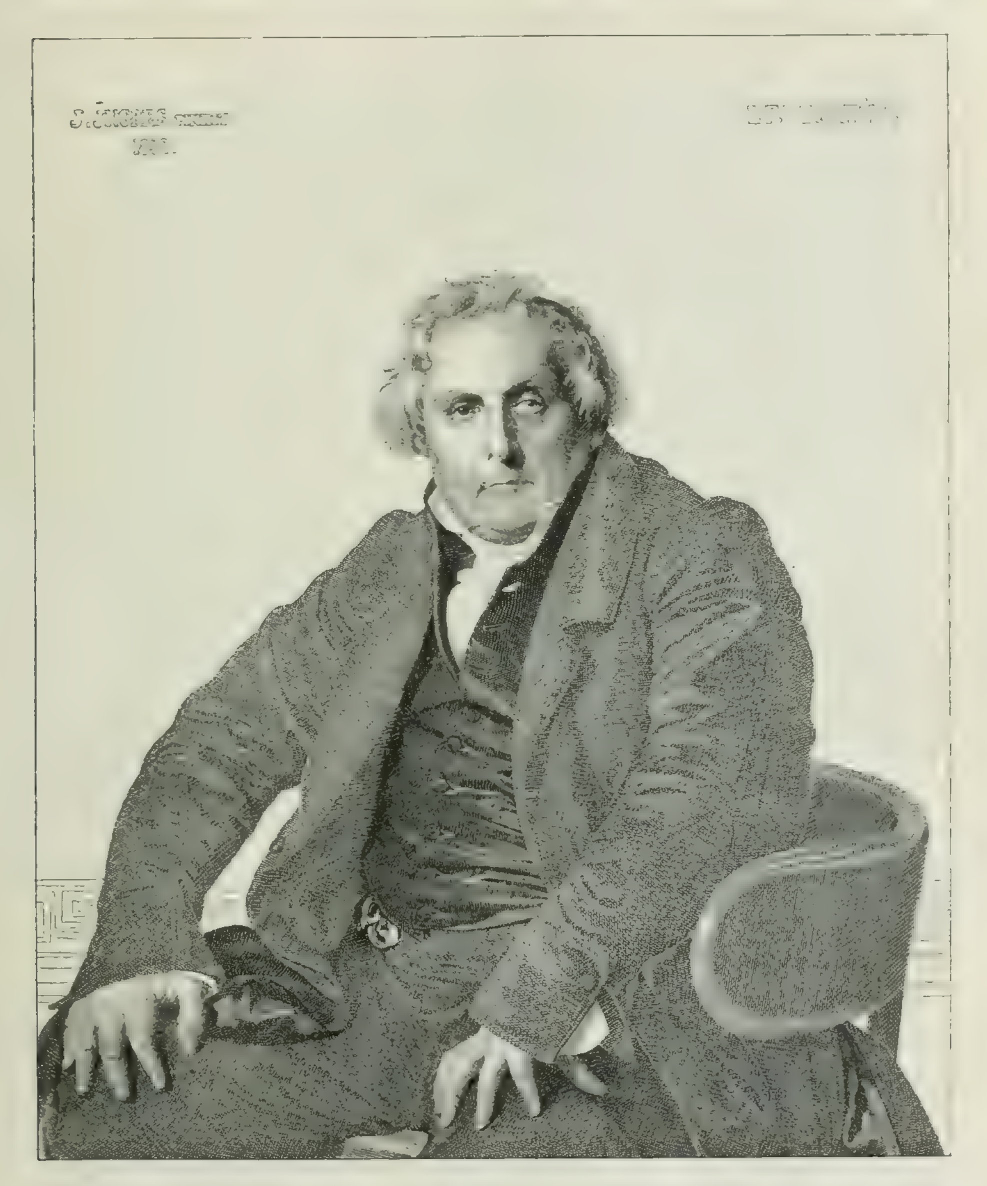


Fig. 62. — Bertin l'aîné (1766-1841), fondateur du *Journal des Débats*. Portrait de Ingres : gravure au burin d'Henriquel-Dupont. — D'après un état de préparation, au fond blanc. (Collection Gustave Beraldi.)

rang les principes. » Or, aujourd'hui, les principes sont relégués à l'arrière-plan, tandis que triomphe la politique des intérêts, de l'opportunité immédiate, cette politique que flétrissaient et M. de la Ro-

chefoucauld et M. Royer-Collard. Il n'y a plus d'ensemble, plus de ligne de conduite, mais des partis qui, successivement, montent et descendent. Seul un danger commun, un péril imminent, peut, — on l'a vu à plusieurs reprises, — ramener quelque cohésion dans ce corps profondément divisé.

Quoi qu'il en soit, en 1890 comme en 1830, ce qui caractérisera toujours les classes moyennes, c'est la poursuite des intérêts industriels et des intérêts agricoles; c'est la prédominance de l'esprit mercantile, pratique et utilitaire, qui a eu comme conséquence un développement exagéré de l'organisation administrative.

En un mot, la bourgeoisie française a cherché à constituer un pays légal ayant au-dessous de lui un prolétariat non admis à la vie politique. Elle a sans cesse redouté l'esprit démocratique des grandes villes; elle ne s'est occupée qu'à son corps défendant du sort des classes ouvrières. Pour établir le suffrage universel, pour réveiller le mouvement social, pour reconnaître aux ouvriers le droit de se coaliser en vue de l'augmentation des salaires, le droit de *faire grève*, suivant l'expression consacrée, en un mot pour entrer dans la période réellement démocratique, il a fallu l'Empire.

Depuis, le flot montant toujours, l'invasion des masses populaires a modifié les mœurs d'autrefois, banni la tolérance et l'urbanité. Entre patrons et ouvriers, entre maîtres et serviteurs, entre jeunes gens et vieillards, la nature des anciens rapports s'est profondément altérée, et voici, bientôt triomphant, le quatrième état.

Assurément, la question sociale n'a point pris naissance en notre siècle; assurément, des institutions de prévoyance ont existé antérieurement; avant de songer à donner des droits au travailleur on s'est occupé de lui assurer, de lui faciliter l'épargne. D'où la fondation dès 1818, de la *Caisse d'épargne* qui, à son origine, valut à ses fondateurs, ces philanthropes émérites qu'on appelle de La Rochefoucauld-Liancourt et Benjamin Delessert, les sarcasmes, les invectives des salons. « Eh quoi! » leur disait-on, « vous trouvez que nos domestiques, nos employés ne nous volent pas assez? Vous voulez les encourager par l'appât de cette prime? » Le temps, pense

fort bien un éminent académicien, M. de Voguë, a répondu aux salons. La Caisse d'épargne, installée depuis 1842 dans un vieil et



Fig. 63. — François-Alexandre-Frédéric, Duc de La Rochefoucauld-Liancourt (1747-1827). Fondateur de la première Caisse d'épargne, introducteur de la vaccine. Gravé par Mousaldi.

somptueux hôtel qui ravive le souvenir des contrôleurs généraux, est devenue l'une des maîtresses poutres de notre charpente économique; la Caisse d'épargne qui doit gérer plus de 600,000 comptes a fait des petits, multipliant sous toutes les formes ces institutions qui

permettent à la fois aux hommes d'affirmer leur esprit d'économie, et d'assurer peu à peu leur indépendance en les mettant à même de pouvoir trouver un jour, pour faire face à quelque éventualité de la vie, le petit trésor péniblement amassé.

On ne peut parler du quatrième état sans voir se dresser le spectre rouge du socialisme. Faisons donc, d'après un savant, M. Paul Janet, l'historique de cette école qui, depuis son origine, a revêtu les formes les plus diverses, et posé les principes les plus contradictoires :

« La première période du socialisme, » écrit l'auteur des *Problèmes du XIXe siècle*, « est celle que j'appellerai période industrielle : c'est le temps des premiers écrits de Saint-Simon. Dans cette période, l'école socialiste n'est qu'un démembrement de l'école économiste. Saint-Simon invoque l'autorité de Smith et de J.-B. Say, et il se donne pour leur disciple. Son idée est que la première classe de l'État est la classe industrielle, et que, par conséquent, le gouvernement lui appartient. Déjà, à la vérité, vous voyez paraître certaines attaques contre les propriétaires, les rentiers, les oisifs. Mais quant au capital, il n'est pas seulement ménagé, il est couronné. Veut-on savoir quelle a été la première proposition socialiste? La voici, telle qu'elle est exposée dans le *Catéchisme industriel* de Saint-Simon : « Le roi créera une commission suprême des finances composée des *industriels les plus importants*. Cette commission sera superposée au Conseil des ministres. » Ainsi, une sorte de comité de salut public industriel, composé des principaux fabricants, commerçants, financiers, voilà quel a été le premier rêve de l'école saint-simonienne : c'était une *ploutocratie*. Le socialisme, dont le dernier mot a été : guerre au capital, a commencé par proposer le règne du capital.

« Mais le saint-simonisme se développe, le fouriérisme lui succède, l'owénisme, l'icarisme se propagent : c'est la seconde période, la période utopique. L'idée qui domine dans cette seconde période est celle-ci : la société est livrée à l'anarchie, elle a besoin d'être *organisée*. L'idée de l'organisation s'empare de tous les esprits : aux siècles critiques, on oppose les siècles organiques; à l'analyse, la

synthèse. C'est le moment des prédications humanitaires. A cette époque, le tout absorbe les parties, l'État, l'individu, l'humanité les peuples et les républiques. Dans cette seconde période, l'école socialiste s'est encore renfermée dans des constructions spéculatives : elle est restée plus ou moins en dehors des partis politiques : Saint-Simon se disait royaliste; l'école phalanstérienne était conservatrice en politique. Mais il vint un moment où l'école socialiste et l'école démocratique se rencontrèrent, se reconnurent et s'embrassèrent. Cette rencontre et cette alliance fut un des événements les plus graves du siècle. Séparées l'une de l'autre, l'école de la révolution sociale, et l'école de la révolution politique n'offraient qu'un médiocre danger aux partisans d'un libéralisme réglé; liées ensemble, associant leurs passions et leurs espérances, elles pouvaient tout renverser. »



Fig. 64. — Pierre Leroux, Considérant, Girardin, Raspail, Proudhon sacrifiant sur l'autel du Progrès. — Frontispice de l'*Almanach des Réformateurs* (1850).

« Quoi qu'il en soit, la troisième période du socialisme, c'est la période révolutionnaire et démocratique. L'idée qui domine dans cette troisième période est celle-ci : 89 a été la révolution de la bourgeoisie contre la noblesse; il faut faire aujourd'hui la révolution du peuple contre la bourgeoisie. Cette idée si simple, si logique, qui associait la cause du socialisme à celle de la révolution, toujours si populaire parmi nous, qui allait droit à un but précis et *s'attaquait* hardiment à la propriété et au capital, appartient surtout à Louis Blanc et à Proud'hon. Arrivé là le socialisme prenait deux routes séparées et même absolument contraires.

« Suivant les uns, cette révolution doit se terminer par une organisation nouvelle de la société sous l'empire d'un gouvernement populaire énergique; c'est l'union du principe démocratique et du principe saint-simonien; suivant les autres, le gouvernement doit

seulement servir à faire la révolution et à détruire la tyrannie du capital. Mais cette œuvre une fois faite, le gouvernement doit disparaître à son tour comme étant le dernier des privilégiés : c'est la doctrine du laisser-faire poussée à ses dernières limites. Ainsi le socialisme démocratique se partageait en deux branches : le socialisme *communiste* et le socialisme *anarchique*. Telles sont les principales phases de ces diverses écoles de 1817 à 1848. »

Continuons, en nous tenant également aux grandes lignes, le tableau tracé de main de maître par M. Paul Janet. Louis Blanc avait rêvé un ministère du progrès devant accomplir pacifiquement la révolution sociale, et amener progressivement, sans secousses, l'émancipation des prolétaires; ce « ministère du travail » que préconisaient également Victor Considérant et Lamennais, devait racheter les chemins de fer, les mines, transformer en banque d'État la banque de France, centraliser au profit de tous les assurances, établir sous la direction de fonctionnaires responsables, des entrepôts où producteurs et manufacturiers pourraient déposer leurs marchandises, enfin, ouvrir des bazars pour le commerce de détail. Ministre et ministère tout était prêt, mais projet et programme furent étouffés par la bourgeoisie effrayée des proportions que prenaient les réclamations du travail.

Sous l'Empire, le mutuellisme triomphe : l'Internationale, à son début, réclame simplement l'augmentation des salaires et la diminution des heures de travail. En 1869 les socialistes sont encore animés du désir d'arriver à une solution pacifique.

A partir de 1870 les partis se divisent à l'infini : le congrès de Paris (1876) se prononce pour la coopération; au congrès de Lyon (1878) apparaît le collectivisme, qui triomphe, l'année suivante, à Marseille. En 1880 le congrès du Havre rédige un nouveau programme et donne naissance au *Parti ouvrier socialiste révolutionnaire français*, puis, après des discussions et des luttes sans nombre entre révolutionnaires à tous crins et modérés, les congrès tenus en 1889 voient triompher la doctrine « possibiliste évolutionniste ». Les syndicats professionnels autorisés par une loi

du 21 mars 1884 avaient contribué pour beaucoup à ce résultat.

De quelque nom qu'on l'appelle, le socialisme de 1891 n'est plus du tout celui de 1848. Alors ce sont encore des littérateurs, des politiciens qui prennent la parole, alors — et cela durera jusqu'en 1885 — on est dans la période des projets de réforme. Maintenant les intéressés, c'est-à-dire les ouvriers, sont entrés en scène; maintenant, cessant d'être un rêve, le socialisme est devenu un fait, et a trouvé son programme précis, sa formule dernière, ce



Fig. 65. — Compagnons du tour de France : Procession du chef-d'œuvre. D'après une gravure de l'époque (vers 1846).

qu'on appellera communément « les trois huit », en d'autres termes, la journée coupée en trois, 8 heures de travail, 8 heures de repos, 8 heures de liberté. Au fond, toujours la vieille formule de l'augmentation des salaires et de la diminution des heures de travail. En fait, la classe ouvrière paraît avoir renoncé momentanément à son 1789, à la prise de possession violente de la bastille bourgeoise; plutôt disposée, ce semble, à s'organiser, à se syndiquer, de façon à opposer force à force, puissance à puissance.

Après les anciennes corporations, après les compagnonnages, voici donc les syndicats de métiers, c'est-à-dire un retour au passé sous une forme nouvelle, ce qui ne sera pas une des choses les moins curieuses de notre époque; devant le patron, le syndicat ouvrier

prend l'attitude de la commune bourgeoise devant le seigneur : comme elle, il se syndique pour la défense de ses droits et, au besoin, pour la résistance.

Aujourd'hui entièrement disparu, le compagnonnage a fait grand bruit durant la première période du siècle, réformé, du reste, aux approches de 1840, par un travailleur à l'esprit ingénieux, le citoyen Agricol Perdiguier. Bientôt les *enfants de Salomon,* les *enfants de maître Jacques,* les *enfants du père Soubise* — ainsi appelés d'après les noms des prétendus fondateurs — auront disparu du souvenir des générations présentes; bientôt on ne saura plus que les tailleurs de pierre étaient des *loups*, les charpentiers des *renards de liberté,* les menuisiers et les serruriers des *gavots;* chaque société ayant ses classes, ses affiliés, ses aspirants, ses règlements particuliers, la plupart, — jusqu'au moment de la réforme Perdiguier — vivant en état constant de rivalité et se livrant souvent des combats sanglants pour la possession du travail, dans une localité, à moins que, plus pacifiques, elles ne se fussent au préalable entendues pour la confection d'un *chef-d'œuvre,* le vainqueur expulsant alors de droit ses concurrents.

Avec ses idées de solidarité, avec ses coutumes revêtues d'une certaine allure mystique, avec sa « maison » où la société loge, mange, tient ses assemblées, avec sa « mère », avec son système d'embauchage, avec son *topage*, — façon dont les compagnons se frappaient la main en signe de reconnaissance, — le compagnonnage apparaît au XIXe siècle comme une sorte de chevalerie ouvrière. Qu'ils soient en cortège autour du chef-d'œuvre, ou qu'ils accomplissent, sac au dos, leur tour de France, tous ces « pays » ont des rubans au chapeau, sur l'épaule, au cou ou à la boutonnière; tous portent des cannes, courtes ou longues, qui, aux jours de cérémonies, se pareront également de fanfreluches; tous se suspendent en boucles d'oreilles, ces multiples attributs, l'équerre et le compas, le fer à cheval, le martelet ou la raclette. Et c'est ainsi qu'ils se font la conduite, qu'ils célèbrent leur fête patronale, qu'ils accompagnent les morts à leur dernière demeure.

Pendant la première moitié du siècle, dans tous les départements, les jeunes gens qui se sentaient pris du désir de voyager, de voir et de s'instruire, partaient de leurs villes ou de leurs villages, allaient s'affilier à une société de compagnons, faisaient leur tour de France et, après trois ou quatre ans de « promenade », revenaient s'établir dans leurs foyers.

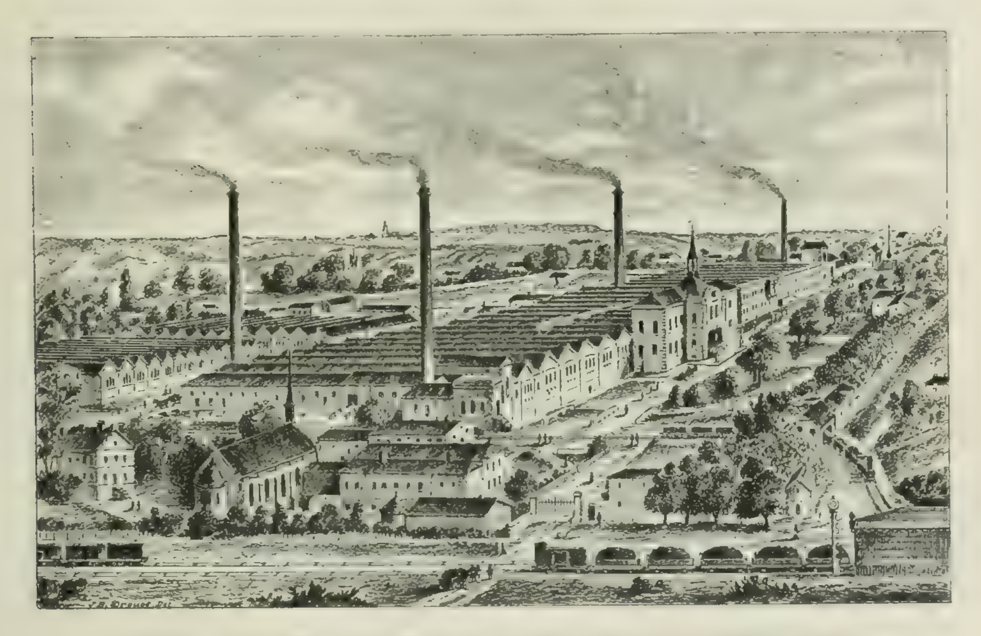


Fig. 66. — Vue générale de l'usine de MM. Harmel frères, au Val-des-Bois (Marne).

Cette usine, type des institutions ouvrières catholiques, comprend le peignage de la laine, la teinture, la filature en cardé et en peigné, le retordage et la nouveauté. Elle est actionnée par la rivière la Suippe, et par trois machines à vapeur. L'entrée principale a revêtu la forme d'une chapelle. Ces établissements ayant été incendiés le 13 septembre 1874, les bâtiments actuels datent de 1875. — Dans les cours s'élève la statue de Notre-Dame de l'Usine, bénie solennellement, le 28 août de la même année, par le cardinal Langénieux, archevêque de Reims.

Alors, la classe ouvrière ne songeait pas encore aux revendications farouches; alors, les ouvriers sédentaires et les ouvriers nomades se trouvaient séparés par le rituel compliqué du compagnonnage. Tandis que les premiers entraient volontiers dans les sociétés secrètes, si nombreuses sous la Restauration et sous Louis-Philippe, les seconds passaient leur temps à se jalouser entre eux. Bientôt, je veux dire entre 1830 et 1848, un vent de libéralisme vint souffler sur ces associations léguées par l'ancien régime; les novices, les *renards,* ne voulant plus des noviciats longs et pénibles, fondèrent de nouvelles

sociétés qui, basées sur un principe différent, supprimant cannes, rubans, mots de passe ou de ralliement, tout l'arsenal du passé, devinrent de pures sociétés de secours mutuels et transformèrent ainsi peu à peu l'ancien système. Du reste, en bas comme en haut, l'esprit changeait et se portait vers les choses pratiques.

Associations de secours mutuels, sociétés coopératives de production ou de consommation, caisses de retraites pour la vieillesse, assurances sur la vie, qu'elles soient sous la protection de l'État ou qu'elles dépendent des grandes sociétés, toutes ces formes d'associations dues, pour la plupart, à la seconde moitié du siècle, réaliseront des améliorations considérables dans le sort des travailleurs, leur assurant un logis propre et commode, leur donnant même la possibilité d'en devenir propriétaires.

Ici, les institutions fondées avec le concours d'une idée religieuse, là, les institutions purement sociales, du reste poursuivant un but identique, cherchant également à développer l'esprit de solidarité, ayant également en vue le côté professionnel, coopératif, économique, et le côté de préservation. Boulangerie, boucherie, etc., toutes les installations nécessaires à l'ouvrier se trouvent ainsi organisées coopérativement. Qu'il s'agisse de l'*Usine du Val-des-Bois*, fondée le 10 juin

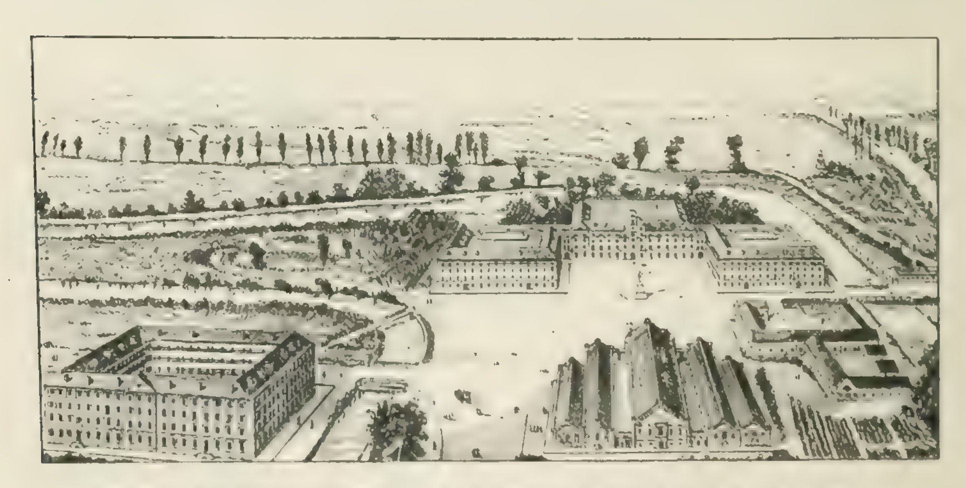


Fig. 67. — Vue générale des Usines et du Familistère de Guise (Aisne), fondé en 1859.

Les bâtiments du fond [illegible] avec tous les magasins. Au milieu, sur la place, est la statue du fondateur, M. Godin. Le bâtiment de devant [illegible] le théâtre et les écoles. Au premier plan [illegible] Les bâtiments à droite [illegible], le Casino, la salle d'escrime, la porcherie et la basse-cour.

1840 par M. Harmel, près de Reims, ou du *Familistère de Guise* dans l'Aisne, dont M. J.-B.-A. Godin jetait en 1859 les premiers fondements, — je cite les deux établissements modèles — c'est la même idée, l'amélioration matérielle et l'amélioration morale du sort de l'ouvrier, le développement des facultés intellectuelles considéré comme le couronnement des facultés matérielles. Qu'on fasse intervenir, ici la religion, là la philosophie spiritualiste, peu importe; ce qui doit être retenu, c'est la sollicitude envers l'enfance se manifestant dès le berceau, ce sont toutes ces utiles créations : caisses d'épargne, de prévoyance, d'avances et de prêts; assurances contre les accidents et sur la vie; cercles d'ouvriers, récréations et jeux, théâtre, musique instrumentale, conférences, lectures, etc. Et ces associations qui visent à être des sortes de sociétés en diminutif, sanctifiées par le travail, ont reconnu la nécessité des jeux pour le développement physique et moral de la jeunesse, ont proclamé le besoin des exercices corporels, tant il est vrai que l'œuvre capitale du siècle consistera peut-être à dégager l'âme humaine du travail manuel et mécanique qui l'étouffe et l'enserre.

Dans les villes comme dans les campagnes, voici donc les classes déshéritées parvenues à un état de bien-être relatif qu'elles ne

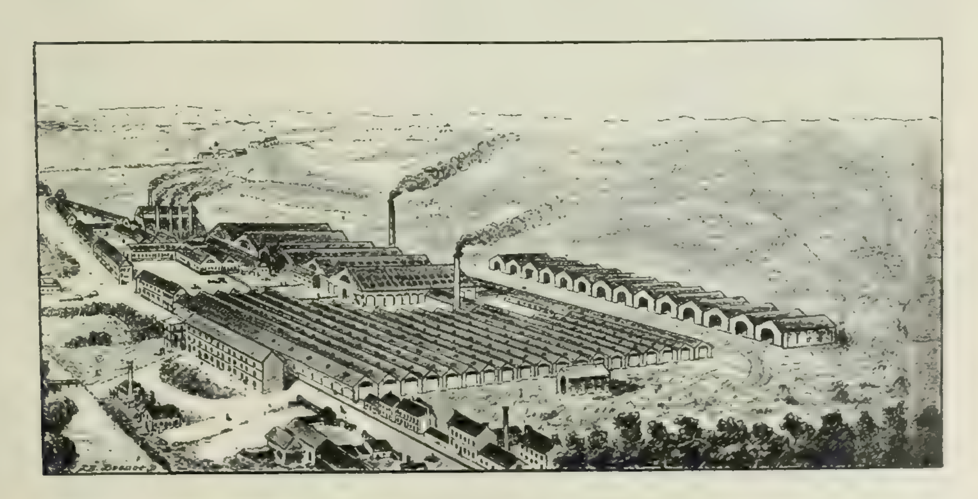


Fig. 68. — Suite de la gravure précédente.

— Usine et magasins de production (les hangars situés à droite sont pour le sable). Sur le devant, à gauche, sont différentes maisons d'habitation. Dans la pointe, à l'extrémité, la salle de gymnastique.

possédaient point auparavant. Quant aux différences existant toujours entre le paysan et l'ouvrier, elles tiennent au caractère même de ces deux classes : le premier, essentiellement sobre, travaillant dans l'espoir de devenir propriétaire d'un lopin de terre; le second, dépensant avec plus de facilité le produit de sa journée. Mais parviennent-ils à amasser un petit pécule, à fonder un petit commerce, tous d'eux s'embourgeoisent facilement; tous deux par leur costume, par leur genre de vie, se rapprochent du bourgeois ou du propriétaire rural. Il ne leur manquera, pour être au même niveau, que la physionomie, l'attitude extérieure, la façon de porter le costume, la blancheur de la peau, seules choses qui, à notre époque d'égalité parfaite et d'émancipation par l'argent, contribuent encore à établir des distinctions sociales. On peut croire qu'une sorte de sélection, accomplie par la nature elle-même, viendra ainsi remplacer les aristocraties des siècles passés, et que, dans l'avenir, la société française ne comprendra plus que deux classes bien tranchées : les classes aux mains blanches, les classes aux mains caleuses.



Fig. 69. — Le Semeur de J.-F. Millet. (1851.)
D'après le dessin appartenant à M. Rouart.

Émancipé, l'homme des champs n'a point vu comme d'autres, disparaître les difficultés de l'existence : tel il était en 1789, tel il se retrouve en 1889, avec les marques indélébiles de son origine et les stigmates de ses souffrances séculaires. Pour lui, la terre n'a point changé, toujours aussi aride, toujours aussi marâtre. Ne faut-il pas, aujourd'hui comme autrefois, faucher, faner, lier les gerbes, battre en grange, vanner, répandre le fumier, labourer, semer. D'où, chez

ceux qui restent fixés au sol, la persistance du même type à travers les siècles. Malgré toutes les idylles de Rousseau et de Theuriet, le pauvre laboureur est encore tel que le dépeignait Chateaubriand, retournant la terre de son tombeau avec le soc de sa charrue et mêlant ses sueurs brûlantes aux pluies glacées de l'automne.

Qu'il ait la cotte ou le bourgeron, blouse blanche ou blouse bleue, l'ouvrier, lui non plus, ne s'est guère modifié depuis 1800, tout au moins depuis le moment où il a rejeté ce qu'il avait encore conservé de son costume dix-huitième siècle. Ainsi les ouvriers crayonnés par Duplessis-Berteaux ont encore, quelquefois, des allures d'opéra-comique; trente ans plus tard, lorsqu'Henri Monnier dessinera ses types professionnels, la physionomie générale aura bien changé. La casquette et le chapeau rond deviendront, dès lors, la coiffure générale : seuls quelques indépendants, tels les typographes et les peintres en bâtiment, chercheront à se distinguer, arborant le bonnet de police en papier et le chapeau-artiste, à cône élevé; fantaisies des époques heureuses, qui disparaitront peu à peu au fur et à mesure que le siècle avancera, et que le travail indépendant sera étouffé par le travail réglementé.



Fig. 70. — Ouvrier-terrassier. Tableau de Roll. (Salon de 1882.) (Actuellement au Musée de Genève.)

Notre époque ne connait plus le serf attaché à la glèbe, mais elle a encore son paria, le mineur; depuis 1817 « l'année chère », elle a,



Fig. 71. — Appel des mineurs. — D'après le tableau de Delance, au Salon de la Société nationale des Beaux-Arts (1890). (Actuellement au Ministère des Travaux publics.)

en quelque sorte, supprimé les famines, mais elle a vu naître les grèves. Dans bien des contrées, il y a cent ans, en n'employait pour descendre dans les entrailles de la terre que des criminels endurcis; aujourd'hui l'honnête ouvrier va chercher en ces profondeurs son pain quotidien, heureux s'il n'y trouve point la nuit éternelle. Dénouement quelquefois horrible, qui couvre la contrée de veuves et d'orphelins, qui répand partout menaces et imprécations, tandis que la grève, en promenant ses masses irritées, met souvent en péril l'usine, ce château du nouveau seigneur, l'industriel. Ici, la cohue des veuves éplorées; là, la poussée des modernes « meurt-de-faim », aux vêtements noirs et déchirés, aux peaux bronzées et décharnées.

Autrefois, c'étaient de simples agglomérations; aujourd'hui, ce sont des villes entières, couvertes d'une pluie continue de fine poussière, remplies d'une épaisse fumée, avec leurs maisons aux noires façades, avec leurs fours aux hautes cheminées toujours en flammes, avec leurs ruisseaux de fonte en fusion, avec leurs avalanches de coke toujours

rouge. Ici, les mines d'Anzin; là, les forges du Creuzot, seigneuries du charbon et du fer, où viennent s'échelonner, se grouper autour de la résidence directoriale les petites maisons basses des ouvriers flanquées d'un pauvre jardinet.

Féodalité moderne dans toute son implacable nécessité, traînant après elle je ne sais quelle mystérieuse grandeur et quelle empoignante tristesse.

Faut-il dire, en terminant, il n'y a plus de classes, il ne reste que des situations et des intérêts, des employeurs et des employés, des producteurs et des consommateurs. Je ne sais, mais le XIXe siècle dans son entier, peut être considéré comme ayant vu se former, gran-



Fig. 72. — La Grève. — D'après le tableau de Roll, au Salon de 1880.
(Actuellement au Musée de Valenciennes.)

dir et disparaître le règne de la bourgeoisie. Demain une question primera tout : l'organisation des rapports entre le capital et le tra-

vail, l'organisation de la société industrielle et scientifique appelée à remplacer la société politique. Or, tous les partis actuels, politiques ou religieux, s'occupant de cette grande question, tous créant des cercles, des associations, des corporations, on se demande quelles influences prévaudront. En un mot, la société de demain sera-t-elle athée ou chrétienne, matérialiste ou idéaliste? C'est ce que l'avenir seul nous apprendra; et cet avenir s'appelle déjà le vingtième siècle.



Fig. 73. — La Gloire Nationale.
Frontispice du *Rodeur Français* (1826).



LES FEMMES ET LEUR ROLE

L'ÉMANCIPATION. — LA BEAUTÉ

La femme du premier Empire et son peu d'influence. — Sympathie des femmes pour la Restauration; leur rôle prépondérant. — Les idées émancipatrices de 1830 et de 1848. — Le type de la bourgeoise. — Les femmes du second Empire. — Émancipation intellectuelle de la femme. — L'ouvrière et la paysanne. — La religieuse. — Les types de la beauté au XIX[e] siècle.



Il est des sociétés qui représentent la femme; d'autres personnifient l'homme : il est des époques essentiellement masculines; d'autres se distinguent par leurs qualités féminines. Si la femme n'exerce aucune autorité visible sur la direction des affaires publiques, cependant son influence n'est pas moins considérable, également puissante sur l'homme et sur l'enfant; si bien que, pour dégager l'esprit des générations disparues, il faut connaître en même temps l'homme et la femme, le père et la mère.

Après les espérances déçues de la Révolution, après les aspirations émancipatrices si éloquemment traduites par M[me] Rolland, le Directoire léguait à la France une société féminine tout imbue de paganisme.

Les femmes avaient rêvé de pouvoir, formulé des théories, puis, avec une ardeur non moins grande, s'étaient jetées dans les plaisirs; et voilà que, subitement, le Consulat les rendait au seul gouvernement de leur ménage, et peu après, les contenant plus étroitement encore dans les liens domestiques, l'Empire faisait reconnaître par la loi l'autocratie maritale, tempérée, il est vrai, à l'aide du divorce. D'abord, elles furent charmées, captivées : sensibles au succès, elles vinrent au devant du triomphateur, attirées par la jeunesse, profondément remuées par l'éclat des victoires, par les splendeurs de tout un brillant état-major. Elles souriaient, dans le rayonnement des jeunes années, à cette pompe, à ce décor, à ces lauriers cueillis dans toutes les capitales de l'Europe : la femme n'a-t-elle pas toujours aimé l'audace, les fêtes, le luxe! A leur tour, elles électrisèrent les guerriers, elles rendirent le soldat invincible; à leur tour elles laissèrent sur les champs de bataille des traces non équivoques de leur dévouement, elles usèrent de leur pouvoir pour faire le bien, pour adoucir les exigences du vainqueur.

Mais derrière Bonaparte voilà que surgit Napoléon, le mouvement perpétuel, la guerre en permanence. Et l'homme des armées d'Italie n'est déjà plus le même; il semble qu'en se dirigeant vers le Nord il ait perdu de son idéale beauté. « Ceux qui, dix ans auparavant, nous étaient apparus comme des figures de médaille antique », écrit une femme de 1810, « prenaient les traits crochus de tourmenteurs de peuples. » L'image me paraît juste, mais il convient encore d'ajouter ceci : elles aussi, les femmes avaient changé. Jeunes filles en 1790, mères aujourd'hui, elles avaient des enfants que la conscription allait ravir et, peut-être, faucher; elles ne vivaient plus que dans des transes perpétuelles, sans entrain et sans sommeil.

Voulez-vous entrer dans l'intimité de cette vie qui ne connaît plus le repos, lisez le tableau qu'en trace l'auteur des *Mœurs administratives :* « Sous le règne du turbulent Napoléon, durant ces quinze années de mouvement perpétuel, quel employé a jamais trouvé le temps de lire un journal, de donner un quart d'heure à son frugal déjeuner! Quel sous-chef pouvait se flatter de coucher dans son lit,

ou d'assister au repas que sa femme avait préparé? Vainement, hélas! elle tempérait les bouillons d'or d'un pot-au-feu qu'il ne devait pas consommer; vainement, elle tourmentait l'édredon pour lui préparer une couche voluptueuse : une multitude d'ordres inattendus, partant de l'Élysée, de Saint-Cloud ou de la Malmaison, venaient soudainement attacher les commis à leurs tables, et les déclarer en permanence. La fièvre électrique du maître communiquait à tous sa rapide étincelle. Jusqu'à ce qu'on eût développé en colonnes les résultats qu'attendait son impatience; jusqu'à ce qu'on eût emprisonné en décrets ou en sénatus-consultes son énergique volonté qui allait frapper cent trente-six départements, les jours étaient sans relâche, les nuits étaient sans repos. Alors la mère, la femme, la sœur du commis, séparées de lui par une rue ou par un carrefour, étaient huit jours sans nouvelles d'un fils, d'un frère ou d'un époux. Quelquefois seulement le commissionnaire du coin, transformé en courrier extraordinaire, allait calmer leurs inquiétudes par un petit billet où étaient exprimées à la hâte, les assurances d'une santé certifiée par le timbre du ministère.



Fig. 74. — Mme de Souza (1761-1836). — Portrait de Chretien, d'apres une gravure de l'*Almanach des Dames* pour 1831.

« Quelques vétérans bureaucrates se souviennent encore de ces temps laborieux où l'appétit et la soif, le travail et le repos, l'amitié et les affaires étaient circonscrits dans le ministère. Son hôtel était la patrie; ses bureaux la famille. »

Ainsi séparée des siens, maintenue dans un complet isolement de la chose publique, obligée d'animer par sa seule présence le foyer domestique, si des enfants n'étaient point là pour le peupler, la femme du premier Empire a dû vivre beaucoup en elle-même et par elle-même. La volonté puissante du maître se faisant sentir partout, elle n'a alors accès, ni dans les cabinets de travail, ni dans les salles

d'audience. On ne pourrait pas citer une seule nomination de maréchal, d'évêque ou de receveur général à laquelle elle ait pris part, même indirectement, les sous-préfectures échappent à ses tendres sollicitations, et les jeunes auditeurs ne lui devront jamais la conquête de leur humble brevet. Mais, plus tard, durant les années sombres, elle sera admirable de dévouement et de sacrifice, elle ressuscitera les vertus antiques; comme Mme de La Valette, elle exposera sa vie pour sauver les siens, victimes des passions du jour. Elle montrera, à la fois, de la résignation et de l'énergie.

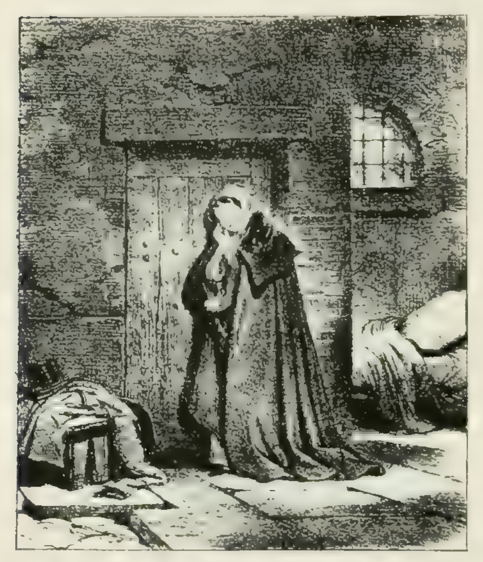


Fig. 75. — Mme de La Valette sauvant son mari, en 1815.
D'après une lithographie d'A. Deveria.

Dire que sous un tel régime les femmes furent opprimées, comme d'aucuns l'ont écrit, est loin d'être exact. La vérité est qu'elles furent captivées; la vérité est que Napoléon, sans être insensible aux charmes du beau sexe, entendait gouverner et élever sa génération en dehors de certaines influences féminines. L'animosité que Mme de Staël montra envers le souverain, le peu de sympathie que lui témoigna Mme Récamier ne sont point des faits isolés, sans connexion avec les idées du jour : ces deux personnalités marquantes se faisaient l'écho des sentiments qui avaient cours dans leur monde, et tout particulièrement, dans la fraction libérale et lettrée de la bourgeoisie.

Il ne faut donc point s'étonner si le retour des Bourbons a été accueilli avec joie par les femmes tenant salon, vivant de spéculations philosophiques : certaines correspondances, publiées en ces dernières années, feraient même supposer qu'elles ne furent point étrangères à cet événement, tant leur enthousiasme pour les petits-fils de Henri IV se manifesta d'une façon bruyante. Chansons, estampes,

placards, sont là pour rappeler aux générations futures les exclamations dont retentit alors la capitale, les rondes folles exécutées devant les Tuileries, les mouchoirs blancs agités aux fenêtres, les robes fleurdelysées sortant comme par enchantement des fonds des couturières, les drapeaux blancs improvisés couvrant subitement Paris. A voir tout ce blanc, ces voiles et ces draperies, on eût dit, affirme le *Nain Jaune*, une immense procession de communiantes.

Chose singulière, la Restauration fut le gouvernement de prédilection des femmes, et, cependant, c'est Charles X qui essaiera d'enlever aux filles les garanties que le Code Napoléon leur avait accordées par l'égalité des partages; et, cependant, c'est vers 1817, que le vicomte de Bonald, dans son livre *Du divorce et de la société domestique*, écrivait : « L'homme et la femme ne sont pas égaux, et ne pourront jamais le devenir. »

Mais peu leur importait : les idées napoléoniennes étaient venues trop tôt ; ce n'est point cela que cherchait alors la femme. La Restauration lui rendait ce qu'elle voulait : une certaine autorité publique lui permettant de prendre part, si ce n'est aux destinées, du moins à l'administration du pays. « Sous Napoléon », dit l'auteur des *Mœurs administratives* qui me servira, ici encore, de guide, « la femme d'un ministre n'avait point d'avis; maintenant elle est puissance et doit l'être. Cet empire qu'elle a sur le cœur d'un mari dans toutes les choses d'affection et de sentiment, pourquoi ne l'exercerait-elle pas sur les portefeuilles? Ne peut-elle donner un bon conseil, indiquer un heureux choix? »

Donc la femme est redevenue, comme au siècle dernier, partie agissante et active dans les affaires publiques; son action part du salon, du boudoir, de la chambre à coucher, mais contrairement à ses aïeules, elle n'est point légère ni frivole : son esprit sérieux, son goût sévère, sa piété se voient dans tous les faits du jour, au théâtre où la censure sera impitoyable pour les productions équivoques, à l'Académie où entrent l'archevêque de Paris et M. Soumet.

Ainsi prend naissance tout un personnel féminin dont M. Ymbert s'amusera spirituellement : « Il n'est pas téméraire d'avancer, »

estime-t-il, « que la grande majorité des fonctionnaires est mariée; il est peut-être non moins exact de reconnaître, au train dont vont les choses, que les femmes ont repris sur leurs maris fonctionnaires une bonne moitié du pouvoir exécutif. Nous comptons en France plus de soixante mille fonctionnaires; imaginez quelle doit être la puissance d'action de leurs soixante mille femmes, autorisées aujourd'hui à jeter quelques fleurs sur l'administration, à introduire de la grâce dans le recrutement, de la tendresse dans les finances et de l'amour dans les fournitures! » Et se laissant aller à sa vèrve, l'auteur des *Mœurs administratives* qui me paraît avoir sur l'ingérence des femmes, des idées quelque peu napoléoniennes, nous conte plus d'une histoire du domaine de la haute comédie. Telle cette femme de ministre mettant la main aux discours de son mari, lui donnant des leçons de grâce et de faconde, recueillant aux séances des notes sur ses gestes maladroits, sur ses intonations fausses. Petite faiblesse qui sert cependant à définir un état très particulier, surtout si l'on veut bien ne pas oublier l'énergie dont firent preuve les princesses à la Cour des Bourbons.

Les femmes de la Restauration devaient se montrer nettement hostiles à la monarchie de juillet : plus que pour Napoléon encore, elles firent le vide. Mais une nouvelle génération grandissait, libre, hardie, dégagée des anciens préjugés, qui allait intervenir dans les questions à l'ordre du jour, abandonnant l'administration et le champ restreint des salons, pour batailler dans la presse, ou se hausser à la tribune. Partout, on trouve la femme en vedette : à la *Revue des Deux-Mondes*, George Sand; à la *Presse,* Mme Émile de Girardin, et Daniel Stern; partout, on discute sur la condition des femmes. Elles accaparent la « République des Lettres » et préparent la « République politique et sociale » de 1848. N'est-ce pas en 1833 que paraissent *Indiana* et *Valentine*, portant, dans le livre la polémique des fouriéristes et des saint-simoniens contre le mariage, les *Lettres sur la condition des femmes au XIXe siècle*, de Mlle Gatti de Gamond, *la Saint-Simonienne*, de Mme Joséphine Lebassu. Livres, revues, journaux, s'emplissent de ces grands mots :« éman-

cipation du sexe », « femme esclave », « femme libre », et les héroïnes « très libres » des romans sont, pour ainsi dire, données en exemple. Telle la Pulchérie de *Lélia*.

En 1815 Jeanne d'Arc, Jeanne Hachette, réapparaissant dans les estampes, inspirèrent les libératrices modernes qui se faisaient représenter casquées, empanachées, le sabre au clair; en 1830, la mode des longues redingotes à la propriétaire aidant singulièrement au déguisement, quelques femmes imiteront George Sand qui venait d'arborer le costume masculin sous lequel elle est restée populaire. Elle-même s'est portraiturée dans *l'Histoire de ma Vie* sous sa redingote-guérite en gros drap gris, pantalon et gilet de même acabit. « Avec un chapeau gris et une grosse cravate de laine j'étais absolument, » dit-elle, « un petit étudiant de première année. Je ne peux pas dire quel plaisir me firent mes bottes : j'aurais volontiers dormi avec. » L'émancipation poussait ainsi à la « masculinisation ». Plus tard, dans les clubs de 1848, on verra apparaître les femmes avec des toilettes qu'on pourrait appeler « mixtes », mélangées qu'elles sont de formes et d'ornements appartenant aux deux sexes.



Fig. 76. — L'Héroïne de 1815. D'après une gravure au pointillé. — Type d'une des images populaires de l'époque représentant la duchesse d'Angoulême.

Mais, dès l'origine de cette période bourgeoise et platement constitutionnelle, uniquement occupée de questions terre-à-terre, les fortes têtes avaient jeté l'étendard de la révolte : les unes se portèrent vers les réformes sociales, les autres donnèrent dans les pleurs et dans les clairs de lune romantiques, soutenant, exaltant ces romanciers, ces poètes, ces peintres qui, sans

leur appui, fussent peut-être toujours restés des inconnus.

Ce furent les femmes qui imaginèrent, qui imposèrent la religion saint-simonienne, ce furent encore des femmes qui, après la dispersion du saint-simonisme, vinrent grossir l'armée du « fouriérisme. » Telle Mme Clarisse Vigoureux, auteur des *Paroles de la Providence.*



Fig. 77. George Sand en costume d'homme (1804-1876). D'après la gravure de Calamatta.

Le succès du père Enfantin, père suprême de la communauté établie à Ménilmontant, près Paris, sera surtout un succès féminin. N'était-il pas un fort bel homme, avec sa barbe longue et soignée, avec sa pose étudiée, et ceux qui l'entouraient, vêtus d'une tunique bleue évasée s'ouvrant sur un gilet blanc mystique, pantalons collants également blancs, toque de velours rouge, écharpe flottant sur les épaules, ceinture ceignant les reins, n'avaient-ils

pas, pour plaire, cette originalité du costume, ce charme de la couleur que recherche volontiers le beau sexe. Enfin, lorsque la justice intervint dans les affaires de la communauté, le Père ne devait-il pas émettre la prétention d'être défendu par deux dames, ses disciples ferventes, Cécile Fournel et Aglaë Saint-Hilaire.

Du reste, qu'ils fussent pour ou contre le mariage, tous les réformateurs éprouvaient la nécessité de placer leurs théories sous la protection du sexe.



Fig. 78. – Enfantin (1796-1864) dans son costume de Père de la secte saint-simonienne. — D'après une gravure coloriée de l'*Histoire du Socialisme*.

Tandis que Clara Démar, qui devait définitivement compromettre le saint-simonisme, lançait un « appel au peuple » pour l'affranchissement de l'esclave féminine, dans lequel se retrouvent les principes de la *République* de Platon, Cabet consacrait à la femme et « à son malheureux sort » un petit volume dont le succès fut vite considérable.

Ce qui ne s'était pas encore vu, des journaux défendant spécialement les intérêts féminins, se créaient, se popularisaient, se multipliaient; *Tribune des Femmes*, *Avenir des Femmes*, *Voix des Femmes*. Et les idées émancipatrices progressaient, gagnaient en hardiesse. En 1845, un certain abbé Constant, auteur lui-même de *l'Assomption de la femme* et de *la Mère de Dieu*, publiait l'œuvre posthume, quelque peu incohérente, de Flora Tristan, et la présentait au public sous un titre non moins bizarre : *l'Émancipation de la femme ou le Testament de la Paria*. Flora Tristan qui se croyait la femme Messie, qui, « après avoir lutté comme un démon, rêvait la transfiguration du martyr pour s'envoler au ciel sur les ailes d'un ange », Flora Tristan, esprit exalté par la souffrance, trouvant trop ternes les théories

développées jusqu'à ce jour, ne demandait plus l'égalité des sexes, mais prétendait substituer la souveraineté des femmes à celle des hommes. La femme représentant dans la nature l'amour et l'homme la force, elle concluait, tout naturellement, à la supériorité de l'amour intelligent sur la force brutale.

Ces idées, sorties de quelques cerveaux exaltés, n'étaient nullement, est-il besoin de le dire, les idées des bourgeoises, non point qu'elles fussent dans leur intérieur de véritables reines, comme on l'a écrit souvent, mais parce que, femmes d'ordre et de dévouement, elles savaient se placer au-dessus des spéculations dangereuses. Celles d'une imagination plus vive et d'un niveau intellectuel plus élevé se passionnaient bien pour les œuvres de George Sand et de Balzac, mais ne se laissaient pas entraîner par les extravagances d'un romantisme échevelé. Il se présenta même ceci d'assez curieux que plus les émancipées jouaient au bas-bleu littéraire et politique, plus les femmes des classes moyennes se détachaient de ce qui, la veille encore, les captivait si profondément. Elles n'en continuèrent pas moins à lire leurs auteurs favoris, mais d'une façon plus discrète, presque en cachette, si l'on peut s'exprimer ainsi. Lorsque la *Revue des Deux-Mondes* dut se séparer de George Sand, les abonnées firent bien quelque peu la moue, cependant, dès ce moment, elles n'osèrent plus afficher sur leurs tables les œuvres d'un écrivain mis en quarantaine.



Fig. 79. — Dame saint-simonienne. — D'après une grav. coloriée de l'*Histoire du Socialisme*.

Non seulement les lectures mais aussi les conversations allaient prendre une tournure différente. Jadis, sous le premier Empire, les

femmes, parfois traitées en villes conquises, ne craignaient point les propos galants et cavaliers; sous la Restauration, les plus charmantes, les plus fêtées, entourées de toutes les frivolités de la mode et du luxe, parlaient en diplomates, en juristes consommés, sur les matières les plus graves de la politique : justesse d'idées et d'expres-



Fig. 80. — Mme Dorval, de la Porte Saint-Martin et du Théâtre-Français, principale interprète des drames romantiques (1792-1849). — D'après la lithographie originale de Léon Noel.

sions rien ne leur manquait. Et voilà que, maintenant, les propos revêtaient un caractère plus banal, envahis par les choses du ménage, de l'intérieur, d'une vie, en somme, terre à terre. Tout en s'insurgeant contre le côté positif introduit dans l'existence par les hommes, les femmes, en fait, se laissaient, elles aussi, gagner par ce manque d'idéal, donnant ainsi raison à ceux qui, depuis 1830, parlaient d'abaissement du niveau intellectuel.

De Paris passons aux départements.

Voici de quelle façon M. Bardoux, à qui rien de ce qui concerne

la vie des classes moyennes n'a échappé, apprécie l'état intellectuel des femmes de la province durant cette même période.

« Ce qui était à craindre pour elles, c'est que, ne vivant plus, comme leurs mères dans une société éclairée, elles ne perdissent la curiosité d'esprit. Elles ne se laissèrent pas en général, même mariées, séduire comme les Parisiennes, par les héroïnes de George Sand et de Balzac. Le péril pour elles était, ou la vulgarité qui vient de l'abaissement des goûts, ou l'exagération des petites vanités qui rétrécissent le jugement. Elles restaient intelligentes en affaires, gardiennes de l'honneur du foyer, et ambitieuses des gloires locales pour leurs maris et leurs fils.

« Il y avait, cependant, quelques exemples de cette forte race de femmes qui avaient compris les événements, qui s'y étaient associées et qui gardaient dans leur costume, dans leur allure, dans leur langage, la sève vigoureuse des caractères faits pour élever une race. Leur fond était une sorte de mesure en toute chose, ce bon sens un peu terre-à-terre qui préserve des sentiments excessifs, connaissant la vie et ne se laissant entraîner que jusqu'au point qui leur convenait, plus aimantes qu'amoureuses, avant tout dominées par leurs devoirs de maternité. »

Je n'ajouterai rien à ce tableau de la bourgeoise si ce n'est que, malgré toutes les transformations opérées depuis 1848, le type ainsi défini se retrouve encore intact aujourd'hui, non seulement en province, mais même à Paris, tant certaines dispositions d'esprit, d'une caractéristique générale, peuvent se perpétuer à travers les époques les plus différentes.

J'ai dit que les femmes émancipées de la génération de 1830 avaient préparé 1848. Un fait certain, c'est qu'elles prirent part au mouvement, essayant, sans succès naturellement, de fonder des clubs à l'usage de leur sexe, ou demandant l'autorisation d'élire les représentants et d'être élues. George Sand surtout, se jeta avec passion dans la mêlée. Liée avec Ledru-Rollin et les principaux chefs du parti, elle popularisa par ses articles l'idée républicaine dont elle avait, depuis longtemps déjà, pris la défense dans la *Revue des Deux-*

Mondes, tant que ce recueil voulut bien supporter pareils « emportements démocratiques ».

Quoique ce mouvement ait été de courte durée, il faut reconnaître qu'il y eut alors réellement dans l'air comme un écho des anciennes agitations au sein de la famille. Le malaise n'était pas seulement



Fig. 81. — Midi. — Lithographie originale d'Achille Deveria pour la serie *Les Heures du jour*.

* La personne ici représentée est Mme Achille Deveria.

entre les hommes, on pouvait redouter de le voir s'accentuer entre les sexes. Pendant que le socialisme « gynophile » continuait ses déclamations sur « l'émancipation » et sur la tyrannie du sexe fort, M. Ernest Legouvé, digne fils de celui qui, en 1801, en pleine période belliqueuse, avait publié le *Mérite des Femmes,* donnait au Collège de France un cours sur la condition civile des femmes. Comparaison assez piquante qui montre combien cette constante

étude de la personnalité féminine est un des traits du siècle.

Les exagérations de 1848 se reverront, soit aux jours de trouble, comme 1871, où les clubs mirent en évidence tout un personnel curieux à étudier, soit en ces années finales où les questions déjà tant de fois posées semblent venir chercher une solution définitive, où les congrès pour l'émancipation se succèdent et redoublent d'attrait, rapprochant pour un instant les extrêmes et plaçant côte à côte celles qui cherchent le relèvement moral, l'émancipation sociale, l'égalité politique, mais, en somme, la femme ne se laissera plus prendre aux théories révolutionnaires, aux rêveries des cerveaux exaltés.



Fig. 82. — Un club de femmes en 1848.
D'après une estampe satirique de l'époque.

L'Empire vint et ce fut une brusque rupture : rupture dans les idées, rupture dans la façon de concevoir le féminisme. Eux-mêmes les révolutionnaires, Proudhon en tête, remirent la femme à sa véritable place, c'est-à-dire au foyer. « Inférieure en certains points à l'homme, » dit le célèbre théoricien, « supérieure en d'autres — partant équivalente — elle doit être néanmoins subordonnée dans la famille au mari ».

C'était péremptoire; aussi, malgré les répliques éloquentes d'adversaires en tête desquels se faisait remarquer Mme Juliette Lamber, la question fut-elle définitivement tranchée.

Heureuse alors, tout à la joie de vivre, la France allait voir surgir un nouveau monde qui a sa page dans l'histoire du dix-neuvième siè-

cle. Du haut en bas, les femmes semblaient s'être donné le mot pour mieux asseoir leur autorité, pour former l'homme à leur image. Successivement mondaines, mystiques, pratiques, rêveuses, depuis



Fig. 83. — Dame Rose. Tableau d'Alfred Stevens (Musée de Bruxelles). D'après la gravure de F. Jasinski publiée dans *L'Art*.

1800, elles redevenaient bien réellement femmes, dans l'acception du dix-huitième siècle, c'est-à-dire désireuses de luxe et chercheuses d'inconnu. Résultante de générations tour à tour passionnées pour Chateaubriand, pour Lamartine, pour Balzac, elles avaient conservé un certain cachet poétique. De George Sand elles

tenaient un sens très net de la force des passions, une sorte de sentimentalisme altier. Enfin elles semblaient être les images vivantes de ces héroïnes créées par Eugène Sue, allant à la chasse, faisant des armes, intrépides cavalières, nageuses pleines de charme, non moins acharnées joueuses. Plus rien de la femme comme on la comprenait autrefois, mais déjà tout ce qui devait constituer la femme de demain.

Aimable, séduisante au possible, la femme du second Empire a montré au fond, un sentiment d'art très personnel, une indépendance d'idées peu commune. Ne s'inquiétant, ni des opinions, ni des façons de vivre, dégagée de toutes les mesquineries dictées par l'esprit de coterie, encore si puissant quelques années auparavant, elle a admirablement préparé cette fusion des classes qui devait se résumer en un type unique, en dehors de tous préjugés sociaux : la femme charmeresse.

De même que la société de 1830 avait trouvé avec l'argent son élément de pouvoir, de même la société du second Empire a trouvé avec le féminisme la formule moderne, la grâce, le charme, ce je ne sais quoi qu'on a appelé le « chic ». Sous le premier Empire, les deux aristocraties se tenaient à distance : sous le second Empire, tous les mondes se sont mélangés par la femme. Certes l'exemple venait de haut, mais l'exotisme, il faut le dire, a grandement contribué à ces rapprochements.

La femme du second Empire a connu les larmes et la douleur, elle qui ne rêvait plus que fêtes et plaisirs. Accusée de légèreté, elle s'est montrée vaillante, elle a prouvé que les qualités primordiales du sexe, jadis tant prisées, n'avaient point cessé de lui appartenir, que derrière la mondaine on était toujours certain de rencontrer la compagne vaillante et la mère dévouée. Contrairement à leurs aïeules de 1815 qui avaient vu dans l'ennemi presque un libérateur, les femmes de 1870 entretinrent le feu sacré du patriotisme, et relevèrent les courages. Et depuis lors, on vit nombre d'entre elles s'obstiner à porter le deuil de leur Cour, de leur vie de plaisir et de leurs enfants tombés pour la patrie.

Mais les générations nouvelles, n'ayant pas l'obsession du passé, ont continué le mouvement, l'impulsion donnée : la société féminine de 1890 est lancée, inconsciente, dans le tourbillon des plaisirs, comme la société de 1869. Les mères lisaient Feuillet; les filles analysent Bourget. Les mères avaient une Cour; les filles ne comptent plus les salons qui leur servent de Cour. Non seulement le mélange,



Fig. 84. — Jeune fille passant l'examen de solfège. — D'après une gravure des *Jeunes filles aux examens et à l'École*. (Firmin-Didot et Cie.)

la fusion se sont accentués, mais il semble s'être formé, par leur intermédiaire, comme un monde spécial du plaisir, vivant de sa vie propre, en dehors de toute autre préoccupation.

Est-ce tout? Non point. Ce siècle a vu l'ascension de la femme en bien d'autres domaines, et c'est par là qu'il restera caractéristique.

En 1800, elle est avant tout épouse et mère; c'est par l'homme qu'elle va monter, sentimentale Juliette à laquelle il faut un Roméo chamarré d'or : elle ne vit que de sa vie féminine, pour peupler le foyer et pour plaire. Cent ans après, elle a franchi les bornes étroites

de la demeure maritale, elle déploye une activité fébrile, un besoin de production jusqu'alors inconnu, elle n'est plus seulement la compagne de l'homme, elle est devenue sa concurrente. Combien illusoire doit lui apparaître cette égalité des droits jadis réclamée avec tant d'éclat : par son intelligence affinée, par son intuition native, elle lutte partout à armes égales.

En 1800, le beau sexe compte quelques écrivains, des poètes principalement, qui populariseront l'école de la « souffrance constante » et des « âmes incomprises », quelques peintres, des miniaturistes surtout, — ce genre avait pris sous la Révolution alors que nombre de jeunes veuves durent songer à vivre par elles-mêmes. Mais, ces exceptions établies, la femme reste confinée dans l'intérieur : l'influence qu'elle exerce par son salon, les intrigues qu'elle ourdit pour le triomphe de la bonne cause, pour le placement des protégés — n'est-ce pas l'heureuse époque des cousins! — ne sortiront pas de son domaine habituel. Seul le commerce de la petite bourgeoisie, le détail, est entre ses mains; et là, femme d'ordre et de tête, elle chiffre, elle aune, elle fait marcher une maison comme un colonel son régiment. Aujourd'hui, si dans la plupart des magasins, elle a dû accorder à l'homme une place toujours plus grande, et cela pour satisfaire au caprice même des acheteuses, en revanche, toutes les fonctions libérales sont prises d'assaut par elle. La voici médecin, avocat, professeur; honorables exceptions, dira-t-on. Soit, à l'heure présente, mais exceptions qui n'infirment point la tendance, qui posent les premiers germes de la révolution prête à s'accomplir dans les idées, dans les destinées du sexe, qui dénotent l'existence d'une activité intellectuelle inconnue aux précédentes générations. Trop à l'étroit dans le cercle restreint du ménage, la femme monte à l'assaut des places et des fonctions. La voici qui annonce l'intention de briguer des fauteuils académiques.

Ce ne sont plus, comme avec la génération de 1830, des besoins d'idéal incompris, étouffés sous les conventions mondaines; c'est, d'une part, une nécessité sociale qui force les déshéritées à se conquérir, sous une forme nouvelle, ce capital sans lequel elles ne sont

plus rien; c'est, d'autre part, une soif de science qui leur fait, sans regret, abandonner les soins de l'intérieur à des mains mercenaires, pour se précipiter aux cours, aux conférences, aux leçons publiques. La fin du siècle verra ainsi surgir un type nouveau, emprunté à la civilisation germanique, la jeune mère retournant sur



Fig. 85. — Cours de M. Caro à la Sorbonne (1885). — D'après un dessin original de Loevy.

les bancs de l'école, faisant des devoirs, soutenant des thèses, passant des examens.

Lorsque, en 1849, écrivant ses souvenirs de quinze ans de séjour à Paris, Charles Forster célébrait ainsi les qualités domestiques des Françaises : « Qui est-ce qui débarbouille les enfants? la femme. Qui fait le ménage? la femme; la cuisine? la femme; qui fait les approvisionnements pour la maison, très souvent pour le commerce? la femme, toujours la femme, partout la femme », il ne se doutait guère que, cinquante ans plus tard, cette activité, ce courage, cette énergie

seraient, dans les petits ménages surtout, tournés vers des objets bien différents. A une époque où il ne se trouve plus de rois pour épouser des bergères, la femme sans dot a préféré s'émanciper par l'instruction, malgré les décevances, malgré l'encombrement des carrières.

Aussi, quelle révolution dans l'organisme!

Au commencement du siècle, la plupart des établissements publics sont encore fermés aux femmes — en 1815 des étrangères auront quelque peine à visiter l'école de médecine — et ni George Sand ni la plupart des « émancipées » de 1848 ne paraissent avoir prêté grande attention à ce côté de la question, mais, peu à peu, les portes s'ouvrent, discrètement d'abord, puis avec moins de parcimonie. C'est le Collège de France, c'est le Muséum; en 1864, à la suite d'une pétition présentée par plusieurs Parisiennes, c'est la Sorbonne. Aujourd'hui, écoles, cours, conférences affluent : les femmes se lancent dans les découvertes, les femmes parlent de fonder des cercles.

Au commencement du siècle, la femme fonctionnaire n'existe pas. Jouy nous montre à quels préjugés on vint se heurter, lorsqu'il fut question d'introduire le sexe faible à l'Imprimerie Royale. A la loterie seule, il trônait. Aujourd'hui, grâce aux services nouveaux que réclame sans cesse l'application des grandes découvertes modernes, il est partout ; dans les postes, aux télégraphes, aux téléphones.

Et ce mouvement ascendant appartient en propre au XIX[e] siècle, qui, non content de supprimer les distinctions sociales, paraît également vouloir effacer les différences entre sexes. Presque entièrement confiné dans la moyenne bourgeoisie, il n'a pas encore gagné les élites sociales. Certes, la femme des classes élevées, moins superficielle que ses devancières, a, en 1890, des connaissances approfondies, surtout un sens esthétique très développé, mais la peinture, la musique, le chant, constituent, pour elle, les seules occupations nobles.

Un tel changement dans la direction des esprits, une telle éducation n'ont pas été sans modifier profondément le caractère général

du sexe. Il a acquis un certain pédantisme, un certain orgueil scientifique que ne possédaient point les générations précédentes, et, s'il fallait d'un mot caractériser les grandes époques, on pourrait reconnaître : à 1800 le charme conquérant, à 1815 l'esprit d'intrigue et la piété, à 1830 les qualités de l'intimité, à 1848 les révoltes



Fig. 86. — Femmes téléphonistes. — D'après un dessin original de Loëvy.

des passions, à 1860 le plein épanouissement des qualités aimables, à 1890 le besoin de connaissances spéciales.

Assurément, quelle que soit son importance, ce mouvement n'est point général; dans les villes mêmes, s'il a émancipé la partie intellectuelle de la classe féminine, il est resté sans influence prédominante sur l'ouvrière dont le sort ne s'est guère modifié malgré les éloquents plaidoyers de M. Jules Simon et de son école. On peut même se demander si le développement de la grande industrie,

si l'accroissement des manufactures n'ont pas été pour l'ouvrière libre et indépendante les véritables engins exterminateurs de sa santé et de son bien-être. La machine à coudre ayant supprimé la « couseuse » et la machine à lin « la fileuse », l'ouvrière s'est vu brusquement enlever les sources de son travail, jetée dans une crise économique d'autant plus redoutable que ses salaires sont, partout,



Fig. 87. — Types de paysannes : *Les Glaneuses* (1857). — Dessin de J.-F. Millet.
(Photographie Braun, Clément et Cie.)

inférieurs à ceux de l'homme et qu'il lui faut encore lutter contre la concurrence des établissements privilégiés. Lutte de tous les jours, vraiment épique, qui conserve à la femme son caractère de souffrance et qui fait d'elle la « grande sacrifiée » venant se briser, être frêle et sans appui, contre le privilège des salaires aux mains de l'homme et contre le formidable machinisme inventé pour les besoins d'une production toujours plus étendue.

Dans les campagnes, le spectacle n'a point changé, les idées ne se sont pas modifiées. Si l'ouvrière meurt de faim, la paysanne, on l'a dit éloquemment, meurt de travail, esclave non pas tant de

l'homme que de la terre, des animaux dont elle a la garde et l'entretien, des exigences des saisons. Le paysan est emancipé civilement; la paysanne est enchaînée de toutes façons. Qu'on lise les récits de voyage de Johanna Schopenhauer, la mère du célèbre philosophe, en 1817, ou ceux d'un démocrate américain pendant l'année



Fig. 88. — La sœur Rosalie (1787-1856). Type de la sœur de Saint-Vincent de Paul. D'après Ferdinand Gaillard (une des œuvres maîtresses de la gravure moderne).
(Reproduction autorisée par M. le docteur Dewulf.)

du centenaire, les tableaux auront les mêmes couleurs. Que dis-je! en 1889, le côté champêtre, l'aspect idyllique de 1817 ont disparu, l'usine est là qui se dresse, menaçante, aux côtés du modeste abri au toit de chaume : laissée par la terre, la paysanne est reprise par la manufacture. Certes, Michelet avait bien vu quand il comparait la situation des paysannes à celle des nègres, quand il les qualifiait ainsi : « négresses blanches ».

Mais ce que le siècle, dans son ensemble, malgré ses profonds bouleversements, a à peine effleuré, ce sont les habitudes religieuses de la femme, c'est son esprit d'abnégation, son besoin de dévouement. Accommodante à Paris où les belles dames tiennent surtout à suivre le prédicateur en renom, la dévotion en province conserve son caractère primitif; dans plus d'une ville, dans plus d'un village, bourgeoises et paysannes se pressent aux portes des confessionnaux comme si nous vivions encore à ces époques de foi profonde où le mysticisme étreignait des populations entières. Plus nous avançons, plus cette influence paraît vouloir grandir; accentuant, féminisant l'esprit de l'Église.

Comme le prêtre, la religieuse a peut-être perdu quelque chose de ce vernis aristocratique et mondain que lui avait donné le dix-huitième siècle, mais par l'enseignement, par la charité, elle garde sur les destinées de la France une influence considérable. Qu'elle vienne des villes ou des campagnes, qu'elle soit la résultante de vocations subites, d'existences brisées, ou qu'elle perpétue par tradition cette sélection des populations provinciales, prenant aux champs leur sève bienfaisante, elle est encore entourée de toute son auréole, de toute la conception idéale du passé. Cherchant à laïciser la charité, le siècle voudra avoir des infirmières civiles; cette création de sœurs laïques, si l'on peut s'exprimer ainsi, n'a modifié en rien ni la situation ni l'influence de la religieuse. Non seulement la classique « sœur de charité » reste ce qu'elle était antérieurement, mais il semble, à voir combien souvent elle apparaît au chevet des malades de confession différente, qu'elle soit devenue la personnification vivante du dévouement, figure essentiellement populaire, toujours intacte sous la cornette, également respectée par toutes les opinions religieuses.

Après avoir ainsi décrit la femme dans ses classes, dans ses idées, dans ses figures principales, il ne sera peut-être pas sans intérêt de faire revivre, en ses grandes lignes, la beauté féminine, si toutefois pareille chose aussi fragile, aussi ondoyante, se peut définir. Un fait est acquis aujourd'hui, contre lequel on se fût violemment élevé au-



COSTUMES PARISIENS

GRAVÉS PAR GATINE D'APRÈS LANTÉ (vers 1820).

Bonne d'enfants. — 2. Lingère ambulante. — 3. Cantinière de la garde nationale. — 4. Bouquetière.

trefois : la beauté, même sous sa forme idéale, n'est point immuable et, non seulement les siècles, mais les générations se présentent à nous avec des physionomies bien différentes, abstraction faite de l'influence que les modes peuvent avoir, soit sur le visage soit sur la tournure. D'autre part, à côté de ces physionomies changeantes — résultat des idées, des préoccupations du moment — il y a, en quelque sorte, des qualités de race qui restent immuables ou, du moins, qui se modifient rarement. C'est ainsi que, une fois le type de la Française du siècle formé, on ne trouvera plus aucune différence entre la Parisienne de 1820 et la Parisienne de 1890, comme esthétique générale, comme sens intuitif de la toilette. Je n'en veux pour preuve que ce portrait, tracé par Forster entre 1830 et 1845 :



Fig. 89. — Mlle Juliette Dodu, décorée de la Légion d'honneur et de la médaille militaire pour sa conduite pendant la guerre de 1870. Portrait par Lœvy d'après une photographie.

« C'est pour les Parisiennes que l'on a inventé cette expression intraduisible dans toutes les langues connues, de *minois chiffonné,* qui, malgré la critique, dit que tout en elles est fait pour plaire.

« La Parisienne est, avant toute chose, gracieuse; sa beauté consiste dans l'animation de son visage, dans le feu brûlant de sa prunelle; sa taille est svelte, allongée, aux contours délicats. Le développement de la poitrine et des épaules est un peu restreint, mais ses hanches sont hardiment accusées, sa jambe artistement modelée. Leur pied est petit, avec le cou-de-pied cambré et élevé; elles peuvent lutter, sous ce rapport, avec *las señoras* espagnoles, qui, comme chacun sait, ont des pieds admirables. En général, les bras de la Parisienne sont gracieusement attachés, arrondis, terminés par des mains petites, douces, du plus charmant contour, et surtout excessivement soignées. »

Or je ne sache pas que rien doive être retranché, aujourd'hui, à ce portrait émanant d'un observateur fidèle, d'un appréciateur sincère des charmes de la Parisienne.

Et maintenant, à l'aide des portraits peints, à l'aide des beautés soigneusement décrites par les écrivains et les romanciers, cherchons à restituer les types du moment, ceux qui servent d'original, ceux dont on retrouve facilement, dans une époque, l'allure, le costume, le ton, la façon d'être et même jusqu'à la façon de dire; mais sans vouloir en rien généraliser, sans prétendre appliquer à toutes les classes la physionomie d'une élite sociale seule appelée à faire figure dans le monde et devant la postérité.

Voici les femmes du premier Empire, opulentes, aux assises solides — ainsi les aimait le maître — au regard conquérant, à l'attitude fière, aux fraîches carnations, à l'appétit robuste, du reste, mangeant pour *se faire du teint*. Les mouvements ont une certaine brusquerie voulue, les poses, multiples et diverses, sont savamment étudiées; l'ensemble, quelque peu charnu, ne manque pas de majesté. Telles la duchesse de Bassano, la comtesse Regnault de Saint-Jean-d'Angély, la comtesse Visconti, Pauline Borghèse, Caroline Murat, la princesse de Salm, Mme Hainguerlot, Mme de Ponte-Corvo, Mme Récamier elle-même, quoique avec plus de nonchalance dans le corps, avec plus de mélancolie dans le regard, quoique avec certaines réminiscences dix-huitième siècle.

Chez elles, tout est appris; chez elles, tout vise au solennel. Ce n'est pas seulement une aristocratie de date récente ; c'est encore une aristocratie qui tient à se caractériser, à ne point être confondue avec l'ancienne noblesse. Donc, à côté des éblouissements que comportent tous les luxes, les femmes de l'Empire eurent bien réellement des manières à elles. Sans cesse dansant, sautillant, marchant à peine,



Fig. 90. — La princesse de Salm, surnommée par Chénier « la Muse de la Raison » et le « Boileau des femmes. » (1767 1845). Portrait de Girodet-Trioson. — D'après la lithographie originale de Maurin.

glissant comme des sylphes légères, pinçant leur jupe d'un geste entendu, allongeant leurs bras peu vêtus, mettant leurs gants avec art et méthode.

Le visage, l'air, l'attitude se modifièrent lorsqu'apparut *Psyché et l'Amour* de Gérard. Alors, ce fut le règne de la pâleur; factice ou réel, le rouge dut entièrement disparaître, et les femmes se rendirent intéressantes par le visage « à la Psyché ». Plus tard, *Corinne* tournera la tête aux belles dames de 1807 et de 1808 : se croyant au cap de Misène, toutes prendront des poses inspirées, pinceront de la lyre ou de la harpe, couvriront leurs épaules d'une écharpe volant à tous les vents. Femmes romanesques, dans le sens « troubadour », égale-

ment dignes de passer à la postérité par l'excentricité de leurs noms; souvenir de la période directoriale, encore à la mode en 1830.

Ouvrez le *Journal de Poche*, curieux almanach de 1804, vous trouverez la liste complète de ces prénoms prétentieux et antiques, aux terminaisons quelquefois bizarres. D'Adamina, d'Agrippine, d'Amanda, d'Ambrosine, d'Androméa, d'Arabella, d'Artémise, d'Atala même, sans oublier Aurore, on arrive à Bérénice, à Bridgetina, à Calipso qui évoque en nous le souvenir de la grotte, à Caroline, alors nom royal, à Cléopâtre quelque peu déchu, à Clodomir que prendront indifféremment filles et garçons, à Cœlina dont on fera, plus tard, l'enfant du mystère, à Corinne, nom cher à toutes les femmes.

Puis voici, mélange des souvenirs de l'antiquité et du moyen âge, des sultanes et des amours royales, Daphné, Déjanire, Diane, qui survivra à toutes les révolutions, Egérie, Erato, Ermance dont l'orthographe est encore latine, Estelle, Esther qui ne rencontrera plus d'Assuérus, Eulalie, Euphrasie qui se confineront, par la suite, chez les vieilles filles, Florella, Gabrielle, Galathée, Gracieuse, Gulnar qui florira surtout à la période romantique, Honora, Hortense et Joséphine, noms d'impératrices qui resteront dans les familles bonapartistes, comme Marie-Antoinette chez les royalistes, qui se populariseront aussi de la même façon, Idalie, Idoménée, Irène, Isaure, Laïs, Léda, Léopoldine qui, de nos jours, se rencontrera particulièrement en Belgique, Lesbie, Lodoïska, Lycoris, Malvina, Mathilda, Maxence, Mélanie, Minerve, Mirza, Nancy, depuis affectionné surtout par les jeunes Anglaises, Nelly devenu également étranger, Niobé, Octavie, Olimpie, Palmira, Pauline qui sera bien porté comme tous les prénoms de princesses, Pauliska petit diminutif familier.

Et toujours le même mélange; toujours les mêmes influences. En suivant l'ordre alphabétique on trouve: Pénélope, Phryné, Psyché, Pulchérie, Roxane, Sapho, Sélisca, Stratonice, Terpsichora, Thalie, Théodore, Timoclée, Valentine, Vénus qui ne sera pas donné avec toute la discrétion voulue, Vesta, Virginie, très aimé des bourgeoises depuis Bernardin de Saint-Pierre, Wertherie qui marque bien l'in-

fluence exercée par Werther sur la société du jour, Wilhelmine popularisé par les grandes-duchesses, Zénobie, Zoé, Zoflora, Zulma clôturant dignement la liste; — longue et pittoresque nomenclature qui ne rétablit pas seulement la personnalité civile de toute une génération féminine, qui donne l'origine de nombreux noms encore couramment en usage; véritable document sur les mœurs, les idées, les préférences de la période initiale du siècle, qui permet, ce semble, de restituer avec plus de précision les multiples physionomies abritées derrière, qui montre avec quel soin on cherchait des prénoms extraordinaires, pour que les jeunes personnes ne fussent pas exposées à confusions regrettables avec leurs caméristes.

Voici les femmes de la Restauration, plus minces, plus pâles, plus agréables que belles, — la beauté classique semble ne plus être à la mode, — avec des apparences de malaise, quelques-unes s'exerçant à copier les airs et les attitudes des figures de *missel*. Les unes, femmes d'ancien régime, cachent leur coquetterie avec un soin extrême, marchent les yeux baissés comme si elles sortaient de leur *ogive;* les autres frappent, au contraire, par l'éclat de leur parure, tenant à bien prouver que leurs maris ont en main le sceptre de l'industrie. A la froideur calculée des profils romains succédera le mélancolisme byronien mis à la mode par les hommes. Comme beauté la reine incontestée sera Mme de Barante; comme élégance, l'arbitre suprême sera la duchesse de Berry.

Mais les traits douteux ont pris le haut du pavé et, s'il faut en croire Mme de Girardin, nombre de femmes du jour qui, certes, ne manquaient pas d'esprit, avançaient leurs jolis pieds quand on regardait trop longtemps leur visage. D'autres écrivains, il est vrai, attribuent cette sorte de timidité à des motifs absolument différents. « Tandis que la femme du premier Empire, écrit l'un d'eux, visitant Paris en 1825, affecte une certaine crânerie et supporte sans baisser les yeux le feu des regards étrangers, la femme de la Restauration, modeste et même gauche, facilement absorbée dans ses pensées, est une rêveuse et une mélancolique. Alors même qu'elle fixe quelqu'un d'une manière directe et prolongée, ses regards sont absents de la per-

sonne qui les reçoit, parce que sa pensée est toujours ailleurs, vers les souvenirs d'antan, vers les pages et les châtelaines. » Influence gothique qui a réellement contribué à donner une physionomie nouvelle, et qui se fera également sentir dans les noms alors octroyés. Eglive, Elvire, Laure, Claire, Raymonde, Rosine, Valentine, Orphise, aussi



Fig. 91. — Mme Damoreau-Cinti, du Théâtre-Italien, de l'Opéra et de l'Opéra-Comique (1801-1863). — D'après la lithographie originale de Vigneron (vers 1829).

typiques pour le sentimentalisme de la Restauration que les autres pour le sentimentalisme de l'Empire.

Voici les femmes de la monarchie de Juillet, nerveuses, aux sensibleries outrées, continuant par genre, la conception moyenâgeuse de la Restauration.

Contrairement à leurs ancêtres, ces femmes mangent peu et se nourrissent de choses légères pour ne pas grossir, pour ne pas apparaître « matérielles ». « On se mit à l'eau », dit le Dr Véron dans ses *Mé-*

moires d'un Bourgeois de Paris, « les femmes du bel air prétendirent ne plus se nourrir que de feuilles de roses. Elles créèrent cet usage à table de ne remplir et de ne parfumer leur verre qu'avec leurs gants, comme pour bien constater leur sobriété ».

Guerre aux joues roses et fraîches, c'est mal porté, « commun »



Fig. 92. — Mme de Mirbel, miniaturiste, peintre de la maison de Louis XVIII et de Charles X (1796-1849). Tableau de Champmartin. — D'après une gravure d'Henriquel-Dupont.

au possible. Mais s'évanouir est fort à la mode. Toute femme qui se respecte doit avoir « ses vapeurs ». « Du temps de l'Empire », dit Mme de Girardin, dans ses *Lettres Parisiennes,* « on s'évanouissait volontiers pour un rien, pour un mot, pour un regard; puis, sous la Restauration, tout à coup on a cessé de s'évanouir; voilà maintenant qu'on se révanouit. »

Et de cette époque date bien réellement la science de l'évanouissement, sous ses formes multiples, évanouissements politiques, évanouissements dynastiques à l'usage des femmes de négociants nouvellement présentées aux Tuileries, évanouissements lyriques, lors de



Fig. 93. — Satisfaction. Jeune femme contemplant son chapeau dans la glace.
D'après la lithographie originale de Jean Gigoux (1832).

l'exécution de quelque morceau à grand effet ; évanouissements sympathiques ou romanesques, de toute antiquité, à la portée de toutes les classes. Évanouissements rapides ou prolongés, suivant les besoins de la cause; évanouissements réels et trop souvent factices, dont s'empareront la comédie et la satire sociale, qui permettront à Devéria et à Gavarni de crayonner et les femmes qui font des scènes, et les femmes qui fondent en larmes, et les femmes qui se traînent aux genoux, en



Mme Antonin Moine, femme du sculpteur romantique, mort en 1849. — D'après la lithographie originale de Léon Noël

esclaves repentantes, femmes idéales ou femmes matérielles, toutes vraiment belles, étalant un luxe royal sur des mœurs bourgeoises. Toutefois, ces femmes étaient trop heureuses de leur récente élévation pour se livrer indéfiniment aux douleurs, aux sacrifices, au « gothisme » et même au romantisme. Rachel, que se disputaient le faubourg Saint-Germain et la Chaussée d'Antin, Rachel, qui colportait sur les deux rives les imprécations de Camille ou le songe d'Athalie, allait, jusque dans les plus petits détails de sa personne, servir de modèle aux physionomies du jour.



Fig. 94. — Mme Victor Hugo (Adèle Foucher), 1804-1868. — Tableau de Louis Boulanger. — D'après une eau-forte de Célestin Nanteuil, pour *L'Artiste*.

La fin du règne vit éclore le type très fêté, très chanté depuis, du joli *minois* dont Mme de Vaines restera le parfait modèle, et le type de la femme *sémillante,* si bien dépeinte dans le théâtre de Scribe, qui trouvera en Mme Volnys une de ses figures accomplies, qui conservera sa popularité jusqu'à la fin du second Empire. Et si l'on veut connaître les femmes les plus en vogue de l'époque, celles qui donnèrent réellement le ton, celles qui furent les reines de l'élégance et du bon goût, il faut feuilleter la curieuse publication *Les belles femmes de Paris*, où se rencontrent, côte à côte, Mme Gibus, la belle chapelière, et Mme de Toreno, la belle ambassadrice, Mme de Girardin et Mme Victor Hugo, Julia Grisi, Léontine Fay, Cornélie Falcon,

tous les *Kepseakes* où ces types divers se trouvent reproduits à l'infini; il faut surtout examiner dans leurs détails, les portraits de la duchesse d'Istrie, de la comtesse Lehon, de Lady Dorsay, de la duchesse de Grammont, beautés différentes d'origine, de race et de



Fig. 95. — Trois Grâces : Léontine Fay, Jenny Vertpré, Mlle Dormeuil.
D'après la lithographie originale de Grevedon, vers 1834.

genre, qui commençaient à accentuer le cosmopolitisme de la société parisienne.

Enfin, voici les femmes du second Empire, belles créatures à la taille élevée, au maintien superbe, portant haut une tête souvent rêveuse dont le profil correct faisait la gloire des portraits officiels de Winterhalter et des poétiques fantaisies de Baron. Beaucoup eurent la

beauté olympienne, beaucoup popularisèrent à nouveau le genre de l'école vénitienne; toutes cherchèrent à se rapprocher de l'Impéra-



Fig. 96. — La duchesse de Mouchy (princesse Anna Murat). Portrait par Chaplin, à l'Exposition des *Portraits du Siècle* (1883). — D'après une grav. de Baude (*Monde illustré*, 23 février 1884).

trice comme physionomie générale, toutes cherchèrent les ressemblances dix-huitième siècle, lorsque la souveraine se prit de passion pour la pauvre reine. Immense chaîne de dames, au premier rang desquelles brillaient d'un éclat sans pareil la marquise de Galliffet,

la comtesse de Pourtalès, la duchesse de Mouchy, la princesse Murat, la duchesse de Morny. Toutes ces femmes eurent la *joliesse* des cours du seizième siècle, tandis que, par leur toilette, par les falbalas et l'ampleur des paniers, elles rappelaient quelque gracieux Watteau. Un moderne « embarquement pour Cythère » greffé sur un biscuit de Saxe. Aux *jolis minois* du temps de Louis-Philippe avaient succédé les *gentilles frimousses*, et cela pendant que le genre chiffonné continuait à régner parmi les filles du peuple.

Ainsi apparaissent les filles de ce XIXe siècle, qui s'ouvre en ressuscitant Junon et se ferme au milieu du mélange de tous les types et de toutes les races, conservant cependant à la Française son charme et sa distinction.

Malgré ses spirituelles et pimpantes marquises, le féminisme du siècle passé ne sera, en effet, jamais le féminisme de notre époque. Autrefois, si étendu que fût son domaine, il restait, cependant, plus spécial : aujourd'hui, « la jolie femme » a déteint sur tout; il semble même qu'elle ait enlevé à la vieille dame quelque chose de la considération, du respect, de « l'auréole » dont l'ancienne société l'avait entourée.

Jadis, celle-ci faisait autorité dans le monde; elle était bien réellement la « douairière », digne, grave, sérieuse, exquise de distinction, bonne et affable, malgré le mépris un peu hautain qu'elle affichait pour les idées nouvelles. Au milieu de ce charme, de cette situation privilégiée, sa gaieté paraissait survivre intacte. Quels que fussent ses travers, quelle que fût sa *dégaine,* — telle, pour citer une figure connue, cette duchesse de Luynes, belle-mère de Mathieu de Montmorency, aux traits durs, irréguliers, à l'aspect masculin, à la grosse voix, vêtue de costumes sans nom — elle savait quand même en imposer et l'on respectait toujours en elle la grande dame. Aujourd'hui, en ce siècle de vapeur où tout marche, où tout se renouvelle, la femme âgée n'a plus la même position, je veux dire qu'on lui demande de suivre le mouvement, qu'on ne lui permet plus de s'isoler, qu'on ne lui témoigne plus autant d'égards. D'où cette différence considérable, au point de vue des

mœurs sociales : autrefois, les jeunes femmes se pliaient aux exi-



Fig. 97. — Mme Suzanne Rose, type de la femme âgée de notre siècle, comme Mme Létine, d'Aug. de Saint-Aubin, pour le XVIIIe siècle. Portrait peint par Sandys. — D'après l'eau-forte de Rajon

gences des vieilles; aujourd'hui, les vieilles doivent venir au-devant de la jeunesse, si elles ne veulent se voir délaissées. Avec sa poudre à la maréchale, la vénérable marquise rayonne sur le dix-huitième

siècle, tandis que la femme de trente ans inventée par Balzac tient tout le XIXe à ses pieds.

Enfin, dernière particularité, peut-être voudra-t-on savoir comment vivaient ces femmes élégantes qui viennent de défiler devant nous en leurs traits caractéristiques. Adressons-nous donc aux contemporains.

Voici les goûts, les occupations de la femme de 1812, d'après l'*Ermite de la Chaussée-d'Antin*. Dans son lit, elle a lu *Mlle de la Fayette,* elle s'est endormie en rêvant aux héros de Mme de Genlis. Sa première pensée, une fois habillée, a été pour le chapeau que vient de lui envoyer la modiste en renom, *un amour* du prix de cinq cents francs, ce qu'elle s'empressera de ne point dire à son mari. Puis, elle s'est occupée de ses pauvres. « Après avoir écrit quelques billets, » nous dit-elle, « j'ai demandé mes chevaux et je me suis jetée dans ma voiture, en camisole, enveloppée dans un cachemire, et j'ai été au bain. » — Retour à une heure, déjeuner, puis, avec son mari, visite à la *Bataille de Marengo* de Vernet, « un tableau qui fait courir tout Paris ».

Au sortir, rencontre d'un petit neveu dans le *carick* duquel elle va au bois de Boulogne, promenade courte, du reste, car à quatre heures elle est au manège, puis la voici avec une amie, courant les boutiques. « Il y avait un monde *fou* chez Lenormand, où, » nous apprend-elle, « il est du bon ton de se montrer... Courtois avait reçu des châles de cachemire. Après avoir été essayer des chapeaux chez Leroi, commander une garniture de camélias chez Nattier, prendre chez Tessier quelques essences et des pastilles d'aloès, je suis rentrée chez moi à cinq heures et me suis mise aussitôt à ma toilette. » A cinq heures et demie dîner, le soir aux Français, avec son mari, où c'était leur « jour de loge » ; vu *la Gageure*. Enfin, après le spectacle, fini la soirée chez une amie, la comtesse de C., qui avait une petite fête d'enfants, soupé, joué au *creps* où, avec son mari toujours, elle a perdu des sommes considérables. Bref, notre élégante termine ainsi son récit : « Je serai forcée, pour acquitter cette dette, de revendre à Sensier ma parure d'émeraudes. Je suis rentrée à quatre heures. »



La Française de 1884. (Portrait de Jeanne Granier.)
D'après la pointe-sèche de Rodolphe Piguet, exécutée pour l'*Estampe française* (épreuve d'état).

Maintenant, conduits par Mme de Girardin, pénétrons auprès d'une élégante de 1840. Celle-là s'endort en lisant *Mauprat* de George



Fig. 98. — Mme Volnys (Leontine Fay), type de la femme elegante vers 1840. Tableau d'Anais Colin (Salon de 1841). — D'apres la gravure de A. Riffaut.

Sand, les *Mémoires du Diable* de Frédéric Soulié, l'*Auberge rouge* de Balzac, ou un roman maritime d'Eugène Sue, — les poésies de

Musset sont déjà bien passées de mode — se lève à huit heures, se coiffe d'un bonnet de dentelles, surveille les leçons de sa petite fille, prend son bain à domicile, va admirer la *Prise de Constantine*, d'Horace Vernet, passe au manège, achète, comme son aïeule, des étoffes et des fleurs, ne méprise ni les équipages soigneusement attelés, ni les coûteuses parures, mais, mue par un singulier esprit de calcul, d'économie mesquine, elle ne craindra pas de courir les magasins au rabais pour « trouver des capotes à vingt-deux francs, des bonnets de tulle à sept livres dix sous ». Elle dîne plus tard, va au théâtre plus tard, ou bien joue au whist fort sagement avec quelques jeunes amies, et malgré cette existence mouvementée prenant fin assez avant dans la soirée, ne se couche guère passé minuit.

Après cet embourgeoisement, 1890 reprendra tout l'éclat, toute la fébrile activité de la période initiale. Les noms, les habitudes, les mœurs auront pu changer; la vie de l'élégante ne se sera pas modifiée. A ce point de vue, l'œuvre du siècle reste debout, à peine entamée par l'invasion des mœurs étrangères, anglaises ou américaines. Malgré les séances chez les pâtissiers et chez les couturiers, malgré les « Expositions » des grands magasins, auxquelles une mondaine ne saurait se soustraire, on retrouve les chapeaux de cinq cents francs, la promenade au bois de Boulogne devenu « le Bois » tout court, le manège, les petits et les grands Salons; le tout assaisonné d'habitudes prises un peu partout, comme ces visites, en groupes féminins, aux Musées, aux curiosités de la capitale, choses dont les femmes à la mode, autrefois, s'inquiétaient peu. Car la « genreuse » moderne est esthétique et lettrée : elle a subi l'air ambiant, et, contrairement aux femmes *chic* du second Empire qui n'osaient pas afficher trop ouvertement ce qu'elles savaient, elle fait montre de nombreuses connaissances, toujours à l'affût de ce qui est nouveau, raffiné, seyant, original.

La femme des générations précédentes avait des heures où elle s'appartenait, où elle était aux siens, à son intérieur; la femme actuelle continuant Mme Benoiton, de joyeuse mémoire, n'a plus

un instant à elle, et dévorée par une fiévreuse activité, ne peut tenir en place. C'est le mouvement perpétuel en action. Mais, rap-



Fig. 99. — Type de femme moderne : M[lle] Darlaud (Théâtre du Gymnase). Portrait peint par André Brouillet (Salon de 1888). (Photog. Boussod, Valadon et Cie).

prochement caractéristique, on pourra voir l'élégante de la fin du siècle se porter à l'œuvre d'un peintre militaire, tel Raffet, ou aller admirer les grandes toiles rétrospectives, telle la *Reddition d'Hu-*

ningue de Detaille, comme sa charmante aïeule allait « contempler, dans tous ses détails, » la *Bataille de Marengo.*

Toujours la recherche des aristocraties ou des privilégiés : au dix-huitième siècle l'idéal féminin, c'était le marquis; au dix-neuvième, ce sera le militaire; jadis, les raffinements de l'esprit et de la toilette, aujourd'hui l'allure conquérante ou la tenue noble, en sa fière réserve, de l'armée de la patrie et du devoir. Supériorité intellectuelle ou supériorité morale; suprêmes attirances pour la femme.



Fig. 100. — La Jeune Mère. — Terre cuite de Chapu.



L'ENFANCE ET LA MATERNITÉ

JOUETS ET JEUX. — ÉDUCATION.

L'enfance autrefois; l'enfance aujourd'hui. — Caractère familial de l'enseignement. — Les enfants terribles, produit du siècle. — La maternité. — Le gamin. — L'enfant roi. — La nourrice et le parrain. — Promenades et hygiène du premier âge. — Plaisirs et jeux. — Nature de l'éducation actuelle. — Développement physique.



'ENFANCE, au dix-huitième siècle, ne tient dans le monde, qu'une place restreinte, non que les enfants n'aient déjà, et comme toujours, du reste, vécu de leur vie propre, mais elle ne s'est pas encore émancipée et, surtout, elle ne préoccupe point l'attention publique.

Alors, les parents ne se piquaient nullement de tendresse, ils se contentaient d'embrasser leurs enfants le dimanche : « On amenait à madame la marquise ses deux fils dans son cabinet de toilette pendant qu'elle se faisait *accommoder;* elle tendait la main droite à l'aîné, la main gauche au plus jeune; ils baisaient chacun cette main respectueusement, sans prononcer une parole, et puis l'abbé les emmenait, et tout était dit pour l'amour maternel jusqu'au dimanche suivant. »

Autrefois, l'enfant était considéré comme un être incomplet — ce qu'il est en réalité — notre siècle en a fait un être privilégié qu'on se plaît à voir grandir, qu'on aime entendre babiller. Il y a, avant tout, de l'homme dans l'esprit philosophique du siècle passé, même alors que la femme, comme sous la Régence, impose ses élégances : perdue dans la hiérarchie des classes sociales, l'enfance n'a exercé sur lui aucune action directe.

M. Ernest Legouvé qui a écrit sur les pères et les enfants au XIX[e] siècle, des ouvrages justement appréciés, me semble avoir fort bien saisi cette différence.

« Les enfants, » écrit-il, « occupent aujourd'hui une place beaucoup plus grande dans la famille : on vit plus avec eux, on vit plus pour eux; soit redoublement de prévoyance et de tendresse, soit faiblesse et relâchement d'autorité, on s'occupe plus de leur santé, on surveille plus leur éducation, on songe plus à leur bien-être, on écoute plus leur opinion. Ils sont presque devenus les personnages principaux de la maison. Un homme d'esprit caractérisait ce fait par un seul mot; il disait : « Messieurs les enfants! »

Avec ces idées nouvelles, l'enfant ne sera plus, comme autrefois, un membre sans influence de la famille, tenu à distance respectueuse du chef; il apparaîtra avec toute son individualité, rapproché des parents par l'affection. Tutoyé par les siens, il les tutoye presque partout, quoique quelques familles aristocratiques croient devoir rester fidèles, par égard pour les principes, à l'antique tradition du *vous*, quoique certaines familles bourgeoises aient adopté cette appellation cérémonieuse, pensant ainsi se donner une noblesse qu'elles n'ont point.

Mais ce qui caractérise le mieux le profond changement introduit dans nos mœurs, c'est le fait qu'autrefois on ne portait pas le deuil des enfants, tandis qu'aujourd'hui, pour employer les expressions dont se sert M. Legouvé, « un père, une mère, auraient horreur de voir leurs corps parés de couleurs riantes, quand leur âme est dans le désespoir; on peut même dire que les seuls deuils éternels sont ceux qui suivent la perte d'un enfant. »

En un mot, les deux siècles précédents avaient connu l'esprit de race, l'esprit de famille sous son côté solennel et hiérarchique, ils étaient restés fermés au sentiment de l'intérieur, de la vie intime, ils n'avaient pas vu l'enfant s'imposer dans la maison, y prendre une place à laquelle, de nos jours, aucune mère ne sera insensible. Et pour bien marquer la modification introduite dans les mœurs, le législateur



Fig. 101.— L'Éducation maternelle sous la Restauration. — D'après une lithographie de Vivant-Denon.

a fait de l'enfant cet héritier légitime qu'on ne peut plus dépouiller sous aucun prétexte.

Cette médaille aux brillants reflets aura, il est vrai, son revers : l'ingratitude filiale, qui se manifeste surtout dans les campagnes. J'ai dit, précédemment, que le sort de la paysanne ne s'était pas amélioré ; la situation du paysan ne vaut guère mieux, lorsqu'il se trouve livré à l'avidité et à la rapacité de ses héritiers. Sur ce point même, le campagnard pourra regretter l'ancien régime, qui tenait les fils en respect.

Quoi qu'il en soit, quatre idées principales semblent se dégager de l'organisation de la famille au XIXe siècle, et M. Legouvé les formule comme suit :

La prédominance et la supériorité du principe de l'affection ;

L'avènement de la doctrine d'individualité ;

La double éducation de l'enfant par le père et du père par l'enfant ;

Le développement de la vie commune entre les parents et les enfants.

Très certainement, ce sont les guerres perpétuelles du premier Empire qui ont éveillé chez les femmes le sentiment de la tendresse maternelle : plus elles ont vu leurs enfants livrés à l'impôt barbare du sang, plus elles ont senti le besoin de les entourer de soins jaloux. L'éducation était rude, le collège avait les allures d'une caserne ; il fallait bien réserver à ces petits quelques douceurs. La Restauration apporta un esprit déjà différent, et la monarchie de Juillet donna à l'enseignement un caractère familial et démocratique qu'il n'avait pas encore revêtu. Les fils du Roi, les enfants des princes vinrent sceller, pour ainsi dire, l'union du pays et de la monarchie, en se mêlant au peuple, en partageant son éducation et ses jeux. Alors la distribution des prix, dans les collèges, se trouva être une des solennités nationales de l'année. Écoutez Mme de Girardin en 1837 :

« C'est un beau jour pour les parents, même quand ces parents sont rois. Une mère a dit un mot charmant en apprenant que son fils avait le premier prix d'histoire : « Dans sa position, c'est le prix que « j'aime le mieux. » Cette mère est la reine des Français...

« C'est une heureuse idée que le roi a eue de donner à ses fils le droit d'éprouver une des plus belles émotions de l'enfance, et pour lui-même, c'est un doux plaisir de quitter un jour les ennuis du trône, pour venir en père de famille voir *couronner* ses enfants, comme un bon bourgeois. Le seul privilège qu'il se soit réservé est celui d'amener tous les siens à cette cérémonie, faveur refusée aux autres parents. Le duc d'Aumale et le duc de Montpensier avaient donc, de plus que les autres, le bonheur d'avoir pour témoins de leurs succès

tous leurs parents, tantes, sœurs et frères; on ne les reconnaissait princes du sang, entre tous les élèves, qu'à ce surplus de famille interdit aux autres. »

Il faut insister sur ce point, car c'était, en somme, le triomphe d'un principe nouveau. Jusqu'alors l'éducation, dans les grandes familles, et, à plus forte raison, dans la famille royale, était restée étrangère à l'esprit du pays; l'égalité avait été souventes fois, affirmée entre hommes, elle n'avait jamais été appliquée entre enfants, parmi ce petit monde naturellement porté vers tous les privilèges, vers toutes les distinctions sociales.



Fig. 102. — Les enfants de la famille royale. (petits-fils de Louis-Philippe), jouant aux Tuileries. D'après une gravure de l'époque (vers 1847).

Le règne de Louis-Philippe fut la période culminante de cette éducation universitaire qui développait chez les enfants l'esprit de lutte, d'émulation, qui faisait passer les mères par toutes les sensations de l'orgueil et de la tendresse.

J'emprunte ici encore à Mme de Girardin une page qui a la valeur d'un document de mœurs :

« Les mères pleurent beaucoup dans ces sortes de cérémonies : à chaque prix une mère fond en larmes, c'est un effet physique auquel il est impossible de résister; et plus le fils est bon écolier, et plus l'heureuse mère pleure. Si, en retournant la tête, vous apercevez une famille baignée de larmes et dans un état violent de désespoir; vous pouvez être certain que c'est la mère du jeune homme qui vient d'être couronné trois fois. »

Assurément, pareille « explosion de larmes » ne se verrait plus chez les mères contemporaines, quoique l'amour des enfants ne soit pas moindre aujourd'hui, mais en se développant, en se perpétuant, la faiblesse maternelle s'est assagie. Jamais, du reste, l'éducation n'avait été aussi féminine, dans le sens de la douceur, jamais l'autorité des parents n'avait été aussi relâchée. Il semblait qu'il fallût tout permettre, tout pardonner à l'enfance par celà même qu'elle avait été longtemps comprimée. Les mères de cette génération furent des divinités familières, des providences domestiques, écartant avec empressement de la route suivie par leurs enfants tous les petits obstacles et ennuis.

Notre siècle a tout fait pour rendre l'instruction attrayante, pour apprendre aux enfants avec facilité, pour les transformer en autant de puits de science, mais cet enseignement précoce et factice a nui, dans une certaine mesure, au développement naturel des qualités imaginatives ; souvent, il a empêché la fantaisie de germer, l'individualité de se former. D'où l'absence d'originalité propre à certaines périodes ; d'où le petit nombre d'esprits distingués issus de la bourgeoisie aplanie par le niveau du juste milieu, alors que toutes les intelligences du pays viennent des deux extrêmes sociaux, d'en haut ou d'en bas. Ce sont les enfants des anciennes classes privilégiées, ce sont les enfants d'ouvriers et de paysans qui fournissent aux lettres, aux arts, aux sciences, leurs plus grandes gloires, faisant ainsi triompher à la fois les principes d'hérédité intellectuelle et d'évolution démocratique.

Voici donc les enfants au pinacle : Gavarni n'a qu'à venir, et sous son crayon satirique les « enfants terribles » prendront forme. On avait eu, autrefois, les petits polissons, les petits espiègles, les gamins des rues, la jeunesse précocement émancipée des classes roturières ; l'enfant terrible est le produit du siècle, la résultante d'un milieu particulier. Il répond, si je puis m'exprimer ainsi, à un état d'âme, faisant corps avec les mœurs et les idées du moment, au point qu'on a peine à le voir en dehors du classique intérieur bourgeois. Du reste, créature parfaitement désagréable, prêtant l'oreille à tout, répétant

jusqu'aux moindres choses, ainsi qu'un vulgaire perroquet; conséquence de la trop grande liberté, de la trop grande importance subitement accordées à ce petit être inconscient; produit de la mauvaise éducation donnée par *petit père* et *petite mère*. On a voulu faire des enfants de véritables prodiges, on les a admis dans l'intimité, on leur a donné place partout,et ce qui était à prévoir est arrivé; ils ont pris



Fig. 103. — Les Enfants terribles (1842). Titre frontispice de la 1re Série. — D'après la lithographie originale de Gavarni.

toutes les licences, ils sont devenus autant de petits tyrans insupportables. Le siècle, en sa seconde période, réagira contre cette tendance, sans cependant nullement restreindre sa sympathie vis-à-vis de l'enfance. Mais les parents sauront se rendre moins esclaves, et tous, petits et grands, gagneront à cette nouvelle façon de comprendre les choses.

Toutefois, en dehors de l'éducation qui peut beaucoup, il y a

l'esprit du moment contre lequel rien ne saurait prévaloir, et c'est lui qui l'a rendu questionneur, raisonneur, qui a ouvert en sa jeune cervelle des horizons inconnus aux êtres des générations précédentes.

Le XIXe siècle a vu ainsi germer les idées préconisées par Rousseau; ce qui était jadis pure affaire de mode est devenu chose courante, ce qui était, alors, une exception, est devenu la règle générale. A l'époque où le sentimentalisme commence à naître, la *Bonne mère* de Greuze marque profondément; cent ans après, les bonnes mères ne se compteront plus, elles sont partout. Suivez les Salons depuis 1816, depuis 1830 surtout, vous ne verrez que mères berçant leur enfant, jouant avec leur enfant, habillant leur enfant. Jadis encore êtres roses et joufflus, servant de prétexte à des études d'anges à la Boucher, ils figurent, aujourd'hui, avec leur petite personnalité, avec leurs attributs habituels, avec les jouets de leur âge. Toute mère voudra se faire peindre avec un enfant sur les genoux; toute mère aimera à se montrer jouant à la poupée; en soixante ans, plus de cent mille tableaux attesteront ainsi pour la postérité cette préoccupation, cette recherche constante de l'enfance, dans toutes les classes sociales. Au lieu des enfants, solennels et guindés, des anciens grands tableaux d'apparat, rangés pour ainsi dire par ordre de grandeur, se tenant par la main, ou relégués dans quelque coin avec les valets et les chiens, l'enfant maître, ayant déjà conscience de son individualité, placé bien en vue, afin que



Fig. 104. Faire part de naissance.
D'après une lithographie originale, en couleurs, de Cheret.

chacun puisse s'extasier sur sa gentillesse, l'enfant émancipé avant l'âge par les parents eux-mêmes, tout heureux de voir leur petit



Fig. 105. — Les Loisirs d'une mere. Tableau de Boulanger (1838). — D'apres la lithographie de H. Garnier.

s'exercer ainsi à la comédie de la vie, le poussant, l'excitant dans cette voie, créant pour lui un code du cérémonial, le faisant intervenir directement dans les choses les plus en dehors de sa portée.

Tels les aînés annonçant la naissance du petit frère; fantaisie d'iconophile qui a déjà pénétré les couches bourgeoises; tels les petits garçons et les petites filles joignant leur carte à celle de la maman en visite. « De ce qu'on est petit, il ne s'ensuit point qu'on ignore les *exigences* mondaines, » nous apprend un moderne recueil du savoir-vivre.



Fig. 106. — Le canapé (Mme Achille Deveria jouant avec son jeune enfant).
D'après la lithographie originale de A. Deveria.

Pour l'enfant des premières années du siècle, la vie paraît se résumer en ces deux termes : apprendre et obéir. Un curieux petit volume publié vers 1816 et que l'on peut, sans crainte, attribuer à Ducray-Duminil porte, en toutes lettres, ce qui suit : « Écouter ses parents, vénérer son souverain, adorer son Seigneur, c'est là le premier devoir de tout enfant bien élevé. » Et l'ouvrage, en lui-même, n'est qu'une longue succession de leçons sur l'art de faire la révé-

rence, sur les soins de propreté les plus essentiels — c'était une suite



Fig. 107. — Le Baiser. — Tableau de Toulmouche. (Salon de 1857.)
D'après la lithographie de Bracquemond publiée par *L'Artiste*.

de l'influence anglaise — sur la nécessité de l'humilité, sur l'esprit qui doit présider à la prière. Notez qu'il s'agit ici d'une sorte de civilité puérile et honnête à l'usage des classes riches.

Du reste, tous les livres de l'époque donnaient une part considérable aux formes extérieures de la politesse. « Quand je rencontre le jardinier, » dit une petite fille de *la Poupée bien élevée*, « je ne lui dis pas : Lubin, j'ai l'honneur de vous saluer ; je lui dis : Bonjour, Lubin; comme vous travaillez! Il fait grand chaud, et vous êtes tout en nage ; reposez-vous donc un moment. Et cela lui fait plaisir. » La littérature enfantine de la Restauration se complaisait dans cette étude des convenances, et c'était pour elle un excellent moyen de dresser les petits.

A côté de cela, qu'on ouvre une civilité puérile et honnête de 1890 — un album de Mars ou de Crafty — et l'on verra avant tout ce que « Mademoiselle doit faire quand, comme maman, elle reçoit ses petites amies, de quelle façon il lui faut se présenter au salon lorsque madame sa mère la fait demander, et comment elle doit distribuer ses petites grâces à la société ».

Ainsi donc : jadis tout était pour l'éducation, pour l'âme et l'esprit de l'enfant, aujourd'hui tout tend à le former pour l'extérieur, tout vise à lui apprendre de bonne heure la comédie du monde. Différences notables qui caractérisent bien les deux époques.

Il n'y a plus d'enfants! Toutes les générations, depuis soixante ans, ont, à l'envi, poussé ce cri qui exprime admirablement l'état de choses dû aux mœurs nouvelles, mais qui demande à être interprété de différentes façons. En 1830, c'est bien réellement le petit être lui-même qui apparaît dans la peinture et dans la littérature ; il meuble l'intérieur, il occupe la maman ; il est la grande poupée vivante, aux articulations données par la nature, qu'on bichonnera, qu'on pomponnera, le bon Dieu dans la maison, a dit Victor Hugo, chassant les nuages, éloignant les mauvaises pensées. La maman esclave de bébé, la maman transformée en gentille petite bonne, la maman nourrice autant qu'éducatrice ; la maman imbue de ce sentimentalisme particulier, qui la fait soupirer à la vue des tourterelles recherchant le doux murmure du ruisseau, et se lamenter sur le sort de l'infortuné mouton. « O Arthur! » dit l'héroïne d'un roman de 1833, « si vous aviez accordé à mon âme éplorée les chères

petites têtes blondes tant désirées, mes regards ne se seraient point portés vers d'autres tableaux de la félicité humaine. »

La tendresse ne revêtira pas toujours le même aspect. Dès 1850, la maternité semble être quelque peu différente : ostensiblement, la mère s'occupera peut-être moins de ses enfants ; dans la réalité,



Fig. 108. — Mere et enfant. Tableau de Roll au Salon du Champ de Mars (1891). (Appartient à M. Pellisson, à Cognac).

elle les embrassera plus, elle les pressera plus fièvreusement sur son cœur. La femme de 1830 joue à la maman ; la femme de 1850, déjà trop mondaine pour se résigner au rôle de gouvernante anglaise, montre pour sa progéniture un amour jaloux. Il semble qu'elle ait eu comme un pressentiment du mauvais sort réservé à sa vingtième année. Sous le pinceau de Toulmouche le baiser maternel, si pur, si idéal, prend une place qu'il n'avait pas encore eue précédemment et la vie entière de l'enfant pourrait se résumer en ces douces

caresses; sous la plume éloquente de Michelet, il semble que toutes les mères n'aient désormais plus qu'un désir : voir leurs petits vivre, grandir, manger bien, dormir mieux, courir dans les blés, dans les fleurs et, pour récompense, se sentir aimées par eux comme ils le sont par elles. Ce fut l'époque des enfants vifs, s'attendrissant au moindre mot, charmant par leurs réparties; plaisir et extase des parents.

Quarante ans après, nouvelle expansion, nouvelle forme de la maternité. Ce n'est plus tant le bébé, ses petites *menottes*, sa poussée quotidienne, ses cris et ses douleurs, ses joies et ses colères, qu'on verra apparaître au premier plan des estampes; les mères de 1890 affichent, avant tout, un profond sentiment d'orgueil, de satisfaction intime : elles sont fières des progrès intellectuels et de la beauté physique de leur progéniture, tout comme petits garçons et petites filles sont sensibles aux charmes, à la grâce de leur maman.

« Tes parents sont-ils riches, tes parents ont-ils beaucoup de domestiques? ta maman est-elle jolie? » Questions bien modernes que ne cessent de se poser entre eux les enfants des générations nouvelles, pris dès le berceau, par cette recherche de la grâce, de la richesse, du luxe!

Après les frères Lenain, après Chardin, après Greuze, les époques antérieures ne possèdent rien dans cet esprit. Elles nous ont donné l'enfant de noble, l'enfant de pauvre, elles ont même fourni des documents pour le gamin de Paris; c'est au XIX[e] siècle qu'il était réservé de faire entrer dans l'histoire l'enfant des classes bourgeoises, avec son rayonnement, avec les particularités de sa vie intime.

Le gamin, ce produit naturel de la rue, tient tout le siècle. La révolution le met en pleine lumière, et on le voit apparaître, toujours identique, à chaque nouvelle commotion sociale. Il a son esprit, ses réparties, ses préférences, ses convictions politiques; il est intelligent, dévoué, honnête; du reste, gai et profondément philosophe. Tel, du moins, il se montrera à nous durant ce que j'appellerai la période héroïque. Mais, il en sera avec lui comme avec l'enfant des classes bourgeoises. Trop encensé, il s'est cru tout permis, il a

perdu ses qualités premières; de la rue, il est tombé dans le ruis-



Fig. 109. — Gamin de Paris tenant un cabas. — D'après la lithographie originale d'Édouard Manet.

seau et force nous est, aujourd'hui, de le faire descendre de son piédestal. Il avait ouvert le siècle, mis au service du bien par les armées de la République, et voilà que le siècle, à son déclin, le trouve

enrégimenté dans l'armée du mal, étonnant le monde par sa perversion morale, par sa précocité criminelle.

Et cependant, ce ne sont point les encouragements au bien qui manquent. Jamais époque n'aura été aussi fertile que la nôtre en œuvres de relèvement, de soutien; jamais l'enfance pauvre, moralement abandonnée, n'aura été aussi efficacement protégée, qu'il



Fig. 110. — Diplome de membre de la *Société du Prince Impérial*. — Reduction d'apres l'original. L'encadrement est dans le goût du XVIIIe siecle : la ruche d'abeilles et les deux aigles personnifient l'Empire; le portrait de l'impératrice est d'apres le medaillon de Winterhalter.

s'agisse des institutions officielles ou des institutions privées. Si chaque jour voit retomber, dans leur misère originelle, les malheureux petits êtres que notre civilisation n'a pu arracher à la barbarie, chaque jour, aussi, voit s'élever des enfants-trouvés, des orphelins. Et c'est encore au XIXe siècle que l'enfance déshéritée devra ses fêtes, ses jours de bonheur, ses distributions de jouets, ses arbres de Noël; moments de plaisir et d'oubli qui sont comme un baume bienfaisant sur les plaies sociales.

L'enfant est certainement l'être le plus intéressant à étudier dans la société moderne, parce que tous les privilèges, toutes les situations d'état, toutes les hérédités ayant disparu, il lui a souvent

fallu, dès son plus bas âge, déployer des qualités, des aptitudes personnelles que ne lui demandaient point les époques précédentes. Des enfants-trouvés ont épousé de riches héritières, et des fils de souverains sont allés se perdre volontairement, dans les rangs de la foule anonyme. Quand Proud'hon disait : « Mieux vaudra, en ce siècle, être fils de charron que fils de monarque », il popularisait une des plus grandes vérités actuelles. L'enfance sans nom, monte, monte toujours; l'enfance titrée, disparaît impuissante, dans l'exil, sans pouvoir suivre la route toute tracée. Tel ce jeune roi de Rome obligé de cacher sa grandeur sous un titre d'emprunt; tel ce jeune duc de Bordeaux dont Tassaërt a, tant de fois, évoqué l'image; telle cette nombreuse et bouillante jeunesse élevée à la Cour du roi Louis-Philippe; tel enfin ce jeune prince — un instant l'idole de tout un peuple — allant, à la fleur de l'âge, enterrer le nom des Napoléon dans les contrées inconnues de l'Afrique barbare.



Fig. 111. — Reproduction de la lithographie originale d'Oct. Tazsaërt.

Enfin l'enfant du siècle — je parle de celui des classes heureuses — porte sur sa figure un je ne sais quoi de contentement, de satisfaction intime, de félicité quasi-royale que n'indiquent point

les physionomies des époques antérieures. N'a-t-il pas son existence particulière, ses appartements, son cercle de connaissances, ses réunions, ses bals, ses fêtes; ne joue-t-il pas au petit homme, à la petite femme; ne s'exerce-t-il pas, ainsi déjà, à la répétition générale de ce qui sera plus tard, pour lui, la vie! En vérité, ce siècle a créé et usé la jeunesse : en 1800, les conquérants du monde sont des jeunes gens pleins de foi et d'ardeur; en 1890, les vieux blasés sont des jeunes hommes de vingt ans.

Tout ce qui touche à l'enfant a suivi, depuis cent ans, la même marche ascendante. C'est ainsi que la nourrice est devenue personne d'importance, jadis reléguée au second plan, aujourd'hui triomphant aux côtés de la mère, choyée par chacun, radieuse sous son grand manteau, sous son bonnet aux larges rubans. Autrefois, confinée dans l'intérieur; aujourd'hui, comme une seconde mère, allant dans le monde, assistant aux visites, entrant partout à la suite de bébé. Autrefois, elle était en quelque sorte l'apanage des grandes familles; aujourd'hui, elle prend place à côté de tous les berceaux. Et c'est ce qui indique le profond changement accompli dans les mœurs en moins d'un siècle.

Il y a cinquante ans, en effet, c'était encore la mode parmi la classe moyenne, boutiquiers, commerçants et autres industriels, de mettre sa progéniture en nourrice : la banlieue parisienne regorgeait d'enfants que l'étroitesse des logements et l'égoïsme invétéré des vieilles habitudes ne permettait pas d'élever dans la capitale. En 1890, les plus petites bourgeoises entendent avoir une nourrice à domicile.

En 1825, les nourrices sont pour ainsi dire parquées, dans ce « Bureau de la Recommanderesse », créé sous Louis XV, d'après les descriptions de Jouy, véritable entrepôt, vaste entreprise de sevrage. En 1890, des bureaux privés donnent à cette organisation une allure entièrement différente. Aussi quelles modifications parmi les types. Sur les estampes de la Restauration la nourrice, qu'il s'agisse de la forte Cauchoise ou de la Nivernaise au corps plus grêle, apparaît indistinctement comme une pauvre femme fai-

sant, suivant l'expression populaire, des *nourritures* pour subvenir aux besoins de son ménage. En 1890, la robuste commère s'est affinée; elle a trouvé son type d'élégance, elle constitue une aristocratie. Elle prend place dans la littérature, on la met au théâtre;



Fig. 112. — Type d'enfant des classes riches, en 1892. — D'après une pointe sèche de Rodolphe Piguet.

bientôt elle va suivre les traces de son aînée en noblesse : la soubrette.

De la nourrice au baptême il n'y a qu'un pas. Depuis 1800 la cérémonie initiale de la vie n'a guère changé, les dîners sont toujours de joyeuses agapes où l'on boit, où l'on rit, où l'on chante même, les dragées n'ont rien perdu de leur vogue et, comme toujours, s'expé-

dient en boîtes sur lesquelles prend place, suivant la mode du jour, soit un dessin quelconque, soit le nom du nouveau né. Assurément, ce don de joyeux avènement, ce feu d'artifice sucré, comme l'appelaient, en 1815, les auteurs du *Voyage à l'Ile des Bonbons*, ne devait point disparaître à une époque où le berceau est entouré d'une véritable auréole. Mais, par contre, voici un personnage, jadis important, jadis célébré en un petit poème, le parrain, qui a bien perdu



Fig. 113. — Nourrice et petits enfants costumes. — D'apres un dessin original d'Edouard Detaille pour le programme de la vente au profit de la « Societe de charite maternelle » (1885).

de son ancienne grandeur. D'abord, il n'est plus tenu aux multiples cadeaux d'autrefois; les rapports qui se créent entre lui et la marraine sont purement illusoires, *compères* et *commères* n'ayant conservé du passé que leur dénomination surannée. Ensuite, depuis que père et mère ont pris leur rôle au sérieux, il ne remplit plus un sacerdoce, il n'assume plus la responsabilité que lui donnait ce titre, jadis considéré à l'égal d'une fonction.

Toutefois, à la période initiale du siècle, durant ce qu'on pourrait appeler l'ère de transformation, on rencontre encore le parrain magnifique. Jouy, dans ses études parisiennes, a tracé un amusant tableau des multiples exigences du parrainage. C'est,

comme on va le voir, une page curieuse sur les mœurs du jour :

« Je me rends, dit-il (il est parrain), chez Tessier, *à la Cloche d'Or;* on me présente une corbeille de baptême, d'un goût exquis, il est vrai; mais quatre-vingt francs! La jeune dame du comptoir arrange dans la corbeille, avec une grâce toute particulière : six douzaines de paires de gants superfins et assortis; deux éventails,



Fig. 114. — Bureau de Nourrices. — D'après le tableau de José Frappa, au Salon de la « Société nationale des Beaux-Arts » (1890). (Photog. Braun, Clément et Cie.)

l'un brodé en acier, l'autre en écaille blonde et à lorgnette; un bouquet de fleurs artificielles qui auraient défié l'œil d'un botaniste; quelques sachets, deux flacons d'essence de rose, un collier de pastilles du sérail; et me présente le tout avec une facture à vignette, montant à quatre cent vingt francs.

« Mon emplette était payée, je voulais du moins m'en faire honneur; je retournai chez Mme de Lorys (une amie qui avait conseillé l'Ermite) pour la lui montrer. — C'est fort bien! me dit-elle, la corbeille est de bon goût et *sans luxe,* la marraine en sera contente.

Voici maintenant les autres bagatelles dont vous avez besoin, et que j'ai voulu vous choisir moi-même.

« Pour l'accouchée une *veilleuse de vermeil* de chez Odiot et une *jatte* en porcelaine de chez Dagoty; j'ai payé ces deux objets vingt louis; mais c'est le moins que vous puissiez offrir à une femme qui jouit de cinquante mille livres de rente.

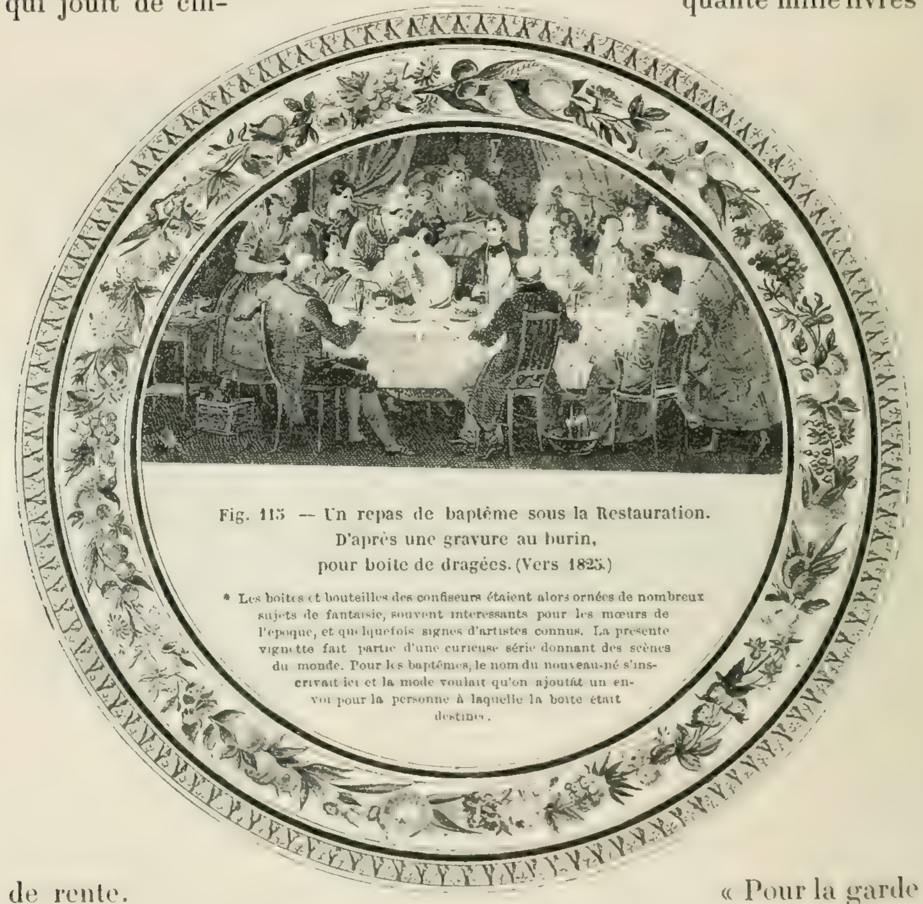


Fig. 115 — Un repas de baptême sous la Restauration. D'après une gravure au burin, pour boite de dragées. (Vers 1825.)

* Les boites et bouteilles des confiseurs étaient alors ornées de nombreux sujets de fantaisie, souvent intéressants pour les mœurs de l'époque, et quelquefois signés d'artistes connus. La présente vignette fait partie d'une curieuse série donnant des scènes du monde. Pour les baptêmes, le nom du nouveau-né s'inscrivait ici et la mode voulait qu'on ajoutât un envoi pour la personne à laquelle la boite était destinée.

« Pour la garde une garniture de bonnet en valenciennes, cinq louis; c'est pour rien.

« Pour la nourrice, ce schall en mérinos; c'est tout ce qu'il faut.

« J'avais bien envie de prendre en passant, chez Dubief, un hochet pour enfant; mais c'est encore une affaire de huit ou dix louis, et dans votre position, vous n'êtes tenu qu'au strict nécessaire. »

Donc « le strict nécessaire » pour un parrain et pour un baptême mondain, avant 1815, c'était, au bas mot, un millier de francs.

Étonnez-vous après cela, que le « parrain magnifique » ait disparu de nos mœurs!

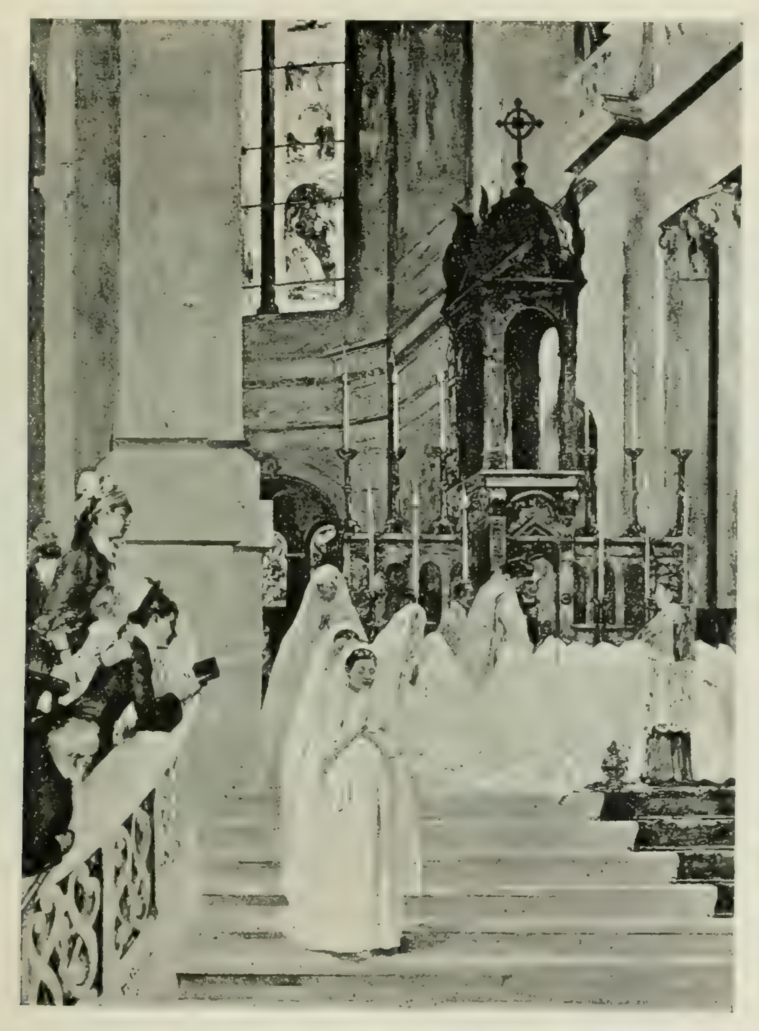


Fig. 116. — La Communion à l'Église de la Trinité. — Tableau de Henri Gervex, au Salon de 1878.
(Photographie Boussod, Valadon et Cie.)

La première Communion, elle, au contraire, semble avoir pris un caractère de fête, de réjouissance familiale qu'elle n'avait pas autrefois. Sous la Restauration, à l'époque où les processions étaient devenues un spectacle journalier, les jeunes communiantes partici-

paient à ces manifestations, mais il semble qu'une influence plus particulièrement religieuse ait prédominé à ce moment. Ce n'était point la fête intime qu'on a vu, depuis, se répandre dans toutes les classes, mais bien plutôt une pure cérémonie du culte. Jeunes garçons et jeunes fillettes ne quittaient pas leurs conducteurs spirituels; on ne rencontrait point par les rues, comme en cette période finale, des blanches processions de vierges, mêlées, aux côtés des leurs, au flot des passants, des indifférents, et surtout les classes ouvrières affichaient hautement leur peu de sympathie à l'égard d'un acte si nettement religieux. Aujourd'hui, la fille du peuple est menée à l'Église par ses parents, et la famille ne manque jamais de célébrer cette adhésion solennelle aux doctrines du christianisme.



Fig. 117. — Réduction du titre d'un journal pour enfants, en 1892.

Laissons mères, nourrice, baptême, première Communion, et pénétrons plus avant dans la vie de l'enfant. Le XIXe siècle, véritablement inépuisable dans sa générosité, lui a donné des promenades, des jeux, des jouets, des théâtres, des albums pleins d'esprit, des poésies délicates, des images pittoresques et même des journaux. Oui, des journaux dont le créateur fut ce Lautour-Mézerai plus connu dans le monde parisien sous le nom de « l'homme au camélia ». C'est après 1830 qu'apparut le premier *Journal des Enfants* fondé par lui, rédigé par toutes les célébrités littéraires du jour, mis avec un sens parfait à la portée des jeunes intelligences. Ce fut bien réellement, dans toute la force du terme et à tous les points de vue, le « Journal des Enfants », car il était adressé personnellement à ses petits abonnés, heureux de se voir, comme papa, en possession d'une bande à leur nom. Innovation puérile et, cependant, précieuse à enregistrer puisque c'était accorder implicitement aux enfants ce qu'on ne leur avait encore jamais reconnu : une indi-

vidualité. Dès ce moment, les publications pour le jeune âge iront toujours en se développant; dès ce moment, la littérature enfantine a revêtu sa forme nouvelle, d'abord se complaisant en des récits dialogués avec les parents, avec la poupée, puis faisant à l'image une place toujours plus grande, jusqu'au jour où le goût, le sens esthétique l'emporteront définitivement sur le côté littéraire.



Fig. 118. — L'heure du goûter. — Tableau de Geoffroy, au Salon de 1882.
(Photographie Braun, Clément et Cie.)

Encore une chose essentiellement moderne; la promenade. Certes, les enfants d'autrefois ne restaient point calfeutrés chez eux, — le précepteur les sortait, — mais ils ne prenaient pas part à la vie publique, ils ne se trouvaient pas, comme aujourd'hui, en contact constant avec les grandes personnes. D'abord, ce furent les jardins, les Champs-Élysées, les Tuileries, les boulevards même, puis le Palais-Royal. Paris n'ayant pas encore été livré à la bâtisse, il y avait plus de jardins particuliers, plus de carrés de verdure, plus de coins ombragés et c'est dans tous ces en-

droits que les enfants venaient s'ébattre, mais la mode des promenades publiques se développa surtout sous la monarchie de Juillet.

Le second Empire continua, en réagissant sagement contre l'invasion de la pierre. Pour faire pénétrer partout l'air, pour donner un peu de verdure à ces agglomérations, il traça des squares, et ces jardins de quartier, si précieux dans les arrondissements populeux, permirent aux parents peu fortunés de sortir, de promener leurs enfants. Autrefois, le gamin s'amusait dans la rue; aujourd'hui, on le trouve dans les squares. Des jardins entiers sont ainsi livrés aux bébés et aux nourrices du monde élégant, tandis que dans d'autres, les enfants du peuple, plus turbulents, jouent aux billes, à la toupie, à la balle, au volant, au cerf-volant, à la main chaude, à saute-mouton, jeux de toutes les générations passées et présentes.

Notre siècle a vu également se propager pour l'hygiène du premier âge des principes nouveaux : plus de maillots enserrant le nouveau né, plus de vêtements longs, plus de grandes blouses, plus de pantalons couvrant les jambes jusqu'à la cheville : petites filles et petits garçons vont jambes nues, les bras à l'air, hâlés par le soleil, meurtris par les cailloux des allées. L'Angleterre qui influera si souvent sur les modes et sur les habitudes a, dans ce domaine, fait prévaloir partout ses idées.

Après les enfants qu'on porte, les enfants qu'on traîne. Ici l'Allemagne nous a dotés du système des chars, si commode pour les mamans obligées de promener elles-mêmes leurs bébés. Spectacle inconnu aux générations précédentes, les dimanches, les jours de fêtes populaires, rues et routes se remplissent de « poussettes » dans lesquelles trônent les petits hommes et les petites femmes de demain. Il y a un siècle, la société manquait de l'élément jeune : aujourd'hui, l'enfant est tellement monté sous la poussée des idées nouvelles qu'il commence à tenir trop de place.

A la multiplicité des promenades, il convient, encore, d'ajouter la multiplicité des plaisirs et des jeux. Certes les marionnettes ne sont point d'invention moderne : à Paris et à Lyon elles tenaient déjà, au siècle dernier, une certaine place, mais depuis

1860 elles se sont popularisées au point que, en 1890, le moindre casino de ville d'eaux ou de bains de mer a un Guignol pour l'amusement du petit monde, comme il a théâtre et concerts pour la distraction des parents. Les spectacles destinés à l'enfance sont devenus chose aussi indispensable que les spectacles destinés à



Fig. 119. — Le Guignol des Champs-Élysées. — D'après la lithographie originale de Gustave Doré. (Vers 1860.)

l'âge mûr. Les théâtricules en plein vent des Champs-Élysées n'ont-ils pas leur histoire comme les théâtres du boulevard du Temple; du reste, plus heureux que leurs grands confrères, occupant toujours la place où se firent leurs débuts.

C'est en 1818 que les Champs-Élysées virent, en remplacement des marionnettes ambulantes d'autrefois, les premiers tréteaux permanents de *castolets* (marionnettes sans fils) fondés par Guignolet; c'est en 1860 que s'établit le Guignol du jardin des Tuileries, théâtre élégant, aux décors soignés, aux marionnettes sculptées par des ar-

tistes habiles, aux pièces littéraires et même philosophiques, qui eut les honneurs d'un prologue d'ouverture rimé par un poète ultra-fantaisiste, Fernand Desnoyers, et dont le créateur était lui-même un homme de lettres d'un certain talent, Duranty.

Depuis lors, Guignol, jadis cantonné dans ces deux promenades, s'est répandu partout ; il a établi des tréteaux dans toutes les villes, à tous les coins de Paris : jardins, squares, pelouses, places publiques ont vu affluer les personnages célèbres de la comédie enfantine, Polichinelle, Arlequin, Pierrot, Cassandre, Colombine, la mère Gigogne, jouant aujourd'hui comme autrefois, la *Tentation de Saint-Antoine,* la *Prise de Pékin,* les *Dames de la Halle,* le *Chat de la mère Michel,* et autres pantalonnades assaisonnées de force coups de bâton.

Il y a plus, et c'est là que se montre la caractéristique du siècle, le théâtre enfantin a, peu à peu, intéressé, attiré à lui les gens les plus graves dans toutes les classes de la société. Lorsque Voltaire faisait venir les marionnettes à Cirey, lorsque Gœthe écrivait une piécette à l'usage du petit monde, ni l'un ni l'autre ne se doutaient qu'il se créerait des théâtres de pupazzi à l'usage des grandes personnes, que des hommes de talent, Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Charles Nodier compteraient parmi les fanatiques de ce genre, qu'on verrait Maurice Sand et son ami Eugène Lambert, tous deux élèves de Delacroix, se livrer à ce passe-temps humoristique et charmer ainsi, de 1847 à 1872, les soirées du château de Nohant ; qu'un jour même, vers 1863, un autre écrivain, Lemercier de Neuville, transformerait en *pupazzi* des personnages vivants du monde politique et littéraire et, sous forme de simples marionnettes, porterait l'actualité dans les salons.

Après les guignols de l'âge mûr et de l'enfance, les jouets. Eux ont grandement profité des découvertes récentes, mais tandis que le jouet de luxe, se perfectionnant toujours, est parvenu à créer de véritables objets d'art, le bon vieux jouet populaire restant immuable, n'a rien perdu de son influence auprès des enfants. C'est lui qui domine dans les kiosques des jardins publics, en 1890, comme

précédemment, dans la boutique à jouets du terre-plein du Pont-Neuf, en 1817 : mêmes cerceaux, mêmes quilles, mêmes fusils, mêmes

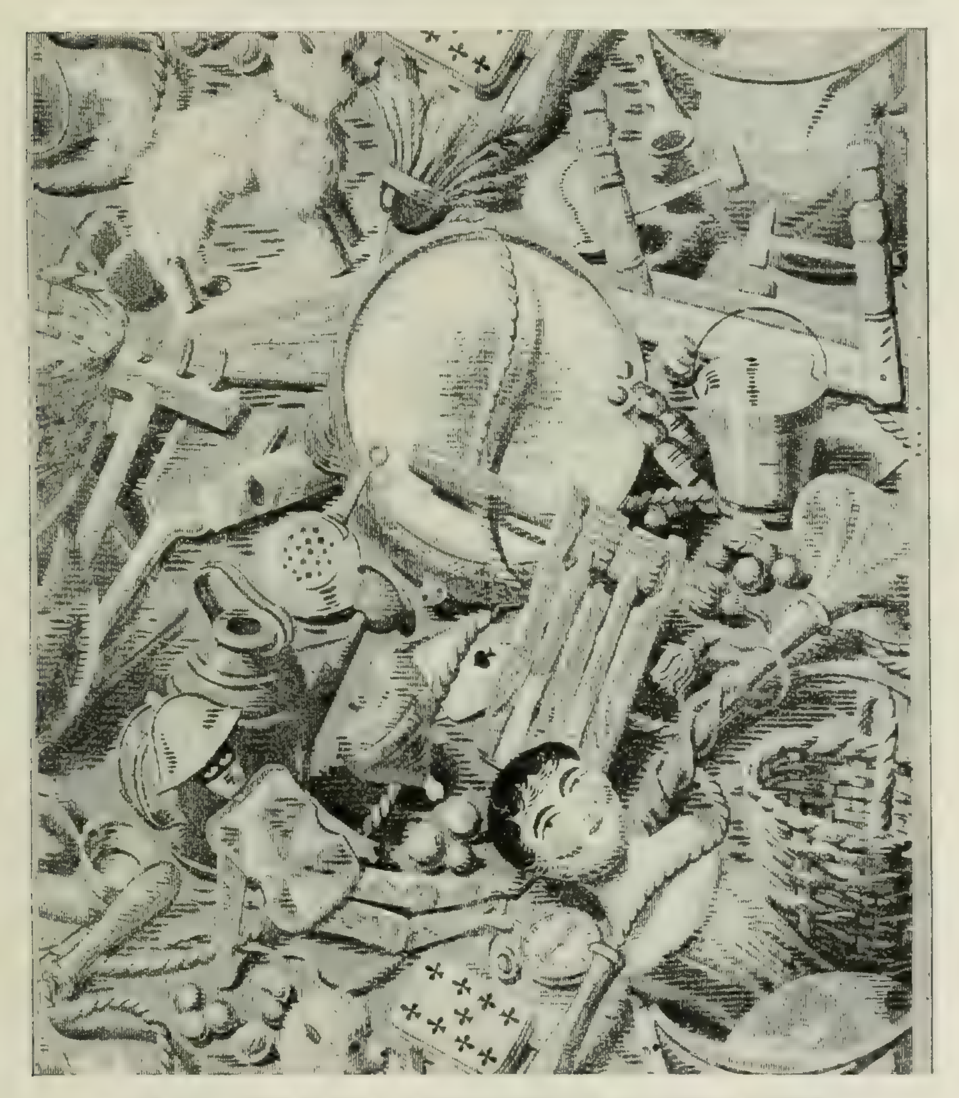


Fig. 120. — Jouets en bois. — D'après un papier peint pour chambre d'enfants. (Fabrication moderne.)

violons, mêmes polichinelles, mêmes petits moulins tournant à tous vents, mêmes ménages en fer-blanc ou en poteries grossières, mêmes soldats de plomb. Je me trompe. Autrefois, il y en avait des grands, en bois, qui, plus tard, seront en papier mâché; le plomb n'était

pas alors d'un usage commun. A part cela, les garçons du premier Empire s'amusaient, comme les enfants de 1850, avec leurs régiments prêts à marcher, avec leurs forteresses garnies de défenseurs, avec leurs parcs d'artillerie. Dès le premier âge les hommes aiment à commander, à diriger ; il leur faut le mouvement des armées en marche : sur ce point, le siècle ne les a point changés.

Aux petites filles, des poupées que l'on puisse nourrir, instruire, promener, habiller, gronder surtout : la femme, elle non plus, ne s'est pas modifiée. Toutefois, elle peut faire sa madame la poupée à laquelle on enseigne les usages du monde, à laquelle on apprend forces révérences et force prières, qu'on mène promener, qu'on fait goûter ou qu'on fourre au cabinet noir, elle n'en est pas moins, aujourd'hui comme jadis, une tête en bois et en carton, aux extrémités mal définies. Il est vrai qu'il en est de mieux constituées, de plus élégantes, de plus riches, dont les costumes sortent de chez la bonne faiseuse, qui ont laquais, voiture, piano, qui vont au bois, en villégiature, qui fréquentent les théâtres tout comme de grandes personnes, mais, à l'image de la vie réelle, elles constituent des privilégiées. Les personnages de la comédie enfantine ne se modifient point facilement ; ils ont la vie plus dure que les acteurs de la comédie humaine.

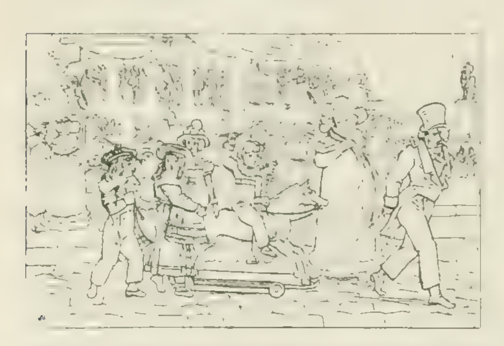


Fig. 121. — Boutique à jouets du terre-plein du Pont-Neuf (1817). — D'après une lithographie des *Tableaux de Paris* de Marlet.

Regardez *La poupée bien élevée* ou tel autre livre à images de 1820 ; feuilletez *La chanson des jouets* ou tel autre coquet album contemporain, vous serez frappé de cette persistance du vieux jouet classique.

Et cependant, inconnus il y a un siècle, les jouets scientifiques abondent aujourd'hui partout : armes perfectionnées, poupées articulées, pièces mécaniques dont on vit les premiers spécimens en 1821, fournissant

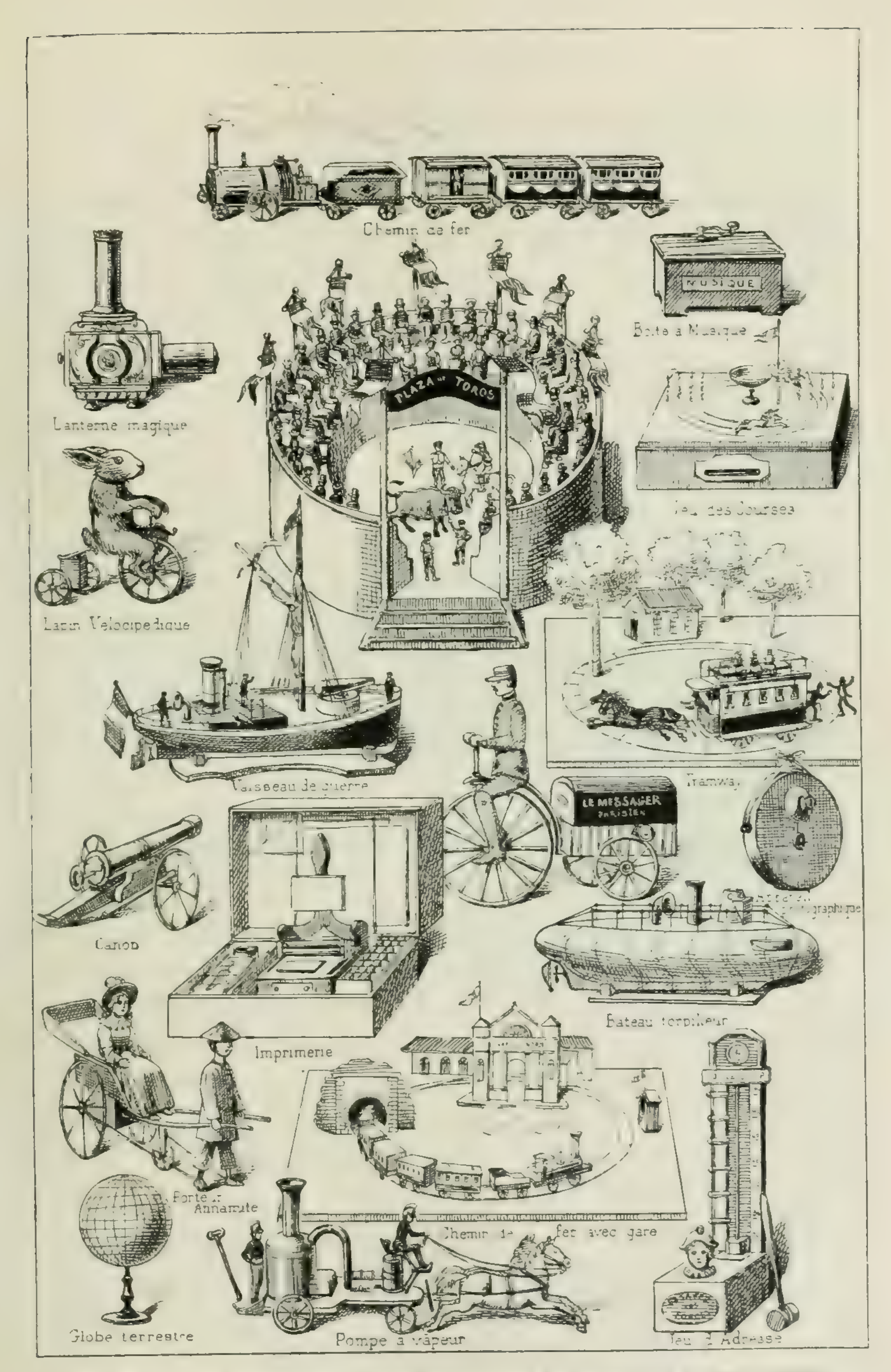


Fig. 122. — Jouets scientifiques. — D'après les catalogues des magasins de nouveautés (1892.)

depuis 1867 des prodiges d'habileté, de patience, de parfaite imitation. Cela a commencé avec le bébé volontaire, avec le cheval galopant, avec les automates comme le priseur et le pédicure qui firent le bonheur de la génération de 1830, jouets à pédales considérés comme tellement précieux qu'on s'empressait de les mettre à l'abri des atteintes meurtrières de l'enfance; cela s'est continué avec les bateaux à vapeur et les chemins de fer, avec les poules qui pondent, avec le singe violoniste, avec l'oiseau volant, avec le clown qui fait un pied de nez tout en tirant la langue, avec la vieille femme qui tricote, les pieds sur une chaufferette, avec l'officier fumant une cigarette, avec l'avocat qui pérore, le geste large, les favoris en éventail, comme aux grandes séances de la Cour d'assises. Et, à son tour, l'automate de luxe s'est popularisé, créant des objets d'une articulation simple et ingénieuse. Après le jouet mécanique, un des triomphateurs de l'exposition de 1889, ce siècle attend le jouet électrique.

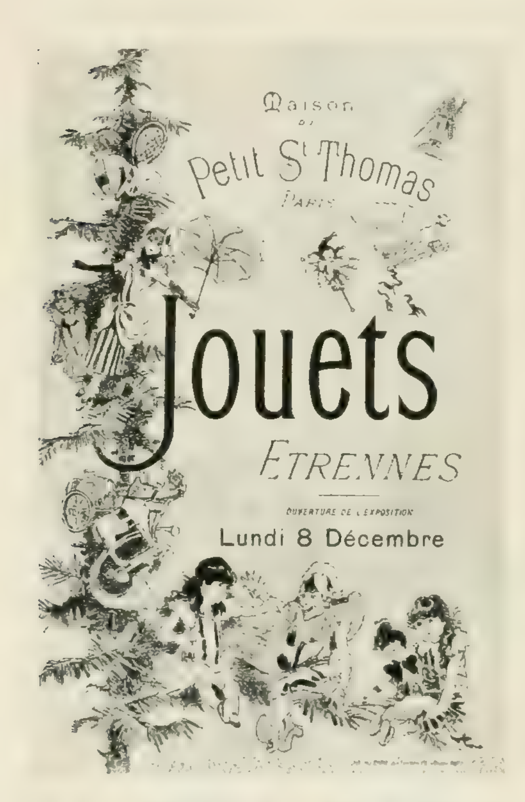


Fig. 123. — Jouets modernes. — Dessin de Chéret pour la couverture d'un catalogue des magasins du *Petit Saint-Thomas*. (Vers 1884.)

La personnalité de l'enfant se développant toujours, on a, pour son plaisir, attelé les animaux. La voiture aux chèvres dans laquelle plusieurs générations se promenèrent, est déjà classique, puis sont venus les éléphants et toutes les bêtes exotiques fournies par l'acclimatation. Chambres d'enfants, meubles pour enfants, voitures pour enfants, notre époque semble se complaire dans ces appropriations des choses

les plus diverses à l'extrême jeunesse. En 1833, un petit omnibus attelé d'un poney et traînant quelques bébés attirera tous les regards, soigneusement mentionné par la chronique : en 1890, les allées du bois de Boulogne seront quelquefois remplies de charrettes basses présentant un véritable fourmillement de gentilles têtes blondes.

Telle est, dans sa physionomie générale, le petit monde qui s'amuse, le petit monde qui, depuis un siècle, se presse, se bouscule



Fig. 124. — Bonheur des enfants aux Champs-Élysées. — D'après la lithographie originale de Victor Adam. (Vers 1840.)

pour voir Polichinelle, qui, suivant les époques, apparaît coiffé de petits bonnets, de petits chapeaux, de hauts schakos, de toques, de casquettes, de képis et même de bourrelets, portant ainsi sur sa tête les passions et les attributs du moment; aujourd'hui en militaire, — hussard, lancier, garde national, sous Louis-Philippe; grenadier, cuirassier, et même cent-garde, sous Napoléon III, — demain aux allures vieillottes, habillé comme un homme, engoncé, enserré, ou bien encore costumé en petit marin, en petit Écossais; tantôt les cheveux rasés, tantôt aux longues boucles tombantes; tantôt fille, tantôt garçon. Telles apparaissent également les petites filles, aujourd'hui avec des attitudes de vieille grand'mère, demain

le minois éveillé; aujourd'hui, sévèrement élevées entre elles, demain, jouant et courant avec les garçons. Et modes, idées, systèmes d'éducation, tout ce qui touche à l'enfance subira de même les influences du moment.

En dehors des couvents et des collèges l'ancienne société avait pratiqué sur une vaste échelle l'instruction au moyen de précepteurs particuliers. Le XIXe siècle cherchera à préparer par l'enfance cette œuvre de fusion des mondes qui lui tient tant à cœur, mais ici, comme pour les classes sociales, il ne parviendra jamais à effacer toutes les distinctions, non seulement parce que deux enseignements se trouveront toujours en présence, mais encore parce que pensions et lycées afficheront des tendances différentes.



Fig. 125. — Costumes pour enfants de 6, 10 et 14 ans. D'après une gravure des *Modes de Paris*. (Vers 1838.)

C'est entre 1797 et 1810 que s'établirent les pensionnats et externats civils appelés à remplacer les écoles religieuses. Pour les filles, l'initiative vint de l'ancienne lectrice de Marie-Antoinette, Mme Campan qui, à Saint-Germain d'abord, puis à Écouen, fonda une maison où elle entreprit de marier les principes pédagogiques de Mme de Maintenon aux idées nouvelles. Éducation quelque peu prétentieuse qui accorda d'abord une grande place à l'art de bien dire, puis qui se porta successivement vers le théâtre, vers la botanique, vers les arts d'agrément, vers les travaux d'intérieur. Assurément, c'est cette institution célèbre que visait J.-B. Salgues avec son nouveau plan d'éducation, satire recueillie dans le volume : *De Paris* (1813). « Comme il est démontré », y lit-on, « que nos sensations » sont

l'origine et la cause de nos idées, que le langage n'en est que l'expression, le premier cours qui sera ouvert à mes naissantes élèves sera celui de l'analyse des sensations... Comme le régime physique doit marcher d'accord avec le régime moral et intellectuel, j'ai réglé la nourriture de mes élèves sur le genre d'éducation qu'elles doivent recevoir (on sait que cette idée sera sérieusement reprise par Richard



Fig. 126. — Carte de contentement décernée aux jeunes filles de la maison de la Légion d'honneur à Écouen (1812). — Dessin de Mme de Balzac gravé par Villerey.

Wagner). Toutes leurs leçons leur seront données dans des salons parés de fleurs et d'arbustes odorants, suivant l'ordre des saisons. C'est là que le professeur d'analyse des sensations, un bouquet à la main, pourra s'aider de l'expérience et en fortifier la théorie... Comme de jolis doigts ne doivent point se heurter aux aspérités d'un papier grossier, elles n'écriront que sur du papier vélin à vignettes, et l'art de plier les billets fera aussi partie de leurs leçons etc. »

La vérité est que, dès le commencement de l'ère actuelle, on chercha à

inculquer aux enfants, à la jeunesse, des connaissances multiples, d'abord dans un esprit classique, romantique et idéal, puis, plus l'on avancera, dans un esprit essentiellement pratique. De 1800 à 1870 on soignera surtout l'air, la marche, le maintien, les bonnes manières, les arts d'agrément; à partir de 1870 tout paraîtra revêtir un caractère d'utilité; chez les garçons, le commerce, l'industrie; chez les filles, les travaux à l'aiguille, l'économie domestique, c'est-à-dire le linge, l'office, la dépense, tout ce qui tient à l'intérieur du ménage. Dans les écoles communales, comme dans les institutions particulières, les jeunes enfants apprennent, aujourd'hui, les principes du tissage, de la broderie, du tricot, de la tapisserie; les petites filles sont mises à même de dessiner, de tailler, de confectionner des vêtements. La pratique pour les classes populaires, les connaissances spéciales pour les classes moyennes; mais, du haut en bas de l'échelle sociale, l'enfant de 1890 est autrement instruit, autrement armé que l'enfant de 1800.



Fig. 127. — Jeune homme jouant à la paume.

L'éducation du siècle a subi deux grands courants qui l'ont porté tantôt vers les choses purement intellectuelles et morales, tantôt vers le développement physique. Ce dernier, devenu en quelque sorte général après 1870, avait été considérablement négligé auparavant, toutes les idées étant alors dominées par les souvenirs de l'éducation traditionnelle. Chose singulière, Napoléon qui avait voulu transformer les lycées en casernes, se renfermait, pour le reste, dans un classicisme absolu.

Les courses à pied, le jeu de paume, la gymnastique, la natation, la boxe ont été, assurément, plus ou moins cultivés à toutes les époques; les estampes de la période initiale du siècle ne nous montrent-elles pas les élèves des lycées jouant à la paume ou boxant, mais c'étaient là purs amusements de collégiens non encore entrés dans les mœurs, comme on devait le voir par la suite. Délaissée pen-

dant un certain temps, la paume à vrai dire, ne fut jamais complètement abandonnée, puisque, dans quelques départements, elle fait encore partie de l'éducation. Et, à Paris, n'a-t-on pas vu les collèges jouer à la longue paume sous les ombrages séculaires du jardin du Luxembourg !

En 1882, les jeunes gens mettent le sport pédestre à la mode ; à Paris, en province, on organise ainsi des courses d'un nouveau genre ; de toutes parts, on fait assaut de jarrets, des *Racing-Club* se fondent, les municipalités concèdent des terrains qui servent en quelque sorte d'hippodrome cursif et 1889 voit renaître les antiques fêtes du Lendit, jadis la joie des écoliers. Les collèges ne concourent plus seulement pour des prix de grec ou d'histoire, ils luttent sur le terrain des forces physiques.

C'est depuis 1870, également, que la gymnastique — gymnastique pour rire ou gymnastique sérieuse — a pris son développement. A la gymnastique scolastique et enfantine est venue s'ajouter la gymnastique municipale des bataillons scolaires, un instant en honneur. Toujours excessive en ses goûts, la mode alla même jusqu'à décréter l'assouplissement officiel du corps chez les jeunes filles : jusqu'en 1886, le brevet supérieur comportant cet enseignement, on put voir de frêles personnes, vêtues d'une longue blouse de laine bleue et de pantalons serrés à la cheville, se dandiner sur la barre parallèle et sur le cheval de bois, spectacle peu fait pour l'esthétique corporelle.



Fig. 128. — La gymnastique. — D'après une gravure des *Jeunes filles aux Examens et à l'École*. (Firmin-Didot.)

Ce développement des exercices virils qui se propagera dans toutes les classes, cette passion pour les sports qui se manifestera chez les hommes d'âge mur, sont dus surtout aux idées

anglaises et à l'élan patriotique qui suivit 1870. C'est donc, à la fois, l'œuvre du siècle et la conséquence d'événements particuliers.

Et, d'autre part, quand on étudie le rôle de l'enfant dans la société moderne, on est frappé de l'influence exercée par lui sur l'homme, comme, de son côté, l'homme cherchera à tremper les jeunes générations, à les mieux armer pour la lutte, à les préparer pour les combats futurs.



Fig. 129. — Mme Auchard, nourrice du roi de Rome.
D'après une gravure de l'époque.



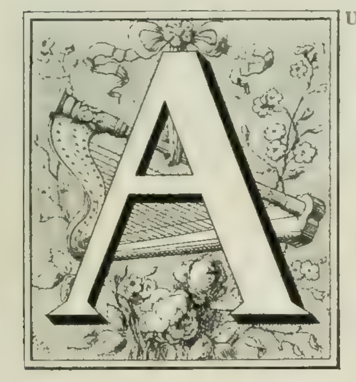
CHAPITRE SIXIÈME

LES SALONS ET LES CLUBS

USAGES ET MŒURS INTIMES.

Aspect général des salons. — Physionomie intérieure : la conversation, la danze et les bals, la passion des fleurs, le jeu, les jeux de société. — Vulgarisation des soirées concerts et des bals costumés. — Les soirées d'artistes : leur influence sur les plaisirs mondains. — La manie de l'album. — Les salons célèbres. — Les réceptions et les usages. — Le mariage civil. — Les clubs. — Le tabac et le cigare.

I



Au commencement du siècle les salons sont encore fermés; il faut un certain temps pour que ces lieux de réunion se rouvrent et reprennent leur éclat d'autrefois. Non pas que conteurs intéressants et causeurs spirituels aient alors fait défaut à la société française, mais l'époque n'est point propice à ces groupements de société pour lesquels l'Empire n'éprouve qu'une sympathie très modérée. Napoléon n'avait-il pas hautement déclaré chez Joséphine « qu'il regarderait comme son ennemi personnel tout étranger qui fréquenterait le salon de Mme Récamier ». D'autres gouvernements redouteront au même degré les épigrammes, les influences mondaines; ils ne pourront plus rien contre les salons reconstitués, devenus à nouveau des centres de causerie.

D'abord, la lutte des classes se retrouve chez eux. Sous la Restauration, ils vivent de leur vie propre : les hommes nouveaux reçus dans les hôtels du faubourg Saint-Germain, ne sont accueillis qu'avec réserve. Les démarcations, entre quartiers, entre fractions sociales, sont nettement accusées; les nuances d'opinion, les changements de situation élèvent quelquefois des remparts infranchissables. Préjugés, orgueil de caste, différences d'âge, sympathies politiques, toutes ces particularités influeront sur les relations.

Dans les salons de la vieille aristocratie où prédominent les gens âgés, souvent aigris, la jeunesse ne tient qu'une place effacée; tout au contraire, dans les salons plus modernes, la parole est aux jeunes. Rive gauche, ce sont toujours les manières de l'ancien Régime; rive droite, ce sont les mœurs nouvelles. Là-bas on est fermé; ici, l'on est ouvert, suivant l'habitude anglaise des réunions nombreuses. Donc, moins de solennité dans l'invitation, plus aucun choix, plus de triage, plus de sélection en quelque sorte, parmi les invités. L'ancienne société reste immuable dans ses habitudes; elle est basée sur la tradition : la nouvelle société variera, suivant les idées, suivant les modes du jour; elle représente la fantaisie.

Six mois dans les châteaux, six mois à Paris, bals au carnaval, concerts et sermons en carême, des cartes à jouer en toute saison, voilà la vie et les occupations du monde aristocratique; le monde nouveau fréquente, il est vrai, tout autant la table de jeu, mais il s'épand beaucoup plus au dehors, mais ses bals sont plus brillants, mais la causerie y montre un tour d'esprit tout à fait particulier. Et surtout, l'emploi du temps y est moins arbitrairement réglé.

Comme physionomie générale, le grand monde a un air dégagé que ne possèdent pas les nouveaux enrichis : frivoles, légers, les gens du haut semblent toujours faire la nique aux idées nouvelles. Les salons libéraux, montrent, au contraire, un esprit plus sérieux, plus mûr; on sent déjà en eux quelque chose de la réserve, de la raideur propres au monde financier.

Mais qu'ils soient du haut, du milieu ou d'origine roturière, ces salons ont un vice commun qui, du reste, s'étend alors à toutes les

classes : la manie de politiquer. On politique chez soi, on politique dans la rue; salons et antichambres, églises et promenades, cafés et restaurants, théâtres et boutiques, tout, jusqu'à la mansarde, jusqu'à la loge du portier, jusqu'à la sellette du décrotteur, est envahi par la politique. C'est une des conséquences de la Révolution; on dirait qu'un vent de fièvre a soufflé sur l'humanité. Si la politicomanie règne toujours en souveraine parmi nous, elle a cependant perdu de son acuité; mais sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, c'était une véritable obsession, comme sera plus tard, le monologue. Un salon libéral n'était pas dans le mouvement s'il ne faisait entendre quelque chanson nouvelle de Béranger ou quelque proverbe de Théodore Leclercq, flèches acérées auxquelles les salons bien pensants répondaient par des lectures ultra-conservatrices. En 1828, les auteurs des *Nouveaux Tableaux de Paris* s'élevaient vivement contre cette maladie et conseillaient aux jeunes de s'en préserver : « Imitez une dame de ma connaissance, » écrivaient-ils, « qui



Fig. 130. — Le Quatuor. — D'après la lithographie originale de Madou (1835).

avait placé sur les murs de son salon ces mots : Ici on ne parle pas politique, car avec la politique il n'y a plus accord ni gaieté. Et avec elle, les soirées de votre salon finiraient par ressembler aux matinées de la chambre des députés. »

Dans sa monographie des classes bourgeoises qu'on ne peut s'empêcher d'invoquer en pareille matière, M. Bardoux nous montre les femmes elles-mêmes se laissant aller à la passion du jour. « C'était à qui irait entendre un discours du général Foy, à qui se ferait inscrire chez le préfet de police pour aller visiter Béranger en prison, à Sainte-Pélagie. C'était le temps où, à un bal chez Laffitte, une aimable danseuse répondait à un jeune homme, qui l'invitait à valser : « Au moins, Monsieur, êtes-vous pour la liberté de la presse? » Et l'actualité ne perdant jamais ses droits, sous Louis-Philippe on verra les belles mondaines arborer des toilettes pour « soirées d'attentat ».

Comme la manie de politiquer, la manie de recevoir était devenue générale. Dans tous les ordres d'idées la Révolution présentait le même phénomène; elle ne supprimait pas, elle élargissait. Autrefois, les gens du monde, seuls, donnaient des soirées; en 1825, les plus petits bourgeois prétendront recevoir.

« A-t-on un salon qui peut contenir cinquante personnes », écrit un contemporain, « on en invite cent, qui n'ont ni le libre exercice de leurs mouvements, ni la jouissance de leur respiration. On étouffe dans le salon; la chambre de Madame est envahie; la salle à manger regorge d'auditeurs, et dans l'antichambre quelques amateurs tardifs, qui ne peuvent pénétrer plus loin, élevés sur la pointe des pieds, le cou tendu, la bouche béante, s'efforcent de saisir quelque son lointain ou un trait de chant — car on chante. On pourrait chanter de jolis nocturnes, on se lance dans la grande musique; et, dédaignant des paroles spirituelles, parce qu'elles sont françaises, on en débite d'italiennes qu'on ne peut comprendre ni prononcer. »

Les petits cercles, les réunions intimes d'autrefois, les bals sans prétention devaient dégénérer ainsi peu à peu en véritables réceptions, conséquence de ce mal bien moderne, la frénésie des plaisirs et le besoin de paraître.

Avant d'étudier par le menu les salons, esquissons la physionomie des réceptions-type, d'autant plus que, de 1825 à 1890, cette physionomie ne variera que par des différences dans les jeux, les modes,



Fig. 131. — Une soirée musicale. — D'après la lithographie originale d'Achille Devéria.

ou les accessoires du décor. Notre premier guide sera l'auteur du *Provincial à Paris* dont les observations se résument en tableaux exacts, d'une précision et d'une coloration minutieuses.

D'abord le grand monde :

« Tous les abords de la maison, lorsqu'on donne une soirée ou un bal, doivent ressembler à ceux d'un endroit public; il faut que tout le quartier soit dans la confidence. Les portes de l'hôtel doivent être ouvertes, la cour et le bas de l'escalier doivent être éclairés par des lampions. Pour compléter la ressemblance avec un lieu public, des domestiques échangent, contre les manteaux et les pelisses, qu'ils placent dans une salle servant de vestiaire, des numéros d'ordre dont on garde un double.

« Pour qu'une maîtresse de maison puisse se vanter d'avoir eu *quelqu'un*, il faut qu'à une certaine heure de la nuit, à peu près au commencement du bal, on ne puisse faire un pas dans les salons, et qu'on soit venu plusieurs fois la prévenir qu'un grand nombre de personnes attendent sur l'escalier le fortuné moment où il leur sera permis d'étouffer dans l'intérieur.

« Il faut s'estimer heureux lorsque la dame du logis vous ayant aperçu, daigne vous sourire et vous tendre une main que vous êtes autorisé à baiser selon l'usage de plusieurs peuples du Nord.

« Il est superflu de dire qu'une haute dignité civile ou militaire, un grand cordon, ou beaucoup d'or, donnent seuls le droit d'aspirer à cette faveur. Le commun des martyrs passe inaperçu et s'en venge en critiquant *in petto* la figure ou le costume de la divinité du lieu.

« Il n'est pas rare qu'en faisant, le lendemain d'un jour de fête, l'inventaire de certains petits meubles portatifs, ou des bijoux de prix qu'on a laissés à leur place, on ne trouve pas absolument son compte; cela prouve qu'il y avait *un monde fou*, et que quelque galant chevalier, épris des beautés de la dame qui recevait, a voulu conserver d'elle un de ces souvenirs qu'on peut, au besoin, échanger contre quelques pièces du plus vil des métaux. Le moyen, d'ailleurs, de connaître les gens à la mine? Quand tout le monde est également bien vêtu, comment reconnaître un fripon subalterne? On ne saurait imaginer à combien de quiproquos de ce genre ont donné lieu ces diables d'habits brodés.

« Après le souper, car il y a des maisons où ce gothique et bien-

faisant usage est encore en vigueur, après le souper, on passe aux danses destinées à tuer le bal, à le terminer sans plus de délais. »

Remplaçons les danses de 1825 par le cotillon, les lampions de la cour de l'hôtel par une profusion de lumières plus fin de siècle — gaz ou électricité — et nous aurons une soirée mondaine en 1890.

Voici d'autres salons, non moins noblement fréquentés, dans lesquels ne se donnent ni concerts, ni bals, ni jeux, mais où des soirées régulières, revenant à date fixe, tous les quinze jours, ou même toutes les semaines, visent à continuer les bureaux d'esprit de l'ancien régime. Qui en a vu un, les connaît tous. Ils étaient en 1820 ce qu'ils seront en 1830, lorsque Auguste Luchet les dépeindra ainsi : « On y boit du thé, on y mange des tartines de beurre. Il est nécessaire de s'y faire présenter; c'est de bon goût, cela met à la mode. Là vous arrivez à huit heures du soir, habillé de noir, autant que possible. Dans un antichambre silencieux vous trouvez un domestique de haute stature, qui vous demande votre nom et votre chapeau, puis, soulevant le rideau qui sépare l'antichambre du salon, il jette de toutes ses forces votre nom aux oreilles de la compagnie. Vous entrez là-dessus; vous saluez; tout est dit. On vous a regardé fort peu si votre nom n'est pas illustre. Le maître de la maison qui est un bonhomme, à la mine avenante et joyeuse, s'est approché de vous; il vous a serré la main, et la tenant dans les siennes, il vous a



A. Dumas Balzac Malvina Paturot Mme de Girardin Listz J. Janin V. Hugo

Fig. 132. — Thé artistique assaisonné de grands hommes. Vignette satirique de Grandville pour *Jérôme Paturot* (1846).

mis en face du maître du salon, petit monsieur à la mine souffrante et triste, qui fait les honneurs d'une façon fort distinguée.

« Autour d'une table à thé curieusement ornée, sont étendus sur des sophas les élus du salon, peintres, poètes, journalistes, savants, législateurs et légistes, causant à demi-voix entre eux, ou bien, écoutant sans trop faire semblant, un rédacteur du *Figaro*, assez grand individu, négligemment habillé, qui se chauffe hardiment tout seul, debout, le dos à la pendule, la tablette de la cheminée dans les reins, et les basques de son habit dans les deux mains.



Fig. 153. — L'Harmonie. - D'après la lithographie originale d'Achille Deveria.

« Dans un coin du salon, à côté du rideau qui s'est levé quand vous êtes entré, vous voyez une grande table, que surmonte une lampe comme dans les cabinets de lecture. Cette table est chargée de livres et de journaux mis en tas, avec une douzaine de caricatures négligemment jetées à travers. L'étiquette exige que vous fassiez une visite à cette table; elle vous défend de vous y asseoir, comme le témoigne l'absence de tout siège quelconque dans cet endroit. Debout donc, vous prenez un livre, vous le feuilletez rapidement de l'air d'un homme qui sait ce que c'est, qui a tout lu, tout vu. Puis, vous buvez tout doucement une tasse de thé, vous mangez lentement une tartine. Puis, si le courage vous vient, vous écoutez la conversation. »

La peinture est complète. Rien ne manque à ce bureau d'esprit où les glaces semblent refléter à l'infini l'ennui, où le piano reste toujours fermé, et la harpe toujours habillée de sa robe verte, car un salon ne serait point digne de ce nom, sans piano et sans harpe. Encore peu commun vers 1820, le piano était partout en 1830; c'est même à la Révolution de Juillet qu'il doit cette popularité, dès lors toujours gran-



Fig. 134. — Un bal de la Chaussée d'Antin (1831). (La Chaussée d'Antin était alors le quartier de la finance. D'après la lithographie originale de Gavarni. (*L'Artiste*.)

dissante, qui a fait de lui le véritable instrument de la musique du suffrage universel. Quant à la harpe, elle était sur son déclin; encore quelques années et elle aura disparu, ce qui est grand dommage, car elle avait contribué à développer chez la femme l'esthétique du bras.

Quittons les grandes réceptions mondaines, les salons solennels, les réunions politico-littéraires. A l'opposé de la réception dans quelque hôtel du noble faubourg, à l'opposé des bals de la Chaussée d'Antin — ces bals où la finance devait déployer un luxe et un entrain alors sans égal, — il y a les soirées des petits bourgeois, les soirées, encore typiques en 1825, des quartiers où les mœurs se sont

conservées intactes; tels le Marais, les Augustins, l'ancienne Montagne Sainte-Geneviève. Entrons d'abord dans une maison de cette rive gauche, où habite la petite bourgeoisie, et laissons-nous conduire par le *Provincial à Paris*, auprès d'une famille d'honnêtes employés :

« Cette intéressante famille occupe la moitié du quatrième étage d'une maison de la rue Saint-André-des-Arcs ou des Arts, ce qui n'empêche pas le père de dire partout qu'il habite le faubourg Saint-Germain, à cause de la réputation dont jouit ce noble quartier. On a fait choix du jeudi pour recevoir, et les parties commencent à sept heures. C'est la chambre à coucher qui tient lieu du salon de compagnie : une alcôve, où est placé le lit conjugal, est adroitement dissimulée par une porte à deux battants, devant laquelle on met, les jours de réception, un canapé de velours d'Utrecht rouge. Le reste de l'ameublement était autrefois de la couleur du canapé; mais les enfants y ont mis bon ordre.

« Ne pensant pas, tout provincial que je suis, que *la soirée* dût commencer avant neuf heures, je n'arrivai qu'à neuf heures et demie : il y avait longtemps qu'on s'amusait. Deux tables de boston, près desquelles étaient assises huit personnes d'âge et de sexe différents, occupaient une bonne partie *du salon*. On se chamaillait très haut à l'une des deux tables lorsque j'entrai. J'appris bientôt que c'était à l'occasion du paiement *d'une grande misère en cœur* que venait de perdre une petite dame à bésicles, dont j'avais eu le temps de remarquer l'air revêche. Tous les joueurs lui demandaient cent vingt fiches ou six *ronds,* et la dame, en colère, soutenait qu'elle n'en devait que la moitié. Avant de me donner le temps de poser mon chapeau, on me consulta sur le différend, et je pris la liberté de dire qu'il était plus sage et plus simple à la fois de s'en rapporter *à la carte des paiements*. « Vous avez raison, s'écria mon cousin; par malheur nous n'en avons pas : il y a deux mois au moins que je dis à ma femme de s'en procurer une; » et la discussion recommença. La petite dame soutenait qu'on voulait lui faire payer le coup qu'elle venait de perdre, comme au *picolo* et au *boston de Fontainebleau*. Ses adver-

saires s'échauffaient et menaçaient de jeter les cartes sur la table. »

Et Montigny, l'auteur du volume que je viens de citer, s'amuse ainsi pendant quelques pages de ces bonnes gens qui, n'ayant plus de table pour un nouvel écarté, vont chercher *le bonheur du jour* de ces demoiselles, qui, n'ayant plus de jetons, chargent le fils de la maison de couper de vieilles cartes. Tant il est vrai que les choses nouvelles ont toujours le don de prêter à la satire. Or, cette montée, cette poussée de la petite bourgeoisie était alors, pour tous, un sujet d'étonnement, et les croquis si pittoresques d'Henry Monnier donnaient sous leur forme humoristique l'impression exacte de la réalité vue par les esprits délicats. Les modestes soirées de quinzaine à l'usage des jeunes gens à marier, décrites avec un soin minutieux par les écrivains de la Restauration, comme quelque chose d'extraordinaire, se trouveront être, à la fin du siècle, les plus habituelles, les plus répandues. On pouvait en compter un cent dans le Paris de 1820 : on trouverait avec peine, en 1890, une maison qui n'ait pas, au moins, sa petite réunion intime.



Fig. 135. — Une soirée. — D'après une lithographie à la plume d'Henry Monnier.

Le Marais qui, cent ans après la Révolution, continue à montrer la même méfiance à l'égard des trop brusques changements, le Marais qui, seul entre tous les quartiers jadis favorisés et aujourd'hui dédaignés, conservera sa physionomie architecturale, avait encore, en 1825, sa vie propre, ses mœurs particulières. Le *Miroir des Modes Parisiennes* nous renseignera à cet égard d'une façon précise :

« Après un long dîner d'étiquette sévère, l'invité est forcé de

choisir entre une partie de *loto* et une partie de *mouche*, à moins qu'il ne préfère une conversation dans laquelle on discute gravement encore les avantages de la Révocation de l'Édit de Nantes, ou le mérite de la bulle *Unigenitus*. Trop heureux si on lui propose de prendre l'air sur la place Royale. Là, du moins, il pourra promener un œil respectueux sur ces femmes vénérables dont un long falbala orne la robe de satin à ramages, et dont les cheveux poudrés et relevés sous un bonnet en pyramide, découvrent ce noble front gris qui n'eut jamais à rougir. Il admirera aussi ces jeunes gens qui, les cheveux frisés avec art, la tournure guindée, portent à leur main ou sous un bras le chapeau qui dérangerait l'économie de leur coiffure, tandis qu'ils tiennent sous l'autre le petit chien de la maman. »

Aujourd'hui plus personne ne songerait à ridiculiser, à caricaturer le Marais : de 1815 à 1830 les devantures des marchands d'estampes se couvraient d'amusantes images d'un tour satirique, n'épargnant ni les types, ni les mœurs, se moquant agréablement des jeunes et des vieux, ou plutôt donnant à tous l'air de vieillards cacochymes pour mieux marquer l'hostilité de ce quartier envers les idées et les habitudes nouvelles. Mais, cérémonieux à l'ancienne manière, les gens du Marais se *voyaient* : partout ailleurs, on *recevra*. Ces deux termes suffisent à indiquer les façons différentes de comprendre les relations sociales. Livré, du haut en bas, à la folie des réceptions, notre siècle ira jusqu'à créer le type de la camériste ayant, elle aussi, sa société, transformant sa chambre en salon, offrant le thé comme Madame qu'elle se fait un plaisir de singer en tout. Petit ou grand, chacun entend faire figure.

Et il en est des réceptions comme des usages, comme des cartes de visite, comme des invitations envoyées à domicile, comme de toutes les communications inhérentes à un acte quelconque de la vie, mariage ou enterrement. En 1800, c'est le fait d'une élite sociale; en 1890, le moindre commerçant ne manquera pas d'inviter amis et voisins à l'ouverture de sa boutique. En 1800, tout se passe dans le cercle restreint de l'intimité; en 1890, pour une bagatelle, on embouche les trompettes de la réclame. En 1800, on tient encore à faire soi-même

les visites de cérémonie, on se passionne pour ces courses du premier de l'an officiellement rétablies; dès 1817, l'*Agence générale des Visites*, moyennant un sol par unité, se charge de distribuer, « en tout temps », les petits cartons aux couleurs et aux noms multiples qui, si facilement, se substituent aux personnes.

Toutefois, à cette époque, les gens du monde, seuls, connaissaient l'emploi de la carte de visite; aujourd'hui, sur les carrés glacés, l'on voit s'étaler les fonctions les plus étranges. Cuisiniers et femmes de charge font passer leur carte comme un ministre. Après l'égalité sociale, l'égalité mondaine. Non pas que tout le monde aspire à être de la même société, non pas que l'unique désir soit d'appartenir au seul grand monde, mais parce que personne ne voudrait passer pour ignorer les convenances. En se démocratisant, certains usages pourront perdre leurs particularités, leur caractère de luxe, d'exception, ils ne disparaîtront pas; là encore, le siècle aura accompli son œuvre d'égalisation. Gravées ou imprimées, les cartes de visite ont été amenées à leur plus simple expression; en 1817, il n'en était pas ainsi : il y avait des règles dont un homme de goût ne pouvait s'écarter, au risque de passer pour un ignorant des convenances.



Fig. 136. — Billet mortuaire (Époque de la Restauration).

« Les cartes *écrites* sont de vieux style, lit-on dans l'*Almanach des Modes* de 1817; les cartes *imprimées* indiquent les gens du petit commerce; les cartes *à vignettes* dénotent les parvenus ou les étrangers; les cartes *en couleur* sentent la province; les cartes *gravées en*

écriture courante, sur un fond blanc tout uni, avec l'adresse en bas en caractères microscopiques, sont les seules adoptées dans le grand monde : c'est l'usage de la Chaussée d'Antin. »

A cet usage nous sommes revenus; mais où sont les cartes en couleur et les cartes gravées d'antan?

D'autre part, le *Provincial à Paris* qui veut enseigner aux bourgeoises de province comment l'on doit s'y prendre pour recevoir « à

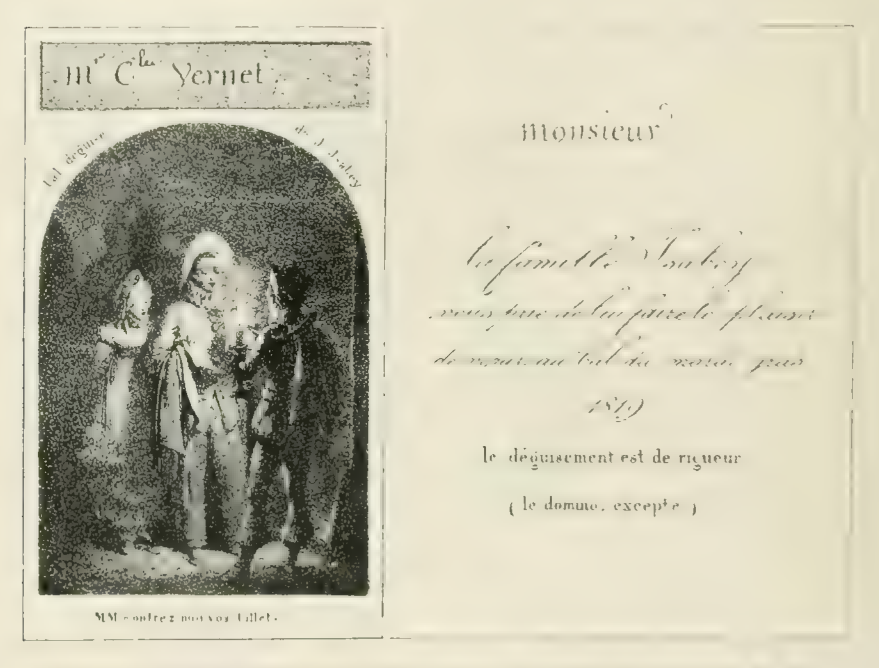


Fig. 137. — Invitation dessinée par Isabey pour un bal costumé donné chez lui, en 1819.
(D'après l'exemplaire adressé à Carle Vernet. Collection Henri Beraldi.)

l'instar de la capitale », donne les indications suivantes : « Pour une réunion qui, sans devoir être fort brillante, n'est cependant pas sans une sorte de conséquence (*sic*), les billets écrits à la main sont plus honnêtes que les invitations imprimées; les caractères gothiques indiquent un grand bal. Quand le bal doit être précédé d'un concert, un dessin lithographié, placé au bas du billet, représente des instruments de musique, ou simplement un violon. » Heureuse époque qui en était encore aux bonnes vieilles images parlantes, qui, pour chaque chose, avait ses clichés, qui avait élevé la gothique à la hau-

teur d'une institution! Depuis, la fantaisie s'est donné libre cours : l'imagination s'épandra là où régnait le classicisme.

II.

Entrons dans l'intimité des salons modernes, ces salons où, suivant le fashionable de 1840, l'on bâille, où, suivant l'éclectique de 1890, l'on mécanise surtout le prochain; indications quelque peu vagues, quand il s'agit de préciser la physionomie des choses. Avant tout, ils ont suivi le mouvement; ils se sont élargis et popularisés; ils ont serré de près l'actualité, s'ouvrant comme leurs prédécesseurs, à toutes les expériences, à toutes les folies; aujourd'hui, noircissant des verres pour voir quelque éclipse pompeusement annoncée, demain, se livrant aux tables tournantes, passant du magnétisme à l'hypnotisme, faisant de la charpie pour les Grecs ou pour les Polonais, collectionnant des images pour les petits Chinois ou des timbres-poste pour les jeunes aveugles. Leurs préoccupations, ce n'est plus seulement comme au XVIIIe siècle, le théâtre et la Cour, la philosophie et les lettres : c'est la rue avec ses excentricités, avec ses passions et ses effluves. Mais aussi, ils ont perdu leur autorité, et sur le mouvement des idées leur influence sera nulle. Ils pourront bouder, faire le vide : ils n'empêcheront ni ne créeront rien.

Dans la règle, leurs occupations seront celles des âges précédents; la conversation, la danse, le jeu, les jeux de société, la comédie, la musique, avec des préférences marquées dans un certain sens, suivant les engouements du moment.

La conversation! Rien n'apparaît aussi varié. Décrivant les usages du monde vers 1750, Duclos disait : « Le bon ton de ceux qui ont le plus d'esprit consiste à dire agréablement des riens et à s'abstenir de tout propos sensé. » Certes, il ne se figurait pas que, cent ans après, ce serait encore l'exacte caractéristique de certaines périodes du siècle. Les salons de la Restauration se feront, il est vrai, remarquer par l'excès contraire, affichant un sérieux peu propice à l'agrément de la conversation. Alors, pour suivre la mode, il faudra paraître profond, versé dans les

spéculations philosophiques les plus ardues, impeccable en fait de date historique ou de terme de blason. Sous la Monarchie de Juillet, les questions économiques se mêleront à tous les propos; on causera finance jusque dans les boudoirs. Quant à la politique que maudissaient, on l'a vu plus haut, les écrivains du jour, elle tiendra toujours une certaine place, jusqu'au moment où le second



Fig. 138. — Les tables tournantes dans un salon de Paris, au mois de mai 1853. (*Illustration*, 14 mai 1853.)

Empire donnera aux esprits une direction nouvelle. La mode, le théâtre, l'art, les petites coulisses de la vie reprendront le dessus, et si, de 1870 à 1889, on a vu se rouvrir, dans des proportions restreintes, les salons d'autrefois aux opinions gouvernementales et religieuses nettement tranchées, la fin du siècle paraît revenir aux propos éclectiques des époques antérieures.

Mais, à côté de la conversation, plus ou moins légère, plus ou moins sérieuse, suivant les idées prédominantes, doit surgir la discus-

sion, changement notable dans les mœurs, influence exotique qui modifiera l'allure des rapports, qui divisera les salons en deux camps, qui créera, si l'on peut s'exprimer ainsi, des acteurs et des comparses, les uns prenant part réellement à ce qui se dit, les autres restant, en quelque sorte, dans la coulisse. Assis, l'on cause, l'on ne peut s'isoler entièrement; debout, l'on forme des groupes : or, l'habitude viendra peu à peu de faire asseoir les femmes ensemble, tandis que les hommes, restant debout, se rapprocheront les uns des autres.



Fig. 139. — Caricature de Daumier pour un titre de musique : *L'Esprit frappeur* ou la passion des tables tournantes (1859). — Meissonnier (Heugel), éditeur.

Enfin, qu'on le veuille ou non, l'arrangement matériel des appartements aura son importance. Dans ses *Lettres Parisiennes*, et à la date de 1844, Mme de Girardin avait déjà démontré qu'il existe toute une symétrie, toute une architecture de l'ameublement exerçant une influence sur les gens. « Il y a des massifs de chaises et de canapés », disait-elle, « comme il y a des massifs d'arbustes. Dans les salons symétriquement disposés, les premières heures de la soirée sont mortellement ennuyeuses; ce n'est que lorsque la symétrie se trouve rompue, lorsque le mobilier a, malgré lui, cédé aux nécessités, aux intérêts de la société, que les causeries s'établissent et que l'on commence à s'amuser. »

Observation vraie au point de vue général, encore plus caractéristique, quand il s'agit de l'intérieur. Ce n'est donc pas seulement

par le genre, par la nature des conversations que les salons de la Restauration, de la Monarchie de Juillet, du second Empire, de la République, diffèrent entre eux; c'est encore par leur ordonnance qui, à son tour, déteindra sur tout le reste.



Fig. 140. — Un salon dans un hôtel du faubourg Saint-Germain, en 1852. — D'après un dessin de Renard et Valentin. (*Illustration*, mai 1852.)

* Ce salon, avec ses deux étages [illegible] avec ses décorations et ses fresques, fut [illegible]

Le salon du dix-huitième siècle, à part quelques changements dans le style des meubles, reste une unité; le salon moderne variera à l'infini. Ici, la période des salons remplis de curiosités, de petites tables, de meubles lilliputiens; là, la période des salons débarrassés de tout bric-à-brac importun, réduits aux fauteuils et aux

canapés, vastes sièges dans lesquels pourront s'étaler à leur aise les Épicuriens de la conversation.

Les *Petites Misères de la vie humaine,* de Grandville, ont ridiculisé ces salons dans lesquels on ne savait où poser le verre de sirop classique, la tasse de thé que bon gré, mal gré, il avait fallu accepter, où l'on n'osait faire un geste dans la crainte d'envoyer des Sèvres et des Saxe à la tête de son voisin. A leur tour, Gustave Doré, Marcelin, Morin, excelleront à représenter ces immenses salons où l'ab-



Fig. 141. — Quadrille de contredanses. — Lithographie d'après un titre de musique.

sence de bibelots encombrants, de tous meubles volants, permettait de circuler ainsi qu'en un foyer de théâtre. Ici, le salon-prison; là, le salon-promenade; ici, les groupements dans les coins; là, la libre expansion des invités.

Après la conversation, distraction de tous les âges, la danse, plaisir des jeunes. Qu'elle ait, ou non, jadis pris naissance sous le beau ciel de la Provence, la valse qui s'écrivait alors *wals* et même *walsch*, nous vint d'Allemagne vers la fin du siècle dernier. D'emblée, avec ses mouvements ondulés, elle captiva tout le monde : on retrouve dans les images l'impression profonde qu'elle produisit, et pourtant, ce n'était encore que la valse en trois temps. Le menu d'un bal se composait alors, uniquement, de contredanses flanquées de l'*An-*

glaise, de l'*Écossaise,* de la *Boulangère,* et de la grande ronde finale. Comme le fait observer la comtesse de Villermont, dans son *Histoire de la coiffure féminine,* les jupes courtes, étroites, ne dissimulaient ni le mouvement des jambes, ni la pose des pieds; les danseuses pouvaient donc manifester leurs grâces. « Pour *traverser* et *chasser* avec distinction, » écrit cet auteur, « il fallait écarter les coudes du corps, serrer contre la jambe le bas de la jupe en la re-



Fig. 142. — La Galope. D'après la lithographie originale de Lehnert (vers 1835).

troussant un peu, puis, inclinant gracieusement la tête, voir *courir ses pas.* On appelait aussi ce mouvement « se regarder passer »; et toute la gloire d'une danseuse consistait dans la belle exécution du *solo de danse.* Tarentelle, trénis, pavane, monaco, toutes les danses de la vieille France devaient pâlir devant la valse entraînante ou devant les ondulations de ce fameux pas du châle, spécialité de Mme Récamier, qui fournit à Mme de Staël le modèle de la danse qu'elle prête à *Corinne.* A vrai dire, c'était plutôt une pantomime, de simples attitudes, dans lesquelles ce tissu léger devenait tour à tour une ceinture, un voile, une draperie. « Rien n'était plus gracieux, plus décent et plus pittoresque que cette succession de mouvements cadencés dont on

eût désiré fixer par le crayon toutes les attitudes, » a écrit l'auteur des *Souvenirs de Mme Récamier*. Un fait certain, c'est que l'image du pas du châle est restée classique.

Si rien ne peut traduire l'engouement pour la danse, chanté en



Fig. 143. — Mme C. Grisi (1815-1878). — Titre de la valse *La Carlotta-Grisi*, par Devéria.

maints petits vers du premier Empire et de la Restauration, il faut bien dire que les bals de cette période étaient relativement peu luxueux. « Un buffet très simple, » dit la comtesse de Villermont, que je me fais un plaisir de citer, « offrait aux danseurs altérés quelques verres de sirop d'orgeat, de limonade et de punch. Le souper proprement dit était passé sur des plateaux par des laquais qui parcou-

raient la salle. Le comble du grand genre était de les faire précéder d'un chasseur. » Quant à l'éclairage des salles, il consistait, suivant le goût du jour, en lyres de bronze doré, placées devant des glaces.

Parmi les bals dont la renommée a gardé le souvenir, un doit être mentionné parce qu'il a une importance historique au point de vue social : c'est le bal donné par M. Rothschild pendant l'hiver de 1821, pour lequel le banquier, qui n'était encore ni *de* ni *baron*, fit construire dans la cour de son hôtel une salle magnifiquement ornée. On en causa longtemps, et bien des scrupules durent être levés pour décider la noblesse à fouler les tapis du nouveau venu.

Après l'Allemagne, la Pologne. Sous le gouvernement de Juillet, *polka, mazurka, schottisch* firent fureur, tout comme la galope et le quadrille, ce dernier rappelant en une de ses figures la vogue de l'école saint-simonienne. En 1844, la polka est au pinacle : danse de paysans prohibée en Bohème, elle devenait, en France, danse mondaine. Cellarius, le grand Cellarius bientôt ne put suffire au nombre toujours croissant de ses élèves. Pendant ce temps, les salons se disputaient Carlotta Grisi qui, encore plus gracieuse à la ville qu'au théâtre, récoltait des applaudissements frénétiques en venant danser la tarentelle. Pour la voir, on ne respectait rien, on se rangeait en cercles serrés, on grimpait sur les fauteuils dorés ; pour elle, les invitations abondaient en éloges dithyrambiques.

A partir de 1830 les bals sont partout ; à partir de 1840, ils se succèdent de semaine en semaine. Parcourez les *Lettres Parisiennes* de Mme de Girardin, vous trouverez bals chez la duchesse d'Orléans, bals au profit des pensionnaires de l'ancienne liste civile, bals aux Tuileries, où se rencontraient « les hommes les plus laids du royaume », où les invités avaient obtenu l'autorisation de venir en omnibus, bals de la Garde nationale restés légendaires, — tel un bal à l'Opéra qui vit défiler dès l'après-midi sur les boulevards, en uniforme et en parure, des braves gens qui, sans souci du ridicule, mangeaient dans leurs fiacres, en attendant l'ouverture de la fête — bals de grands seigneurs et bals de bourgeois, bals de grandes personnes et bals d'enfants, bals du soir et bals du matin.

Un instant, ces derniers, contre lesquels on s'était d'abord élevé, furent en vogue; un instant, pour les invitations à la campagne, le suprême bon genre sera de faire danser le matin et sauter le soir. La mode des matinées et des après-midi dansantes reviendra à plusieurs reprises, mais elle ne prévaudra réellement qu'à propos des sauteries intimes organisées pour la belle jeunesse.

Avec l'Empire, la fureur valsante continue : c'est le triomphe du quadrille des Lanciers et de ces cotillons-monstres, aux multiples figures, aux accessoires de prix dont la Cour donnait l'exemple. Dans les salons, c'était un assaut continu d'élégances nouvelles et de fantaisies princières. Les buffets regorgeaient de victuailles et l'on citait couramment des cotillons de cinquante mille francs. Luxe effréné qui, peu à peu, gagnera jusqu'aux réunions estivales, jadis gardiennes de l'antique simplicité. Voici, en effet, d'après le comte de Maugny, le décor d'un bal offert durant l'été de 1869 au vice-roi d'Égypte par un des princes de la finance : « Les plates-bandes du jardin étaient dessinées en contours lumineux par des verres de couleur. La serre, garnie de fleurs des tropiques, transformée en salon



Fig. 144. — Uniforme des commissaires du Bal de la Garde nationale à l'Opéra, le 22 janvier 1831. — Lithographie de Gavarni, pour *La Mode*.

d'été, avait un plafond de gaze bleue et jaune lamée d'or. Une vaste galerie construite en quelques jours, servait de salle de danse. Les murs de cette galerie étaient tapissés de glaces gigantesques, drapées de rideaux de satin rose, dans lesquelles se reflétaient les lustres flamboyants qui tombaient du plafond. A gauche et à droite, des dragons ailés jetaient à flots par la gueule une eau transparente et rafraîchissante qui tombait en cascades dans des vasques de marbre. Des treillages d'or couraient partout. »



Fig. 145. — La valse des Brunes. — D'après une lithographie en couleurs, de Chéret (1892).

Jamais, semblable palais des Mille et une Nuits ne s'était élevé dans le but unique d'abriter, un soir, quelques milliers de danseurs. Et dès lors, plus rien n'arrêtant le mouvement, tout portant, au contraire, vers les extravagances coûteuses, ces créations artificielles, ces salles de bal improvisées transformeront les salons particuliers et les salons des hôtels — immenses caravansérails mondains — en véritables décors d'opéra.

Quoiqu'il lui faille compter avec les influences exotiques qui ont



Hunt Ball. (Bal des habits rouges.) — Tableau de M. Jules Stewart au Salon de 1885, gravé par M. Baude d'après la photographie de M. M. Braun, Clement et Cie.
(*Monde illustré*, 27 mars 1886.)

* La plupart des personnes qui se trouvent dans cet intéressant tableau, sont des figures connues du monde parisien. Au milieu, entraîné dans le tourbillon de la danse, le jeune duc de Morny, debout à droite, le comte Landemann.

déjà popularisé certaines danses américaines aux grossières figures, aux pas lourdement marqués, le « boston », « Sir Roger Coverly », « American gigue » « Barndance » et autres trémoussements secoueurs à l'usage des *shakers;* quoiqu'il se sente porté vers les souvenirs de l'ancienne société, le siècle sur sa fin, continue cependant à danser aux accents entraînants de la valse. Mais rien n'égale le



Fig. 146. — Transformation de la cour de l'Hôtel Continental lors de la fête de l'Hospitalité de nuit (1886). D'après un dessin de M. Gérardin (*Monde illustré*, 8 mai 1886).

succès du cotillon élevant dans les salons des arcs de paillettes et de rubans, contribuant encore à vulgariser cette passion pour les fleurs qui a pénétré toutes les classes de la société.

De la millionnaire à la petite bourgeoise, pas un appartement qui ne soit ainsi orné et parfumé. Et ce goût aujourd'hui dominant, appartient en entier au siècle, non pas que les femmes des époques antérieures aient méprisé les fleurs, mais celles-ci, respectueusement contemplées, restaient dans les jardins, dans les serres; les couper dans le simple

but d'orner les appartements eût été considéré comme une barbarie. Les élégantes du premier Empire se contentaient d'arroser un myrte ou de cueillir la fleur de l'oranger, jusqu'au moment où l'apparition de l'hortensia tournant toutes les têtes, vint donner le signal de l'engouement pour les « dons de Flore », ainsi qu'on s'exprimait en 1810.

Et du goût pour les fleurs naquit, tout aussitôt, le goût des bouquets, d'abord réservés aux circonstances solennelles, facilement remplacés



Fig. 147. — Une table de jeu dans un cercle sous la Restauration, d'après une estampe de l'époque.

par des fleurs en papier ou en porcelaine placées sous globe, jusqu'au jour où les chemins de fer et le développement de l'horticulture ont pu permettre de vulgariser ainsi à l'infini ce qui, à l'origine, était un pur plaisir de riches. Mais tout cela n'empêche point de revenir aux imitations : après les fleurs en papier de la Restauration, voici, dans les salons bourgeois de 1890, des fleurs d'étoffe, servilement copiées et parfumées, trompant l'œil, trompant l'odorat.

Approchons-nous maintenant des tables de jeu, attraction toujours courue, qui intéressait les petites gens, on l'a vu plus haut, qui finira par porter préjudice à d'autres plaisirs de société, jadis en honneur. La Révolution s'était passionnée pour la *bouillotte*,

la Restauration se prit d'une véritable folie pour l'*écarté*, « jeu d'antichambre », d'après le qualificatif de Jouy, introduit dans le grand



Fig. 148. — Autour d'une partition. (Le compositeur Massenet au piano.) — Tableau d'Aublet. (Salon de 1888.) D'après l'eau-forte de Milius, gravée pour la *Société des Amis des Arts*.

monde à la faveur du bouleversement, et qui, avec le *reversi* et le *wisk,* devait charmer les loisirs de plusieurs générations. « Autrefois», écrit le *Provincial à Paris,* « il n'y avait guère que les hommes

d'un âge avancé et les femmes qui ne cherchaient plus à plaire, qui prissent plaisir à s'exiler autour d'une table ronde. On ne voyait pas, comme à présent, tous les âges, toutes les conditions s'occuper exclusivement du jeu. Tout le monde joue aujourd'hui : vieillards, hommes faits, jeunes gens, douairières et femmes dans tout l'éclat de la beauté ; le temps n'est pas éloigné, peut-être, où les demoiselles elles-mêmes, jusqu'à présent confinées ensemble dans un coin du salon, au lieu de maudire les joueurs et l'écarté, viendront aussi parier ou jouer comme leurs pères et leurs frères. A cet égard, les provinciaux n'ont rien à reprocher aux Parisiens, et ceux-ci ne sont pas en droit de se moquer des autres. La fureur est égale partout : on ne se réunit plus que pour jouer... Ce qui distingue encore à présent la province de la capitale, c'est qu'on joue moins gros jeu dans toutes les villes de France (Bordeaux excepté peut-être) qu'à Paris. Il est assez rare, surtout dans les commencements de partie, qu'on voie de l'or sur le tapis. Dans les soirées parisiennes, on joue actuellement jusqu'à des billets de caisse. » Si le temps n'a pas réalisé les craintes de Montigny, la passion du jeu n'a point diminué pour cela, quoique le jeu, par lui-même, tienne peut-être, dans les salons modernes, une place moins grande. Les femmes, surtout, paraissent ne plus s'y intéresser autant. Sous la Restauration, romans et estampes ne cessent de nous montrer le beau sexe jouant, pariant, conseillant même : pas une soirée, pas un bal, où l'on ne voie plusieurs parties installées, où ne figurent plusieurs partenaires féminins. Sous Louis-Philippe, d'autres préoccupations semblent prévaloir, et, à la fin du siècle, le sexe toujours porté vers les jeux de hasard, pour les sensations qu'ils procurent, n'afflue plus autour des tables au classique tapis vert où domine l'élément masculin, où triomphe encore l'écarté, où le bezigue, le whist, le boston, l'impérial, le piquet, le lansquenet, le baccara charmeront, à tour de rôle, les joueurs de profession.

Après les gens âgés, la jeunesse; après le jeu, les jeux; je veux dire ces jeux de société qui, sous l'Empire et la Restauration, firent le bonheur des réunions bourgeoises : jeux d'attrape, jeux purement mécaniques, quelques-uns amusants par leur simplicité même,

d'autres demandant, comme l'indiquaient les traités spéciaux — car ces jeux eurent leur littérature et leur imagerie — « de la galanterie, de l'esprit, ou tout au moins, certaines connaissances, de l'attention et de la mémoire. » Ce fut l'époque du *pont d'amour*, du *baiser à la capucine*, du *cheval d'Aristote*, de la *statue*, pénitences plus ou moins piquantes par les mystifications qu'elles imposaient, poses plus ou moins plastiques auxquelles participaient, à la fois, jeunes gens et jeunes filles, qui se pratiquaient dans les salons et dans les jardins. *Jeux innocents* comme on les appelait, qui captivèrent la société la plus rigide du siècle, qui durent leur succès aux conditions toutes spéciales du moment, à l'intimité existant alors entre gens du même monde, qui ne pourraient plus s'exécuter dans les salons si étrangement mélangés de 1890. De tous ces amusements, seuls les moins caractéristiques sont restés; tels *pigeon vole*, le *pied-de-bœuf*, la *sellette*, la *pincette*, les *petits papiers* qui, sous le second Empire, devaient jouir, à nouveau, d'une vogue considérable.



Le Baiser à la Capucine.

Fig. 149. — Frontispice du volume *Jeux innocents de société* (1817), par Mme Tardieu-Denesle.

Dans ces mêmes salons, l'esprit inventif du siècle trouvera mille choses pour occuper, pour distraire. Les soirées, les réceptions se changeront ainsi peu à peu en représentations littéraires ou musicales; on jouera la comédie et même de simples charades, on fera des lectures, on donnera des concerts, on popularisera les bals masqués.

Avoir des comédiens, des chanteurs, des pianistes, offrir à ses in-

vités des gens en renom, des illustrations, c'est-à-dire ce qui, autrefois, était le fait d'une élite, sera le désir de tout bourgeois enrichi.

A vrai dire, ce besoin de nouveau et d'imprévu, cette recherche d'attractions de toutes sortes — la véritable caractéristique des salons actuels — doivent être attribués à la disparition de l'ancienne « causerie », aux banalités d'une conversation riche surtout en commérages. Jadis, on ne se fatiguait jamais des saillies de l'esprit; aujourd'hui, l'esprit le plus fin, le plus délié, est facilement trouvé monocorde; d'autre part, les causeurs aimables, suivant la donnée des générations nouvelles, ne vivent guère que de phrases et d'idées toutes faites. Se réunir pour se voir et pour causer comme on le faisait autrefois, devint bien vite, dans ces conditions, un plaisir dépourvu de tout agrément. De là les soirées concertantes, de là l'invention des concerts à bon marché qui commencèrent à affluer aux approches de 1840, et dont Mme de Girardin écrivait alors la monographie, encore exacte à l'heure présente :

« Les séductions de la table à thé, la brioche de famille, le verre d'orgeat et la demi-glace ne suffisent plus : on a tant de rivaux! Que faire pour attirer la foule? Imiter les salons du grand monde : donner un concert; mais un vrai concert est hors de prix; n'importe, il faut de la musique, c'est la mode. On se décide donc à avoir de la musique, mais on se décide en même temps à ne faire aucuns frais pour en obtenir. La difficulté paraît grande. Voici le moyen de la résoudre victorieusement. Il y a entre les grands talents et les amateurs une classe de médiocrités gémissantes qui cherchent la célébrité. On leur offre charitablement l'occasion de se faire connaître, on les choie, on leur promet des élèves, on les invite à dîner, on les admet à gémir, à miauler, à mugir, selon l'instrument sur lequel ils excellent; on invite toute sa société à jouir de leur talent.

« Ils chantent, ils jouent, on les applaudit, on les remercie et on ne les paye point. Ils s'en aperçoivent, et pour se dédommager de ces triomphes stériles, ils improvisent un concert à leur bénéfice, dont les billets sont distribués aux maîtresses de maison qui ont bien voulu protéger gratuitement leur talent. Celles-ci *redistribuent*, à leur tour,

ces mêmes billets aux jeunes gens de leur société, qui se trouvent



Fig. 150. — Une soirée (vers 1835). — D'après la lithographie originale d'Alophe. (*L'Artiste*.)

ainsi faire seuls les frais d'une musique qu'ils se plaignaient déjà d'avoir entendue pour rien. »

Peu à peu, ce qui s'était fait ainsi par vanité, par pur esprit d'imi-

tation, devint une nécessité : la multiplicité des concerts privés n'indique pas seulement la vulgarisation du goût musical, elle est l'indice de mœurs nouvelles qui finiront par transformer tous les salons, petits ou grands, en salles de spectacle. Il ne s'agit plus d'avoir chez soi le chanteur, le pianiste ou le violoniste en renom, il faut des pièces inédites avec mise en scène et décors également inédits. Véritables spectacles destinés à un choix d'invités, qui seront, quelque jour, le seul plaisir admis par les gens riches, tandis que les théâtres publics et payants ne serviront plus qu'à la foule des anonymes. En 1835, une scène dans un hôtel particulier sera une rareté ; en 1890, la plupart des nouveaux hôtels auront leur théâtre aménagé de façon à pouvoir jouer comédie, opéra-comique, opéra, même. Et c'est ainsi, sans doute, que parallèlement aux grandes idées modernes de démocratisation à outrance, se reconstituera une aristocratie de l'art, au domaine restreint.



Fig. 151. — Le Bal masqué. — D'après la lithographie d'Alfred Johannot.

Jadis, les bals costumés étaient recherchés ; aujourd'hui, ils sont devenus comme le reste, un plaisir ordinaire. Jadis, ilsétaient le privilège

de la Cour, des ministères, de quelques grandes familles; aujourd'hui, ils sont à la portée du premier venu pouvant y mettre le prix.

Ils se popularisèrent surtout sous le règne de Louis-Philippe qui avait remis les jours gras en honneur, qui devait rendre au Carnaval son éclat d'autrefois. Ce fut l'époque des masques classiques, des troubadours, des Turcs et des Persans; ce fut l'époque des intrigues



Fig. 152. — Bal costumé donné au ministère de la Marine, le 12 février 1866 : Entrée des cinq parties du monde. — Dessin de Godefroy-Durand et Thorigny. (*Monde illustré*, 17 février 1866.)

mondaines sous le loup, scènes multiples dont le crayon de Johannot et de Gavarni a si bien conservé la physionomie. Quant aux bals costumés officiels, ils fleuriront sous le second Empire, inaugurés en 1856 au ministère des Affaires étrangères par le comte Walewski, pour ne prendre fin qu'en 1870. Mascarades ministérielles qui ont laissé dans l'histoire des traces ineffaçables, non seulement par le luxe, par la variété des costumes, mais encore et surtout par la présence des souverains, se servant ainsi des hôtels de leurs ministres comme d'un terrain neutre pour frayer avec tous les mondes. En ses *Souvenirs*

du second Empire, le comte de Maugny a enregistré les réjouissantes méprises de ces fêtes pleines d'attrait. « Tous les hommes de petite taille, aux épaules carrées, à la tête légèrement inclinée sur l'épaule, avec un balancement dans la démarche, ou ceux qui laissaient passer sous le loup, les deux extrémités d'une moustache cirée, étaient invariablement pris pour le souverain, qui, lui, s'évertuait à donner le change. Grâce à ces confusions, les aventures pleuvaient sur les êtres les plus insignifiants, et rien n'était plaisant, après un bal costumé, comme d'entendre le récit d'un des dominos qui avaient bénéficié des avances destinées à l'Empereur. »

1868 devait être le point culminant de ces divertissements : ce fut, en effet, l'année de la fameuse soirée du ministère de la Marine où parurent les « Cinq parties du monde » représentées par cinq femmes remarquablement belles; ce fut également le moment où le grand monde se prit, à son tour, pour les bals costumés, d'un engouement qui dure toujours, qui chaque année remplit les salons de travestissements amusants et de restitutions curieuses.

Cette multiplicité de fêtes, fêtes intimes ou fêtes officielles, — ces dernières n'ayant rien perdu de l'éclat des grandes réceptions monarchiques, — cette expansion mondaine, cette recherche constante d'une folle gaieté, ne sont pas seulement le fait du luxe actuel, elles tiennent encore à une autre cause, je veux dire à l'apparition d'éléments nouveaux sur la scène du monde : les artistes et les exotiques; les artistes venus sous la Restauration, les exotiques survenant à la suite du mélange des sociétés et des continents.

Les artistes, qu'il s'agisse des acteurs, des peintres, ou des poètes, ne vivaient pas, autrefois, avec le reste de la société, sur le pied de l'égalité. Même après 1800, il y eut toujours entre eux et le monde, certaines dissemblances, certaines méfiances. « Ils ont vu, » écrit Jal dans son intéressante monographie des *Soirées d'artistes*, « qu'on ne les comprenait pas, et que dans la société, bien qu'ils fussent reçus avec faveur, même avec distinction, on les regardait curieusement comme des étrangers dont on n'entend pas la langue,

et ils se sont groupés, serrés, de peur que l'ordre de choses qui avait commencé en 1815 ne les rendît à la fin aux salons de Paris dans la situation dégradante à laquelle ils avaient échappé trente ans auparavant.

« Le besoin de se voir, de se communiquer des pensées, de faire du nouveau, inspira l'idée des premières réunions; et puis, on



Fig. 153. — Psyché et l'Amour, divertissement mythologique, exécuté à la fête donnée au Palais-Bourbon par M. Floquet, président de la Chambre. — Dessin de M. Paul Destez (*Univers illustré*, 26 mars 1892).

* Debout, à droite, l'ambassadeur de Russie, M. de Mohrenheim, M. Floquet et le peintre Carolus Duran.

voulait prouver à ceux que la fortune et la puissance avaient faits les heureux de la terre, qu'on pouvait très bien vivre et s'amuser sans eux. On voulait les amener à demander comme une faveur, ce que, jadis, ils n'auraient pas accepté comme une obligation, le plaisir de venir, au milieu d'un cercle d'artistes, chercher des joies dont leurs salons dorés n'ont pas le secret. C'est ce qui arriva, et nous vîmes, en 1827, tous les beaux noms de l'aristocratie solliciter, jusqu'à devenir importuns, des invitations au bal masqué qu'annonçait une comédienne. »

Le bal masqué auquel il est fait allusion, eut lieu le 21 mars 1827, chez Mlle Mars, et, comme la première soirée de M. Rothschild, il peut figurer dans une histoire des salons, puisqu'il devait donner, lui, le signal de l'émancipation complète des artistes. Peu à peu suivirent les soirées du foyer Feydeau, un instant « le salon le plus agréable de Paris », s'il faut en croire certains contemporains, les réunions hebdomadaires des peintres Cicéri et Duval-le-Camus, les réunions plus mondaines de Mme de Mirbel, de Charles Nodier, du baron Gérard, auquel pas un étranger ne manquait d'assister. Tout le monde connaît ces « dimanches » de l'Arsenal (bibliothèque dont Nodier était conservateur) où se rencontraient les partis les plus opposés, entêtés du classicisme et échevelés du romantisme, où la fille de la maison, Mme Ménessié, charmait les invités par ses productions musicales, alors fort à la mode; réunions très suivies jusqu'au moment de l'ouverture des « dimanches » de Victor Hugo, célébrées en prose et en vers, illustrées sous toutes les formes, et que l'eau-forte de Tony Johannot fait revivre ici-même. Mais bien plus curieuses, quoique moins popularisées, furent les petites fêtes intimes de Théophile Gautier — cénacle tapageur entre tous — de Cicéri et de Duval-le-Camus qui, d'emblée, donnent la caractéristique de ce qu'on a appelé « les soirées d'artistes ».

C'est chez Cicéri, nous apprend Jal, que commencèrent les séances d'improvisation pittoresque, durant lesquelles tous les habitués de la maison, tous les invités passeront successivement devant ces crayons railleurs appelés Isabey, Horace et Carle Vernet, Cicéri même, et laisseront sur les feuillets de ce nouveau cahier « de charges » la trace plaisante de leurs figures.

C'est avec Cicéri, également, que prit naissance un autre album, orné, lui, de productions sérieuses dues à tous les talents de la peinture. Pendant que, dans le salon voisin, se faisaient entendre virtuoses et amateurs, eux se rangeaient autour de tables, pourvues de pinceaux, de crayons, d'encre de Chine, de sépia, et là, dessinaient sans relâche. Eux, c'est-à-dire Horace Vernet, Isabey, Daguerre, Picot, Thomas, Watelet, Hippolyte Lecomte, Xavier Leprince, Géricault.

Eh bien! ce qui se créait ainsi chez Cicéri, c'était l'album, alors encore simple fantaisie, bientôt maladie régnante, qui de la soirée d'artistes, gagnera les réceptions mondaines, captivera les cercles bourgeois; qui, avant peu, se trouvera chez tous ceux tenant à passer pour gens de goût; qui, avec sa couverture luxueuse, se placera bien en vue, sur les tables; qui contiendra, — mélange voulu, — autogra-



Fig. 154. — Soirée d'artistes : Un dimanche à l'*Arsenal* chez Charles Nodier.
Dessin et gravure à l'eau-forte de Tony Johannot (1831).

* A gauche, contre le mur, Charles Nodier, debout, appuyé sur une chaise, Jules Janin ; à l'extrême droite, le crépu Paul Foucher.

phes, pensées, poésies, musique, dessins, dans lequel se colleront des fleurs séchées, s'épingleront des papillons; l'album, véritable olla-podrida qui sera, pour les uns prétexte à mendicité, pour les autres la carte forcée imposée au talent ou à la célébrité. Les salons-artistes qui venaient de se créer, marquèrent ainsi d'emblée leur influence sur les salons bourgeois, et cette influence doit être signalée parce qu'elle contribuera grandement à éveiller le goût de la collection chez des gens qui, jusqu'alors, étaient restés fermés aux choses

de cette espèce; parce qu'elle se perpétuera, et, plus tard, donnera naissance, soit aux albums de photographies, soit aux albums de timbres-poste, ayant, eux aussi, leur place dans l'histoire des manies et des passions du siècle.

Ces salons, dont Jal s'est constitué l'historiographe, dans lesquels on put voir un compositeur comme Chérubini conduire un orchestre de mirlitons et de trompettes de la foire exécutant l'ouverture de son *Démophon*, mirent également en vogue les charges en action, les parodies sérieuses qui, par la suite, s'implanteront partout.

Bientôt, en effet, ces fantaisies deviendront plaisirs de bourgeois; bientôt, chacun regardera vers ces salons nouveaux prenant place au foyer mondain, comme on regardait, auparavant, vers les salons de l'aristocratie et de la finance. Les petits bourgeois se contenteront d'avoir des artistes chez eux, suivant la formule indiquée par Mme de Girardin; les bourgeois des classes aisées tiendront à se montrer dans ces soirées qui semblent personnifier l'esprit du dix-neuvième siècle, comme les salons littéraires et philosophiques incarnent en eux le dix-huitième.

Dès lors aussi, le mouvement est donné, et Eugène Devéria pourra s'écrier, avec son enthousiasme romantique, au sortir d'un bal costumé chez Alexandre Dumas : « Soyez prince, soyez roi, soyez banquier, ayez une liste civile de douze millions, une fortune d'un milliard, je vous défie de créer une fête aussi brillante, aussi gaie, aussi nouvelle. Vous aurez de plus vastes appartements, un orchestre plus nombreux, un souper mieux ordonnancé, que sais-je? des gendarmes aux portes; mais vous n'aurez pas à beaux deniers comptants, des fresques improvisées faites de main de maître (des décors avaient été spécialement brossés pour ce bal par Célestin Nanteuil), vous n'aurez pas cette jeune et folâtre réunion d'artistes et de célébrités, etc. »

Déclaration précieuse qui montre à la fois l'emballement du moment, et la lutte, encore à l'état latent, entre gens de finance à l'esprit pratique, et gens de plume ou de pinceau à l'esprit fantaisiste.

Mais malgré les préjugés mesquins du règne de Louis-Philippe

les artistes gagnèrent définitivement la partie et leurs salons exerceront une puissante attraction jusqu'au jour où prenant leur revanche, les bourgeois, — c'est la période actuelle, — attireront à eux l'art et ses représentants. Toutefois, en se pliant aux usages du monde, en se débarrassant de leurs excentricités, les artistes ne désarmeront point, et

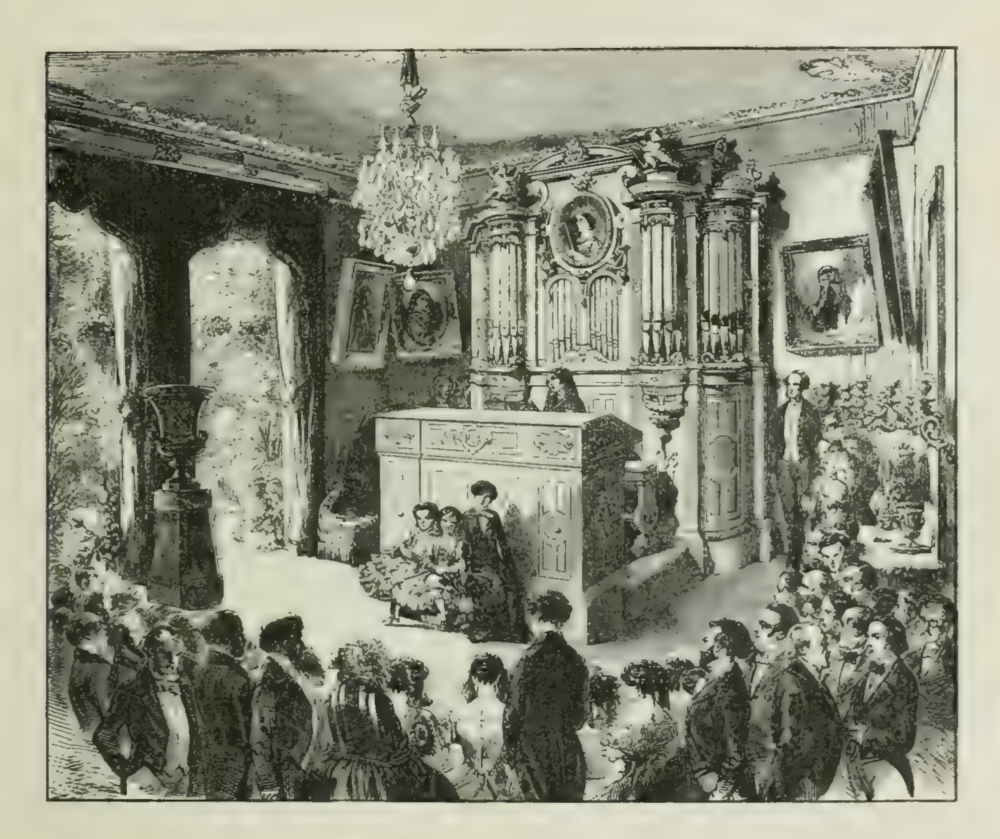


Fig. 155. — Salon de Mme Viardot, place Vintimille. (*Illustration*, 19 mars 1858.)

suivant un usage assez habituel, les vaincus inculqueront aux vainqueurs des besoins qui, naguère, leur étaient inconnus.

Le second Empire fut encore une époque privilégiée pour ces fêtes : alors on vit le grand monde aller chez les étoiles du chant ou de la musique, se presser aux soirées de Mme Viardot, de Rachel, d'Augustine Brohan, d'Adelina Patti, de Pauline Garcia ; alors, tout ce qui avait un nom dans la société rechercha avec empressement une invitation aux fameuses « fêtes vénitiennes » d'Arsène Houssaye,

soirées masquées, — les invitations portaient : « la beauté sous le masque est de rigueur » — inaugurées en 1868, qui resteront l'expression la plus parfaite d'une époque et d'un monde à jamais disparus, par leur singulier mélange d'élégantes somptuosités et de libertés quelquefois risquées.

Et maintenant, l'art étant partout, les concerts réglés, les comédie



Fig. 156. — Une soirée chez M. Arsène Houssaye (vers 1868). — D'après la lithographie originale de Jules Chéret pour *Les Succès du jour*, Album théatral.

de paravent figurant au programme de tous les plaisirs « mondains », le moment n'est peut-être pas éloigné où l'artiste dépossédé de son « originalité » montrera, à son tour, pour ces bruyantes exhibitions l'antipathie que manifestait jadis la bourgeoisie paisible de 1830.

III.

Sans faire l'histoire des salons célèbres, je ne puis cependant, passer sous silence les maisons qui, durant un temps plus ou moins long, donnèrent asile à l'esprit, à la société polie du moment et eurent

la primeur de toutes les productions capitales du siècle. Politiques ou littéraires, jouant à la petite chapelle ou affichant hautement un éclectisme de bon aloi, nombre d'entre elles ont mis en relief des femmes élégantes et spirituelles. S'il y a eu, à différentes époques, des « salons masculins », — c'est-à-dire entièrement absorbés par la haute



Fig. 157. — Chambre de Mme Récamier à l'Abbaye-aux-Bois. — D'après une lithographie d'Aubry Lecomte.

* Le tableau que l'on voit au-dessus du piano est la copie du fameux tableau du baron Gérard « Corinne au cap de Misène » peint d'après le récit de Mme de Staël, copie faite spécialement pour Mme Récamier. L'original ayant été acquis par le prince de Prusse, une autre copie fut faite, par la suite, habituellement, pour le Roi de France. La copie de Mme Récamier n'a pas le pêcheur qui se trouve, sur le coin à gauche. Le personnage debout doit personnifier Chateaubriand.

personnalité du maître de la maison, — tels ceux de M. de Jouy, du baron Gérard, de Lafayette, d'Achille Fould, de Thiers, de Victor Hugo, — l'on peut affirmer, cependant, que, de tout temps, les vrais salons, les plus attrayants, les plus lumineux, furent ceux créés et inspirés entièrement par des femmes. C'est ainsi que le siècle s'ouvre avec les soirées de Mme Récamier, se continue avec Mme Ancelot, la duchesse de Duras, Mme de Montcalm, la duchesse de Broglie, la princesse de Liéven, Mme Émile de Girardin, la comtesse de Merlin,

Mme de Lamartine, la comtesse d'Agoult, la princesse Czartoriska, Mme de Castellane, et se termine avec Mme Adam et Mme d'Haussonville; femmes lettrées ou grandes dames, piquées par la mouche académique, qui, toutes, en dehors de la beauté et de leur charme personnel, exerceront une influence réelle sur les lettres, les arts, la musique, qui contribueront au succès de certaines écoles, qui donneront à certains partis politiques le vernis qui leur faisait défaut. Chose qui ne s'était pas encore présentée, chose qui restera une des nouveautés du siècle, 1830 vit des salons bourgeois prendre rang aux côtés des salons littéraires : tels ceux de Laffitte, de Ternaux, de Mme Davillier, personnes du monde des affaires.

De toutes ces femmes, la plus célèbre fut, certainement, Mme Récamier qui, pendant un demi-siècle, exerça sur la société française un empire incontesté par le dévouement absolu à ses affections, alors que beauté, jeunesse, fortune, c'est-à-dire tous les dons éclatants qui contribuent à donner l'influence, lui avaient été successivement enlevés. Dans son oratoire de l'Abbaye-aux-Bois, humble retraite tant de fois popularisée par la gravure, elle jouira encore de tout le prestige, de toute l'autorité qu'elle avait au moment de ses plus grands succès mondains, au moment de la plus grande prospérité financière de son mari. Spectacle sans précédent, les murs de la petite chambre virent ses anciens amis lui apporter le tribut d'une inébranlable fidélité. Personnages de marque, membres du corps diplomatique, princes et souverains, — prince Louis de Bavière, prince royal de Prusse, roi de Wurtemberg, — toutes les sommités étrangères passèrent par ce salon qui, de La Harpe à Chateaubriand, à Ballanche, à Sainte-Beuve, comptera également les plus grands noms de la littérature française. Et l'on trouvera Mme Récamier à la tête de toutes les œuvres intéressantes ou charitables de l'époque, comme elle fut une des premières à se passionner pour la cause grecque, recevant à l'Abbaye-aux-Bois ce jeune Canaris que le comité hellénique faisait élever à Paris.

Littéraire autant que le salon politique de Mme Récamier était universel, le salon de Mme Ancelot fut une succursale de l'Académie

et devint pour quelques-uns, une porte d'entrée. Dans le tableau : *Une lecture du poème de Philippe-Auguste,* poème de Parceval de Grandmaison, Mme Ancelot dont la tête paraît avoir été singulièrement posée, a peint elle-même avec un certain esprit la physionomie, jeune ou vieille, de tous ceux que l'amour des lettres réunissait autour d'elle. La France littéraire du temps, au grand complet, sans parler des peintres et des musiciens.

Si l'on nommait des académiciens, chez Mme Ancelot; chez Mme de Girardin, la femme éminente qui a donné au théâtre et au journalisme tant d'œuvres distinguées, depuis le poème de *Madeleine* jusqu'à la *Joie fait peur*, jusqu'à ces *Lettres Parisiennes,* — modèles de chroniques — si souvent évoquées au cours de ce volume, on fit et défit députés et académiciens. Mais ce salon des Champs-Élysées ne devait pas se contenter d'être une sorte de continuation du salon de Mme Sophie Gay; vers 1853, il donna en plein dans un des travers du jour, le spiritisme : on y fit tourner les tables, on y évoqua les esprits, on s'y entretint avec feu Balzac, avec feu M. de Beaujon, et tandis que les assistants, « plus spirituels que spirites », selon le mot d'Arsène Houssaye, se contentaient d'esquisser un sourire railleur, Mme de Girardin, régulièrementtombait en syncope.



Fig. 158. — Mme Ancelot (1792-1875). — D'après la lithographie de Jean Gigoux. (*Galerie de la Presse*, vers 1832.)

Après Mme Récamier, après Mme Ancelot, après le vicomte de Launay, l'hôtel de Castellane, célèbre durant de longues années, qui put se glorifier de la première salle de spectacle construite, en ce siècle, dans la demeure d'un particulier. C'est là que, de 1835 à 1842, deux femmes, également célèbres par leurs œuvres et leur influence sociale, Mme d'Abrantès, Mme Sophie Gay, se partagèrent la direction de vé-

ritables fètes théâtrales auxquelles les personnes du plus grand monde se faisaient un plaisir d'apporter leur concours. C'est là que le jeune de Flotow fit ses premières armes, c'est là que fut monté, en 1848, et dans son entier, le *Misanthrope,* avec M. de Rémusat, de



Fig. 159. — Delphine Gay (Mme Émile de Girardin) (1804-1855). — D'après la lithographie de Julien pour la *Galerie de la Presse*.

l'Académie française, comme Alceste, avec la comtesse de Contadès comme Célimène.

Un salon bien moderne par son éclectisme, par la grande part faite aux artistes, ce sera celui du duc de Morny; un salon bien typique au point de vue du « bas-bleuïsme », ce sera celui de la marquise de Blocqueville; ici, un grand seigneur passé maître politicien cherchant, avant tout, à amuser; là, une coquette figure de vieille femme ayant conservé quelque chose d'un Latour et se croyant encore au

grand siècle. L'un, indiquant dès 1860, ce que seront les salons de l'avenir; l'autre conservant, en 1890, l'allure des salons disparus.



Fig. 160. — Mme Edmond Adam Juliette Lamber). — D'après une gravure au burin de Burney.

Dernier venu, mais non moins intéressant, ce salon où fusionnèrent, pour la première fois peut-être, deux éléments aussi disparates, l'art et la politique, une politique très abstraite, très personnelle, le ministère des Grâces de la République, comme on l'a appelé, di-

rigé par une femme à la fois littéraire et philosophique, aussi versée dans les questions de politique extérieure que d'organisation sociale, Mme Adam. Là se tinrent de véritables entrevues, là se forgèrent des discours, là se créa une école de gouvernement. Plus heureuse que George Sand, non moins accueillante et non moins spirituelle, Mme Adam est arrivée à fonder une revue qui a découvert et conduit sur le chemin de la célébrité nombre d'écrivains et d'artistes.

Loin de disparaître, les salons sont donc aujourd'hui, partout; immense tache d'huile qui couvre la France de réunions mondaines ou intimes, de soirées concertantes ou académiques, de centres littéraires ou politiques. Les mœurs, les formes extérieures se sont modifiées, l'influence s'est amoindrie, l'habitude de se réunir les uns chez les autres n'a point disparu. « Autrefois, » dit Claude Vento dans son livre *Les Salons de Paris en 1889*, « chaque jeune femme, lorsqu'elle devenait maîtresse de maison, adoptait un « jour » qui prenait une place fondamentale en son existence. La porte s'ouvrait régulièrement aux amis, qui se retrouvaient, chaque semaine, à jour fixe, dans le grand salon un peu solennel, aux meubles d'acajou habillés de velours d'Utrecht, devant la cheminée carrée, en marbre blanc, sur laquelle l'inévitable pendule Empire marquait gravement les heures de bonne causerie. Les familiers, toujours les mêmes, devenaient pour ainsi dire, « les meubles » du logis. Chacun avait sa place marquée, son fauteuil favori, son coin à la table de whist, d'écarté ou de piquet.

« On savait à l'avance qui l'on rencontrerait et l'on s'en faisait une fête... On lisait, on causait, et l'on « disait ».

Autrefois, le salon devait être froid et correct; aujourd'hui, il est devenu un « hall », c'est-à-dire cette immense salle formant tout à la fois, salon, atelier, cabinet de travail, serre, avec sophas, divans, meubles immenses invitant au repos.

Aujourd'hui, il n'y a plus un « jour » mais des jours, des petites et des grandes réceptions, des matinées et des soirées; fêtes de toutes sortes aux noms anglais, — l'exotisme le plus à la mode dans les choses de la fashion, — *garden-party, five o'clock* et autres; « on se voit » chaque soir; « on s'assemble » chaque matin. Les réunions deviennent

des « assemblées », les jours des « fixe », les soirées des « rendez-vous »; on a des relations et des demi-relations; on traîne après



Fig. 161. — Autour du piano. — Tableau de Jean Beraud, d'après l'eau-forte de Lalauze. (*L'Art*, 28 août 1881.)

soi des séries d'invités qui, tous, ont la prétention « d'en être toujours » (c'est-à-dire d'être invités à toutes vos fêtes). De là le « jour chic », la première invitation, et les « jours du commun », les autres invitations.

Autrefois, les dames d'un certain monde, seules, avaient leur « jour » ; aujourd'hui, la plus petite bourgeoise est tenue d'avoir son « jour » : au début du siècle, on allait visiter le matin ; en 1890, c'est entre trois et sept heures que les visites doivent s'accomplir. Du temps de l'*Ermite de la Chaussée d'Antin,* les hommes ne craignaient point de faire leur cour aux belles contemporaines ; en 1890, il est rare que les hommes apparaissent au milieu de ce papillonnant frou-frou de soies et de dentelles. Autrefois, « aux jours », l'on annonçait, personne n'a oublié les valets insolents d'Henry Monnier et les domestiques bizarres de Gavarni ; aujourd'hui, on n'a plus recours à cet usage que dans les maisons « vieux jeu ». Que les gens se connaissent ou ne se connaissent point, peu importe ! Autrefois, le thé, mis à la mode en France vers 1798, une des étapes de l'anglomanie, qui nous valut, sous l'Empire, une brochure du pharmacien Cadet de Gassicourt, des petits journaux de salon, d'amusantes estampes, était admis aux soirées seules ; aujourd'hui, les charmes de la théière étant remplacés par les ampleurs du samovar, le thé est devenu un *lunch* quotidien et fastueux (*five o'clock tea*) arrosé de vins d'Espagne, accompagné de *délicatesses* n'ayant d'allemand que le nom.

Autrefois, je veux dire au dix-huitième siècle, quelques grands seigneurs, tels les Biron, ouvraient au public, une partie de l'année, les jardins de leur hôtel ; aujourd'hui, dans les ministères et dans le grand monde, les *garden-party,* c'est-à-dire les invitations privées à venir se promener, jouer et danser dans les jardins des hôtels, transformés en vrais décors de féerie, sont le dernier mot du luxe mondain. La société se complaît en ces fêtes, vivante image d'un passé aimable, donnant à la fantaisie plus de place que les habituelles soirées où règne la monotonie des habits noirs et des robes blanches.

Que de choses, que de coutumes, successivement à la mode et abandonnées ! Variétés dans les usages, dans la politesse, dans l'étiquette, dans les présentations ; tantôt les personnes mises en rapport se salueront et se parleront simplement, tantôt l'habitude du *shake-hand* se popularisant, on se donnera la main, dégantée à cet effet :

tantôt la politesse, l'urbanité, la galanterie française prévaudront sans conteste, tantôt les manières étrangères, anglomanie d'abord, puis américanisme, constitueront le plus singulier mélange qui se puisse rencontrer.

Mêmes changements dans les habitations et dans les mœurs. Aujourd'hui, les grands et luxueux appartements des maisons à cinq étages, en plein Paris; demain, les petits hôtels des quartiers lointains. La première moitié du siècle tiendra encore la rue en piètre



Fig. 162. — La sortie de la Madeleine. — Tableau de Marchetti.

* Reproduit avec l'autorisation de MM. Arnold et Tripp.

estime; on se refusera, pendant longtemps, à donner un rang de faveur aux hôtels ayant un corps de bâtiment sur la chaussée, considérée comme anti-aristocratique. Aujourd'hui, les hôtels ne fuiront plus le mouvement et la vie du dehors.

La haute société affichera rarement les idées voltairiennes du siècle passé, mal portées de nos jours. Mais très rigide avant 1850, dans l'exercice de certaines pratiques, notamment pendant le carême, elle se montrera beaucoup plus accommodante par la suite. Si elle renonce toujours à l'animation et à l'entrain des bals, elle admettra fort bien dîners, réceptions, concerts. La musique, cette

grande émancipée moderne, n'a-t-elle pas pris une place, toujours plus considérable, dans les pompes qui accompagnent les cérémonies du culte catholique ! L'éloquence de la chaire, avec sa rhétorique entraînante, avec ses orateurs célèbres, depuis le père Lacordaire jusqu'au père Monsabré, n'a-t-elle pas continué à jouir de la même sympathie mondaine !

En ses formes extérieures, le mariage ne s'est point modifié, mais il a fallu de longues années pour que le principe de l'union civile, d'application récente, pénétrât entièrement dans les mœurs. En 1804, ma mère, dit George Sand, en son *Histoire de ma vie,* ne se croyait pas mariée avec mon père parce qu'elle n'était mariée qu'à la municipalité. Le rétablissement du culte ramena peu à peu le mariage à l'Église et, depuis ce moment, l'on peut dire que les unions purement civiles constituent une très rare exception. Quant au divorce, inauguré avec le code Napoléon, introduit à nouveau dans la loi, en 1885, il ne paraît pas avoir apporté un grand changement aux mœurs du monde.

Si la convenance a, en ce siècle, déterminé peu d'alliances, si l'amour n'a plus le prestige romanesque d'autrefois, par le fait que les conditions de l'existence se sont profondément modifiées, si l'argent, ce qu'on a appelé « les espérances », est devenu par excellence, le grand moteur, le grand faiseur d'unions, le mariage civil, le mariage à la mairie, sujet de tant de tableaux, de tant d'amusantes scènes de mœurs depuis cinquante ans, aura été, lui, sans doute à cause de sa nouveauté, une des grandes attractions de la vie moderne. Ce que l'auteur des *Nouveaux tableaux de Paris* écrivait, en 1828 : « Il y a, dans chaque arrondissement, un certain nombre de braves musards qui assistent à tous les actes civils de la municipalité ; c'est pour eux, un spectacle, comme pour d'autres, les débats des tribunaux et les tours des escamoteurs », est toujours vrai, seulement, autrefois, ces provinciaux de la capitale ne se contentaient pas de former la haie au dehors, ils suivaient les nouveaux conjoints dans la salle des mariages. Les noces avaient ainsi des cortèges imprévus dont on peut retrouver la physionomie dans les estampes du vieux Paris.



Un « Five o'clock tea » dans le hall d'un salon. — Dessin de M. Reichan. (*Monde illustré*, 19 janvier 1889.)

La fin du siècle se fait, en ce domaine, remarquer par une innovation curieuse : pour donner à la cérémonie plus d'éclat, pour contrebalancer, en même temps, l'influence de l'Église, elle a inauguré les mariages en musique dans des salles recouvertes de peintures et ornées de fleurs. Décoration civile, d'un goût irréprochable, mais bien



Fig. 163. — Un mariage à la mairie. — Tableau d'Henri Gervex au Salon de 1881.
(Photographie Braun Clement et Cie).

froide, pour lutter avec toutes les séductions du mysticisme religieux, avec le parfum de l'encens et des cierges.

IV.

Aux côtés des salons dont je viens de retracer l'historique, centres de réunion qui ne sauraient exister sans le concours de la femme, voici, création bien moderne, les clubs, agréablement raillés par

Mme de Girardin, formés au lendemain de la Révolution française, dépouillant peu à peu leur forme exotique, abandonnant les tendances spécialement politiques de la Restauration, se francisant, s'élargissant; tour à tour mondains, bourgeois, littéraires, artistiques, religieux même, leur dernière incarnation. Ainsi compris, le club apparaîtra comme le salon de l'homme, un terrain neutre offrant aux gens du monde des facilités de rencontre, sans les côtés cérémonieux de la visite. A la femme, les jours de réception attitrés chez elle; à l'homme, les rendez-vous d'un local banal. La conséquence sera que tous deux vivront moins ensemble de la vie intérieure, qu'ils auront leurs intimes, leur existence particulière, se retrouvant seulement dans le monde. Plus le siècle avancera, plus cette tendance s'accentuera. Quelle que soit leur position sociale, l'homme et la femme de 1825 suivent encore les habitudes du bon vieux temps; l'homme et la femme de 1890 ont rompu avec toutes les traditions.

C'est la monarchie de Juillet qui devait voir réapparaître, sous leur seconde forme, les clubs interdits par l'Empire. Vers 1840, on comptait à Paris, quatre cercles : Le *Grand cercle*, le *Jockey*, le *Cercle Agricole*, l'*Union* auxquels vint s'adjoindre, deux années plus tard, le *Petit Cercle du café de Paris*. Si l'on veut connaître les noms des élégants de l'époque, il faut consulter la liste des membres de ce cercle, au premier rang desquels figuraient Roger de Beauvoir, le prince Belgiojoso, Alfred de Musset, le comte Decaen, le comte de Vergennes, Odoart, lord Seymour, Septeuil, de Viel-Castel, c'est-à-dire tous les jeunes hommes célèbres par leurs excentricités, par leurs tendances esthétiques, par leurs bons mots ou par leurs chevaux de course, les *dandys*, les *lions*.

A côté des cercles mondains devaient également se créer peu à peu des cercles destinés à des publics spéciaux. Sous la Restauration chaque ville de province avait eu son cercle libéral et son cercle conservateur; de 1840 à 1860 on vit s'ouvrir à Paris le *Cercle des Chemins de fer*, le *Cercle Saint-Hubert* pour les chasseurs, le *Cercle des Arts* où se rencontraient notaires, banquiers, commerçants et bourgeois retirés des affaires.

Plus nombreux, trente ans après, accrus du *Petit Club* à l'usage des très jeunes gens, du *Cercle Impérial*, de l'*Union Artistique* destiné à ceux qui se piquent de dilettantisme (vulgo, les *Mirlitons*), du *Sporting*, les cercles mondains ne perdront point leur physionomie primitive. C'étaient bien de vrais clubs s'administrant eux-mêmes, se recrutant par des présentations suivies de ballottages rigoureux, alimentés par leurs propres ressources. Leurs membres, vivant à peu de chose près, de la même « haute vie, » formaient une coterie compacte, ayant réellement la prérogative de l'élégance et du bel air. Cette franc-maçonnerie de *clubmen*, unie et prépondérante, se livrant à des farces de collégiens ou à des divertissements abracadabrants, contribuera à donner au monde élégant l'allure particulière dont le règne de Louis-Philippe et le second Empire conservèrent l'empreinte.



Fig. 164. — L'homme du monde. — D'après la lithographie originale de Gavarni.

* Ce type d'élégance raffinée, dans lequel d'aucuns ont voulu voir Alfred de Musset, a servi de gravure pour un costume du tailleur Humann qui habillait les dandys de l'époque.

Régnant au théâtre et à la ville, imposant leurs goûts en modes, en art, en littérature, soignant la mise, le geste, élevant la science du salut à la hauteur d'une institution, raffinés et lettrés, procédant à la fois de Rivarol et de Beaumarchais, ces derniers « petits maîtres », égarés en notre siècle, eurent leurs types d'élégance; sous Louis XVIII le vicomte Sosthène de La Rochefoucauld, sous Charles X le duc de Guiche, sous Louis-Philippe le comte d'Orsay, sous Napoléon III le comte de Niewerkerke et le jeune Gramont-Caderousse. D'Orsay, fils d'un général de division du premier Empire, parlant plusieurs langues, dessinant avec goût, peignant avec facilité, écrivant avec un réel cachet d'observation, a joui d'une renommée éclatante.

Lord Rutwen le considérait comme « *l'idéal specimen* du Français du meilleur monde », et de lui Lamartine devait dire, en 1852 : « Il faut deux siècles pour former des hommes de cette espèce, le siècle des aristocraties aimables et le siècle des pensées viriles. Les hommes d'un seul temps n'ont pas cette double nature; ils peuvent être estimables, mais ils ne sont pas attachants. »

Privilégiés de la nature et de la mode, ces jeunes gens devaient avoir aussi leurs types d'excentricité; tel lord Seymour, encore connu sous le nom de *Mylord l'Arsouille*, tel le marquis de Saint-Cricq qui affectionnait se faire voiturer dans un fiacre, tenant son cheval en laisse par la portière, tel Lautour-Mézeray avec son éternel camélia blanc, ou encore Romieu avec ses histoires inénarrables qui procurèrent tant de bons mots, tant de scènes piquantes aux vaudevilles de l'époque.

Les clubs n'eurent pas seulement une influence sur la vie mondaine, ils popularisèrent, — ceux tout au moins qui avaient des tendances libérales, comme le *Petit Club du café de Paris*, — le billard, aujourd'hui placé dans toutes les maisons opulentes, et le cigare, deux choses tout à fait méprisées par la génération aristocratique antérieure à 1830, et encore mal vues vers 1840. Le *Provincial à Paris* se plaignait, en 1825, des financiers assez mal élevés pour oser vous recevoir un cigare à la bouche, un autre proclamait que le tabac était bon pour les anciens *grognards*, pour les gens à *demi-solde*. Cela indique bien en quelle piètre estime étaient tenus tabac, cigares et pipes, alors que la tabatière continuait à être l'indice des gens graves et bien posés. Ney n'avait-il pas allumé un cigare au moment de marcher au-devant des balles; les sergents de la Rochelle n'avaient-ils pas attendu la mort, la pipe à la bouche! C'était plus qu'il n'en fallait, pour proscrire à jamais l'emploi par les gens bien élevés d'objets ayant derrière eux un pareil passé. Le cigare chanté par lord Byron, la cigarette vantée par Alexandre Dumas, jouèrent ainsi leur rôle dans la querelle des classiques et des romantiques; la révolution de 1830 leur donna enfin le baptême mondain rapprochant grands seigneurs et pauvres gens, créant,

au grand étonnement de la société d'alors, une nouvelle égalité non prévue, l'égalité du tabac, ainsi observée par Mme de Girardin : « Deux jeunes gens fort bien mis se promenaient dans une allée des Champs-Élysées; ils se donnaient le bras. L'un des deux fumait. Un homme affreux vint à passer, un homme sale, dégoûtant, une sorte de Robert Macaire désenchanté, fumant un cigare suspect; eh bien! ce malheureux fut pour les jeunes dandys une apparition des



Fig. 165. — Amateurs de liberté. — D'après une lithographie originale d'Aug. Bouquet (vers 1832).

• Les trois personnages du milieu représentent Guinard, Cavaignac, Trelat. Cette estampe au bas de laquelle on lit : « Je fume... tu fumes... il fume... nous fumons !!!!! » est une allusion à la création de la *Société des droits de l'Homme*.

plus agréables; ils allèrent droit à lui, avec empressement; lui, leur répondit par un malin sourire, et celui des deux qui fumait eut le courage d'approcher sa gracieuse figure de cette face hideuse, et d'emprunter à ce cigare impur un peu de feu pour son cigare éteint. »

Pareil spectacle pouvait encore étonner en 1844 : depuis, la loi du fumeur a fait son chemin. On peut éviter une poignée de main; qui a du feu n'en refusera jamais à qui lui en demande.

Les clubs qui ont propagé tout cela, se sont bien modifiés depuis 1870. Non seulement ils n'exercent plus sur la vie mondaine l'influence d'autrefois, mais encore ils ont vu se créer, — conséquence

des mœurs nouvelles, — des cercles ouverts à tous, devenus peu à peu des maisons de jeu, si bien que le siècle sur sa fin se retrouve peuplé de *tripots* clandestins comme au bon temps de cette ancienne ferme que le premier Consul avait eu, un instant, la pensée de supprimer, et qui devait disparaître définitivement le 31 décembre 1837 à la suite d'un vote de la Chambre, entraînant avec elle le *Cercle des Étrangers* et *Frascati,* célèbres dans les annales du jeu par leurs bals et leurs soupers. Depuis, la fièvre du hasard n'a point diminué, et le siècle, toujours généreux, a fait pousser la fièvre de la spéculation.

Institution récente, le cercle a sa place dans l'histoire. Il est donc nécessaire de le photographier dans son aménagement intérieur, ce que je m'empresse de faire, d'après l'*Année Mondaine* de Septfontaines, en prenant pour type le *Cercle de l'Union artistique* somptueusement installé, rue Boissy-d'Anglas, dans l'ancienne demeure de Grimod de la Reynière.

« On arrive, dit le chroniqueur, par un vestibule royal dallé de marbre, où le service du vestiaire s'accomplit grâce à un système ingénieux qui fait disparaître et remonter par une trappe les vêtements confiés à ses soins; dans le voisinage, après avoir dépassé des annexes prévoyant tout l'imprévu de la toilette, s'ouvre un vaste salon conduisant à un autre salon tendu de tapisseries admirables et au fond duquel se développe un escalier monumental : de là, une large et magnifique ouverture donne sur la salle des fêtes, splendide avec ses voussures dorées et ses loggias aériennes. Puis, une enfilade de salons s'offre au jeu, à la causerie, à la lecture.

« Au second étage, on trouve la salle à manger, immense, et accompagnée de cabinets particuliers où les membres du cercle pourront traiter leurs amis, comme au restaurant; un office où l'on pourrait donner un bal; enfin, la bibliothèque, la salle d'escrime, la salle d'hydrothérapie. Au troisième étage, les cuisines sont, avec les dépendances, dignes du pays de Cocagne. »

Cercles fin de siècle, d'une organisation incomparable, et qui, bientôt sans doute, à l'instar des clubs anglais, seront pour leurs mem-

bres une sorte d'hôtel attitré, où les gentlemen auront leur chambre, viendront à l'occasion faire leur toilette, qui, déjà, peuvent être considérés comme une « maison commune » à l'usage des gens du monde.

A l'exemple des salons, le cercle s'est transformé, il invite le public à des exhibitions spéciales, il donne des fêtes, il s'ouvre aux



Fig. 166. — Au Cercle (1892). — Dessin original de Lœwy.

femmes de la bonne société. Demain, peut-être, il recevra des membres des deux sexes, demain, peut-être, sous la poussée des modes américaines, il remplacera les salons : ceux qui n'ont pas de maison montée ou ceux qui se trouvent de passage à Paris pourront y donner des soirées tout comme ils peuvent déjà, — on nous l'apprend, — recevoir leurs amis à dîner. Aujourd'hui encore, le cercle n'est rien au point de vue des rapports mondains; demain, peut-être, il sera tout.

Enfin, c'est par le cercle que l'exotisme a pénétré dans la société

française. Le club lui a ouvert, toutes grandes, les portes des salons. En 1867, Charles Yriarte écrivait : « Les salons de nos cercles sont le rendez-vous des excentriques de tous les pays, des diplomates de toutes les puissances, des élégances et des richesses du monde entier, et s'il vous était donné de pénétrer dans la salle à manger de l'*Union*, à l'heure de la table, vous verriez réunies les aristocraties de toutes les nations parlant tous les idiomes de l'univers. »

Internationalisme de la bonne société, jouant, au haut de l'échelle sociale, le même rôle que l'internationalisme des classes ouvrières; internationalisme, toujours plus envahissant, qui a développé et popularisé le *rastaquouère,* ce type dont la *Vie Parisienne* d'Offenbach devait esquisser la physionomie.



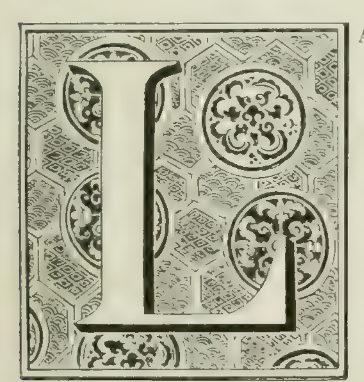
Fig. 167. — Le Cotillon. — Dessin de Gavarni pour la *Danse des Salons* de Cellarius (Hetzel).


CHAPITRE SEPTIÈME

LE COSTUME CIVIL ET LES MODES.

Caractéristique du costume moderne. — Modes féminines : leur richesse. — Influences anglaises, excentricités des coiffures, manches à gigot. — Romantisme et antiquité. — Modes masculines : le frac, la redingote, disparition de l'élégance. — La crinoline. — Tendance à la masculinisation : le couturier, la confection. — Développement du luxe.— Les costumes courts de la période moderne.

I.


La mode a des révolutions comme les empires », écrivait le rédacteur d'un journal féminin de 1834 ; « mais, autrefois, elles étaient lentes et progressives ; aujourd'hui, elles suivent le mouvement des esprits et participent à l'instabilité de nos institutions. Chaque siècle était jadis marqué de la même empreinte, et les costumes de nos aïeux peuvent servir, en quelque sorte, de date à l'histoire. Maintenant la mode, avide de changements, interroge tous les siècles, toutes les époques, leur fait des emprunts, et ne s'empare d'un costume que pour l'abandonner bientôt ; c'est l'affaire de quelques mois, de quelques semaines, de quelques jours. »

Comme les classes sociales, comme la hiérarchie, la mode a donc, elle aussi, suivi le courant. Autrefois réglementée, dirigée, uniforme ;

aujourd'hui, livrée à elle-même et subissant toutes les variations. Autrefois, la Cour donnait le pas; aujourd'hui, les couturiers font les modes et, véritables souverains, imposent leurs coûteuses fantaisies aux élégants des deux sexes. Au costume, durant un siècle identique, ont succédé mille façons différentes de s'habiller.

Au milieu de cette anarchie, certaines époques ont su cependant faire prévaloir leurs préférences. Le premier Empire a son type défini : comme le style, comme l'ameublement, la mode, sous lui, restera immuable. La Restauration ne cache point ses sympathies pour l'empanaché, le règne de Louis-Philippe cherche à allier l'élégance à la simplicité, le second Empire essaie de revenir à l'ancien système du pouvoir donnant le ton, c'est par la Cour que la crinoline s'impose et fait son chemin dans le monde. Enfin le siècle, à son déclin, confirmant le chroniqueur de 1834, brille, avant tout, par sa fantaisie, par son éclectisme, par son mélange de tous les styles.

Ce qui variait, autrefois, on ne saurait trop le répéter, c'étaient les accessoires et les détails du costume, les couleurs et les étoffes : la coupe restait identique ; chacun revêtait les classiques vêtements, plus ou moins riches, plus ou moins ornés, suivant le rang, suivant la fortune personnelle. Le XIX[e] siècle, lui, proclamera qu'il n'y a plus ni forme absolue, ni couleurs nécessaires ; laissant de côté broderies et dentelles, il recherchera, avant tout, la commodité et le bon marché, il aura surtout en vue de pouvoir procurer à la multitude des vêtements convenables.

Pour les hommes comme pour les femmes, il établira deux modes uniformes, le costume de ville, le costume de cérémonie ; au sexe fort il donnera le « tuyau de poêle » qui a survécu à toutes les révolutions ; au sexe faible le chapeau habillé qui, sans cesse, se promènera de la grande « calèche » à la petite « capote » lilliputienne. Ce sera là, réellement, la livrée de l'époque. En dehors de ces coiffures officielles, on pourra voir surgir les formes les plus bizarres, les plus diverses ; jolies ou laides, elles ne sortiront pas du domaine de la fantaisie, et auront grand peine à se faire accepter. Il faudra plus de cinquante ans pour arriver à la pleine liberté de la coiffure.



Fig. 168. — Coiffures de 1816 à 1870. — D'après des documents contemporains.

1. Coiffure à la ferronnière (vers 1829). — 2. Toque avec plumes (vers 1817). — 3. Chapeau à la Bolivar (1819). — 4. Coiffure à la Berthe (vers 1833). — 5. Coiffure grecque (1860). — 6. Coiffure à l'Africaine (1865). — 7. Femme en turban, d'après Devéria. — 8. Femme en bonnet de gaze, d'après Devéria. — 9. Coiffure fantaisie, second Empire (shapka et boléro). — 10. Coiffure de soirée (1848). — 11. Coiffure en cheveux (vers 1871). — 12. Homme (vers 1840). — 13. Coiffures fantaisie, second Empire ([illegible]). — 14. Homme en haut tromblon (Restauration). — 15. Chapeau [illegible] (second Empire). — 16. Homme avec impériale et mouche (vers 1855). — 17. Chapeau et coiffure (vers 1833). — Au centre est une chaîne [illegible]

Du reste, tous ces chapeaux féminins emplumachés, enrubannés, quels que soient leurs noms, qu'ils s'appellent *pamélas, cloches, andaloux, tudors, bolivars, van Dyck, Rembrandt, merveilleuse* ou *niniches* n'appartiennent nullement en propre à notre époque, pas plus que la toque russe ou arménienne, pas plus que le béret ou l'horrible casquette empruntée aux jockeys anglais. Ils étaient, au contraire, la caractéristique du siècle précèdent, durant lequel le chapeau commença à se développer, et qui ne connut point, lui, le couvre-chef habillé. Mais ils représentaient l'indépendance et la fantaisie, deux choses toujours ardemment recherchées ; et c'est pourquoi, sans cesse, l'on verra les femmes revenir à eux.

Également désireux de s'émanciper du « tuyau de poêle » les hommes porteront successivement des chapeaux de feutre et des chapeaux de paille, — feutres mous à grands bords ou feutres durs, genre melon, prenant, d'autres fois, l'aspect de chapeaux hauts, tronqués, — tels ils étaient en 1867, tels on les revit en 1891, — pailles d'Italie et Panama arborant les ailes énormes du chapeau de planteur, paillassons anglais, aux rubans multicolores, popularisant le genre canotier.

Complément obligé du costume de voyage, de la toilette de villégiature, ces sortes de chapeaux ne furent d'abord portés que par la jeunesse, par les émancipés et les évaporées. Pour se montrer ainsi coiffé dans les grandes cités, il fallait une certaine indépendance, une réelle hardiesse. Mais, peu à peu, le sans gêne étranger a triomphé et, depuis 1870, les chapeaux de fantaisie ont reçu leurs lettres de noblesse.

Autrefois, l'on drapait, aujourd'hui, l'on ajuste ; autrefois, l'on sacrifiait avant tout au décoratif, aujourd'hui, l'on recherche le commode. L'histoire du costume masculin, au XIXe siècle, ce sont donc les dernières luttes du drapé et de l'ajusté : le manteau, couverture pittoresque, avec ses plis favorables au geste, à l'ampleur des mouvements, sera définitivement remplacé par le paletot dont les manches, d'abord évasées, finiront par devenir d'étroits fourreaux. A plusieurs reprises, le manteau a essayé de reprendre pied : de là, les *talma,* les *quirogas,* les *cabans,* les *mac-farlanes,* les *pardessus à*

collets, les *sorties de théâtre,* dernière transformation du genre. En 1823, on se moquera agréablement des « Quiroga-Parisiens » entortillés dans leurs amples manteaux couleur pourpre ; en 1890, on commencera à s'apercevoir que le pardessus à collet, jeté sur de jeunes épaules, ne manque pas d'un certain charme.

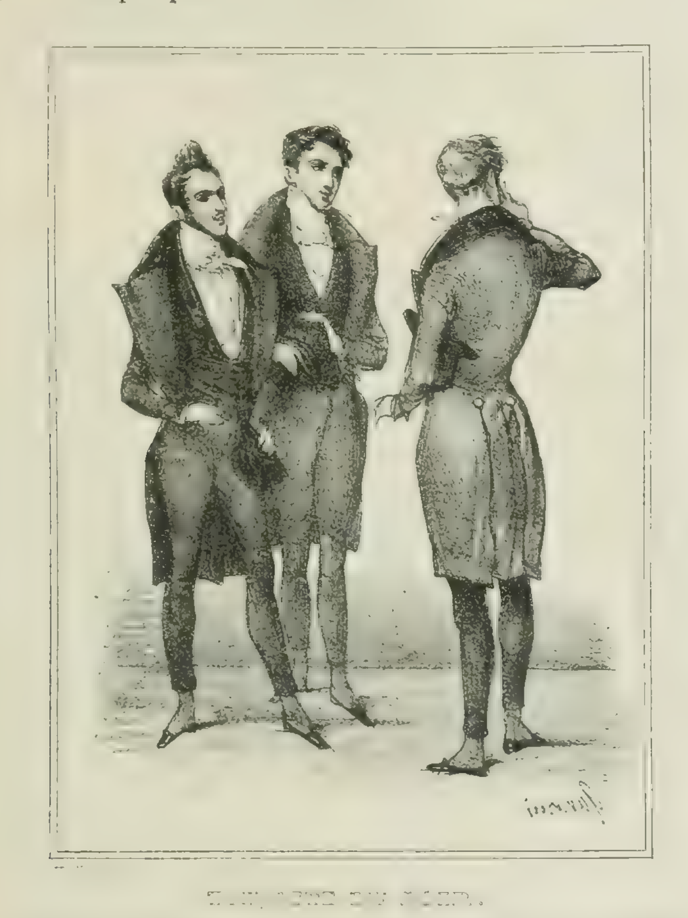


Fig. 169. — Reproduction d'une lithographie de Gavarni dans *La Mode* (1835).

Vêtement de corps et pantalon ont subi les mêmes vicissitudes, ont passé par les mêmes périodes ; tantôt larges, flottants, tantôt collants, moulant les formes, tantôt venant tomber sur les extrémités comme des godets, tantôt serrant comme des poignets. Dans ses coupes multiples, le vêtement de corps n'est pas sorti de ces quatre formes : l'*habit*, la *redingote*, la *jaquette*, le *veston*, cherchant, quelquefois, à se rap-

procher des modes anciennes, ou bien, subissant avec le veston et l'habit à queue, l'influence des modes anglaises. L'habit à la française avait été la véritable toilette du passé; le frac sera à notre époque quelque chose comme la franc-maçonnerie du costume.

Qui sait, d'autre part, si le siècle finissant ne reviendra pas aux tentatives artistiques du siècle commençant; si, quelque jour, on ne verra pas à nouveau le vêtement à tunique courte, à pantalon collant, au feutre à plumes que préconisait David, et dont les blouses, un instant portées sous la monarchie de Juillet, avaient dû, très certainement, s'inspirer.

L'histoire du costume féminin présente les mêmes traits. D'abord un essai de réforme, une tentative de retour aux simples draperies, aux principes esthétiques de l'antiquité : grandes robes à jupes longues prenant la taille très haut, suivant les prescriptions de l'hygiène; à la fois voile et soutien. Puis, peu à peu, par antipathie pour ces modes du premier Empire qui ne manquaient pourtant pas d'un certain charme, d'autres idées prévalurent, les tailles s'allongèrent jusqu'au point de rappeler, quelquefois, les extravagances de la période Louis XV. Les fourreaux étroitement drapés des années impériales sont, à plusieurs reprises, revenus : on n'a pas encore revu les tailles courtes.

Jadis fort sommaire, la toilette intime de la femme s'est très compliquée, donnant naissance au luxe essentiellement moderne des jupes, des sous-jupes, des jupons. Contrairement à l'esthétique du Directoire, si opposée à nos mœurs et aux rigueurs de nos climats, la tendance qui a prévalu depuis 1830 a eu pour but constant d'orner, de surcharger le corps, jusqu'au jour où la crinoline triomphant a permis d'étaler, de draper, de plisser, de retrousser des mètres d'étoffes sur les cages aux souples ressorts d'acier. Tailles courtes ou tailles longues, robes courtes ou robes longues, jupes moulées sur le corps ou étoffes drapées sur la crinoline faisant office de mannequin, tels seront donc les deux principes.

Les grandes lignes ainsi posées, entrons dans les particularités de la toilette.



MODES DU CONSULAT ET DU PREMIER EMPIRE

D'après des planches du *Costume Parisien* (nos 1, 2, 4) et d'après une gravure anglaise (no 3).

1. Femmes coiffées à la Titus. Chapeau-bonnet de mousseline « en battant l'œil » et chapeau de paille. — 2. Femme en capote de percale. — 3. Toilette de sortie et toilette de bal (1806). — 4. Toque de satin avec plumes de vautour et robe de mérinos (1812).

En robes transparentes, en « tuniques juives », les femmes du Consulat continuèrent les modes du Directoire, auxquelles l'Empire se contenta de faire subir quelques légères modifications. Longues pour la ville, les jupes furent courtes pour les toilettes de soirée, laissant voir le pied enfermé dans un soulier de satin blanc. Elles reçurent, comme ornements, des guirlandes de fleurs aux couleurs vives et variées, tandis qu'une guimpe légère, presque opaque, essayait d'atténuer les décolletages trop accentués. La redingote de drap, de mérinos ou de velours, fut l'unique vêtement protecteur.

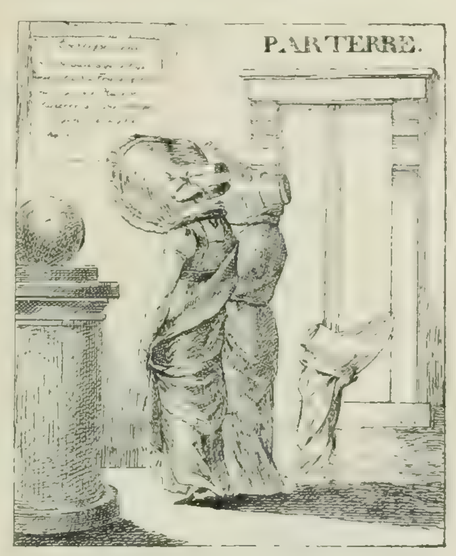


Fig. 170. — Caricature sur la mode des grands chapeaux au théâtre. (Premier Empire.) — D'après une estampe allemande.

* L'avertissement placé sur le mur porte : « Les jolies femmes sont priées d'enlever leur chapeau, les autres peuvent le garder. »

Du reste, luxe considérable. Kotzebue, dans ses *Souvenirs de Paris* en 1804, affirme qu'il fallait à une élégante trois cent soixante-cinq coiffures, autant de paires de souliers, six cents robes et douze chemises. Et ces costumes coûtaient cher. Une robe de percale des Indes, brodée, fine mousseline dont on raffolait malgré les remontrances des médecins, valait, au bas mot, cinq à six mille francs, et Mme d'Abrantès, en ses *Mémoires,* se plait à énumérer les riches trousseaux de cette espèce.

Quoique la plupart des ouvrières et nombre de bourgeoises eussent conservé leurs longs cheveux, quoique même les élégantes, au moyen de *cache-folies,* ne se fissent point faute d'imiter les ornements des médaillons et des camées antiques, la Titus, aux cheveux hérissés comme la robe d'un porc-épic, resta la véritable coiffure à la mode jusqu'au jour où les succès du *Laboureur Chinois,* à l'Opéra (1813), gratifièrent le beau sexe de la coiffure « à la chinoise », cheveux

tirés en arrière et tordus au sommet de la tête en un cône tronqué.

L'Empire devait se faire remarquer surtout par ses couvre-chefs; le turban, la toque, le chapeau. Souvenir des conquêtes de Bonaparte en Égypte, le turban, coiffure favorite de Mme de Staël, reçut les noms les plus divers et se fit en foulard, en mousseline, en madras, un des luxes du moment, — ce qui ne l'empêchera pas, pourtant, d'orner la tête des grisettes, des cuisinières, des nourrices, sous forme d'un fichu de couleur chiffonné de même façon.

Après le turban, après la toque et le bonnet que l'on verra réapparaître à des époques différentes, la place la plus considérable appartient au chapeau, de velours au commencement du règne, de feutre en 1805, de cachemire en 1810, de soie en 1813, tantôt d'un volume restreint, tantôt d'une envergure considérable; telles les immenses capotes du Consulat sous lesquelles la figure semblait placée au fond d'un entonnoir. Inaugurant la coiffure habillée, les chapeaux se nouaient sous le menton au moyen de brides, prenant soit au sommet soit à la base de la coiffe. Alors, recommencèrent, comme sous l'ancien Régime, les exagérations et les constantes inventions des faiseuses. « Il est de rigueur, » dit La Mésangère, « que la femme élégante reçoive tous les jours la visite de sa marchande de modes, parce que, tous les jours, il se fait quelque changement important, quelque découverte nouvelle. » Mais aussi, à force de revêtir les formes les plus extravagantes, le chapeau finit par ne plus ressembler à rien : tel l'indescriptible couvre-chef de Mlle Georges, tel le feutre empanaché de Mlle Mars.

A part Deghen, l'aéronaute, qui eut son instant de célébrité, et la comète de 1811 qui tint à laisser dans tous les domaines le souvenir de son brillant éclat, le théâtre et les exploits militaires furent seuls à fournir les modes d'actualités.

L'Empire, du reste, devait exercer une influence heureuse sur les industries ou les accessoires ayant en vue la toilette. Il vit ainsi se développer les mousselines, triompher définitivement les fleurs artificielles, revenir le corset (hiver de 1809-1810), se vulgariser les toiles de coton peintes, apparaître les cachemires, autre consé-

quence de l'expédition d'Égypte. Grâce à Ternaux, les chèvres du Thibet seront naturalisées en France, et les cachemires resteront, pendant cinquante ans, un des plus somptueux ornements de la toilette féminine.

Avec 1814, et durant les Cent Jours, la mode devait vivre d'allusions politiques et d'adaptations étrangères. Les élégantes se divisè-



Fig. 171. — Costumes anglais en 1815. (Types observés dans les rues de Paris.)
D'après une gravure en couleurs du *Bon Genre*. (N° 75.)

rent en deux camps ennemis : ici, les femmes impérialistes, arborant à nouveau le tricolore, se couvrant de violettes, ayant pour bijoux des immortelles et des aigles, là, les femmes royalistes, inventant les robes blanches fleurdelysées ornées de « dix-huit plis » (allusion à Louis XVIII), se coiffant d'immenses chapeaux sur lesquels voltigeaient, en souvenir de Henri IV, de nombreuses plumes blanches. Le roi de la poule au pot devait laisser son nom à cette volumineuse coiffure. Ce fut une curiosité, l'engouement du moment, bien plus qu'une mode au sens exact du mot. Toutefois, l'*Almanach des*

Modes, — une nouveauté, avec ses gravures d'Horace Vernet, — nous apprend que, « guidées sans doute par quelque sentiment de reconnaissance, les belles avaient emprunté aux chapeaux des officiers alliés les plumes de coq dont elles ombrageaient leurs fronts ». Ainsi apparurent le chapeau à la prussienne, disgracieux couvre-chef de cuir noir et luisant, de forme conique, aux ailes relevées par une courroie, et le chapeau à la Russe, véritable « tuyau de poêle » en feutre, agrémenté, sur le côté, de trois grosses plumes d'autruche continuant les hauts tromblons de l'Empire.

Les actualités politiques, sous cette double forme, ne durèrent qu'un instant : les modes britanniques, dont la contagion s'était déjà fait sentir sous le Consulat, allaient, aussitôt après, prendre une sérieuse et durable influence. Chose vraiment inconcevable : jamais peuple ne fut plus ridiculisé par nous, et jamais peuple n'exerça pareil empire sur nos institutions, nos modes, nos façons de parler. D'abord, comme on l'avait fait, précédemment, en 1804, on se contenta de rire de ces débarquements d'insulaires commençant à travers Paris leurs promenades de curiosité; d'abord, on s'amusa fort de ces bandes de jeunes Anglaises, qui se montraient dans les promenades, engoncées, emmitouflées, avec des boas, avec des fraises serrées au cou, avec des châles aux pointes singulières, avec de petits chapeaux plats sans plumes ni rubans, ou avec des casquettes-melon, ou avec d'énormes capotes aux bords dentelés, s'évasant au-dessus du front, mais peu à peu, bizarre conséquence, l'anglomanie s'empara des esprits, et malgré satires, vaudevilles, caricatures, calembours, par la force des choses, sans même s'en douter, les femmes se mirent à imiter ces accoutrements singuliers.

Alors, sur les grands chapeaux de paille se placèrent, en guise de voile, les carrés de gaze verte qui reviendront à plusieurs reprises, quelquefois dans une intention hygiénique; alors les spencers, quelque chose comme un habit qui aurait été coupé entre la taille et les basques, remplacèrent l'ancien corsage; alors, toute une collection de vêtements de dessus vint couvrir, engoncer les Françaises qui, depuis vingt ans, semblaient insensibles aux

intempéries des saisons; — et ce ne furent plus que manteaux à collets, redingotes de mérinos, douillettes de soie.

Les voiles verts surtout, eurent le don d'irriter les arbitres du goût : contre eux tous les prétextes furent invoqués.

« Depuis quelque jours, » écrivait le *Petit Modiste Français*, « on rencontre à la promenade du matin, des dames qui portent un chapeau de paille, auquel est attaché un morceau de gaze qui remplace un voile, et dont le reflet est extrêmement défavorable au teint, lorsque le soleil frappe dessus; cette mode, qui nous vient de Londres, est loin d'ajouter aux grâces de nos belles; aussi, nous la signalons comme une importation de mauvais goût, en ajoutant que ces espèces de voiles ne sont en usage en Angleterre que parmi les femmes les moins aisées de la classe dite bourgeoise. » Rien ne fit : il fallut laisser les voiles verts être remplacés par les voiles bleus.



Fig. 172. — Femme avec capote à grand voile. — D'après une estampe de l'époque (1805).

Comme esthétique générale, la Restauration qui allonge peu à peu les tailles basses du premier Empire, se fera surtout remarquer par ses coiffures, par ses grands chapeaux à plumes, par sa tendance, — du vivant de Louis XVIII, — à décolleter hardiment les épaules, par les manches à gigot qui apparurent vers 1820, qui acquirent bientôt des proportions gênantes, qui serviront à caractériser cette période, comme la crinoline caractérisera la période impériale. Manches à gigot! Jamais qualificatif n'avait été mieux donné. Très larges par le haut, soutenues par des baleines ou par une sorte de petit ballon rempli de duvet, elles figuraient effectivement de véritables cuisses de mouton.

Combien nouvelle dut paraître la coiffure en cheveux, après les Titus du premier Empire. Très compliquée, ne demandant pas moins de sept peignes, dont un de parade, en or, garni de perles et de corail, elle affecta, vers 1825, une surcharge extravagante et maniérée. « C'est, à la fois », écrit un contemporain, « sur lès côtés une masse de boules épaisses, sur le haut de la tête quatre à cinq coques, des

nattes, un diadème de tresses construit de la main du coiffeur, un peigne pendant quelque temps placé de travers, et les nœuds de ruban juchés au milieu de tout cela. Comme le cuir chevelu ne pouvait pas porter une moisson de cheveux aussi abondante, il fallait en avoir d'emprunt. Une femme modeste ne s'en tirait pas à moins de deux fausses queues, et de deux paires d'anglaises ou mèches pendantes qu'on fixait sur le côté avec des peignes ». Jamais les marchands de cheveux n'avaient fait d'aussi brillantes affaires.



Fig. 173. — Toilette de ville d'après une planche du *Costume Parisien* (1820).

Dans cet esprit qui rappelait les exagérations du dix-huitième siècle, on vit ainsi apparaître la coiffure à la Galatée, empruntée à un tableau de Girodet, la coiffure à la Marie Stuart, la coiffure à la Sévigné, la coiffure à la Ferronnière avec son fil de fer sur le front, avec son haut peigne et ses accroche-cœur, sans parler des mille créations dues à l'invention des célébrités capillaires du jour, qu'il s'agisse de M. Plaisir, l'inventeur des plumes frisées, le vulgarisateur des peignes d'acier, le propagateur des « poupées en cire » ou de Croizat, modestement surnommé le « Napoléon de la coiffure ».

Si l'on excepte les rubans « Trocadéro », les toques « Trocadéro » qui, au dire de Jouy, avaient des apparences de bastion, les faits d'armes contemporains influèrent peu sur les modes de la Restauration. Les actualités de la toilette vécurent surtout des succès du théâtre, de la musique, de la littérature. En 1823, un roman à grande passion du vicomte d'Arlincourt baptisera à l'*Ipsiboé*, coiffures, turbans, étoffes; en 1824, tout sera à l'*Ourika*, suivant le titre du roman

de la duchesse de Duras, qui obtenait alors un succès considérable. La même année, les premières représentations du *Freischütz* donneront naissance aux chapeaux « à la Robin des Bois », tandis qu'en 1825 la *Dame Blanche* étendra son empire sur toutes les parties du costume. Les animaux peu connus contribuèrent également aux appellations nouvelles. En 1825, l'arrivée d'un chimpanzé créa les modes « à la Jocko », en 1827, la girafe, plus populaire encore, fit naître robes, ceintures, chapeaux, coiffures, et nombre d'autres ajustements.



Coeffeur

Fig. 174. — Estampe de Joly pour la serie « Arts, Métiers et Cris de Paris ». (Vers 1823.)

* M. Plaisir est représenté montrant la poupée en cire inventée par lui.

Pour la première fois, en ce siècle, les événements transatlantiques eurent leur contrecoup en Europe. Ils nous gratifièrent du *bolivar,* immense chapeau à l'usage des deux sexes, donnant ainsi l'immortalité au héros de l'indépendance des États sud-américains, puisque les chapeaux des hommes n'ont point cessé, dans le langage populaire, de s'appeler ainsi.

Cette période se fera encore remarquer par l'extravagance des qualificatifs attribués aux étoffes ou aux nuances :

« Ce n'était point assez, dit un almanach de 1823, *le Règne de la Mode,* d'avoir appelé *bois de Caculta* (sic) les mérinos et les soies d'un brun clair et verdâtre ; les gantiers fournissaient des gants amadis, d'un vert un peu clair, et nommaient cette couleur *crapaud mort d'amour;* un cordonnier, saisi d'admiration pour ces génies sublimes, of-

frit des souliers de couleur *crapaud saisi,* c'est-à-dire, d'un vert un peu plus foncé. Il faut conclure de là que l'amour fait pâlir les crapauds. » N'est-ce point à la même époque qu'on verra surgir des couleurs « souris effrayée », « graine de réséda », « araignée méditant un crime », « eau du Nil », tandis que les étoffes, de tous points semblables à celles de la période précédente, se trouveront pompeusement baptisées stokoline, pékin, mandarine, velours d'Ispahan, gros d'Orient, popeline, silénie, zinzoline, canezou, bazazinkoff et autres noms plus ou moins ronflants.

Aussi caractéristique que les modes de l'Empire, le costume de la Restauration subit cependant des influences différentes. En théorie générale, avant 1815, ce sont les robes plates enserrant comme un sac; après 1815, c'est sur ces mêmes robes, une surcharge d'ornements, un échafaudage d'étoffes, de draperies flottantes ou ajustées. Antérieurement, tout était réduit à sa plus simple expression; actuellement, tout avait pris de l'ampleur, accusait des formes volumineuses. Dans la pratique, il y eut deux courants, l'un purement esthétique, l'autre conforme aux idées qui prévalaient alors en haut lieu. Ici les capotes gigantesques, les cabriolets cintrés, les calèches à passe démesurée, les *sentiments,* les fourrures de toutes espèces, les boas de martre ou de plumes frisées entourant délicatement le cou, les cols à l'Édith, les écharpes si faciles à nouer, si gracieuses en leurs contours, les robes descendant à peine jusqu'à la cheville et se couvrant de *bouillonnés*. Là, les robes montantes, les échancrures voilées par des flots de dentelle, les corsages « à la scapulaire », les bandeaux « à la vierge », une certaine sévérité dans les couleurs, une recherche d'austérité dans les coupes. Tendance, surtout visible sous le règne de Charles X, et qui montrait comme un besoin de réaction contre les décolletages, contre les insuffisances de la toilette depuis le Directoire.

Dès ce moment, jusqu'à l'apparition de la crinoline, le costume ne se modifiera plus que partiellement, c'est-à-dire dans ses détails; le fond restera le même. « On ne remarqua parmi les nouveautés transcendantes, » dit M. Augustin Challamel en son *Histoire de la*



MODES DE LA RESTAURATION

Toilettes de 1815, dessinées par Horace Vernet, gravées et coloriées par Gatine pour l'*Almanach des Modes.*

1. Costume de bal : Nymphe et bergère avec domino. — 2. Femme à sa toilette en robe de maison. — 3. Costumes de promenade : Femme coiffée du chapeau de cuir à la prussienne avec plumes de coq. Élégant en habit et en pantalon. — 4. Costume officiel de soirée : Femme en robe à queue, coiffée en cheveux, avec perles, aigrette, panache. Homme en habit à la française.

mode « en France, que les résilles à la Napolitaine, les pompons « steeple-chase » placés au-dessous des oreilles, les toques arméniennes « à pentes », les demi-bonnets à la catalane, les coiffures frangées à l'Algérienne, les turbans blanc et or à la juive, avec une bride à la Rachel. Ces turbans rappelaient le costume de



Fig. 175. — L'Echarpe. (Coiffure en coques et fraise autour du cou.) — D'après une lithographie de Philipon et Julien pour la série « Types féminins ». (Vers 1830.)

Mme Falcon dans la *Juive* d'Halévy... Les nuances tristes et sombres l'emportèrent sur les riantes couleurs, sans qu'on puisse attribuer cette mode à d'autres causes que les idées romantiques de ce temps, où les hommes et les femmes se plaisaient à prendre des airs mélancoliques, « byroniens et maladifs ».

Mais, malgré sa secrète sympathie pour les nuances sombres, « fatales », le romantisme devait donner aux modes une couleur, une allure

particulières. Ce fut comme un envahissement subit du moyen âge, comme un retour aux parures abracadabrantes des époques lointaines. Avec leur jupe traînante, avec leurs énormes colliers de perles, avec leurs manches pendantes, avec leur aumônière à la ceinture, avec leurs bijoux sculptés, de simples et bonnes bourgeoises



Fig. 176. — La toilette de la mariée. — D'après la lithographie originale de Fragonard fils. (Vers 1828.)

prirent des allures de nobles châtelaines. On vit ainsi de par les rues, des Marguerite de Bourgogne, des Isabeau de Bavière, des Émerande de Coucy, tout un bric-à-brac historique que les pièces fantaisistes des théâtres du boulevard contribuèrent également à développer, exerçant leur action sur les moindres détails de la toilette. La plus douce jeune fille cherchait à copier la coiffure de l'infanticide *Norma*, la plus tendre mère de famille voulait, par le costume, rappeler la *marquise de Brinvilliers*, l'empoisonneuse. Nombre de personnages, jadis relégués dans les bals masqués, re-

prenaient forme, et il ne semble pas que leur subite venue ait suscité le moindre étonnement.

Brusquement, le romantisme disparaît, finies les robes noires brodées en rouge dont le dessin imitait les flammes de l'enfer, finies les robes à grands ramages avec ornements héraldiques ; la réaction contre le moyen âge est si violente que, sans transition, l'on revient aux façons grecques et romaines ; les parures, les coiffures, les toilettes de Rachel donnent le ton, apportant dans l'ensemble du costume je ne sais quoi d'oriental, de judaïque, couvrant les vêtements de paillettes d'or, d'appliques, de pierres scintillantes, de perles transparentes.



Fig. 177. — Toilettes dessinées par Gavarni, gravées par Nargeot. — D'après une planche du journal *la Mode*. (Vers 1833.)

Enthousiasme de courte durée, qui n'empêcha pas les dames de se passionner pour les cols et les guimpes à la Médicis, qui permit aux étoffes tricolores de faire une première apparition, en souvenir des victoires algériennes.

Toutefois, après cette folie moyenâgeuse, après cette tentative de retour vers l'antique, il y eut comme un apaisement : l'on se modéra, l'on s'embourgeoisa, l'on chercha des toilettes moins rehaussées de ton, plus appropriées aux nécessités de la vie moderne. Tantôt montantes, tantôt décolletées, les robes se portaient, avec ou sans « pèlerine », manches longues à poignets serrés et boutonnés, ou bien manches courtes, corsage surmonté d'une « collerette » brodée, la jupe sans garnitures ou bien ornée de volants. Seule la dentelle foisonnait ;

seules, les manches affectaient encore des formes étranges, des ampleurs ballonnesques. Après avoir été à gigot, à l'imbécile, à l'éléphant, elles étaient devenues « à la Vénitienne », « à la Louis XIII », « à la religieuse », « à la Turque », « à la Bédouine », « à la Persane », « à la jardinière », « à la Sévigné », « à la Dubarry »;



Fig. 178. — Femme dans sa loge avec la grande voilette formant écharpe (1834).
D'après la lithographie originale de Gavarni.

appellations nombreuses, formes presque toujours identiques. Les étoffes se multipliaient à l'infini, tandis que fabricants et marchands s'ingéniaient à chercher des mots ronflants : « droguet catalan », « lampas burgrave », velours bleu « Benvenuto Cellini », satins « Médicis » et « Louis XV », tulle « illusion, » crêpe « Rachel », tissu « fil de la vierge », gaze « polka ». L'industrie progressant toujours, on inaugura les étoffes brochées d'or sur fonds de couleurs, l'on

annonça des étoffes en verre filé, l'on imagina une étoffe en bois — la sylvestrine — tandis que les élégantes de la Chaussée d'Antin portaient des chapeaux de papier imitant la paille, s'il faut en croire le *Petit Magasin de modes.*

Quant au goût des dessins, on pourra en juger par ce qu'écrivait Mme de Girardin en 1840 : « Ce sont des doubles *chinures*, des jaspures ; les taffetas imitent les plinthes d'escalier, les peintures de corridors et les papiers d'auberges, à s'y tromper. »

Un instant, dans la soif de simplicité qui s'était emparée des contemporains, les blouses furent la grande vogue. Tous les ménages se mirent à fabriquer ce vêtement peu compliqué, qui, commencé le matin, était achevé le soir. Mais il ne fallut pas longtemps à l'invention féminine pour transformer la blouse classique en objet de prix. Voici, en effet, ce que nous apprend un élégant petit almanach, *le Règne de la Mode :*



Fig. 179. — Marchandes de modes. — Lithographie à la plume d'Henry Monnier pour la série « Boutiques de Paris » (1826).

« D'abord de simples liserets de couleur marquaient les plis du bas des robes en blouses. A ces liserets succédèrent de légères broderies ; vinrent ensuite les galons en or. Jusque-là tout allait bien, mais insensiblement ces dames se lassèrent de tant de simplicité. Aussi, depuis la modeste perkaline unie dont on pouvait composer la blouse du matin, jusqu'à la belle mousseline des Indes, qui devait figurer, le soir, dans les promenades, quel vaste choix les magasins de nouveautés ne présentaient-ils pas aux caprices des dames ? Une jeune dame fort aimable, avouait à des amies avoir une trentaine de blouses de toutes couleurs, voulant, disait-elle, que sa toilette se trouvât tous

les jours en harmonie avec la disposition de ses pensées. On a vu même, dans une soirée brillante, une blouse en mousseline des Indes dont le bas était garni de bouffes de mousseline détachées : chacune de ces bouffes formait une espèce de rose, dont les pétales étaient figurées par trois diamants ; des roses du même genre, mais d'une moindre dimension, garnissaient le haut des manches et le tour de la poitrine ; des nœuds blancs entremêlés dans les cheveux, étaient fixés par des brillants ; la modeste ceinture de Russie était remplacée par un filet de diamants. Il y avait, dans cette parure, de quoi désoler bien des femmes. Mais cette parure ne coûtait que... *cent mille écus*. »



Fig. 180. — Toilettes d'hiver. — D'après une gravure du *Journal des Femmes*. (La femme est habillée d'une robe à pèlerine avec boa et grand manchon en putois.)

Parmi les accessoires de la toilette les manchons étaient devenus une nécessité ; d'abord petits, puis, peu à peu, plus volumineux, arborant en 1830 les proportions énormes qu'ils conserveront durant vingt ans. Dès 1830 également, les femmes ne savaient plus s'en passer. « Même pour arriver aux soirées », écrit le *Petit Courrier de la Mode*, « les femmes en portent qu'elles déposent avec leur manteau, et qui sont d'une précieuse ressource en sortant. » C'est sans doute à cause de sa « précieuse ressource », que le manchon ne cessera jamais d'être à la mode.

Quoique, depuis le commencement du siècle, le chapeau se soit définitivement substitué au bonnet, cependant, ce dernier continua à être porté comme coiffure d'intérieur. Durant tout le règne de

Louis-Philippe, pendant une partie du second Empire, les femmes, chez elles, apparaîtront toujours coiffées d'un bonnet de mousseline ou de dentelle, quelquefois orné de fleurs, le plus souvent avec ces horribles nœuds de rubans qui leur donneront l'air d'ouvreuses de loges. Un instant même, le bonnet reviendra à la mode dans les sa-



Fig. 181. — Reproduction de la lithographie originale de Devéria. (Vers 1833.)

lons, et, en 1836, les femmes l'arboreront au théâtre pour mieux laisser voir la scène aux hommes placés derrière elles. Dévouement dont il faut leur tenir compte.

A vrai dire, quels qu'aient été ses noms et ses ornements, le chapeau, à partir de 1830, ne se modifia guère : recouvert de rubans, de touffes de plumes, ou de paquets de fleurs, c'est pour les grandes lignes, le chapeau fermé, débarrassé de son ampleur primitive, réduit

à des proportions moins volumineuses, et gratifié du nom bizarre de *bibi*. Tour à tour avec ou sans bavolet, tour à tour légèrement incliné en arrière ou placé tout à fait en avant, évasé tantôt au-dessus du front, tantôt sur les côtés, d'autres fois formant comme une auréole autour de la tête. « Il était garni, sous la passe, d'un nœud de ruban, » disent les auteurs d'une *Histoire de la coiffure des femmes* « et, au dessus, d'une plume d'autruche piquée droite au milieu. Les brides restaient flottantes, mais le chapeau était maintenu par une mentonnière ornée de dentelle. » Plus ou moins gracieux, plus ou moins cornet, plus ou moins capote de cabriolet, ce chapeau, pendant vingt ans, se distinguera surtout par ses marabouts, tant de fois à la mode depuis le premier Empire, par ses panaches de plumes en dégradation de grandeur et de tons.

En 1844, il était plat, d'un volume fort restreint et l'on peut voir dans les journaux l'indignation des élégantes contre ce que Mme de Girardin appelait des « coiffures grotesques de singes civilisés, des assiettes à soupe en crêpe blanc ».

Tandis que le *bibi* triomphait sans conteste, la coiffure vit la lutte des *bandeaux* et des *touffes*, lutte qui donna les bandeaux « à la Malibran », les nattes « à la Berthe », ou encore, les nattes « à la Clotilde », et qui finit par trouver un moyen terme, « les anglaises ». Ici, les grosses coques montantes, artistement fichées au moyen d'un peigne sur le derrière de la tête, parfois complétées par des plumes fines ou des fleurs artificielles; là, les papillotes placées de chaque côté des joues, frisures tombantes, *tire-bouchons*, ou *ringlets*, vulgairement dénommées « oreilles de chiens ».

« Ce qui est vraiment typique dans la coiffure sous Louis-Philippe, » disent les auteurs de l'ouvrage cité plus haut, « c'est l'association du bandeau et des tire-bouchons... Une autre remarque à faire c'est que les tire-bouchons modifièrent l'évasement du chapeau. A la fin de la Restauration cet évasement était en hauteur; à la fin du gouvernement de Juillet il était en largeur : cette transformation s'explique par le besoin que l'on eut de donner de la liberté aux tire-bouchons, que les chapeaux du premier type écrasaient contre les joues. »



MODES DE LA RESTAURATION (1820-1829)

D'après des gravures du *Costume Parisien*.

1. Chapeaux de crêpe avec rubans de gaze et marabouts. Robes de taffetas. Mantille de tulle brodé. Guêtres. — 2. Toilette de bal, coiffure et garnitures de marabout. — 3. Toilette de bal avec coiffure en turban. Homme en tenue de cheval. — 4. Chapeau de gaze. Robe de [illegible] garnie de pattes de satin, manches étroites avançant en poignet sur la main.

Au point de vue général de la toilette, les dix-huit années du régime constitutionnel auront eu une importance considérable ; c'est cette époque, en effet, qui a inauguré la course folle au luxe entre femmes de mondes différents, c'est elle qui a vu disparaître définitivement l'élégante simplicité des femmes « comme il faut », ce cachet de bon goût et de distinction qui était, en quelque sorte, leur caractéristique, leur apanage. Désormais, on ne regardera plus si une chose est bien ou mal portée, on se contentera de choisir ce qui sied, et comme le « mal porté » est souvent le plus joli, les honnêtes femmes, par esprit de lutte, se pareront aussi excentriquement que les astres d'avant-scène. Certes, sous le premier Empire, les étoffes étaient luxueuses, les toilettes atteignaient à des prix exorbitants, comme je l'ai indiqué, mais alors, les femmes avaient un véritable respect pour ces merveilles. Loin de gâcher, on ménageait. Dès ce moment, elles s'habilleront en princesse pour sortir à pied, pour jouer avec leurs enfants, et la conclusion sera qu'il faudra renouveler tous les six mois ce que l'on portait autrefois toute la vie.



Fig. 182. — Reproduction d'une lithographie de Bouchot pour la *Mode* (15 juin 1843).

* Le journal *la Mode* publiait alors dans chaque numéro sous le titre de « revue caricaturale », une planche dans laquelle les modes du jour étaient un peu tournées en ridicule.

La République de 1848 ne modifia rien à l'empire de la mode; les chapeaux restèrent ce qu'ils étaient avant la tourmente, seulement, aux approches de 1852, les plumes qui triomphaient depuis un demi-siècle, qui donnaient une allure si particulière et si hardie aux physionomies féminines, tombèrent dans le discrédit le plus complet pour faire place aux fleurs placées dans l'intérieur de la passe. 1848 vit, un instant, les cheveux ondulés sur le devant, derrière, un nœud de coque formant diadème; coiffure simple et du meilleur goût communiquant au visage quelque chose de romain, mais les bandeaux bouffants et ondulés conservèrent la préférence. « La grande nouveauté, la nouveauté typique, en 1850, » dit Augustin Challamel, « ce fut le chapeau de paille, puis la capote. Aux promenades publiques, la foule en voyait exhiber de mille sortes : paillassons, chapeaux de paille cousue, pailles belges à bord dentelé, pailles de fantaisie formant coquilles, losanges, etc... Tous ces chapeaux étaient garnis de rubans blancs, de gerbes d'épis de blé, de fruits, de coquelicots, de nœuds de ruban ou de paille. »

Si, en somme, la deuxième République ne changea que peu de chose à la coiffure, si elle se contenta de marquer son passage par quelques rares appellations à souvenirs historiques, dans l'habillement lui-même elle vit apparaître des vêtements nouveaux et des étoffes encore en usage à la fin du siècle. Tels les *kasaweks* ou *kasawekas,* sorte de veste descendant plus bas que la taille, avec dos ajusté, qui se francisèrent sous le nom de casaques, et devinrent peu à peu des coins-de-feu, des jaquettes, des pardessus; telles les ombrelles marquises, avec leur haute garniture de dentelle; tels les brodequins à talons faits pour affronter les boues de Paris; telle cette étoffe de laine, toujours populaire, l'*orléance;* tels les gilets qui se portèrent alors sous les corsages à basques et qui, pour les toilettes habillées, reçurent des boutons d'or, ciselés ou unis, des boutons de corail, de turquoise ou de grenat; tels les canezous, cette première forme du « jersey », qui permirent d'utiliser les jupes dont les corsages étaient défraîchis; tels enfin, parmi ces accessoires de la toilette qui, désormais, vont devenir si nombreux,

les petits sacs ou boîtes à ouvrages, faciles à porter, contenant le nécessaire pour les travaux féminins.

La deuxième République a continué la vulgarisation du luxe, la démocratisation de la toilette. Sous Louis-Philippe, le velours avait joui d'une grande popularité; maintenant, c'était au tour de la soie, si universellement employée, que demoiselles de magasin et ouvrières voulurent, elles aussi, posséder leur robe de soie. Les gants de peau devinrent également d'un usage général; les fabricants en aug-



Fig. 183. — Carte-annonce d'un marchand-tailleur dans les premières années de la Restauration.

* Le personnage assis est encore habillé suivant la mode de l'Empire.

mentèrent le prix d'une façon extraordinaire, sous prétexte que « le massacre de ces pauvres bêtes, chevreau et agneau, ne pouvait suffire à la consommation. » La mode, en ce qui concerne cette partie, avait fréquemment varié depuis le commencement du siècle : tantôt, en effet, les gants se mettaient par-dessus les bracelets, — qu'elle fût au piano, à la table de jeu, au souper, la femme se dégantait pour laisser voir sa main, — tantôt, au contraire, les bracelets se plaçant extérieurement, tout devait s'effectuer avec les gants. Le *Miroir des Modes Parisiennes* nous dit, en 1823 : « On fait l'écarté avec ses gants; on accompagne une romance, on joue une contredanse, on prend même une glace avec ses gants. »

II.

Quittons un instant les femmes, les extravagances de la mode, et jetons un regard sur les particularités du costume masculin durant cette même époque.

De 1800 à 1850 on peut distinguer trois périodes : 1° l'Empire et la Restauration jusqu'en 1824; 2° Charles X et les dix premières années du règne de Louis-Philippe; 3° la fin du règne de Louis-Philippe et la République.

Voici, d'abord, les hommes de l'Empire, habit, culotte courte, souliers à boucles, qui, sous Louis XVIII, n'auront encore renoncé, ni aux bottes à retroussis dues à l'influence militaire, ni au jabot de batiste. Toutefois, en 1815, la culotte, pleine de grâce lorsqu'on sait marcher correctement, commençait à se perdre dans les gaines vagues du pantalon, peut-être pour protester contre les étrangetés que les émigrés remettaient au jour. On eut alors le spectacle bizarre et sans précédents dans l'histoire, d'un costume suranné comme celui de 1789, se posant en présence du costume, déjà quelque peu modernisé, du premier Empire. Et il en résulta un brusque arrêt dans les modifications de la toilette : à la vue des vieux émigrés portant la queue et les ailes de pigeon, les hommes d'âge mûr n'osèrent pas s'aventurer plus avant; seuls, les jeunes gens continuèrent à innover, ne revêtant le costume français que lorsque l'étiquette l'exigeait absolument. Mais, en thèse générale, cet événement eut pour conséquence d'apporter quelque chose de lourd et d'engoncé dans le costume, même chose devant, du reste, se produire pour le militaire. Les jeunes élégants du règne de Louis XVIII se montrent à nous avec des habits à collet montant, en drap de couleur, à boutons dorés, avec des redingotes à cinq collets, le gilet à châle, en piqué, le pantalon très collant, ou bien froncé par en haut et par en bas, échancré sur le cou-de-pied. Les cheveux, coquettement frisés, sont chassés en avant des tempes, comme s'ils étaient fouettés du vent de l'inspiration byronienne; les coiffures, quelle que soit leur forme, sont lourdes et monumentales — chapeaux aux poils hé-

rissés ou chapeaux de paille revêtant la forme tuyau, *ballons, tromblons, bolivars,* parfois, mais plus rarement déjà, bicornes et tricornes destinés à prendre place sous le bras.

En 1823, le *Miroir des Modes Parisiennes* note la toilette suivante portée au bal par de jeunes merveilleux : habit-frac de drap noir, cravate de mousseline attachée un peu sur le côté avec un gros diamant, dessous de gilet formé d'un mouchoir turc, ponceau et argent, croisé au moyen d'un autre diamant, gilet et pantalon de casimir blanc, souliers doublés en satin, manteau noir avec torsade en or et collet de martre. Ensemble fort présentable, encore éminemment décoratif.



Fig. 184. — Hommes en toilette de ville : pardessus serrés à la taille, avec pattes. — D'après une gravure du journal *Modes de Paris* (1835).

Voici, avec la seconde période, la redingote à très grand collet, à jupes immenses, pincée à la taille, aux manches tantôt énormes, emboîtant le bras comme un boyau et enserrant le poignet, ou bien l'habit, également au col large et élevé, venant s'ouvrir sur le devant en d'incommensurables revers. Ainsi serrés dans leur vêtement, les hommes prennent des allures de femmes dont les jupes courtes laisseraient voir des pantalons masculins. Les gilets sont à grands ramages et en riches étoffes ; au bas, pendent des breloques, suivant l'habitude prise sous le Directoire. Le pantalon est, ou très collant et très court, soit qu'il laisse voir la chaussette, soit qu'il soit tendu par des sous-pieds, — quelque chose comme un véritable

maillot, — ou bien très bouffant, très large, et venant par une succession de plis tomber en vis sur le cou-de-pied; — c'est le pantalon à la cosaque, à la houssarde. D'autres fois, étriqué aux genoux, il se terminera en pied d'éléphant, inaugurant ainsi une mode qui reviendra à plusieurs reprises. Avec le pantalon court — sorte de culotte allongée — l'escarpin; avec le pantalon long, la botte, qui nécessite partout l'emploi du tire-botte, meuble aujourd'hui bien ignoré, la botte qu'on portera encore sous le second Empire, que seuls, quelques attardés continuent à considérer comme essentielle pour permettre au pantalon de bien tomber.



Fig. 185. — Redingote à la propriétaire. D'après une estampe de l'époque. (Vers 1840.)

La cravate commence à prendre une importance considérable, en même temps que la chemise apparaît de plus en plus. Chez les gens posés, la cravate fera plusieurs fois le tour du cou, serrant un grand col dont les pointes aiguës montent jusqu'aux oreilles. Mettre sa cravate devient un art qu'on apprendra en cinquante leçons, qui se développera tout au long en une brochure restée célèbre. Cravates à la romantique, à la mélancolique, à la cosaque, à l'infidèle, à la turc, à la Colin, à la Walter-Scott, à la Malibran, à la Jean de Paris, que les gravures de mode propagent et mettent au cou des élégants. La coiffure est toujours en coup de vent, mais les frisures ont été remplacées par ce toupet si particulier qui, à partir de 1830, arrive, en quelque sorte à être une institution nationale. Ici, les bourgeois, soigneusement rasés, avec, au bas des joues, les larges favoris que Louis-Philippe, en ses portraits, popularisera au moins autant que le toupet, qui seront la caractéristique du financier, qui serviront à personnifier le garde

national. Là, les militaires, les artistes, portant avec affectation, pour se distinguer du commun des mortels, la barbiche à l'impériale.

De cette période qui va jusqu'en 1840, Gavarni nous a laissé un type d'extrême élégance, son *dandy*, son homme du monde, habit boutonné, canne et chapeau à la main, véritable prince de la haute vie qui déjà pourrait servir d'image aux curieuses plaquettes de Balzac sur la démarche et sur les particularités mondaines. Villemessant, dans ses *Souvenirs d'un journaliste,* nous a également donné, de sa toilette extérieure, vers la même époque, un tableau non moins pittoresque :



Fig. 186. — Raffinés ! — D'après une gravure en couleurs de Gavarni, publiée dans *Le Carrousel, journal de la Cour* (1837).

« Je portais », écrit-il, « un chapeau blanc à poils angoras, le premier qui ait paru à Blois; un habit couleur *flamme-de-punch*, la nuance en vogue, sur lequel s'épanouissait une redingote noisette, dite *balayeuse*, dont la jupe, drapant en tuyaux d'orgue, ondoyait à chaque mouvement, et figurait, quand je la relevais de chaque côté en manière d'éventail, une paire d'ailes de chauve-souris. Mon gilet très court, en drap rouge soutaché de soie noire, rejoignait à grand'peine un pantalon tête-de-nègre échancré sur la botte et armé, en guise de sous-pieds, de gourmettes de cuivre, lesquelles produisaient, en s'entre-choquant

avec les fers du même métal dont mes talons étaient blindés, un cliquetis qui m'enchantait.

« Je poussais le raffinement jusqu'à compléter cette tenue de mirliflore par une cravache, arme de parade, qui me rappelle cette jolie phrase de Jules Janin : « Il portait des éperons, quoiqu'il eût un cheval. »

Nous voici parvenus à la dernière période. Toujours des pantalons collants, toujours des vêtements à double ou triple collet, mais les redingotes ne se drapent plus en jupes, mais les cravates n'enserrent plus le cou comme de véritables carcans, — telle la fameuse cravate du Dr Véron, dont les tours multiples firent si longtemps la joie des caricaturistes, — et les chapeaux, avec leurs ailes retroussées ou leurs petits bords, prennent des airs plus dégagés, et les cols n'engoncent plus le haut du corps. Pincée à la taille chez les élégants, la redingote devient puritaine et doctrinaire; telle la redingote à la propriétaire, popularisée par M. Guizot, par M. Saint-Marc-Girardin, ample et longue couverture, véritable meuble-guérite dont George Sand, nous l'avons vu, a célébré les avantages.

Dans cet embourgeoisement final, tout ce qui pouvait encore prêter à l'élégance de la démarche, aux accentuations de la tournure, disparut définitivement. L'homme devint un mannequin ayant le corps et les jambes enfouis dans des vêtements disgracieux. Après avoir essayé les crevés, les garnitures, les galons, les arabesques autour des poches et des piqûres, après avoir cherché des formes esthétiques, après les doubles revers, après les larges poches de côté appliquées et galonnées comme celles du dix-septième siècle, après les brandebourgs passementés, après les parements en fourrure, après tout ce qui, comme forme ou comme ornements, rappelait le luxe d'autrefois, il semble qu'on ait voulu proclamer définitivement l'égalité du costume, supprimer les derniers prétextes à fantaisie individuelle.

Et les seuls vrais excentriques encore seront ces gentlemen sentant l'écurie, le fouet en main, l'éperon au talon, que le crayon



MODES DE LOUIS-PHILIPPE (1830-1835)

D'après des gravures de *La Mode*, du *Follet* et du *Journal des Femmes*.

1. Turban et chapeau de satin. Robes décolletées, manches à gigot, écharpe. — 2. Turban en cachemire, coiffure ornée de gaze et de marabout. Ceinture-écharpe. — 3. Toilettes de ville. Chapeau-capeline; pèlerine. — 4. Bonnet et coiffure d'intérieur avec tablier.

de Gavarni s'est plu, tant de fois, à représenter, jurant et fumant comme de vulgaires palefreniers. A vrai dire, l'élégant ne fume pas, il allume et il jette des cigares; prodigalité de bon ton qui, plus tard, fera le bonheur de certains industriels du pavé. Ajoutez comme accessoires, la grosse canne à pomme d'or ou d'argent, le monocle carré entouré d'un large bord de métal, les breloques, toujours à la mode, et le portrait sera complet.

III.

Revenons aux femmes. D'abord sans caractère particulier, se contentant d'inaugurer une ère de luxe, le second Empire va trouver pour elles une esthétique nouvelle, la crinoline.

Je ne sais si la crinoline, comme on l'a dit quelquefois ironiquement, fut la grande pensée du règne, mais à coup sûr, ce fut une véritable révolution dans la toilette, dans la tournure et même dans la démarche des femmes. Avec tous ses accessoires, jupons empesés, jupons à volants, jupons baleinés, la crinoline ressuscita les vertugadins et les paniers; avec ses cercles d'acier, elle fit renaître les sermons, les vaudevilles, les épigrammes, les mandements, les chansons, les quolibets qui, jadis, s'étaient acharnés à l'envi sur les cerceaux d'osier. Remettant au premier plan les questions de toilettes, elle finit par diviser hommes et femmes en deux camps, laissant planer sur ceux qui lui gardaient rancune la réputation de gens à préjugés, de frondeurs obstinés. Dans ses *Souvenirs intimes de la Cour des Tuileries*, Mme Carette a écrit sur la crinoline la page la plus exacte, la plus précise qui se puisse rencontrer, la page que je n'hésite pas à reproduire ici comme fournissant le document topique.

« Les élégantes modernes, » dit l'ancienne familière des Tuileries, « qui enveloppent leur corps fluet d'un fourreau étroitement drapé, frémiraient d'horreur s'il leur fallait paraître avec cet étalage d'étoffes amplement soutenues par les cages aux souples ressorts d'acier, dont

l'étendue permettait à peine à trois femmes assises de tenir dans le boudoir d'un petit hôtel. Tout cela s'étageait en draperies savamment disposées, bordées de franges, de ruches, de dentelles, de plissés et s'achevait en longues traînes fort difficiles à gouverner au milieu de la foule des salons. C'était un mélange de tous les styles : on plaquait les draperies à la grecque sur l'ampleur des paniers Louis XVI, avec la basquine des amazones de la Fronde et les manches pendantes de la Renaissance. Il était peut-être plus difficile qu'aujourd'hui de paraître charmante, et il fallait dans le glissement de la démarche, dans les gestes, dans une certaine souplesse du buste, l'harmonie qui naît de la grâce des formes, sinon le charme s'évanouissait.

« Dès l'enfance, on habituait encore les jeunes filles bien nées à une certaine élégance dans la démarche, à une certaine retenue dans les gestes, dans le ton, qui éloigne toute atteinte de vulgarité et crée ce que l'on appelle l'élégance de race, qui est simplement une gymnastique du bon goût. Je parle d'une époque déjà loin de la nôtre.

« Il faut que l'adresse féminine soit à toute épreuve pour avoir pu tirer parti de si singuliers ornements. Marcher en transportant tout autour de soi cette ampleur qui vous enveloppait de toute part n'était pas chose facile; et le buste étroit, placé au centre de tout ce volume, semblait comme détaché du reste du corps. S'asseoir en évitant l'envolement des ressorts rebelles était un miracle de précision.

« C'est à dater de cette période que l'usage, si démodé aujourd'hui, d'offrir le bras aux femmes dans les salons, ou pour les accompagner dans la rue, se perdit...

« Nous devons au goût artistique du grand couturier Worth, à son intuition de l'élégance esthétique, la résurrection de la grâce dans l'ajustement. D'autorité, il modifia le volume des jupes, il assouplit les étoffes, il dessina vaguement le bord, les contours du corps, pour arriver à rendre sa personnalité à l'être féminin. »

Peu à peu donc, après avoir eu des fortunes diverses, la crinoline dut diminuer son volume. Elle avait commencé cloche, constituant, avec un col énorme, avec les arabesques et les dentelures des jupes,

le principal du vêtement; elle finissait en outre dégonflée. Après les ballons, les sacs; après les tonneaux, les lattes. Mais mise à la mode, popularisée par l'Impératrice Eugénie, elle disparut définitivement, — ceci est à retenir, — avec l'Empire.

Tantôt longues, tantôt courtes, les robes passèrent d'une extrémité à l'autre, balayant le macadam, ou bien s'écourtant au point de montrer entièrement le bas de la jambe. Comme la crinoline, les jupes courtes, également inaugurées par l'Impératrice, firent époque; comme la crinoline, elles passionnèrent les élégantes, donnèrent lieu à des vaudevilles, et suscitèrent des protestations. Ici encore, Mme Carette va nous servir de guide :



Fig. 187. — Femme en toilette d'appartement. — Femme en toilette de ville, crinoline et robe bouillonnée. — D'après la *Revue de la Mode* (1855).

« Ce fut en 1860 que les premières jupes courtes firent leur apparition au moment d'un voyage de l'Impératrice dans les Alpes, lors de l'annexion de Nice et de la Savoie. Dans le principe, le petit costume emprunta son originalité aux modes britanniques. Sur une ample jupe en tartan écossais, dont le bord dépassait légèrement, était jetée une jupe d'étoffe différente, relevée en draperies régulières. Un corsage en forme de veste et une toque ronde complétaient cet ajustement.

« Cependant l'usage ne s'en généralisa pas sans crise. Certaines douairières crièrent à l'inconvenance en voyant que l'on abandonnait

la longue traîne imposante, et le petit costume eut pendant un moment l'importance d'une question politique. Mais la jeunesse tint bon et jusque vers 1864, il fut laissé à sa véritable destination, c'est-à-dire qu'il ne parut que dans les voyages, à la campagne et aux eaux. »

La crinoline avait représenté la pompe et l'étiquette; la jupe courte fut le sans-façon, l'intimité : ainsi se retrouvaient dans les modes les sentiments du jour. Après avoir été solennel et guindé, après avoir traîné par genre dans les salons et dans les théâtres des robes démesurées, des flots d'étoffes encombrants, aux allures de 1780, on se prenait de passion pour ce vêtement pratique donnant à la femme une légèreté et des facilités de locomotion qu'elle ne connaissait plus.

Contrairement à ce qui s'était produit sous Louis-Philippe, la Cour faisait prévaloir et pénétrer partout ses préférences esthétiques. La province, la villégiature, les stations balnéaires obéirent au mot d'ordre; il se créa, pour le plein air, des modes spéciales qui, trouvées commodes, réapparurent, la saison finie, dans les villes, faisant le bonheur des bourgeoises et des ouvrières. Telles les casaques, les capuchons, les capelines, les « marins », les « vareuses », les « saute-en-barque, » les « garibaldi », et autres petits paletots chargés de passementeries; tels les peignoirs ajustés, les chapeaux de paille à larges bords, les guimpes légères, toutes choses qui acquirent une vogue durable. Aux toilettes somptueuses, aux robes de soie brochée, lamée d'or ou d'argent, s'opposaient ainsi des costumes, des tissus ordinaires.

Ce qui prédomina depuis 1852, ce furent les étoffes à couleurs claires, avec une préférence marquée pour le bleu, avec un engouement inouï pour le vert, avec une secrète sympathie pour le gris-perle; ce qui s'imposa le plus, comme dénominations, ce fut le souvenir des expéditions militaires, — nuances Sébastopol, Magenta, Solférino, Pékin, — et cela pendant que l'Orient introduisait les rayures africaines, donnait droit de cité au burnous algérien avec ses glands en poil de Thibet, et créait le manteau « Impératrice » qui, de la France, se répandit sur l'Europe entière. Influence exotique spéciale à notre siècle, qui produira les vestes « zouave »,

« turque », « grecque », vêtements pittoresques aux soutaches multicolores.

Bien d'autres particularités doivent être encore signalées, la fureur des ceintures, toujours grandissante depuis 1860, ceintures d'étoffe, aux longs bouts pendants terminés par des effilés, ceintures courtes en cuir, brodées, soutachées, perlées, serrant la femme comme de véritables sous-ventrières; les châles de cachemire, qui



Fig. 188. — Confections et chapeaux de 1866. — D'après une gravure de modes du journal *la Corbeille*.

jamais encore n'avaient été d'un usage aussi général, qui, après l'Exposition de 1855, devinrent le complément obligé de tout trousseau élégant; les hauts talons revenant avec les paniers; les bottines en chevreau et en satin qui, dès 1858, supplantaient les légendaires bottines grises du temps de Louis-Philippe; les bottes hongroises à glands et à piqûres voyantes; les robes princesse moulant les formes de la crinoline; le « peplum » de 1866, avec ses longues pointes.

Et tous les accessoires de la toilette se développaient à l'infini.

Ici, le luxe des mouchoirs, enrichis de dentelles et de broderies, depuis qu'ils se tenaient à la main; là, la multiplicité des ombrelles, tantôt droites, tantôt à manche brisé, se couvrant de Chantilly, de point d'Alençon, de guipure, ou bien brodées au passé, les unes comme les autres se distinguant par l'étrangeté des manches. Lui aussi, le manchon, s'était popularisé; mais peu à peu, la grande maison fourrée de 1848 s'était transformée en un petit réduit. Ici, le succès toujours croissant de la voilette, remplaçant les immenses voiles d'autrefois; tantôt claire comme une toile d'araignée, tantôt épaisse comme une résille espagnole, apportant à la physionomie le charme des demi-teintes; là, l'éventail, jadis réduit aux seules soirées, qui, sous l'influence de l'Impératrice, se répandit à la ville.

Coiffures et chapeaux devinrent un monde d'une variété infinie, d'une fantaisie sans cesse renouvelée. Ce qu'il faut retenir, c'est l'ampleur désordonnée des chignons aux immenses peignes voyants; ce qu'il faut signaler, c'est la réapparition des faux cheveux et la vogue des cheveux blonds atteignant au vif, mettant à la mode le rouge carotte. Ce qu'il faut noter, c'est la coiffure « à la chien » donnant, en effet, aux élégantes, l'apparence d'un toutou frisé, puis les coiffures exhaussées devant amener la coiffure byzantine, avec son diadème, avec ses bandelettes chargées de bijouterie de clinquant, d'après les modèles du Musée Campana.

Cantatrices et grandes dames, féeries ou opéras, défrayaient également le génie inventif des artistes capillaires. C'est ainsi que le dernier opéra de Meyerbeer popularisa la coiffure « à l'Africaine », diadème, oiseau en aigrette et cheveux rejetés en arrière.

Fermés, ornés d'un bavolet à ampleur démesurée, les chapeaux de la première période continuèrent les modes antérieures : avant 1860, ils élargissaient la tête, après 1860, ils l'allongèrent; tantôt la passe serrait de près le visage, tantôt elle se relevait considérablement sur le front. Et, ceci est à remarquer, ils furent, tout le temps, en raison inverse de la coiffure. Plus le chignon était petit, plus les chapeaux devenaient gigantesques; plus le chignon prenait de l'ampleur, plus les chapeaux se faisaient microscopiques. 1860 vit appa-

raître les chapeaux ronds et plats qui, portés à l'origine par les jeunes filles seules, seront bientôt sur toutes les têtes féminines. Ainsi se succédèrent cloches, toques, tyroliens, petits matelots, melons, tourtes : un instant, le tricorne Louis XV revint à la mode; un instant, les casquettes à la jockey ramenèrent les singuliers couvre-chefs du Consulat.



— Excusez ! des pains d'amounition derrière leu têtes !!!

Fig. 189. — Croquis Parisiens. — Caricature de Grevin visant les chapeaux, les chignons et les crinolines du jour. (*Charivari*, 1867.)

Le second Empire avait commencé avec les vastes chapeaux fermés; il finissait avec les chapeaux lilliputiens; ici, des disques circulaires, flanqués de plumes, d'aigrettes, d'oiseaux, de fleurs; là, les capotes, débarrassées du bavolet : un petit rond de dentelle, retenu sur la tête par des brides passant derrière l'oreille. Un jour vint où, sur cette assiette, se placèrent des rubans traînant jusqu'à terre; ce fut le « suivez-moi, jeune homme », désormais historique.

Comme sous le premier Empire, mais d'une façon plus accentuée encore, le costume finit par afficher ses tendances à la masculinisation; cela tenait aux vestons, aux jaquettes, aux habits; cela tenait aux chapeaux, aux hautes ombrelles sur lesquelles, un instant, s'appuyèrent les élégantes, aux cannes inaugurées sur les plages, aux robes courtes; cela tenait encore aux influences militaires, aux bran-

debourgs, aux épaulettes, aux aiguillettes, aux manteaux-pelisse copiés sur ceux des grenadiers de la garde. « Un vrai tambour-major », disait Charles Vernier, en dessinant, en 1864, une femme ainsi harnachée, « il ne lui manque que le colback. Ce sera pour l'année prochaine ». Et en effet, l'année suivante, le colback vint.

Jamais les questions de mode n'avaient tenu pareille place dans les préoccupations : du boudoir, elles envahissaient les salons, montaient à la tribune, se mêlaient aux conversations masculines; jamais l'industrie n'avait eu autant à fabriquer pour la toilette. En 1864, le *Bulletin des Lois* enregistrait 1885 brevets d'inventions pour formes nouvelles, appareils, vêtements à transformations.

Pénétrant dans tous les détails du costume, l'article de Paris triomphait à son tour. Que ne vit-on pas! Et les longues boucles d'oreilles en cristal, appendues comme aux bobèches, les selles, les étriers, les cors de chasse, les lanternes (après le succès du pamphlet de Rochefort) et les boucles de ceintures, et les boutons historiés, et les immenses croix suspendues au cou par un large velours et les peignes en fer à cheval, et les chaînes Benoîton, curieux mélange de verroterie et de quincaillerie.

Ce qui a encore caractérisé l'Empire, c'est le développement pris par la confection inaugurée en 1848, c'est l'apparition du couturier, c'est la propagation des journaux de modes. Aux environs de 1864, la confection triomphe et vulgarise les paletots, autorisant des dessous moins soignés, contribuant à donner à la toilette cet aspect uniforme qu'elle ne possédait pas autrefois. En sept ans, plus de mille vêtements différents garnis de galons, de passementerie ou de jais, virent ainsi le jour, attirant les acheteurs par leurs appellations ronflantes. Le type fut l'*habit impérial* à larges basques, boutonné et fuyant, comme l'habit des gardes françaises.

Les journaux de modes, c'est presque l'unité au commencement du siècle, avec ce célèbre *Journal des Dames* de La Mésangère qui, pendant quarante ans, fut le roi de la fashion. En 1821, le *Nouveau Journal des Dames*, vers 1830 *la Mode*, imprimèrent un nouvel



MODES DE LOUIS-PHILIPPE ET DE LA RÉPUBLIQUE (1835-1849)

D'après des gravures du *Petit Courrier des Dames*, du *Journal des Femmes* et de *La Mode*.

1. Toilette de théâtre. Turban en satin broché avec plumes de Paradis, manteau d'hermine. — 2. Homme et femme en costume de soirée. Robe de mousseline des Indes brodée et garnie de dentelles, écharpe de tulle noir brodée en soie. — 3. Toilettes de soirée. Chapeau en crêpe, coiffure avec boucles à l'Anglaise, robe Pompadour. — 4. Toilette de visite. Chapeau-capote avec tour de tête, mouchoir de dentelle à la main.

élan : bientôt les organes se multiplièrent dans des conditions incroyables. On vit même apparaître des journaux spécialement consacrés aux élégances masculines; tels *le Gant Jaune* (1838) ou *le Lion* (1842).

A cette presse raffinée, mondaine, qui inaugura le dandysme littéraire, qui chercha les excentricités esthétiques, succédèrent, vers



Fig. 190. — Annonce-réclame de *Psyché*, « journal de modes et litterature » (1835).
D'après la lithographie originale de Bouchot.

1842, des recueils plus techniques, transformés en entreprises commerciales, répandant partout les toilettes françaises. Et il en fut ainsi jusqu'au jour où *la Mode illustrée* (1859) apporta un esprit nouveau, essayant en vain de rendre à la toilette son caractère intime et familial.

Revenons aux détails du costume.

Les événements de 1870 arrêtèrent, un instant, l'essor de la mode; ils donnèrent aux toilettes une allure plus grave, une tonalité gé-

nérale plus sombre. Noir ou gris jusqu'en 1872, égayé seulement par quelques ornements clairs, fantaisiste, tailladé, coupaché jusqu'en 1878, depuis lors, ouvert à toutes les influences, dépassant par le prix des façons comme par la richesse des étoffes, les extravagances antérieures, l'habillement moderne s'est débarrassé de la crinoline pour revenir au pouf et à la tournure; puis, brusquement, il a rejeté tout ce qui gênait, tout ce qui voilait, il s'est mis à draper, à accuser, à accentuer les formes. Éclectique avant tout, il a vulgarisé le costume court, le gracieux « costume de drap » — tunique, veste, jupe, — déjà mis à la mode par l'Empire, ce qui ne l'a point empêché de revenir aux robes longues, de nous donner à nouveau, comme le Directoire, le spectacle des traînes balayant les rues. En un mot, depuis 1872, la lutte n'a pas cessé d'exister entre le fourreau et le « juponnage »; entre les habillements simples, aux draps mats ou pelucheux, frustes d'aspect, ornés d'un vulgaire galon, et les toilettes historiées, à grands ramages, avec leurs boutons ciselés, bronzés, oxydés, avec leurs boucles multiples, avec leurs rubans brochés, multicolores, avec leurs vingt étages de volants, avec leur fouillis de dentelles, de plissés, de nœuds, avec leurs franges et leurs écharpes. La robe, bridée à partir des genoux, au point d'entraver la liberté des mouvements, restera la particularité la plus significative.

Toujours les mêmes tendances masculines, mais avec une certaine mièvrerie : on verra des gilets, des petites vestes, de hauts cols droits, dits « cols cocher », des cravates tombantes, des chapeaux mous. A côté de cela, les immenses pardessus, véritable tombeau de l'élégance et de la grâce, les longs paletots à taille, les redingotes, les limousines, les *waterproofs*, uniformes-carapace cachant presque jusqu'au sexe de celui qui les porte, jurant quelque peu avec les mantilles, les visites et autres élégantes confections portées de 1870 à 1880. Plus tard, on renoncera aux vêtements lourds et longs, on dégagera à nouveau les toilettes, d'immenses cols Médicis, s'évaseront harmonieusement, de légères petites pèlerines se jetteront sur les épaules.

Marchant avec le progrès, faisant son profit du passé, la période moderne, ne chercha nullement à se créer un style : bien au contraire, il semble qu'elle ait employé sa science, sa connaissance des choses anciennes à inventer des toilettes composites, à mêler les souvenirs du moyen âge ou de la Renaissance aux exigences nouvelles. Ainsi défilèrent successivement des costumes Louis XIII, des corsages-habits Louis XIV et Louis XV, des parures Charles IX, des fraises Henri IV, des fichus Marie-Antoinette, des jaquettes Directoire, des chapeaux Rubens; tout cela mélangé à des costumes bretons, à des manteaux russes, à des voiles Nordenskiöld, à des chapeaux Niniche.



Fig. 191. — Toilette de bain de mer (casquette marin, robe genre tailleur avec broderies dans le bas, gilet blanc). D'après une gravure du *Monde illustré* (16 août 1890).

Dans le choix des couleurs, même tendance : point de nuances franches, le goût sera longtemps aux nuances indécises, anciennes ou bizarres, tels le bleu-lotus, la mandragore, le caroubier, véritable folie, qui amena des ombrelles rouges, des plumes rouges, des robes rouges; jusqu'à ce qu'on revienne — dernière création — aux étoffes à couleurs changeantes. La chimie paraît devoir être la grande dispensatrice des élégances futures.

Mais, à bien des points de vue, cette période a révolutionné les usages, les formes du passé. Elle a supprimé les bas blancs, jadis le summum de l'élégance; elle a fait triompher le bas de couleur et popularisé le bas de soie; elle a, par le « jersey », sorte de corsage-tricot, mis un certain luxe à la portée de toutes les bourses; elle a essayé, un instant, de supplanter les gants, et mis en honneur les

mitaines; enfin, après les chaussures à hauts talons et à bouts carrés, léguées par l'Empire, elle s'est prise de passion pour des souliers absolument plats, à bouts pointus, effilés comme des aiguilles, rappelant la poulaine du moyen âge. Héritant des costumes fermés, elle s'est évertuée à faire revivre les robes ouvertes; et l'on a pu voir ainsi toutes les formes du décolletage, devant, derrière, en carré, en rond, en ovale. Bien mieux : ce qui ne s'était pas présenté depuis le premier Empire, des femmes en chapeau habillé se sont montrées décolletées par les rues.



Fig. 192. — Les élégantes de 1891. Grande redingote, jaquette tailleur, collet Henri III. Cols, manches et revers brodés d'or et de perles. — D'après un dessin de L. Vallet. (*La Vie Parisienne*, 11 avril 1891.)

Atteignant quelquefois à des grandeurs incommensurables, les éventails se sont attachés aux robes par des chaînettes, par des rubans. Les corsages se sont chargés de breloques : bijoux bretons, normands, russes, et autres fantaisies de goût. Des emblèmes religieux on a passé aux porte-veines; des animaux jusqu'à ce jour méprisés, tels le lézard, la mouche, l'araignée, la chouette ont pris place sur les broches, sur les épingles des cravates, sur les épingles destinées à tenir les brides des chapeaux. Un retour à 1841, alors que les singes, les tortues, les hiboux, les chenilles, les colimaçons jouissaient des



1. Robe longue formant casaque et robe Watteau sur petite crinoline, 1868. — 2. Costume court et robe longue avec cachemire, 1867. — 3. Robe droite sur large crinoline, robe avec châle en crêpe de Chine brodé, garni de volants de dentelle, 1861. — 4 Robe-princesse, petit paletot droit en drap, 1867.

MODES DU SECOND EMPIRE (1860-1868).

D'après des gravures du *Petit Courrier des Dames*, de la *Corbeille* et de la *Mode illustrée*.

faveurs des jolies femmes. Tous les métaux ont été employés, l'acier et le fer sont devenus d'un usage commun dans la bijouterie : les objets d'art anciens ont été copiés et popularisés par la fabrique moderne; les boutons et les broches ont offert, en imitation d'émail, des réductions de miniatures, de peintures dix-huitième siècle. Le diamant, le strass lui-même ont subi la concurrence des découvertes, l'éclat des pierres nouvelles; les bijoux faux ont été montés comme des bijoux vrais : bientôt l'œil le plus exercé ne saura plus distinguer entre eux.



Fig. 193. — Modes d'hiver 1890 : toilette de ville au théâtre. D'après une gravure du *Monde illustré*.

Dans la coiffure et dans les chapeaux, anarchie complète. Le chignon énorme de 1870, couvrant entièrement la nuque, peu à peu a changé de place, s'est exhaussé, a fini par atteindre le sommet de la tête et s'est fixé à la grecque. Auparavant, le front était dégagé; par la suite, les postiches ont constitué à la partie occipitale d'énormes chignons : coupés courts sur le devant, les cheveux sont venus masquer la région frontale, formant sur les sourcils comme des grandes « franges ». Auparavant, des résilles à épais réseaux enfermaient les cheveux derrière; par la suite, des filets dits « invisibles » se sont placés sur le front, des-

tinés à fixer les frisures légères. Après avoir régné sans conteste jusque vers 1885, après avoir donné les « transformations », permettant aux élégantes d'apparaître, à volonté, rouges, blondes, noires, les faux cheveux ont disparu. La coiffure « à la vierge » a essayé de dégager le visage, sans y parvenir; car si, un instant, elle a détrôné la « frange », celle-ci n'a pas tardé à être remplacée : l'accroche-cœur se posant sur le front, en virgule ou en point d'interrogation, est venu donner au visage un singulier piquant.

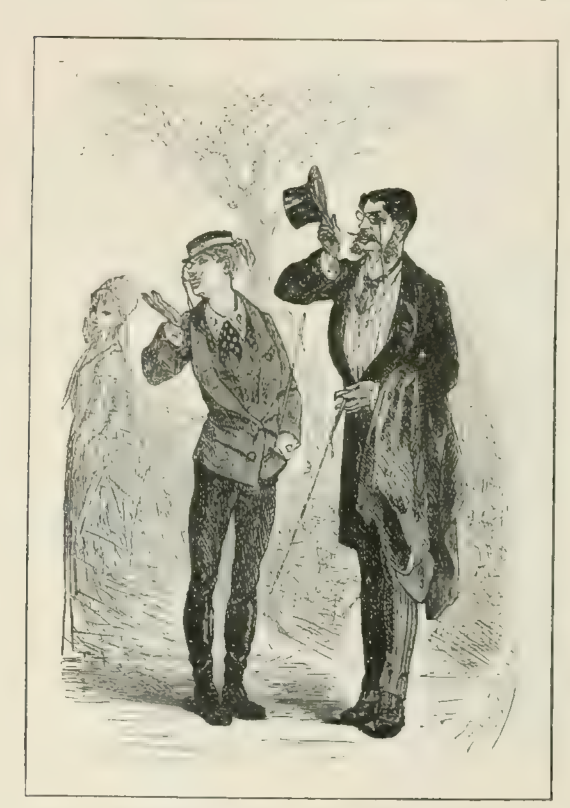


Fig. 194. — Types de « petits crevés » 1867. D'après une gravure de Félicien Rops pour *Paris-Guide*.

Mélange, eux aussi, de toutes les époques, les chapeaux ont arboré, depuis 1870, les formes et les garnitures les plus fantaisistes : seule peut-être, la vogue des plumes de lophophore, peu habituelle, marquera plus profondément. La Révolution et le Directoire ont surtout prévalu, communiquant leur amour de l'empanachement, tandis que les chapeaux ronds parvenaient peu à peu à supplanter la capote. Autrefois le chapeau coupé était obligatoire pour visites; actuellement, la fantaisie sert de règle. Et, chose tout au moins bizarre, après avoir essayé des capotes sans brides, on est revenu, comme sous le Consulat, à mettre des brides à tous les chapeaux.

Dans cette seconde moitié du siècle, le costume de l'homme s'est à peine modifié.

Comme physionomie, deux types bien différents : l'homme du second Empire avec la moustache cirée, avec l'impériale, visant à copier le souverain, comme les femmes copiaient la souveraine, et l'homme de la troisième République, sans idéal accentué, passant des bandeaux plats aux cheveux coupés en brosse, cherchant des modèles un peu partout, revenant à la moustache en croc et finissant par s'arrêter à la moustache hérissée de la Renaissance.



Fig. 195. — Pschutteux (1891). — D'après un dessin de Job.

La jaquette et le veston se sont popularisés; d'abord destinés à la ville puis, peu à peu, pénétrant jusqu'au salon, reçus dans l'intimité, admis même à table. Tantôt longs, tantôt courts, tantôt larges, tantôt étroits, les vêtements se sont portés grands ouverts ou boutonnés jusqu'au col, de même que les pantalons collants, dépassant à peine la cheville, sont venus, le lendemain, tomber sur la chaussure, en pieds d'éléphant. Tels détails qui se dissimulaient la veille, linge, cravate ou chaîne de montre, ont pris, le lendemain, une importance considérable mais sans intérêt au point de vue historique.

Petits crevés de l'Empire, gommeux de la troisième République

essaieront en vain de réagir contre cette disparition de la couleur et de l'originalité personnelle ; les fantaisies les plus extraordinaires ne pourront rien, ni les paletots plus courts que les vêtements de dessous, laissant dépasser les pans de l'habit, ni les revers en soie, ni les chemises aux rayures criardes, ni les collets, ni les gros boutons voyants, ni même les tentatives répétées pour faire revivre l'habit de couleur, rouge, gris, ou bleu. Plus personne n'osera arborer, en 1890, les nuances claires des élégants de la Restauration ou de la monarchie de Juillet. Le tout en noir dans les salons dorés n'admettrait guère le tout en blanc dans les rues boueuses.

Concluons. Pour l'homme comme pour la femme ce que le siècle a surtout développé, c'est une moyenne élégance qui, jadis, n'existait pas. Autrefois, les riches seuls s'habillaient ; aujourd'hui, tout le monde entend être mis à la dernière mode. Et donnant ainsi satisfaction aux désirs de la multitude, la période finale du siècle est parvenue à vulgariser ce qui, aux approches de 1800, était à la portée d'une élite seule.



Fig. 196. — Frontispice du *Parnasse des Dames* (1819)



LE COSTUME ET L'ESPRIT MILITAIRE.

Caractéristique des différentes armées du siècle. — L'armée d'élite de Napoléon I[er]. — Les militaires du premier Empire dans la vie civile. — Les idées militaires et les troupes de la Restauration. — L'armée permanente et la garde nationale sous Louis-Philippe. — L'armée du second Empire. — La nation armée et la troisième République.

I.



Après le siècle civil, le siècle militaire; après les modes laissant toujours une certaine part à la fantaisie individuelle, qui classent simplement les hommes en riches et pauvres, voici l'uniforme; l'uniforme qui crée entre ceux qui le portent une sorte de franc-maçonnerie; qui, par les détails de l'équipement, permet de restituer la physionomie, le type du personnage embrigadé.

Et les armées n'ont pas seulement leur costume, leurs ornements distinctifs; elles ont aussi leur caractère général, leur allure particulière. Le temps n'est plus où le soldat constituait un type toujours identique à lui-même; où l'uniforme et la tradition maintenaient l'unité des attitudes; où les régiments restaient l'apanage exclusif d'une caste privilégiée. Comme le peuple, l'armée, essentiellement mobile.

a traduit les aspirations les plus diverses. Elle a vu des paysans arrachés à la glèbe, dégrossis par le régiment, former les troupes les plus martiales, les plus aguerries de la période moderne; elle a vu des bataillons de bourgeois, militaires par l'habit, civils par l'esprit, rappeler les anciennes milices communales. Elle a inauguré le siècle avec des régiments d'élite, plaçant au premier rang le courage, les vertus et les privilèges militaires; cent ans après, elle se transforme en une nation militairement organisée pour la défense du sol. Là, une armée rêvant de je ne sais quel idéal de conquêtes; ici, une bourgeoisie sous les armes défendant le gouvernement qu'elle a choisi. Ici, une véritable garde prétorienne entourant son Empereur; là, une garde civique veillant à la sécurité de son monarque de prédilection.

Armées impériales, maison militaire du Roi, gardes nationales, nation en armes, le dix-neuvième siècle a vu ainsi défiler sous des uniformes tantôt brillants, tantôt monochromes, toutes les faces de l'organisation guerrière.

En 1890, le pays se retrouve comme en 1800, avec la conscription, avec les classes levées dans leur intégrité, suivant l'esprit de la loi de 1798. Si le tirage au sort existe encore, il a perdu toute sa signification, car il n'exempte plus de l'incorporation; il classe simplement. Le *remplaçant*, c'est-à-dire l'homme chargé, moyennant finance, de payer pour d'autres l'impôt du sang, a disparu, et la bourgeoisie a ainsi perdu ce privilège de l'exonération dont elle était jadis si fière. Il n'y a plus, dans le pays, une classe militaire et une classe civile, des guerriers et des *pékins,* des gens faits pour se battre, pour défendre la propriété, la fortune du pays et des privilégiés exonérés; l'armée représente l'ensemble des citoyens valides.

A l'origine, il y a une armée régulière et une garde nationale organisée par le décret de 1806 : qui, miraculeusement, a pu échapper au service permanent est repris par cette levée. En 1890, après soixante-dix ans d'existence, après des fortunes diverses, les gardes nationales, créées au souffle révolutionnaire, ont définitivement disparu. Il n'y a plus de distinctions militaires.

En 1805, l'armée des privilèges, des corps spéciaux; en 1890, l'armée des foules démocratiques; en 1805, une armée qui va marcher de victoires en victoires, avec les fusils à pierre modèle de 1777 et les canons à âme lisse modèle de 1765; en 1890, une armée prête à entrer en campagne avec la poudre sans fumée et tous les perfectionnements de la science moderne. Le siècle a commencé avec les effroyables canonnades qui ont nom Eylau, Friedland, Essling, Wa-



Fig. 197. — L'École à feu de Fontainebleau : une batterie d'artillerie avec l'ancienne poudre. Dessin de M. Bombled. (*Monde illustré*, 13 septembre 1890.)

gram, la Moskowa; ce sont peut-être les combats d'artillerie qui, avec le siècle finissant, décideront des destinées du monde.

Cent ans d'opérations, de mêlées et de corps à corps, marches, revues, défilés d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, sièges, batteries de brèche, batailles rangées, embuscades et même barricades dont les peintres militaires ont soigneusement restitué les péripéties, et retracé les épisodes.

Et à côté de la vie militaire, à côté de ces armées incarnant en elles l'âme du pays, les figures qui semblent dominer le tout de leur

hauteur ou de leur importance d'occasion. Le général Bonaparte, conquérant à l'aspect chétif, mais à la flamme intérieure, disparaissant pour ainsi dire au milieu des généraux de son état-major; Napoléon, empereur, passant la revue de ses guides ou l'inspection de ses grenadiers; Napoléon à la Bérézina, traversant sur un traîneau une mer de neige, Napoléon à Waterloo, dans son dernier carré, au milieu du « bataillon sacré »; puis, changement à vue, le général Lafayette généralissime des gardes nationales de France; quatre beaux jeunes princes nobles et crânes, au milieu des troupiers de l'armée d'Afrique, aux côtés de ce général Bugeaud, dont la renommée ira toujours grandissant; puis encore, un Empereur illustrant à nouveau le nom des Napoléon sur les champs de bataille d'Italie; puis, tant il est vrai que l'histoire se répète sans cesse, un maréchal de France, incarnant en lui le pouvoir suprême, président de la troisième République; et, enfin, un général visant à reprendre auprès du troupier l'ancienne popularité du petit Caporal, cherchant à réveiller dans le pays des instincts toujours latents, des passions toujours vivaces.

Et maintenant, place aux armées, place aux régiments du siècle.

D'abord, les troupes du premier Empire, tant de fois décrites, tant de fois restituées avec leurs brillants uniformes, troupes dressées pour « les campagnes de manœuvre », faisant la guerre avec les jambes tout autant qu'avec les bras. Elles ont leur aristocratie, les « compagnies d'élite » et la « garde impériale » : ici, les *grenadiers*, choisis parmi les plus grands, les plus robustes, les plus mâles; là, les *voltigeurs*, réunion soigneusement triée d'hommes petits et agiles, aux membres souples et nerveux, exercés à la marche rapide, à la course, à la gymnastique; les uns défilant au son du tambour, les autres aux notes aiguës du clairon; tous deux reconnaissables à la couleur des épaulettes. Ici, les régiments d'infanterie *légère;* là, les régiments d'infanterie de *ligne*.

Le rôle prépondérant appartient à la cavalerie, à cette grosse cavalerie qui, par ses charges sur les carrés ennemis, se fera une réputation européenne. A Eylau, 80 escadrons fondront sur l'infanterie

russe; à la Moskowa, les cuirassiers enlèveront des redoutes; à Waterloo, on sait comment ils pénétreront dans les carrés de l'infanterie anglaise. Du reste, qu'ils soient en Allemagne ou en Espagne, inspirant partout un égal effroi. Chacun tremble quand il se sait en présence de ce 13e régiment légendaire, surnommé non sans raison, l'*Intrépide*. Et en fait, quelle que soit l'arme, carabiniers, cuirassiers, dragons, chasseurs, hussards ou lanciers, cavalerie admirable, léguée



Fig. 198. — Le tirage au sort : Bande de conscrits aux abords de l'Hôtel de Ville. Dessin de M. Chelmonski. (*Monde Illustré*, 26 février 1889.)

à la France par la Convention, que Napoléon a eu le grand mérite de savoir spécialiser, dont il constituera sans cesse des corps indépendants, qui, grâce à l'étendue du territoire français, sera alors montée avec les plus beaux chevaux d'Europe.

Et ce n'est encore que le gros de l'armée. Voici la garde impériale (ex-garde consulaire) qui se subdivisera elle-même en *vieille garde*, les anciens d'avant 1807, et en *jeune garde*, 8,000 hommes soigneusement choisis dans tous les corps, qui, par suite de créations nouvelles, atteindront, en 1814, au chiffre énorme de 112,000. Troupe

réellement privilégiée, admirable de discipline et de tenue, combattant aux côtés de l'Empereur, commandée par des héros, libéralement fournie de croix — avec la Légion d'Honneur — et de dotations spéciales, dont les officiers seront mariés aux jeunes filles riches de l'ancienne aristocratie. Troupe aujourd'hui légendaire, très sérieusement engagée à Austerlitz, devant surtout donner pendant les dernières années, alors que la ligne sera moins solide.

Ici, l'infanterie, avec ses *grognards* toujours choyés par Napoléon, popularisés par la chanson et par l'image, dont le trio Charlet-Bellangé-Raffet redira sans cesse les bons mots et les actions d'éclat, grenadiers, chasseurs, tirailleurs-grenadiers, tirailleurs-chasseurs, fusiliers-grenadiers, fusiliers-chasseurs, flanqueurs-grenadiers, flanqueurs-chasseurs, tirailleurs, voltigeurs, pupilles de la garde, vétérans de la garde, génie, marins.

Là, la cavalerie; les grenadiers à cheval, imposants sous le grand bonnet à poil, avec le catogan et les cadenettes, dont les champs de bataille d'Austerlitz, d'Eylau, de Friedland, virent les exploits; les dragons de l'Impératrice, comme les grenadiers chaussés de hautes bottes, au casque à longue crinière, qui, en 1805, juraient solennellement à Joséphine de revenir victorieux de l'Autriche, dont l'Espagne assoiera définitivement la réputation; les anciens guides de l'armée d'Égypte, les chasseurs à cheval dont l'uniforme vert était, je l'ai dit, l'uniforme de prédilection de l'Empereur, troupe héroïque qui prit part à la bataille d'Austerlitz et fut activement employée durant la glorieuse campagne de 1806; les chevau-légers polonais, les lanciers-rouge, moitié Français, moitié Hollandais, arme ressuscitée par l'Empire, qui compta, un instant, douze régiments, qui s'immortalisa dans la pénible campagne d'Espagne; les gardes d'honneur, corps formé en 1813, entièrement composé de fils de famille, tous équipés et montés à leurs frais; la gendarmerie d'élite, triage fait avec soin parmi les plus beaux hommes; enfin, première introduction régulière de ces corps exotiques pour lesquels la France se prendra d'affection, les mamelouks, à l'équipement oriental, turban blanc à aigrette, cimeterre, étriers à la turque, botte de maroquin rouge, étendard à

queue de cheval, n'ayant d'asiatique que le costume éclatant.

Armée formidable, si on lui ajoute les troupes étrangères, non moins nombreuses, non moins variées, recrutées dans les départements nouvellement annexés, fournies par capitulations, — tels les Suisses, les Hanovriens, les légions de la Vistule — ou bien encore levées par les États vassaux, exigées des États alliés; — armée véritablement unique, qui a soulevé des enthousiasmes indicibles, qui, sous la pluie noire, sous les nuages de plomb, sur le sol défoncé, suivra l'Empereur jusqu'en Russie, jusqu'à Waterloo, jusqu'à la mort; apparaissant à cent ans de distance comme une immense chevauchée de manteaux et de dolmans à brandebourgs, comme une forêt touffue, toujours en marche, de bonnets à poil, de chapeaux à plumes, de hauts shakos à plumet.

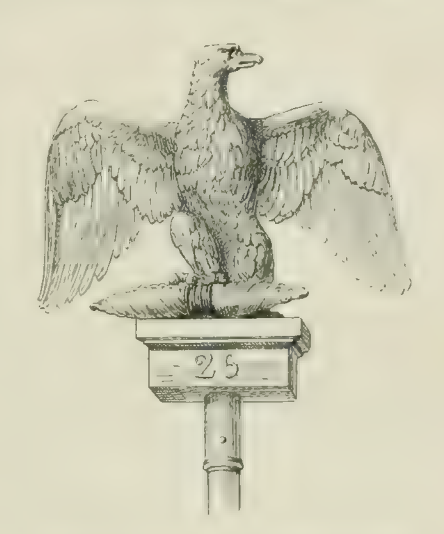


Fig. 199. — Les aigles du premier Empire.

Dans ce rayonnement de casques à longues crinières, de cuirasses, d'armes de luxe, l'or ruisselle en un scintillement inouï; hausse-cols, plaques, ceinturons, tout est rehaussé d'aigles, de soleils, d'N couronnés. Partout, la recherche du moderne et de la commodité s'alliant aux souvenirs du passé, à un besoin de décoratif et de pompe. Les officiers des grenadiers à pied de la garde, la queue poudrée à frimas, en bas de soie, avec boucles d'argent aux souliers, l'épée au côté, la main appuyée sur une haute canne, auraient l'air d'officiers d'ancien Régime s'ils ne se coiffaient en bataille. Avec leurs deux caisses, les timbaliers des chevau-légers et des dragons de l'Impératrice ne diffèrent des timbaliers des gardes du corps de 1750 que par les détails du costume. Il en est de l'armée comme de la Cour; tout paraît avoir été conçu dans le but évident de montrer la supériorité, la richesse, la majestueuse allure du militaire.

Ce qui caractérise véritablement l'uniforme des armées impériales,

c'est la profusion, la variété, la fantaisie des ornements. Infanterie, cavalerie, artillerie, marine, troupes d'élite, troupes de ligne, tous les corps disparaissent sous les arabesques, sous les découpures, sous les garnitures. L'époque n'a pas seulement son style, son mobilier; elle affiche aussi ses prétentions à l'habillement, et voit Paris se couvrir de tailleurs militaires.

Comme ensemble, c'est un mélange général des modes anciennes, des uniformes de la Révolution et des influences étrangères : l'habit à la française, avec les gilets d'avant-corps, sera porté par nombre de troupes; la guêtre et la botte seront employées sous toutes les formes, la culotte détrônera le pantalon popularisé par les volontaires de 1792. Quelle que soit la couleur des uniformes, abondance de broderies, de passementeries, de cordons, d'aiguillettes, de tresses, de ganses, de brandebourgs, de parements, de galons, sans oublier les chabraques, également couvertes de fioritures, et les sabretaches aux multiples pendeloques battant dans les jambes. Du rouge au noir toute la palette, quoique le costume en lui-même soit généralement sobre, la note claire étant fournie par les ornements, par les galons, par les entrelacements qui se placeront aux extrémités, aux ouvertures des poches, près des boutonnières.

Ainsi les trente régiments de dragons porteront tous l'uniforme vert, ils ne se distingueront que par les retroussis de couleurs différentes : écarlate, cramoisi, rose foncé, jonquille, aurore. Puis les uns auront les poches en longueur, les autres en largeur; celles-ci avec galons ornés, celles-là sans ornements.

Certains prendront des attitudes d'opéra-comique : tels les lanciers avec leur éclatante *kurtka* bleu de roi (c'était, on le sait, le vêtement particulier à ce corps); collets, revers, parements et retroussis cramoisis galonnés d'argent; passe-poils cramoisis sur toutes les coutures. Épaulettes et aiguillettes blanches, pantalon cramoisi à bande de drap bleu de ciel. Comme coiffure, *czapka* quadrangulaire, avec un soleil de cuivre environnant un N couronné; lance à fanion cramoisi et bleu.

D'autres resteront des types légendaires d'originalité : tels les



FACSIMILÉ

de la revue du Général Bonaparte 1er Consul.

an [illegible]

(C'est la [illegible] des Tuileries qui inaugura les revues [illegible] et que la grande composition [illegible] devait reproduire avec son décor même, c'est-à-dire avec le palais des Tuileries. Le groupe que nous donnons est le groupe de droite : Bonaparte et son état-major.)



Bonaparte et son état-major. Fragment de la planche « Revue du Premier Consul, An IX » (1800). — Composition d'Isabey et Vernet, gravée par Pauquet et Mécou.

hussards avec leurs longues cadenettes nattées, avec leurs larges anneaux d'or aux oreilles, que l'Empire prit à la République sans rien modifier au costume; qui se montrèrent toujours rebelles à la Titus définitivement imposée par l'ordonnance du 25 septembre 1815, et qui désertèrent alors en masse pour se soustraire à cette obligation. Tels ils étaient en 1795, tels on les retrouve en 1815 : pelisses et dolmans rouges, verts, orange ou marron, à tresses blanches; culottes bleu de ciel ou cramoisies, schabraques en peau de mouton, shakos de feutre, en forme de cône tronqué, flamme bleu de ciel tout autour.



Fig. 200. — Costumes des généraux du siècle (1800 à 1892). — Dessin de Dunki.

Avec ses classes, avec son élite, avec ses maréchaux, cette armée fut réellement une institution, et put se croire, un instant, un État dans l'État. Du reste, elle fit vivre tout un monde et donna naissance aux « fournisseurs », aux « munitionnaires » qui, dans la société du moment, jouèrent le rôle des contrôleurs et des fermiers généraux d'autrefois; qui se singularisèrent, eux aussi, par leur luxe et leurs aventures; dont quelques-uns, comme Ouvrard, laisseront dans l'histoire un nom célèbre.

Elle ne développa pas seulement les goûts et les instincts militai-

res, elle créa véritablement le type professionnel, personnage spécial toujours en marche pour l'idée ou pour la conquête, cherchant à se constituer une originalité et, surtout, à se distinguer de la masse des bourgeois. Tels Marceau et les officiers de hussards, le shako légèrement sur l'oreille, le poing sur les hanches, l'air souriant et vainqueur. Tels Mortier, Bessières, Davout, Lannes, Murat, avec leurs uniformes chamarrés et leurs poses théâtrales. Dans ses *Souvenirs militaires,* le colonel de Gonneville nous représente Murat, alors grand-duc de Berg et commandant de la cavalerie, vêtu d'une tunique brodée d'or et d'un pantalon blanc avec des bottes à l'écuyère, demi-fortes. « Une toque de martre à calotte rouge, » écrit-il, « surchargée de plumes d'autruche, noires, ombrageait sa tête. Sur sa poitrine, du côté gauche, un glaive antique était suspendu, supporté par des cordons de soie à la façon des guerriers de l'Orient, et faisait étinceler sa poignée, enrichie de pierreries. Le cheval était presque entièrement caché sous une peau de tigre... »

Tous ces hommes avaient fait du costume militaire leur chose, leur propriété, au point qu'on aurait quelque difficulté à les concevoir autrement. Rentrés dans la vie civile par la force des circonstances, ces survivants de la grande épopée impériale entretiendront le feu sacré des jeunes générations. Les uns se jetteront dans les grandes entreprises, employant leur activité, leur reste d'énergie à exploiter des domaines, à nouer des relations commerciales, à créer des maisons de roulage; les autres s'incrusteront, s'étaleront bourgeoisement, dans le fauteuil de Pair où devait les asseoir le gouvernement de Louis XVIII, et, plus tard, la monarchie de Juillet, à moins que, comme le général Foy dont la mort sera un deuil public, ils ne viennent solliciter eux-mêmes un mandat de député. Mais ces derniers perdront peu à peu leur caractère, alors que la physionomie des autres se modifiera à peine; et jusqu'en 1840 on rencontrera partout le type de l'ancien officier à demi-solde, de l'ancien grognard de la garde impériale popularisé par Horace Vernet, Charlet, Bellangé, Raffet, coiffé, comme au bon temps, du classique bonnet de police, avec sa brochette de décorations bien en évidence sur une redingote jouant à

l'uniforme. Un ancien colonel des dragons de l'Impératrice dirigera une manufacture de soieries; un maréchal de camp en retraite exploi-



Fig. 201. — Colonel des Guides, en grand uniforme (vers 1807).
Composition de Carle Vernet, gravée par Coqueret. — D'après l'original à l'aquatinte.

tera une carrière de pierre dure; un ancien capitaine de voltigeurs fera la place pour les éditeurs d'estampes, un magasin de chaussures sera tenu par un ancien officier d'administration; et toutes les salles

d'armes auront leur prévôt de la grande armée. Aux époques ultérieures, rentrant dans la vie civile, le militaire s'effacera; les soldats de cette génération tiendront à honneur de conserver leur caractère et feront sonner haut leurs titres. Il s'établira même, entre combattants de l'Empire, une sorte de franc-maçonnerie particulière, si bien que M. de Vaulabelle a pu écrire : « L'armée impériale ne sera véritablement dissoute que par la mort de ses derniers survivants. »



Fig. 202. — Annonce commerciale d'un ancien officier de la grande armée, avec vignette d'Horace Vernet (vers 1820).

Voici la Restauration. Officiellement, maréchaux, généraux, officiers supérieurs de l'Empire, tous ceux qui ne font point acte d'hostilité ouverte, sont comblés de faveurs; ils deviennent pairs, grand-croix du Saint-Esprit et de Saint-Louis, gouverneurs, ministres d'État et même gentilshommes de la Chambre. En réalité, dès 1815 la cocarde blanche se substitue à la cocarde tricolore, l'aigle aux ailes éployées est remplacé à la hampe des drapeaux par une pique, d'abord singulièrement contournée en fleur de lys; plus de 13,000 officiers sont renvoyés en demi-solde dans leurs foyers, tous les effectifs réduits,

et des « légions départementales » viennent effacer jusqu'au mot de « régiment » qui semblait incarner en lui l'impérialisme. Ces légions, la conscription ayant été abolie par la Charte, devaient se recruter au moyen d'engagements volontaires dans les départements qu'elles occupaient et en porter le nom, mais l'empressement fut si peu grand que, dès 1818, le maréchal Gouvion Saint-Cyr se vit obligé de rétablir partiellement, et, en quelque sorte timidement, le système honni. Eux aussi, les régiments revinrent, comme par le passé. Tout cela n'empêcha pas le gouvernement de la Restauration de devoir faire face à quinze conspirations militaires ourdies, la plupart du temps, par des sous-officiers, mais dans lesquelles trempèrent, cependant, quelques noms connus.



Fig. 203. — Carte-réclame d'un tailleur militaire sous la Restauration (collection Béraldi).

A cette armée, la mode du jour imprimera quelque chose de lourd et de gothique, élevant les shakos, les transformant en une sorte de tuyau étroit, haussant également les cols d'une façon démesurée, jusqu'à en faire de véritables carcans, étriquant les vêtements, rétrécissant les manches. Il semble que, traduisant les sentiments du jour, elle ait voulu, elle aussi, rogner, diminuer la puissance militaire, en lui enlevant le prestige de l'uniforme. L'infanterie qui devait recevoir, en 1819, ce pantalon rouge, désormais signe distinctif du troupier français, aura toujours ainsi dans son ensemble, une certaine apparence maladive et gênée dont on ne saisit pas d'emblée la raison d'être.

Mais, à côté de cette armée qui prit part à la guerre d'Espagne, entreprit l'expédition de Morée et commença la conquête de l'Algérie, permettant à la cavalerie, oubliée depuis 1815, de se montrer une dernière fois à la bataille de Navarin, en la personne du 3e chas-

seurs; à côté de cette armée, dis-je, la Restauration devait créer une garde royale et rendre à la garde nationale son importance.

La maison militaire du Roi, ce fut pour Louis XVIII et pour Charles X, ce qu'avait été pour Napoléon la garde impériale; de véritables troupes d'élite : malheureusement, cette garde royale qui coûtera fort cher — plus de vingt millions — resta un corps de pure parade et disparut, en partie déjà après la seconde Restauration, dans son entier en 1830, sans laisser aucun souvenir militaire, aucune trace de son passé. Je me trompe; ses officiers attireront sur eux l'attention, se rendront même célèbres par leurs duels répétés avec les anciens officiers de l'armée impériale, duels si acharnés, d'une physionomie si particulière que, pendant un certain temps, Paris put se croire revenu aux jours d'avant Richelieu. Mais le peuple, qui sympathisait avec les vieux grognards, le peuple, qui n'assistait pas en simple spectateur aux coups d'épée vaillamment échangés, ne se fit point faute de décocher aux porteurs pacifiques de ces brillants uniformes quelques épithètes bien sonnantes. Paradant, n'allant jamais au feu, ils devinrent pour lui « les plats d'argent ».

Le garde royale rouvrit ses rangs aux régiments suisses, ceux-là même que Béranger appellera « les amis de la maison », et conserva grenadiers à cheval et grenadiers à pied, se contentant, pour ne pas trop modifier le costume de ce corps historique, de lui donner quelque chose d'exotique, et de particulièrement anglais. Les dragons reçurent le casque à chenille et arborèrent le pantalon, également octroyé aux grenadiers à pied. Chose singulière, cette partie du costume, fut, malgré ses origines révolutionnaires, préférée aux guêtres des troupes impériales. Plus calme d'allures, la nouvelle garde n'eut rien à envier à l'ancienne comme panaches, plumets, ornements.

Ainsi organisée sur un grand pied, rétablie telle qu'elle existait sous Louis XV, avant les premières réformes du comte de Saint-Germain, commandée par des personnages de l'émigration, la maison militaire du Roi comprenait six compagnies de gardes du corps dont une écossaise, une compagnie des cent gardes suisses ordinaires, une compagnie des gardes de la prévôté, des gardes de la porte, des gens



Lancier. — Mameluk. — Grenadier à cheval. — Chasseur de la Garde (officier). — Chevau-léger lancier.

Gendarme de la Maison du Roi. — Cent-Suisses. — Mousquetaire. — Garde du corps.

TYPES MILITAIRES

PREMIER EMPIRE ET RESTAURATION (1804-1830). GARDE IMPÉRIALE ET GARDE ROYALE.

d'armes, des chevau-légers, une compagnie de mousquetaires gris, une compagnie de mousquetaires noirs et des grenadiers à cheval; au total, plus de 10,000 hommes dont 4000 pour la cavalerie. Assez éclatantes, les couleurs des uniformes sont toujours franches; rouges, noires, grises, vertes, avec ganses et broderies claires, blanches ou jaunes, ce qui tranchait ainsi sur l'ensemble.

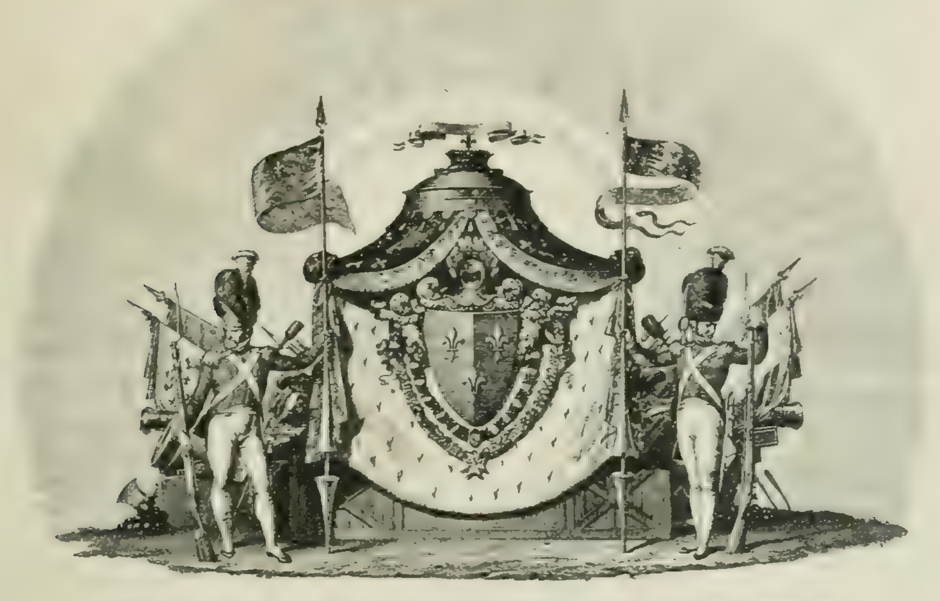


Fig. 204. — Armes de France, sous la Restauration, soutenues par deux grenadiers de la garde nationale, coiffés du grand bonnet à poil et à plumet (*l'ourson*).

En somme, sans insister autrement sur ces costumes fastueux, mélange singulier des souvenirs de la monarchie traditionnelle et des influences encore vivantes de la période impériale, avec, partout, une tendance bien marquée à faire revivre les noms plus archaïques de l'ancien régime. C'est ainsi que les carabiniers redevinrent, comme avant 1789, *carabiniers de Monsieur;* c'est ainsi que les lanciers français, seuls conservés, prenaient le nom de : *chevau-légers, lanciers de France;* c'est ainsi que les hussards quittèrent le shako de feutre et reçurent le bonnet à poil de l'artillerie; c'est ainsi qu'on créa une compagnie spéciale, les *gendarmes des chasses.*

Bon gré mal gré, la Restauration dut maintenir des troupes dont elle n'avait que faire, se contentant de réduire les effectifs. Et d'autre part, le goût de la parade, des brillants uniformes, était tellement entré dans les mœurs que la belle cavalerie de la Maison-Rouge parvint à faire oublier au peuple la garde impériale.

Réorganisée par ordonnance royale de 1816, la garde nationale dont le rôle avait été si effacé sous le premier Empire, reprit un peu de son importance d'autrefois, quoique soigneusement triée sur le volet, quoique uniquement composée de citoyens imposés. Elle atteignait alors un total de 38,500 hommes pour le département de la Seine, était divisée en légions et se composait de grenadiers et de chasseurs. Elle avait même une légion à cheval remplissant quelque peu le rôle de la garde municipale. Aux brillantes revues de l'Empire, dans lesquelles la cavalerie tenait une place si importante, succéderont les revues, plus bourgeoises, de la garde nationale, jusqu'au jour où, ayant fait entendre les cris : « Vive la charte! Vive la liberté de la presse! » cette pacifique troupe de citoyens se trouva licenciée par ordonnance royale (1828).

D'après les vues développées à plusieurs reprises par Louis XVIII et Charles X, l'on peut dire que la monarchie, tenant compte à la fois de ses instincts pacifiques et des sentiments belliqueux du pays, avait conçu une triple organisation militaire : une garde à elle propre, pour rehausser l'éclat de la couronne ; une armée civique pour la défense de l'ordre et des intérêts publics, opposant ainsi les idées conservatrices et bourgeoises des gardes sédentaires aux idées belliqueuses et remuantes des anciens soldats de l'Empire ; enfin, une armée plus aguerrie pour représenter la France au dehors, lorsqu'elle serait forcée d'intervenir d'une manière effective dans les affaires européennes.

Or, de même que la garde impériale disparut avec l'Empire, de même la garde royale disparaîtra en 1830. Quant à la garde nationale, c'est la monarchie de Juillet qui lui octroiera son véritable caractère; mais, dès 1816, cette armée citoyenne se trouvait être le point de mire des attaques caricaturales, tous les dessinateurs élevant, alors,

un véritable monument aux armées de l'Empire. Ici, le poème épique; là, la satire. Ici, l'idéalisation des « grognards »; là, l'étude comique des types et des scènes d'un militarisme bourgeois. En fait, le règne de Louis-Philippe doit mettre en évidence deux armées, l'armée permanente nouvelle, créée par la loi de 1832, établissant la conscription comme mode principal de recrutement, et la garde nationale également soumise à de nombreux remaniements.

L'armée permanente donnera le soldat des sept ans de service, le soldat dont la dernière incarnation fut le troupier de la première période du second Empire, qui devait entrer en vainqueur à Anvers, à Constantine, à Rome, à Sébastopol, à Milan, à Pékin, à Mexico; « soldat admirable, » nous dit Béraldi dans son *Raffet*, « qui, seul, sans direction, abandonné du commandement, devait encore trouver le moyen, — nous ne le savons pas assez! — de rester maître du terrain dans la vraie grande bataille de la guerre de 1870, à Gravelotte. »

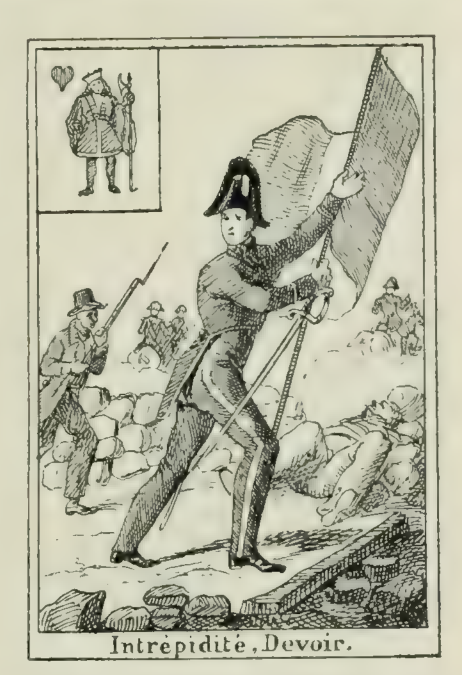


Fig. 205. — Valet de cœur d'un jeu de cartes politique, après 1830. (Musée Carnavalet.)

* Le militaire ici représenté est un polytechnicien.

Jusqu'en 1870 la cavalerie, ces dragons toujours solides, ces cuirassiers toujours gigantesques, ces hussards toujours coquets qu'on peut admirer dans la série des Eugène Lami (*Collection des armes de la cavalerie française*, 1831), ne trouveront guère l'occasion de se produire. la conquête de l'Algérie, de 1830 à 1848, ayant été surtout faite par la cavalerie indigène, et les guerres du second Empire, le Mexique excepté, n'ayant pas fourni à cette arme les moyens de se manifester.

Mais, non employée (les hussards se distingueront cependant à la bataille d'Isly), la cavalerie ne conserva pas moins sa physionomie; elle

fut l'objet de soins particuliers et vit même revenir certains corps négligés par la Restauration : tels les lanciers. En 1830 était créé un premier régiment, modèle d'élégance et de goût, organisé par un prince du sang, baptisé de ce fait : *lanciers de Nemours;* et, peu après, l'expérience ayant été favorable, sept régiments de chasseurs furent successivement transformés en lanciers. Toutefois, quelques escadrons formeront le noyau des chasseurs algériens, — depuis chasseurs d'Afrique, — et de la cavalerie indigène. Encore lourde d'aspect, avec les hauts tromblons aux visières carrées, avec les casques à chenille, la cavalerie revêtit peu à peu une allure plus dégagée, et les costumes de 1840 montrent déjà les coquetteries que le second Empire saura si bien développer.

Les mêmes modifications devaient se produire dans l'infanterie. Avec sa longue tunique-redingote, le grenadier de 1830 — un grenadier pour la forme, puisqu'il n'a plus de bonnet à poil — a quelque peu l'air d'un malade d'hôpital; en 1835, le fusilier a un habit passablement étriqué, mais, dès 1845, le voltigeur commence à prendre meilleure tournure.

Augmentée de corps nouveaux, l'infanterie sera, du reste, l'arme préférée de cette période. Deux faits contribueront à modifier sa physionomie : la rentrée au régiment, après la Révolution de Juillet, de nombre d'officiers du premier Empire, en demi-solde depuis quinze ans, qui ramenèrent ainsi l'esprit d'autrefois, qui ressuscitèrent et les traditions républicaines et les souvenirs napoléoniens; la conquête de l'Algérie qui, par l'importance des opérations militaires, par la nécessité d'entretenir dans le pays des effectifs considérables, amènera la création de corps spéciaux, zouaves, chasseurs à pied, légion étrangère, cette dernière formée en 1830, de réfugiés polonais surtout, quoique cependant, durant les premières campagnes, la conquête ait été uniquement l'œuvre de l'ancienne infanterie.

Constitués avec un premier bataillon, en 1831, composés des éléments les plus divers, étrangers, Arabes, combattants des journées de juin, communément baptisés *Volontaires de la Charte,* les zouaves, qui doivent leur nom aux *Zouagua*, tribu kabyle d'Algérie, se virent

peu à peu débarrassés des indigènes et arrivèrent, vers 1841, à être un corps homogène comptant une grande majorité de Français. Il ne leur fallut pas longtemps pour acquérir un glorieux passé. Le lendemain de la bataille de l'Alma, le maréchal de Saint-Arnaud les appelait « les premiers soldats du monde! » En 1859, le roi d'Italie fut,

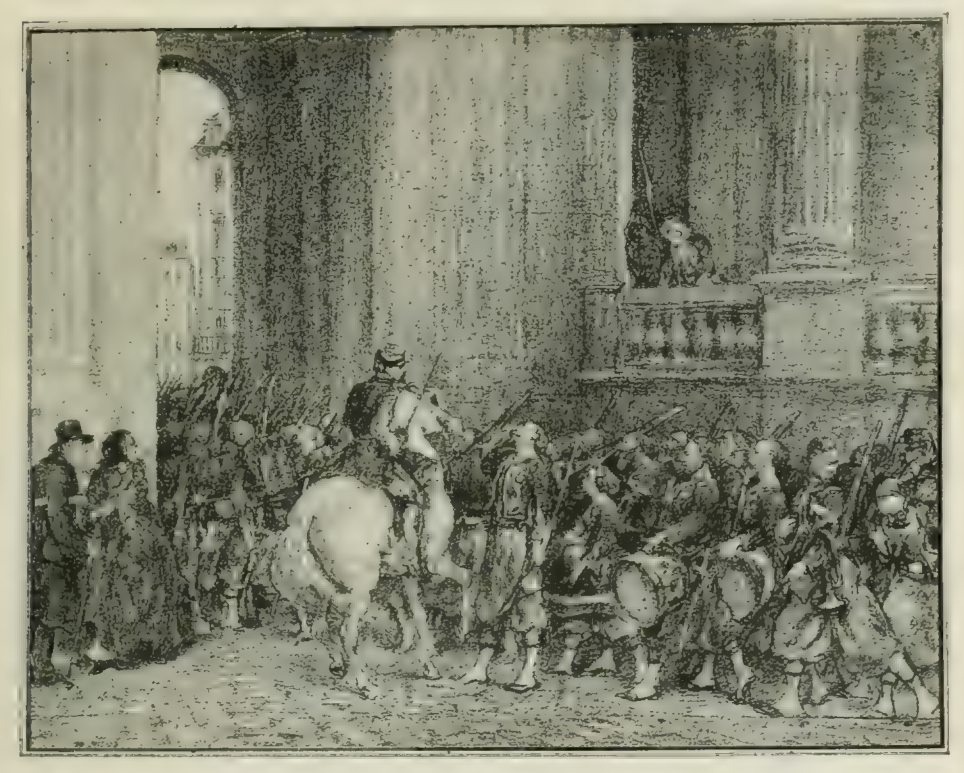


Fig. 206 — Zouaves traversant la cour du Carrousel, et passant sous un des guichets de la rue de Rivoli. D'après une composition originale de Guillaume Regamey vers 1868 (appartenant à M. Fx Régamey).

dit-on, très sensible à sa nomination de « caporal au 3e zouaves, hors cadre ». D'emblée, l'uniforme revêtit le caractère oriental qu'il devait toujours conserver; larges pantalons bouffants avec la haute guêtre blanche ou avec la jambière de cuir; veste à la turque avec galons et soutaches, turban s'enroulant autour de la tête ou bien calotte à gland. D'emblée aussi, le troupier se caractérisa par son allure particulière : tantôt héroïque, terrible, bravant la mort, méprisant les blessures; tantôt facétieux, bon enfant, sentimental même. Pendant

le siège de Sébastopol, conservant à travers mille épreuves leur gaieté toute française, ils organiseront des amusements, des réjouissances et, notamment, ce théâtre d'Inkermann qui dut, souvent, changer l'affiche par suite « de l'absence d'amateurs tués ou blessés », et qui, entre deux combats, entre deux gardes de tranchée, donna tous les joyeux vaudevilles du boulevard.

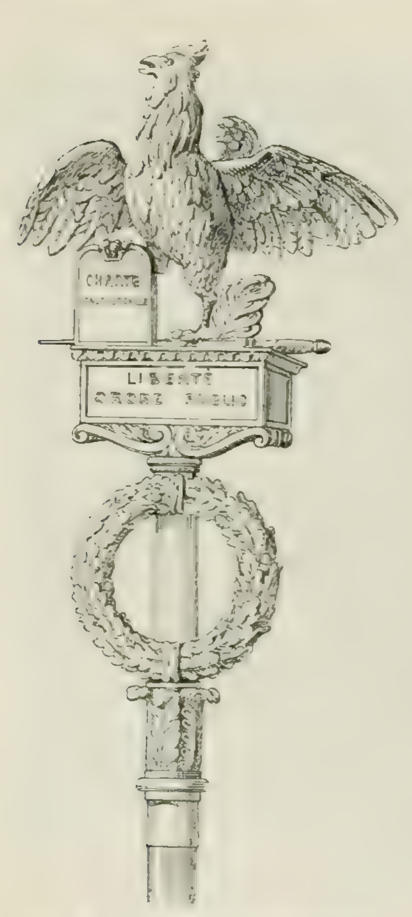


Fig. 207. — Hampe du drapeau tricolore, après 1830. (Musée Carnavalet.)

Créés par ordonnance royale du 14 novembre 1838, les *tirailleurs de Vincennes*, ainsi nommés de leur lieu de garnison, se virent baptisés *chasseurs d'Orléans*, après la mort de l'héritier de la couronne, leur fondateur. Et depuis, chasseurs de Vincennes ou chasseurs à pied, ils resteront toujours la troupe la mieux instruite, d'un recrutement soigné, aux officiers choisis; très fermée, quoique très populaire, mettant une certaine coquetterie à se déclarer « pure de garance ». Sévère et sombre, l'uniforme à la tunique vert noir ornée de boutons blancs, au pantalon bleu à liséré jaune, saura cependant arborer des coupes élégantes.

Dans son ensemble, armée bien particulière, dont l'armement se trouvera déjà quelque peu perfectionné par le fusil à capsule et par la carabine rayée, dont Eugène Lami et Horace Vernet montreront les côtés brillants et les actions d'éclat, dont les chefs, c'est-à-dire les fils du Roi donneront exactement les différents aspects. Ici, le duc d'Orléans, toujours correct, ganté de blanc, la capote à doubles parements, sévèrement boutonnée jusqu'au menton, même sous les

rayons torrides du soleil d'Afrique, le képi droit suivant l'ordonnance; là, le duc d'Aumale, la tunique flottante, la chemise rouge ouverte sur la poitrine, le képi légèrement posé sur l'oreille, ayant ce je ne sais quoi de crâne et de débraillé qui constituera le troupier moderne. Ici, le duc de Nemours, personnification du soldat mondain, de l'officier recherché des salons; là, le prince de Joinville qui popularisera le



Grenadier (1816-1830). (Pantalons blancs, épaulettes et parements rouges.) — Artilleur. (Vers 1845.) (Uniforme bleu avec ornements rouges.) — Garde nationale à cheval (1848). (Uniforme bleu avec col, baguette et parements rouges, buffleterie et épaulettes blanches.) — Chasseur (1840). (Grande tenue pantalons blancs).

Fig. 208. — Uniformes de la garde nationale (d'après des documents de l'époque).

costume de la marine, jusqu'alors resté à l'arrière-plan, chapeau de paille aux rubans flottants, petite veste aux ancres et aux boutons d'or, escarpins légers.

Après l'armée française, pourvue dès 1830 du drapeau tricolore, aux trois couleurs disposées verticalement, à la hampe surmontée du coq gaulois, l'armée royale, si l'on peut s'exprimer ainsi, c'est-à-dire la fidèle milice, qui montra tant de dévouement, tant de bravoure durant les émeutes des 5 et 6 juin 1832, qui, en dix-huit ans, perdit plus de 2000 des siens, pères de famille, chefs d'industrie,

riches commerçants, propriétaires, tous victimes de leur fidélité à la royauté bourgeoise. Une armée-citoyenne ; une garde du corps démocratique ; la milice *Louis-philipienne* comme Napoléon avait eu la garde Impériale et Charles X la maison du Roi ; idéal militaire répondant ainsi au caractère particulier de ces trois souverains.

En même temps qu'il rendait à la troupe l'élection des sous-officiers


JUILLET 1789

SEPTEMBRE 1791

GARDE NATIONALE

D ______ DEP.t ______

______ LEGION. ______ BATAILLON. ______

______ COMPAGNIE D ______

SIGNALEMENT
Taille d' ______
Cheveux ______
Front ______
Sourcils ______
Yeux ______
Nez ______
Bouche ______
Barbe ______
Menton ______
Visage ______
Teint ______
Signe particulier

SIGNATURE DU PORTEUR

le C ______ le Capitaine. le Serg.t major

Vu par nous ______
Maire d ______

Pour légalisation des Signatures des Sieurs ______

JUILLET 1830

LOI MARS 1831

Fig. 209. — Certificat d'inscription sur les contrôles de la garde nationale délivré aux légionnaires sous la monarchie de Juillet. — D'après l'original sur parchemin. (Coll. de l'auteur.)

et des officiers au-dessous du grade de capitaine, Louis-Philippe imposait à sa chère milice l'obligation de l'uniforme, multipliait les corps spéciaux, inspirait aux classes bourgeoises l'amour du galon et des coquetteries du costume. Avec ses compagnies d'élite, avec ses grenadiers au haut bonnet à poil, *l'ourson*, comme on l'appelait déjà sous la Restauration, avec ses chasseurs, ses voltigeurs, ayant la plaque et les épaulettes jaunes, avec ses artilleurs, élégants entre tous, dans leur petite veste bien prise à la taille, avec sa ligne, le vulgaire *biset* au chapeau rond, la garde nationale prenait les allures

d'une véritable armée. N'avait-elle pas, luxe suprême, sa cavalerie, ses éclaireurs? N'était-elle pas, plusieurs fois par an, passée en revue par le Roi, soit aux Champs-Élysées, soit le long des boulevards, sorte de parade-promenade au cours de laquelle elle poussait des cris, des hourrahs frénétiques, se livrant à des manifestations qui allaient droit au cœur du souverain, fort sensible à cet étalage de bons sentiments, et se terminaient toujours par une ample distribution de croix.



Fig. 210. — Composition satirique de Daumier sur la garde nationale, pour la série : « Les Bons Bourgeois. » D'après le *Charivari*.

« Par la garde nationale, pour la garde nationale » telle fut, au fond, la vraie devise de Louis-Philippe. A ce point de vue, deux documents sont caractéristiques; sa lettre à Lafayette, aussitôt après la première revue de la milice bourgeoise, et sa lettre, datée de l'exil, expliquant d'une façon précise les motifs de sa conduite, de sa retraite paisible en février 1848.

D'abord, la lettre du 29 août 1830, à Lafayette : « Témoin de la fédération de 1790 dans ce même Champ-de-Mars, témoin aussi de ce grand élan de 1792, lorsque je vis arriver à notre armée de Champagne quarante-trois bataillons que la ville de Paris avait mis sur pied en trois jours, et qui contribuèrent si éminemment à repousser l'invasion, que nous eûmes le bonheur d'arrêter à Valmy, je puis faire la comparaison; et c'est avec transports que je vous dis que ce que je viens

de voir est bien supérieur à ce qu'alors j'ai trouvé si beau et que nos ennemis trouvèrent si redoutable ». Puis, le postface, la monarchie posthume jugée par le souverain lui-même : « Lorsque j'appris que la garde nationale, cette force sur laquelle j'étais si heureux de m'appuyer, la garde nationale de Paris, pour laquelle j'ai toujours eu tant de bénévolence, qui m'avait porté au trône, qui m'avait défendu dans l'émeute, et au profit de laquelle on m'avait si souvent reproché d'avoir gouverné, abandonnait ma cause ; lorsque j'appris que pas une de ces mains que j'avais si souvent pressées dans les miennes ne se levait en ma faveur, alors j'ai senti que mon règne était terminé, puisque l'opinion s'était retirée de moi et que j'avais cessé d'être apprécié. »



Fig. 211. — Le tambour de la garde nationale, battant le rappel. Lithographie de Bouchot. (Vers 1840.)

Chose singulière, cette garde nationale qui était parvenue à acquérir une certaine allure martiale, qui représentait un principe cher aux classes moyennes, non seulement ne devait jamais être prise au sérieux, mais tout le temps, fut en butte aux attaques des satiristes et des caricaturistes. Ce que Gavarni se montra pour les enfants terribles, Bellangé, Charlet, Daumier, Doré, le seront pour le garde national, ridiculisant ce pauvre *bizet* dans son costume, dans ses prétentions militaires, dans ses idées d'ordre et de respect, inventant la tente-abri, le fusil-parapluie pour les jours de revue, montrant ces

soldats-citoyens flanqués, à l'exercice, de leur femme et de leurs enfants. Le tambour galonné, battant du matin au soir le rappel dans les rues, ou faisant office d'huissier dans la salle du conseil de discipline, le tambour qui, à chaque renouvellement d'année, venait présenter ses vœux sur un bulletin agrémenté de vignettes et de vers de mirliton, restera ainsi un personnage légendaire.



Fig. 212. — Sabre offert au sergent Mercier. (Musée Carnavalet.)

Pourtant la garde nationale comptait ses héros, depuis qu'il lui fallait défendre l'ordre menacé et, précédemment, elle avait eu son dieu, le sergent Mercier, célèbre l'espace d'une semaine, pour s'être refusé à appréhender au corps Manuel, l'orateur libéral de la Restauration. Non seulement Mercier reçut pour ce haut fait un sabre d'honneur, une coupe d'honneur, mais ses portaits s'étalèrent à toutes les vitrines, tandis que des petites statuettes, popularisant également ses traits, prenaient place sur les cheminées et sur les commodes. « On voit dans tous les corps de

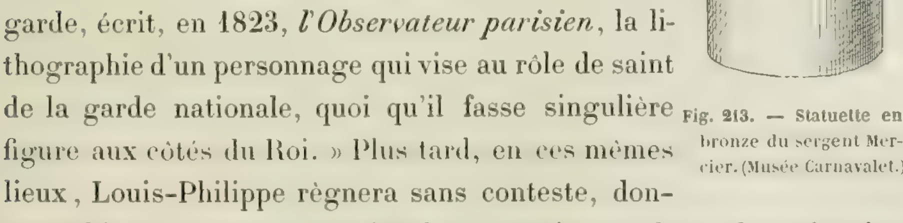

garde, écrit, en 1823, *l'Observateur parisien*, la lithographie d'un personnage qui vise au rôle de saint de la garde nationale, quoi qu'il fasse singulière figure aux côtés du Roi. » Plus tard, en ces mêmes lieux, Louis-Philippe règnera sans conteste, donnant à l'imagerie une succession de « portraits pour la garde nationale ».


Fig. 213. — Statuette en bronze du sergent Mercier. (Musée Carnavalet.)

La maison d'arrêt de la troupe citoyenne, avec ses murs illustrés de croquis, est restée célèbre dans les annales militaires; quant aux conseils de discipline ils ont eu leurs historiens et leurs dessinateurs. Charles Dupeuty, notamment, nous a introduit dans ce sanctuaire que Gustave Doré a su rendre à la fois exact et grotesque. « C'est une petite salle peu éclairée », écrit-il, « (notez que je parle de la salle) garnie de six banquettes, trois quinquets, un garde municipal et



Fig. 214. — Une séance du conseil de discipline de la garde nationale D'après la caricature de Gustave Doré. (*Illustration*, 1853).

deux sentinelles empruntées à l'ordre public. Ah! pardon, j'oubliais le tambour qui, maintenant, remplit les fonctions honorables d'huissier-audiencier. Au fond de la salle, et sur une petite estrade ornée d'un bureau, siège le tribunal. Le président occupe naturellement la place du milieu, et les conseillers forment un demi-cercle à sa gauche et à sa droite, par rang de grade, car depuis le chef de bataillon jusques et y compris le simple soldat-citoyen, il y a un peu de tout, dans la composition de la cour. Plus bas, et devant un bureau sont placés le capitaine-rapporteur et le secrétaire, l'un à gauche, l'autre à droite du président. Voilà pour la décoration et la mise en scène, au lever du rideau, je veux dire à l'ouverture de l'audience.

... « Dans ce conseil de discipline, comme dans toutes les assem-

blées parlantes, jugeantes, discutantes, il y a une ou deux capacités, puis bon nombre de braves gens qui remplisent leurs fonctions sans être trop ridicules, parce qu'ils n'y mettent ni morgue ni prétention; puis, le reste, la masse!... ce sont d'honnêtes bourgeois uniformés, qui viennent juger, pour passer un moment, comme ils iraient, au café de la Régence, faire galerie à une partie d'échecs; ils approuvent, désapprouvent, acquittent, condamnent, et ils comprennent peu; il y en a même qui ne comprennent pas du tout; mais ils sont du conseil de discipline, et le dimanche, mesdames leurs épouses peuvent dire : « Mon mari est du conseil de discipline. » C'est flatteur, c'est une dignité dans une famille d'électeurs : c'est l'aristocratie de la boutique. » Et il faut assister aux délibérations de ces braves gens. « Qui n'a pas vu un conseil de discipline, » dit un humoriste contemporain, « n'a rien vu. » En effet, une fois les conclusions du rapporteur prises, « tous les juges se lèvent, entourent le bureau du président qui recueille les voix dans l'ordre inverse des grades, et comme ces messieurs tournent le dos au capitaine faisant les fonctions du ministère public, ils s'imaginent qu'ils délibèrent hors la présence du rapporteur, comme le veut la loi », et comme l'a si bien montré le crayon, encore jeune et déjà malicieux, de Gustave Doré.

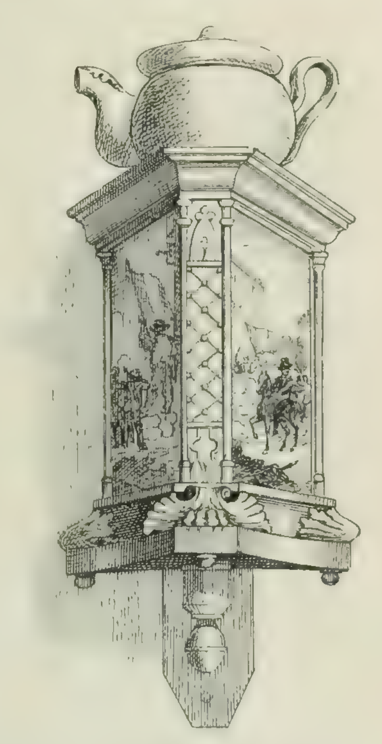


Fig. 215. — Veilleuse en porcelaine, avec peintures représentant les « Trois Glorieuses » (juillet 1830). (Musée Carnavalet.)

Mais, quoiqu'elle ait combattu l'émeute, quoiqu'elle ait « patrouillé » des années entières, quoiqu'elle ait créé et développé le type du bourgeois en uniforme vaquant ainsi costumé à ses affaires, entre deux gardes, se promenant avec son ourson à plumet, mangeant et jouant

de même, la garde nationale ne contribua nullement à développer l'esprit guerrier.

« Non seulement la France n'est point trop militaire, » écrivait, en 1847, un des esprits les plus modérés, les plus réfléchis de son parti, M. Henri Martin (*De la France, de son génie, de ses destinées*), « mais elle ne l'est plus assez, il faut qu'elle le redevienne. La France a besoin d'un robuste noyau de soldats accoutumés aux armes, et endurcis aux fatigues. Trop réduire le temps de service serait dangereux pour la solidité de l'armée. L'augmenter est impraticable. Il est utile de pousser aux engagements en attachant de certains avantages à la profession militaire; par exemple, en assurant la plupart des petits emplois aux militaires retraités. Il est indispensable de refaire une cavalerie en rapport avec le chiffre total de l'armée... Tout jeune Français doit porter le fusil ou dans l'armée active ou dans la réserve... Le service de la garde nationale ne doit commencer qu'à l'âge où cesse celui de la réserve. » Et, auparavant déjà, Edgar Quinet, dans son *Avertissement au pays* daté de 1840 écrivait : « S'il est vrai, comme certains le disent, que, de militaire, la France devienne industrielle, ce nouveau développement de son esprit ne peut



Fig. 216. — Thiers en garde national, caricature du *Duguerréotype Républicain.*

Au-dessous de cette estampe se trouve la légende suivante

On lit dans le *Constitutionnel* : « Le 4 mai, jour d'ouverture de l'Assemblée nationale, le citoyen Thiers, fesait fonction à la porte de la salle, on a remarqué la grâce avec laquelle Foutriquet a présenté les armes au colonel Barbès. »

* Les députés qu'on voit dans le fond sont revêtus du fameux costume des commissaires de la République

s'accorder qu'avec le développement naturel de sa force publique. »

Pour ne point avoir couru la chance de tomber dans le Rhin, la

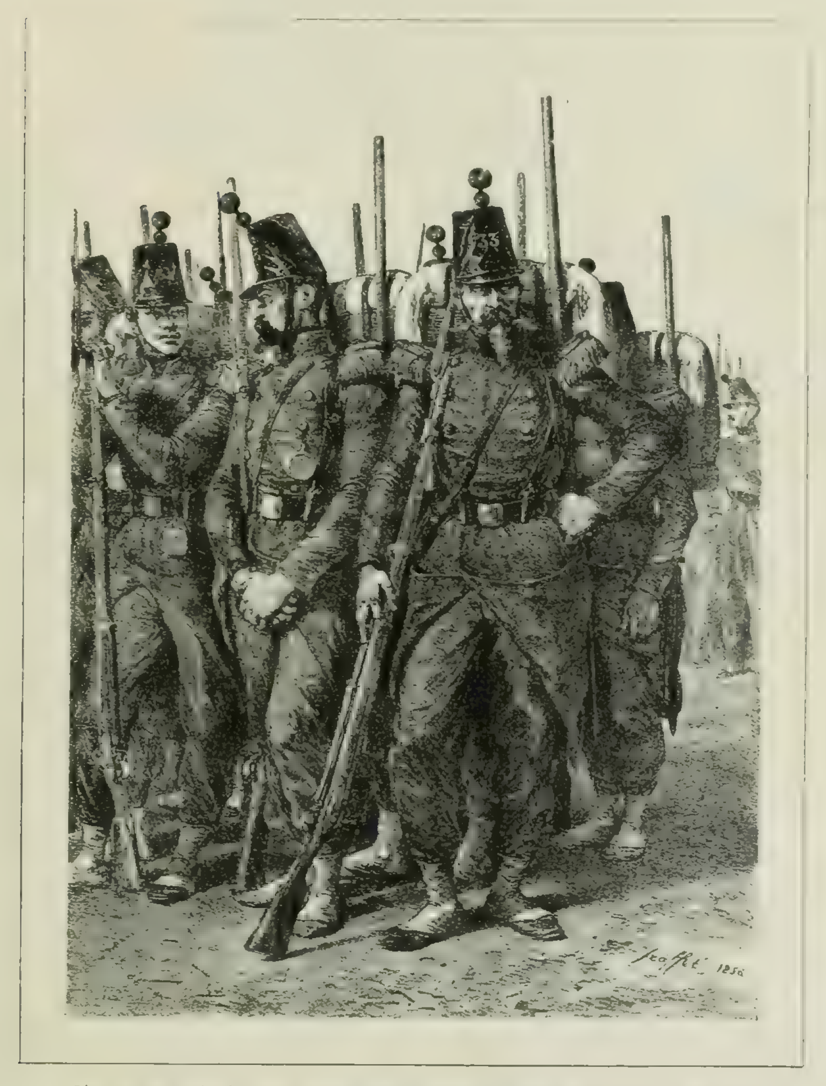


Fig. 217. — Prêts à partir pour la Ville Eternelle. (Civita-Vecchia, 18 avril 1849.)
D'après la lithographie originale de Raffet.

* Infanterie de ligne, en tenue de campagne.

monarchie de Juillet, suivant le mot du duc d'Orléans, tomba dans le ruisseau de la rue Saint-Denis.

La République qui avait parlé de supprimer la famille et la pro-

priété, loin de songer à supprimer l'armée, decréta la création d'une garde mobile, forte d'environ 20,000 hommes, recrutée par voie d'enrôlements volontaires dans la jeunesse des classes ouvrières, et cela dans le but évident d'endiguer, de diriger des forces qui, livrées à elles-mêmes, auraient pu tourner au désordre. Cette garde mobile qui se distingua contre les insurgés, qui mérita pour les siens l'épithète de « bouchers de Cavaignac », qui fut en quelque sorte, la garde officielle du gouvernement provisoire, n'eut qu'une durée éphémère. Dès janvier 1849, on commençait à la dissoudre.

Fait caractéristique : c'est 1789 qui avait créé la garde nationale; c'est 1848 qui porta le coup de grâce à cette paisible institution, en faisant nommer tous les officiers, même les colonels, à l'élection, en supprimant l'obligation de l'uniforme, — l'on vit des bandes n'ayant pour tout signe distinctif que l'équipement fourni par le gouvernement, fusil, sabre, giberne, buffleteries, — en abolissant les compagnies d'élite, ce qui devait amener la protestation connue dans l'histoire sous le nom de : « manifestation des bonnets à poil ».

II

Avec des armées triomphantes, Napoléon Ier avait pu créer l'Empire français et entreprendre des guerres de conquête; Napoléon III, après avoir rétabli cette forme de gouvernement, essaya de reconstituer les armées d'autrefois et de transformer à nouveau la France en une puissance militaire. Malheureusement, quelques années avaient suffi pour modifier l'esprit du pays. Sous Louis-Philippe, les libéraux ne rêvaient qu'expéditions lointaines, guerres de propagande et d'affranchissement, défis à l'Europe, discours retentissants; véritables appels de clairon lancés en pleine paix : après la proclamation de l'Empire, les esprits calmés comme par enchantement, et faisant bon marché de la gloire, se montrèrent peu disposés à tenter de nouvelles aventures.

Napoléon eut l'intuition de cet état d'âme : à défaut de l'enthousiasme absent, il chercha à constituer une armée de métier, créant



(Collection Hautecœur.) — Lalauze del.

Guides. — Hussard (officier du 5e régiment). — Cantinière de Hussards. — Tambour (infant. de ligne) 1854. — Chef de bataillon (infant. de ligne) 1859. — Tambour major (infant. de ligne) 1854. — Lanciers.

L'ARMÉE DU SECOND EMPIRE : UNIFORMES DE LA PREMIÈRE PÉRIODE (1854-1860)

la médaille militaire, supprimant le remplacement, donnant à tous, par la loi de 1855, la facilité de s'exonérer à prix d'argent. Le résultat fut que les classes supérieures, les classes bourgeoises et lettrées, perdirent absolument le goût des armes, que des germes de méfiance se manifestèrent entre militaires et civils, que la bourgeoisie commença à considérer l'armée comme un corps à part, une machine destinée à servir les projets ambitieux si libéralement prêtés à l'Empereur, et qu'elle finit par se montrer souverainement injuste vis-à-vis des plans de réorganisation conçus par le gouvernement. Tel le projet présenté en 1867 par le maréchal Niel; telle la loi de 1868, pâle copie de ce projet, qui ne reçut jamais qu'un semblant d'exécution.

Imbue de cette crânerie dont les jeunes d'Orléans avaient suscité le germe, renouvelant les actions d'éclat du passé, dégagée de tout ce qui, dans l'ancien uniforme, alourdissait le troupier, l'armée du second Empire, aux corps multiples, se distingua par les recherches d'élégance et de coquetterie qui semblaient alors une nécessité. Ce fut comme une réduction de la grande armée légendaire, appropriée aux mœurs, aux idées nouvelles, avec toutes les qualités qui constituaient le soldat d'autrefois, avec le même entourage imposant, avec le même luxe d'ornements, avec le même éclat de couleurs. Plus heureuse que son aînée, l'armée d'Afrique, dont les brillants exploits laissèrent le public quelque peu indifférent, elle suscita de chaleureux enthousiasmes, elle captiva les regards, elle exécuta des rentrées triomphales; en un mot, elle illusionna tout le monde, et ce fut sa grande habileté, cachant la faiblesse de son effectif derrière ses prouesses, derrière un entrain endiablé, derrière des victoires incontestées.

Sous Louis-Philippe les parades de la garde nationale tenaient le premier plan; le véritable soldat avait subi l'embourgeoisement de l'époque. Le second Empire remit l'uniforme en honneur, rendit aux villes de garnison l'importance qu'elles avaient perdu, habitua de nouveau la foule au spectacle des régiments traversant, musique en tête, les rues des cités, intéressa le pays aux grandes manœuvres par la créa-

tion du camp de Châlons où campaient annuellement plus de trente mille hommes, et qui, par ses côtés pittoresques, grâce à l'esprit ingénieux du troupier, fit, bien vite, oublier les mondanités du camp de Lunéville. Ceci dit, pénétrons plus avant dans l'armée, esquissons sa physionomie.

De 1850 à 1870, l'uniforme varia assez souvent, l'allure générale se modifia; l'élégance, le *chic* du troupier fin d'Empire ne furent pas trouvés d'emblée, mais la réorganisation de la garde impériale servit, dès l'origine, d'indication. On revit toutes les fioritures, tous les enjolivements, tout le luxe d'autrefois; on vit réapparaître les corps d'élite, les tenues particulières à chaque arme, le bonnet à poil du grenadier, l'habit à la française et le bicorne qui, depuis les écoles spéciales jusqu'au sergent de ville, vint coiffer la plupart des officiers en petite tenue. Les plastrons blancs et les aiguillettes d'or brillèrent sur les poitrines; les aigles, à nouveau, prirent place sur les hausse-cols et sur les hampes des drapeaux.

Ici, les grands cordons, les grosses épaulettes étoilées, les blanches culottes de peau dans les hautes bottes vernies, les bicornes galonnés, les habits bleu de ciel brodés d'argent, le pantalon garance de l'état-major, le pantalon groseille des officiers d'ordonnance, les tricornes des maréchaux bordés de la plume blanche, les tricornes des généraux ornés de la plume noire, les tuniques également bleu de ciel des Cent-gardes de l'escorte.

Là, l'armée elle-même, ligne ou garde impériale, cette dernière organisée en 1854, qui se montrera digne de son aînée, qui s'illustrera déjà au siège de Sébastopol, qui combattra vaillamment en Italie, qui, pour dernière page, aura les glorieux engagements sous Metz, en 1870, qui survivra éternellement dans les cent douze aquarelles exécutées par Armand Dumaresq. L'infanterie, avec ses chasseurs à pied, ses voltigeurs, ses grenadiers, ses zouaves, qui faisaient alors l'objet de toutes les chansons populaires, qui, dans les toiles de M. Yvon sur Malakoff se trouvaient élevés au pinacle, qui, dans leur tenue de 1866, semblaient avoir réalisé le dernier mot du bon goût, de l'élégance et de la commodité tout à la fois, malgré

certaines surcharges, comme les tuniques à double rang de boutons; l'infanterie, arborant pour la première fois des coiffures éminemment dégagées, sorte de juste milieu entre l'ancien shako et le képi bas, ornées de pompons, de glands, de plumes de coq, suivant les corps, ou bien surchargées d'un aigle en métal. Une ligne, à l'air pimpant et alerte, avec sa tunique courte, ses jambières, ses guètres blanches, dont Cham sera, à la fin du règne, l'illustrateur au jour



Officier de carabiniers (en tenue de ville). Carabinier (avec soleil d'or sur la cuirasse). Cuirassier (1859). Chasseur de Vincennes. Grenadier.

Fig. 218. — Uniformes du second Empire (Garde Impériale.) – Dessin de Dunki, d'après des documents de l'époque.

le jour, comme précédemment Raffet avait été son peintre.

La cavalerie, véritable kaléidoscope, mélange de cavaliers à la stature imposante, au corps couvert de fer, montés sur de lourds chevaux, et de cavaliers à l'allure dégagée, hauts et minces, tirant l'œil par leurs couleurs, touchant à peine terre sur leurs montures légères. Hussards et chasseurs avec leurs spencers chamarrés, avec le pantalon à la demi botte; carabiniers au casque à chenille, à la cuirasse ornée d'un soleil d'or, rappelant par leur allure les escadrons légendaires; guides avec le kolback à flamme, au spencer surchargé d'ornements, au pantalon à double baguette, à la pelisse doublée de velours grenat; — comme les carabiniers, troupe de luxe, comme

eux devant disparaître après la tourmente de 1870; — cuirassiers de la garde, avec la culotte blanche garnie de cuir, les hautes bottes, le gant crispin, la grande latte résonnant sur la selle, le casque surmonté d'un panache, cuirassiers qui, à Reichshoffen, par leur charge héroïque, évoqueront le souvenir des cavaliers du mont Saint-Jean; lanciers de la garde, plastrons rouges, czapka empanachée, armés de la longue gaule aux banderoles blanches et rouges, qui trouveront à Sedan leur dernière belle page; dragons, cavalerie solide dont la tenue se modifiera à peine ou, du moins, restera toujours dans les nuances sobres; spahis, aux manteaux longs et légers, dont le costume arborera les trois couleurs.



Fig. 219. — Sapeur. — Croquis de H. de Grandmaison, pour un menu de la promotion « Crimée-Sebastopol » (1889).

Puis, les armes, les individualités spéciales, venant jeter dans cet ensemble la note de la fantaisie; ici, les trompettes et les musiques des régiments de cavalerie, donnant lieu quelquefois, tels les trombones, à des contorsions amusantes, là, les cantinières, libéralement attribuées à chaque corps, rappelant dans leur habillement mixte les élégances de tous les uniformes, plastrons blancs sur la veste, ou bien corsages foncés surchargés de brandebourgs et d'aiguillettes, coiffées du bicorne, du fez, du feutre à plumes, du chapeau en toile cirée. Avec leurs hautes bottes à gland les cantinières des cuirassiers de la garde auront la tournure d'étudiants allemands. Ailleurs, les sapeurs au blanc tablier, dont la figure basanée semble émerger de

deux buissons, en haut le bonnet à poil, en bas la barbe; les sapeurs qui, de 1793 à 1870, ont conservé la même tenue, et à côté de ces porte-haches, le porte-canne, le tambour-major marquant le pas de ses ondulations, décrivant en l'air de fantastiques arabesques.

Dernière armée du passé qui, jusqu'au bout, tint ferme, qui tomba victime du nombre et d'une mauvaise direction, qui subitement s'ef-

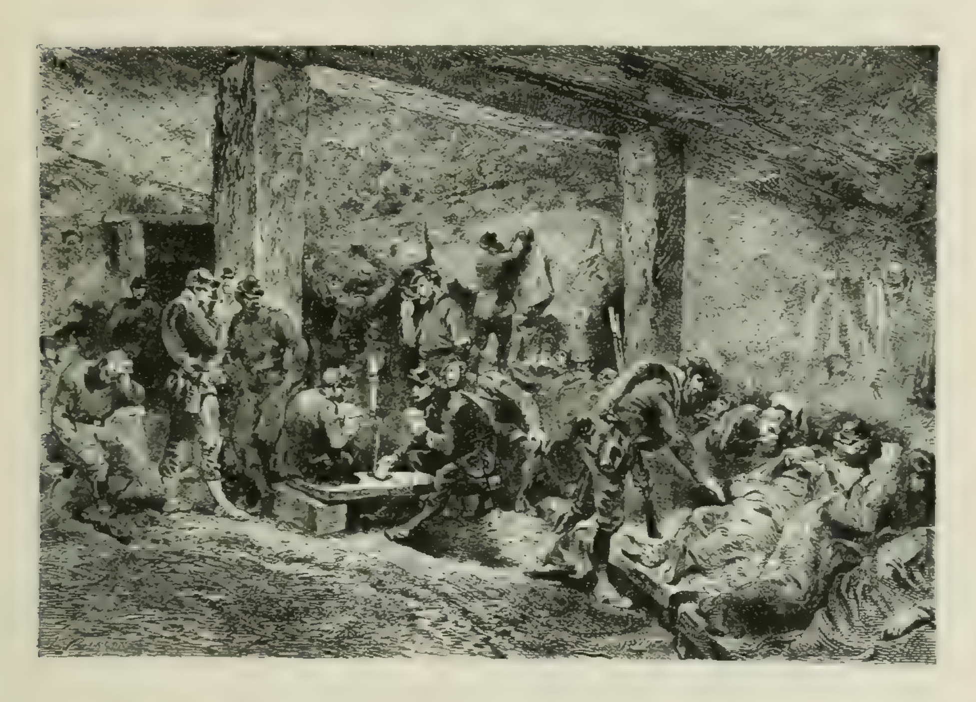


Fig. 220. — Gardes nationaux dans leurs costumes de remparts, pendant le bombardement de Paris. Dessin d'Edmond Morin. (*Monde illustré*, 21 janvier 1871.)

façа, disparut, fit place, comme en 1814, aux levées en masse, aux compagnies franches. En 1814, les brillants fantassins du premier Empire n'avaient plus pour tout uniforme, tant les magasins militaires furent mis à contribution, qu'une capote grise et un bonnet de police de forme féminine, ce qui leur avait valu l'épithète de « Maries-Louises »; en 1870, les gardes nationales mobilisées, levées sur tous les points du territoire, défileront avec des vareuses et des blouses, rappelant ainsi, à soixante ans de distance, les mêmes évènements, les mêmes irrégularités de tenue. Guêtres, jam-

bières, képis, musettes, larges ceintures, tout ce qui allège, tout ce qui aide aux marches forcées, remplaça les épaulettes, les ornements, les tuniques boutonnées, les spencers étroitement serrés. On vit le feutre à plumes des Garibaldiens et le chapeau rond des mobiles bretons, ayant un certain air de parenté avec le couvre-chef des humbles desservants de campagne, tandis que francs-tireurs et éclaireurs arboraient des costumes d'opéra-comique ou rappelaient la



Fig. 221. — Mobile breton. — Garde national mobilisé. — Éclaireur. — Franc-tireur (1870-1871). Dessin de Dunki d'après des documents de l'époque.

* A noter le paqu tage de fantaisie du garde national.

petite tenue des troupes impériales. Longue et peu intéressante nomenclature, les circonstances qui les firent naître une fois disparues ; véritable débauche de corps irréguliers, dont 1814 et 1815 avaient donné un faible avant-goût, due essentiellement à la désorganisation de l'armée régulière.

Héritières d'un passé glorieux, voici les troupes de la troisième République, les troupes du service obligatoire et universel d'après la loi de 1872, sans autre exemption que les cas d'infirmité grave ou de soutien de famille, ce qu'on a appelé le *volontariat d'un an*

ayant lui-même disparu. A la *garde nationale* définitivement abolie le 25 août 1871, succède *l'armée nationale* : au remplacement par homme ou par argent succède la présence forcée de tout citoyen sous les drapeaux. Après le soldat de goût, d'instinct, de métier, le soldat du devoir.

Généralisation du service, suppression des corps d'élite, simplifi-

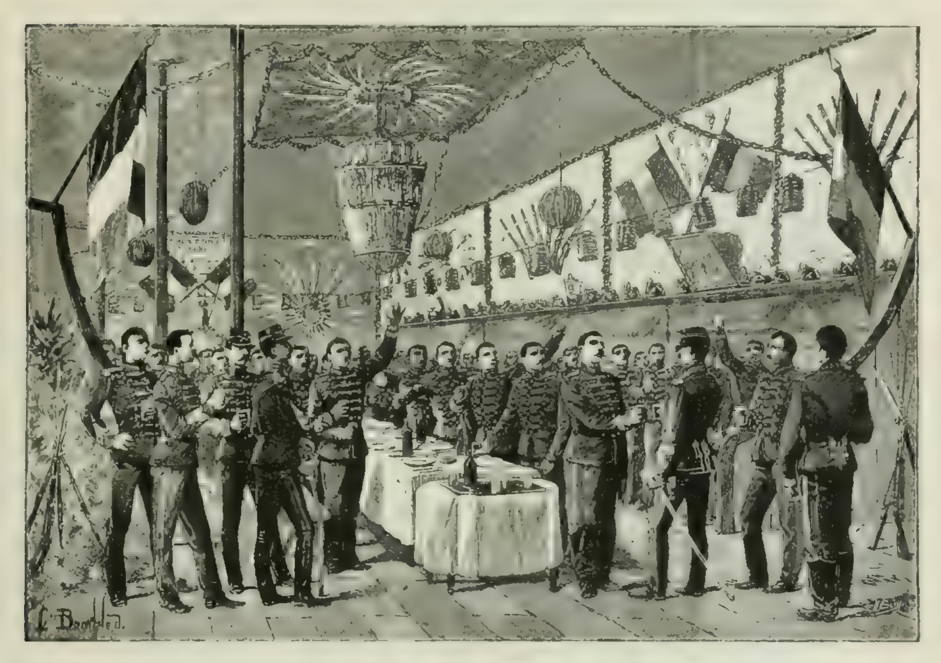


Fig. 222. – La Sainte-Barbe à Vincennes (Fête des artilleurs). — Dessin de M. Bombled. D'après le croquis de M. Richart. (*Monde illustré*, 20 déc. 1890.)

cation du costume et des accessoires; telle est l'une des faces de la période nouvelle, et cependant, jamais tout ce qui tient à la vie militaire n'a reçu une expansion aussi considérable; jamais l'armée n'a, par des fêtes spéciales, par des carrousels, célébré avec autant d'éclat les anniversaires glorieux de son passé; jamais la revue annuelle des troupes n'a aussi vivement intéressé le public; jamais, les grades n'ont été aussi recherchés; jamais les salons mondains ne se sont aussi libéralement ouverts aux jeunes, officiers; jamais, la peinture militaire n'a tenu une aussi grande place dans les Expositions. Et les panoramas eux-mêmes, qui avaient montré jadis Nava-

rin, La Moskowa, Malakoff, Solférino, retracent en décors vigoureusement brossés tous les grands drames de 1870. L'esprit qui présidait aux exercices du camp de Châlons, sous le second Empire, était

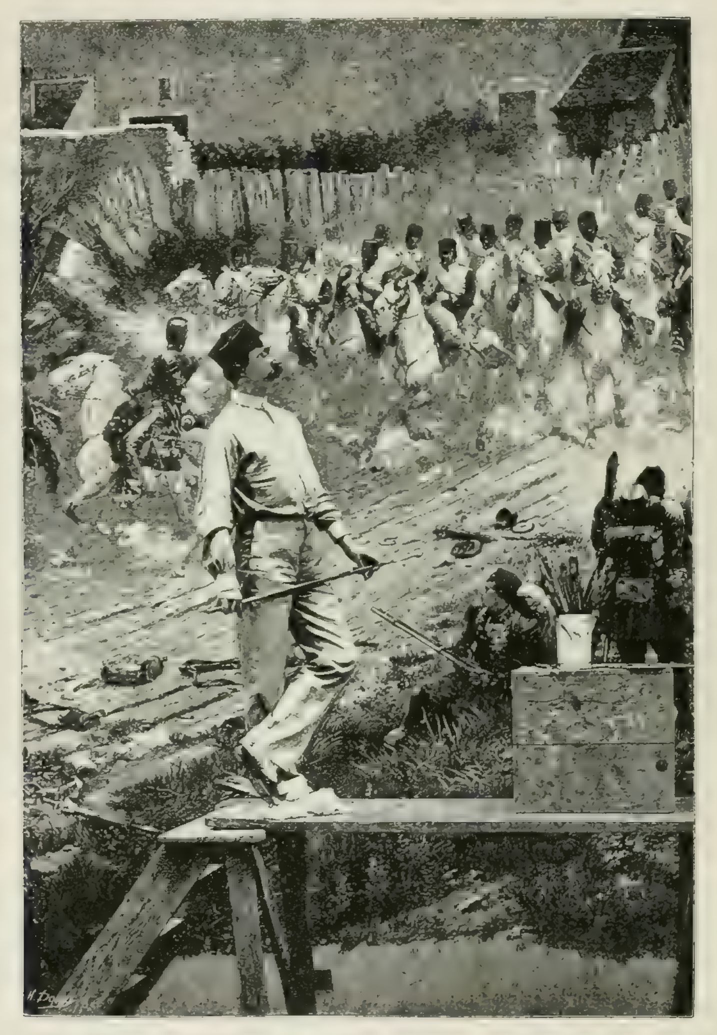


Fig. 223 — Edouard Detaille travaillant au panorama de la bataille de Rezonville. D'après une photographie. (*Monde illustré*, 23 nov. 1889.)

essentiellement technique; les grandes manœuvres appliquées depuis 1870 sont devenues un spectacle. « Il me semble, » écrit un homme du métier, le général Thoumas, « qu'on y gagne beaucoup trop de batailles, et que l'on s'y couvre de gloire à trop bon marché ».



(Collection Hautecœur.) [illegible]

Officier d'artillerie (garde imp. 1860) (dans le fond, soldats d'artillerie). — Train des équipages (garde imp. 1855). — Officier de voltigeurs 1856. — Cantinière des gendarmes de la garde. — Voltigeur (garde imp. 1854). — Zouave. (garde imp. 1855). — Cent-gardes. — Cent-gardes à cheval (tenue d'esc[illegible]). — Officier de chasseurs [illegible].

L'ARMÉE DU SECOND EMPIRE : UNIFORMES DE LA PREMIÈRE PÉRIODE (1854-1860).

Plus de musiques, plus de cantinières, guerre aux tambours, disparition des tambour-majors et des sapeurs, comme personnages de parade; tout rentre dans les rangs. Les cuirassiers, servant quelquefois d'escorte au président de la République, restent seuls avec une physionomie particulière ; dragons, chasseurs, hussards, ont été plus ou moins ramenés à un type unique, sobre d'ornements, tresses noires ou tresses blanches, pattes rouges ou pattes blanches. Les



Fig. 224. — Pompiers. — Dragons-Lanciers (nouvelle tenue). — Dessin original de Dunki.

uniformes varieront peu : tantôt le dolman-sac, tantôt la tunique courte et légèrement ajustée; du noir pour la grosse cavalerie, du bleu foncé pour la légère. Le casque en cuir noir des chasseurs, au cimier nickelé, sera une des rares innovations à signaler. Dans cet ensemble bien unifié, deux souvenirs des élégances du passé : la garde républicaine avec les attributions qu'elle possède depuis son origine, avec sa musique dont la réputation est européenne, ayant conservé, malgré ses nombreux changements de nom, son uniforme, sa selle à la française, à manteau et fontes dorées; la

gendarmerie de la Seine, escadron unique, avec le tricorne brodé d'argent et mis en bataille, avec les gants crispin, avec la culotte blanche, avec le grand manteau à doublure écarlate, avec l'habit à la française, les aiguillettes et les retroussis, avec les grandes bottes, le manteau et les fontes à triple galon. Corps restreints, les vieilles maréchaussées résistent plus facilement aux transformations.

Mais voici les notes nouvelles; les armes créées pour répondre aux



Fig. 225. — Garde municipale : le peloton des courses. — Dessin de Jules Lavée. D'après Henri Dupray. (*Monde illustré*, 5 juillet 1890.)

exigences de la politique inaugurée depuis 1875, aux nécessités des guerres futures, ou bien encore aux idées actuelles de militarisation à outrance du civil, de marche réglée, de gymnastique, d'assouplissement du corps. Après les troupes de plaines, après les troupes d'Algérie, les soldats de montagnes et les armées coloniales; œuvre particulière à la troisième République, visant, ici, la possibilité d'un conflit franco-italien, là, les conquêtes, la marche en avant vers l'Orient.

Voici les alpins, bataillons détachés des chasseurs à pied, ayant pour mission la garde et la surveillance des passages à travers les Alpes, ayant comme habillement, la longue pèlerine à capuchon, la

chaude vareuse, comme coiffure, le béret basque, comme armement, un pic à glace et les outils des chasseurs de chamois. Exécutant, ainsi équipés, des opérations dans les vallées, gravissant les sentiers abrupts, découvrant des passages inexplorés, franchissant des cols réputés infranchissables.

Voici les troupes coloniales, devenues légion depuis leur ancêtre le zouave; *tirailleurs algériens*, populaires sous le nom de « turcos », descendants directs de *l'infanterie turque*, employée au siège de Constantine (1837), costume oriental bleu et jonquille, calotte à deux glands de laine bleue; *spahis*, au grand burnous rouge, éclaireurs ou cavaliers d'escorte, ayant plus d'un rapport avec les Cosaques du Caucase; *chasseurs d'Afrique*, beaux et solides régiments, à la jaquette bleue, dont les actions d'éclat à la prise de la Smala d'Abd-el-Kader en 1843, seront popularisés par Horace Vernet; *gendarmes algériens*, *gendarmes cochinchinois*, *tirailleurs sénégalais*, *auxiliaires sakalaves*, *tirailleurs cochinchinois*, *tirailleurs annamites*, *tirailleurs tonkinois*, *spahis sénégalais;* les uns remontant à la conquête algérienne, les autres créés sous le second Empire, ou devant leur origine aux guerres de la troisième République; les uns, aux uniformes de coupe et de couleurs essentiellement orientales, les autres avec des couvre-chefs chinois et l'allure de l'infanterie de marine; d'autres enfin, avec la coiffure imitant le casque et tous les détails du costume empruntés aux armées anglaises. Au commencement du siècle, période essentiellement européenne, c'est l'influence française qui prévaut; à la fin du siècle, période cosmopolite, l'influence britannique ayant pour elle la force du premier occupant, s'impose partout où tend à se former un empire colonial. L'esclave blanc a fait son temps : aux Européens de la décadence, il faut les esclaves de couleurs et, dans ce monde exotique, se créent des armées qui relèvent du drapeau tricolore; France arabe, France noire, France jaune; épopée jadis inaugurée


Fig. 226. — Chasseur alpin (Tenue actuelle).

par la croisade, se terminant de nos jours, avec la colonisation. En Europe, la défense du sol; en Orient, la conquête.

Et cette expansion lointaine a bien conservé ses physionomies distinctes; à l'origine les fantaisies de la vie militaire franco-arabe, les burnous et les turbans, les armes de prix, les harnachements ornés de pierreries; des généraux français accusés de passer au mahométanisme, ou bien — contraste piquant — de simples cavaliers indigènes comme Yousouf, mort général de division et grand officier de la Légion d'honneur, venant prendre rang parmi les nôtres.



Fig. 227. — Un gymnaste-tireur. — D'après le tableau de Paul Merwart. (Salon de 1885.)

En un mot, sous ses faces multiples, l'armée française popularisée par les tableaux d'Horace Vernet; soixante ans après, les surprises des continents inconnus, la création de troupes indigènes et leur apparition sur les champs de bataille européens en 1870, puis enfin, la demi conquête, le protectorat, l'expansion commerciale. Ici, les spahis aux proportions athlétiques; là, les petits soldats asiatiques aux figures féminines; ici, les généraux de la première période, nouveaux venus d'Europe, faisant leur apprentissage, donnant naissance, il est vrai, à une des plus grandes personnalités militaires du siècle, le maréchal Bugeaud, véritable conquérant, véritable pacificateur de l'Algérie; là, les chefs de corps, dégagés des

lourdeurs de l'ancien uniforme, rompus aux particularités de la guerre exotique, équipés pour combattre sous ces climats torrides.

Aux côtés de l'armée de terre, l'armée de mer commençant avec les bataillons de marins institués par Napoléon Ier, supprimés sous la Restauration, reconstitués en 1822 sous le nom *d'équipages de ligne*, et désignés, dès 1856, sous le titre peu différent *d'équipages de la flotte*; gabiers-brevetés, matelots-canonniers, marins-fusiliers, matelots-timoniers, mécaniciens et chauffeurs. Puis les forces auxiliaires de la flotte, l'artillerie de marine créée en 1822, les disciplinaires de la marine en

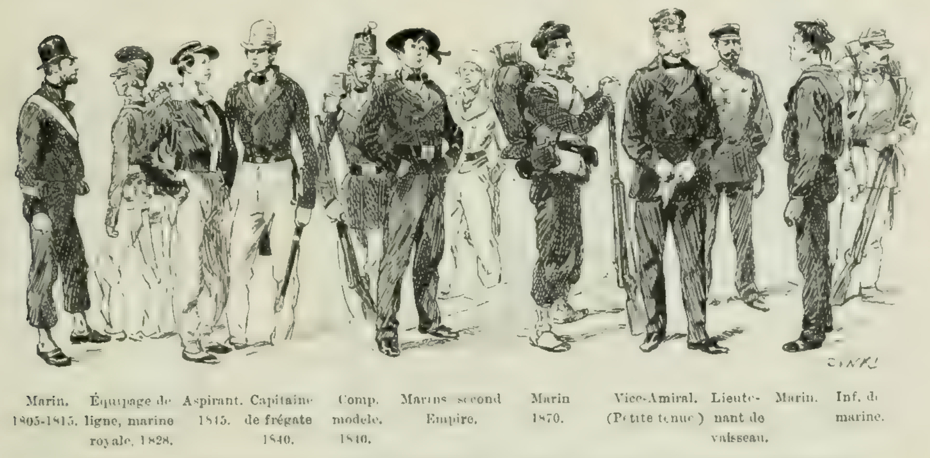


Fig. 228. — Uniformes de la marine (1805-1893). — Dessin de Dunki, d'après les documents de ces différentes époques.

1824, l'infanterie de marine en 1831; corps toujours existants. La hiérarchie maritime traversera également le siècle sans autres modifications que quelques changements dans les noms, allant toujours de l'aspirant à l'amiral, ce maréchalat naval. Lui-même, le costume se maintiendra dans les mêmes tonalités sombres, conservant ces bleus et ces gris sur lesquels les bandes, les galons, les aiguillettes d'or produisent le plus heureux effet. Les grands cols bleu, les chapeaux de cuir noir aux rubans flottants, les casquettes galonnées, les petites vestes, les habits à boutons d'or constitueront les seules particularités d'un costume plein de charme, se prêtant naturellement aux élégances individuelles.

Armées de terre et armées de mer qui, de tout temps, ont constitué la France héroïque, qui, de tout temps, ont eu leurs écoles, des-

tinées à former de brillants officiers et de savants spécialistes. D'abord les écoles d'application, telles Saint-Cyr et Polytechnique, donnant les connaissances nécessaires à différents services, ayant subi certaines modifications sans que leur costume ait guère varié, puis l'École d'application de l'artillerie et du génie, d'abord à Metz, depuis 1871 à Fontainebleau, et l'École de cavalerie, fixée, dès 1824, à

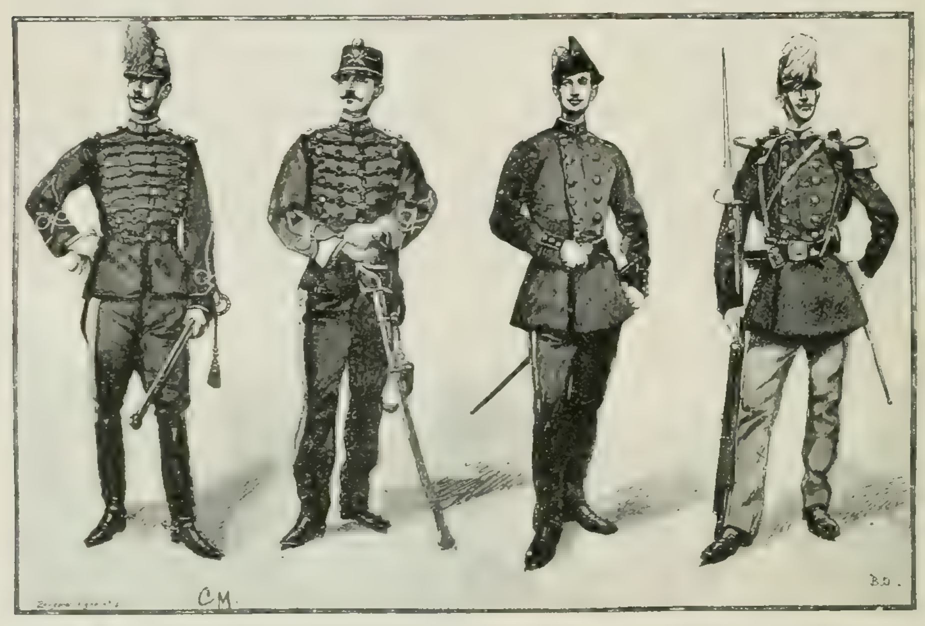


Fig. 229. — Nos écoles militaires (Saumur. — Fontainebleau. — Polytechnique. — Saint-Cyr). Dessin de M. Charles Morel. (*Monde illustré*, 18 juillet 1891.)

Saumur, sans parler de quelques autres écoles de moindre importance, sans s'arrêter aux écoles « d'enfants de troupe », ces anciens « pupilles de l'armée » qui attirèrent surtout l'attention sous le second Empire, alors que le petit Prince, sergent de grenadiers, passait en revue ses jeunes compagnons d'armes.

Enfin dans cet ordre d'idées, trait caractéristique : jadis un souverain conquérant avait eu la pensée de transformer les lycées en casernes, aujourd'hui, la troisième République a voulu faire revivre ces corps de cadets que certains pays entretiennent luxueusement. Et l'on a pu voir ainsi manœuvrer durant un temps, les ba-

taillons scolaires, formés des enfants des écoles primaires; milice municipale et démocratique reprenant la tradition impériale. Après les jeunes gens dressés pour la conquête du monde, les enfants apprenant le maniement des armes en vue de la défense du sol. Thèses opposées conduisant aux mêmes résultats.

Chose singulière, c'est l'Empire qui vit les plus belles charges de cavalerie, et Napoléon Ier, dans ses efforts pour former des officiers expérimentés, se heurta à de nombreuses et très réelles difficultés. Sous la Restauration, alors que la cavalerie, décimée par les guerres des premières années du siècle, n'existait pour ainsi dire plus, l'équitation revint en honneur comme aux plus beaux temps de la chevalerie française; l'école de Versailles d'abord, puis l'école de Saumur, placées, l'une sous la direction du chevalier d'Abzac, l'autre sous les ordres du vicomte d'Aure, vulgarisèrent à peu d'intervalle les principes des vieux maîtres et de la nouvelle équitation. Ce ne furent, durant cette période, que brillants carrousels, où les jeunes officiers se faisaient remarquer par leur grâce et leur adresse : de là toute une génération qui propagera le sentiment et le goût du cheval, de là les fêtes splendides que le second Empire se plaira à perpétuer. Du reste, Saumur a son steeple-chase, ses carrousels, ses écuyers irréprochables, avec le grand manteau d'ordonnance rappelant celui des mousquetaires, avec le lampion, l'habit, les hautes bottes, et si, en dehors de la tenue de travail, le costume de 1890 a dû subir la simplicité à l'ordre du jour, il ne manque cependant ni d'élégance, ni de crânerie.



Fig. 230. — Le prince impérial, caporal des grenadiers de la garde, passant en revue les enfants de troupe.
D'après une vignette d'almanach pour 1863.

Comme les écoles, les services techniques ont été créés ou déve-

loppés, il y a cent ans. C'est le Consulat qui organisera les *trains d'artillerie*, supprimés en 1883, c'est le décret du 20 mars 1807 qui donnera naissance au service du *train des équipages;* corps spéciaux ne portant pas l'épaulette, et ne paraissant guère sur le champ de bataille contre lesquels l'armée aura longtemps des préventions. Quel changement depuis lors! Aujourd'hui, chargé d'approvisionner les troupes, d'assurer le service de santé, et les services accessoires, en un mot ayant à sa charge l'ensemble des rouages multiples d'une armée en marche, le soldat du train doit souvent quitter la bride de son cheval et faire le coup de feu.

Commencé avec la *guerre héroïque,* avec les charges de grosse cavalerie, imitées par l'infanterie dans ses attaques à la baïonnette, le siècle se termine avec des armes précises, avec des engins redoutables qui annoncent la *guerre scientifique*, avec toute une organisation savante due aux inventions nouvelles et destinée à préparer, à utiliser les forces encore inconnues. En vingt ans, de 1870 à 1890, il aura été institué plus de services nouveaux que durant les trois premiers quarts du siècle : Télégraphie militaire, Direction générale des chemins de fer et des étapes, Compagnies militaires de chemins de fer, École d'aérostation militaire, Administration militaire des pigeons voyageurs, Vélocipédie militaire, la plupart confiés à des sections du Génie dont les soldats porteront sur leur bras gauche, comme attributs parlants, une locomotive rouge, un ballon, un pigeon — et enfin, École supérieure de guerre qui, sur le modèle de l'Académie de guerre, de Berlin, est la véritable école d'enseignement supérieur; « Faculté militaire » si l'on peut s'exprimer ainsi, créant des licenciés et des docteurs sous le nom d'officiers brevetés.

Canons pour les projectiles pleins, obusiers pour les projectiles creux, talles sont les deux formes de l'artillerie ancienne. Toutes les batailles de Napoléon ont été livrées avec le boulet plein et rond, la bombe ne pouvant être lancée qu'à l'aide du mortier usité seulement dans les sièges. Canons-obusiers rayés, en bronze, employés pour la première fois par Napoléon III durant l'expédition de Cochinchine en 1858; canons d'acier à culasse avec obus perfectionné introduits



Tirailleur annamite. Légion étrangère. Spahis sénégalais.
Zouave et Tirailleur algérien en tenue de campagne. Cipaye. Tirailleur sénégalais.
Gendarme maure. Spahis. Cavalier d'administ. civile (Goumier). Gendarme algérien.

TYPES MILITAIRES : ARMÉE COLONIALE (1892).

à partir de 1877, tels sont les instruments de l'artillerie moderne.

Mêmes perfectionnements dans les armes : le XIX[e] siècle a trouvé ce qu'on cherchait depuis si longtemps, le fusil se chargeant par la culasse, dont le premier type exécuté vint armer les Cent-Suisses de la Restauration, qui a été sans cesse, en s'améliorant, avec le Chassepot, avec le Gras, jusqu'au dernier type, le Lebel, se chargeant



Fig. 231. — Carrousel donné au Palais de l'Industrie à Paris, le 19 avril 1866, par les écuyers de l'École de Saumur, sous la direction du lieutenant-colonel L'Hôte.
Dessin de Godefroy Durand. (*Monde illustré*, 28 avril 1866.)

avec la poudre sans fumée, et envoyant une petite balle nickelée d'une force de pénétration considérable.

En fait, ce sont les progrès formidables de l'artillerie depuis 1822 comme force de projection, qui ont amené la transformation de la guerre, sur terre et sur mer. Dans ce dernier domaine, les changements n'ont pas été moins considérables. « Les navires de bois, marchant à la voile, » dit M. Alfred Rambaud dans son *Histoire de la Civilisation contemporaine en France,* « armés de soixante, de cent vingt canons, avec lesquels on a lutté contre les Anglais

pendant les guerres de l'Empire et fait les expéditions de Morée et d'Algérie ont été remplacés par les navires cuirassés de fer, mus par la vapeur, ne portant que très peu de pièces, mais d'une dimension et d'une portée énormes. » Avec Dupuy de Lôme, un des grands ingénieurs du siècle, on peut suivre les étapes de cette progression : en 1844, c'est le premier navire à coque de fer (*le Caton*), en 1852, le premier navire de guerre à hélice (*le Napoléon*), en 1858, le premier navire de guerre cuirassé (*la Gloire*).

« Les flottes d'aujourd'hui, » dit encore l'auteur que je viens de citer, « grands cuirassés de 85 mètres de long, frégates, corvettes, croiseurs, gardes-côtes, batteries flottantes, chaloupes canonnières, avec leurs sombres profils d'acier, leurs ponts rasés, l'absence presque totale d'agrès et d'ornements, leur artillerie réduite comme nombre, mais énorme de dimensions, leur équipage silencieux et presque invisible, diffèrent étrangement de celles d'autrefois, avec leurs hautes murailles de bois, leurs flancs percés d'une double ou triple ligne de sabords, leur mâture compliquée, leurs voiles immenses et innombrables, les sculptures dorées de leurs poupes à galerie, les pavillons flottant partout, leurs centaines de combattants perchés dans les hunes, dans les voiles, dans les cordages, le tumulte de leur branle-bas, le tonnerre de leur canonnade à portée de pistolet, la fureur des abordages, le sabre ou la hache au poing. Alors un navire de bois pouvait recevoir jusqu'à deux cents boulets : aujourd'hui, il suffit d'un coup d'éperon ou d'un obus bien dirigé pour pratiquer dans le plus robuste cuirassé une brèche irréparable. »

Ainsi donc, pour se protéger contre les projectiles de l'artillerie, la marine a cuirassé ses navires, les ingénieurs ont cuirassé les forteresses, abrité sous des blindages les défenseurs et leur matériel. Mais dans cette lutte entre les moyens d'attaque et les procédés de défense qui passionne à un si haut point la science moderne, dans ce duel du canon et de la cuirasse, tout n'a pas été dit. Bientôt, les blindages ne pourront plus résister à la violence des projectiles ; bientôt, tous les moyens de protection seront inefficaces contre les inventions du lendemain.

Voici, sur mer, les croiseurs à grande vitesse, les bateaux torpilleurs présentant le résultat de soixante années d'inventions et de



Fig. 232. — Cuirassé moderne : *Le Hoche* sortant du port de Brest. — D'après une photographie instantanée de MM. Neurdein frères. (*Monde illustré*, 25 juillet 1890.

recherches; voici, sur terre, les batteries mobiles de canons à tir rapide.

Qui l'emportera de l'attaque ou de la défense? du choc ou de la résistance? Secret encore impénétrable que résoudra la guerre future,

et d'où sortira très certainement la société nouvelle contenant en germe le XXe siècle. Mais dès à présent, l'armée de l'héroïsme personnel, de la fantaisie individuelle, est bien morte, déjà remplacée par l'armée-machine, par les mécaniques humaines au service de la science.

Jadis, le coup d'œil du général en chef : aujourd'hui, la puissance destructive et la portée du projectile.



Fig. 233. — Dessus de tabatière. (Musée Carnavalet.)



LES THÉATRES.

Le comédien dans la société moderne. — Particularités du théâtre : queues, ouvreuses, claque, figurants, foyers. — Passion du public pour le théâtre. — Les scènes et les genres : vaudeville, comédie, drame, pièces à grand spectacle. — La féerie et la mise en scène. — La mode en musique et les théâtres d'opéra. — Les ballets. — Les cafés chantants. — Les concerts classiques et la passion concertante.

I


Tous les siècles paraissent avoir eu une préférence marquée pour le théâtre, jadis plaisir de riches, de privilégiés, jadis n'accordant à la musique qu'une place restreinte; aujourd'hui réellement populaire, s'ouvrant à tous les genres et à toutes les bourses. Le dix-neuvième siècle devait hériter de cette passion : elle perce, dès son aurore, dans l'éducation donnée aux jeunes filles de la bourgeoisie, elle triomphe à son déclin. Entendre Talma dans *Manlius* ou dans *Abufar* était, en 1803, le rêve des plus petites pensionnaires; voir Sarah Bernhardt dans les principales pièces de son répertoire sera, en 1889, le désir de tout habitant du monde civilisé.

Et si ce plaisir a toujours été à la portée des deux sexes, il faut reconnaître, cependant, qu'il a exercé, à certaines périodes, une

attraction bien plus considérable sur la femme, allant demander à la scène un peu de cet idéal dont la vie est si peu prodigue, un peu de ce romanesque qui manque à l'existence. A cent ans de distance, les jeunes filles se retrouvent donc avec le même sentimentalisme. Si les amateurs sont plus rares parmi les hommes, si l'on ne voit plus, comme autrefois, des habitués passionnés et réellement compétents suivre avec ardeur le répertoire des principales scènes, cela tient aux conditions que nous allons exposer tout à l'heure.

Mais si le théâtre a eu la vogue dès 1800, faut-il en conclure que ceux qui le font vivre, qui le mettent en mouvement, autrefois maintenus dans une situation inférieure, depuis, émancipés par la Révolution, ont toujours tenu le rang élevé qu'ils occupent aujourd'hui? Non certes.

Sous l'Empire la scène put, un instant, rivaliser d'éclat avec la Cour; les chefs-d'œuvre du génie français trouvèrent des interprètes de premier ordre; la pompe hautaine revêtue par la maison de Molière captiva le public, tandis que l'appui du souverain permettait à Talma de parvenir au summum de la gloire; mais le comédien dans son intimité, je veux dire comme personnage privé, restait en dehors des conditions ordinaires de la vie. La société se passionnait bien pour les acteurs, — un instant la rivalité de Mlle Duchesnois et de Mlle Georges divisa, pour ainsi dire, le monde parisien en deux camps — elle se refusait à les admettre dans son sein, ne voyant pas en eux des hommes selon les règles du monde. Pour faire disparaître les préjugés anciens, pour relever les comédiens de l'excommunication qui pesait toujours sur eux, au point de vue religieux comme au point de vue social, il faudra en quelque sorte 1830.

Sous la Restauration, le vicomte Sosthènes de La Rochefoucauld crut faire œuvre pie en s'intéressant à leur sort. Avec d'excellentes intentions, mais dans un esprit quelque peu puéril, imbu, en un mot, au point de vue purement religieux des idées jadis développées par Rousseau, il mit tout en œuvre pour attirer l'attention du souverain sur la condition infime des gens de théâtre, pour lui montrer la

gloire qu'il se ménagerait en les tirant de cette situation. Et le 21 octobre 1826, à la suite des obsèques de Talma, il insistait sur ce point d'une façon encore plus positive : « Qu'ils se conduisent bien, qu'ils se conduisent mal, » écrivait-il à Charles X, « ils sont repoussés par l'Église. Honorez-les, ils s'honoreront eux-mêmes. Il serait temps d'entreprendre la réforme de ce que j'appelle un préjugé fâcheux. »

Honorez-les! Certes, lorsqu'il donnait à son souverain cet excellent conseil, le vicomte de La Rochefoucauld ne se figurait point qu'à la fin de ce même siècle les comédiens ne seraient pas seulement honorés, qu'ils seraient encore portés au pinacle, qu'ils fixeraient sur eux l'attention du pays, qu'ils finiraient par tout absorber, pièces et personnages, qu'ils iraient même jusqu'à se substituer à l'écrivain; qu'après avoir été injustement méprisés, ils deviendraient encombrants.



Fig. 234. — Talma (1763-1826). D'après le portrait de Gérard appartenant à M. Ch. Prévot.

Après les Israélites, les comédiens. Et c'est ainsi que notre siècle, élargissant l'acte émancipateur de la Révolution, voit successivement monter et grandir ceux qui, jadis, étaient tenus dans un état d'infériorité. Singuliers mélanges de publics et de mœurs dont les conséquences ne se sont point fait attendre. Tandis que les comédiens rentraient dans les rangs, se faisaient remarquer par leur correction extérieure, les bourgeois, eux, à ce contact perpétuel, à ces rapprochements intimes, devaient gagner certains défauts inhérents à la race. C'est le triomphe des comédiens qui a fait naître le « cabotinage », mal d'origine essentiellement moderne.

Entrons au théâtre, pour étudier les particularités de la vie théâ-

trale, pour rechercher les genres qui, depuis 1800, ont successivement prévalu.

Jadis, comme aujourd'hui, non muni de billets, le public faisait queue à l'entrée du spectacle, mais, autrefois, les militaires en uniforme et les élèves de l'École polytechnique jouissaient du privilège d'un guichet particulier, maintenant c'est l'égalité parfaite. Les physionomies et les modes ont pu changer, la constance du public ne s'est jamais lassée, tant la passion qui l'agite est supérieure à tout. Un observateur très subtil, M. Gaëtan Niépovié, qui vers 1840, étudia la physiologie de Paris, avait été déjà frappé de cette patience : « Il faut voir le Parisien, » écrivait-il, « parqué dans le labyrinthe des grilles de bois, attendre l'ouverture des bureaux. Lui, l'être le plus impatient sur la terre, après deux heures d'attente, arrive en entier sur la banquette, sans que ce long martyre l'ait décomposé. Dans ces étroites Thermopyles, les adorateurs de Thalie, d'Euterpe et de Terpsichore se tiennent deux à deux ou trois à trois, et attendent l'heure où la petite fenêtre à coulisse de la caisse se soulève. Figurément, on appelle cela faire queue. C'est plutôt faire pénitence pour les péchés du jour. »



Fig. 235. — Une queue à un théâtre du boulevard. — D'après une lithographie à la plume d'Henry Monnier, pour la *Galerie théâtrale*.

Queues fantastiques d'autrefois ondulant dans les corridors, sous le péristyle, venant se déverser au dehors, toujours agitées et facilement houleuses, fertiles en interpellations ou en rixes, donnant lieu à des commerces bizarres, dont on chercherait vainement la physionomie dans les queues paisibles d'aujourd'hui.

Eux aussi, les alentours des théâtres ont perdu leur allure bruyante; marchands de contremarques, vendeurs de programmes, marchandes d'oranges, et autres *industries relatives* de 1820, n'ont point disparu, mais ce n'est plus la même cohue. Le *Provincial à Paris* suivant lequel les marchands des théâtres royaux, enrégimentés, avaient une sorte d'uniforme avec plaque sur la poitrine, a donné un tablau assez exacte de ce grouillement : « Ils se pla-

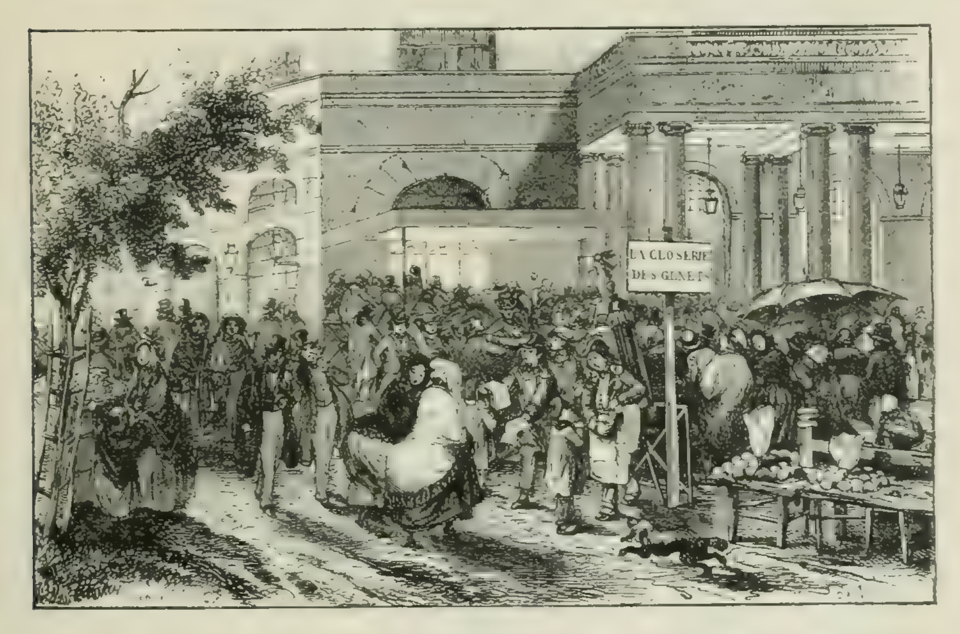


Fig. 236. — Un entr'acte à l'Ambigu, pendant une représentation de *La Closerie des Genêts* (drame de Fréderic Soulié). — Dessin de Daubigny. (*Illustration*, 1846.)

cent aux issues qu'ils encombrent au moment où finit la première pièce, et, la main tendue, ils répètent sans cesse et comme en chœur : votre contremarque, Monsieur, s'il vous plaît? Votre contremarque, *not' maître.* Il y a des théâtres où leur nombre est si considérable, qu'il est presque impossible, à une certaine heure, de passer tranquillement dans la rue où ils sont situés; il faut fendre la presse et se faire jour à travers ces messieurs. »

Ouvreuses de loges, chevaliers du lustre, figurants, tous ces accessoires humains, que leur création soit ou non antérieure au siècle, ont grandement contribué à caractériser la vie théâtrale à notre

époque. L'ouvreuse est l'héritière, en ligne directe, de ce fameux bureau des cannes établi sous la Restauration, dans chaque vestibule, pour empêcher le retour des batailles d'autrefois. Et déjà le type esquissé en 1825 contient en germe le type actuel.

« Humbles et polies dans les petits théâtres, prévenantes dans ceux du second ordre, fières et superbes dans les théâtres royaux », dit Montigny, « on dirait, à leur air, que d'elles seules dépend le droit d'entrer dans les loges. A force d'ouvrir et de fermer les portes, elles en sont venues au point de croire que la salle est une propriété dont l'exploitation devient un de leurs plus solides apanages. » Et déjà, elles savaient lever sur le public des impôts extraordinaires. « Voici, » continue Montigny, « les grands moyens : on place au-dessus de plusieurs portes de loges un écriteau sur lequel on lit ces terribles mots : *Loge louée,* et l'on a le plus grand soin d'empiler les premiers venus, les plus pressés, les *petites gens* enfin, dans les plus mauvaises places; cela fait, on choisit avec une sage lenteur, avec une prudence éclairée, une réunion de personnes arrivées ensemble, qui tiennent à ne se point séparer. Dès que le choix est fait, on affecte un grand empressement, on répond à peine aux nombreuses objections faites par les curieux désappointés, et on propose à voix basse, d'un air mystérieux, une des loges comprises dans la bienheureuse exception : elles sont louées, en effet, dit-on aux survenants; mais on apprend à l'instant que les titulaires ne viendront pas, et l'on entre en arrangement. »

Alors, comme aujourd'hui, l'ouvreuse se laissait donc facilement attendrir et le *Provincial à Paris* insinue qu'elle n'était point la seule à user de ces petits bénéfices. Alors, comme aujourd'hui, les fonctions de dragon femelle, fort recherchées, étaient les Invalides de tout un personnel dont Gavarni s'est plu à esquisser les physionomies diverses. Lorsque le Gymnase ouvrira, plus de huit cents postulantes afflueront.

Encore une création du siècle, au moins sous sa forme dernière, la claque, due à la fameuse rivalité de Mlles Georges et Duchesnois (1804). Non contentes des applaudissements désintéressés qu'elles

recevaient, toutes deux eurent l'idée d'envoyer dans la salle des hommes de leur choix, avec mission de soigner leur succès. Bientôt

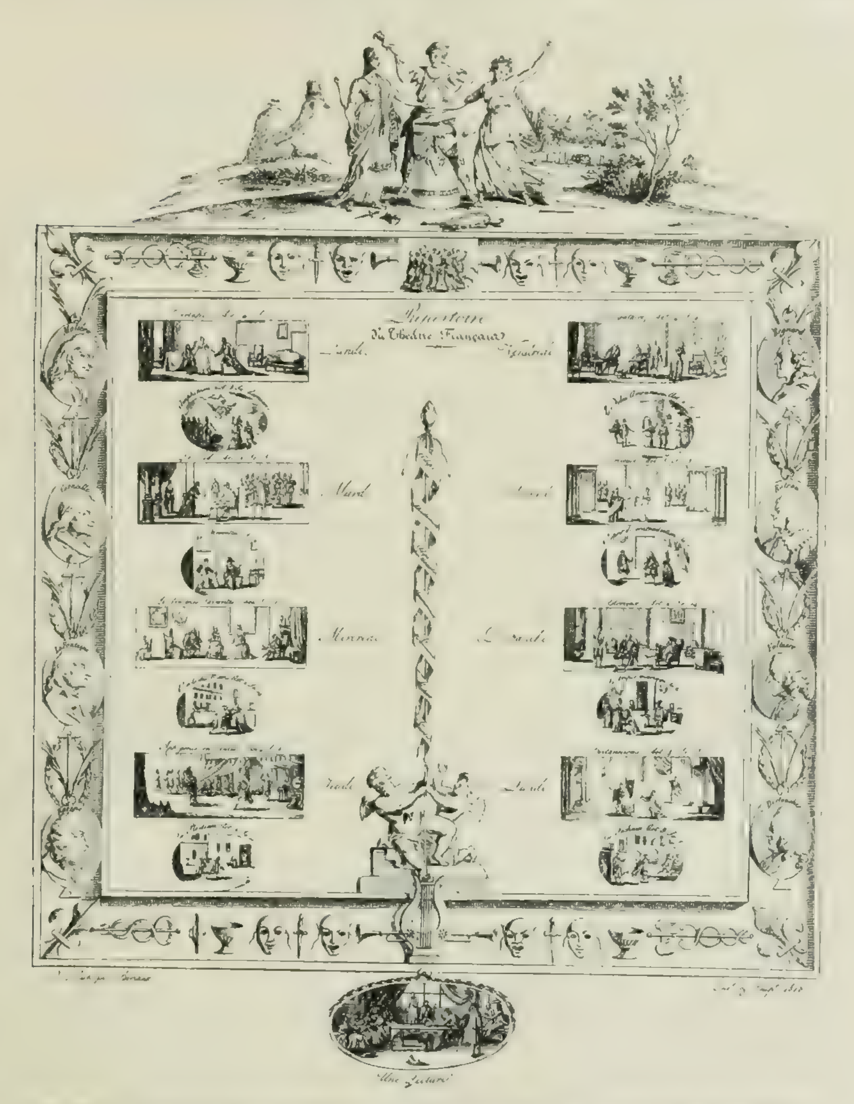


Fig. 237. — Programme des représentations d'une semaine à la Comédie-Française (1816). D'après la feuille spécialement gravée par Duplessis-Bertaux.

la contagion gagna la Comédie-Française en entier, la plupart des acteurs eurent leurs applaudisseurs attitrés; ceux qui avaient voulu garder leur indépendance durent céder devant les avanies des claqueurs, d'autant plus que les spectateurs payants, pour ne pas être

confondus avec les spectateurs payés, avaient perdu l'habitude d'applaudir. Sous la Restauration, la claque est définitivement organisée : chaque théâtre a sa *compagnie,* ses claqueurs, son chef de troupe (on disait alors de *cabale*), — certains, comme le nommé David, de l'Opéra, iront même jusqu'à s'intituler sur leurs cartes : « Directeur des succès » — ce chef assistant aux répétitions générales pour prendre, en quelque sorte, mesure de l'ouvrage, noter les endroits où il faudra rire ou pleurer, se taire ou crier *bis!* Mais en 1830 cette manière de procéder était démodée ; les chevaliers du lustre, avant de *chauffer,* devaient d'abord consulter les impressions du public. Quelques auteurs de mélodrames, pour se distinguer, eurent, il est vrai, des *pleureuses,* institution qui ne survécut pas.

L'introduction des claqueurs devait modifier considérablement les conditions du théâtre. D'abord, il y eut lutte entre eux et le vrai public ; ce dernier ne leur permettait d'applaudir que lorsqu'il était réellement content, mais peu à peu, il se désintéressa, il ne prit plus garde aux applaudisseurs gagés, les laissa accomplir leur rôle, soigner les entrées, trépigner, se pâmer, et garda pour lui, pour son for intérieur, les sensations qu'il éprouvait. Le théâtre, dès ce moment, cessa d'être à ses yeux ce qu'il avait été autrefois, une école d'émulation, et devint affaire de pure distraction. Le public attentif, prenant part aux efforts du comédien, disparut et fit place à des spectateurs plus ou moins indifférents. Dans une étude sur les comédiens d'autrefois et sur les comédiens d'aujourd'hui (1830) Casimir Bonjour a bien expliqué cette différence d'aspect.

« Il existait jadis dans nos parterres, » dit-il, « une multitude de vieux habitués, qui se faisaient un plaisir de former un jeune comédien. Ils le suivaient, pour ainsi dire, pas à pas, l'encourageaient quand il était dans la bonne route, l'avertissaient quand il s'en était éloigné. Ce n'étaient point les leçons froidement théoriques du Conservatoire ; c'étaient des leçons animées, vivantes, pratiques. Il y avait, alors, une sorte de fluide électrique, qui allait sans cesse, des comédiens au public, et du public aux comédiens. Les amateurs dont nous parlons se plaçaient au parterre à cause de la

modicité du prix. L'envahissement des claqueurs les a fait fuir, et le prix du balcon et de l'orchestre étant trop élevé pour eux, ils se sont dispersés. Il n'y a donc plus d'habitués dans nos théâtres, c'est-à-dire qu'il y a des spectateurs et qu'il n'y a plus de juges. »

Grâce aux batailles du romantisme et du classicisme les amateurs sont revenus, mais dans une donnée différente; au lieu du petit public d'autrefois, ce seront des gens à opinions transcendantes, des chefs et des « suiveurs » d'écoles littéraires. Quant à la claque, elle a survécu à toutes les protestations, même aux attaques que lui fit subir Wagner lors des représentations du *Tannhæuser*, en 1865. Défendue à plusieurs reprises par les auteurs et par les acteurs, elle a puissamment contribué au maintien de cette espèce de monopole contre lequel s'élevaient déjà les gens de la Restauration : « Les fournisseurs exclusifs d'un théâtre, » écrit un contemporain, « verraient avec peine que d'autres auteurs leur disputassent le terrain qu'ils exploitent; les claqueurs, depuis le temps qu'ils se soutiennent mutuellement, sont vendus à leurs intérêts, et craindraient de perdre au change en embrassant les intérêts d'un débutant. » Enfin déjà, également, la claque faisait les succès, car le même écrivain ajoute : « Quelque féconds que soient cinq ou six auteurs privilégiés de nos théâtres secondaires, et malgré le brillant de leur esprit, il est démontré que les trois quarts, au moins, des pièces qu'ils font représenter tomberaient après deux ou trois épreuves, si les directeurs abandonnaient ces Messieurs à leurs propres forces. »

Avec les farces, les mélodrames, les pièces à action du commencement du siècle, le métier de figurant devait prendre un développement considérable. L'Opéra, le Théâtre-Français, l'Odéon choisissaient les leurs de préférence parmi les anciens soldats qui relevaient du ministère de la guerre. Pour quinze à vingt sous, en 1825, pour trente sous en 1850, ceux-ci marchaient au combat et même se faisaient tuer sans hésiter. Déjà aussi, ils subissaient les transformations les plus étranges, chevaliers au premier acte, animal exotique au dénouement. « On sait fort bien que l'administration de l'Académie royale de musique ne va pas chercher ses

chameaux à la ménagerie royale du jardin des Plantes, lorsqu'elle veut faire représenter la *Caravane du Caire*, » déclarait notre *Provincial à Paris* que nous prendrons encore ici pour guide : « elle a dans son sein des animaux de toute espèce, c'est-à-dire qu'elle solde des figurants pour jouer toutes sortes de rôles. Tout le monde a entendu parler de cet employé respectable qui était parvenu après vingt années de bons et loyaux services, à *jouer* les jambes de devant du chameau principal dans l'Opéra que je viens de citer, et que des intrigues de coulisse avaient exilé dans les jambes de derrière.

« Je me souviens qu'on a joué, il y a quelques années, au Panorama-Dramatique, un mélodrame intitulé *Ali Pacha :* ce Turc farouche, enfermé dans sa citadelle, finissait par s'y faire sauter en l'air avec des barils de poudre auxquels il mettait le feu lui-même. Mais avant d'en venir à cette extrémité, les Musulmans de sa suite se battaient cruellement contre les Grecs révoltés; et, comme ceux-ci étaient vainqueurs au dénouement, qu'ils n'y allaient pas de main morte et traitaient fort mal ces pauvres Turcs, les figurants à qui on faisait prendre le turban tous les soirs voulurent, un beau jour, abjurer en masse l'islamisme, et demandèrent à se faire Grecs, attendu qu'ils étaient roués de coups à l'issue de chaque bataille. On eut égard à leur demande, et une décision administrative porta que ces pauvres diables seraient *Turcs* et *Grecs* à tour de rôle. »

Ce fut la période héroïque du figurant, qui, peu à peu, avec le développement de la musique et de la comédie, revêtira un rôle plus actif.

Après ces particularités de l'organisation théâtrale, faisons une incursion dans le domaine du public. Les nombreux auteurs qui, depuis 1815, ont écrit sur les mœurs de la capitale s'accordent à reconnaître que les Parisiens aiment à la fureur les représentations dramatiques, mais la plupart d'entre eux, également, notent cette tendance, bien spéciale au siècle, qu'ils mettent tout en œuvre, pour qu'il ne leur en coûte rien. Déjà, en 1830, Lanfranchi qui, dès l'origine, avait fréquenté tous les grands mondes, le constatait dans les termes suivants : « Règle générale, les étrangers et les provicinaux prennent leurs billets à la porte; les Parisiens se les pro-

curent par les moyens des auteurs, des acteurs, des ministères ou de la police. C'est une sorte de mendicité devenue honorable; on quête des billets avec une persévérance sans égale; je connais telle duchesse qui ne va au spectacle que lorsqu'on lui donne une loge, tel pair qui n'entre aux Français qu'avec les billets des au-



L. Say. Gonse. Zola. A. Wolff. Meissonier. A. Daudet. De Bornier. Gounod. E. Hervé. A. Silvestre.
Claretie. Richepin. Renan. G. Ohnet. E. Legouvé. Denormandie.
O. Feuillet. A. Dumas. F. Coppée. Sarcey. Ch. Garnier. A. Houssaye. Larroumet.
E. Augier. Sardou. Pailleron. Leconte de Lisle.
C. Doucet.

* Dans la première baignoire à gauche : H. Rochefort ; plus loin, dans une autre baignoire : le duc d'Aumale ; aux fauteuils de balcon : H. de Lapommeraye ; dans la loge présidentielle : M. Grévy et sa famille.

Fig. 238. — Entr'acte d'une première à la Comédie-Française. — Tableau d'Édouard Dantan (Salon de 1886).

(Photog. Braun, Clément et Cie.)

teurs. Chaque matin, des valets couverts de livrées somptueuses font la ronde au nom de leur maître; on les trouve dans l'antichambre des Casimir de Lavigne, des Jouy, des Étienne, des Scribe, des Arnault, des Mélesville; chez M. Lubert, directeur de l'Opéra, chez M. Poirson, directeur du Gymnase; et là, assis sur des banquettes, ils attendent le bienfait de la distribution journalière. »

Si Lanfranchi écrivait aujourd'hui, il n'aurait pas une ligne à

changer; c'est qu'il s'agit en effet, ici, d'un des traits les plus curieux du caractère parisien. L'homme du monde tient toujours à montrer qu'il est un privilégié, qu'il a des relations, des accointances avec les gens en vue, avec les célébrités des lettres ou de la rampe; il faut qu'il puisse figurer parmi ceux auxquels on n'a aucune faveur



Fig. 239. — Vue intérieure du foyer des artistes au Théâtre-Français. *Illustration*, 21 déc. 1844.)

* Parmi les femmes se trouvent : Rachel, Mme Plessis, Mlle Volnys, Mme Doze. Parmi les hommes, Regnier, Samson, Prévost, Geffroy, Ligier. A la porte l'avertisseur (c'était, alors, M. Morgueti) venant appeler en scène un acteur.
Les bustes, peu nombreux, des deux qu'on aperçoit sont Mlle Clairon et Mlle Dumesnil, et les tableaux représentent l'image des auteurs les plus illustres ou les souvenirs de l'histoire du Théâtre-Français. Ce foyer date de 1825, l'ancien et majestueux foyer napoléonien ayant été pris par le duc d'Orléans pour donner un prolongement à la grande galerie vitrée du Palais-Royal.

à refuser. Signe d'importance, la vraie noblesse du dix-neuvième siècle; passion du privilège dans une société qui n'a détruit les anciennes inégalités que pour en créer d'autres. C'est ce même principe qui donnera peu à peu aux répétitions générales, aux premières représentations leur physionomie bien spéciale d'événement parisien. Jadis, on disait encore, sans abréviation, « une première représentation » et les journaux l'annonçaient un mois à l'avance; au jour fixé les amis

de l'auteur occupaient le péristyle du théâtre, le foyer, les couloirs; tous avaient l'air de combattants venant assister à quelque grande

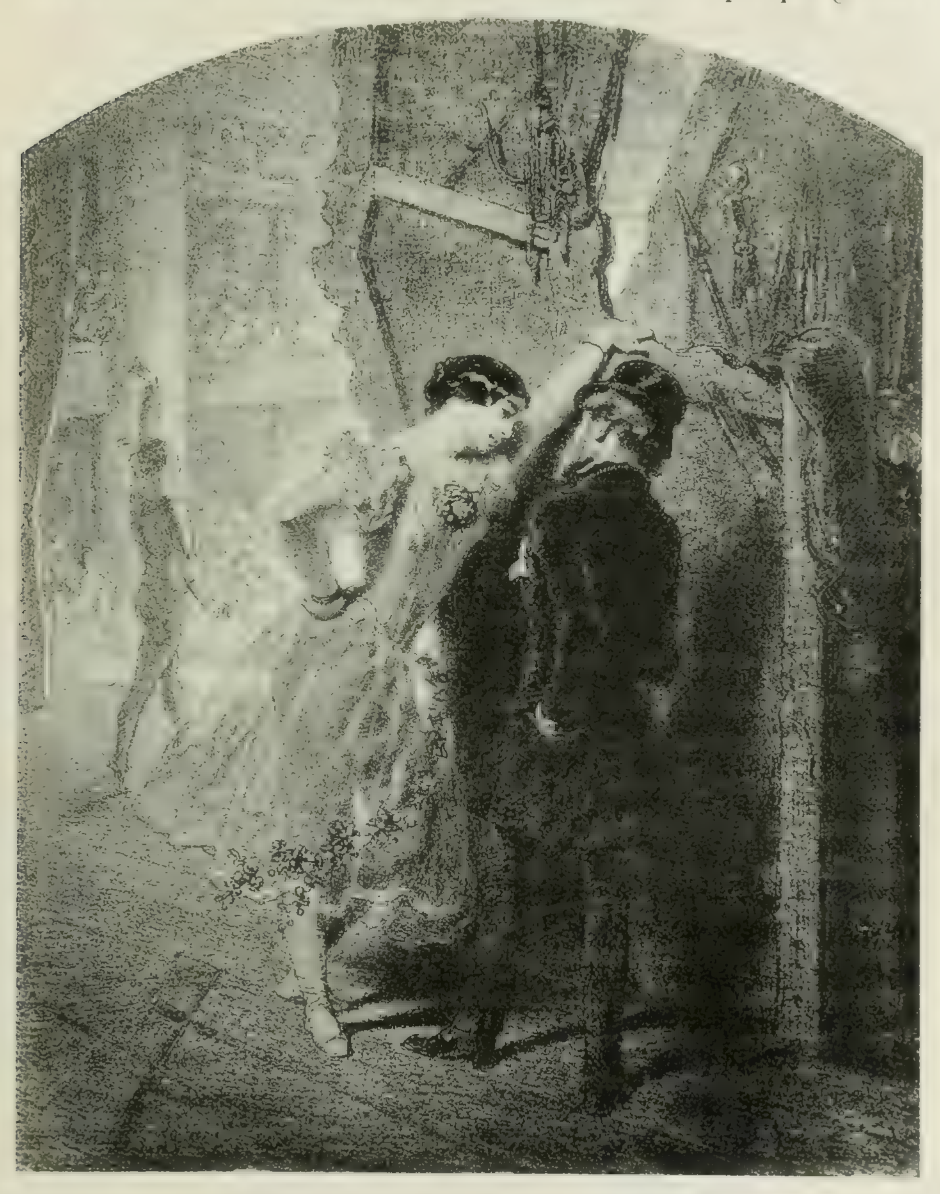


Fig. 240. — La Cantonnade (dans les coulisses de l'Opéra).
Lithographie originale de Gavarni pour *les Artistes Contemporains* (1845-1853).

bataille. Aujourd'hui, c'est un événement mondain, avec son public toujours identique, suivi par le « Tout Paris » — association cos-

mopolite et hétérogène, indéfinissable, mettons trois cents individus pour ne blesser personne, disait Alexandre Dumas en 1867, — suivi, dis-je, comme l'ouverture d'une Exposition ou d'une fête quelconque; c'est « la Première ». Là se coudoient gens de lettres et financiers, actrices et femmes du monde, hommes graves et viveurs, fonctionnaires et grands seigneurs, couturiers et bottiers, tripoteurs et savants, artistes et étrangers. Peu dont c'est le métier ; beaucoup « afin de se faire voir » et dans l'espérance de se faire ainsi connaître.

Les théâtres anciens n'avaient guère que le foyer intérieur; les théâtres modernes ont le foyer des acteurs et le foyer du public. Jadis, dans les premières années du siècle, ce fut, à la Comédie-Française, un lieu imposant, un salon brillant, où les Lauraguais, les Choiseul-Stainville, les Ségur, les Ximenez, comme autrefois mêlés aux gens de lettres, venaient se livrer à d'aimables causeries avec les représentants de la maison de Molière. A l'Opéra, le foyer de la danse n'était pas moins étincelant. Sous la Restauration, ces endroits célèbres devinrent silencieux, le vicomte de La Rochefoucauld ayant cru devoir, toujours pour sauvegarder la morale, interdire l'entrée des coulisses, même aux abonnés les plus influents.

Le mouvement, la vie des foyers reprirent sous le second Empire, mais ce qui s'est vu depuis ne peut être considéré que comme une reproduction bien affaiblie des élégances d'autrefois. Entre les coulisses de Gavarni et le foyer pompeux où trônaient Talma, Saint-Prix, Fleury, Monvel, Mlles Raucourt, Contat, Duchesnois et la jeune Mlle Mars, il y a un monde, toute la différence qui sépare une société bourgeoise d'une société éminemment décorative. Machinistes et garçons de service, huissiers à chaîne eux-mêmes, ne pourraient guère donner l'impression du suisse en grand costume qui se tenait dans les coulisses des théâtres, impériaux ou royaux.

Enfin, autrefois, l'on songeait uniquement à jouir du spectacle de la scène; si l'on se voyait dans les loges, si l'on se rencontrait dans les couloirs, il fallut la Révolution et surtout l'allure particulière prise par le foyer Montansier, pour donner à ces « prome-

noirs » le caractère qu'ils conserveront durant tout le siècle. Si le théâtre a envahi le salon, le salon, de son côté, a déteint sur le théâtre, et l'on a pu dire avec raison qu'il y avait, dans toute salle publique, deux spectacles, le spectacle de la scène donné par des acteurs payés, le spectacle des couloirs donné par des acteurs payants. Quant au foyer de 1890, il est déjà tout entier dans ce foyer de 1825 ainsi esquissé : « On parle de la nouvelle du jour, des travaux du lendemain, de la pièce de la veille; on discute, on médit : on rit les uns des autres, on se salue; on se reconnaît, on se méconnaît; on se presse, on se coudoie, on se hâte d'arriver; puis on revient sur ses pas, jusqu'au moment où le coup de sonnette, d'acteur que vous étiez, vous change en spectateur. C'est une légère esquisse de la grande scène du monde. »

II.

Tantôt réglementés, tantôt placés sous le régime de la liberté absolue, les théâtres, depuis le commencement du siècle, ont toujours vu leur nombre progresser. Après les grandes scènes, les scènes de quartiers, puis les scènes de sociétés, donnant à nouveau, à Paris, et même dans quelques villes de province, le spectacle de cette passion sans bornes pour la comédie, pour l'exhibition en public, dont la Révolution avait, partout, déposé le germe. 1890 se retrouve comme 1791 avec quarante salles, pour ne citer que les plus importantes.

En 1807, Paris comptait trente-trois théâtres, dont plusieurs corrompaient à la fois, les mœurs et le goût, s'il faut en croire Marie-Joseph Chénier. Tranchant dans le vif, un décret impérial réduisit leur nombre à huit; l'Opéra, le Théâtre-Français, le Théâtre de l'Impératrice ou second Théâtre-Français, l'Opéra-Comique, la Gaîté, l'Ambigu-Comique, les Variétés et le Vaudeville, mais peu de temps après, le Théâtre-Italien, le Cirque Olympique, la Porte-Saint-Martin, ayant obtenu des autorisations spéciales, l'on peut dire qu'il y eut dans

Paris, jusqu'à la Restauration, onze scènes autorisées à jouer, chacune avec un genre étroitement délimité.

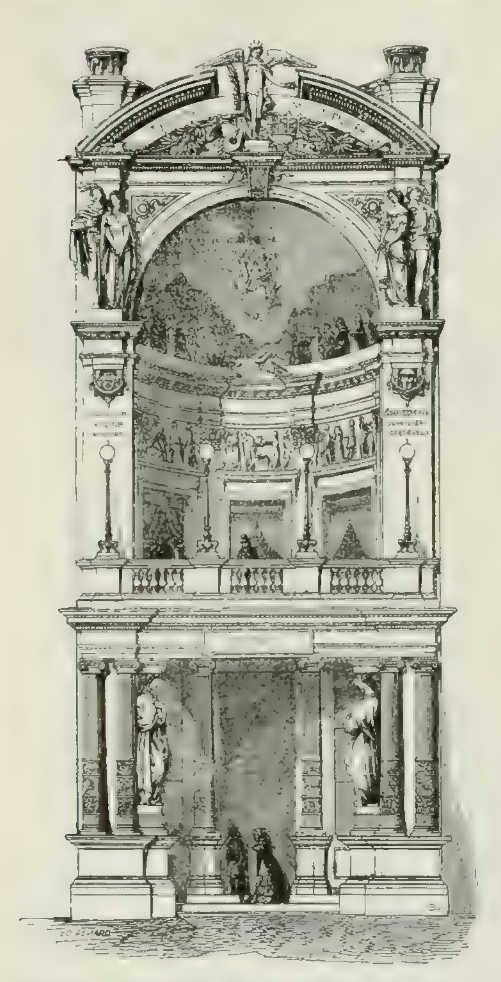


Fig. 241. — Façade sur le boulevard du Théâtre-Montpensier (Théâtre-Historique) construit par MM. de Dreux et Séchan, avec sculptures de Klagmann, inauguré en 1846.

* Les figures du haut représentent, à droite Hamlet et Ophélie, à gauche le Cid et Chimène, les figures du bas, la comédie et la tragédie. Les peintures de la terrasse du foyer (grande archivolte) représentant les poètes tragiques et les poètes comiques étaient de M. Guichard.

En 1825 peu de changements, si ce n'est le Gymnase Dramatique, célèbre dès l'origine, et quelques nouveaux venus sur ce boulevard du Temple, alors quartier général du drame, qui s'appellent Théâtre des Funambules, Théâtre Acrobate, Théâtre du petit Lazzari. En 1855, c'est-à-dire avant la démolition de ce *boulevard du Crime* qui verra disparaître avec lui un genre de spectacle fort goûté de la population, on arrive au chiffre de vingt-huit. Les anciens tiennent toujours la tête : ceux qui sont venus s'ajouter, resteront pour la plupart des entreprises de second ordre; tels les Folies Dramatiques ouvertes en 1831, les Folies Nouvelles, le théâtre Beaumarchais, inauguré en 1835, le théâtre Bonne-Nouvelle. Le Théâtre Historique qui se distingue de tous les autres par sa façade élégante, par les commodités de son aménagement intérieur, — il n'y avait pas d'angles rentrants, tous les spectateurs pouvaient donc voir sans se gêner — ne put pas se maintenir longtemps, malgré tout le talent d'Alexandre Dumas, son fondateur, malgré le *Chevalier de*

Maison-Rouge, malgré ses pièces en six et sept actes. Seul, le Théâtre Lyrique, dans lequel le public fut initié à des beautés musicales qu'il n'aurait point connues autrement, vint donner au grand

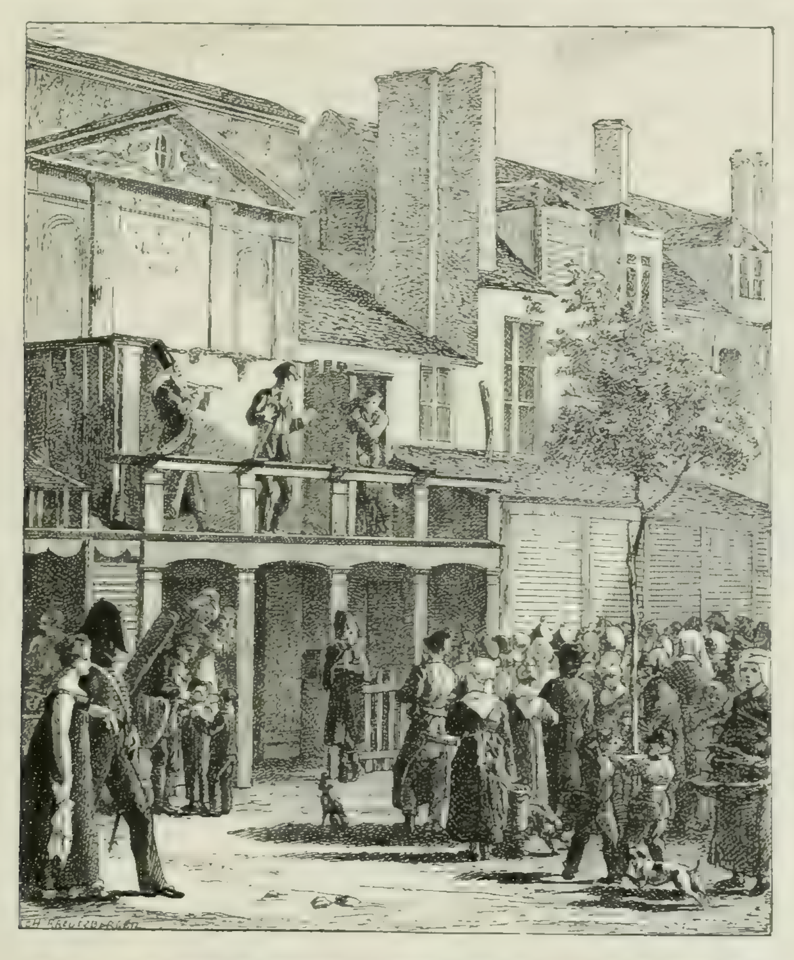


Fig. 242. — Une parade au boulevard du Temple, vers 1816. (« La troupe de Mme Rose réunie à celle des Boulevards, » ainsi que le portait l'affiche placée sur le mur du fond.) — D'après un tableau de Drolling. (Musée Carnavalet.)

* Sur les tréteaux, entre un homme râclant d'une espèce de violon et un autre armé d'un bâton, est le Jocrisse, faisant le boniment ; peut-être Frederick Lemaître, si l'on en croit Jules Janin le grand acteur, alors âgé de dix-sept ans, ayant fait la parade dans la troupe de Mme Rose.

art un appoint sérieux. Il avait fallu le Palais-Royal ouvert en 1831, pour inaugurer une nouvelle forme de la bouffonnerie ; il faudra la création des Bouffes, en 1860, pour que l'opérette, dernière venue, puisse se trouver, elle aussi, en possession de son temple.

Autant de théâtres dont la vogue fut plus ou moins grande, et qui représentèrent, à tour de rôle, les différents genres pour lesquels l'on devait se passionner en ce siècle. Jusque vers 1830, les petites salles du boulevard du Temple, noires, fumeuses, d'assez triste apparence à l'extérieur, ressemblant intérieurement aux estaminets de bas étage, furent plus ou moins exploitées par des troupes de danseurs de corde ; le public croyait encore au balancier, aux sauts de carpe, aux culbutes. Avec les pantomimes, avec Arlequin, Pierrot, Colombine, avec les féeries dans le genre anglais, cela répondait admirablement à son goût particulier. Après 1830, le vaudeville s'introduira peu à peu dans tous les répertoires, suivi bientôt du drame, et alors, danses et tours d'équilibre seront laissés aux saltimbanques de la place.

La plupart de ces théâtres avaient encore, suivant l'ancienne mode, des personnages chargés de faire le boniment, d'attirer les badauds. Tels Bobèche et Bambochinet, à la porte du Petit Lazzari, dont les calembours et les coq-à-l'âne, si vantés autrefois, paraîtraient aujourd'hui bien surannés. Comme il s'agissait d'amasser la foule et de la retenir à force de lazzis jusqu'à l'ouverture de la salle, la manière de procéder était toujours à peu près identique. L'*allumeur* racontait les premières scènes de la pièce du jour, puis, les auditeurs une fois bien enthousiasmés, il s'arrêtait et lançait à ces bouches béantes, un formidable : « Entrez, entrez, vous verrez la suite! » Du reste, si les acteurs payés à la semaine — vingt francs au plus — n'étaient guère bons, le prix des places était à la portée des bourses les plus légères : pour quinze sous l'on pouvait s'offrir une place de loge, pour quatre sous un orchestre ; le parterre, plus modeste encore, était taxé à trois sous. Quelques-uns, cependant, eurent par la suite des places plus élevées, des fauteuils à deux francs, des parterres à cinquante centimes. Déjà presque une aristocratie.

Les Funambules et les Folies Concertantes qui perpétuèrent jusque dans la seconde moitié du siècle la tradition de l'ancien théâtre de la Foire, mais avec plus de distinction, et, surtout, avec moins de licence, durent leur vogue au talent de mimes célèbres, les Debureau, et Paul Legrand, Pierrots pleins de fantaisie ayant ajouté au type tra-

ditionnel, une expression, un relief, un à-propos dont les incarnations précédentes semblent n'avoir même pas eu l'intuition. Sous la Restauration, les apprentis des faubourgs formaient le public spécial de ces théâtres. « On n'était pas gêné aux Funambules », écrit Virmaître dans son *Paris Oublié*, « les spectateurs, en fait d'étiquettes, ne connaissaient guère que celles qui parent les bouteilles des distillateurs; ils causaient volontiers avec les acteurs, sans façon, à la bonne franquette; les entr'actes étaient égayés par des chants qui ne rappelaient pas précisément le *Lac* de Lamartine, ou les *Orientales* de Victor Hugo. »

De ces derniers théâtres populaires, passons aux scènes d'un ordre plus élevé, sur lesquelles devaient triompher successivement le vaudeville, la féerie, les pièces à grand spectacle, puis le drame.


Fig. 243. — G. Debureau (1796-1846). D'après la lithographie de Lacauchie (*Galerie des Art. Dram.* 1841).

Le vaudeville, première forme de l'opérette, fut très certainement, jusqu'en 1840, le genre le plus apprécié du public bourgeois.

Quelles que soient les préférences des époques, qu'elles aient recherché le solennel et le sentimental comme l'Empire, qu'elles se soient, comme la Restauration, complu dans les lauriers militaires et dans les épaulettes, qu'elles se soient passionnées comme 1830 pour le drame; qu'elle aient, comme le second Empire, caricaturé le classicisme, assaisonné à toutes sauces les personnages historiques, toutes payeront leur tribut à la gaieté, et le rire exercera en 1890, une attraction au moins aussi considérable qu'en 1800.

L'apparition devant un public choisi du grotesque, sous ses formes multiples, est encore une des conséquences de l'esprit moderne. Le XVIIIe siècle, lui-même, n'admettait que la plaisanterie de bon ton : rire à gorge déployée restait le fait des petites gens.

Entrons dans les temples où, déjà, plusieurs générations se sont amusées. D'abord les Variétés, installées en 1808, au milieu des jar-

dins et des terrasses, dans ce coquet petit bâtiment à la façade tétrastyle qui, enserré aujourd'hui, entre de hautes maisons, produit l'effet d'un guignol enfantin, les Variétés où les souverains alliés aimaient à se montrer, où Brunet inaugura et popularisa les Jocrisses, où l'on ridiculisera, successivement, les types et les goûts dominants, depuis

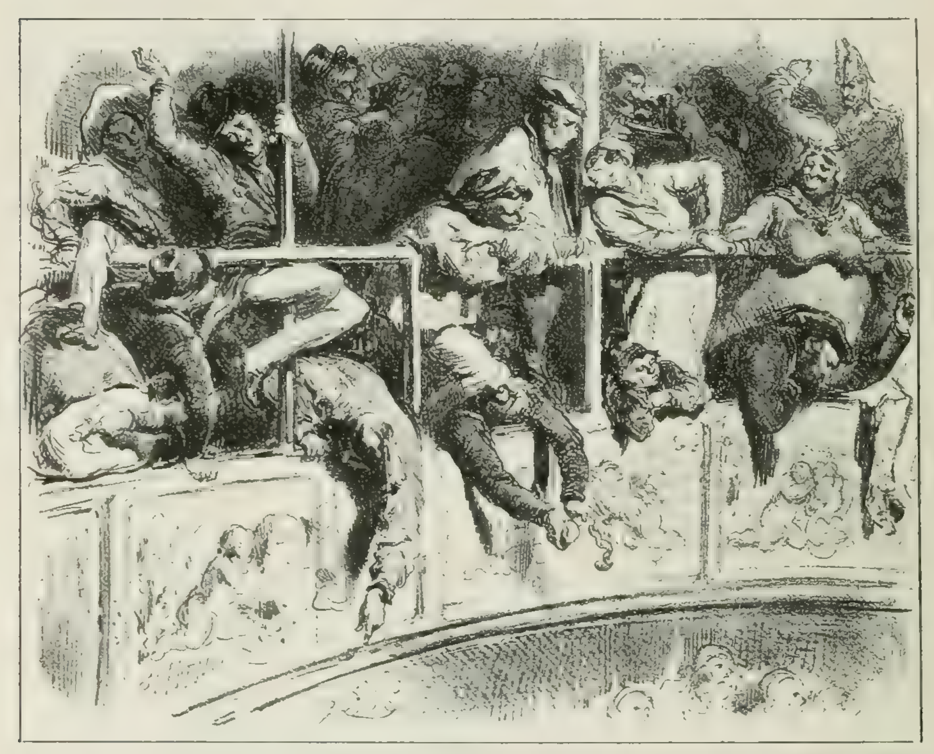


Fig. 244. — Le « paradis » au Théâtre des Funambules (situé boulevard du Temple et démoli en 1862). D'après la lithographie originale de Gustave Doré, vers 1855.

les Russes et les Anglais de 1814, depuis les calicots jusqu'aux tripoteurs véreux du gouvernement de Juillet, jusqu'aux gandins du second Empire, jusqu'aux *messieurs Betsie* de la troisième République. *Les Saltimbanques* (1838), avec Bilboquet, avec leur feu d'artifice de saillies, *Sauvons la caisse! Cette malle doit être à nous*, et autres plaisanteries, amuseront tout Paris sous Louis-Philippe.

Quoique dans la pièce d'ouverture, le *Panorama de Momus,* petit chef-d'œuvre de Désaugiers, la Variété dise :

Blessons un peu la vérité,
Ne blessons jamais la décence,

cependant, avec ses vaudevilles populaires, grivois et égrillards, ce théâtre effraya quelque peu la bonne société qui, volontiers, consentait à venir s'y amuser, mais qui n'aimait point à s'y montrer. D'où les loges grillées, dont le succès dura longtemps, dont la vogue reprit à nouveau vers 1860. Sous l'Empire, sous la Restauration, la grosse bouffonnerie y avait triomphé ; sous Louis-Philippe, ce fut un comique de meilleur aloi. Loin de rire, alors, devant les faces grimées des acteurs, le public ne se lassait pas d'admirer Jenny-Colon, gracieuse comme femme et comme artiste.



Fig. 245. — Virginie Déjazet (1797-1875) dans les *Chansons de Désaugiers*. — D'après une lithographie de Bourdet pour *le Monde Dramatique*, vers 1838.

Ce fut l'époque où les Variétés virent s'élever une concurrence redoutable, le théâtre du Palais-Royal (1831) qui, avant de faire du grotesque sa spécialité, devait mettre en évidence une individualité créatrice d'un genre et, plus tard, d'un théâtre, Déjazet. Pendant trente ans les journaux et les chroniques ne cesseront de s'occuper de cette artiste, qui fit du travesti un art véritable, qui fut l'idole de tous les publics, sur les scènes bien différentes où elle se produisit. Classiques ou romantiques, gens du monde ou petits bourgeois, allèrent également applaudir l'actrice-protée, successivement gamin de Paris, coquette, débardeur, duc, marquis, acteur, jeune homme timide, tambour et même officier d'artillerie. Déjazet en Bonaparte attirera tous les débris de la grande armée. Succès auquel le goût du travestissement, alors à la mode, ne fut certes pas étranger, qui força les théâtres de genre à avoir des *Vert-*

Vert, des *Frétillon*, qui fit apparaître des myriades de *sous-Déjazets*.

Mais c'est surtout comme conservatoire de la charge que le Palais-Royal se créera une spécialité. Bréant de Fontenay et De Champeaux ont, dans leur *Annuaire dramatique*, excellemment défini le procédé auquel ce théâtre avait eu recours pour attirer la foule :

« Rien que des pièces en un acte, mais quatre par soirée, à savoir : une pièce presque sérieuse, une autre toute de folle gaieté, une troisième et non la moins bonne, offrant dans un cadre rapidement esquissé, pétillant d'esprit, admirable de vérité, un tableau populaire, du grivois assez décolleté pour faire baisser les yeux sans cependant les faire rougir : puis enfin, un ouvrage mixte, un croquis tout d'observation, hérissé de pointes, et mordant, oh! mais mordant jusqu'à enlever la pièce sur la peau trop irritable de quiconque pouvait se reconnaître dans cette peinture, où les mœurs du petit peuple et celles des gens du monde se trouvaient démasquées à l'aide d'une fiction; de telle sorte qu'en sortant de la bonbonnière du Palais-Royal, après avoir applaudi aux spirituelles bêtises de *Jocrisse*, aux bons mots si naïfs de *Cadet-Roussel*, ainsi qu'aux fines réparties de *Scarron*, chacun s'en retournait content : les habitants du paradis dans leurs faubourgs, les gens des premières galeries dans la naissante Chaussée-d'Antin, tous riant à gorge déployée, ceux-ci répétant les *coups de patte* lancés contre les *muscadins*, ceux-là fredonnant les couplets dirigés contre les travers des classes inférieures. » Tableau précis, qui rend bien la physionomie du théâtre à une époque où les luttes sociales, encore vivaces, se transportaient volontiers sur la scène.

Quoi qu'il en soit, en étudiant ces deux asiles du rire, qui, au grand jour ou dans la demi-obscurité des loges grillées, ont vu défiler plusieurs générations, l'on peut dire que le comique s'est réellement affiné depuis cent ans. En 1820, époque de Désaugiers, Armand Gouffé, Brazier, Dumersan, et autres, Dulaure estimait que la trivialité des pièces ne faisait honneur ni aux écrivains, ni aux spectateurs. En 1890, l'Académie française s'honore de compter parmi les siens Labiche, l'auteur du *Chapeau de paille d'Italie* (1852) et de *La Cagnotte* (1864), le fournisseur attitré du Palais-Royal, le créateur

de ce procédé, désormais classique, qui consiste à joindre des traits de mœurs aux traits humoristiques.

La comédie, ce fut, à toutes les périodes du siècle, le genre préféré



Fig. 246. — M. Alexandre Dumas, de l'Académie Française. — Gravure à l'eau-forte d'A. Mongin, d'après le tableau de Meissonier. (Salon de 1873.)

de la bourgeoisie, qui fréquenta plus ou moins le Vaudeville, suivant les circonstances, qui devait faire du Gymnase sa chose. Sous le premier Empire les couplets de Désaugiers égayaient encore le salon et

la mansarde; les péripéties larmoyantes de *Fanchon la Vielleuse* empoignaient les grandes dames comme, plus tard, *La grâce de Dieu*, même idée retournée et dramatisée, fera pleurer le populaire. Et peu après, les mêmes gens qui voulaient bien rire aux farces d'Arnal, devaient faire le succès des premières œuvres de Scribe; tel le *Comte Ory* dont tous les salons s'occupèrent, telle la *Somnambule* qui communiqua son nom à cent objets.

Jadis les spectateurs se contentaient de petits à-propos, simples couplets de facture; dans la seconde moitié du siècle, ils applaudiront aux pièces hardies, fouillant avec une analyse pénétrante les plaies sociales, faisant apparaître tous les grands noms, d'Alexandre Dumas fils à Victorien Sardou. Jadis, facilement enthousiaste, le public fit de véritables réputations à madame Belmont, la créatrice de Fanchon, à un nommé Henri, sorte de bellâtre à épaulettes et à pantalon collant. A la fin du siècle, plus difficile, il lui faudra le talent transcendant, le jeu et la « voix d'or » d'une des premières artistes de l'époque, Sarah Bernhardt, ayant touché à tous les genres et laissé partout l'empreinte de son génie.

Tous ceux qui ont visité Paris à ces deux époques si différentes qu'on appelle le premier Empire et la Restauration s'accordent à reconnaître le profond changement apporté en quelques années aux plaisirs scéniques. Certes, les théâtres du boulevard ne désemplissaient pas, alors comme autrefois; certes, les Variétés et le Vaudeville, en outre de leurs habitués, recevaient déjà la visite des étrangers et des provinciaux, mais il y avait encore tout un public qui, malgré les loges grillées, n'osait se montrer dans ces salles si mélangées, qui, dans les endroits ouverts, prétendait émettre les mêmes théories que dans les salons, et qui, par cela même, restait entièrement étranger à la vie dramatique. Du reste, fraction importante par le nombre et par la situation sociale; non pas l'ancienne aristocratie aux principes austères, mais la bourgeoisie riche et élégante, les éléments divers qui, groupés autour de la duchesse de Berry, constituaient le nouveau grand monde et avant tout la jeunesse; jeunes filles, jeunes mariés, fonctionnaires et civils dans le mouvement.

C'est cette clientèle spéciale que le Gymnase sut attirer par sa littérature, par ses comédies de bon ton. D'emblée, le public mondain se



Fig. 247. — Sarah Bernhardt. — Tableau de Bastien-Lepage au Salon de 1879. D'après l'eau-forte de Champollion. (*L'Art*, 28 déc. 1879.)

sentit chez lui, dans une salle qui s'ouvrait pour lui, rien que pour lui, qui opérait par principe cette sélection désirée, qui le garan-

tissait contre les voisinages compromettants, et qui, d'autre part, lui donnait le théâtre de ses rêves, la *pièce-salon,* la comédie de mœurs prise dans un monde élevé, le petit drame larmoyant, tout ce

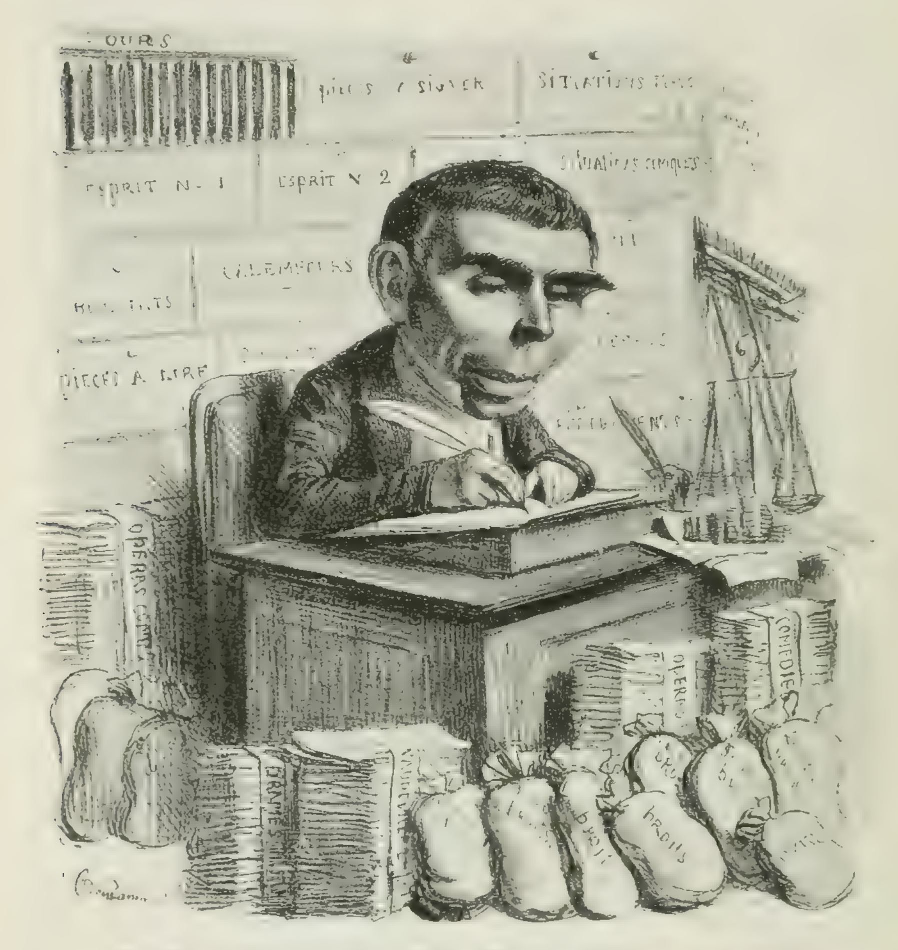


Fig. 248. — Eugène Scribe (1791-1861). — D'après une lithographie de Benjamin pour le *Panthéon Charivarique* (1841).

* Cette charge célèbre, qui peut passer pour le meilleur portrait de Scribe, résultait ainsi les plaisanteries dont les écrivains de la Restauration s'étaient fait l'écho dès 1820 au sujet de la fécondité quasi... du célèbre librettiste, le fournisseur général de la littérature dramatique, ainsi qu'on se plaisait à l'appeler. Le 22 décembre 1822, suivant la liste soigneusement relevée par un contemporain, le Théâtre-Français, l'Opéra-Comique, le Vaudeville, le Gymnase, la Porte-St-Martin, le théâtre de la Barrière-Montparnasse, avaient sur leurs affiches 17 pièces de Scribe et de ses collaborateurs. C'était bien la fabrique, « le débit de miroton littéraire et musical » que Benjamin devait viser quelques années plus tard.

qui ne choquait pas ses idées au point de vue scénique, tout ce qui ne contrariait pas ses principes au point de vue social.

Théâtre de la bonne compagnie, théâtre *comme il faut*, le Gymnase

devint ainsi, bien vite, un lieu de réunion où la société élégante aimait à se montrer, comme à l'Opéra, comme aux Italiens; une sorte de salon à l'usage d'abonnés où se nouèrent des relations, où se décidèrent des alliances, où, garanties contre les indiscrets, les plus grandes dames de la Cour avaient plaisir à se laisser admirer.

Ce fut Scribe, tout naturellement, qui créa la littérature dramatique à l'usage et à l'image de cette bourgeoisie, libérale de sentiments, mais aristocratique de goûts, Scribe qui, avec ses nombreux collaborateurs, tenait déjà en servage toutes les scènes de Paris, des Français et de l'Opéra-Comique jusqu'à la barrière Montparnasse. Dix années de succès éclatants, des salles toujours combles, où l'on viendra chercher les modes, dont on copiera les manières. Plus de cent pièces, inaugurées avec *le Colonel*, cette œuvre-type tant de fois refaite ou remaniée, qui popularisera les colonels de hussards et les colonels de lanciers, qui, désormais, fera briller sur la scène tant d'épaulettes, qui nous vaudra toute une légion de militaires irrésistibles, chantant le couplet avec grâce, portant l'uniforme avec désinvolture. Plus de cent comédies toujours correctes, qui auront pour œuvre culminante *le Mariage de raison*, pure déification de l'égoïsme, et son *alter ego, le Mariage d'inclination,* même thèse sous une forme différente.

1830 affaiblit la vogue du théâtre, modifia l'engouement du public pour le répertoire Scribe, et, surtout, opéra un certain mélange parmi les habitués, mais, peu à peu, la petite élite se reforma et, soixante-dix ans après, le Gymnase se retrouve encore avec une physionomie spéciale. Chose caractéristique, qui montre bien la persistance du genre, le voici à la fin du siècle, avec cette même comédie mondaine et juste-milieu, appropriée à un même public. Sous la Restauration, Scribe; sous la troisième République, Georges Ohnet En 1826, le *Mariage de raison;* en 1885, *le Maître de forges.*

III

Un instant, le vaudeville, la pièce à couplets, la comédie de

mœurs purent se croire gravement atteints par une révolution qui parlait de tout bouleverser, qui, par pur hasard, se trouva coïncider avec la révolution politique de 1830, qui s'implantant là même où elle n'avait que faire, essaya de remplacer la vieille gaieté par les comédies historiques d'Ancelot et de Rozier, qui, courageusement, livra bataille, et quelle bataille! en pleine Comédie française. Non pas que le « romantisme » fût bien porté, non pas qu'il fût soutenu en haut lieu, mais il faisait un tapage infernal, avait pour lui les jeunes et les convaincus, représentait, en quelque sorte, une nouvelle poussée sociale; opposant à la satire, au grotesque, au grivois, l'empoignant, l'émouvant, les grandes passions humaines, les grandes tragédies historiques.



Fig. 249. — Théâtre-Français : Première représentation d'*Hernani* le 26 février 1830. — Vignette de Grandville pour *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale* (184[illegible]).

C'est la dernière scène, au moment où don Ruy Gomez s'écrie : « Morte ! je suis damné ! » Jérôme Paturot a [illegible] classique qui refuse de partager son enthousiasme.

Peu à peu, la curiosité poussant, tout le monde voulut aller voir un genre qui n'était point absolument nouveau, mais qui n'avait pas eu pour lui des auteurs et des interprètes comme ceux qui apparaissaient alors. Ce qui ne s'était pas présenté depuis les *Gluckistes* et les *Piccinistes,* des théâtres à drame, la Porte Saint-Martin, l'Ambigu, la Gaîté, et ceux qui, comme la Comédie-Française et l'Odéon, pouvaient momentanément répondre à cette qualification, se divisèrent en deux camps ennemis, allant jusqu'à donner le

spectacle de combats, dont la bataille d'Hernani, livrée en février 1830, restera le fait d'armes le plus caractéristique. Lutte véritablement curieuse qui mit en présence les deux plus grandes écoles littéraires du siècle, dont on connaît les péripéties et dont la physionomie doit être esquissée ici, parce qu'elle montre les attitudes bien différentes des deux publics qui composaient alors les salles des théâtres parisiens.

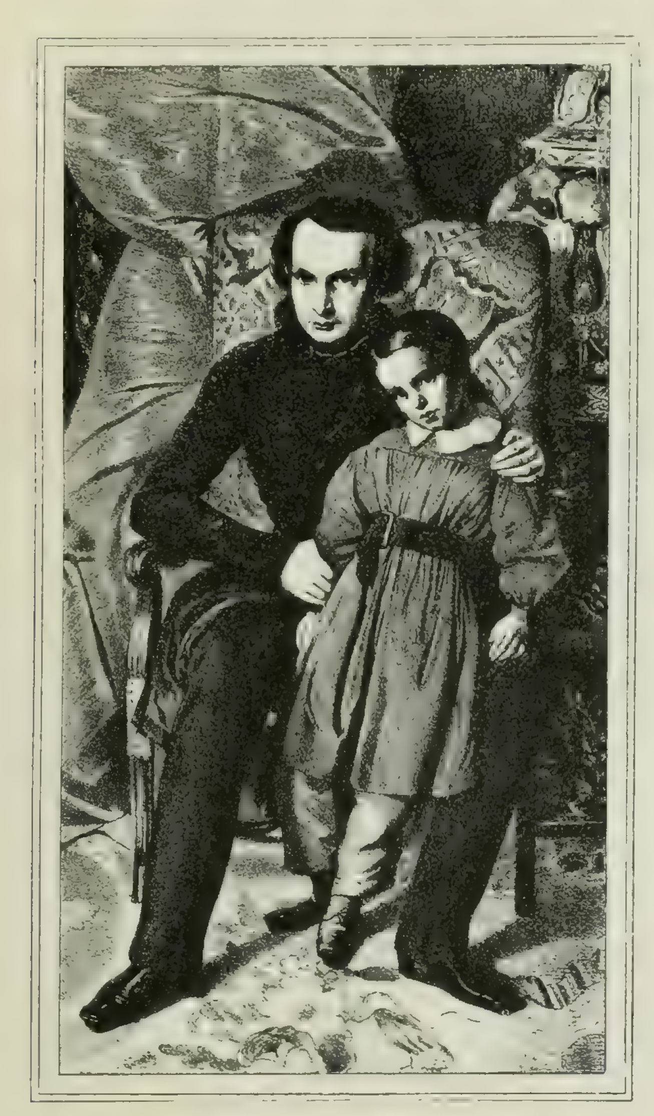


Fig. 250. — Victor Hugo (1802-1885) et son fils (Charles Hugo). — Portrait de De Chastillon, d'après une lithographie de Benjamin, publiée dans *Psyché* journal de modes. (Vers 1836.)

Ce tableau, M. Alfred Rambaud l'a tracé en quelques lignes d'une excellente couleur: « Aux conservateurs corrects, bien gantés, bien pensants, » dit l'auteur de la *Civilisation contemporaine en France* « qui se retranchaient armés de sifflets, dans les fauteuils de balcon et dans les premières loges, elle opposa un parterre de jeunes gens aux costumes étonnants, aux crinières mérovingiennes, aux têtes échevelées comme leurs idées, .

parmi lesquels s'étalait, comme le drapeau rouge d'une guerre sociale, le gilet écarlate de Théophile Gautier. *Les bourgeois aux mentons glabres*, virent avec effroi ces *tribus étranges*, ces *hordes de barbares,* ces *Huns du nouvel Attila,* campés dans la maison de Racine. Dans les cafés du quartier latin, dans les ateliers d'artistes, on demandait *trois cents Spartiates* décidés à mourir pour fermer aux *Philistins* les Thermopyles de l'art. On y parlait couramment d'exterminer l'*hydre du perruquisme;* on menaçait de couper les têtes pour avoir les perruques; on criait, « à la guillotine, *les genoux!* » Les conservateurs n'étaient pas moins enragés : Armand Carrel, libéral en politique, conservateur en littérature, comparait les héros d'Hernani a des échappés de Charenton.... Durant les représentations, c'étaient des scènes terribles. Sur les mêmes morceaux, sur les mêmes vers, à propos d'une césure déplacée, d'un rejet, — le suivant fit fureur dans les deux sens :

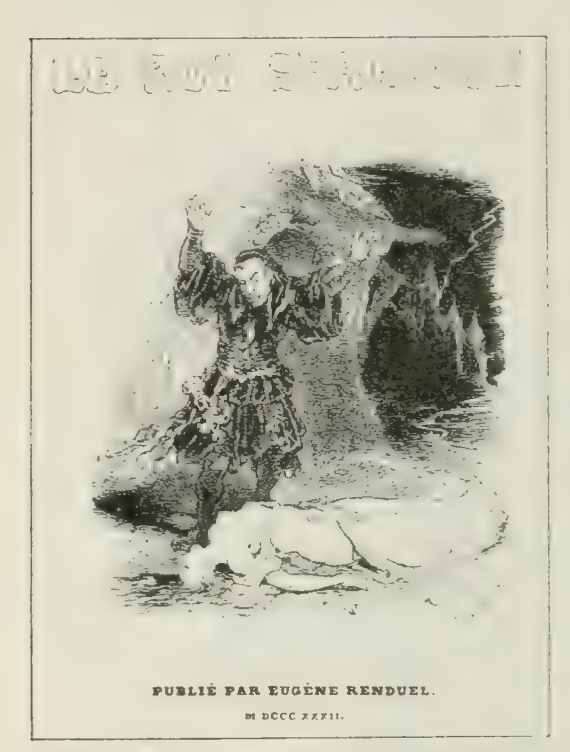


Fig. 251. — Titre du drame de Victor Hugo. *Le Roi s'amuse*.

* *Le Roi s'amuse* [illegible] en 1832 après [illegible] [illegible] la Comédie-Française le 22 novembre 1832.

Serait-ce déjà lui? C'est bien à l'escalier
Dérobé. . . . .

à propos d'une tirade, d'une épithète, sifflets et applaudissements se croisaient, étouffant la voix des acteurs. On sifflait, on applaudissait sans entendre. Il y eut quarante-cinq représentations, quarante-cinq combats. Chaque soir Mme Victor Hugo, qui n'osait

sortir de chez elle, demandait : « Est-on allé jusqu'au bout? »



Fig. 252. — Mlle Mars, de la Comédie-Française (1778-1847) : rôle de Betty dans la *Jeunesse d'Henri V*.

* Le chapeau à plume, la collerette, le corsage, la chemisette que Mlle Mars portait dans ce rôle eurent un tel succès que la mode s'en empara tout aussitôt, et l'on vit apparaître quantité de costumes « à la Betty ».

Le siècle comptera, quelquefois encore, des représentations houleuses : des pièces seront sifflées, des œuvres seront étouffées par pur

esprit de parti, lorsque la passion politique, intervenant malencontreusement là où elle n'a que faire, armera des sectaires et invoquera, tantôt la censure d'en haut, tantôt la censure d'en bas, — *Charlotte Corday* de Ponsard risquera, en 1850, de ne point affronter l'affiche pour avoir déplu à l'Assemblée nationale, *le Tartufe* sera sur le point d'être interdit en 1852; *Henriette Maréchal, Rabagas, Thermidor,* seront ainsi retirés de la scène, — mais on ne reverra jamais la grande lutte de 1830.

La bataille d'Hernani, tout en portant un coup au classicisme, devait habituer le public à reprendre le chemin du Théâtre-Français. Depuis la Restauration, en effet, le vide s'était fait autour de la maison de Molière, si brillante quelques années auparavant : les rares étrangers qui s'y glissaient par habitude revenaient désenchantés. En 1848, Charles Forster écrira : « Le théâtre est presque vide, quoique des chefs-d'œuvre soient annoncés, et quand enfin la toile est levée, c'est pour voir défiler une suite non interrompue des plus désespérantes médiocrités. »

Les vieux habitués, le parterre de l'Empire et de la Restauration, les magistrats, le barreau, le corps médical, les fonctionnaires, l'école littéraire officielle, c'est-à-dire tous ceux qui avaient assisté aux représentations caractéristiques d'autrefois, alors que Mlle Mars ornée de violettes bonapartistes excitait les transports de la vieille garde, alors que Mlle Mante, « blanche comme un lys, » faisait les délices des gardes du corps de Charles X, tenaient bon, mais l'élément jeune et, surtout, l'élément féminin, avaient abandonné peu à peu un théâtre où tout revêtait des allures solennelles, où les tragédies prétendaient s'éterniser, où la comédie, mutilée par la censure, ne produisait que des œuvres d'un ordre inférieur.

Certes, malgré 1830, malgré le drame, la tragédie aura encore des beaux jours, mais, si les partisans acharnés de ce genre crurent, un instant, à une restauration, le public, lui, ne s'y trompa point. Ce qu'il allait voir dans la *Lucrèce* de Ponsard, ce n'était nullement la tragédie, mais bien l'étrangeté d'un procédé antique débordant de romantisme; ce qui le portait à nouveau en foule aux tragédies

de Corneille ou de Racine ce n'était nullement *Cinna*, *Polyeucte*, *Andromaque*, *Bajazet*, même *Phèdre*, c'était la nouvelle interprète d'Émilie, de Pauline, d'Hermione, de Roxane, subitement mise à la mode par un feuilleton de Jules Janin, Rachel, qui restera populaire, qui dut, en quelque sorte, son existence à la sympathie d'un coréligionnaire, l'avocat Crémieux.



Fig. 253. — Rachel (1821-1858) en costume de Roxane, dans *Bajazet*. — D'après la lithographie originale de Devéria, pour les *Costumes et travestissements historiques* (Osterwald et Fonrouge).

* Le succès de Rachel dans *Bajazet* mit immédiatement à la mode le turban oriental, les manches à la turque, les vêtements brodés et soutachés.

Et, en effet, quand tout Paris eut défilé dans la salle du Théâtre-Français les critiques commencèrent à pleuvoir ; les salons reprochèrent à Rachel d'être éternellement Grecque ou Romaine. Si l'on était sous le charme de la femme, on avait assez de la tragédie. Et Rachel dût apparaître dans le répertoire contemporain afin que le public n'abandonnât point à nouveau la maison de Molière.

Mais, malgré cela, le théâtre n'était plus à la mode, et s'il faudra une direction réellement imbue de l'esprit moderne, comme fut celle d'Arsène Houssaye, pour que les burgraves de l'orchestre contre lesquels plus d'une satire avait été dirigée, se décident à désarmer, il faudra de même

un changement dans les idées, pour que la salle de la rue Richelieu soit définitivement adoptée par le monde.

Fait qui n'a pas été assez remarqué, les deux Empires remirent le Théâtre-Français en honneur; le premier, au commencement du siècle, taillant lui-même en plein dans la tragédie, donna au répertoire classique, l'éclat que l'on sait, le second continuant, reprenant l'œuvre de la génération de 1840, développa la comédie de mœurs, la comédie historique, la comédie proverbe. C'est même durant cette période que les petites pièces de Musset et les chefs-d'œuvre du genre historique, tels *Mademoiselle de Belle-Isle* d'Alexandre Dumas (1839) et *le Verre d'eau*, de Scribe (1842), rencontrèrent leurs plus grands succès. N'est-ce pas aussi pendant cette période, qu'apparurent Émile Augier et Octave Feuillet, dont les œuvres portant à la fois sur les hommes et sur les mœurs, devaient sans cesse mettre en parallèle la société nouvelle et les idées d'autrefois. Véritable théâtre élevé à la gloire de la famille, dans lequel — tout en notant discrètement travers et préjugés bourgeois — les qualités féminines, les amours sincères, la douce et réciproque affection, l'héroïsme du dévouement maternel se trouvent esquissés à larges et belles touches. Dès lors, le Théâtre-Français eut ses « jours » ; dès lors, il fit avec l'Opéra-Comique, concurrence



Fig. 254. — M. Arsène Houssaye, directeur de la Comédie-Française (1849-1857). — D'après la lithographie originale de Jean Gigoux.

au Gymnase; dès lors, il fut considéré, lui aussi, comme un théâtre-modèle pour les jeunes femmes et les jeunes filles.

Tandis que la bonne société cherchait ainsi à se constituer des



Fig. 255. — Octave Feuillet dans son cabinet de travail (1812-1890).
D'après une photographie de MM. Dornac et Cie. (*Monde illustré*, 3 janvier 1891.)

salles où elle fût bien chez elle, la classe moyenne, le peuple, les jeunes générations passionnées de littérature se portaient avec une prédilection marquée vers les théâtres de drame. Drame et comédie bourgeoise, les deux grandes manifestations du siècle au

point de vue des conceptions littéraires et des façons de comprendre le plaisir; les uns recherchant les émotions fortes, les effets terribles, les phrases ronflantes, les crimes sans fin, les autres ayant peine à admettre tout ce qui sort des règles du conventionnel et du *comme il faut.* A la classe bourgeoise les émotions dosées; le système du Palais-Royal, une série de petites pièces dans des notes différentes amenant graduellement au rire; ou le système du Gymnase, une pièce de résistance avec, pour ainsi dire, une sorte d'entrée en matière, le lever de rideau. Au peuple et aux jeunes romantiques une succession d'effets empoignants : non pas un drame, mais drames sur drames. Et le succès était à celui qui annonçait le programme le plus chargé. Les directeurs y allaient bon jeu bon argent : il n'était pas rare de voir le même jour *la Tour de Nesle* et *Lucrèce Borgia;* dix actes, neuf entr'actes.

« Si la Gaîté jouait dix actes de drame seulement, » dit M. Augustin Challamel, dans ses *Souvenirs d'un Hugolâtre*, « nous nous rabattions sur l'Ambigu qui en jouait onze, et, au besoin, sur la Porte-Saint-Martin, qui en jouait douze. Les heures de queue ne nous effrayaient pas, et nous oubliions de dîner lorsque nous avions la bonne fortune de pouvoir applaudir Frédérick Lemaître, à qui nous donnions le nom de « Talma du boulevard », ou M[me] Dorval interprétant, en compagnie de ce grand comédien, le mélodrame de *Trente ans ou la vie d'un joueur*, demeuré typique au théâtre. »

C'est le drame surtout qui fit naître ces queues fantastiques dont j'évoquais plus haut le souvenir. Paul de Kock, toujours si amusant et si véridique en ses *Petits Tableaux de mœurs*, nous a raconté les campagnes d'un bourgeois friand de ces sortes de spectacles : « Tel que vous me voyez, Madame », raconte son monsieur Basset, « j'ai eu un œil poché aux *Ruines de Babylone;* j'ai reçu un coup de poing sur la joue au *Chien de Montargis;* j'ai perdu mon chapeau au *Fils banni;* j'ai laissé un pan de mon habit à la *Pauvre Famille;* on m'a cassé une dent pour le *Mont-Sauvage*, et les *Deux Forçats* m'ont coûté un mouchoir; mais, c'est égal, je ne manque pas une première représentation de mélodrame. »

Ainsi donc, tandis que la bourgeoisie allait jouer dans les foyers la petite comédie du monde en assistant aux pièces de son répertoire favori, le peuple se laissait empoigner par le *mélodrame*, ce drame noir de meurtre, auquel il fallait le *tremolo* des violons accompagnant en sourdine les cris de l'innocence vaincue ou les râlements des vieillards succombant sous le poids de la destinée. « Dans ces salles, » dit un contemporain, « on entrait en curieux, on sortait en passionné; on ne s'appartenait plus, on eût volontiers sauté au cou du bon génie et pris une bonne lame de Tolède pour pourfendre le traître. » Le traître! ce n'était point un rôle facile, ce n'était point une sinécure. Le directeur de la Gaîté, engageant un acteur qui devait, par la suite, se faire une réputation dans le genre ténébreux, lui demandait, avant tout, s'il était solide, s'il se sentait de force à résister aux attaques de la foule. Dans la salle, les cris étouffaient quelquefois la voix du malheureux obligé, de par son rôle, à combattre la vertu; les interpellations se croisaient, les projectiles pleuvaient. Aux enfants qui allaient être enlevés, à la jeune première qui allait être traîtreusement égorgée, des voix criaient : « Méfiez-vous! » « Sauve-toi, la petite! » A la sortie, bagarres inexprimables; souvent la masse se portait sur le passage du traître. L'acteur Chilly raconte qu'après une représentation du *Juif-Errant*, à l'Ambigu, il se trouva ainsi, une fois, entouré de plus de deux cents spectateurs qui parlaient tout simplement de l'écharper. Nervosité, dont on a peine à se rendre compte à soixante ans de distance, qui finissait par entretenir dans les masses une irritabilité malsaine.



Fig. 256. — Frederick Lemaitre (1798-1876) dans *Ruy Blas* (1838). — D'après une gravure de Lorcay pour le *Guide dans les Théâtres* (1860).

Interprété par Frédérick Lemaître, le drame mouilla les yeux et les mouchoirs de toute une génération, la *Mère Coupable* obtint les mêmes honneurs lacrymatoires que *Misanthropie et Repentir* en 1804.

Du reste, le public s'inquiétait peu de la facture littéraire, de l' « écriture » ; ce qu'il lui fallait c'étaient des machines à spectacle, les gros mélodrames de Bouchardy, comme le *Sonneur de Saint-Paul,* le plus grand succès du boulevard, des pièces à combinaisons, aux interjections, aux cris, aux significatifs « nous sommes perdus », « il est trop tard », aux synonymes byroniens « Enfer! Damnation! » Succession d'œuvres qui figurent encore sur les répertoires de la fin du siècle, allant d'*Antony* (1831) et de *Latude ou trente-cinq ans de captivité* (1834) à la *Closerie des genêts* (1846) de Frédéric Soulié, au *Chiffonnier* (1847) de Félix Pyat. Le mouchoir d'*Antony* deviendra classique comme le mouchoir de *Tartufe :* les phrases terribles de Marguerite et de Buridan dans *la Tour de Nesle* lancées par Mlle Georges et Bocage resteront gravées dans tous les cerveaux.

Le public des théâtres « à crimes » ne devait pas faire un accueil moins favorable aux drames historiques mis à la mode par Victor Hugo et Alexandre Dumas, essayés par Casimir Delavigne et par Lamartine lui-même. Habitué aux types populaires, aux événements de la vie commune qu'on lui servait journellement, il se trouva flatté par cette subite apparition de personnages connus, de grands seigneurs et de grandes dames, de héros empanachés. Il se prit dès lors, d'un respect, d'une sympathie toute particulière pour les interprètes qui incarnaient « avec tant de noblesse » les figures illustres du passé : c'est de ce moment que date la réelle popularité de l'acteur parvenu, soixante ans après, à détrôner toutes les autres célébrités, devenu le point de mire de tous les regards et de toutes les curiosités.

Le drame historique a eu aussi son importance dans l'histoire du progrès au théâtre : c'est lui qui a renouvelé l'art de la mise en scène, qui a donné à la *couleur locale* toute l'importance qu'elle prendra par la suite, et que ne connurent point les époques antérieures. C'est lui qui a fait revivre les gens du moyen âge ou de la Renaissance dans leurs costumes, dans leur décor exact, amenant ces restitutions dont quelques-unes — telle « Théodora » avec la Constantinople de l'Empereur Justinien, avec son Hippodrome et son Palais impérial — resteront des modèles de couleur et de luxueuse interprétation, c'est

lui, enfin, qui a préparé ces merveilles dont profiteront les pièces à



Fig. 257. — Alexandre Dumas père (1803-1870), lithographie originale d'Achille Deveria. D'après l'épreuve appartenant à M. Alexandre Dumas fils.

grande figuration, lorsqu'elles nous donneront les monuments, les paysages, les types humains des civilisations disparues.

Après la comédie, après le drame, la féerie, justement, la pièce à tableaux, à grand spectacle, qui n'est point de création moderne. En 1806, tout Paris allait voir le *Pied de Mouton,* de Martinville, qui servira, par la suite, de modèle aux innombrables productions du genre fantastique, qui restera populaire et proverbial, comme les contes de la *Mère l'Oie.* Et depuis, l'engouement pour les pièces à changements, à jeux de trappes, ne se démentira jamais : *les Sept Châteaux du Diable*, *les Pilules du Diable, Rothomago, Cendrillon, la Chatte Blanche, le Pays de l'Or*, avec leurs *trucs* ingénieux, œuvre des décorateurs, des costumiers, des machinistes, attireront les mêmes foules, toujours éprises du merveilleux.

Au commencement du siècle, la féerie pure, c'est-à-dire les fées, les enchanteurs, les génies, la lutte des esprits à coups de talisman, puis les mimodrames équestres, et, à notre époque, la féerie-revue. Au commencement du siècle, cirque Franconi dans l'ancien jardin des Capucines (1800), cirque Olympique de la rue Mont-Thabor (1807) avec arène à l'antique, cirque Olympique du boulevard du Temple (1827), devenu, en 1833, Théâtre National, puis la Porte-Saint-Martin; à la fin du siècle, le Châtelet et la Gaîté, dans les nouvelles salles luxueusement construites par la ville de Paris, l'Hippodrome et toutes les arènes exotiques.

Des premières pantomimes chevaleresques empruntées à *Don Quichotte* et aux *Quatre Fils Aymon* l'Empire passa bien vite aux grandes cavalcades militaires : les *Français en Égypte,* la *Prise de la Corogne*, le *Pont de Lodi* recueillirent des applaudissements enthousiastes. Chaque soir, la foule se pressait aux barrières pour voir Bonaparte s'élançant en avant le drapeau tricolore en main; chaque soir, les anciens soldats des armées de la République, les grognards de l'Empereur venaient applaudir aux scènes dont ils avaient été les témoins, aux victoires dont ils étaient restés les héros.

Sous la Restauration, le mimodrame fantastique revint à la mode; l'*Incendie de Salins* (1825) qui, du reste, porta malheur au théâtre, incendié à son tour, l'année suivante, donna pour la première fois au public le spectacle d'une ville en feu. Comme Napoléon Ier,

Louis XVIII, impotent, eut la satisfaction d'avoir son petit triomphe, la *Prise du Trocadéro*, qui fit défiler dans le cirque, aux frais de la cassette royale, toute l'armée d'Espagne.

Avec le gouvernement de Juillet les pièces militaires reprirent le premier rang : alors on revit, comme dans un rêve, toute l'épopée Impériale, les généraux dans le cadre même de leurs triomphes, et le petit caporal, depuis l'école de Brienne jusqu'au trône occidental. Des acteurs se rendirent célèbres en jouant exclusivement le rôle du

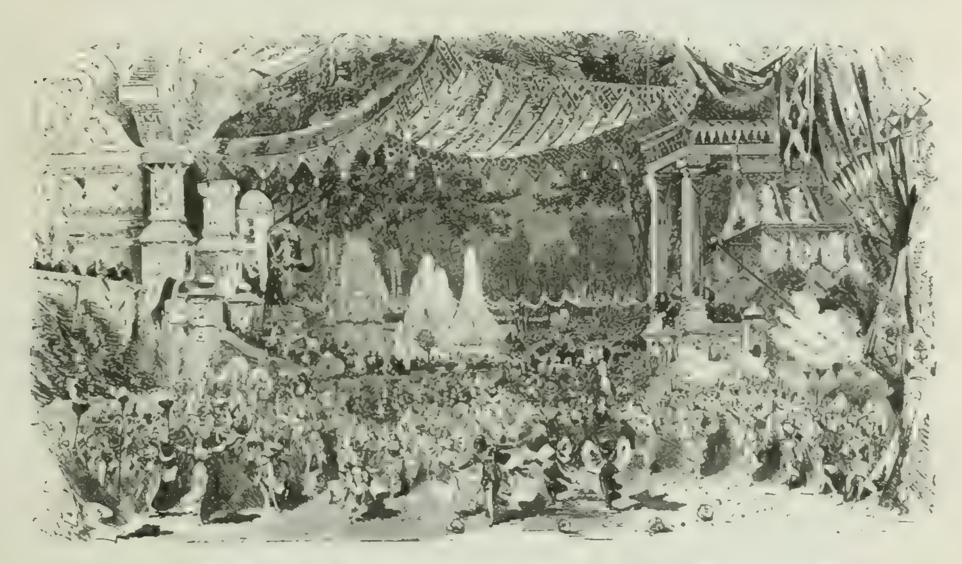


Fig. 258. — *Rothomago*, grande féerie en 25 tableaux, par MM. Clairville, Dennery et Albert Monnier, reprise au théâtre du Châtelet en 1877. Dessin de M. Scott dans le *Monde illustré*.

vainqueur d'Austerlitz. Tel un nommé Edmond, parvenu à un tel degré de ressemblance que les survivants des grandes batailles, en le voyant passer, faisaient le salut militaire, confondus devant cette apparition inattendue; Edmond qui servira de thème à la fameuse plaquette : *Non, il n'est pas mort!* Dans les théâtres du boulevard, c'était devenu un emploi, un rôle classé; on disait couramment : « faire les Napoléon », comme les Bobèche, ou les Déjazet.

Exhibant sur la scène des bataillons entiers, cavalerie, infanterie, artillerie, mettant aux prises armées françaises et armées étrangères, le cirque Olympique fut alors, bien réellement, l'Opéra du peuple. Aux

chœurs, aux danses, aux décors de l'Académie royale de Musique, il opposait ses hardiesses de mise en scène, ses canonnades, ses forteresses s'écroulant sous la mitraille, comme au *siège de Saragosse,* comme à l'*Assaut de la citadelle d'Anvers;* le bal du mariage de l'Empereur dans l'*Homme du Siècle,* la marche du *Cortège du Sacre,* l'arrivée triomphale dans l'*Empire et les Cent jours*, les cinquante tableaux de l'histoire impériale, défilant au grand complet avec *le Vétéran.* Et dans ce monument où l'on entretenait ainsi soigneusement le souvenir des victoires de l'Empire, où, déjà, les pièces coûtaient cent mille francs, où le beau monde ne venait point parce que ce n'était pas bon genre, parce que cela sentait à la fois la poudre et le peuple, les places se payaient de douze à quarante sous.

Du reste, théâtre tout à fait particulier qui, suivant la description qu'on va lire, n'était pas une scène ordinaire, mais un champ de bataille, un camp, où tout le monde montait la garde, revêtait le bonnet de police, où l'heure des répétitions était annoncée au tambour, où l'on ne trouvait pas toujours facilement des figurants pour faire les Autrichiens :

« La garde impériale, » dit Auguste Luchet dans *Paris Moderne* « est la Légion d'honneur du comparse de Franconi : un homme a servi pendant deux ans avec distinction, comme autrichien, anglais ou russe, il devient soldat français l'année suivante, avec perspective d'entrer dans la vieille garde un an plus tard. Un homme s'est mal conduit, il est venu ivre aux répétitions, il est insolent, querelleur, mauvais camarade, on ne lui inflige point une amende, on le met dans les Autrichiens : c'est le punir dix fois plus. Il ne faut pas les animer ces hommes, il ne faut pas les pousser au combat, il faut les modérer, les retenir; ils se blesseraient, ils se tueraient, si les chefs ne leur répétaient continuellement que tout cela n'est qu'un jeu. » Car ceux qui venaient ainsi tous les soirs livrer des simulacres de batailles, devant un public enthousiasmé, étaient des vétérans de l'armée impériale, ayant assisté aux combats qu'ils « figuraient ».

L'Hippodrome et les Cirques continueront ces représentations à

grand spectacle; le second Empire remettra en honneur les mimodrames militaires, et les féeries d'actualités, à son tour, il portera sur la scène les faits d'armes contemporains, la *bataille de Balaclava*, la *prise de Pékin* : il donnera même les premières représentations de fantasias arabes, mais le siècle ne reverra pas les représentations de l'ancien cirque Olympique. On aura des spectacles merveilleusement réglés, comme *Jeanne d'Arc*, comme *Skobeleff*, comme



Fig. 259. — Courses d'animaux à l'Hippodrome de Paris (alors situé barrière de l'Etoile) D'après un document de l'époque (Vers 1865).

Néron, on fera appel à tous les souvenirs de l'antiquité, aux légendes héroïques, aux grandes figures de l'étranger; jamais, à aucune période, les drames mimés ne revêtiront ce double caractère de représentation et de combat figuré. C'est pourquoi, lui aussi, le cirque Olympique a fait époque dans nos mœurs.

Par les Franconi, cette période a vu également se développer l'art équestre, apparaître les chevaux dansant et jouant la comédie, les animaux sauvages. Ce que l'on faisait faire jadis aux hommes seuls,

des éléphants, des lions, des tigres dressés et domptés sont venus l'exécuter dans l'arène du cirque Olympique. L'*éléphant du roi de Siam,* les *lions de Mysore*, véritable étonnement pour le public de 1836, alors peu habitué à ces exhibitions, — l'arrivée d'une girafe au Jardin des Plantes sous la Restauration avait été un événement — doivent être notés comme les premières tentatives d'un genre qui se popularisera par la suite, qui amènera des bêtes féroces sur tous les hippodromes, qui fera hurler des meutes de chiens, exhiber, comme au moyen âge, des cochons savants, courir des chameaux ou des singes, trotter de petits ânes, danser des ours; maladie exotique qui ira jusqu'à transformer certains théâtres en ménageries d'occasion. Telle scène qui avait commencé par Corneille ne devait-elle pas finir aux approches de 1830 avec un éléphant (l'Odéon).

Mimodrames et féeries ont aussi contribué à perfectionner les *trucs :* jadis on se contentait du changement à vue des décors; aujourd'hui, c'est la transformation à vue des personnages, apparaissant successivement au-dessus des nuées, au-dessous des eaux, au milieu des flammes; tantôt géants, tantôt nains. On les voit mis en pièces par des explosions de machines, par des accidents de chemins de fer, couchés à terre par la peste, couvrant les champs de bataille ou encore marchant la tête coupée; le drame n'est plus, comme autrefois, entre la vertu et le traître, mais entre les hommes et les éléments. Spectacles impressionnant les foules par leur grandeur et pour lesquels il a fallu toutes les ressources de la science moderne; feux de Bengale, reflets magiques, lumière électrique.

IV.

Me voici devant les théâtres de musique, grande ou petite. Ici la mode gouverne, ici la mode prononce des arrêts sans appel. Dans les théâtres de genre on est conduit avant tout par la recherche du plaisir; sur les scènes subventionnées on se montrera quand le bon ton l'exigera. L'Opéra, l'Opéra Italien, l'Opéra-Comique se partageront ainsi le goût du public.

Combien dédaigneux furent les chroniqueurs et les journaux de la Restauration pour la musique en général, pour l'Académie royale de Musique en particulier. « L'on peut toujours s'en occuper, » déclarait notre bon *Provincial à Paris,* d'habitude moins acerbe, « ne fût-ce que pour en rire. La haute société tient encore à ce spectacle si pompeux, bien plutôt par étiquette que par goût : il y a des dames qui vont à l'Opéra à peu près comme leurs aïeules allaient au sermon, pour s'y faire voir. » Et les quolibets de pleuvoir contre les ballets soporifiques, contre les poèmes insignifiants, contre les partitions sans couleur, contre la salle de la rue Le Peletier (1820) richement dorée, « trop vaste pour le nombre des curieux que le spectacle attire; trop petite deux ou trois fois par an, les jours de *spectacles gratis.* » Les balcons à dix francs, rendez-vous des amateurs de la vieille roche, étaient considérés exorbitants de prix; lui-même le parterre à trois francs soixante, donnait lieu à des critiques.

Du reste l'Opéra, durant les dix années du premier Empire, ce fut la danse — en ce laps de temps on vit apparaître autant de ballets que d'œuvres musicales — la danse, personnifiée par les danseurs et non par les danseuses, fait d'autant plus caractéristique qu'il ne se présentera pas à nouveau dans l'histoire. Le danseur, oiseau rare, idéal de la foule, qui amena des tournois entre Duport et Vestris, les deux célébrités chorégraphiques du moment, qui passionna la foule, qui fit noircir bien du papier. N'est-ce pas à cette rivalité que l'on doit la *Danse* de Berchoux, dont les badinages poétiques poursuivront toutes les manies du jour; n'est-ce pas elle qui nous donnera les premières caricatures d'Eugène Delacroix? Donc l'Opéra c'était Vestris et Duport, Vestris surtout, fils *dou diou de la danse*, ainsi portraituré par Berchoux :

Ses mollets à grands coups se heurtaient en huit temps,
Et bientôt élançant une jambe intrépide,
Il décrivait un cercle élégant et rapide.

La danse était tout : chant et musique se contentaient de figurer

comme accessoires. Inauguré le 10 juillet 1804 par un opéra en cinq actes, *Ossian ou les Bardes*, qui eut un grand retentissement, le répertoire chantant de l'Empire devait être archaïque et pompeux. Ce furent des œuvres ossianesques, gaëliques, — un genre qui, depuis les traductions de Letourneur, allumait l'enthousiasme de tous les artistes, — des opéras-cantate, souvent à la louange du maître comme ce *Triomphe de Trajan* de Lesueur, avec les rimes froides et correctes de M. Esmenard, qui remplit le plancher de l'Opéra d'un monde de chevaux et de figurants, dont la mise en scène atteignit 170,000 francs, chiffre considérable pour l'époque et qui ne sera pas souvent dépassé. Seule, *la Vestale* de Spontini, avec ses grandes inspirations mélodiques, avec sa marche du supplice, attira la foule et laissa, pour un instant, les danses à l'arrière-plan.

Sous la Restauration, le genre champêtre et mythologique prévalut là comme partout. Au milieu de mièvreries sans nom, de ballets et de cantates aux allusions flatteuses pour le pouvoir, apparut *le Carnaval de Venise* de Kreutzer qui agita toutes les guitares, qui, pendant cinquante ans, devait se prêter à toutes les variations, à toutes les fantaisies imaginables.

Enfin Rossini vint! Rossini que les critiques du jour accusaient de vouloir faire une « espèce de révolution en musique », Rossini qui devait, en effet, renouveler le vieux fond mélodique, qui amènera toute la pléiade du répertoire romantique, les Auber, les Hérold, les Meyerbeer, les Donizetti, les Halévy.

A l'Opéra si froid du premier Empire, quelque peu vieillot de la Restauration, allait succéder un Opéra rajeuni, sous l'habile direction du Dr Véron, nommé directeur-entrepreneur, un Opéra à la fois brillant et populaire, dont la bourgeoisie victorieuse, toute fière de se montrer là où elle allait peu autrefois, fit son Versailles, où elle accourut en foule prendre la place des grands seigneurs. On avait eu soin de modifier la salle à son intention, en multipliant les loges de quatre places, en augmentant ces fameuses loges à salons dites loges *omnibus*, visant ainsi, à la fois, la fa-

mille et l'esprit nouveau qui tendait à appliquer aux plaisirs les idées d'association déjà popularisées par les clubs.

Alors l'Opéra devint réellement à la mode : plus d'une jeune femme, dit le D[r] Véron, commença sa réputation de femme du beau monde dans une avant-scène ou dans une des loges les plus en vue; la jeunesse et la littérature, les viveurs ne manquaient pas de se montrer, chaque soir, soit à l'orchestre, soit dans une loge attitrée, surtout dans les coulisses.



Fig. 260. — Opéra : Fin du premier acte de *la Juive* (1835). – Le cortège de l'empereur Sigismond. D'après une lithographie de Louis Boulanger pour *l'Artiste*.

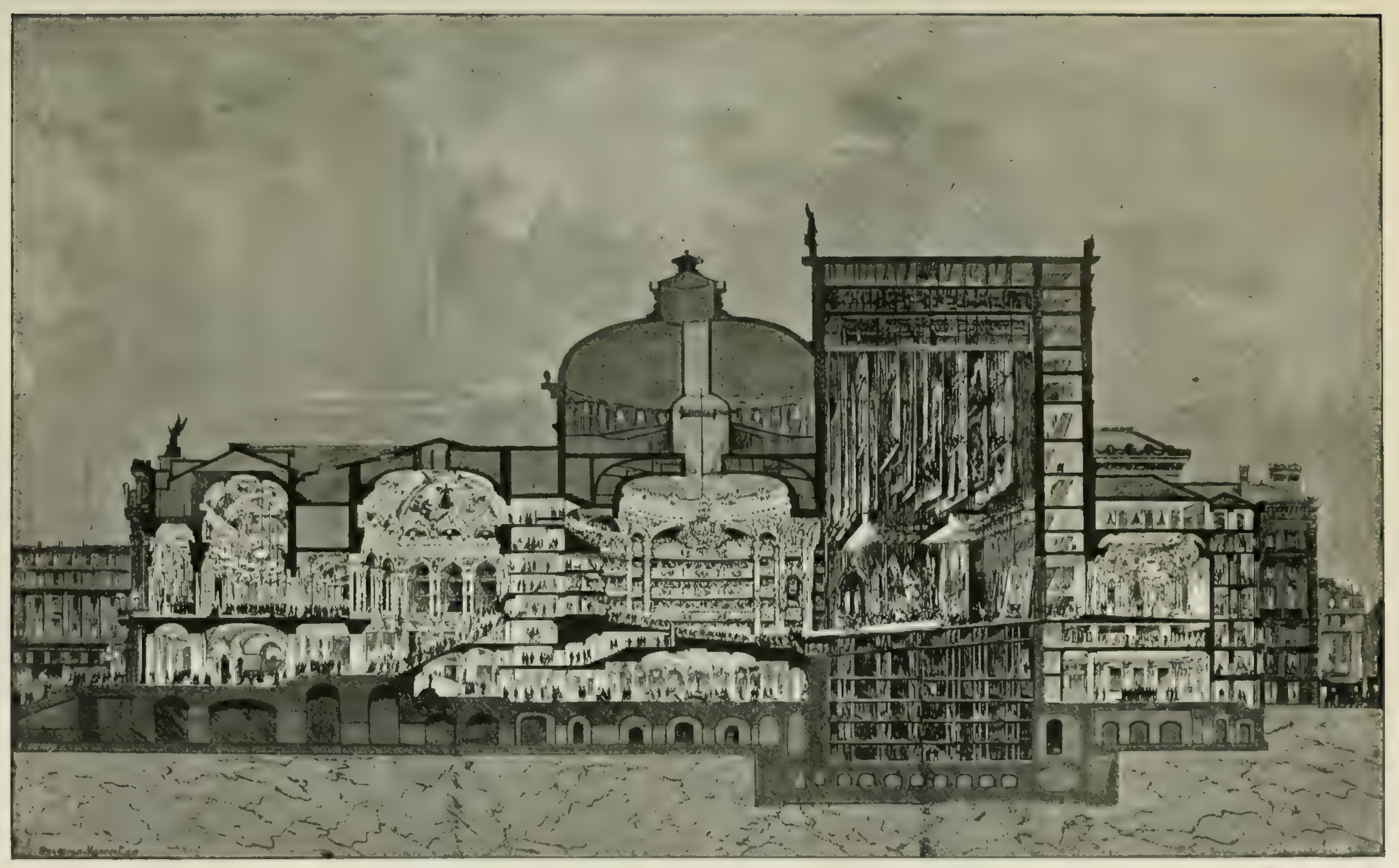
Alors, apparut ce qui n'existait pour ainsi dire pas, auparavant, le livret, qui trouva en Scribe le fournisseur breveté des opéras et des opéras-comiques, le livret se mariant à la musique, offrant une action dramatique; alors, défilèrent les partitions et les poèmes mettant en jeu les passions humaines et les intérêts historiques, aux chœurs actifs, aux situations habilement préparées, captivant par la variété des décors, des costumes, des cortèges, charmant à la fois les yeux et les oreilles. De 1825 à 1840 se développa ainsi le procédé qui devait triompher jusqu'aux abords de 1880.

Alors vinrent ce qu'on a pu appeler, avec quelque raison, les grandes premières, véritables solennités qui virent affluer jusqu'à des étrangers venus de contrées éloignées, — *La Muette de Portici* (29 février 1828) qui intéressa par son rôle muet, qui impressionna par son allure révolutionnaire, qui durant tout le gouvernement de Juillet, ne pourra être jouée que tronquée, c'est-à-dire avec la suppression du dernier acte dans lequel le peuple était vaincu; — *Guillaume Tell* (3 août 1829) accueilli froidement à cause du peu d'intérêt du poème, du manque de variété des tableaux, que le trio du Grütli devait vite populariser; — *Robert le Diable* (21 novembre 1831) avec son moyen âge de circonstance, avec la scène des nonnes sortant de leurs tombeaux dont le succès fut prodigieux; — *La Sylphide* (13 mars 1832) avec ses nombreux vols aériens qui restera le modèle de la féerie dansée, qui valut à Mlle Taglioni sa réputation, qui donna son nom à des toilettes, à des entremets, à des journaux de modes, à des images, à des découpures; — *Le Bal masqué* (1833) dont le divertissement final fit époque dans les fastes de la danse carnavalesque; — *La Juive* (23 février 1835) avec la troupe admirable alors constituée par le Dr Véron, Nourrit, Levasseur, Lafont, Derivis, Massol, Mlle Falcon, Mme Dorus-Gras, qui ne réussit que par le talent hors ligne des interprètes, par la magnificence de la mise en scène, par le cortège de l'empereur Sigismond, mais dont le dénouement, faisant bouillir la Juive dans une chaudière au lieu de la montrer sur le bûcher classique, déplut tout particulièrement au public; — *Les Huguenots* (29 février 1836) dont la bénédiction des poignards pro-



Fig. 261. — Faure dans *Hamlet* (1868). — D'après une lithographie de l'époque.

* On avait donné la 100e d'*Hamlet* le soir où l'Opéra de la rue Le Peletier brûla (28 octobre 1873).



Grand Hôtel. Perron de la façade. — Loggia. Premier vestibule. — Grand foyer. Grand vestib. — Avant foyer. Contrôle. — Grand escalier. Fontaine de la Pythonisse. — Corridor des loges. — Amphit. 1res Loges à salon. — Amphit. Corridor du parterre. Entrée des abonnés. — Salle. Rotonde. — Loge du chef de l'État. Orchestre. — Les grils. Décoration au levage. Scène. Dessous. — Escaliers de sorties. — Foyer de la danse. Salle du corps de ballet. Salle d'études des choristes. — Couloirs et Administ. Loges. — Cour et porte sur le boulev. Haussmann.

Le nouvel Opéra de Paris. — Coupe longitudinale du monument. — Dessin de Deroy (*Monde illustré*, 6 février 1875).

duisit une impression considérable; — *La Favorite* (2 décembre 1840), d'abord froidement accueillie malgré le talent de Mme Stoltz, dont certain duo fera le tour du monde, qui, par la suite, obtiendra les plus grosses recettes de l'Opéra; — *Le Prophète* (19 avril 1849) qui fit sensation avec son ballet des patineurs; — *Le Trouvère* (12 janvier 1857) dont tous les pianos et tous les gosiers serinèrent le

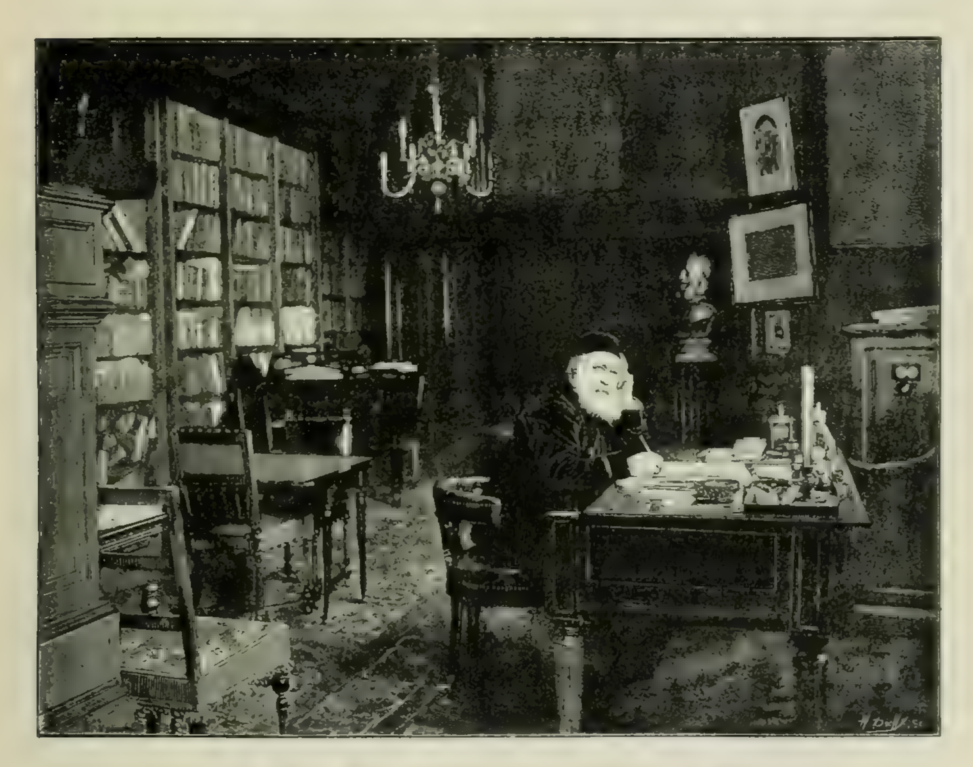


Fig. 262. — M. Charles Gounod, dans son cabinet de travail.
D'après une photographie de MM. Dornac et Cie (*Monde illustré*, 6 sept. 1890).

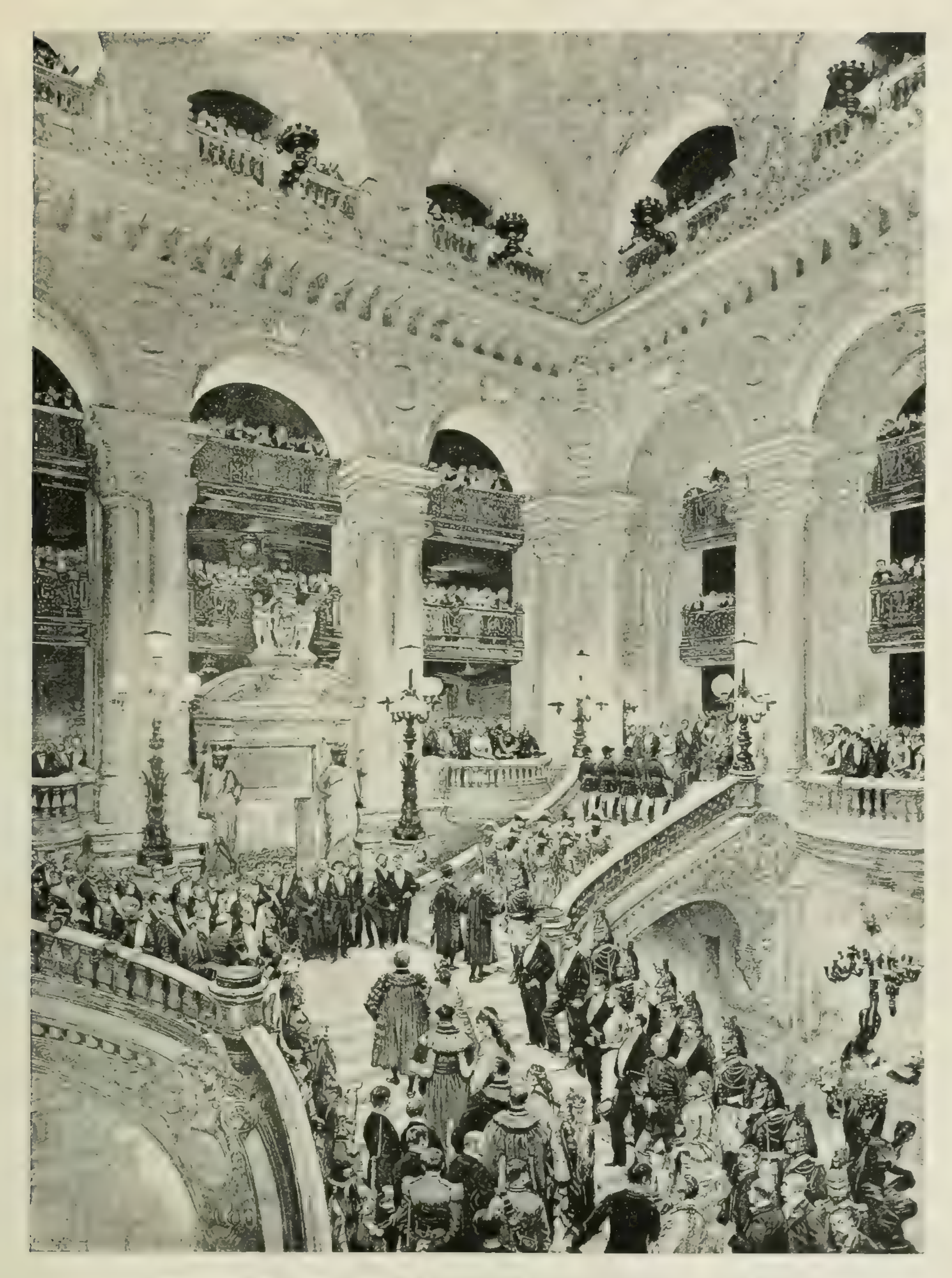
Miserere; — L'*Africaine* (28 avril 1865) avec Faure et Mme Marie Sasse, représentée cent fois dans le cours de la première année, ce qui ne s'était jamais vu, qui, avec son chœur des évêques, avec son vaisseau manœuvrant, avec ses seize mesures d'unisson de tous les instruments à cordes intéressa, empoigna, transporta l'auditoire.

Depuis 1830, malgré des fortunes diverses, l'Opéra n'a pas cessé d'être à la mode. Sous le second Empire, son balcon éclipsera les

splendeurs d'autrefois, le gaz miroitant se reflètera en mille cascades dans les parures diamantées des femmes ; le bon genre voudra qu'on aille applaudir la Cruvelli, Roger, Faure, le type idéal du chanteur au dix-neuvième siècle. En 1868, *Hamlet* avec son dramatique macabre, avec la poétique figure de Nilsson; en 1869, *Faust*, toujours populaire par sa valse, qui devait faire de Gounod, l'idole des femmes de cette période, l'incarnation la plus haute de la musique française. Entre deux, il est vrai, était venu le *Tannhæuser* (13 mars 1861), imposé à la direction par la cour des Tuileries voulant, elle-même, être agréable à une ambassadrice ; le *Tannhæuser* qui, après avoir stupéfié le public, provoqué le fou rire dans la salle, — ce fut pour la musique, *la bataille d'Hernani* de la littérature, — devait, vingt-cinq ans plus tard, amener le triomphe de la nouvelle école musicale avec *Sigurd*, de Reyer. Alors, dernière passion du siècle, les mondaines esthétisées abandonneront leur loge à l'Opéra, ne se montrant qu'à certains concerts, église officielle du « wagnérisme », et entreprendront de véritables pèlerinages vers la ville sainte, Bayreuth, pour applaudir aux mystères de la *Tétralogie,* à la chevauchée de la « Walkyrie. »

Dans l'art de la mise en scène l'Opéra tient une place considérable. Le premier, il a inauguré le gaz dans les coulisses, soit dans des boîtes fermées placées dans les cintres, tel l'effet du *clair de lune* à la scène du cloître de *Robert le Diable*, — soit sur des portants, soit sur des rampes cachées sous les frises; le premier, il a amené l'eau sur le théâtre pour la faire se jouer en jets et en cascades; le premier, il a donné à la pyrotechnie son développement actuel. Et sous le pinceau habile de ses artistes les décors, jadis bien imparfaits, sont devenus œuvres d'art.

Enfin, l'Opéra marquera encore profondément dans l'histoire du siècle par la construction de la merveilleuse salle ouverte le 5 janvier 1875, montagne de marbre, de porphyre et de bronze, fastueuse accumulation de pierres de prix, le plus grand et le plus luxueux théâtre du monde dont la construction a demandé quinze années et a coûté 36 millions. Du reste, depuis la lyre extérieure qui cou-



Inauguration du nouvel Opéra le 5 janvier 1875. Arrivée du cortège du Lord-Maire.
Tableau d'Edouard Detaille. — (Photog. de MM. Boussod, Valadon et Cie.)

* Dans la première loggia on voit le maréchal de Mac-Mahon, Président de la République, et la duchesse de Magenta, entourés de leur maison civile et militaire. Au premier rang des personnages debout, sur le devant, l'architecte de l'Opéra, M. Ch. Garnier. De chaque côté de l'escalier, des gardes en grande tenue formant la haie.

ronne son sommet jusqu'aux plus petits détails de l'intérieur scintillant d'or, rayonnant de mosaïques vénitiennes, tout un musée de peintures, de bustes, de statues, offrant au public 2.156 places et pouvant avec les cordages de sa machinerie couvrir l'espace de Paris à Caen.

C'est la Restauration qui mit à la mode le goût pour la musique italienne, ce goût qui devait, bien vite, dégénérer en passion, qui devait créer le *dilettante,* personnage inconnu aux siècles précédents, dont la manie était ainsi spirituellement raillée dès 1826 par le *Petit Magasin des Modes :*

Tous les noms en *I.*
Ont pour moi mille charmes :
Je suis *attendri*
Quand on nomme *Cinti.*
Fiers *dilettanti*,
Nous versons bien des larmes,
Si *Pellegrini*
Chante avec *Monbelli!*
A dîner *ravi*
Quand sa table est servie,
Je vais chez *Biffi*
Pour son *macaroni.*
Le soir chez *Véry*
J'entre, par fantaisie,
Manger ses *rôtis*
En buvant son *Chablis.*
Si chez *Tortoni*
Je fais une partie,
Au café *Hardy*
Ma soirée est finie :
Je rentre *ravi*
Au quartier *Bétizi.*

Contre l'anglomanie la caricature avait sévi; contre l'italomanie ce furent nombre de satires rimées dans les petits journaux.

En fait, il semblait que la société d'alors éprouvât le besoin d'avoir un théâtre de musique plus à elle, plus fermé, n'ayant pas derrière lui le passé des hymnes de la Révolution et des cantates de l'Empire. Entrons dans la salle des Italiens en 1825, dans cette salle Louvois qui avait eu pour principal ornement, à l'origine, (1815-1817) la fameuse Mme Catalani, la première qui ait fait entendre aux oreilles

parisiennes les points d'orgue prodigieux, les pluies de notes et de roulades et autres tours de force de larynx, dans cette salle qui vit commencer l'*âge d'or* du dilettantisme, dans cette salle, où, pour me servir du mot de Lœve-Weimar, il n'y avait pas de *claque* mais une *clique.* « Le silence y est de rigueur, » dit un visiteur, « la perte d'une note est sentie à la ronde, c'est une calamité publique. A l'Académie Royale de Musique on semble dire : autant de gagné, et l'on ne se tait que pendant la danse. A l'Opéra italien les habitués se connaissent et se cherchent; l'inquiétude est grande alors qu'on n'aperçoit pas à sa place tel amateur sexagénaire, autant vaudrait qu'il manquât un des premiers exécutants de l'orchestre, ou qu'on vînt annoncer l'enrouement subit de la cantatrice en renom. » Là brillèrent les toilettes et les diamants; là on vint applaudir toutes les grandes étoiles, Mesdames Sontag et Malibran, deux véritables astres de grâce, de mélodie et de beauté, Mme Pasta, Mme Alboni, la reine des gammes et des roulades, Sophie Cruvelli, Garcia, le modèle des ténors, le *Don Juan* idéal, Rubini surnommé le roi du chant, Lablache devenu populaire, Tamburini, Pisaroni; là on se posa réellement en raffiné, en savant appréciateur du métier et des beautés de l'art étranger. N'est-ce pas l'époque où il était également bien porté de se montrer au Théâtre anglais, salle dont l'existence fut éphémère.

Aux Italiens, alors dans la salle Ventadour, que fréquentèrent la noblesse et les étrangers, la bourgeoisie de Louis-Philippe avait préféré le Scribe en musique, le Scribe en comédie, mais le second Empire vit revenir cet exotisme de haute fantaisie, et ces habitudes de petite chapelle. N'est-ce pas à cette époque que la sortie des Italiens, tant de fois crayonnée par Marcelin avec son éblouissement de satin, de dentelles et de bijoux, devint le spectacle parisien par excellence! Dans *La Vie élégante à Paris* (1858), le baron de Mortemart-Boisse rappelait les principes de 1825 : « Pendant ce qu'on appelle l'*aria*, » écrit-il, « ne soufflez mot; retenez même votre haleine, *si cela ne vous gêne pas trop*. Si, la toile étant levée et les acteurs en scène, vos aimables compagnes vous questionnent, répondez d'un seul mot bien bas. » Le théâtre transformé en église, et il est à remarquer que l'exotisme

musical aura à toutes les époques un caractère identique : trente ans après, le même silence, la même immobilité seront exigés par les « wagnériens ». Avec les *Amants de Vérone* cela devint du fanatisme, les femmes se pâmèrent au seul nom de Mario, de la Ristori, ou de la Frezzolini, et tout ce que le génie italien renferme d'élan, de rythme, de mélodie, se trouva incarné dans la Patti, jusqu'au jour où, sin-

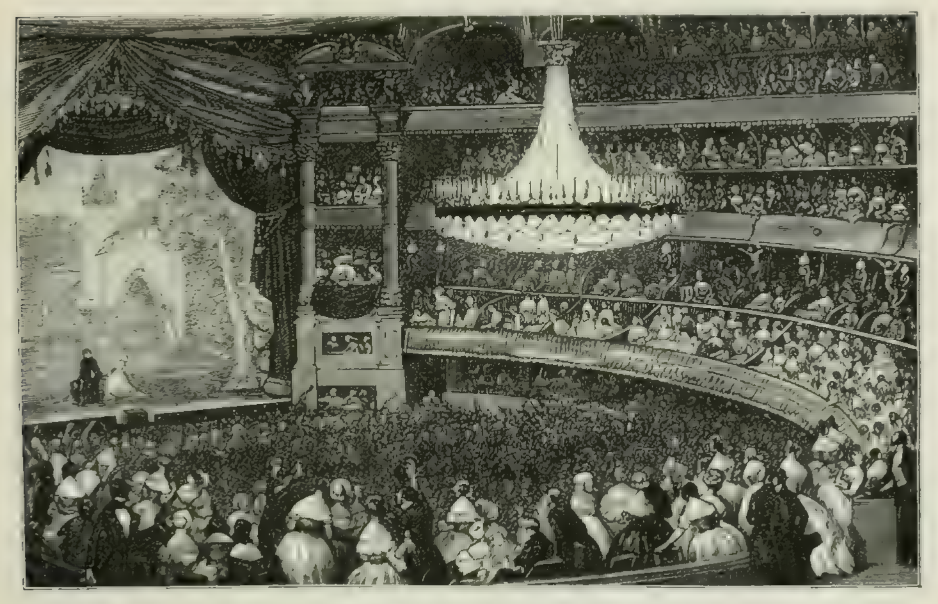


Fig. 263. — La salle Ventadour (Théâtre-Italien), en 1843. — D'après un dessin d'Eugène Lami.

* La salle Ventadour, près du passage Choiseul, construite primitivement pour l'Opéra-Comique (1829), avant de devenir le Théâtre-Italien, en 1841, avait été occupée par un Théâtre-Nautique (1833) consacré spécialement à des effets d'eau, — le plancher de la scène avait été transformé en cuve — puis par le Théâtre de la Renaissance (1838). En 1874, l'Opéra vint y chercher un refuge. Le Théâtre-Italien où l'on ne chanta jamais que trois fois par semaine durant six mois de l'année, disparut définitivement en 1875. Depuis, la salle Ventadour a été transformée en un établissement de crédit public. On essaya, mais en vain, de faire revivre les Italiens en 1883, place du Châtelet.

gulière fin, le Théâtre-Italien démodé, abandonné par le public élégant de la troisième République, se métamorphosa en banque.

Autres passions, autres époques; l'opéra-comique, l'opéra lyrique, l'opérette.

L'opéra-comique, par les uns considéré comme l'expression du génie musical français, une sorte de « Gymnase » de la musique; pour les autres, genre bâtard et mesquin. En fait, c'est la Restauration et le gouvernement de Juillet, l'époque de Nicolo et de Boïeldieu, d'Hérold et d'Auber, l'époque où tous les salons roucou-

laient les *plaintes de Marie Stuart*, le fameux *Plaisir d'Amour* de Martini, la romance de *Joconde*, le duo du *Prisonnier* de Della-Maria ; l'époque de *La Dame Blanche* (1825), le plus grand succès théâtral,



Fig. 264. — A la gloire de Jacques Offenbach. — Composition d'Édouard Detaille exécutée pour l'inauguration du buste d'Offenbach à Saint-Germain, sculpté par Franceschi (juillet 1881).

* Les personnages ici figurés personnifient les principales créations d'Offenbach.

du *Pré-aux-Clercs* (1832), du *Châlet* (1834), du *Postillon de Lonjumeau* (1836). — La *Dame Blanche*, toujours populaire, ne devait-elle pas prêter son nom à des omnibus, servir d'enseigne à un ma-

gasin, faire naître romans et journaux, donner naissance à un jeu, influer sur les modes, et finir par se voir sur les prospectus d'une agence de mariage!

Mais l'Opéra-Comique, théâtre de société, a droit aussi à quelques souvenirs. C'est lui, en effet, qui inaugura, en 1840, les fauteuils destinés à remplacer les stalles d'autrefois, fauteuils qui donnèrent lieu à de piquantes critiques. « En entrant, » dit un contemporain, « on



Fig. 265. — Théâtre des Fleurs, au Pré-Catelan, vers 1860. — D'après une gravure de l'époque.

croirait voir des invalides amputés d'un bras, car chaque fauteuil n'en aura qu'un. Ce bras sera en l'air, isolé, sans appui sur le siège. Il faudra n'être jamais fatigué que d'un bras. » Comme l'Opéra, il eut sa galerie et ses loges à salon, avec un cordon de sonnette, innovation qui fit également pleuvoir les satires rimées. Que faut-il en conclure? sinon que, déjà, les théâtres luttaient entre eux et cherchaient à attirer le public par des commodités nouvelles.

L'opéra lyrique, œuvre de dilettantisme qui trouvera le succès dans le gosier de quelques célébrités du chant, où le ténor Capoul sera, pour les jeunes filles et les femmes du second Empire, le bel Henri de la Restauration.

L'opérette, c'est la comédie, c'est la satire en musique, c'est la folie lyrique; produit de l'esprit gaulois et de la gouaillerie parisienne, trouvé par un Allemand, Offenbach. L'opérette, c'est *Orphée aux Enfers* (1859), *La Belle Hélène* (1864), *La Vie Parisienne* (1867), *La Grande Duchesse de Gérolstein* (1867), calembredaines et cascades s'attaquant à la fois aux dieux de l'Olympe et aux mœurs du jour, visant les personnages et les choses de l'actualité sous le couvert de créations imaginaires. Genre né d'un milieu spécial qui personnifie l'état des esprits à une époque, qui se perpétuera pendant un certain temps, qui produira les comédiens chantant avec des gestes exubérants, avec des déhanchements clownesques, et des comédiennes — telle Judic — chantant avec leurs yeux et leurs sourires. Genre éminemment gai, qui, pendant un instant, captivera les viveurs, ensorcellera l'étranger, couvrira Paris et les cités provinciales de théâtres spéciaux : *Bouffes Parisiens* (1860), *Délassements-Comiques, Menus-Plaisirs, Folies Marigny,* au balcon et aux loges rivalisant d'élégance avec les grandes scènes.

Mais, avec la fin du siècle, tous ces genres paraissent vouloir se modifier, revenir à leurs origines. « Déjà à certains indices, » dit M. Albert Soubies (*Histoire de l'Opéra-Comique*) « on reconnaît que l'opéra-comique se rapproche visiblement de l'opéra et s'éloigne de plus en plus du type primitif, la comédie musicale. » De plus en plus, également, l'opérette tend à perdre son caractère de satire, de folie, et à remettre en honneur l'opéra-comique. Telle *La Petite Mariée* et la plupart des productions de Lecocq.

De la scène, le vaudeville, la chanson, la chansonnette, les petites opérettes en un acte ont peu à peu gagné, ce qu'on appelait encore en 1860 le « café-chantant », ce qui s'intitule pompeusement aujourd'hui « café-concert ». Aux côtés des théâtres se sont ainsi élevées, d'abord des estrades en plein vent, puis des salles également closes, lesquelles ont revêtu de plus en plus le caractère scénique. Peu répandu vers 1840, ce genre a fini par doter Paris et la province d'établissements de toutes sortes, mélangeant le sérieux et le léger, popularisant les grands airs et les duos des opéras, les romances

plaintives et les romances à roulades, opposant la chanson patriotique, la chanson d'actualité politique aux chansonnettes comiques; ici, des choses banales et courantes, les imitations de types et d'accents, les charges de personnages connus; là, les chansonnettes philosophiques à la grande allure, à la sensibilité communicative; immense répertoire allant de la simple pantomime aux revues d'actualité, qui créera des artistes comme Darcier, qui donnera naissance à plus d'une étoile.

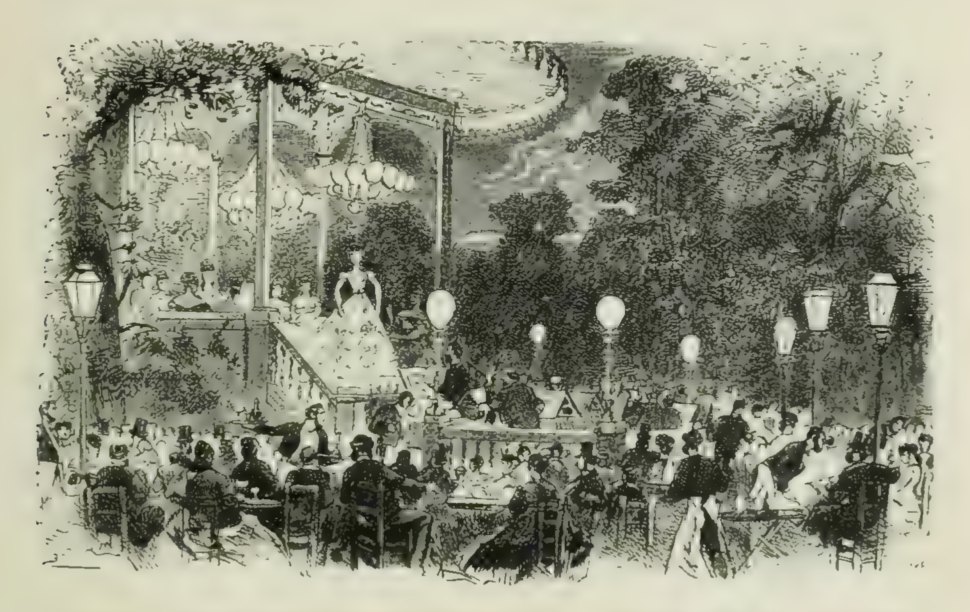


Fig. 266. — Un café-concert aux Champs-Elysées, en 1867. — Dessin d'Ed. Morin pour *Paris-Guide*.

Peu à peu les cafés-concerts d'été sont entrés dans les mœurs, s'adressant à un public plus élevé que les concerts d'hiver. Sous le second Empire une tentative originale, qui ne s'est point encore renouvelée, sera faite pour créer ainsi en plein air un véritable théâtre, le *Théâtre des Fleurs*, au Pré-Catelan, où s'élevaient — luxe suprême — deux chalets rustiques, faisant office d'avant-scènes. Quelle que soit sa forme actuelle, le café-concert est l'héritier direct de la chanson, jadis reléguée au Caveau et dans les sociétés similaires, à la fin du siècle s'épandant partout : les flonflons qui, depuis bientôt cent ans, servent de thème aux mêmes éternelles gaudrioles

arrangées suivant l'esprit du moment, après avoir distrait l'ouvrier dans ses heures de repos, après avoir égayé l'atelier, ont conquis ainsi leurs lettres de noblesse. En 1890, les femmes du plus grand monde, continuant la tradition du second Empire, iront entendre et feront venir chez elles, les reines des cafés-concerts.

V.

Après le chant, la musique instrumentale, les concerts classiques; d'abord ceux de la Chapelle Royale, sous Charles X, où domina le courant religieux, où s'exécutèrent nombre de messes et de motets au Saint-Sacrement, puis les concerts du Conservatoire créés en 1828, auxquels s'abonnèrent les mondaines, qui popularisèrent le répertoire et les noms allemands, qui mirent en évidence Beethoven considéré jusqu'alors comme une espèce de métaphysicien, aussi indéchiffrable pour la génération de 1830 que le sera Wagner pour la génération de 1860, qui répétèrent à satiété tout le répertoire symphonique de Mozart, de Weber, de Haydn, de Hændel. Musique restreinte, public restreint. Par la suite, d'autres sociétés symphoniques se créeront; aucune n'atteindra à la perfection instrumentale du Conservatoire.

Et la passion de la musique se développant toujours, des salles s'ouvriront, ici, pour les virtuoses en renom, pour les solistes, pour les chanteurs; là, pour des séances consacrées spécialement à l'exécution de quatuors, de trios, de sonates. Ici, les pianistes; là, la musique de chambre; accords symphoniques, exercices mélodiques d'une prestigieuse habileté. Ici, le piano dans son unité; là, l'union du violon, du violoncelle, de l'alto, du piano. Depuis 1830, Paris verra ainsi défiler, en des séances d'apparat, nombre de véritables équilibristes sur la chanterelle ou sur le clavier, qui répandront dans la société féminine la maladie des variations, des fioritures, des morceaux à effets. Et les salons sous Louis-Philippe se passionneront pour les exécutants à la suite desquels viendra l'invasion des comtesses-pianistes polonaises. Le 5 mai 1845, Mme de Girardin écrivait :

« Cette semaine était la semaine des pianistes : chaque jour a été désigné par un de leurs noms. On n'a parlé que piano, qualité de son, style, méthode : c'étaient des querelles à n'en plus finir. Chacun défendait son virtuose. Un soir, entre autres, que les discussions étaient arrivées presque à la fureur, un juge éclairé et compétent les a terminées par cette définition plaisante qui a mis tout le monde



Fgi. 267. — Une séance de la Société des concerts du Conservatoire (dans le bâtiment du Conservatoire de Musique). — Dessin de Riou (*Monde illustré*, 23 février 1861).

* L'orchestre placé dans le fond, fut dirigé jusqu'en 1849 par Habeneck, son fondateur. En 1861, il était conduit par Tilmant, chef d'orchestre de l'Opéra-Comique.

d'accord : au piano, Thalberg est un roi, Liszt est un prophète, Chopin est un poète, Herz est un avocat, Kalkbrenner est un ménestrel, Mme Pleyel est une sibylle, Dohler est un pianiste Quant à Léopold de Mayer, nous ne l'avons entendu qu'une fois, il nous a fait l'effet d'un ouragan harmonieux. » Folie concertante et exécutante dont la société française était dès ce moment imprégnée, qui ne verra disparaître le piano que pour lui donner un autre remplaçant, le violon, qui, aux personnages à longs cheveux, à terminaisons germaniques ou polonaises, substituera les Kontski, les Sivori, les Paganini,

toute la famille des virtuoses en *i*, et toute la tribu des Belges, Batta, de Bériot, Vieuxtemps. L'instrument et le public se modifieront; l'objet lui-même ne disparaîtra point. Les grand'mères s'étaient suspendues aux pianos de Liszt et de Chopin; les petites filles suivront avec un véritable fanatisme les soirées concertantes de Paderewski, non sans s'être éprises auparavant du violon de Sarasate.

En 1825, un des bons « Ermites » s'élevait contre ce dilettantisme, contre cette soif de production en public, contre ces exercices de haute voltige allant des sonorités stridentes, aux *rallentado* exagérés et aux *pianissimo* ridicules, contre cette école musicale qui déjà, cherchant avant tout à captiver les auditeurs, faisait résider toute la science du piano dans des mouvements de coude et dans des jeux de physionomie : en 1890, les salles de concerts ne suffisent plus à tous ceux qui voudraient se faire entendre. La passion musicale déborde, donnant ainsi raison à Mme de Girardin, quand elle écrivait : « Le judaïsme est en train de nous captiver et de nous énerver avec ses pianos et ses violons. »

Mais Conservatoire et salles de concerts, ce n'était encore que la première période du grand mouvement moderne. Ce qui s'était fait jusqu'alors pour les classes élevées, d'autres vinrent qui le firent pour les classes populaires. Tels les concerts Pasdeloup, sous le second Empire, qui apprirent à toute une génération, à tout un public, Schumann, Berlioz, Wagner, qui implantèrent la mode des représentations dominicales et de jour, qui donnèrent ainsi aux théâtres l'idée des matinées, qui élevèrent le niveau artistique. A leur tour, ces concerts s'affinèrent, s'esthétisèrent : ils étaient dans un cirque, d'autres vinrent dans des salles de spectacles; concerts Colonne, concerts Lamoureux. Et alors défilèrent, curiosités exotiques, les Tschaïkowsky, les Brahms, les Raff, les Cui, les Grieg, les Russes, les Hongrois, les Norvégiens; toutes les écoles, toutes les passions rythmiques, tous les souffles symphoniques. Jadis, les influences musicales duraient quelques années : aujourd'hui, elles naissent et disparaissent suivant que la curiosité a été plus ou moins vite satisfaite.



La salle des fêtes du Trocadéro, inaugurée en 1878, pendant un concert officiel. — Dessin de Scott. (*Monde illustré*, 26 oct. 1878.)

Au fond est le grand orgue de Cavaillé-Coll tenu par le célèbre organiste Guilmant.

Mêmes symptômes dans les couches populaires. Là aussi, la musique règne en souveraine. Ce ne sont que fanfares, sociétés orphéoniques, associations concertantes : tous les collèges et tous les établissements qui occupent ouvriers ou commis, ont institué pour ceux qu'ils emploient ou dont ils font l'éducation, des orchestres et des harmonies.

La création-type, c'est *l'Orphéon* puissamment soutenu par Béranger, qui devait désigner au baron de Gérando son premier directeur, Wilhem, homme dévoué et convaincu, s'il en fut jamais, *l'Orphéon* constitué réellement en 1835 par l'adoption définitive du chant dans toutes les écoles communales, *l'Orphéon* qui, en rapprochant toutes les classes, en enrégimentant sous la même bannière ouvriers et patrons, paysans et citadins, est devenu, pour la France moderne, le plus puissant élément de civilisation et de démocratisation.

Et la musique n'a pas seulement pénétré partout; elle a vu ses temples s'agrandir en raison même de l'importance qu'elle prenait. Les masses chorales sont revenues en honneur; à leur tour, les sociétés populaires se sont trouvées en possession de locaux inconnus sous les générations précédentes. En 1840, la petite scène intime du Conservatoire, sorte de théâtre de famille : en 1878, l'immense nef du Trocadéro, à l'acoustique peu propice, mais qui, par ses proportions peu habituelles, par ses immenses loges découvertes, par ses 6000 places, offre bien, là encore, l'image du siècle toujours à la recherche du colossal.

A son tour, la musique s'est démocratisée : après les concerts des privilégiés, les concerts aux tendances populaires. Après les soirées, purement esthétiques, les fêtes de sociétés s'adressant à des publics plus mélangés, offrant ainsi à la petite bourgeoisie du négoce et même aux classes ouvrières des récréations intellectuelles qu'elles eussent vainement cherché autrefois. Qu'une œuvre de charité s'impose, qu'une célébrité étrangère veuille se produire devant la foule, et le Trocadéro est là!

Théâtres, salles de concerts, ce siècle est saturé de chant et d'harmonie. En 1840, Castil-Blaze fixait à 2000 le nombre des jeunes

personnes se préparant à la carrière dramatico-musicale; en 1859, un chroniqueur à l'esprit plein d'observation, Charles Monselet, comptera ainsi annuellement un public de près de dix mille fervents. Où est le statisticien qui pourrait donner le chiffre actuel, dans son effrayante réalité?

Ici l'armée du chant, là, l'armée de la musique instrumentale; des deux côtés, des bataillons serrés, marchant par le gosier et par le doigté à la conquête du pain, des écoles multiples ayant leurs adeptes et leurs fanatiques, des virtuoses à n'en plus finir, des professeurs à tous les coins.

En 1860, Paris comptait vingt mille professeurs de pianos; en 1892, ceux-ci seront trente mille, et plus ils augmentent, plus les véritables artistes diminuent. Toujours l'effet de la démocratisation : le nombre remplaçant la qualité.



Fig. 268. — Hyacinthe, Grassot et Ravel (du Palais-Royal), vignette d'Eustache Lorçay.



LES PLAISIRS PUBLICS.

Promenades du dimanche. — Montagnes russes. — Canotage et patinage. — Fêtes champêtres; guinguettes et bals publics. — Les lieux de promenade. — Longchamps et les courses. — La chasse et l'escrime. — La vie élégante. — Les expositions de peinture et la salle des Ventes. — Le bal de l'Opéra. — Les bains de mer.

I.



UN écrivain de la Restauration, dont le nom est venu souvent sous ma plume au cours des précédents chapitres, étudiant, en 1825, la société dans ses jeux et dans ses amusements publics, s'exprimait comme suit : « Il n'y a pas seulement les endroits où l'on va chercher le plaisir; il y a encore les endroits — et ceux-ci sont nombreux — où l'on se rend en foule parce qu'il est de bon genre de s'y montrer. Tels certains théâtres, certains concerts, certaines promenades. » Et, en effet, si l'on prend le siècle vers 1810, l'on trouvera, comme en 1890, Longchamps, les bals de l'Opéra, les jardins où l'on danse, les Champs-Élysées, le bois de Boulogne, les expositions de peinture, les courses de chevaux, toutes choses ayant eu la vogue avant 1789, et qui, après la Révolution, la société une fois reconstituée, devaient prendre un déve-

loppement plus considérable. Sur ce point, rien ne s'est modifié.

Le siècle à son aurore, montre également les tendances générales qui prévaudront par la suite : l'amour des Parisiens pour la verdure, pour cette banlieue qui personnifie à leurs yeux la campagne; l'attraction, toujours plus considérable, exercée par la capitale sur les provinciaux. Et tandis que ces derniers s'empresseront de mettre à profit le premier instant de liberté pour venir visiter la grande ville dont le nom est dans toutes les bouches, à la première apparence de beau temps, les Parisiens franchiront la barrière.

Déjà aussi, dans la capitale, les plaisirs revêtent une allure bien différente suivant les classes sociales; aux uns, aux riches, les distractions quotidiennes; aux autres, c'est-à-dire aux commerçants et aux petites gens, ce qu'on a appelé de tout temps, les plaisirs du dimanche; la foule, avide d'émotions nouvelles, remplissant les rues et les promenades, allant chercher hors des murs d'enceinte, par-delà les limites posées par le fisc, l'air et la verdure qui lui font défaut. Du moins, elle le croit, car le *Provincial à Paris* étudiant où va cette foule, bigarrée de toilettes et de conditions, écrit : « Suivez-les : à peine ont-ils franchi la barrière, vous les voyez entrer et s'entasser dans quelque guinguette, où ils resteront jusqu'au soir, peut-être même jusqu'au lendemain, ce qui ne les empêchera pas d'affirmer et de croire qu'ils sont allés se promener. »

« Tel artisan laborieux, tel commerçant aisé qui ne prend pas la moindre part à tout ce qui se passe autour de lui; tel brave homme, qui sacrifie, sans réclamer, plusieurs nuits par an à la tranquillité publique, crierait partout qu'on froisse sa liberté individuelle, s'il ne lui était pas permis d'aller le dimanche, en famille, se disputer à la guinguette le rôti de veau et la salade de romaine. »

Chose singulière, signalée mais non expliquée par les écrivains contemporains, le peuple avait joui des mêmes libertés, avait eu les mêmes plaisirs sous l'ancien Régime, et, cependant, jamais ces sorties en masse, ce besoin d'expansion extérieure n'avaient encore pris un tel développement, n'étaient entrés aussi profondément dans les mœurs.

Si l'on veut avoir la véritable physionomie des promenades dominicales, au commencement du siècle, il faut consulter Prudhomme qui, dans son *Miroir de l'ancien et du nouveau Paris*, donne de précieux renseignements sur les mœurs publiques en 1814. « Rien de plus curieux, » nous dit-il, « dans la belle saison, que de parcourir le dehors des barrières du côté du Midi : les barrières de Vaugirard, du Maine, de Montrouge, de l'Hôpital ou d'Austerlitz, des Gobelins, etc. Cent mille hommes, femmes et enfants, tous assez bien vêtus, garnissent



Fig. 269. — La promenade du Jardin Turc, gravure en couleurs de Jazet. — D'après Debucourt (1810).

* Le Jardin Turc, situé boulevard du Temple, et dont le café Turc actuel ne donne plus qu'une idée bien imparfaite, était un des lieux de plaisirs les plus en vogue sous l'Empire et la Restauration, fréquenté spécialement par la bourgeoisie du Marais, les commis et les grisettes. Il avait plusieurs allées, un grand pavillon, un pont chinois, des cabinets de verdure, des bosquets, des petits kiosques éclairés en verres de couleur, et donnait l'idée parfaite des guinguettes des « jardins à vin et à bière » si multipliés alors, aux alentours de Paris.

des milliers de tables, des bals champêtres ; de superbes salons sont encombrés de curieux pour voir danser. Le même spectacle, hors des barrières, du côté du Nord : les barrières du Trône ou de Vincennes, de Montreuil, de Charonne, de Ramponeau, de Belleville, de la Villette, Poissonnière, Blanche, Montmartre, etc.

« Les maîtres artisans vont aux Prés Saint-Gervais, dans le bois de Romainville, à Sceaux, à Vincennes ; du côté du Midi ou hors des petits boulevards, au moulin Janséniste, au moulin de Javelle. Partout l'on danse ; partout des salles de danse ornées de glaces et éclairées

avec des lustres. Ce n'est plus ce même peuple qu'on allait voir il y a trente ans, par curiosité, aux Porcherons, à la Courtille, chez Rampo-



Fig. 270. — Interieur du Panorama de Boulogne, dans une des deux rotondes du boulevard Montmartre à côté des Variétés. — D'après la lithographie originale de Marlet pour les *Tableaux de Paris* (1817).

* Ces rotondes, construites en 1802, ne disparurent qu'en 1831. Prévost, alors le principal artiste en ce genre de peinture, y montra successivement les panoramas de Paris, l'évacuation de Toulon par les Anglais en 1793, le camp de Boulogne, Amsterdam, le port de Boulogne, Rome et Naples.

neau; la classe ouvrière est, aujourd'hui, plus civilisée. Ceux des artisans qui ne sortent pas de Paris le dimanche vont dans les guinguettes des Champs-Élysées, dans l'allée des Veuves. Sur les petits boulevards, à la Chaumière; sur les grands boulevards, au jardin Turc, à Paphos, aux Marronniers, à Tivoli, etc.

« Le gros négociant, le banquier, le juge, l'avocat, l'avoué partent le samedi soir pour leur campagne, jusqu'au lundi, à l'heure du palais ou de la Bourse. La classe marchande fait grande toilette pour aller aux Tuileries, au Luxembourg, aux Champs-Élysées, au Jardin-du-Roi; le soir, elle va aux jardins de Tivoli, de Beaujon, de Marbeuf. Beaucoup de boutiquiers partent aussi pour la maison de campagne qui, souvent, n'est composée que de deux chambres au second étage et le jardin commun pour tous les locataires, à Passy, à Chaillot, à Belleville, aux Prés Saint-Gervais. Les gens à équipages vont

au bois de Boulogne depuis deux jusqu'à cinq ou six heures. »

Tels étaient les plaisirs dans ce Paris du premier quart du siècle, à une époque où toute une partie des Champs-Élysées était peuplée de cafés, de salons de verdure, de musiciens, de chaumières donnant à boire du lait; à une époque où les femmes du bon ton, avec leurs enfants et leurs bonnes, occupaient les Tuileries, où l'immense allée d'orangers bordant la rue de Rivoli était le rendez-vous des élégantes assises sur dix à douze rangs de chaises, où la petite Provence, avec son public d'invalides et de rentiers, commentait les gazettes, tenait des clubs politiques, organisait des plans de bataille; à une époque où Bagatelle était en pleine vogue, où le bal du Ranelagh était le rendez-vous des plus jolies femmes, où le jardin dit de la plaine des Sablons, à l'avenue de Neuilly, attirait tout le monde par ses jeux chevaleresques, par ses courses de lances, à cheval et en char.



Fig. 271. — La Loterie. — D'après la lithographie originale de Marlet pour les *Tableaux de Paris* (1821).

* La loterie permanente fut supprimée en 1839. Outre le bureau de Paris, il y en avait quatre autres, depuis le siècle, à Bordeaux, Lille, Lyon, Strasbourg, et chacun de ces bureaux faisait un tirage tous les dix jours.

Eh bien! entre ces plaisirs de 1814 et les plaisirs de 1890, la différence est à peine sensible. Certes, la mode a bien varié quant aux

endroits; certes, nombre de distractions, jadis fort goûtées du grand monde, n'amusent plus, aujourd'hui, que les gens du peuple, alors que d'autres, qui faisaient les délices de la masse, se sont implantées parmi la société, mais le caractère général ne s'est point modifié. Et aujourd'hui comme autrefois ce seront les mêmes engouements, les mêmes apparitions subites, les mêmes disparitions sans motifs : à soixante-quinze ans d'intervalle on verra revenir les montagnes russes et les combats de taureaux; les panstéoramas, les dioramas, les cosmoramas qui, jadis, montraient les grandes capitales de l'Europe « sur une table de 12 pieds carrés », ressusciteront sous la forme des grands panoramas modernes; les gens à équipages se porteront toujours dans la même direction, et les petits boutiquiers ne cesseront pas d'avoir un faible pour les maisonnettes des environs.

Certains jeux disparaîtront sans laisser de trace. Telle la Loterie, qui avait jadis couvert Paris de bureaux spéciaux aux enseignes significatives, *Aux Cornes d'abondance, Aux trois Fortunes, A l'Amour bandé*, qui pouvait être alors considérée comme une véritable institution, qui avait son public, ses passionnés, ayant leur martingale, dissertant partout *séries* et *intermittences*, qui avait donné lieu à la création du petit jeu de *la roue de fortune* où nombre d'honorables bonnetiers venaient se faire « plumer » les jours de fêtes; la Loterie avec ses 90 numéros cabalistiques, avec ses ternes dont la sortie était annoncée par le « Livre des rêves » tant de fois réimprimé depuis 1760 et auquel la masse croyait encore. D'autres marqueront profondément. Telles les Montagnes russes, implantées au lendemain de 1815 qui, en quelques semaines, atteignaient au summum de la célébrité, qui furent chantées, jouées, mangées, qui inspirèrent des couplets aux plus spirituels chansonniers du jour, qui furent la grande attraction des Variétés, qui donnèrent leur nom à des bonbons, qui eurent l'honneur d'une visite du roi Louis XVIII. Pendant près de quatre ans la mode voulut qu'on allât à la barrière du Roule, se faire *ramasser* — c'est ainsi que s'appelait cette glissade en chars, — et les Montagnes furent patronnées par des médecins comme exercice « éminemment hygiénique ». En 1821, la plupart des jardins

auront des montagnes : ici bellevilloises, ailleurs suisses ou égyptiennes, aériennes ou lilliputiennes. Seuls des accidents répétés viendront mettre fin à cet engouement que la fin du siècle ressuscitera au moment où, par un singulier retour des choses d'ici-bas, la Russie et les plaisirs russes se trouvent de nouveau à la mode.

Sous la Restauration, durant la belle saison on ira naviguer à la



Fig. 272. — Les Montagnes Russes de la Barrière du Roule.
D'après une estampe en couleur du *Bon Genre* (1816).

* Ces montagnes, situées après le faubourg du Roule, au bout du village des Ternes, furent les premières établies à Paris ; elles avaient comme on peut le voir sur la gravure, deux rangs, deux « chemins glissants ».

voile sur le bassin de la Villette, immense nappe d'eau que les Parisiens considéraient alors comme une merveille. Dans les grands froids, des milliers de gens, parmi lesquels les femmes les plus élégantes, viendront y patiner, essayant ainsi de mettre à la mode un plaisir qui, lui aussi, aura ses époques d'attraction, puis ses moments d'éclipse. Mais, simples amusettes, la navigation et le patinage n'étaient point ce qu'ils deviendront, par la suite, des entraînements, des spécialités

sportives : la navigation, c'était la barque classique d'Isabey, l'immense et incommode bachot au fond plat, faisant eau par toutes les coutures ; le patinage, c'était une des formes de l'influence étrangère, une occasion de montrer bottes, fourrures et chapka polonaise.

Ce furent Théophile Gautier, Alphonse Karr, Léon Gatayes, L. Leroux qui commencèrent les exploits du canotage, lorsqu'ils entrepri-



Fig. 273. — L'Éclusee (canots attendant, pour passer, l'ouverture de l'écluse). — Tableau de J. F. Gueldry au Salon de 1889.

(Photog. Lecadre.)

rent en juin 1832 sur un frêle esquif à voile, le voyage, considéré comme extraordinaire, de Paris au Havre, de la Seine à la mer. Les fêtes annuelles d'Asnières étaient alors les grandes panathénées des équipes parisiennes ; population bizarre, en camisole bleue et en ceinture rouge, qui avait pour rendez-vous général la taverne des canotiers à Bercy. Époque héroïque où le canotage ne possédait pas encore sa jeunesse dorée, où ses seuls adeptes se trouvaient être des artistes, des étudiants, des « neptunes » de la rue Saint-Denis. A rame

ou à voile, la navigation de plaisance ne se développera réellement que dans la seconde moitié du siècle, donnant naissance, sous l'influence anglaise, au *yachting*, créant le *yachtman* et le *rowingman*, couvrant les fleuves de nombreuses petites flottilles, de légères et gracieuses embarcations, — navires de promenade ou bateaux de course



Fig. 274. — Le Club des Patineurs établi sur le petit lac du Bois de Boulogne (1865). Dessin de Lix dans le *Monde illustré*, 7 janvier 1865.

— ayant ses journaux et ses clubs, revêtant une allure essentiellement mondaine.

« Autrefois, quand un jeune homme canotait, » dit M. de Saint-Albin, « il était mis à l'index; maintenant les pères de famille achètent à leurs fils des bateaux de course. » Plaisir et exercice fortifiant tout à la fois qui ne se pratiquera pas seulement à Paris dans le bassin de la Seine et de la Marne, mais qui, gagnant la province, donnera le spectacle de régates partout où se trouve un port, une baie, une crique.

Dans la première période du siècle on pâtine sans souci du bon ton et de l'élégance; c'est le triomphe des purs « glisseurs » cher-

chant, avant tout, un cours étendu, de profondes et belles glaces. Après les bassins de la Villette et de la Gare, le canal de l'Ourcq, puis les étangs de la Glacière, mais une succession de funestes accidents arrête pendant un certain temps les amateurs de cet exercice qui ne reviendra à la mode que sous le second Empire. Alors, ce ne sont plus les nappes d'eau des quartiers excentriques ou populeux, mais les mondanités et les fêtes des lacs du bois de Boulogne; fêtes de nuit à la clarté des étoiles, au scintillement des lanternes vénitiennes, à la lumière rougeâtre et fantastique des braseros. Lacs du bois de Vincennes, lac d'Enghien, étangs de Versailles s'ouvriront successivement aux patineurs : elles-mêmes, les petites cuvettes du jardin du Luxembourg et du jardin des Tuileries auront leurs glisseurs, tandis que le grand monde finira par adopter le lac artificiel de l'étang de Suresnes. Et, suivant l'exemple de Paris, toutes les grandes villes de province organiseront un cercle de patineurs.

Revenons aux classiques plaisirs du dimanche dont Prudhomme nous a tracé le tableau. Trente ans après, le spectacle n'aura point changé et la fin du siècle, elle-même, ne modifiera rien, opposant seulement aux *bouchons* et aux « guinguettes » d'autrefois, des restaurants confortables; remplaçant les lieux d'excursion, célébrés par Paul de Kock : tels Romainville, Robinson, Montmorency, Saint-Cloud, par d'autres villégiatures plus lointaines, mais moins poétiques. De 1800 à 1840, il existe un paysage parisien réellement idyllique, à dater de 1850, c'est la lutte de la pierre et du verger : Paris ne va plus seulement chercher de l'air et de la verdure au dehors; il s'épand partout, créant à ses portes de nouveaux faubourgs que la grande cité absorbera quelque jour. Ainsi Asnières, Bois-Colombes; aujourd'hui encore campagnes, demain proies toutes indiquées pour une future annexion.

Qu'on soit en 1815 ou en 1890, certains endroits ne cesseront pas d'obtenir la même faveur; tels Montmorency et Enghien, célèbres par leurs ânes et leurs eaux. « On n'a pas idée de la considération dont jouissent les ânes dans ce lieu vraiment privilégié, » écrivait, en 1825, *le Provincial à Paris*. « D'accessoires qu'ils étaient

naguère encore, ils sont devenus principaux; oui, les habitants de Montmorency ne sont, par le fait, que les très humbles serviteurs de leurs élèves; à la vérité, cette servitude les enrichit. Tous les explorateurs de l'Ermitage veulent en avoir, c'est de règle. Aussi, n'importe le prix, on se les arrache, et l'on défile agréablement avec eux dans les sinuosités du bois; on ne saurait, sans une espèce de



Fig. 275. — A Montmorency : devant l'hôtel du Cheval Blanc (lieu de location des ânes).
D'après une lithographie de Deroy pour les *Environs de Paris* (vers 1835).

honte, s'exposer à s'y faire voir à pied. » Et après la promenade, le retour; jadis une sorte de Longchamps bourgeois que les chemins de fer ont fait disparaître, une course au grand trot où tilburys et bogueys luttaient de vitesse à coups de fouet.

Qu'on soit en 1815, ou en 1890, ce seront toujours les mêmes fêtes foraines aux alentours des grandes cités, dans les villages circonvoisins; seulement, au commencement du siècle, balançoires russes, vélocipèdes, lancements de ballon, grotesques et physiciens, tirs, bague chinoise, chevaux de bois, mâts de cocagne et

autres attractions se trouvent avoir pour la société élégante tous les charmes de la nouveauté; aujourd'hui, la jeunesse et la bourgeoisie, le petit commerce, fréquentent seuls ces fêtes devenues légion, agrémentées de bals champêtres, de concerts, de représentations théâtrales, de courses excentriques ou bizarres, courses en sacs, courses en sabots, aux cerceaux, aux grenouilles, aux œufs.

En 1890 comme en 1815 la rosière sera toujours une excellente amorce. « On se jette dans les fêtes champêtres, » écrivait notre observateur préféré de 1825, « pourvu qu'il s'y trouve un maire ami de la vertu, qui daigne se donner la peine de faire annoncer par affiche le couronnement d'une rosière. » Fait significatif, c'est de 1814 surtout que date le rétablissement de tous ces « couronnements » auxquels Napoléon Ier n'avait guère eu le temps de s'intéresser et que Napoléon III devait remettre à la mode, après Louis XVIII et Charles X. « L'exemple de notre monarque réveille dans les cœurs l'attachement aux vertus et aux bonnes actions, » dit Nougaret dans sa plaquette sur *Les Rosières* (1820), « les fêtes des Rosières vont de nouveau inspirer l'amour de la sagesse, ainsi que nous en donnent l'espérance les fêtes du même genre qui ont eu lieu lors de la célébration de l'auguste mariage de S. A. le duc de Berry. » Et c'est ainsi que Suresnes et Romainville se firent, sous la Restauration, une spécialité qui s'est étendue, depuis, à Nanterre et à nombre d'autres villages.

La guinguette n'a point entièrement disparu : 1840 la trouve encore comme elle était au commencement, restaurant de barrière où l'on boit avec avidité le petit bleu non soumis aux droits, où un orchestre primitif fait danser la jeunesse; quelque chose comme les *jardins à bière* des Allemands. Aux Prés-Saint-Gervais, le lilas et les rondes folles sur l'herbe; à Belleville alors en vogue, les bals en plein vent, *l'Ile d'Amour*, lieu de plaisance, célèbre entre tous, avec ses bosquets, ses labyrinthes, ses ruisseaux artificiels, ses statues mythologiques. Aspect champêtre qu'on chercherait en vain dans les guinguettes de 1890.

Du reste, la caractéristique du siècle, en sa première période, est

un certain laisser-aller, un sans-façon, une intimité que les mœurs anglaises et l'invasion de l'exotisme feront peu à peu disparaître. On ne vise pas à avoir des établissements pour attirer, pour servir de distraction à l'étranger; on s'amuse entre soi et pour soi. C'est ce qui donne une physionomie particulière aux bals de 1800 à 1840, qu'il s'agisse d'établissements chorégraphiques comme le Ranelagh qui traversa tant de gouvernements, qui fut une sorte de Mabille aristocratique où venait s'ébattre la jeunesse dorée, où venaient se montrer



Fig. 276. — Une guinguette à Belleville, le dimanche soir. (Belleville était hors barrière.) D'après une vignette d'Henri Emy pour « les barrières de Paris » (*Illustration*, 1845).

toutes les excentricités de la toilette, ou bien de ces véritables bals champêtres où, mêlée aux naturels de l'endroit, la jeunesse de la bonne bourgeoisie ne craignait pas de s'ébattre en toute liberté, sans souci du qu'en-dira-t-on. Des salons, la passion de la danse s'était portée aux champs; des réunions aristocratiques elle avait gagné toutes les classes, d'où l'origine de ces bals publics qui, créés dans le but de donner satisfaction à la fantaisie individuelle, dans le but de mettre les plaisirs de la danse à la portée de ceux qui n'avaient point les salons de la bonne société, perdront vite leur aspect primitif, et deviendront des spectacles avec des danseurs et des danseuses payés.

Jadis, dans la plupart de ces bals, l'entrée était gratuite; on se contentait de réclamer vingt ou trente centimes par danse. Sous la Restauration, la *Grande Chaumière,* célèbre dans les annales de la chorégraphie excentrique, et le *Jardin du Délta*, firent exception à cette règle. Là s'entendaient les contredanses les plus jolies, les plus nouvelles; là firent fureur *Hortense* de *l'École des Vieillards*,



Fig. 277. — La danse le dimanche, aux environs de Paris : La Trenis. — D'après une gravure en couleur des *Étrennes à Terpsichore* (1821), recueil de contre-danses anglaises et de valses.

la *Romantique,* la *Solitaire*, la *Rentière* et toutes les créations dues aux actualités de la politique ou des lettres.

Jadis la jeunesse, les étudiants, élèves en droit ou en médecine, les artistes, les commis en nouveautés constituaient le public de ces réunions dansantes dont la physionomie se modifia profondément sous le second Empire. A nouveau, comme sous le Directoire, ce fut un mélange de toutes les classes; à nouveau, ce fut l'apparition de l'enrichi du jour auquel vint encore se joindre le nabab des con-

trées inconnues, le Brésilien et tous les princes russes que la *Vie Parisienne* et diverses opérettes de l'époque mettront en relief. Mabille, le Château-Rouge, le Casino d'Asnières, furent célèbres, comme, autrefois, Tivoli, Beaujon, le Salon de Flore, le Ranelagh; mais, dans ce grand mélange des classes et des races, un type particulier se créera, le *boulevardier*, qui, peu à peu, remplacera l'ancienne jeunesse dorée et donnera à tous ces endroits un caractère d'uniformité



Fig. 278. — Au bal d'Asnières vers 1860. — D'après une lithographie de l'époque. (Coll. de l'auteur.)

* Ce bal d'été, très en vogue sous le second Empire, était situé dans le parc de l'ancien château.

qu'ils ne possédaient point à leur origine. Alors, bien réellement, les anciens bals champêtres deviendront les bals publics de la fin du siècle.

Mais les lieux de plaisir et les promenades, surtout, présentent pour nous un intérêt plus général permettant de saisir sur le vif les différences existant entre les mondes qui constituent aujourd'hui la société. Ici, comme dans les salles de spectacle, comme dans tous les endroits fermés, se retrouvent les mêmes tendances à l'iso-

lement, le même désir de se constituer en petits groupes; ici, comme ailleurs et d'une façon plus accentuée encore, puisque l'on est au grand jour, le luxe, la vanité, la mode, chercheront sans cesse à rétablir ostensiblement les privilèges d'autrefois, élevant des barrières entre riches et pauvres, entre les classes et les situations sociales. En 1890 comme en 1825, une élégante se gardera bien d'aller respirer le frais au Luxembourg ou au Jardin des Plantes, endroits « mal portés »; un élégant se croirait perdu s'il ne se montrait point là où la mode exige que l'on se fasse voir, là où le bon ton veut que l'on soit vu.

Le plus subtil observateur des mœurs françaises sous la Restauration a tracé, à ce point de vue, un tableau des Tuileries qui sera d'actualité au moins jusqu'en 1870. « Le jardin des Tuileries, » écrit-il, « est de toutes les promenades de la capitale, le seul endroit où se réunissent, sans jamais se confondre, toutes les classes d'oisifs et de promeneurs. Remarquons bien, cependant, que le public de la belle allée est parfaitement étranger à celui de la grande, et que tel habitué de la Petite-Provence n'est jamais venu respirer le parfum qu'exhalent les orangers dans la portion du jardin que la mode a prise sous sa protection. Cette promenade a son quartier Saint-Antoine, sa Chaussée-d'Antin et, surtout, son faubourg Saint-Germain. Le dimanche seulement, par suite d'une usurpation que le temps, d'accord cette fois avec la justice, a définitivement consacrée, il n'y a presque plus de distinction aristocratique dans ce beau jardin; toutes les classes y sont confondues, ou plutôt une seule y domine; on n'aperçoit alors que des nuances. Mais comme tout est à sa place le lundi!

« Pénétrez, de deux à trois heures de l'après-midi, sous les arbres de l'allée où l'on peut se faire voir sans courir le risque de déroger, observez comme on y est gourmé, raide, et mal à son aise. Prêtez l'oreille, toutes les dénominations féodales sont employées; pas un nom qui ne soit précédé du fameux *de*, pas une femme qui ne soit titrée, pas une boutonnière veuve de ses rubans : c'est le faubourg Saint-Germain daignant prendre l'air. L'allée qui sépare les deux bassins est, comme l'orangerie, abandonnée aux marmots et aux bonnes. »

Or cette physionomie n'est point particulière aux Tuileries; elle se retrouve à des degrés plus ou moins identiques dans toutes les promenades du siècle; qu'il s'agisse des Champs-Élysées, à la mode surtout sous les deux Napoléon, du bois de Boulogne, du bois de Vincennes, ou de ces créations plus modernes, le Jardin d'Acclimatation, le parc Monceaux. Du jour où, dans un endroit, l'élément po-



Fig. 279. — Un coin aux Tuileries, un jour élégant.
D'après une lithographie de Jules David pour *l'Artiste* (1830).

pulaire prédominera, les classes riches s'écarteront; quoi qu'il arrive, le mélange ne s'effectuera jamais pendant la semaine. Car, ceci est à remarquer, le dimanche a revêtu, dans la société, un aspect toujours plus particulier : ici, le beau monde, gêné par l'irruption du flot humain, laissera la place à cette partie du public qui ne peut se promener les autres jours; mais, ailleurs, on assistera à la fusion complète des classes, on verra, les uns aux côtés des autres, des gens qui, en temps ordinaire, rougiraient d'être rencontrés en compagnie aussi mélangée.

Avant 1830, soit que son goût ne fût pas encore affiné, soit que ce fût la conséquence d'une habitude invétérée, le populaire préférait se confiner dans ces guinguettes dont j'ai esquissé la physionomie : à partir de ce moment, et toujours plus depuis 1850, un esprit de nivellement semble avoir poussé le bas vers le haut, les travailleurs vers les millionnaires. A son tour, le peuple se trouve fasciné par cette toute-puissance de la mode qui, à pied ou en voi-



Fig. 280. — L'heure de la musique. — (D'après une gravure du *Monde illustré*, 29 août 1868.)

* Musique militaire un dimanche après midi, dans le parc de Versailles, lieu de réunion alors fort à la mode.

ture, le fait se diriger vers les avenues élégantes où fraternisent démocratiquement tous les véhicules, depuis le fiacre, depuis la tapissière, jusqu'aux vastes landaus aux panneaux armoriés.

Avec le même empressement, on verra le public se porter aux musiques militaires qui, depuis le second Empire, popularisent ainsi dans les jardins les chefs-d'œuvre classiques. Un instant, l'heure de la musique prendra place dans le carnet de la journée mondaine; un instant, le bon genre voudra que l'on se montre aux Tuileries, au Pré-Catelan : certains jardins inaugureront même à cet effet des

kiosques comme les casinos, comme les villes d'eaux étrangères.

Développement des plaisirs publics, attirance significative vers le luxe qui ne se produiront pas à Paris seulement; qui se remarqueront au même degré dans toutes les villes de province, elles aussi dotées de jardins et de promenades à la mode. Partout l'action du dimanche se fera sentir; partout cette journée de paix et de repos, si impatiemment désirée par ceux que retient un labeur quotidien, aura les mêmes effets. Le siècle avait commencé avec ses classes maintenues isolées par la force des préjugés anciens et, inconsciemment, voici que la promenade, la recherche d'air et de distractions, mélange, dans une sorte de communion, gens du haut et gens du bas.

En 1800, il y a encore des promenades privilégiées, des plaisirs aristocratiques; en 1890, tout est à tous, dans la mesure des moyens personnels à chacun. De là cependant, il ne faudrait point conclure à une égalité parfaite, car pour la vie extérieure comme pour la vie intérieure, il s'est reconstitué une existence mondaine qui a ses initiés et ses particularités.

II.

Après la promenade et les distractions du petit monde, voici les fêtes classiques dont la renommée s'est étendue bien au delà des limites de la capitale, que les étrangers eux-mêmes recherchent à l'égal des choses de haut prix : Longchamps et les courses ; deux legs du passé qui passionnèrent élégants et élégantes de la vieille société française, qui, du petit au grand, intéressent, aujourd'hui, la population entière.

Après la Terreur, il fallut un certain temps pour que Longchamps reprît le luxe d'autrefois. Demandons d'abord à l'auteur du *Petit Tableau de Paris* quelques renseignements sur la physionomie de ce long défilé, aux approches de la période impériale :

« Sous le Consulat, » écrit-il, « parurent quelques voitures à quatre

chevaux, et plusieurs personnes poussèrent le luxe au point de faire mettre des petits galons d'argent sur les chapeaux et les collets de leurs gens. Pendant le régime suivant, la richesse des équipages augmenta; mais Longchamps n'excitoit plus de curiosité; il étoit presque plus élégant d'y être spectateur qu'acteur. Les personnes les plus élevées en dignité y envoyoient leur voiture vide quand il faisoit beau, et alloient ensuite se confondre avec la foule des piétons. On traitoit cette célèbre promenade comme une vieille qu'on souffre encore, mais qui ne mérite plus la moindre attention, et pour laquelle on ne doit pas faire de frais. »

C'est à la duchesse de Berry, reine attitrée de toutes les élégances, que l'on doit d'avoir rajeuni et remis à la mode « cette vieille », encore vivace aujourd'hui. Les chroniqueurs de l'époque nous ont décrit par le menu, dans les petits journaux, le spectacle du Longchamps de 1826 avec les voitures de gala des ambassadeurs, les carrosses princiers à quatre et à six chevaux tenant le milieu du pavé, les livrées éclatantes et multicolores des cochers et des postillons, tous ornés de gros bouquets, — c'était le retour du luxe aristocratique; — de son côté, Mme de Girardin s'est, en maintes circonstances, amusée à noter le peu d'intérêt de ce défilé classique durant tout le temps de la monarchie bourgeoise. Le 17 avril 1840 elle écrivait : « Nous revenons de Longchamps, des ombres errantes traversaient à pas lents des nuages de poussière. La vision pour nous a duré une heure. Première apparition : un prince russe à quatre chevaux. — Seconde apparition : une dame bleu de ciel, robe décolletée, écharpe iris... ombrelle chinée..... en milord découvert. — Troisième apparition : une célèbre étrangère à quatre beaux chevaux avec courrier, postillons et voitures de suite. — Quatrième apparition : un fiacre tout neuf du meilleur goût, n° 518. — Cinquième apparition : calèche découverte à quatre jolies femmes, une capote vert-pomme délicieuse; une autre paille et velours, adorable. — Sixième apparition : voiture prétentieuse, livrée fantastique; cocher nègre. — Septième apparition : une tapissière, toutes voiles déployées, contenant des passagers innombrables; pilote cramoisi. — Huitième

apparition : cavalcade d'élégants, chevaux pur-sang, cheveux et barbes poudrés. — Neuvième apparition : douze voitures de briquets phosphoriques. — Dixième apparition : une belle femme avec un joli enfant dans une calèche anglaise. — Onzième apparition : un landau peuplé de chiens et de manchons, chenil roulant. — Douzième apparition : une grosse femme en grand deuil riant aux éclats dans un



Fig. 281. — La Grande allée à Longchamps, sous la Restauration (vers 1822).
D'après une lithographie de l'époque.

cabriolet de louage. Et tous les badauds revenaient en disant : « Jamais Longchamps n'a été plus beau que cette année. »

Sous cette forme humoristique, il est facile de concevoir ce que sera plus ou moins le Longchamps du siècle, avec ses calèches de remise, avec ses landaus peuplés d'étrangers, avec son mélange de voitures particulières et de voitures numérotées ; tantôt abandonné par le beau monde, — ce fut un peu le cas sous Louis-Philippe, — tantôt remis à la mode, — ce fut le fait du second Empire. Et, particularité intéressante que n'a garde d'oublier Mme de Girardin, il fut, un cer-

tain temps, livré au puffisme naissant. Après la promenade des élégances, la mise en pratique de la réclame commerciale.

Les courses, elles reçoivent leur existence officielle au camp de Boulogne, le 31 août 1805 ; elles retrouvent en Charles X, l'élégant cavalier de la plaine des Sablons. Napoléon Ier les constituera, sans s'y intéresser personnellement, — c'était, pour lui, une des formes de l'anglomanie, — la royauté les protégera. Réglementées sous l'Empire, vulgarisées sous la Restauration, alors portées sur la scène, comme elles y reviendront tant de fois durant le siècle, elles commenceront à prendre sous la monarchie de Juillet ce caractère de sport national, cette allure de fête qui sera leur véritable caractéristique en 1890.



Fig. 282. — Courses en 1814. — D'après une vignette du *Taschenbuch*, almanach pour 1815. (Collection de l'auteur.)

Le duc d'Orléans fut pour Chantilly, pour la Croix-de-Berny ce qu'avait été la duchesse de Berry pour Longchamps. Il mit à la mode ces *steeple-chase*, dont Eugène Lami devait se faire l'illustrateur précis et spirituel il donna naissance aux *gentlemen-riders;* il popularisa grooms, jockeys, entraîneurs; il implanta le langage et les mœurs du turf. En 1835 la suprême élégance consistait à louer une maison à Chantilly pour le temps des courses, à y envoyer ses gens de bouche et d'office, son argenterie, des tapis, des meubles; en un mot, tout le luxe de Paris. La vie bruyante de la capitale se transportait elle-même tous les printemps en cet apanage du jeune duc où lord Seymour payait 1000 francs un pavillon dont il se servait pour un déjeuner; où bals, spectacles, concerts sur les étangs donnaient au pays une singulière animation. Le défilé de la Croix-de-Berny devint autrement célèbre, autrement luxueux que le défilé de Longchamps : journalistes et romanciers ne cessaient d'en parler; jusqu'au petit boutiquier, tout le monde s'en occupait.

Mais malgré cet engouement, les courses prêtaient alors vivement à la satire. En fait d'amélioration de la race chevaline, Alphonse Karr leur reprochait dans *les Guêpes* d'estropier et de tuer les individus. M[me] de Girardin se moquait quelque peu du Tout-Paris prétentieux et anglais, Eugène Giraud dans *la Comédie à cheval* représentait sur leur fameux chariot, — le prédécesseur des tribunes, — les rois du sport se montrant à la foule en leur élégance raffinée. Et, pour comble



Fig. 283. — Courses à Limoges, le 17 juin 1821. (Prix principal.) — D'après une lithographie de Mangin.

* La tribune d'honneur devant laquelle se trouvent deux gendarmes (le service d'ordre était fait par des fusiliers) avait parmi ses hôtes le maréchal de Macdonald, duc de Tarente. Cette réunion était célèbre depuis 1803, époque à laquelle des primes furent distribuées pour la première fois aux propriétaires des plus beaux étalons.

d'irrévérence, nombre de bourgeois se faisaient un malin plaisir de transformer les *gentlemen-riders* en « gentilshommes ridés ». Vaudevilles et comédies ne les ménageaient guère plus : tantôt c'était *la course au clocher* de Félix Arvers (1839), tantôt *l'École des Familles* d'Adolphe Dumas (1847) qui fustigeait le « Paris sellé, botté, tout caparaçonné », ridiculisait la phraséologie, les modes et les usages d'Albion allant jusqu'à imposer aux cochers des élégants la perruque de laine blanche, à boudins circulaires, des cochers anglais.

Déjà, en 1840, l'esprit de spéculation était pour beaucoup dans ce

sport favori du grand monde : les *Nouvelles à la main*, un piquant petit recueil de l'époque, nous initient à ce qui se passait alors dans la société fashionable : « Pour le monde spécial qu'il faut appeler, ou le monde *cheval*, ou le monde *rider*, ou le monde *turf*, les émotions finales de Chantilly sont préparées par les émotions préliminaires du livre (*book*) qu'on peut comparer au carnet de l'agent de change ; le livre, le calepin, destiné à recevoir les paris.

« Du reste, il n'est sorte de moyens permis qu'on n'emploie pour connaître à l'avance l'issue probable de la course. On tâche surtout de faire causer les propriétaires de chevaux, de voir leurs écuries, et d'assister aux *essais* qui se font en quelque sorte en cachette, au point du jour, sur l'hippodrome. »

Déjà donc, l'agio hippique sévissait ; déjà le bon genre voulait que tous les paris se fissent en louis, et vingt-cinq louis paraissaient une quantité négligeable ; mais, malgré tout, malgré les réclames pour les choses du *turf*, les courses ne passionnaient réellement que le cercle restreint de la fashion. Une occupation, presque un métier pour les membres du Jockey-Club ; encore un pur spectacle de curiosité pour le gros public.

Mais voici l'Empire, voici, avec un souverain lui-même enragé turfiste, les grandes journées, les concours internationaux, le *Grand Prix de Paris* fondé en 1862, les hippodromes du bois de Boulogne, de la Marche, de Vincennes, de Versailles, de Fontainebleau, de Porchefontaine, sans que cette multiplicité nuise en rien à la renommée de Chantilly, et le pesage, parvis sacré, soigneusement défendu par l'aristocratie contre toute atteinte, contre toute promiscuité dangereuse. Cette fois, comme les *benoîtonnes* épiques de Victorien Sardou, tout le monde parle courses, et fait la cote : on n'entend plus citer que boxes, performances, pouliches alezan et balzanes et autres termes techniques agréablement mélangés de citations anglaises. Sur les courses de cette période Amédée Achard a donné dans *Paris-Guide* (1867) la description la plus précise, la plus pittoresque qui se puisse rencontrer :

« Toutes les chaises sont occupées ; il n'y a pas une place vide dans

les tribunes; l'élégante multitude va, vient, monte et descend, tourne et retourne; c'est un tourbillon des plus vives couleurs, un chaos des nuances les plus éclatantes, le cerise et le pourpre, le vert d'eau et le vert émeraude, le bleu d'azur et le bleu de Sèvres. Les rubans voltigent, le jais ruisselle, le taffetas frissonne... C'est la grande bataille des robes qui commence. Il y en a cent, il y en a mille, il y en a dix mille... C'est comme une prairie vivante sur laquelle on dirait que Diaz a versé sa palette.

« Un jour, — il y a deux ans de cela — un cheval parut dans cette enceinte où Isabelle la bouque-

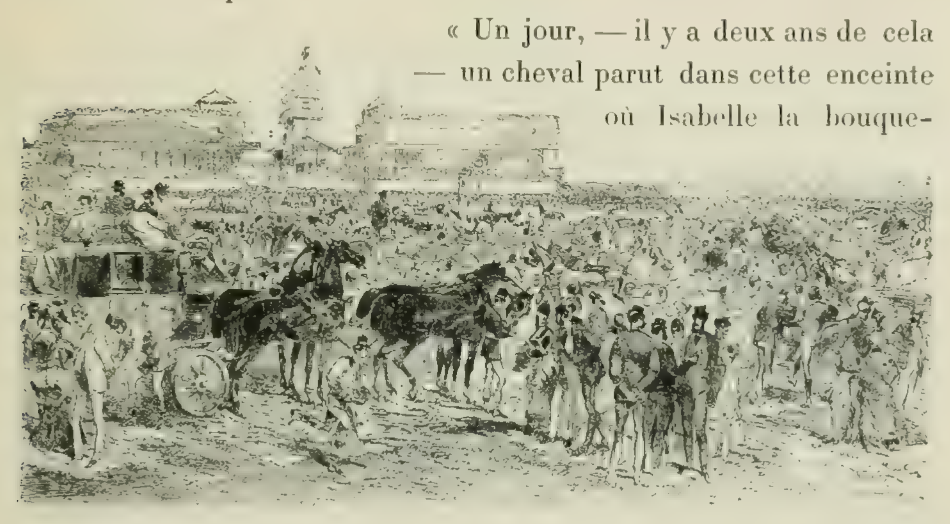


Fig. 284. — Les courses de Longchamps en 1867. — D'après un dessin d'Edmond Morin.

tière promène ses roses et ses violettes de Parme. Tout à coup un long frémissement parcourut l'assemblée, *Gladiateur* venait d'entrer. Ce fut une folie; quelque chose comme un accès d'aliénation mentale spontané frappant une multitude. Tout le monde se leva, toutes les mains battirent, toutes les voix crièrent. Et il se trouva des gens pour dire que la France avait eu sa revanche de Waterloo! Quelques hommes, tout fiers et rayonnants, comme autrefois des chevaliers revenant de la Palestine, racontaient qu'ils avaient vu *Gladiateur*. Les plus heureux l'avaient touché. Et tous les jeunes gens à l'envi, se précipitèrent autour du héros de la journée et suivirent sa trace, plus enthousiastes que s'ils eussent marché derrière un drapeau! »

Dès ce moment, les courses étaient définitivement implantées; la victoire de *Gladiateur* en fit une préoccupation *nationale*. Riches ou pauvres, habitants de la ville ou de la campagne, tout le monde se passionna pour les incidents et les péripéties sportives. A la troisième République, il était, comme toujours, réservé d'accroître l'engouement, de populariser encore le goût et les choses du turf. Avant 1870, il fallait la journée du Grand Prix pour amener ainsi sur le champ de course des foules nombreuses et bigarrées; à partir

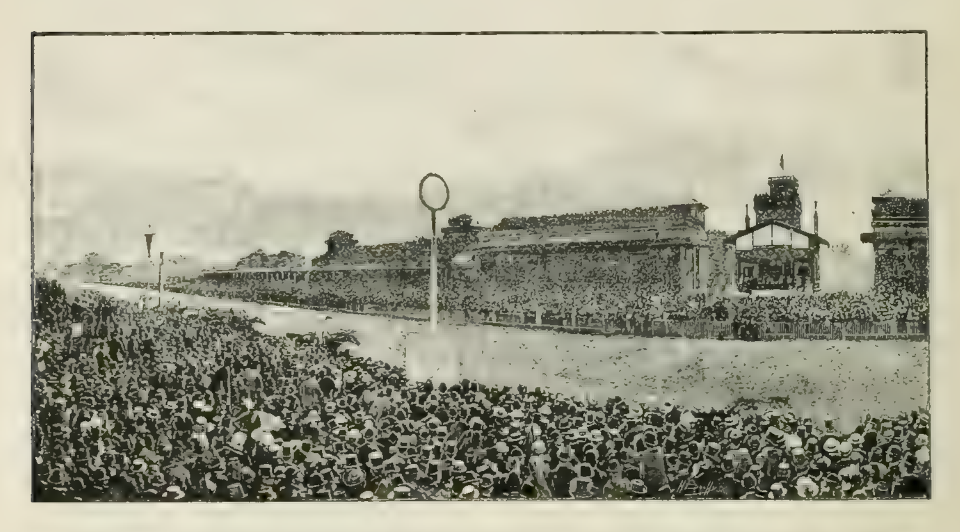


Fig. 285. — Vue panoramique des tribunes au moment du départ du Grand Prix de Paris (1890).
D'après une photographie instantanée de Neurdein frères. (*Monde illustré.*)

de 1870 des hippodromes s'ouvriront partout, à Asnières, à Colombes même, les courses deviendront quotidiennes et la passion du jeu gagnera jusqu'aux plus humbles travailleurs. « Le goût des courses vulgarisé à l'excès », a pu dire avec raison le comte de Contadès dans la préface de sa *Bibliographie sportive*, « n'est plus aujourd'hui une marque d'élégance, et nous sommes loin des gentlemen-riders de la Croix de Berny et de la Marche. » Combien loin également des paris excentriques de lord Seymour, ce véritable initiateur du sport, dont les chevaux *Fra-Diavolo* et *Miss-Annette* faisaient tourner toutes les cervelles en 1833, combien loin avec les pronostics des journaux quotidiens — bourse du cheval faisant concurrence

à la bourse des titres — avec les *tuyaux*... qui, sur les comptoirs des liquoristes, cherchent à exploiter la crédulité humaine.

Comme les courses, voici encore un plaisir, un exercice, une passion, la chasse, quel que soit le qualificatif dont on l'accompagne, que modifiera profondément l'influence anglaise. Et il est à remarquer que l'anglomanie chercha tout d'abord à rétablir en France, après 1830, les grandes chasses à courre d'avant 1789, avec leur



Fig. 286. — Chasse en plaine. — D'après une lithographie de Decamps, pour la série : *Sujets de Chasses* (1829-1830).

luxe de chiens, de chevaux, de piqueurs, mais les fortunes de l'époque étaient trop engagées dans les spéculations financières et le souverain trop peu initié aux choses de la haute vie pour que cet essai ait pu rencontrer un accueil très favorable. Là encore, il faudra le second Empire, sa vénerie, ses grands officiers, les tirés de Napoléon III à Compiègne, à Fontainebleau, à Rambouillet, pour rendre à la chasse à courre et à la chasse à tir son luxe d'autrefois, pour voir revenir les traditions de l'ancienne monarchie.

Ce qui est surtout caractéristique au commencement du siècle, c'est la passion du bourgeois, du bonnetier, de l'épicier pour la chasse,

jadis privilège aristocratique. Se chausser de guêtres, arborer des casquettes fantastiques, avoir en bandoulière un fusil et un carnier, lui parut être un signe d'affranchissement, d'indépendance. Il avait tant entendu parler des plaisirs réservés à ce genre d'exercice, qu'il lui fallait bien, à son tour, se donner la satisfaction de tuer quelques moineaux. Ce fut la période du chasseur à grande blouse si souvent représenté par Decamps, jusqu'à ce que Cham s'emparant du personnage, l'accommode à toutes les fantaisies de son crayon, tantôt dans cette plaine Saint-Denis où depuis des années l'on ne fusillait plus un insecte, tantôt dans les gares de chemins de fer où notre personnage prenait l'allure d'un garde civique mobilisé. Chasseur et pêcheur deviendront ainsi, au XIXe siècle, des types, des incarnations plus ou moins grotesques, de la petite propriété. Et il n'est pas moins curieux de voir, cent ans après la destruction des privilèges de noble vénerie, grands seigneurs et gens du commun se montrer, les uns et les autres, disciples également convaincus de saint Hubert. Seulement les uns *courent* les chasses, — ce qui est toujours du meilleur genre, — tandis que les autres se contentent d'aller chasser : une nuance qui est presque un monde.

Enfin, dans ce domaine, comme pour le théâtre, le principe d'association tend à prévaloir. Les grandes chasses demandant une fortune peu ordinaire, les « gentlemen-hubertistes » ont imaginé de former des petits trains en participation et en commandite. Et, d'autre part, comparaison piquante entre le passé et le présent ; ici les grands seigneurs-terriens d'avant 1789, là les riches financiers de 1890, ces puissances qui s'appellent Alphonse, Edmond, Arthur de Rothschild, qui ont les plus belles chasses du monde, gardées par des brigades d'hommes et de chiens ; qui ressuscitent en leur faveur, par l'évolution naturelle des choses, les privilèges d'antan!

Bien française, ayant ses traditions, voici l'escrime, jadis pratiquée dans de petites salles obscures, incommodes, étroites, aujourd'hui jouissant de tout le confort désirable, luxueuse même, ayant, pour tout dire, remplacé la « salle d'armes » classique du commencement du siècle par le « cercle d'escrime » ; l'escrime qui compte dans ce

lustre, plus d'un assaut mémorable, qui a toujours des maîtres, l'escrime qui, suivant l'affirmation d'un de ses fanatiques, l'académicien Legouvé, a subi vers 1830, la même révolution que la poésie, la musique, la peinture, qui a eu son romantisme et ses luttes d'écoles; l'escrime enfin, qui a retenti, à l'origine, des exploits du comte de Bondy et de Lafaugère, qui a ses grands états-majors, son Académie d'armes, et qui marquera durant la période moderne, avec



Fig. 287. — La Curee. — Tableau de A. de Clermont-Gallerande.

(Photog. Braun, Clément et Cie.)

ses spécialistes comme Vigeant élevant un véritable monument à la bibliographie et à l'iconographie du duel.

Ici l'antique privilège a survécu aux idées égalitaires de 1789 : si l'homme du siècle n'est plus armé, il n'a pas renoncé au droit de pouvoir se servir de l'épée quand il l'estime nécessaire pour la défense de son honneur; dernier reste des préjugés anciens qui ne semble pas encore devoir disparaître. Il y a là dedans, ainsi que l'a reconnu lui-même M. Ernest Legouvé, un je ne sais quoi d'élégant, de chevaleresque, d'un peu vaniteux qui peint un trait du caractère et se lie à nos traditions sociales. Il y a plus : non seulement le duel et l'escrime sont restés l'apanage de l'ancienne société

aristocratique, mais encore ils ont gagné les classes élevées de la bourgeoisie, celles qui sont émancipées intellectuellement. Seul, le peuple reste fermé à cette façon de vider les querelles l'épée ou .... le pistolet en main, car l'Angleterre devait également, en la matière, influer sur nos mœurs.

Enfin, ceci n'est pas moins caractéristique, le duel a pris une place considérable dans la littérature et dans le théâtre, dans les scènes de la vie moderne, intéressant le public comme s'il s'agissait d'évocations historiques. « Que voulez-vous qu'on fasse dans une comédie, » dit fort spirituellement Ernest Legouvé, « d'un homme blessé au pistolet? Il n'est plus bon à rien. Mais à l'épée, il revient deux minutes après, la main dans le gilet, et essayant de sourire. La jeune fille ou la jeune femme lui dit : « Comme vous êtes pâle, Monsieur! — Moi, Mademoiselle... » Alors paraît, par hasard, un petit bout de taffetas d'Angleterre... « Ciel! Henri, vous vous êtes battu! » Ah! l'admirable verbe que le verbe *se battre!* Tous les temps en sont bons. *Vous vous battez? Battez-vous!... Ne vous battez pas!...* Et comme il va bien avec les exclamations : *Mon ami! par grâce! — Monsieur vous êtes un lâche! — Arthur! Arthur! je me jette à tes pieds!* »

Dans la réalité vécue et dans la réalité observée, transportée sur la scène, le duel n'a pas cessé d'avoir toute son importance, ouvrant le siècle avec les combats incessants entre bonapartistes et royalistes, subitement passant aux mains des gens de plume, vidant les polémiques comme on vidait jadis les querelles, et finissant par être un sport mondain aussi indispensable que les visites aux Expositions ou les promenades au Bois. Le siècle n'aura pas seulement ses affaires passionnantes, ses duels célèbres dont quelques-uns se terminèrent par la mort d'un des deux adversaires, il aura aussi ses époques d'humeur batailleuse. Telle la Restauration et les dernières années du second Empire; telles certaines périodes contemporaines durant lesquelles les rencontres se succédèrent par séries, presque sans interruption, jusqu'au moment psychologique où la magistrature intervenait pour modérer cette ardeur.

Et maintenant, pénétrons plus avant dans les intimités de la vie mondaine, parvenue, cent ans après la Révolution, à restituer les élégances des anciens privilégiés, la vie mondaine qui a ses règles, qui, jadis, fuyait les cités aux premières approches des chaleurs, qui, actuellement, suivant la mode venue de Londres, arrive peu à



Fig. 288. — Encore cinq minutes !
D'après l'aquarelle originale de Frédéric Régamey.

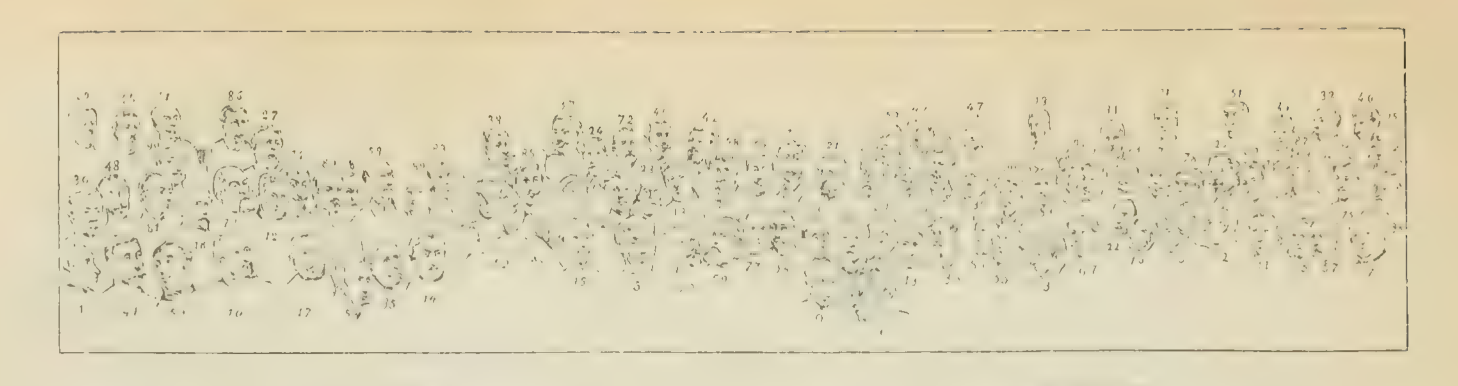
* Un jeune escrimeur désireux de conserver un souvenir de sa belle attitude sous les armes, est obligé, pour garder sa pose, de se faire soutenir par deux camarades de salle.

peu à faire des premiers mois d'été une saison bien portée, aux plaisirs multiples. La campagne n'y perd rien; l'on y reste l'automne entier, jusqu'à ce que les rigueurs de l'hiver vous en chassent. Sur ce point 1890 se rapproche de 1800, alors que Paris n'avait pas encore absorbé toutes les forces vives du pays. Peut-être, quelque jour, verra-t-on revenir à l'égard de la capitale, les préventions d'autrefois.

Mais, contrairement aux principes des sociétés privilégiées, la vie élégante n'est plus l'apanage d'une classe fermée. Elle appartient au premier venu, grand seigneur, financier, commerçant enrichi, politicien heureux, *rastaquouère,* pourvu qu'il ait de l'argent à dépenser, du temps à gaspiller; consistant, du reste, en un certain nombre d'occupations ni plus amusantes, ni plus spirituelles, ni plus difficiles que d'autres.

Jadis, c'étaient les personnages marquants qui donnaient le ton et la vogue, qui mettaient en relief les choses dont ils daignaient s'occuper; aujourd'hui, les facteurs étant renversés, ce sont les choses elles-mêmes, les endroits, les fréquentations qui servent à classer les individus. On est du monde dès l'instant que l'on mène l'existence mondaine, c'est-à-dire dès que l'on se conforme aux obligations suivantes, catéchisme de l'élégance en 1890. Le matin, monter à cheval, aller dans l'allée des Poteaux, *faire son persil* dans l'allée des Acacias; l'après-midi, se montrer à l'un des grands clubs dont on doit nécessairement faire partie, apparaître dans certaines maisons du meilleur genre, aller aux ventes de charité, ne serait-ce que pour se faire fleurir dans des conditions qui ne sont pas à la portée du premier venu; le soir, fréquenter la Comédie-Française et l'Opéra-Comique aux jours *select*. En dehors de cela, suivre d'une façon régulière les courses et les représentations privées des clubs, se faire voir en bonne place aux grandes premières, aux réceptions mondaines de l'Académie, fréquenter les Expositions et la salle des ventes lorsqu'une actualité l'exige, et surtout ne pas manquer une journée du Concours hippique, le suprême *chic* étant de s'y faire conduire en victoria — la carte ronde des privilégiés bien en vue à la boutonnière.

Cette fête de Carême n'est-elle point, par excellence, la distraction mondaine, n'est-elle pas une sorte de théâtre diurne où les galants officiers viennent passer sous la lorgnette des jolies femmes, où se presse un public mélangé, où gentilshommes et gentlemen viennent pour voir les belles mondaines, tandis que maquignons et cochers observent, étudient les chevaux et les attelages. Ici, les cavaliers franchissant



MAITRES

1. La Boëssière fils.
2. Joseph Moreau (Nantes).
3. Charlemagne.
4. Lafaugère (Lyon).
5. Jean Louis (Montpellier).
6. Gomard.
7. Grisier.
8. Ardohain.
9. Lozès aîné.
10. Pons aîné.
11. Bertrand.
12. Gatechair père.
13. Cordelois père.
14. Raimondi.
15. Bonnet.
16. Daressy fils.
17. Vigeant père (Rennes).
18. Pons neveu.
19. Mimiague.
20. Robert aîné.
21. Hippolyte Gatechair.
22. Pelerin.

---

23. Henry Petit.
24. Raze père.
25. Poulmaire (Tours).
26. Chavet (Bordeaux).
27. Tirgault (Lyon).
28. Collin.
29. Haller.
30. Berges.
31. Chartier.
32. Hottelet.
33. Rouleau.
34. Jules Jacob.
35. Vigeant.
36. L. Mérignac.
37. Ayat.
38. Rue.
39. Large.
40. Lafont.
41. Prevost.
42. Georges Robert.
43. Sauze aîné (Tarbes).
44. C. Mérignac.
45. F. Katzenfort (Bordeaux).
46. Thieret (Bruxelles).
47. Senac (New-York).
48. Brontin (Madrid).
49. E. Ondart (Lille).
50. Filippi.
51. Barte (Toulouse).

AMATEURS

52. Comte de Bondy.
53. Colonel Baron d'Yvry.
54. Comte de Peyronnet.
55. Baron de Bazancourt.
56. Marquis de l'Angle Beaumanoir.
57. Choquet.
58. Baron Gourgaud.
59. Fis de Saint Étienne.
60. Desbarolles.
61. Baron Fain.
62. Saucède.

---

63. E. Legouvé.
64. Gérard.
65. Ducreux.
66. Féry d'Esclands.
67. Vte d'Ezpeleta.
68. Carolus Duran.
69. Prince G. Bibesco.
70. G. de Borda.
71. Commandant Derué.
72. Ad. Corthey.
73. Charles Le Roy.
74. Roulez.
75. Baron d'Ariste.
76. H. Daressy.
77. Brigonboul.
78. Dejoux.
79. Comte Ch. de Lindemann.
80. Comte F. de l'Angle Beaumanoir.
81. P. Chabrol.
82. Hébrard de Villeneuve.
83. Phelippon.
84. Comte Emmery.
85. Alfonso de Aldama.
86. Docteur G. Felizet.
87. Henri Gallice.
88. G. Guignard.
89. Comte N. Potocki.
90. Vavasseur.
91. Chevillard.
92. Beaurvois-Devaux.

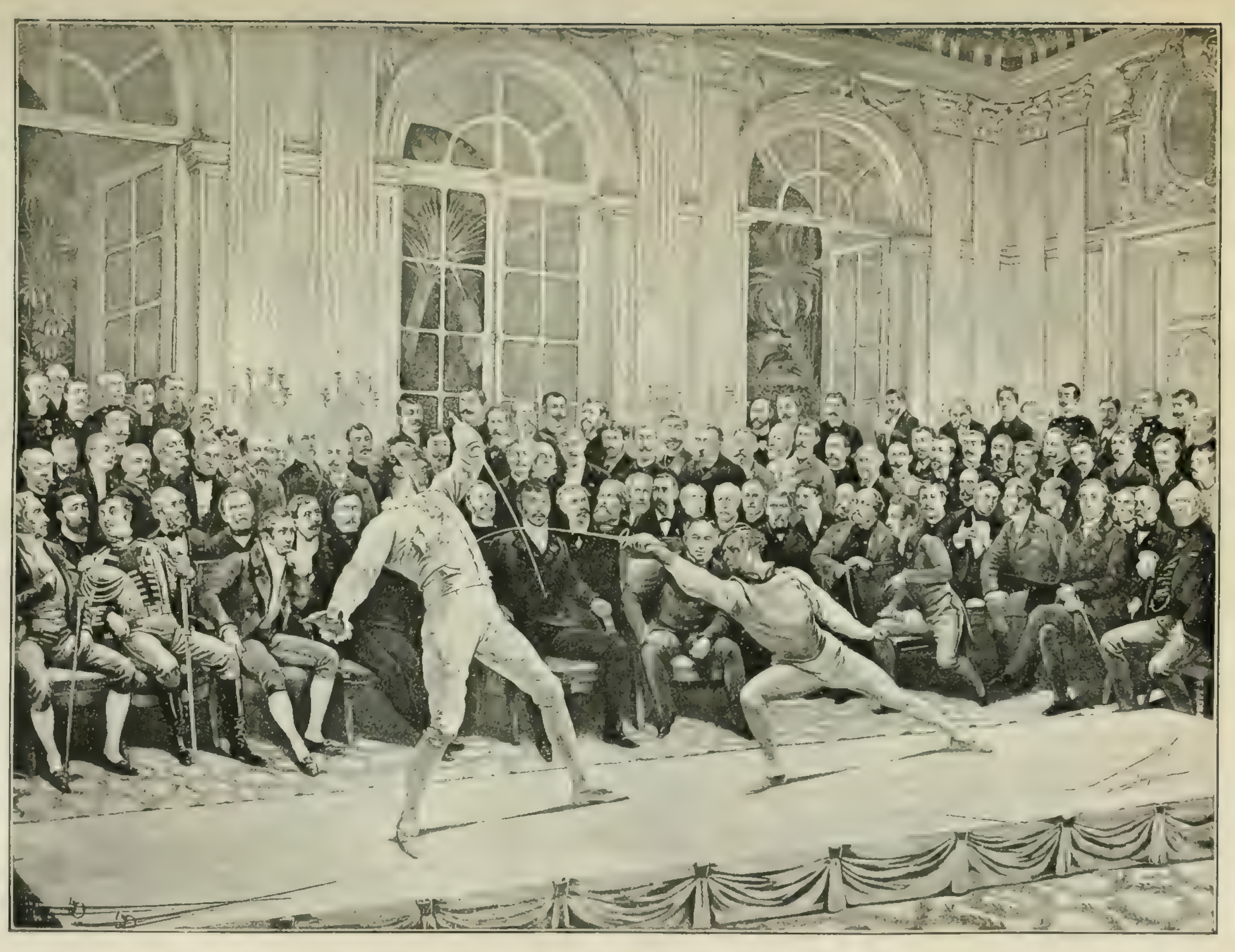
---

93. Frédéric Regamey.

L'ESCRIME FRANÇAISE AU XIXe SIÈCLE. — ASSAUT D'ARMES ENTRE LE COMTE DE BONDY ET LAFAUGÈRE.

(TABLEAU DE FRÉDÉRIC REGAMEY EXÉCUTÉ D'APRÈS LES PORTRAITS ET LES DOCUMENTS COMMUNIQUÉS PAR M. VIGEANT.)

Cet assaut, resté célèbre dans les annales de l'escrime, eut lieu à Paris, en 1816, dans un hôtel du quai d'Orsay. Le comte de Bondy (1766-1847) préfet de la Seine pendant les Cent jours et, alors, député de l'Indre était réputé le premier tireur de Paris, à cette époque; il se présenta à l'assaut en costume de satin et en jabot de dentelles. Lafaugère, qui devait se faire un nom parmi les maîtres, n'était encore que petit maître d'armes à Lyon. Cette mémorable rencontre présidée par Jean-Louis de Montpellier (assis au milieu du premier rang, n° 5) fut organisée par le baron d'Yvry, élève de Lafaugère et colonel des gendarmes de la Maison du Roi (au premier rang à gauche, en costume militaire, n° 53) et par les maîtres La Boëssière fils (n° 1, premier à gauche) et Charlemagne (n° 3, le dixième à droite). Derrière les escrimeurs célèbres en 1816 qui constituent la première rangée, se trouvent groupés les maîtres et les amateurs les plus connus du siècle, à ses différentes périodes.



L'Escrime Française au XIXe siècle : Assaut d'armes du comte de Bondy et de Lafaugère (1816). — Tableau de Frédéric Regamey au Salon de 1886.

Réduction de la planche gravée et décomposée en couleur par Vinet, (Vigna et Vigneron éditeurs.)

* Cette composition qui groupe ainsi d'une façon heureuse tous les escrimeurs célèbres depuis 1800 peut être considérée comme une sorte de synthèse de l'escrime du siècle.

hardiment les obstacles et les carrousels Louis XV ; là, le grand défilé des équipages, duel d'élégance entre la richesse des harnachements et la correction des cochers et des valets de pied.



Fig. 280. — Au concours hippique : Carrousel Louis XV
Dessin de M. Charles Morel. (*Monde illustré*, 16 avril 1887.)

L'endroit préféré du public mondain c'est le Bois, « lieu de délices qui n'a pas son pareil au monde, » dit un chroniqueur, le Bois avec ses coquettes allées et ses profondes avenues où, depuis 1860, s'enfoncent quotidiennement équipages et montures. Là triomphe cette « Potinière » de l'allée des Poteaux où, chaque matin, de dix heures à midi, viennent se rencontrer, « potiner, » élégants des deux

sexes, à cheval et en voiture, où les jeunes misses galopent à l'anglaise, comme si l'on était à Rotten-Row. « Toute l'assemblée se connaît, » dit Septfontaines, « aussi n'est-ce qu'un long échange de saluts, de bonjours affectueux et de compliments musqués comme la senteur de *l'impérial russe,* le parfum à la mode, qui flotte dans l'air, se mêlant à l'arome lointain des acacias. Les belles dames mettent pied à terre et causent avec les cavaliers, toujours sur le ton



Fig. 290. — La Potinière (lieu de réunion *select*, au bois de Boulogne).
Tableau de A. de Clermont-Gallerande.
(Photog. Braun, Clément et Cie.)

de la plus parfaite urbanité. » Mœurs de Londres chères au *high life,* que John Lewis-Brown s'est plu à restituer en ses aquarelles animées, et dont Octave Feuillet, avec ses gracieuses amazones, restera le chroniqueur attitré.

Promenade par excellence, le Bois peut être à tout le monde, il n'appartiendra cependant qu'à une élite, véritable salon en plein air, ayant son étiquette et ses habitudes; lieu de rencontre et lieu de fêtes. C'est là que se donnera, à partir de 1884, cette fameuse fête des Fleurs empruntée à Nice et à la vie méridionale, plaisir coûteux, à l'existence éphémère, apparaissant à la fin du siècle, comme le dernier mot de l'élégance raffinée. Après le luxe des fleurs dans les intérieurs



Une séance de réception à l'Académie française. — Dessin d'après nature par M. Reichan, lors de la réception de M. Leconte de Lisle, le 31 mars 1887 (*Monde illustré*, 15 déc. 1888).

* On remarque parmi les académiciens : MM. Pailleron, Sardou, Chevreul, duc de Broglie, F. de Lesseps, Ludovic Halévy, Robert-Fleury, Maxime du Camp, de Mazade, l'amiral Jurien de la Gravière, J. Simon, Legouvé, Léon Say, Sully-Prudhomme.

le gaspillage des fleurs au dehors; et tandis qu'au mardi gras les *confetti*, importation italienne, couvriront les boulevards et les rues d'une pluie de petits papiers, chaque année, juin voit les allées du Bois jonchées de roses et de fleurs exotiques. Bataille aux projectiles parfumés, pleine de charme et de poésie.

Du Bois que notre génération a porté ainsi au pinacle, passons aux



Fig. 291. — Bataille des fleurs, à la *Fête de la Presse pour les victimes du Devoir*, au Bois de Boulogne, le 7 juin 1884. — Dessin de M. de Hænen. (*Monde illustré.*)

* Ce fut cette « bataille » qui donna l'idée de la « Fête des fleurs » donnée, depuis lors, chaque année.

autres actualités mondaines, Académie, Expositions, salle des Ventes, bal de l'Opéra.

Politique ou littéraire, hostile ou ralliée au pouvoir, recevant dans son sein, suivant les préoccupations du moment, des militaires, des ecclésiastiques, des fonctionnaires, des savants ou des poètes, l'Académie a toujours été bien vue du monde élégant et tout particulièrement des groupes féminins. A corps restreint public choisi. Deux fois, en ce siècle, l'Académie attirera tous les regards : en 1811, lorsque Napoléon Ier ne permit pas à Chateaubriand de prononcer son dis-

cours, en 1860 lorsque Lacordaire, le grand dominicain, fut reçu, en sa blanche robe de moine par le calviniste Guizot. Salon d'opposition sous les deux Empires, tendant à devenir le salon littéraire de la troisième République.

Art mondain, métier bien porté, la peinture n'a pas joui toujours de la même faveur. Sous l'Empire et sous la Restauration le monde fréquente déjà les Expositions avec assiduité, mais il faut des œuvres exceptionnelles, dans un ordre quelconque, tel *le Déluge*, de Girodet, tels les *Pestiférés de Jaffa*, de Gros, pour qu'il s'enthousiasme au milieu de ce classicisme et de ce troubadourisme. Du reste, la politique transforme, alors, les salons en salles de propagande par l'image et si les Napoléon qu'on y aperçoit sous toutes les formes ne sont pas dignes des regards du beau monde, le bon genre voudra qu'on tombe en admiration devant les tableaux aux lis, aux robes blanches, aux portraits et aux souvenirs de la famille royale. Quant au romantisme, avec ses toiles sur lesquelles on semblait « avoir jeté une éponge imbibée de couleurs, où le vague des contours ne permettait pas toujours de distinguer facilement un arbre d'un personnage », il mit quelques salons en joyeuse humeur et laissa les autres dans la plus profonde indifférence.

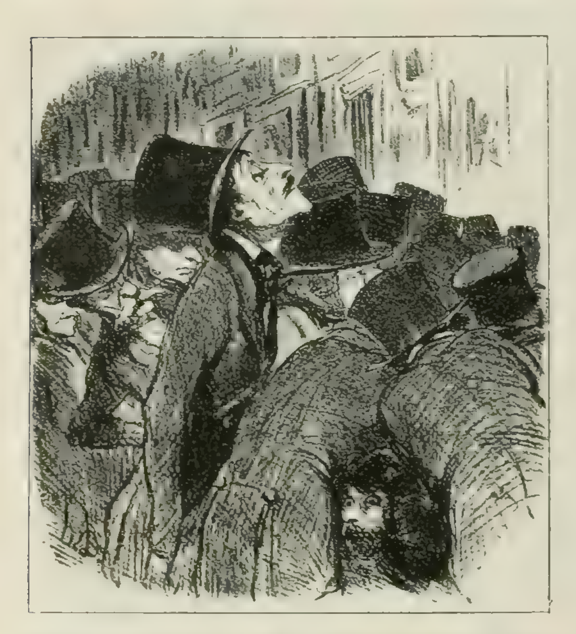


Fig. 292. — Le public au Salon : devant les tableaux de Meissonnier. — D'après une caricature de Daumier (vers 1860).

Pour intéresser le public, il fallut les portraits bourgeois, les scènes de la vie contemporaine, les comicalités prenant leur esprit dans les comparaisons ou les oppositions. Après avoir représenté sous toutes leurs



Rodin. Dalou. Larroumet. Bouguereau. Dagnan-Bouveret. Henner. Bailly. Lafenestre. A. Dumas. Jules Breton. Mme Demont-Breton. Demont. M. et Mme Rixens.
Mme Vanloo. Puvis de Chavannes. M. et Mme Lecreux. Mme Roll. Mme Lipmann. Chapu. Harpignies.
Falguière. Mme Bartet. Mme Samary. Mercié. Mme Roger-Miclos. Bonnat. Roll. Gérôme. Carolus Duran.

Un jour de vernissage au Palais des Champs-Élysées. — Tableau de A. Rixens au Salon de la Société Nationale (1890).

(Photographie Braun, Clément et Cie)

faces princes et grands seigneurs, les salons revenaient comme précédemment, lors de la Révolution, aux classes moyennes. Alors chacun voulut voir ces galeries de portraits d'un nouveau genre où défilèrent sénateurs en pied et à lunettes, élégantes en gravures de mode, penseurs en robes de chambre, poètes en col ouvert, femmes en satin blanc se détachant sur des rochers sombres, jeunes élégantes à la toilette irréprochable, au milieu d'un parc anglais, mondaines au coin du feu, avec l'écran traditionnel, attendant la visite qui ne vient point. Alors, on commença à se presser, à se bousculer pour les tours de force de la peinture ; tableaux lilliputiens devant lesquels se postaient des armées de loupes ; tableaux monstres devant lesquels on laissait un grand espace vide afin de pouvoir mieux juger de l'effet. Alors, chacun vint se placer devant « la traversée du Havre à Honfleur » de M. Biard, cherchant ainsi à se donner l'illusion du mal de mer. Dès ce moment, c'est-à-



Fig. 293. — L'Hôtel Drouot. — Tableau de Michel Levy au Salon de 1884.

(Photog. Braun, Clement et Cie.)

Au premier plan, dans la partie réservée, les habitués. Le tableau qui fait l'objet de la vente est présenté par un commissionnaire de l'Hôtel. Le commissaire-priseur, armé de son marteau d'ivoire, est debout : très certainement, l'enchère doit être disputée.

dire dès 1840, la peinture mondaine était créée, l'art devenait un sport et jusqu'en 1890 tous les salons auront leurs tableaux à la mode devant lesquels il faudra s'arrêter, qui feront l'objet de toutes les conversations.

Le siècle avait commencé avec le Salon du Louvre (1801) comptant 268 exposants et 485 ouvrages, il se termine avec deux Salons an-



Fig. 294. — Fête de nuit au théâtre royal de l'Opéra-Comique (14 janvier 1835).
Dessin de Célestin Nanteuil pour le programme de la fête.

Une toile de fond figure Venise et le palais des Doges illuminé. Un pont est jeté entre les avant-scènes et le public circule sous l'arche. Sur le pont : l'orchestre Dufresne (l'homme du cornet à piston) et quarante choristes.

nuels (Champs-Élysées et Champ-de-Mars) et plus de 8,000 toiles, sans compter les Expositions des cercles et des sociétés dissidentes, chaque jour plus nombreuses. Progression considérable qui indique suffisamment la place que tient la passion picturale en notre société où l'esthétisme est particulièrement bien porté.

Enfin, dernière incarnation, après les « premières » des théâtres sont venues, sous le second Empire, les « premières » des Salons, évé-



Fig. 295. — Une plage au bord de l'Océan, en 1892. — D'après une composition originale de Fernand Fau.

nements mondains, également recherchés, pour lesquels les élégantes se feront faire des toilettes spéciales. Jadis, l'ouverture du Salon était réellement la fête de la peinture : en ce jour, a dit Théophile Gautier, « rapins truculents et échappés de l'atelier de Devéria, de Delacroix ou d'Ingres promenaient à travers les galeries leurs feutres gris et leurs chevelures prolixes »; aujourd'hui, c'est un événement *parisien*, le *vernissage*, où l'on se retrouve, où l'on se salue, où l'on se lorgne comme en un foyer de théâtre.

Encore une passion fin de siècle, la salle des Ventes, lieu jadis fort peu *select*, où se pressent quelquefois depuis 1860, hommes et femmes du meilleur monde, où l'armorial et la finance viennent, à certains jours, faire assaut de billets de banque, où certaines Expositions privées peuvent lutter avec les « premières » du Théâtre et des Salons. Véritable bourse publique de l'art et de la curiosité devant son importance au grand mouvement financier de 1852, ayant donné naissance au « spéculateur en peinture ». Au commencement du siècle, public minable dont la physionomie générale se trouve dans une toile de Boilly représentant une salle de l'hôtel Bullion en 1817. Aujourd'hui, période de la collection à outrance, mélange de trafiqueurs et de gens du monde; endroit où tout homme à la mode est tenu de se montrer.

Aux côtés de l'Exposition et de l'Hôtel des Ventes, combien descendu de son ancienne gloire apparaît le bal de l'Opéra, ce bal où aimait à se montrer Napoléon Ier qui, pour la première fois, après la Révolution, ouvrit ses portes le 25 février 1800. Alors et jusqu'à l'apparition de Musard, il fut réellement la passion de la bonne compagnie. Du reste, on n'y dansait point, au moins le beau monde; les femmes y allaient en dominos et masquées, les hommes en frac et sans masques. Le plaisir était donc surtout pour les femmes pouvant intriguer à la faveur du loup les hommes de leur connaissance, et le bal en lui-même se trouvait ainsi une sorte de bal du monde dans un endroit public, dont l'imagination, la malice, les folies de l'esprit faisaient tous les frais. Après 1830 changement à vue, la tristesse et l'ennui régnèrent là où l'on s'amusait tant jadis; la mode fut aux bals déjà plus turbulents des petits théâtres : loteries, tombolas, avec

châles de cachemire et bracelets, tout fut tenté pour ramener le public; rien ne fit. Il fallut Musard, non pour rendre à ces promenades masquées leur intérêt d'autrefois, mais pour inaugurer une nouvelle sorte de plaisir avec les danses folles, les quadrilles échevelés, les déguisements abracadabrants, et surtout avec un public féminin absolument différent, avec des danseurs payés par l'administration. Dès lors, le bal de l'Opéra pourra être plus ou moins bien fréquenté, attirer des foules plus ou moins nombreuses, suivant le talent des chefs d'orchestre, il ne se modifiera plus. Tel il était en 1840, tel il sera en 1890.

Quoi qu'il en soit, la vie élégante depuis 1800 n'a jamais cessé de suivre un mouvement ascendant. Jadis bornée, cherchant à concilier le présent avec le passé; aujourd'hui, s'ouvrant à tous, se répandant partout : jadis circonscrite à Paris; aujourd'hui, s'imposant de même au dehors. Durant la première période, c'est encore la campagne classique, le paysage romantique, le vieux château confortable, le parc aux allées ombreuses; et puis les conditions spéciales faites à l'existence par la politique de Napoléon I[er] ne s'alliaient guère aux projets lointains, aux arrangements pris à l'avance; peu à peu, avec le rétablissement de la paix, avec le retour du calme, viendront les bains de mer, les voyages, jusqu'au jour où les découvertes et les facilités modernes permettront les grandes excursions, les caravanes à travers les contrées inconnues; elles-mêmes les fouilles seront à la mode, donnant ainsi un aliment à cette soif de sensations nouvelles propre à toutes les classes de la société.

Mais surtout, la vogue sera aux stations thermales, jadis peu confortables, répondant à peine aux besoins des baigneurs, transfigurées, pour ainsi dire, en quelques années, devenues en 1890 des endroits luxueux. Plages et établissements voient commencer leurs beaux jours sous la Restauration. En 1814, la première visite de la duchesse d'Angoulême sera pour Vichy; c'est elle qui jettera les fondements d'un nouveau casino; en 1824, la duchesse de Berry mettra Dieppe au pinacle, transformant la petite ville normande en une plage aux élégances déjà caractéristiques, avec salle de spectacle, et flottille de

plaisance. Déjà aussi, étrangers et Parisiens affluaient de tous côtés. « Notre ville, » écrivait-on en 1829, « ressemble en ce moment à un petit Paris par la quantité de voitures et de dames élégantes qui se promènent à pied et à cheval. » Sous Louis-Philippe, Enghien, Luchon, le Mont-Dore, Bagnères-de-Bigorre, Boulogne, Trouville, La Rochelle, les Sables-d'Olonne, Arcachon, le Tréport virent le jour successivement ; lieux de cures et lieux de plaisirs, quoique ne sortant pas des habitudes de la vie familiale. Enfin, l'Empire vint et ce fut alors la période des bains fastueux implantant partout le luxe et les habitudes de Paris, donnant à Trouville une renommée européenne, couvrant les plages de France d'élégances *benoîtonnes*. La République n'a point arrêté cet essor, mais elle a donné naissance aux plages populaires où tout un petit public peut, à son tour, venir jouir des plaisirs jadis réservés aux seules classes riches.

Passion ou nécessité, comme on voudra l'appeler, devenue à la fin du siècle aussi générale que la passion des courses.



Fig. 296. — Une agence de paris aux Courses (1873).
Dessin d'Edmond Morin.



CHAPITRE ONZIÈME

FÊTES ET CÉRÉMONIES NATIONALES

Les fêtes nationales annuelles. — Les grands spectacles : entrées de souverains. — Le baptême du duc de Bordeaux. — Les funérailles de Louis XVIII et les grandes funérailles modernes. — Le sacre de Charles X. — Les fêtes religieuses. — Les cortèges : le bœuf gras. — Le transport des cendres de Napoléon I[er]. — Les fêtes civiles. — Les fêtes militaires : revues et distributions de drapeaux (1804-1880).

I



POMPES militaires, pompes civiles, pompes religieuses, de tout temps le peuple s'est passionné pour les grandes cérémonies publiques. Jours d'allégresse ou jours de deuil, tout l'attire au même degré pourvu que le luxe extérieur s'étale avec éclat : crépines d'or ou franges argentées, pompons rouges ou plumets noirs, peu importe. Ce qu'il lui faut, ce sont des spectacles et des fêtes; choses de plus en plus rares. Et cependant, ce siècle a vu couronner des souverains, des monarques faire des entrées triomphales, et même un prince mourir dans son lit, en roi de France. Il a assisté au couronnement de deux Empereurs et d'un Roi; il a célébré la proclamation d'une République. A son aurore, c'est un souverain qui pose sur son front la couronne impériale; à son déclin, c'est un

gouvernement impersonnel qui célèbre le centenaire de la Révolution. Il s'ouvre avec les foules enthousiastes, encore sous le charme des imposants cortèges de la monarchie; il se ferme avec des foules sceptiques, quoique toujours avides de voir. En 1804, les cérémonies de la Cour; en 1892, les cérémonies du Peuple. Choses bien particulières et d'allure tellement différente qu'on pourrait volontiers voir, ici le monde ancien, là les germes d'un monde nouveau. Une solennité industrielle, dans les premières années du siècle, est loin d'avoir l'allure qu'elle revêtira en 1889 : jadis, c'était encore le souverain prenant sous sa protection les arts et le commerce; aujourd'hui, ce sont les véritables assises nationales, l'expansion de la force moderne dans toute sa majesté.

A l'opposé des grandes cérémonies, les fêtes annuelles ne varient point, tout au moins dans leur caractère général. Qu'il s'agisse de célébrer la saint Napoléon, la saint Louis, la saint Philippe, les Glorieuses de 1830, ou la prise de la Bastille, ce seront également représentations gratuites dans les théâtres, feux d'artifice, foires locales et saltimbanques. Sur ce point, les descriptions de Kotzebue sous le Consulat et l'Empire pourraient encore servir de thème aux chroniqueurs des journaux quotidiens, en 1890. Les solennités portent toujours en elles quelque chose de l'esprit du moment; les réjouissances publiques paraissent à peine se modifier. Et la même observation se pourrait également appliquer au décor extérieur des fêtes. Distribution des drapeaux à l'armée, représentation de gala à l'Opéra, inauguration d'un monument ou d'une statue, distribution des récompenses d'une Exposition ou d'un Concours agricole, visite du souverain ou du chef de l'État, tout cela verra les mêmes ornements, les mêmes draperies, les mêmes faisceaux de drapeaux, les mêmes oriflammes, les mêmes écussons. Les N couronnés pourront être remplacés par des L entrelacés ou par des R. F; aux aigles, aux fleurs de lis, aux coqs pourront succéder les faisceaux de licteurs, à part cela nulle différence. Le sentiment décoratif, en ce siècle, s'est toujours manifesté par des tentures de velours, par des trophées de carton, par des dais, par des velums

rouges et or. Garde-meuble royal d'autrefois, ou entreprise moderne des fêtes du gouvernement, c'est tout un.

Autrefois, il est vrai, on faisait des largesses au peuple, vieux souvenir de la monarchie de droit divin; dans les Champs-Élysées ou au Champ-de-Mars s'élevaient des petites tours carrées du haut desquelles on jetait des comestibles à la populace, tandis que d'énormes futailles répandaient un vin que cruches, pots, seilles et autres récipients cherchaient à retenir; et l'on se battait ferme, et l'on se lançait maintes épithètes, pour arriver à saisir pains, gigots, saucissons pleuvant dru sur la tête des spectateurs. Le *panem* des anciens dans toute sa réalité, joint aux *circenses* des représentations gratuites. Joies populaires, scènes animées, tableaux colorés auxquels il n'a manqué qu'un Téniers. Mais si le peuple de la seconde moitié du siècle n'a plus ces folles agapes, les misérables n'ont rien perdu à la disparition d'un spectacle peu édifiant. Au lieu des vivres jetés à la tourbe, à cette foule « ruante et grouillante », les distributions faites par les bureaux de bienfaisance et l'autorisation de mendier accordée à tous les estropiés,

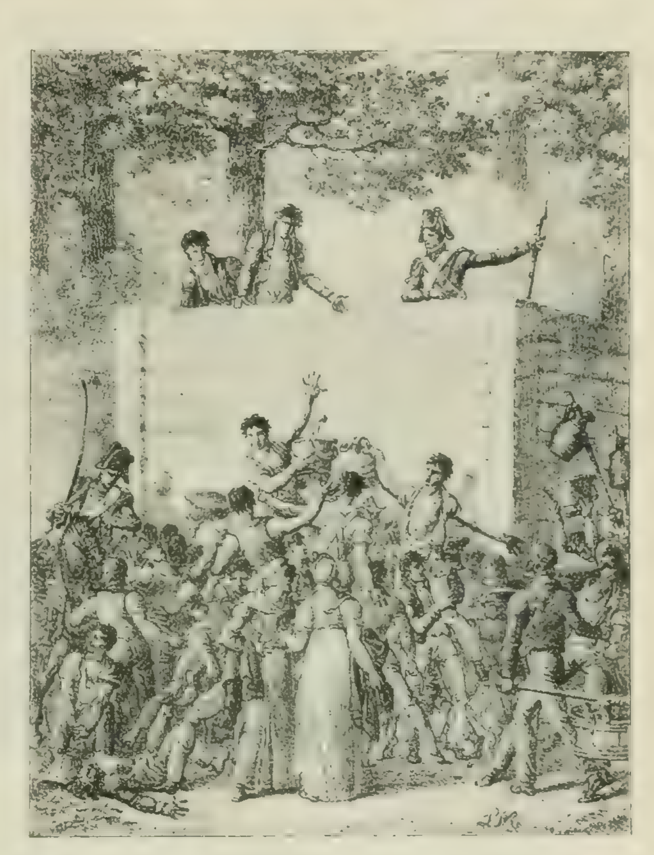


Fig. 297. — Épisode d'une réjouissance publique. (Distribution de vin sous Louis XVIII.) — D'après une lithographie du journal *le Miroir* (vers 1821).

si bien que, les jours de fêtes nationales, on dirait comme une cour des Miracles ressuscitant et montant à l'assaut de la civilisation moderne.

Fêtes du 1er mai, fêtes du 15 août, fêtes du 14 juillet, toutes ces réjouissances officielles verront revenir les mêmes décorations extérieures, les mêmes lampions, les mêmes feux d'artifice : qu'il



Fig. 298. — Fêtes du 15 août 1858 à l'Esplanade des Invalides.
D'après un dessin de Morin et Bourdelin. (*Monde illustré* 21 août 1858.)

Sur le devant exercices acrobatiques. Dans le fond, théâtres de mimodrames militaires, et de funambules.
De chaque côté, deux grands mâts de cocagne.

s'agisse du souverain ou d'une date quelconque de l'histoire, la joie populaire ne s'épandra pas autrement, jadis plus retenue, aujourd'hui plus bruyante. Ici, les cordons de gaz des monuments et des boutiques; là, les mille distractions de la rue transformée en une sorte de salon populaire. Que l'on regarde les estampes de Daumier ou que l'on relise les chroniques, l'impression d'ensemble sera toujours identique; partout une foule compacte, partout des grappes humaines, partout une curiosité parvenant rarement à se

satisfaire : des femmes montées sur des chaises de paille, sièges classiques de nos promenades depuis cent ans, des enfants grimpés sur les épaules de leurs parents, des ouvriers perchés dans les arbres, des gens accrochés aux cheminées des toits.

Tel avait été le populaire pour voir entrer Louis XVIII ou Charles X; tel il fut pour voir le shah de Perse ou le premier embrasement de la tour Eiffel en 1888.

Pas de fête sans l'illumination des promenades publiques, que ce soient des lustres, des globes ou de simples lampions, sans boutiques



Fig. 299. — Aspect général de la place de la Concorde pendant les illuminations de la fête du 15 août 1865. — Dessin de Thorigny et de Godefroy Durand. (*Monde illustré*.)

de gâteaux, de joujoux, de cocardes, de petits drapeaux et d'articles de Paris; pas de fêtes sans jeux de bague, sans carrousels, sans vaisseaux aériens, sans le fauteuil-balance que l'on voit déjà sur les estampes de Marlet en 1817, sans les ascensions de ballons qui serviront éternellement d'attraction, qu'il s'agisse du mariage de Napoléon Ier et de Marie-Louise, de la fête de Louis XVIII, des expériences du physicien Robertson ou de la Saint-Napoléon. En 1820 Elisa Garnerin; après 1850, les Godard et Nadar.

Longue succession de réjouissances publiques, d'abord partagées par toutes les classes bourgeoises, qui, peu à peu, deviendront l'apanage exclusif du peuple et parmi lesquelles marqueront particulièrement les fêtes du second Empire avec leur caractère démocratique et leur allure théâtrale, avec leurs grandes représentations

militaires, leurs mimodrames, leurs cavalcades équestres. Tel le 15 août 1853 qui vit représenter au Champ-de-Mars l'attaque et la prise de Laghouat en Algérie, et le tournoi du camp du Drap d'Or. Tel le 15 août 1854, avec ses théâtres de pantomimes et de funambules, avec sa grande pièce d'actualité historico-militaire, la *Levée du siège de Silistrie et la mort de Mussa-Pacha* (c'était le dermier incident de la guerre turco-russe, au moment où la France et l'Angleterre

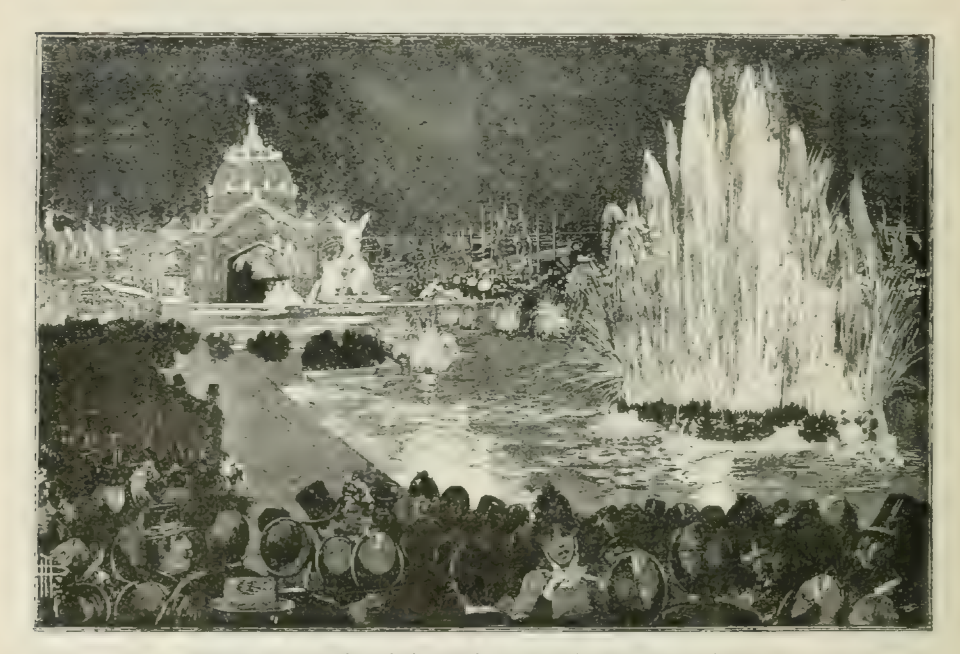


Fig. 300. — Fête de nuit dans le jardin intérieur du Champ-de-Mars lors de l'ouverture de l'Exposition Universelle, le 6 mai 1889. (*Monde illustré.*)

contractaient une alliance pour la protection de l'empire ottoman) avec ses intermèdes de voltige, avec ses joutes et ses régates sur la Seine, avec ses mâts de cocagne chargés de prix. Le 15 août 1854 marquera également pour sa fête de nuit, pour ses décorations des promenades, — portiques à jour dans le style mauresque, arcs de triomphe, guirlandes, lustres, vases et bannières, — pour ses illuminations en verres, globes et lanternes de couleur, pour ses deux feux d'artifice dont l'un, tiré au quai d'Orsay, représentait le palais du Louvre terminé, avec la statue équestre de Napoléon Ier, entre la Paix et la Guerre.

Jamais fêtes ne seront plus brillantes. Pour que le siècle jouisse d'un spectacle nouveau il faudra la tour Eiffel, l'embrasement de ce monument de fer, les cascades d'étincelles tombant de son sommet, les serpents de feu s'élançant de toutes parts dans l'espace. Le 14 juillet 1889 pourra ainsi éclipser le 15 août 1854 : ce jour-là, de tous les étages de cette dentelle ajourée, du haut et du bas, partirent



Fig. 301. — 14 juillet 1880 (1re célébration de la Fête Nationale de la troisième République). Tableau de Roll au Salon de 1882.

* Le sujet représenté par le grand artiste en cette toile célèbre est l'inauguration de la statue colossale de la République, place de la République, au moment du défilé des troupes et du cortège officiel.

des chandelles romaines, des pluies de feu, déux mille saucissons détonnants; ce jour-là, Paris resta en admiration devant un bouquet monstre, trois mille chandelles et quatre cents bombes tricolores. Et avec sa grande et sculpturale fontaine s'inondant, le soir, de projections électriques, avec ses jets d'eau se colorant de couleurs variées, avec son immense gerbe projetant en l'air des pluies de perles et de diamants, l'année 1889 marquera profondément dans l'histoire des fêtes publiques.

Le siècle avait commencé avec de grandes cérémonies destinées

à frapper l'esprit du peuple; il se termine avec des spectacles sans précédents bien faits pour provoquer l'enthousiasme universel.

Le siècle avait d'abord mis en pratique l'ancien principe monarchique des largesses octroyées au peuple; sur sa fin, il devait voir ce même peuple venir danser dans les rues, comme jadis on avait dansé sur les ruines de la Bastille, essayant ainsi entre les classes moyennes une sorte de fusion, une espèce de communion démocratique qui ne devait pas se maintenir longtemps. En 1814, les femmes



Fig. 302. — Fête du Centenaire de la proclamation de la République, 22 sept. 1892.
Char des précurseurs de la Révolution au XVIIIe siècle, exécuté par MM. Amable et Gardy (*Monde illustré*)

en robes blanches exécutèrent des rondes folles devant le palais des Tuileries où venait de rentrer un roi impatiemment désiré : en 1880, de vastes estrades, d'immenses planchers se dresseront sur les places des grandes cités, et la France entière manifestera ainsi son contentement de voir revenir ces fêtes annuelles dont elle avait été privée pendant dix ans. En 1814 les restitutions du passé monarchique; en 1892 les restitutions du passé révolutionnaire, les chars allégoriques promenant sur les boulevards de la capitale les figurations, les chœurs et les hymnes de la démocratie.

II.

Après les fêtes nationales, les grandes cérémonies, les attractions de circonstance, les revues, les cinquantenaires ou les centenaires,

les célébrations d'événements importants, les rentrées de troupes victorieuses, les funérailles grandioses.

Qu'il s'agisse du mariage de Napoléon Ier avec Marie-Louise, ou de l'entrée de Louis XVIII dans Paris, ce seront les mêmes cortèges, les mêmes arcs de triomphe, les mêmes cris d'allégresse, les mêmes foules : seules, les troupes faisant la haie en ces circonstances so-



Fig. 303. — Entrée de l'Empereur et de l'impératrice dans le Jardin des Tuileries le jour de la cérémonie de leur mariage, 2 avril 1810. — Dessin de Percier et Fontaine, gravure de C. Normant pour la publication officielle sur le mariage de Leurs Majestés.

lennelles, différeront quelque peu; les gardes nationales n'auront plus la fière allure des cavaliers du premier Empire aux plumets dardant vers le ciel.

Donc, le 14 mai 1814, ce siècle vit ce qui ne se représentera plus; une population se dirigeant de toutes parts à la rencontre de son Roi, des maisons décorées à tous les étages de tapis, d'étoffes blanches, de banderoles, de chiffres, d'emblèmes, — c'était encore l'ancienne mode, — des fenêtres changées en parterres de femmes et de fleurs. Et les mêmes gens qui, quelques années auparavant, avaient suivi le cortège impérial se rendant à Notre-Dame, at-

tendaient, cette fois, le passage du cortège royal à sa sortie de l'antique cathédrale. Alors, comme au 22 septembre 1892, des tréteaux s'élevaient dans les rues pour permettre aux bourgeois de mieux jouir du spectacle. Jouy nous raconte qu'il parvint à se loger, place Dauphine, sur une espèce d'amphithéâtre où quarante personnes étaient amoncelées : « ce ne fut pas sans peine et sans prière »



Fig. 304. — Entrée de Louis XVIII à Paris, le 11 mai 1814. — D'après une eau-forte de Duplessis-Berteaux.

* Le roi et son cortège arrivant par la porte Saint-Denis. Au devant, accourus pour le saluer, les magistrats de la ville

ajoute-t-il, « que j'obtins, au prix de cinq francs, une place assez périlleuse sur ce frêle échafaudage. » Lorsque la voiture royale s'arrêta devant la statue de Henri IV, tous les yeux, tous les cœurs, affirment les témoins oculaires, se portaient alternativement de Louis XVIII au Béarnais, tandis que des musiques faisaient entendre des airs de circonstance. « Au moment où le cortège se remit en marche, » pour reprendre la version de Jouy, « on vit s'élever un aérostat aux armes de France, le pavillon blanc flotta au plus haut des airs,

et des colombes, symboles et messagères de réconciliation, prirent leur vol à travers l'espace. »



Fig. 305. — Baptême du duc de Bordeaux, à Notre-Dame, le 1er mai 1821.
D'après la lithographie de Fragonard.

* Aux côtés du duc de Bordeaux tenu par sa gouvernante, le comte d'Artois représentant le roi des Deux-Siciles parrain, la duchesse d'Angoulême représentant la princesse héréditaire des Deux-Siciles, marraine. L'officiant est l'archevêque de Paris, le cardinal de Périgord, vieux et infirme. Dans son fauteuil Louis XVIII ayant à sa droite le duc d'Angoulême, le duc d'Orléans, le duc de Bourbon. Derrière, on aperçoit Talleyrand. A droite, sur le côté, des pages et des Cent-Suisses.

Du reste, entrée solennelle, dont le programme avait été réglé de

point en point, suivant l'usage antique, par l'ancien grand maître des cérémonies de la monarchie détrônée, le marquis de Dreux-Brézé, entrée qui valut au peuple un don de joyeux avènement, cinquante mille petites pièces d'or et d'argent à l'effigie du nouveau souverain répandues tout le long du cortège, par les hérauts d'armes de la couronne.

Après l'entrée dans cette immense voiture découverte qui avait quelque peu l'allure d'un chariot, les réjouissances populaires pour la naissance du duc de Bordeaux, le « Messie de la Légitimité, » « l'enfant du miracle, » comme devait l'appeler la garde nationale dans son adresse au souverain — félicitations, protestations de dévouement, réjouissances, banquets, bals offerts à « Mesdames de la Halle », à « Messieurs les forts de la halle et des ports », à « Messieurs les charbonniers ». — Puis le baptême, qui se célébra avec grande pompe à Notre-Dame, le 1er mai 1821, la vieille basilique ayant été ornée d'un immense portique extérieur flanqué des quatre statues dorées de Clovis, de Charlemagne, de saint Louis, de Henri IV, le baptême, pour lequel on vit Louis XVIII, malgré ses infirmités, venir présenter à l'archevêque de Paris, lui aussi impotent, « l'enfant de saint Louis, l'enfant de la France, l'héritier de son trône », le baptême, qui fit monter la louange à un diapason dont l'Ode composée pour la circonstance par Victor Hugo peut, seule, donner une idée. Et trois ans après — tout ne se touche-t-il pas en ce monde ! — les funérailles; cérémonie considérée, non sans raison, comme l'enterrement définitif de la monarchie de droit divin. Un mois durant, — Louis XVIII était mort le 16 septembre 1824 — c'est-à-dire du 23 septembre au 24 octobre, le cercueil royal demeura exposé dans la basilique de Saint-Denis, au milieu d'une chapelle ardente; un mois durant, une foule nombreuse appartenant à toutes les classes de la société, accourut de Paris et des communes environnantes pour contempler ce spectacle, de même que le bon ton avait voulu que tout le monde portât le deuil du souverain. Enfin, le 25 octobre, eurent lieu les funérailles dans l'église, entièrement tendue de noir jusqu'aux voussures, où des fleurs de lis brodées en or se détachaient sur les

tentures funèbres, l'intérieur étant ainsi hermétiquement fermé par ce « capitonnage, » où la lumière des lampes, des cierges et des bougies remplaçait le jour absent. De cette solennité, étrange et magnifique, tout à la fois, la dernière de ce genre, George Sand a donné dans l'*Histoire de ma vie* un tableau assez coloré auquel j'emprunte les passages suivants :

« Le spectacle était terrible à voir : des frises de bougies ardentes

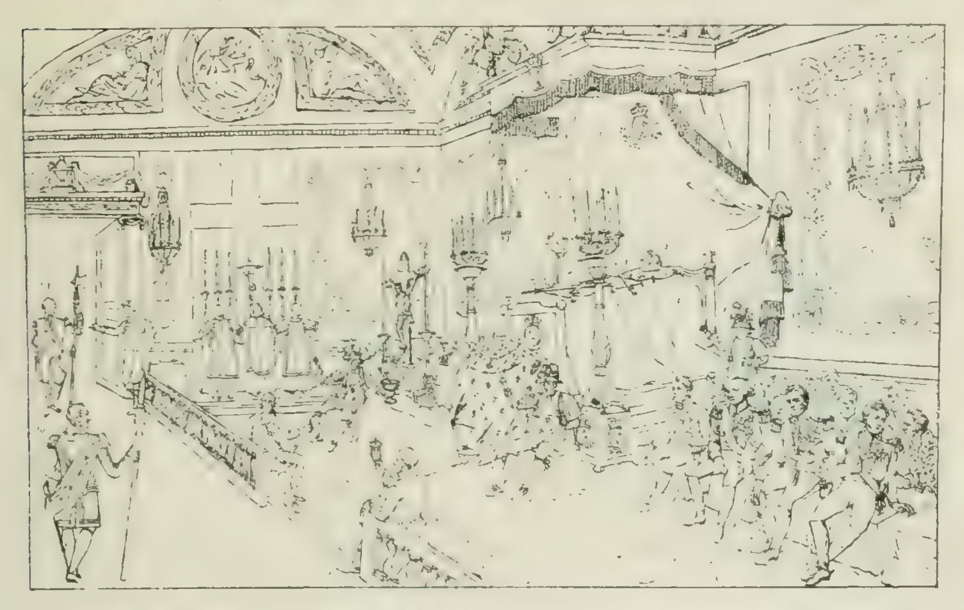


Fig. 306. — Exposition du corps de S. M. Louis XVIII dans la salle du Trône, aux Tuileries du 18 au 22 septembre 1824. — D'après une lithographie de l'époque.

1. Corps de S. M. — 2. La Couronne. — 3. Le Sceptre et la main de Justice. — 4. L'Épée. — 5. Le Manteau royal et les ordres. — 6. Le Grand Aumônier officiant avec le Clergé de la Chapelle. — 7. Les Grands et Premiers officiers de S. M. — 8. Les Gardes de la Manche et les Hérauts d'armes. — 9. Deux Huissiers des Appartements. — 10. Suisses des Appartements.

sur le fond noir des tentures et dans le fond de la nef une immense croix flamboyante, brûlaient la vue et donnaient immédiatement la migraine. La belle architecture de la basilique était complètement perdue sous les draperies, la profusion des lumières éblouissait et ne combattait pas les ténèbres de ce deuil monumental.

« La musique, bien qu'admirable, — c'était la messe de Cherubini, — fut sourde et comme ensevelie dans une cave. La cérémonie fut interminable. Ces formes de l'antique étiquette monarchique et

religieuse eussent eu un intérêt historique à mes yeux, sans la foule de détails oiseux et incompréhensibles qui les surchargeaient.

« Les princes de la famille royale étaient en deuil de cour violet et en costumes rappelant ceux des derniers Valois. Ils quittèrent leurs places, les reprirent, firent de grandes révérences, mirent le genou sur des coussins, saluèrent le roi trépassé, le roi nouveau, mais tout cela dans une pantomime si énigmatique qu'il eût fallu un livret ou un *cicerone* à chaque spectateur pour lui expliquer le sens et le but de chaque formule. »

De tous ces détails qui durent être, en effet, peu compréhensibles pour plus d'un spectateur, les plus caractéristiques se rapportent à la descente du cercueil dans la tombe royale, dans cette tombe où les hérauts d'armes, les uns après les autres, vinrent successivement jeter leur caducée, leur toque, leur cotte. L'appel des honneurs impressionna surtout par sa pompe féodale, par son cérémonial, identique pour tous les grands officiers de la couronne.

Écoutez le roi d'armes :

« Monsieur le maréchal, duc de Raguse, major général de la garde royale, apportez le drapeau de la garde royale. »

A cet appel, le maréchal se lève, prend le drapeau des mains de l'officier qui le portait, s'avance, salue successivement le dauphin et le duc d'Orléans, s'approche du caveau, s'incline profondément, et remet le drapeau au héraut d'armes, placé sur les degrés. A son tour, celui-ci le passe au second héraut d'armes qui le dépose sur le cercueil. Puis le maréchal salue à nouveau l'autel, les princes et retourne à sa place.

Et successivement apparurent de même les écuyers, les chambellans, le grand maître, tous les dignitaires chargés des insignes de la royauté, apportant à tour de rôle les éperons, les gantelets, la cotte, le heaume, l'épée du Roi, la main de justice, la bannière, le sceptre, la couronne; après quoi le duc d'Uzès, faisant fonction de grand maître de France, met le bout de son bâton dans le caveau, et s'écrie : « Le roi est mort! » Le roi d'armes recule de trois pas et par trois fois répète à haute voix : « Le roi est mort! » puis, se

tournant vers l'assemblée, il dit sur un ton de basse : « Priez Dieu pour le repos de son âme. »

A ce cri lugubre, le dernier qui sera poussé pour le défunt, le duc d'Uzès, brandissant son bâton, répond par un « Vive le Roi! » que répète le roi d'armes en ajoutant les titres et qualités du nouveau souverain. Et alors, au milieu du silence des tombeaux, éclatent en une bruyante fanfare trompettes, tambours, fifres, tandis que l'assemblée fait partir un formidable : « Vive le Roi! Vive Charles X! »

A ce souverain du passé, enterré suivant un cérémonial démodé



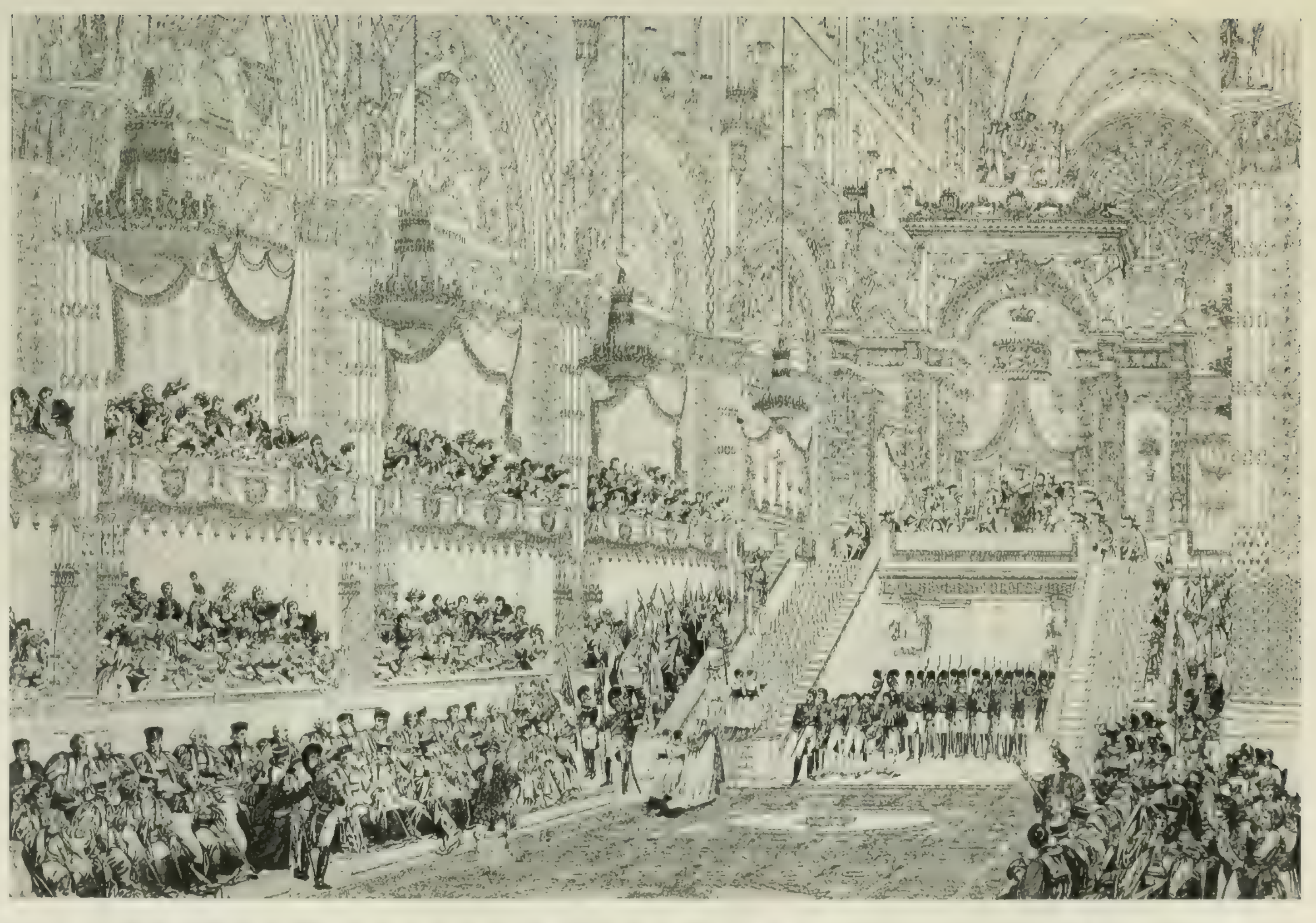
Fig. 307. — Funérailles de Victor Hugo, le 1er juin 1885 : le défilé du cortège, de l'Arc de Triomphe à la place de la Concorde — Dessin de M. P. Comba. (*Monde illustré*.)

dans la plus antique basilique de France, le dix-neuvième siècle, sur sa fin, opposera les funérailles populaires de ses hommes d'État, de ses politiciens, — tels Thiers ou Gambetta, — et les funérailles, en quelque sorte nationales, du plus grand poète de l'époque, Victor Hugo. Au caveau royal de Saint-Denis, piquante opposition, le caveau des grands hommes, le Panthéon. Le cérémonial monarchique semble n'avoir disparu que pour faire place à une mise en scène d'une nouvelle espèce. Autrefois, les grands officiers de la couronne; aujourd'hui, un mélange de tous les mondes, de toutes les corporations ou associations représentées par leurs délégués; aux côtés de l'Académie, des corps constitués, des sociétés savantes, apparaîtront ainsi des harmonies, des fanfares, des sociétés d'instruction et de propagande, des sociétés de gymnastes et de vélocipédistes, groupes multiformes, et tout cela marchera avec des dra-

peaux, des insignes, des rubans, des médailles, aussi fier de ces nouvelles marques, de ces nouvelles formes distinctives que pouvaient l'être, jadis, les grands dignitaires, de leurs titres, de leurs habits brodés. Tant il est vrai que les choses les plus disparates ont toujours, entre elles, certains rapports de parenté.

Après les funérailles à Saint-Denis, le sacre à Reims : le peuple, à peu de distance, allait ainsi apprendre comment l'antique royauté se succédait sans jamais disparaître. Les funérailles n'avaient inspiré que quelques élégies; le sacre dont Chateaubriand, désabusé, parlera dans ses *Mémoires d'outre-Tombe* sur un ton sceptique et presque railleur, aura pour chantres officiels Lamartine et Victor Hugo, excitera la curiosité de toute l'Europe, remplira les rues de Reims d'une foule accourue de toutes les parties du pays. On n'avait pas encore les trains de plaisir, mais cela ne devait pas empêcher les compagnies de transports de multiplier les moyens de communication, d'organiser des services spéciaux en vue de la cérémonie. Dès le 20 mai 1825 Reims était en fête, ayant pour la circonstance, un bazar, des tentes, des cafés, des jeux publics, et, à ses portes, un camp de dix mille hommes devenu la grande attraction : tous les soirs, la foule s'y rendait pour entendre les soldats chanter des hymnes à la gloire du souverain et des armées françaises.

Le 29 mai, à 6 heures du matin, les portes de la cathédrale s'ouvrirent devant un public de privilégiés, les hommes en uniforme ou en habit de Cour, les femmes en grande toilette. « Tel était l'empressement du bataillon féminin, » a écrit un témoin oculaire, le comte d'Haussonville, « pour monter à l'assaut des places d'où elles pourraient voir et être vues, que dès six heures du matin, lorsque je me présentai sous le porche gothique qu'on avait bâti en planches peintes devant la cathédrale, je les trouvai déjà arrivées et sous les armes. Elles étaient en robes de Cour, à queue, portant, toutes, selon l'étiquette, pour coiffures uniformes, des touffes de dentelles passées dans leurs cheveux (ce qu'on appelait des barbes) et qui retombaient de là sur leurs gorges et leurs épaules consciencieusement décolletées. »



Sacre de Charles X dans la cathédrale de Reims (29 mai 1825). — D'après une des planches de la publication officielle non publiée et restée inachevée.

* Au fond, sur le jubé, Charles X couronné revêtu du manteau royal violet semé de fleurs de lis d'or, debout devant son trône. A gauche, le grand aumônier se préparant à gravir les marches pour porter au Roi le baiser de paix. Sur les marches de l'escalier, recouvertes d'un tapis fleurdelisé, des gardes à pied ordinaires du Roi appuyés sur leur hallebarde. Les deux personnages isolés sur le devant, sont des hérauts d'armes. Au-dessous du jubé, les grenadiers de la garde royale. Dans les tribunes, les invités, les personnages officiels, les représentants des puissances étrangères. Devant les tribunes, la magistrature.

A l'intérieur, spectacle sans pareil. Les ambassadeurs extraordinaires des puissances, en grand costume, la tribune des princesses éblouissante de diamants; aux abords de l'autel, tous les attributs royaux; au milieu de l'église, le fauteuil et le prie-Dieu du roi surmonté d'un dais immense en velours cramoisi semé de fleurs de lis d'or; dans le fond du chœur, sur le jubé gigantesque, le trône entouré d'étendards et de drapeaux. Pour éclairage, un véritable éblouissement de lumières : candélabres à l'entrée du chœur, grands lustres à bougies suspendus à la voûte, lustres contre les tribunes, luminaires aux piliers. Lorsque Charles X apparut suivi de son cortège, — chapitre de la métropole conduit par l'archevêque de Reims, Mgr de Latil, gardes du corps, hérauts et roi d'armes, aides des cérémonies, chevaliers du Saint-Esprit, — ce fut, nous apprend M. d'Haussonville, comme un frémissement. Les femmes applaudirent à la façon souverainement élégante dont le roi portait, malgré son grand âge, un costume quelque peu théâtral, une robe de satin blanc entr'ouverte par-dessus un vêtement de même couleur et de même étoffe, avec une toque enrichie de diamants, surmontée de plumes blanches et noires. C'était le premier costume; d'autres devaient succéder comme en un travestissement de féerie. Après la robe blanche, la camisole de satin rouge à galons d'or sur les coutures, et les bottines de velours violet semées de fleurs de lis d'or, puis la tunique et la dalmatique de satin violet, également fleurdelisées, avec le grand manteau royal, doublé et bordé d'hermine, s'étalant en une longueur de vingt-quatre pieds.

Décor pompeux, costumes d'apparat répondant aux différentes phases de la majestueuse cérémonie qui, commencée à sept heures et demie du matin, devait durer quatre grandes heures. Successivement défilèrent les prestations de serments, la bénédiction et la présentation de l'épée de Charlemagne, la préparation du saint-chrême, les sept onctions aux paumes des mains, la remise des gants aspergés d'eau bénite, la remise de l'anneau, du sceptre, de la main de justice, enfin le couronnement, c'est-à-dire la pose, sur la tête du souverain, par l'archevêque de Reims, de la couronne de Charle-

magne, avec les paroles sacramentelles : *Accipe coronam regni in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti.* Une fois couronné, conformément à l'antique formule, le souverain gravit les marches du jubé, s'assoit sur son trône, tandis que les dames agitent leurs mouchoirs et que les cris de « Vive le Roi! » partent de tous les points de la basilique. En même temps, les cloches sonnent à toute volée, les fanfares retentissent, aux salves de mousqueterie répondent des décharges d'artillerie, les oiseleurs lâchent des oiseaux qui voltigent çà et là sous les voûtes, les hérauts d'armes distribuent les médailles frappées pour le sacre, et les portes de la cathédrale s'ouvrent pour livrer accès au peuple. *Te Deum, — Domine salvum fac regem,* — bénédictions, — communion du Roi, — toute une foule agenouillée. Dernier acte du dernier sacre des successeurs de Clovis suivant le minutieux rituel du moyen âge.

Après les pompes du couronnement féodal, le peuple assista à la rentrée solennelle dans Paris enguirlandé et tapissé de drapeaux blancs; puis ce fut une interminable succession de fêtes s'adressant aux privilégiés, banquets, bals, représentations théâtrales retraçant les principaux épisodes du sacre, et comme toutes les villes suivirent l'exemple de la capitale, on put croire, un instant, que les plaisirs ne prendraient jamais fin.

En vingt-cinq ans, un Empereur couronné par un pape, un Roi sacré par un archevêque; à deux reprises, les cortèges imposants, les voitures de gala promenant leurs dorures éblouissantes, trois entrées royales; représentations variées bien faites pour les amateurs de pittoresque et de décors grandioses.

Le premier quart du siècle verra encore des cérémonies d'un autre genre qui, par la suite, ne se produiront plus que dans les villes de province, je veux parler des cérémonies religieuses. Telles les quatre processions générales pour célébrer le grand jubilé de 1825 qui eurent lieu en février 1826 et qui donnèrent le spectacle d'une véritable armée de hauts dignitaires et d'ecclésiastiques en costume de gala, en ornements sacerdotaux, traversant les rues de la capitale, et portant solennellement les reliques de saint Pierre et saint Paul.

Cortège moitié religieux moitié militaire, qui défila au milieu des rues pavoisées et sablées, avec stations dans les églises; processions qui devaient se terminer par une cérémonie expiatoire en l'honneur de Louis XVI, qui suscitèrent parmi la foule des sentiments bien divers, un mélange d'étonnement et de dépit, dont M. de Villèle, alors président du Conseil des ministres, a ainsi carac-



Fig 398. — Procession pendant les fêtes du couronnement de Notre-Dame de la Treille, Lille, en juin 1874. — Dessin de M. Lix, d'après le croquis de Scott. (*Monde illustré.*)

* Cette curieuse procession — à laquelle prirent part 1,200 personnes, — présidée par le cardinal Regnier, archevêque de Cambrai, entouré de 14 prélats, de centaines de prêtres, de députations d'ordres religieux, de sociétés de bienfaisance, des autorités civiles et militaires, rappela par la pompe déployée les fêtes du moyen âge. Au devant, la statue colossale de saint Pierre couverte de vêtements d'or, les porte-chasse-mouches en grand costume, derrière, des pages richement habillés portant des ex-voto offerts à la Vierge de la Treille. Les façades des maisons disparaissaient sous les tentures, les rues étaient plafonnées d'oriflammes, les balcons transformés en corbeilles de fleurs. Plus de 50,000 personnes vinrent assister à ces fêtes. La couronne avait été offerte par le Pape Pie IX et le manteau de la Vierge par la Maréchale de Mac-Mahon

térisé la nature : « L'aspect du peuple laissait pénétrer les pensées qui agitaient son esprit. Nous suivions le roi à peu de distance, et pouvions bien en juger. On aurait lu dans tous les yeux que la population souffrait de voir son roi suivant humblement des prêtres. Il y avait moins d'irréligion que de jalousie et d'animosité contre le rôle que jouait le clergé. » Document précieux pour l'état des esprits, permettant d'affirmer que, dès le commencement du siècle, les grandes

manifestations religieuses ne répondaient plus aux mœurs nouvelles de la capitale. Seules donc, à l'avenir, les villes de province offriront ce spectacle : souvent, dans les rues de Marseille, de Lyon, de Reims, on verra ainsi défiler des cortèges de confréries antiques, au milieu d'une foule toujours respectueuse. — Une fête conservera cependant toutes les sympathies du peuple parisien, la messe de minuit, à la Noël, attirant dans les églises, brillantes d'illuminations, de pompes et de chant, un nombreux public de fidèles et de simples spectateurs.

Elle aussi, la neuvaine de Sainte Geneviève (du 3 au 12 janvier) doit rester populaire, en la grande cité, amenant processionnellement toutes les paroisses de la banlieue, tandis qu'au dehors s'alignent des rangées de baraques remplies de chapelets, de médailles, de cierges, d'images et de livres de piété. Véritable foire religieuse coïncidant avec la foire aux étrennes ou plutôt aux jouets, qui, dès la Noël, remplit les boulevards de petites boutiques foraines. Ici, le jour de l'an religieux, si l'on peut s'exprimer ainsi; là, le jour de l'an populaire né à la veille de 1789, — je ne crois pas qu'il soit une fête plus nationale, plus universellement célébrée — qui tient tout le siècle, quoique, à plusieurs reprises, notamment sous le premier Empire, la Restauration et le gouvernement de Juillet, les baraques se soient vues supprimées (elles disparurent même complètement de 1836 à 1852) pour donner satisfaction aux réclamations des boutiquiers.

Plus de cortèges religieux depuis 1830; plus de cavalcades, de promenades historiques ou autres, depuis 1870. Rétabli sous le premier Empire en 1805, réglementé — c'est le cas de le dire — par une ordonnance du préfet de police déterminant jusque dans les plus petits détails, l'ordre du cortège, le nombre des personnages et leurs costumes, le bœuf gras a disparu après le second Empire, impitoyablement supprimé par toutes les Républiques. Au commencement du siècle, ce n'était encore qu'un bœuf et six chevaux montés, avec les personnages visés dans l'ordonnance du baron Dubois : « dix mameluks en velours, six sauvages, six Romains, quatre Grecs cuirassés, six chevaliers français, quatre polonais, quatre espagnols, deux coureurs et huit Turcs ordinaires, un tambour-major en petite tenue de la

garde impériale, six tambours costumés en gladiateurs, deux fifres en chinois, dix-huit musiciens de toutes sortes en habits dits de *caractère*, enfin un enfant magnifiquement mis en Amour, et soutenu par deux sacrificateurs ornés de haches et de massues. » A l'origine, l'Amour, plusieurs fois remplacé durant les années belliqueuses par le dieu Mars, se trouvait juché sur le dos de la bête, dans une sorte de

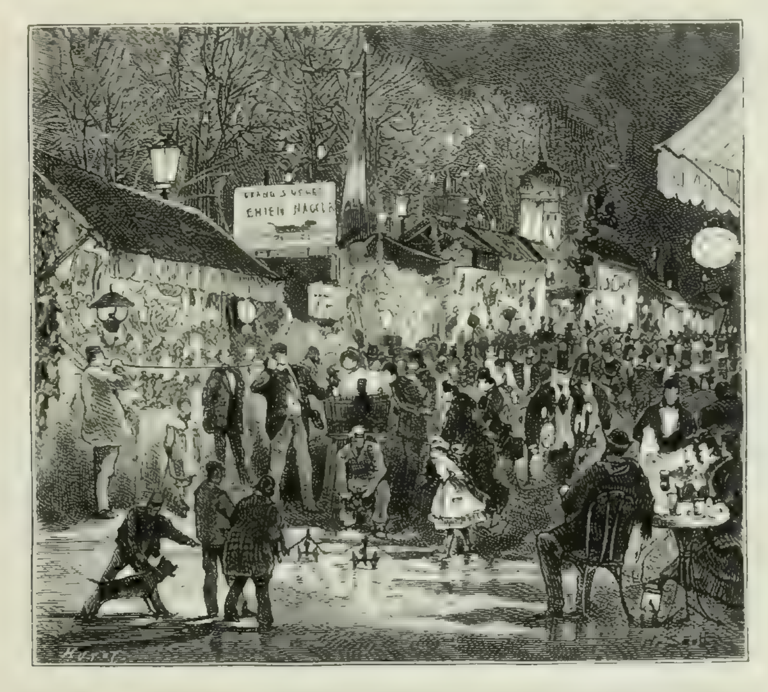


Fig. 309. — Baraques sur les grands boulevards, au moment du jour de l'an (1876). D'après un document de l'époque.

palanquin; ce n'est que vers 1822 qu'il fut porté dans un char. A partir de 1855 — le bœuf supprimé en 1848, avait fait une éclatante réapparition en 1851 — on mit tout en œuvre pour accroître la magnificence du cortège. « On joignit, dès lors, aux sacrificateurs classiques, » dit M. Victor Fournel dans *les Rues du vieux Paris*, « une escorte considérable de guerriers romains ou de mousquetaires, d'hommes d'armes, de reîtres, de lansquenets, de gardes françaises costumés avec exactitude; on tâcha d'en faire une sorte de grande cavalcade historique avec chars, défilés, musique militaire et tambours, sans préjudice du côté allégorique et surtout mythologique de la cé-

rémonie. Le nombre des bœufs fut augmenté; au lieu d'un seul, on en promena trois, souvent quatre... généralement portés eux-mêmes sur des chariots. D'autres chars décorés des attributs de l'agriculture et divers produits de chaque saison suivaient par derrière; la marche était close par le grand char invariable en velours cramoisi et crépiné d'or, auquel le temps servait de cocher, où l'on voyait s'étaler toutes les divinités de l'Olympe, et où grelottait au sommet un petit Amour enrhumé qu'il fallait moucher à toutes les cinq minutes. »

Bœuf gras classique qui, sous tous les gouvernements, ne manqua jamais d'aller faire sa visite aux Tuileries et dans les ministères, qui, à partir de 1840, prendra, chaque année, le nom d'un événement,



Fig. 310. — Le cortège du bœuf gras sous le second Empire. (Le tambour-major en sauvage, les tambours en Romains, le char de l'Amour conduit par le Temps.) — Fragment d'une longue suite publiée en 1855.

d'une pièce de théâtre, ou d'un livre à la mode, qui, en 1866, devait s'adjoindre un porc, puis un énorme Gargantua de carton, avalant, à chaque station, des provisions non moins « gargantuesques », qui peut être considéré comme le représentant officiel de l'ancienne gaieté carnavalesque. Dès lors, tous les chars, tous les cortèges de la mi-carême ne serviront qu'à montrer l'impossibilité de faire revivre certaines choses disparues et à permettre de constater le triomphe d'une réclame éhontée et sans esprit, cherchant uniquement son intérêt et nullement le plaisir des autres.

Seule, la province conservera ses grandes fêtes locales, ses cortèges traditionnels, ses retraites en musique, ses figurations d'événements, ou de faits héroïques. Valenciennes aura toujours sa fête des Incas, Dunkerque et Douai leurs fêtes de géants, le *Reuse*, les *Gayant*, et autres personnages gigantesques, avec leur procession imposante de chars aux formes et aux figurations variées. Vers 1840, ces fêtes se développeront partout : Lille, Calais, Cambrai voudront

avoir leurs cortèges, Reims, Grenoble, Toulon suivront l'exemple et, chaque année, ce seront ainsi d'intéressantes restitutions, jusqu'à ces fêtes de Rouen, en 1892, qui ont marqué, entre toutes, par la magnificence et l'éclat des costumes.

III

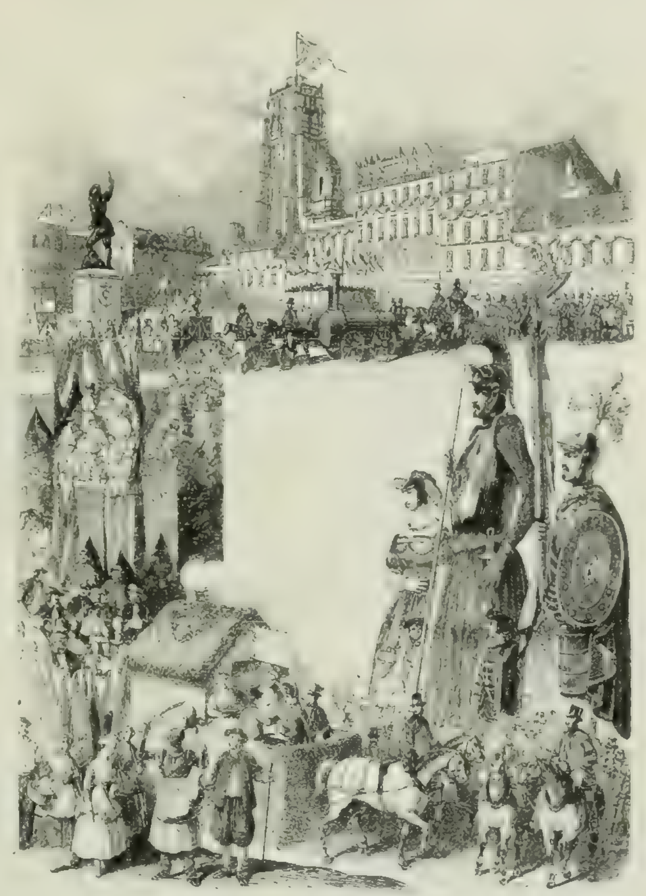


Fig. 311. — Une fête à Dunkerque, la procession du Reuse, en 1848, à propos de l'inauguration de la ligne Calais-Dunkerque. D'après une gravure de l'*Illustration*.

* Cortège de chars allégoriques (le premier, sur le devant, représente une tabagie flamande (*Gaune knocke huys*, maison de crêpes) avec son hôtelier en bonnet de coton; sur le derrière, chars de matelots anciens (Jean-Bart) et de matelots modernes; sur les côtés sont les célèbres géants, les *Gayant* (homme, femme et enfants), citoyens de Douai, et le *Reuse* de Dunkerque, immenses mannequins d'osier.

Revenons aux grandes cérémonies qui tiennent une place spéciale dans l'histoire du siècle. Après les funérailles de la Monarchie qui avaient amené à Saint-Denis un public de curieux, les funérailles de l'Empire, véritable événement, qui, le 15 décembre 1840, jetèrent dans les rues de Paris des foules enthousiasmées. Jamais peut-être, décorations n'avaient été plus riches; jamais spectacle ne fut plus imposant. Il est resté classique le bateau impérial avec son temple funèbre en boiseries bronzées, avec ses aigles et ses quatre cariatides dorées, avec ses trépieds de forme antique d'où s'échappaient l'encens et les parfums. Classiques également les

douze statues du char impérial avec ses trophées, ses roues, tous ses ornements entièrement dorés. Classique, lui aussi, le poèle funéraire, en velours violet, entouré d'hermine, avec ses médaillons à l'aigle impériale, avec son semis d'abeilles d'or, croisé de brocart d'argent. Et le char attelé de seize chevaux noirs disposés en quatre quadriges, ornés de panaches blancs, de crinières en plumes blanches flottantes, entièrement recouverts de caparaçons de drap d'or, aux housses relevées par des aigles et par des armoiries brodées en pierreries; les quadriges étant conduits par seize piqueurs aux livrées impériales. Quant à l'Arc-de-Triomphe, il avait pour cette journée mémorable, revêtu une allure de fête et véritablement de « triomphe », décoré, du haut en bas, de guirlandes et de festons, lui qui, quarante-cinq ans après, devait se couvrir de crêpes et de longs voiles noirs pour



Fig. 312. — Retour des Cendres de Napoléon I[er]. — Le Bateau-catafalque devant les Invalides (15 décembre 1840). — D'après une lithographie de l'époque.

* Sur les côtés, sont les tribunes garnies de spectateurs. Au milieu, les statues allégoriques servant de décoration à l'allée que devait prendre le cortège funèbre.

l'enterrement de Victor Hugo. Sur la plate-forme un groupe figurait

l'apothéose de Napoléon ; l'Empereur, dans le costume du sacre,

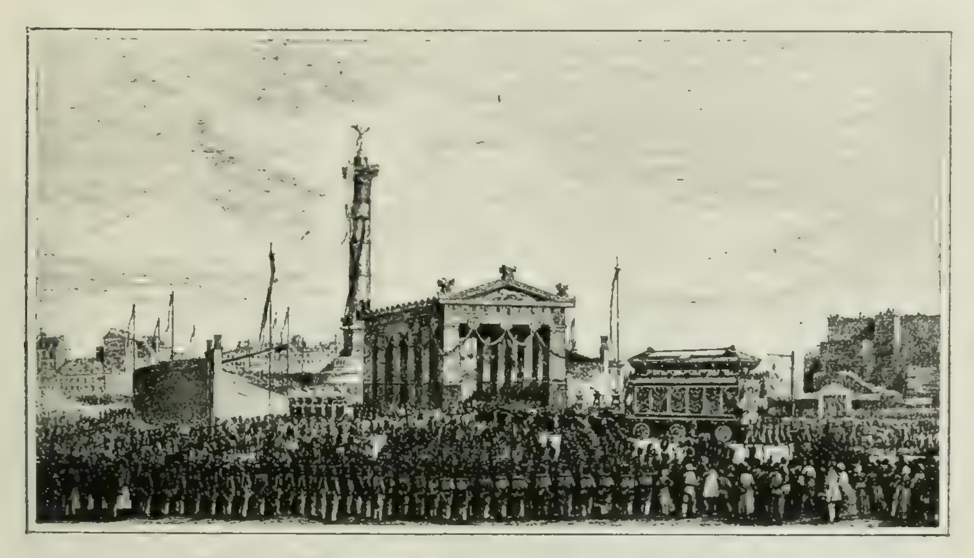


Fig. 313. — 28 juillet 1840. — Inauguration de la colonne de Juillet.

* La garde nationale portant triomphalement les corps des six cent quinze combattants victimes des journées de Juillet, pour les placer dans les caveaux de la colonne.

debout devant son trône, ayant à ses côtés le génie de la guerre et le génie de la paix, tandis qu'aux quatre coins du monument des renommées à cheval représentaient la Gloire et la Grandeur.

Partout, sur le parcours du cortège, outre l'accessoire habituel de mâts, de bannières, de trépieds, de colonnes, de trophées, des statues colossales — plus de cinquante — représentant les victoires de l'Empereur, les grandes figures de la monarchie, les héros des guerres napoléoniennes, et, pour symbole, une immense Immortalité. Jamais, depuis le commencement du siècle, foule pareille ne s'était amassée dans Paris, jamais cérémonie, dit un témoin oculaire qui avait vu les fêtes du couronnement, les funérailles de Louis XVIII, le sacre de Charles X, ne revêtit une allure aussi grandiose. « Il semblait, » écrit-il, « qu'une force supérieure, qu'une puissance invisible se fût emparée de tout ce peuple n'ayant plus, pour la première fois depuis 1789, qu'une seule âme. » Telle sera également l'impression de George Sand bien à même de juger, après avoir si bien caractérisé la cérémonie funèbre de Saint-Denis. Ici, un prin-

cipe; là, un homme qui, dès ce moment, devait cesser de représenter un parti et entrait ainsi dans l'immortalité. Suite des révolutions et des guerres civiles, ce siècle avait déjà vu et devait voir encore d'autres pompes funèbres: aucune d'elles n'atteindra à la grandeur de celle du 15 décembre 1840.

Combien nombreuses encore les fêtes qu'il faudrait énumérer, et que je me contente de rappeler, le 28 juillet 1840, transport solennel



Fig. 314. — Fête de la Concorde au Champ de Mars (21 mai 1848).
D'après une lithographie de l'époque.

* Défilé de la garde nationale, de l'armée et des membres de l'Assemblée. Un cirque de forme antique avait été dessiné au milieu du Champ de Mars avec une immense statue de la République ayant, à ses côtés, quatre lions de proportions colossales. Les travaux [illegible] par [illegible] hommes des fameux ateliers nationaux qui suscitèrent, alors, tant de protestations et donnèrent [illegible] caricatures.

des corps des combattants de 1830, inauguration de cette colonne de Juillet dont Louis-Philippe avait, dix ans auparavant, posé la première pierre, colonne ornée d'œuvres magistrales de Barye qui, avec son lion et ses coqs gaulois, restera la personnification de la monarchie bourgeoise comme la colonne Vendôme représente l'Empire, — puis, dans ce Champ de Mars, désormais véritable théâtre de toutes les réjouissances publiques; en 1837, fêtes à l'occasion du mariage du duc d'Orléans attristées par un accident funeste; en 1848, fêtes de la Con-



Distribution des récompenses de l'Exposition Universelle de 1889, au Palais de l'Industrie, le 29 septembre 1889 : Défilé des groupes étrangers.
Dessin de Louis Tinayre, d'après nature. (*Monde illustré.*)

* Au haut de l'escalier le Président de la République entouré des ministres et de sa maison militaire.

corde, destinées à célébrer la Paix et le Travail qui virent revenir la tradition révolutionnaire des chars, des cantates, des jeunes filles en blanc, auxquelles prirent part toutes les corporations de métiers ressuscitant, sous une forme nouvelle, les anciens chefs-d'œuvre; puis, les fêtes plus particulièrement militaires, si nombreuses depuis 1814; les fêtes plus particulièrement pacifiques, commerciales et industrielles, qui caractérisent si bien la période actuelle, les ouvertures, les



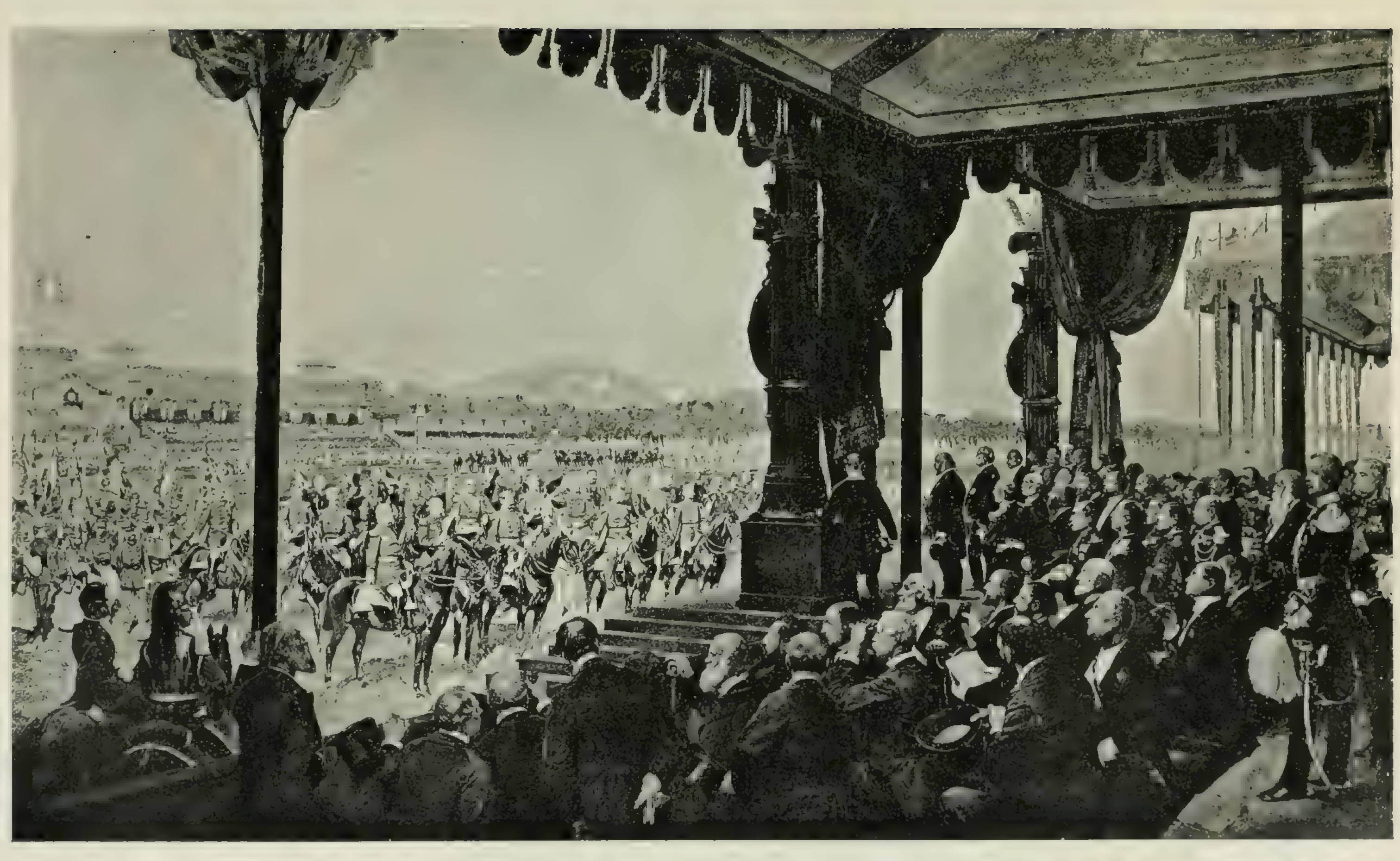
Fig. 315. — L'armée prête serment à l'Empereur après la distribution des aigles au Champ de Mars (5 décembre 1804). — D'après le tableau de David au Musée de Versailles.

distributions de récompenses des Expositions Universelles, avec leur mélange de nationalisme et d'exotisme, avec leur concours d'éléments civils et d'éléments militaires, à la fois officielles et toutes débordantes d'enthousiasme individuel.

Revues ou distributions des drapeaux, les fêtes militaires ouvrent et ferment le siècle. En 1804 les aigles, en 1880 les piques. Que de revues passées en ce Champ de Mars, condamné à disparaître comme lieu d'exercices : revues de la garde nationale sous Charles X et sous Louis-Philippe, réunissant, chaque fois, une vingtaine de mille hommes; revues de la garde impériale et de l'armée de Paris sous le second

Empire, dont la plus splendide fut celle du 20 mars 1859; les unes bourgeoises, amenant des familles entières à l'exercice, les autres nettement militaires et officielles, ayant toujours fait honneur à la garde impériale et déjà fort suivies du public mondain; enfin, revues bien nationales de la troisième République, passées, contrairement à leurs aînées, au bois de Boulogne. « On aura beau combiner des programmes de fêtes populaires » dit le général Thoumas, dont l'opinion est ici précieuse à recueillir, « et chercher à émerveiller les foules par des prodiges de lumière, d'électricité et de pyrotechnie, la fête la plus populaire sera toujours, pour Paris, une grande revue de l'armée passée au bois de Boulogne. Lorsque dans un cadre tel que celui qui entoure le champ de courses de Longchamps, sur la verte et molle pelouse encerclée de grands arbres, les baïonnettes étincelantes, les canons d'acier noircis, les cuirasses miroitantes s'alignent en face des tribunes; lorsqu'au bruit des tambours, des fanfares, des musiques et des salves d'artillerie, l'état-major, au milieu duquel tranchent les uniformes variés des officiers étrangers, passe au galop à travers les lignes immobiles, les moins chauvins parmi les spectateurs sentent en eux quelque chose qui bat plus fort que d'habitude. Mais le *clou* de la revue, c'est le défilé. L'état-major est venu se placer en avant de la tribune présidentielle. Le silence se fait, tous les yeux sont tournés vers la droite de la piste d'arrivée du champ de courses, où s'est massée la forêt de baïonnettes. On attend; soudain un commandement se fait entendre, et la masse s'ébranle d'un pas régulier dont la cadence est marquée par les clairons et les tambours. Le général commandant en chef, parvenu à hauteur de la tribune du chef de l'État, salue de l'épée et les bravos éclatent. Et dans ce long défilé, conclut le savant écrivain militaire, qui a si bien dépeint l'allure particulière à chaque arme « ce qui a le plus impressionné les spectateurs, c'est encore l'artillerie, parce que c'est elle qui a le mieux donné l'idée de la force brutale qui tranche les destinées des nations. »

Plus grandioses, plus impressionnantes encore, seront les distributions de drapeaux, comparées par Victor Hugo à l'armement des chevaliers au moyen âge, comme idée symbolique. Le 5 décembre 1804,



Distribution des drapeaux, le 14 juillet 1880. — Tableau d'Edouard Detaille, au Salon de 1881. — D'après une photographie de MM. Boussod, Valadon et Cie

Au premier rang, devant la tribune, le général Farre, ministre de la guerre, et le maréchal Canrobert. Sur le devant de la tribune le Président de la République, M. Jules Grévy, entouré du président du Sénat (M. Léon Say) et du président de la Chambre (M. Léon Gambetta). Derrière : les ministres, MM. de Freycinet, Jauréguiberry, Jules Ferry, etc.

c'est-à-dire deux jours après le couronnement à Notre-Dame, l'Empereur, suivant les termes du programme rédigé par le grand maître des cérémonies, distribuait les drapeaux « aux corps de toutes les armes de l'armée et aux gardes nationales des 108 départements de la République et recevait leurs serments. » Des tribunes spéciales avaient été élevées pour la cironstance ; la plus grande devant la façade et à

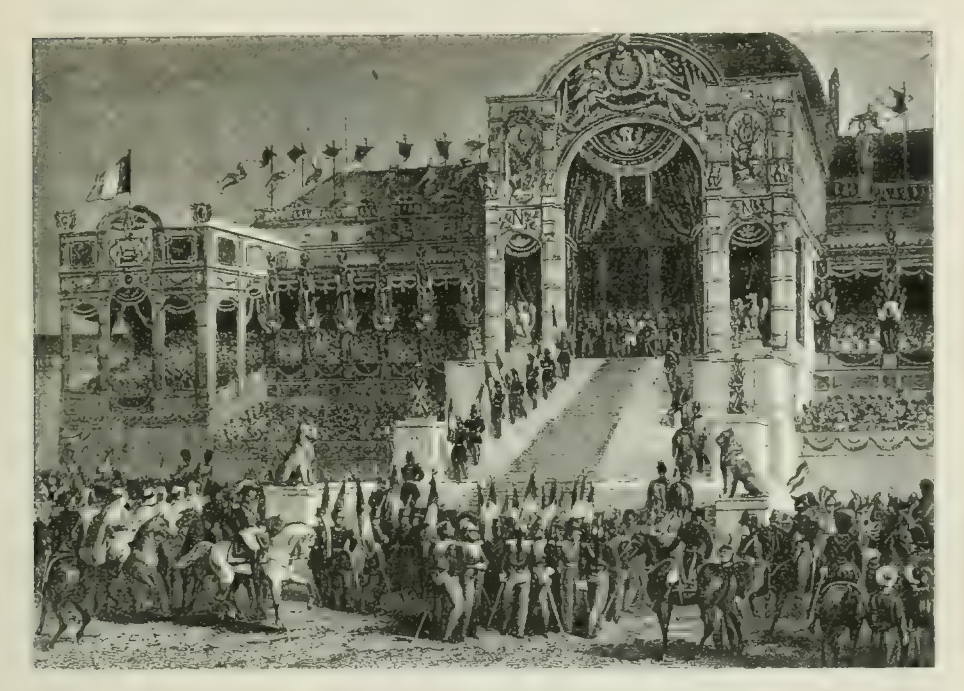


Fig. 316. — Distribution des aigles au Champ de Mars, le 10 mai 1852. D'après un dessin de Philippoteaux.

* Les chefs de corps sont devant la tribune du Prince-Président décorée aux chiffres et aux armes de Napoléon Ier. Cette cérémonie fut, en quelque sorte, la préface de l'Empire.

hauteur du premier étage de l'École Militaire. Dans le pavillon central se trouvait le trône de l'Empereur et de l'Impératrice, orné de colonnes avec des figures dorées, en relief. Un grand escalier, dont les gradins étaient occupés par les colonels des régiments et les présidents des collèges électoraux portant les aigles destinées à l'armée et aux gardes nationales, descendait dans le Champ de Mars ; à droite et à gauche de l'escalier, deux statues colossales représentaient l'une la France pacifique, l'autre la France guerrière. Partout,

sous différentes formes, des aigles, des abeilles, des N. couronnés.

Cérémonie dont on connaît tous les détails et dont la pompe officielle devait être dépassée par l'élan de la fête du Champ de Mai (1er mai 1815), très certainement une des plus grandioses du siècle, très certainement la plus saisissante, la plus solennelle de la période impériale; cérémonie toute militaire, malgré la part considérable que devait y prendre l'élément civil. C'est au Champ de Mai, en effet, que l'Empereur remit à nouveau aux armées de terre et de mer, les aigles qui devaient aller terminer à Waterloo la grande épopée.

Proclamations concises et nerveuses, merveilleux déploiements de troupes, voilà ce qui avait contribué à donner aux fêtes de cette période leur caractère imposant. Idée religieuse, idée chevaleresque, voilà ce qui caractérisera les cérémonies militaires de la Restauration. Ce furent, en effet, les blanches mains de la duchesse d'Angoulême et de la duchesse de Berry qui, le 20 juin 1816, attachèrent de blanches cravates aux drapeaux de la garde royale; ce fut avec cette pensée éminemment chrétienne : « un soldat de la garde royale doit être un soldat chrétien, non moins jaloux de servir Dieu que de servir son Roi », que le grand aumônier de France bénit drapeaux et étendards.

Puis voici — cérémonies essentiellement nationales, sans faste, — les distributions de drapeaux faites par Louis-Philippe, le 29 août 1830, à la garde nationale, le 27 mars 1831, à l'armée, jusqu'à ce que le plébiscite du 20 décembre 1851 ramène les aigles. Calqué sur le Champ de Mai de 1815, — auquel avait assisté le Prince-Président alors âgé de six ans et demi — le 10 mai 1852 rappela, par son caractère de solennelle grandeur, les fêtes d'autrefois; ce fut comme une résurrection du camp de Boulogne. Du reste, partout, une richesse de décoration à laquelle on n'était plus habitué; partout, des statues allégoriques, des tapis, des velarium, des lions, des trophées, d'immenses vases de fleurs, deux cents mâts garnis de bannières et de panoplies, de hautes tribunes, une chapelle monumentale avec un clergé nombreux. L'allocution du Président, le discours de l'archevêque, Mgr Sibour, qui restera un modèle du genre, produisirent une impression considérable. « Il y avait quelque chose de grandiose, » dit un témoin ocu-

laire, « dans ce spectacle du neveu de l'Empereur passant à cheval devant le front des troupes, avec son brillant cortège, dans lequel on remarquait, vêtus de leurs burnous blancs et rouges, ces chefs arabes qui semblaient attester, par leur présence à cette solennité, le triomphe de la civilisation européenne, personnifiée par la France, sur la barbarie africaine. »

Cliquetis des armes, piaffement des chevaux, sonneries, silence majestueux de la troupe, alternative d'immobilité complète et de mouvements précipités, tout cela se retrouvera vingt-huit ans après, le 14 juillet 1880, à Longchamps. Après le baptême impérial, le baptême républicain; après l'héritier des Napoléon, passant à cheval, devant les troupes, la France armée à nouveau, venant recevoir ses drapeaux d'un homme en habit noir, la poitrine traversée du grand cordon rouge, ayant à ses côtés les présidents des deux chambres. Du reste, même enthousiasme, avec, en plus, un immense cri d'espoir; mêmes tribunes à fond de velours rouge — cette fois sans abeilles, sans fleurs de lis, sans coqs, — une fête française plus que parisienne, un public féminin considérable, des attributs patriotiques remplaçant des attributs monarchiques, des robes tricolores, des éventails tricolores, des rubans tricolores, des ombrelles tricolores. Les députés de l'armée venant vers les députés de la société civile. Cérémonie d'une physionomie bien spéciale qui termine le siècle en donnant au pays armé des drapeaux vierges d'affronts.

Jadis, les fêtes ont un caractère nettement aristocratique : ce sont comme des dons du souverain au peuple; les privilégiés y prennent part, la masse regarde et admire. Aujourd'hui, quelle que soit la nature des fêtes, tous paraissent y participer sauf, justement, cette élite sociale qui, autrefois, personnifiait le pays. Fidèle à son principe de sélection, là où est la foule, elle se retire; non point par mépris, par orgueil de caste, comme on le répète souvent, mais parce que ce ne sont plus ni même langue, ni mêmes idées; parce que, à l'ancien principe des fêtes solennelles et grandioses organisées en petit comité, recherchant, avant tout, l'éclat du pouvoir, a succédé l'invasion du nombre, de la joie bruyante, des plaisirs vulgaires. Jadis, toute

fête avait deux principes, deux parties distinctes : ici, la majesté du pouvoir, le côté aristocratique; là, les divertissements ordinaires, les plaisirs de la rue, le côté démocratique. Au baptême du roi de Rome, au baptême du duc de Bordeaux, le peuple s'amusera comme au 14 Juillet, mais ces divertissements n'absorbent point tout. Chaque chose tient sa place. Aujourd'hui, le pouvoir ayant renoncé au décorum, à l'éclat des cérémonies, à la pompe des manifestations extérieures, il ne reste plus qu'un côté. La rue triomphe, mais les salons se ferment.

Qui pourra rendre aux fêtes l'esprit d'ensemble, le caractère de généralité qu'elles possédaient autrefois?



Fig. 317. — Char funèbre de Napoléon Ier (1840).



LA CUISINE ET LA TABLE.

RESTAURANTS ET CAFÉS.

La cuisine du siècle. — Vulgarisation de la gourmandise. — Les gastronomes célèbres. — Particularités de la table et du service. — Le dessert et la chanson. — Les vins et les appellations culinaires. — Les restaurants : grandes maisons et cuisines populaires. — Les Halles et les marchands de comestibles. — Banquets politiques et diners de société. — Les cafés et les brasseries. — L'heure du goûter.

I.



Ce siècle s'ouvre avec la gourmandise, avec la gloutonnerie des époques grasses, et se ferme en donnant aux « choses de la gueule » une place importante. Il avait commencé avec Grimod de la Reynière, avec l'*Almanach des Gourmands*, et le fameux jury dégustateur; il se termine avec les écoles de cuisine et les concours culinaires. D'abord, les grandes cuisines princières, les gourmets illustres, les maîtres d'hôtel qu'on se dispute et dont la réputation devient européenne à la suite du congrès de Vienne; puis, les cuisines, bourgeoises ou populaires, de M. Tout le Monde, ce que Monselet devait appeler la cuisine du suffrage universel. Certes *le Gastronome sans argent*, l'amusante caricature de Carle Vernet, tant de fois popularisée par

la gravure, pourrait être encore d'actualité, mais tout ce qui touche à la table s'est réellement vulgarisé dans des proportions considérables. Autrefois, la gourmandise était l'apanage des grands seigneurs seuls : il fallait des circonstances exceptionnelles pour que le petit peuple pût s'adonner aux plaisirs du « bien manger »; aujourd'hui, le plus modeste bourgeois voudra avoir une cuisine de raffiné : il soignera sa table, il se glorifiera de primeurs qui prennent place partout, il aura une cave, jadis luxe suprême. Bien-être relatif, assurément, dont il ne faudrait point exagérer l'importance, mais qui n'en reste pas moins un des signes de la grande poussée moderne vulgarisant jusqu'à la gourmandise.

Au dix-huitième siècle, la cuisine française triomphe sans conteste : cent ans après, on recherchera encore les « chefs » français, mais la cuisine n'aura plus son unité d'autrefois, révolutionnée, elle aussi, par les romantiques, livrée par eux à toutes les influences des fourneaux exotiques. L'auteur du *Nouvel Almanach des Gourmands* s'élevait violemment, en 1825, contre ces innovations propagées par les restaurateurs en renom : « Ici, » écrit-il, « c'est un kari à l'indienne qui, jauni par le safran, et chargé de piment, arrache à ceux-mêmes qui prétendent l'aimer des contorsions et des grimaces épouvantables. Là, vous voyez arriver en grande pompe un plum-pudding, romantique importation de l'Angleterre, mélange de graisse et de sucre, de pâte et de raisins de Corinthe, de beurre et de vin de Madère, qui ne produit à grands frais qu'un goût équivoque et des nausées.

« Bientôt, nous n'en doutons pas, à côté des sublimités de Schiller et de Kotzebuë, de Shakespeare et de Byron, le libraire Ladvocat va placer le cuisinier allemand et le cuisinier anglais. Bientôt, toutes les aberrations d'un art qui n'a point de limites et qui ne reconnaît aucune règle seront transplantées chez nous; on verra sur nos tables des lapins étendus sur un lit de gelée de groseille, des lièvres entourés d'une compote de pommes. Bientôt aussi, comme chez nos voisins, on mangera chez nous le dessert après le potage, et les entremets avant les entrées. »

Et, en effet, sans arriver à ces exagérations, la cuisine française au dix-neuvième siècle se trouve être un peu la résultante de tous les goûts, ici, les influences provençales introduisant partout la pointe d'ail et les brandades; là, l'exotisme extérieur, les macaronis et les pâtes à l'italienne, les biftecks, les rosbifs et les poissons à l'anglaise, les légumes également assaisonnés *more britannico*, les char-

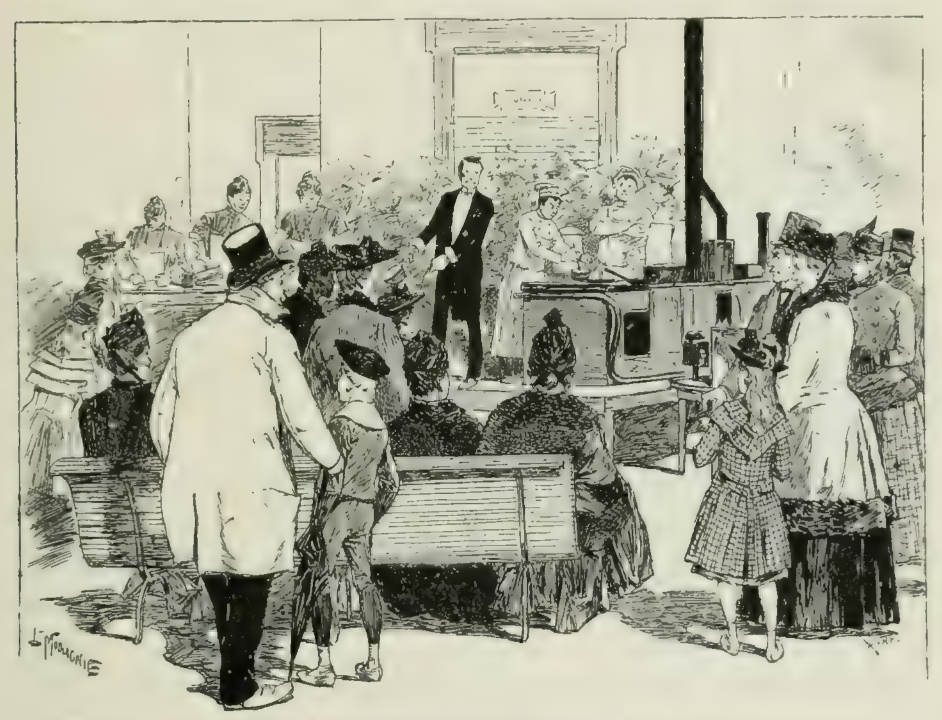


Fig. 318. — Une conférence à l'Exposition de l'Art culinaire, au Pavillon de la Ville de Paris. D'après un dessin de M. Moulignie. (*Monde illustré*, 1er mars 1890.)

lottes et les entremets à la russe, les muscats et tous les vins doux de provenance espagnole. Jadis, on piquait rôtis, relevés, entrées elles-mêmes, bardes et lardons jouaient un grand rôle; mais l'influence anglaise vint et fit disparaître tout rempart entre le feu et la viande rôtie. Tandis que les vieux hobereaux de campagne et les petits bourgeois du Marais continueront à considérer la *Cuisinière bourgeoise* comme l'oracle infaillible de la science culinaire, les gens dans le mouvement feront du *Cuisinier Anglais* leur véritable bréviaire.

Élevant la gastronomie à la hauteur d'une science, le siècle n'aura pas seulement, comme les précédents, ses « Pâtissier », ses « Cuisinier », ses « Cuisinière » aux formules et aux recettes souvent incompréhensibles, il créera réellement la littérature culinaire avec Grimod de La Reynière, Berchoux, Brillat-Savarin, Jacques Arago, le baron Brisse, Charles Monselet, avec tous les chantres modernes des plaisirs et des agréments de la table, poètes et philosophes.

Il faut, il en est temps, que notre siècle dîne :
Les poètes ont trop dédaigné la cuisine,

écrivait Berchoux en 1800 lorsqu'il publiait sa *Gastronomie :* en 1890, il est permis de dire que le siècle a largement dîné et que les poètes n'ont point tant dédaigné la cuisine. Par sa *Physiologie du Goût*, écrite avec élégance, dans un style attrayant et varié, Brillat-Savarin n'a pas seulement élaboré le code du gastronome, il a donné aux gourmands d'esprit le bréviaire qui leur manquait, il a prouvé que l'art culinaire embrassait l'univers, s'étendant sur toutes les régions de l'intelligence, histoire, géographie, médecine, philosophie. Eux-mêmes, les traités de cuisine se sont vulgarisés à l'infini; jadis, le *Cuisinier Royal* ne sortait pas de l'office du maître d'hôtel; aujourd'hui, les livres de cette espèce ont gagné la salle à manger et le salon de la bourgeoise. « Tandis que la plupart des consommateurs, » dit l'auteur du *Nouvel Almanach des Gourmands*, « laissent dans la boutique du libraire les livres qui ne traitent que d'une littérature creuse et d'une frugale philosophie, il n'est pas un citoyen qui n'ait dans son mobilier un *Cuisinier* quelconque. »

Les cuisines, il est vrai, n'auront peut-être plus leur ancienne importance, leur place se trouvera resserrée dans les appartements modernes; en revanche, ceux-ci auront tous une véritable salle à manger, et non plus cette pièce hybride qui, dans les petits logements d'autrefois, servait en même temps d'entrée et de salle pour les repas. Un grand train de maison comportera toujours ses chefs, ses artistes aux menus renommés, les cuisiniers toucheront des appointements princiers et la presse enregistrera leurs bons mots comme

au temps des chroniques de la Régence; mais, d'autre part, les petits ménages vulgariseront dans des proportions considérables le service des cuisinières dont Mercier s'était déjà occupé d'une façon spéciale, à la veille de la Révolution. Aux approches de 1830, ce n'était plus la grosse fille de campagne, dont les anciennes images nous ont légué la physionomie, c'était déjà l'accorte « bonne à tout faire » que les chansonniers mettaient en vers, et dont les Variétés dévoilaient les subtilités dans l'art de faire danser l'anse du panier. Grimod de La Reynière n'avait point dédaigné l'hygiène du cuisinier; en 1825, l'auteur du *Nouvel Almanach des Gourmands* donnera pour la santé des cuisinières certaines recommandations intéressantes à recueillir : « Avant de descendre à sa cuisine, » écrit-il, « il faut qu'elle aït consacré une bonne heure à sa toilette. Au moins une fois par mois, il faut lui faire prendre un bain, et, chaque semaine, elle mettra deux fois les pieds à l'eau. On lui administrera de temps à autre une purgation et l'on obtiendra ainsi une cuisinière dont l'humeur sera enjouée, l'esprit ouvert et libre, le palais fin et l'œil sûr. »

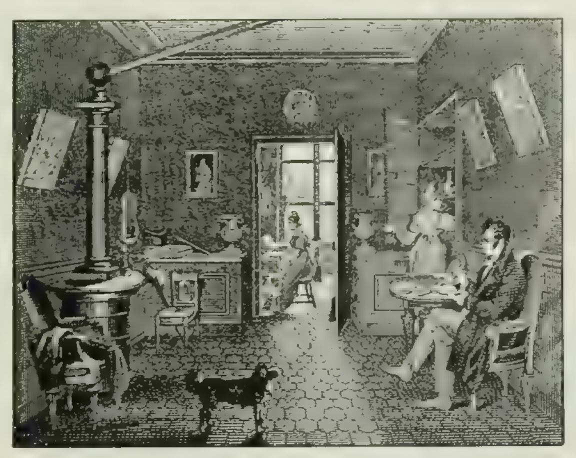


Fig. 319. — Salle à manger (vers 1825). — Gravure au burin, d'après un tableau de Michel Drolling. (Coll. de l'auteur.)

Après le savoir-vivre, le savoir-manger. Mais la gastronomie, comme toute chose en notre civilisation, subira l'empire de la mode. Certaines époques chanteront la table, les dîners longs et copieux, les repas intimes tout pleins d'une folle gaieté, que Pigal, que Grandville, que Raffet excelleront à « portraiturer »; d'autres époques ne se complairont point avec la même passion aux plaisirs culinaires. Tantôt l'on mangera en gourmands : c'est la perspective de savourer

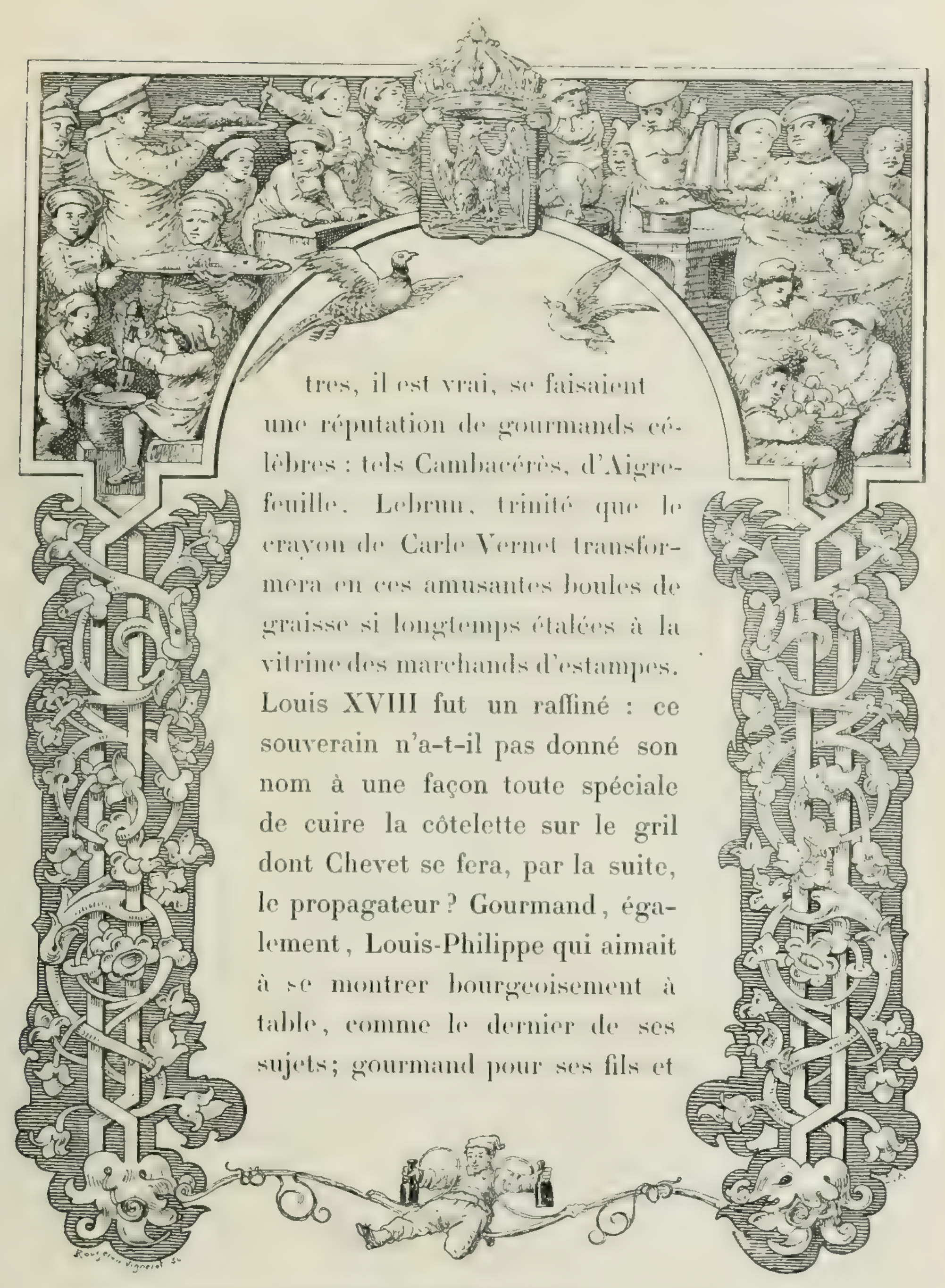
en agréable compagnie quelque mets recherché qui présidera aux repas de la Restauration et du gouvernement de Juillet ; tantôt, l'on fera preuve d'une indifférence, d'un éclectisme de bon ton ; c'est la tendance qui caractérisera les repas de la fin du siècle, irréprochables en leur étiquette, et parfaitement insipides en leurs rapides services. Le dîner n'est plus ce délicieux moment tant prisé autrefois



Fig. 320. — Le Dessert : « Mon aîné est plein d'esprit : il est très avancé pour son âge... Je suis dans l'intention d'en faire un homme de loi. »
D'après la lithographie originale de Raffet pour un de ses albums annuels (vers 1830).

par les bons vivants ; c'est une corvée officielle qu'on se dépêche d'expédier.

Mêmes remarques en ce qui concerne les souverains. On connaît l'incompétence gastronomique de Napoléon Ier ; on sait quel profond mépris il affichait pour toutes les choses de la table. C'est pourquoi, durant son règne, une partie de la population — celle-là même, nous l'avons vu, plus haut, qui avait peine à dormir et à jouir des plaisirs de la famille — trouva bien juste le temps nécessaire à ses repas. D'au-



tres, il est vrai, se faisaient une réputation de gourmands célèbres : tels Cambacérès, d'Aigrefeuille, Lebrun, trinité que le crayon de Carle Vernet transformera en ces amusantes boules de graisse si longtemps étalées à la vitrine des marchands d'estampes. Louis XVIII fut un raffiné : ce souverain n'a-t-il pas donné son nom à une façon toute spéciale de cuire la côtelette sur le gril dont Chevet se fera, par la suite, le propagateur ? Gourmand, également, Louis-Philippe qui aimait à se montrer bourgeoisement à table, comme le dernier de ses sujets; gourmand pour ses fils et

Fig. 321. — Encadrement pour un menu de l'empereur Napoléon III.
D'après l'original chromolithographique.

ses petits-fils, dont le sens gastronomique ne marquera point dans l'histoire. Le prince Jérôme-Napoléon, lui, a laissé une réputation de mangeur aimant la table et ses causeries animées. Tout ce que l'on sait de Napoléon III, c'est qu'il faisait montre d'exquise cuisine et qu'il fut un des premiers à populariser l'habitude, aujourd'hui générale, des menus ornés de dessins spéciaux qui, à la table de Louis-Philippe, n'étaient encore que les classiques encadrements du papetier Susse. Quant à la République, elle n'empêchera point les Présidents d'avoir des cuisines bien montées et certains hommes d'État de se faire, soit personnellement, soit par l'entremise de leur cuisinier, une réputation de gourmandise.

A côté des salons célèbres, le XIXe siècle a eu ses salles à manger classiques. Tout au moins celle du Dr Véron, d'abord réservée aux grands jours puis, après 1848, ouverte quotidiennement à une ou deux douzaines de convives — on ne pouvait jamais être treize — auxquels l'amphitryon ne posait comme condition absolue que la bonne humeur, l'esprit s'il se présentait. Une des particularités de ces dîners c'est que « chacun se levait de table quand il voulait ». L'amphitryon qui passait toutes ses soirées au spectacle, partait presque toujours le premier; ceux qui désiraient prolonger la conversation restaient à table ou passaient au salon ; quelques-uns ne se levaient ordinairement que les derniers, et l'on disait plaisamment que « c'était pour ne pas être *ouverts* après leur départ ». Pour les grands dîners officiels, seuls, le Dr Véron dérogeait à cette habitude. « Ce jour-là, » dit le biographe de sa table, « il recevait les personnages les plus importants de l'État; c'était une petite satisfaction d'amour-propre qu'il aimait à se donner, et comme ces dîners étaient fort bien portés, il ne rencontrait que le plus gracieux empressement à les accepter. Il était tellement sûr de son succès, à cet endroit, qu'un jour il se passa la fantaisie de faire dîner chez lui Rachel avec le comte Molé et le général Changarnier; la grande tragédienne fit des frais et le dîner fut charmant. » Brillantes réunions gastronomiques qui, contrairement à la tradition habituelle, firent la gloire d'une cuisinière, le cordon bleu Sophie, et qui, transportées par la suite, dans

la chambre à coucher, devaient durer jusqu'à la mort de l'ancien directeur de l'Opéra.

Profondes seront les modifications apportées dans les heures des repas et dans le service, de 1800 à 1892. Sous le premier Empire et sous la Restauration les dîners avaient lieu, généralement, de cinq à six heures : ceux qui avaient essayé de fixer le repas à sept heures passèrent pour des novateurs ayant juré guerre à mort aux vieilles habitudes françaises. Vers le milieu du siècle, seulement, cette dernière heure parvint à prévaloir et, dès lors, la tendance sera de reculer toujours le plus le moment choisi jusqu'à ce que l'on arrive à rétablir les dîners de huit heures, prenant ainsi la place des soupers d'autrefois. Tantôt, — et sans qu'on puisse donner à cela des époques déterminées — les places à table seront préalablement désignées; tantôt, la maîtresse de la maison ayant choisi ses deux voisins d'honneur, les convives se placeront au hasard. Jouy s'élève contre cette « façon arbitraire » de classer les invités sans tenir compte de leurs préférences; le *Nouvel Almanach des Gourmands* (année 1826) déclare qu'il faut un art véritable pour associer les personnes qui se conviennent entre elles, pour ne pas trop rapprocher les classes que l'aveugle déesse a séparées, et surtout pour ne point réunir des hommes d'opinion différente. C'était, on s'en souvient, l'époque des querelles politiques. « Mettez les personnes les plus distinguées au haut de la table, » conclut-il, « c'est-à-dire à l'opposite de la porte d'entrée; au bas, les parasites et les jeunes gens. Que la disposition de votre table imite celle de la société : les hauteurs sont destinées à la noblesse et les vallons à la canaille (*sic*) ». En fait, il semble que les périodes antérieures à 1870 aient eu pour les convives



Fig. 322. — Un dîner de noce, en 1812. — D'après une vignette de Ramberg pour le *Taschenbuch* de Francfort. (Collection de l'auteur.)

des égards dont souvent, depuis lors, il a été fait bon marché.

Jadis, la cave tenait, dans les bonnes maisons, une place qu'elle a quelque peu perdu depuis; jadis, suivant les principes émis par Brillat-Savarin, on n'oubliait point de faire figurer le fromage au dessert. « Il est de l'intérêt même de l'amphitryon d'offrir du fromage à ses convives, » ajoutait un gastronome de 1825, « ce mets excitant est l'instrument au moyen duquel on peut juger sa cave; il est pour lui le véhicule de la gloire. » Aujourd'hui, le fromage est presque toujours repoussé avec une moue accentuée. Du reste le dessert, « moment de la gaieté, des conversations enjouées, de la fraternité gastronomique, » avait une importance qu'il est loin de posséder en 1892. L'habitude de chanter n'avait point encore disparu, elle était même tout à fait en vogue, devant se perpétuer jusqu'à la fin du gouvernement de Juillet; tour à tour, donc, on célébrait le vin, la gloire, les belles, et si le maître de la maison avait invité quelqu'un de ces chansonniers spirituels dont la verve a illustré « le rocher de Cancale » ou autre société similaire, les convives avaient, alors, la primeur de la chanson inédite destinée à passer, avant peu, de bouche en bouche.

Dans la salle à manger, comme dans le salon, la mode règne en maîtresse; tantôt le vin sera versé par les domestiques, tantôt on placera des bouteilles à espaces suffisamment rapprochés pour que les convives puissent se servir à leur fantaisie; de nos jours, on trouvera plus commode de donner à chacun son carafon, comme on lui donne son sel et autres accessoires, de façon qu'il ait sous la main ce qu'il lui faut.

Durant la première moitié du siècle, le service à la française, encore généralement adopté, encourageait le goût artistique du cuisinier et couvrait la table de ces sujets décorés, dits *pièces de cuisine*, si nombreux dans les ouvrages spéciaux; l'adoption du service à la russe a porté un coup mortel à cette architecture d'un genre tout spécial. Par contre, à table comme dans les salons, la fleur règne et triomphe : fleurs au milieu, en une corbeille centrale, fleur pour chaque convive, semis de fleurs sur la nappe, fleurs jetées en tapis

desquelles surgissent les candélabres, les pièces de pâtisserie, les compotes et autres accessoires.

De tout temps, l'éclairage a été une partie importante de la table. En 1800, on était encore réduit à l'odieuse chandelle accompagnée d'un instrument non moins odieux, les mouchettes; mais, quelques

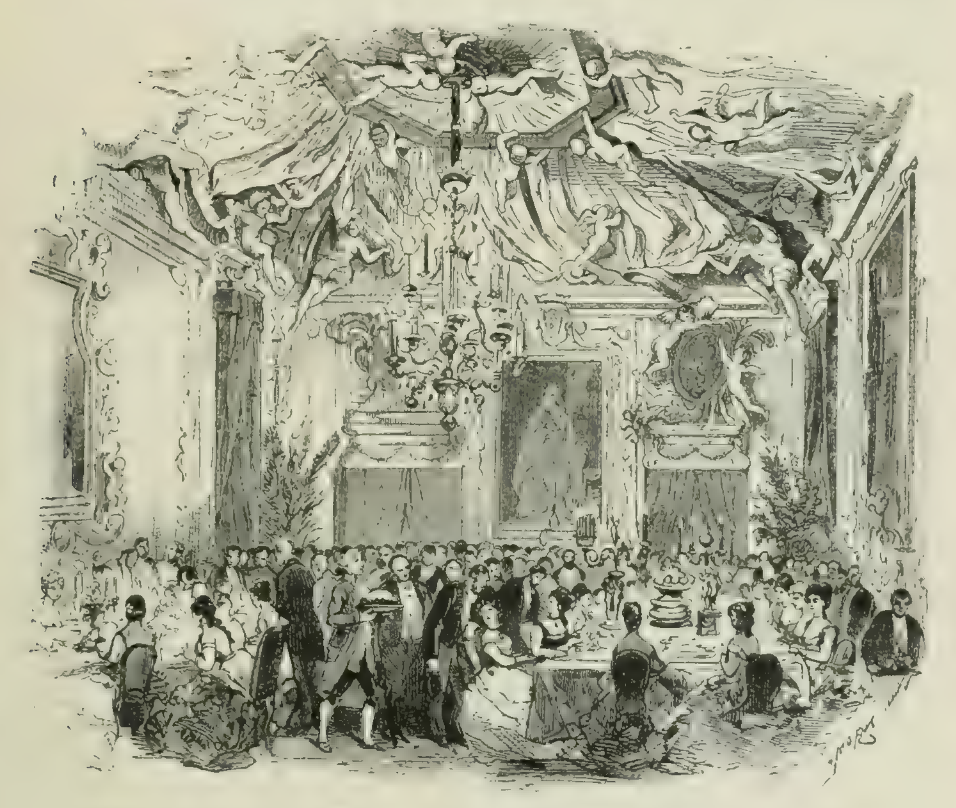


Fig. 323. — Un grand dîner officiel sous le second Empire, les convives des deux sexes étant servis séparément. — D'après un dessin d'Edmond Morin.

années après, vinrent les bougies diaphanes qui se plaçaient dans de hauts candélabres de bronze ou d'or mat, — alors un véritable luxe non permis à toutes les fortunes, — et les lampes « astrales », les suspensions modernes, déjà suspendues au plafond ou simplement placées sur la table. En 1892, si les flambeaux légers à type élancé sont toujours à la mode, le dernier mot du luxe sera l'électricité faisant, sous ses radieuses effluves, rayonner la table, resplendir

cristaux, faïences, porcelaines, argenterie. D'un usage rare, sauf pour les dîners d'apparat, la vaisselle plate laissera porcelaine aux filets classiques et faïence historiée se disputer le goût du jour, tandis que le ruolz portera un coup sensible à l'argenterie.

Si l'on ne trinque plus, si cet antique usage cher aux oreilles gourmandes, qui déjà, en 1820, n'était plus conservé qu'en province ou dans quelques maisons patriarcales, est considéré aujourd'hui comme du plus mauvais ton, il est, d'autre part, une singulière coutume, critiquée dès son apparition, qui semble avoir quelque peine à disparaître, le bol d'eau chaude communément appelé « rince-bouche ». « Les amphitryons de Cour, ministériels, financiers, » disait *l'Almanach des Gourmands*, « ont adopté à la fin du dîner un usage que nous ne savons comment qualifier : à l'issue du dessert, ils font servir devant chaque convive, un verre d'eau tiède, placé dans un petit bassin opale, afin que chacun puisse se rincer la bouche ou se laver les mains. Aussitôt, la salle à manger se transforme en un cabinet de toilette. Les plus délicats ont l'attention de mettre leur main devant leur bouche, d'autres agissent comme s'ils étaient seuls. » La fin du siècle verra, très certainement, disparaître ce gargarisme en public, déchu de son antique popularité.

Dernières remarques. Déjà, en 1825, se procurer des vins délicats et surtout naturels était devenu une impossibilité. Du moins, Napoléon Raisson déclarait que les marchands les plus renommés eux-mêmes ne méritaient pas toujours une confiance absolue. « Ce n'est pas qu'il ne se trouve souvent dans de bonnes maisons et chez les grands restaurateurs des vins agréables au goût, d'un bouquet assez parfumé, mais, malheureusement, ces qualités attestent souvent plus d'art que de naturel. Il y a des gourmets qui prétendent que l'on doit se défier même *des vins de propriétaire.* » Cela permet de supposer que, dès le premier quart du siècle, l'art du chimiste avait pénétré jusque dans les provinces les plus éloignées.

Si le vin, depuis plus d'un siècle, ne cesse de se falsifier, l'art culinaire — et cette particularité vaut la peine d'être enregistrée à une époque démocratique, — a toujours continué à être d'essence aris-

tocratique, dans ses appellations, dans ses combinaisons savantes de substances nutritives. Aujourd'hui, comme en pleine Restauration, triomphent les potages à la Condé, à la d'Artois, les entremets à la Soubise, à la Polignac, les lièvres à la Royale, les crèmes des princes et les liqueurs des ducs. Sur les bouteilles, sur les flacons, sur les fioles s'étalent des écussons, des couronnes royales; l'aristocratie n'est pas seulement prisée dans les salons, elle est la bienvenue sur les tables. Il faut aux bouteilles, jadis ornées d'étiquettes aux noms féminins ou romantiques, des titres de noblesse. Curieuse singularité pour l'historien, comme pour le philosophe.

Cuisine de grand seigneur, de bourgeois ou d'ouvrier, tout cela n'est encore que la cuisine intime, celle qui a existé de tout temps, plus ou moins abondante, plus ou moins variée. Voici, dans ce domaine, les véritables créations du siècle, les cuisines publiques des restaurants et les cuisines des grands banquets, politiques ou autres.



Fig. 324. — Type de décoration pour menu. D'après une eau-forte de Roybet (vers 1872).

« Quand la révolution est venue changer les lois de la cuisine, » disent les auteurs du *Paris-Restaurant*, « disperser dans l'émigration ou ailleurs, les vieux cuisiniers, les artistes supérieurs qui n'avaient jusqu'alors travaillé que pour les grands seigneurs exclusivement, on vit la gastronomie descendre insensiblement dans le tiers-état et jusque dans la petite bourgeoisie. Ce fut le premier échelon de cet ordre de choses aristocratico-démocratique, qui s'établit tous les jours sans qu'on s'en doute. Le restaurant fut donc fondé : c'était un juste-milieu entre le pot-au-feu domestique et l'ancien grand dîner avec ses entrées magnifiques, ses relevés, ses entremets à perte de vue. Le restaurant

est encore à l'heure qu'il est dans l'éclectisme le plus complet. Ce n'est pas de l'art proprement dit, c'est, en général, dans les bonnes maisons un ordinaire loyal, de la boucherie de bon sens, sur le gril ou aux fines herbes, mais voilà tout. »

Très vite, le restaurant devint une spécialité parisienne; très vite, Paris se peupla d'établissements, au service luxueux, à l'extérieur irréprochable, aux grands salons richement décorés, aux petits cabinets confortables, où, jour et nuit, l'on trouvait table mise, où l'on accourait de tous les points du globe; véritables « palais de la gueule, qui s'emplirent de monde durant les jours de fortune de 1808, qui, en 1814 et 1815, recevant princes, magistrats, ministres, législateurs et gens de guerre, encaissèrent quotidiennement des recettes formidables. Cuisine estimée, caves riches en bons crus — de 1800 à 1825 il y eut une série d'années exceptionnelles pour la vigne — argenterie luxueuse, accueil engageant des dames de comptoir — tout contribua à la fortune de ces maisons qui mirent à la mode les premiers cafés-restaurants.

Tels, Véry qui avait la fourniture de tous les grands dîners de l'École militaire, pour habitués les maréchaux, les généraux, les officiers du palais Impérial, Duroc notamment; les Frères Provençaux, ouverts dès 1786; le café Hardi, qui sera remplacé vers 1845 par la Maison Dorée; le café de Paris, qui devait ouvrir ses salons, le 15 décembre 1822, dans les vastes appartements des Demidoff; Véfour, café de Chartres, où les célèbres gastronomes du moment, Berchoux et Grimod de la Reynière, professaient l'art de bien dîner, où Murat déjeunait fréquemment en compagnie de ses aides de camp; le café Anglais, le café Riche, le café de la Madeleine; les uns, au boulevard, les autres au Palais-Royal, qui devront quelquefois leur succès à des innovations exotiques. Tel le café Hardi qui, à la mode de Londres, avait fait construire dans le plus grand de ses salons une splendide cheminée en marbre blanc, avec, sur des charbons incandescents, un gril d'argent en permanence. « Près de cette cheminée », dit le Dr Véron qui, pendant trente ans, fréquenta tous les bons coins, « se dressait un buffet où l'on choisissait les mets

variés et appétissants qui devaient être servis grillés. Hardi piquait de sa longue fourchette d'argent les mets choisis, et les préparait sous les yeux du consommateur dont il surexcitait ainsi l'appétit. »

D'abord permis aux seuls millionnaires et aux seuls grands seigneurs, d'abord essentiellement réservé aux « parties fines », le restaurant s'ouvrit peu à peu aux classes bourgeoises, influant sur les mœurs intimes, bien plus que le cercle. Déjà, aux approches de 1830, nombre de gens, laissant leurs femmes aux menus détails du ménage, venaient, régulièrement, y déjeuner à la fourchette. Ainsi prit naissance « la vie de restaurant », particularité de l'époque moderne, développant aux côtés de cette aristocratie culinaire toujours existante en 1890, une démocratie sans nom, malgré les prétentions qu'elle affiche. Ainsi se créèrent, aux côtés des maisons de premier ordre, universellement connues, des spécialités de quartiers. Ici, les établissements pour les raffinés, pour les étrangers de marque, ne servant pas un dîner à moins de cinquante francs; là, les cuisines populaires, à prix fixe, les tables d'hôte à l'usage de ceux qui n'ont pas de ménage, ou qui recherchent avant tout l'économie.



Fig. 325. — Les dîners à 40 sous du Palais-Royal (type de dîneur). — Vignette de Daumier pour *Paris La Grand'Ville* 1845).

Le premier Empire et la Restauration avaient vu naître les établissements célèbres : le gouvernement de Juillet popularisa le restaurant à prix fixe du Palais-Royal qui, pendant longtemps, contribuera à maintenir la célébrité de ce coin de Paris, le restaurant où l'on est censé dîner, « où l'on regarde défiler devant soi de petits plats grands comme la moitié de la main, des mets lilliputiens, microscopiques, » où tout un public d'employés, de boutiquiers, de

petits rentiers prétend, pour trente-cinq sous, dîner à trois services, ni plus ni moins. « Établissez les dîners à dix sous par tête », disent les auteurs du *Paris-Restaurant* (1854), « soyez sûrs que les habitués voudront, bon gré mal gré, leurs trois plats au choix : vin, potage, dessert, etc. Un bon plat, revient à trente sous servi sur la table, chacun le sait. On vous en sert trois pour le même prix, avec les accessoires. N'importe! On dévore tout avec jubilation. »

Entre le passé et le présent, tout un monde. Les dîners d'autrefois dressés par le grand, l'immortel Carême, ex-cuisinier du prince de Talleyrand, qui se refusait à servir les gourmands ordinaires, les « mangeurs vulgaires », — tel le roi d'Angleterre, — comprenaient huit plats seulement pour chacun des deux services; Meot et Beauvillier arrêtaient des menus princiers avec un total de dix plats. La carte d'un humble « prix-fixe » vous met sous les yeux des myriades de plats, des kyrielles de mets plus ou moins fantastiques, aux appellations ronflantes, rangés par ordre alphabétique, commençant avec le melon et les sardines, finissant avec les pruneaux et la confiture de Bar. De la blanquette de veau s'intitule pompeusement « filets à la maréchale », et les tranches de gîte à la noix deviennent, masqués par une sauce omnibus, des « filets aux champignons ». Vieux restaurants poncifs, routiniers, où le garçon débite la carte avec la volubilité d'un jeune collégien récitant une fable, qui tiennent bon, malgré tous les changements apportés depuis; malgré les établissements à décors artistiques, malgré les tavernes anglaises ou alsaciennes, les unes nées au lendemain de 1830, alors que l'on cherchait en vain le moyen de faire rimer Shakespeare et bifteack, les autres écloses en plein monde d'étudiants et de rapins; malgré les « bouillons Duval » et les nombreuses entreprises qui aspirent à continuer la tradition des « bouillons ».

Créé sous le second Empire, le « bouillon Duval » a fait époque dans l'histoire de la cuisine, curiosité à la mode où tout le monde, pendant un certain temps, devait avoir dîné une fois au moins. Le « bouillon » n'essaya pas seulement de réagir contre les étrangetés des restaurants du Palais-Royal; il opéra une véritable révolution dans le

service, opposant aux garçons imberbes ou à larges favoris, à veste noire, à tablier blanc, la servante, la « bonne », de noir habillée, au bonnet, au tablier à bavette, aux manches blanches, tire-bouchon et crayon fixés à la ceinture. Type qui s'est, depuis lors, popularisé, et qu'on trouve à la fin du siècle dans toutes les villes de province.

Quel chemin parcouru depuis la guinguette d'autrefois, aux gibelottes et aux matelotes classiques! Aujourd'hui, les restaurants sont à tous les coins; l'on mange partout, dans les hôtels, dans les cafés, chez les marchands de vin, dans les brasseries, dans les tavernes, dans les buffets, dans les bouillons. Le ventre de Paris, ainsi que l'a appelé Zola, Gargantua énorme, insatiable, fleuve débordant et menaçant de tout engloutir!



Fig. 326. — Au Bouillon Duval. — Dessin original de Pierre Vidal pour *Paris qui consomme*.

Le ventre de Paris, ce sont les Halles, ce sont les marchés de quartiers. Dans la première moitié du siècle, la halle à la marée, aux Innocents, la halle à la volaille, à la Vallée; depuis le second Empire, les Halles Centrales, projetées dès 1801 par Napoléon Ier, discutées à nouveau sous Louis-Philippe, décrétées enfin en 1854; élégantes constructions en briques et en fer, merveilles de ventilation et de lumière tamisée, aux douze pavillons abritant toutes les denrées indispensables à la consommation parisienne. Denrées vendues en gros, à l'amiable, à la criée, au détail; pavillons peuplés de plus de 4000 boutiques tenues par les dames de la Halle; véritable palais de la *mangeaille* où s'écoulent jusqu'à ces *arlequins*, macédoines

de légumes et de viandes, de pâtisseries et d'entremets, aux sauces impossibles, épaves culinaires des grands restaurants et des grandes maisons. Ici, les produits immaculés, provenant directement des pâturages, des jardins, des vergers, des rivières, des lacs et des mers du monde entier; là, les produits ayant déjà servi et dont beaucoup constitueront les plats les plus succulents des restaurants à trente-cinq sous.



Fig. 327. — Dejeuner aux Halles. — Lithographie de Marlet pour *Les tableaux de Paris* (1817).

* Les Halles étaient, alors, au marché des Innocents. Au premier plan sont les « forts » avec des marchandes de soupe et de saucisses.

Jadis, les marchés, dans les rues, sur les places, sur les quais, avec leur physionomie très particulière; aujourd'hui, les Halles Centrales imposant partout leur style architectural. Quoi qu'il en soit, malgré cette uniformité, certains types ne disparaîtront point : tels les *forts*, tels les marchands aux petits tas, telles les femmes vendant quelque frugal réconfortant pour les rudes et nombreux travailleurs des Halles; jadis, les saucisses, ainsi qu'on peut le voir sur l'estampe de Marlet, ici reproduite, aujourd'hui, des bols de soupe bouillante. « Tout le monde, à Paris, *n'a pas de quoi vivre,* et



Fig. 328. — Les Halles modernes. — Vue prise au débouché de la rue Montmartre. (En avant du premier plan, à droite, se trouve l'Église St Eustache.)
D'après un dessin de Myrbach, pour *Paris illustré*.

cependant tout le monde existe, affirme sentencieusement *Le Provincial à Paris,* qui va nous donner quelques chiffres intéressants pour la consommation, sous la Restauration. « En 1819, il s'est vendu pour 3,163,520 francs de marée, pour plus d'un million et demi de fromages secs, pour plus de trois millions d'œufs soi-disant frais, et pour environ sept millions de francs de livres de beurre. O vous, femmes sensibles, quels cris épouvantables ne jetterez-vous pas en apprenant qu'on sacrifie à Comus, dans les cuisines de la capitale, un peu plus de sept millions de tendres poulets, de pauvres dindons, d'insouciants canards. Soixante-dix mille veaux seulement ont perdu la vie dans le courant de la même année. Mais, le croira-t-on, à peu près huit mille vaches, dont on déguise avec soin le sexe, et qu'on récompense par la mort des services qu'elles ont rendus à nos laitières, ont rougi de leur sang innocent le pavé des abattoirs pour être vendues ensuite à la halle comme de bel et bon bœuf! » Que dirait notre provincial, aujourd'hui que les millions de francs et les millions de denrées se sont transformés en centaines de millions! Pour les vaches, en 1866, le chiffre de 8,000 était déjà bien dépassé. « Un fait curieux, » lit-on dans *Paris-Guide,* « c'est qu'à Paris personne ne vend et personne n'achète de viande de vache, et cependant, on en consomme un peu plus de 46,000 dans une année. » Un peu plus de 150,000, faudra-t-il écrire en 1892.

Jadis, le commerce de la « gueule », à Paris et dans les villes de province, se trouvait circonscrit aux alentours des Halles : là se pressaient beurriers, fruitiers, épiciers, marchands de conserves et de salaisons, marchands de volailles et de gibiers. Aujourd'hui, décentralisation complète; après avoir pris possession du Palais-Royal et de ses alentours, les spécialités gourmandes étalent leurs richesses à tous les coins, donnant à chaque quartier ses marchands de comestibles. Jadis, boutiques ouvertes, où gibiers et primeurs appendus au dehors, formant garniture, remplaçaient les décorations architecturales; aujourd'hui, exposition de produits exotiques rangés en ordre derrière des glaces immenses, à moins que leurs étalages — fait assez fréquent — ne viennent déborder sur les trottoirs,

gênant ainsi la circulation par leurs tréteaux encombrés, dès janvier, de bottes d'asperges, et de pyramides de poires, en mars. En 1825, le *Nouvel Almanach des Gourmands* donnait de Chevet — boutique classique — la description suivante, encore exacte en 1890, et qui suffira à indiquer la physionomie du magasin de comestibles au XIXe siècle : « Avec quel art est disposé cet étalage ! comme le faisan doré, le chevreuil, le coq vierge sont artistement rapprochés du saumon, de la crevette, de la dinde et des fruits les plus savoureux ! Les objets les plus disparates, les productions les plus contraires, y sont adroitement opposés ! Les terrines de Nérac y supportent les pâtés de Strasbourg, le Périgord y a envoyé ses truffes, Amiens ses pâtés, les Ardennes leurs gigots, Bar ses confitures, Troyes ses langues, le Quercy son gibier ; Aï, Bordeaux, Perpignan, Beaune, Cognac, lui paient leur tribut. C'est un centre où viennent aboutir les productions gastronomiques de la France et de l'étranger. M. Chevet est la tête d'un ministère. Il a ses courriers, ses chargés d'affaires, ses ambassadeurs. Son magasin est un thermomètre politique. Dans les moments de crise, M. Chevet est presque dans le secret de l'État ; les comestibles sont alors comme l'huile qui facilite le mouvement des rouages. »



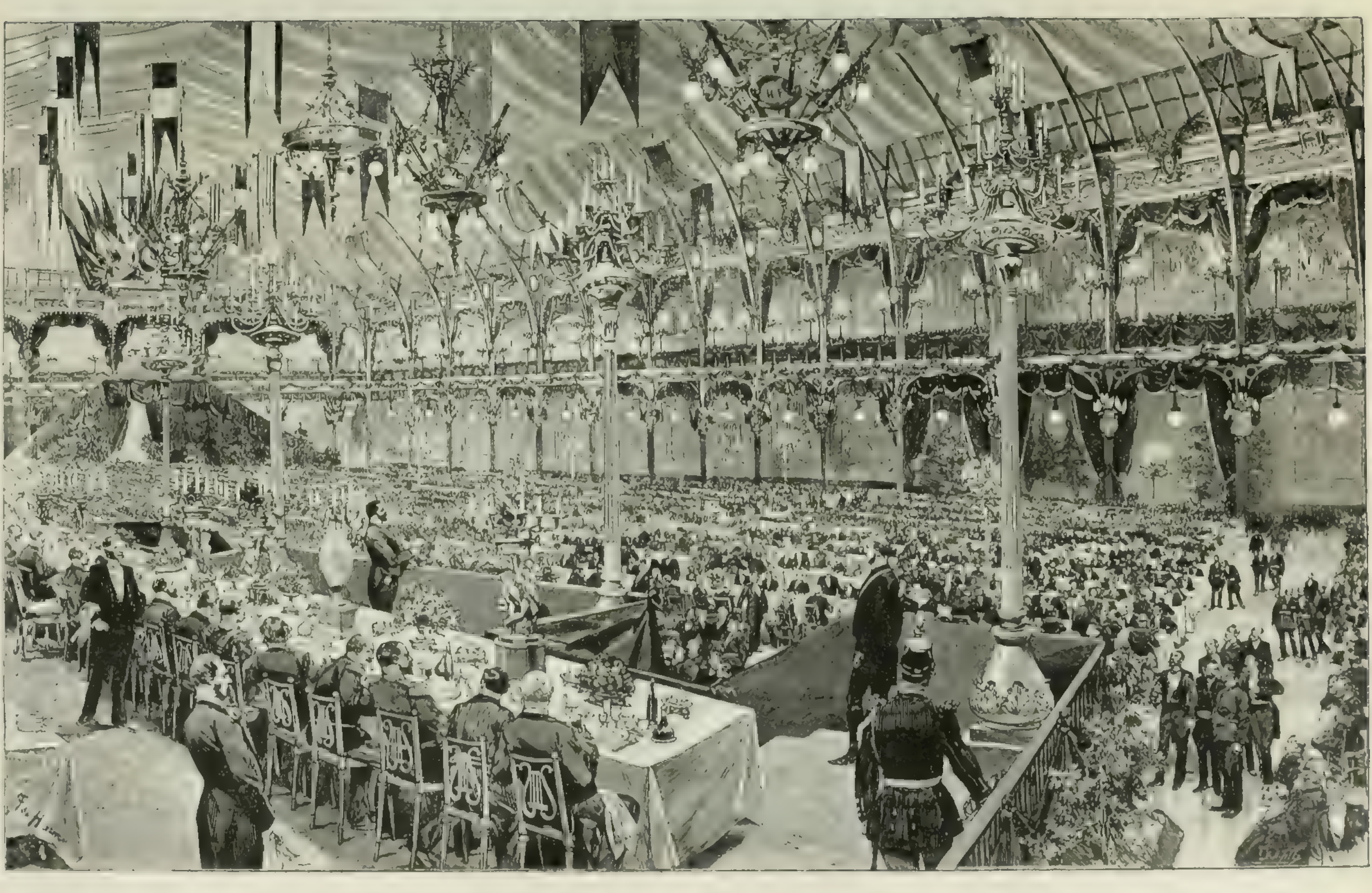
Fig. 329. — La boutique de Chevet, au Palais Royal, péristyle de Chartres, vers 1845. — (Située, du temps des Galeries de Bois au bout de la galerie de pierre.)

Et, effectivement, l'accroissement de la population ne sera point le seul facteur de la progression considérable observée dès le commencement du siècle dans tous les commerces accessoires de la table. Cette progression est due surtout au rôle important que jouent les

dîners dans la vie moderne, à la multiplication des repas de corps, à l'organisation des grands banquets dans un but de propagande politique. Affaires d'intérêt particulier, affaires de commerce, affaires d'État, tout ne se décide-t-il pas à table? Ce qu'on appelait, dès 1825, l'accord de la gourmandise et du système représentatif, la politique à l'usage des ministres basée sur la fumée des rôts et sur le feu des bons vins. « On parle des travaux législatifs, » dit le rédacteur de *l'Almanach Gourmand*, « le ministre fait jeter adroitement dans la discussion les mesures qu'il désire; on les discute entre deux vins, on les élabore avec le bordeaux, et la motion passe d'enthousiasme avec le champagne. Certes, il faudrait être aveugle pour ne pas reconnaître le poids immense que le cuisinier et le marchand de vin du ministère ont mis dans la balance législative. » En temps de crise, en temps d'élection, c'est bien autre chose : « Alors, la gourmandise descend du sommet de la société jusque dans ses plus basses régions; toute la France, en travail gastronomique, semble se partager en deux classes, les cuisiniers et les convives; et son territoire n'offre plus que deux divisions, les cuisines et les salles à manger. Le plus mince débitant est admis à la table du plus opulent banquier; le garde champêtre, le simple fermier dînent au château. Commerce touchant qui fait, en un clin d'œil, participer toute la France aux bienfaits de l'art culinaire, et réalise plus que le cœur de Henri IV n'avait conçu.

« Tout est, fut, ou doit être gourmand dans un État constitutionnel. C'est le seul moyen de faire son chemin, à quelque but que l'on aspire. Courtisez-vous la gloire militaire? donnez à dîner aux commis des bureaux de la guerre. Aspirez-vous à l'illustration littéraire? affiliez-vous à quelqu'un de ces clubs si communs à Paris : votre mérite, tant mince qu'il puisse être, deviendra pyramidal. »

Ainsi donc, d'une part, les banquets officiels, politiques — tours de force culinaires — commençant avec le banquet fraternel de quinze mille couverts offert, au Champ de Mars, le 2 avril 1815, par la garde impériale à la garde nationale pour fêter le retour de l'Empereur, avec ses immenses rangées de tables, en plein air, avec ses musiques cou-



Banquet des maires au Palais de l'Industrie, le 18 août 1889. Aspect de la salle pendant le discours du Président de la République. (*Illustration*, 24 août 1889.)

vertes par les chants des convives, se continuant avec les banquets réformistes de la monarchie de Juillet, avec les banquets démocratiques des deux Républiques, avec le premier banquet des maires, le 14 juillet 1888, aux deux mille trois cents convives, pour se terminer avec les colossales agapes du Palais de l'Industrie, en août 1889, qui virent, à nouveau, chose unique jusqu'à ce jour dans les annales de la gas-



Fig. 330. — Banquet au Château-Rouge (1848). — D'après une gravure de l'époque. (Coll. de l'auteur.)

* Ce banquet, donné en février par les partisans de la réforme, précéda de quelques jours la révolution de 1848. Le Château-Rouge, situé à Montmartre, ainsi nommé à cause de sa construction en briques rouges, jadis donné par Henri IV à Gabrielle d'Estrées, était devenu en 1845 un bal public qui disparut en 1882. Des maisons ont été élevées, depuis, sur son emplacement.

tronomie, quinze mille hommes prendre place autour de tables soigneusement préparées, avec leurs écriteaux et leurs inscriptions. Repas monstre, désormais plus célèbre que tous les festins de Balthasar; repas froid, préparé à l'aide de cuisines mobiles, permettant de rôtir en trois quarts d'heure cent kilos de viande, et d'obtenir en quelques minutes deux mille cinq cents litres de café. Jamais Gargantua n'aurait pu rêver pareil triomphe. Banquet patriotique au menu véritablement royal pour un tel nombre de couverts, — aux cuisines, au per-

sonnel occupant toute une armée, — mille maîtres d'hôtel, sans compter les cuisiniers et les aides, — au service monstre qui vit circuler quatre-vingt mille assiettes, qui employa quarante-cinq mille verres, pour lequel se débouchèrent quarante mille bouteilles de vin; — banquet servi au milieu d'un décor magnifique, avec tout le luxe moderne, avec des fleurs, avec des flambeaux, avec le concours de la lumière



Fig. 331. — Les tables du banquet des maires, au Palais de l'Industrie, le 18 août 1889. D'après une photographie. (*Monde illustré.*)

électrique; banquet qui ouvre évidemment une ère culinaire nouvelle, qui se trouve aussi éloigné des festins princiers de 1815 que des agapes populaires de l'Empire et des agapes démocratiques de 1848 où triomphaient le veau et la salade, depuis longtemps classiques.

Le 2 avril 1815, on fraternise, le verre en main, avec un menu spartiate, aux cris de « Vive l'Empereur! » : le 14 juillet 1888, on célèbre le centenaire de 1789 avec un menu qui, grâce aux progrès culinaires, à la vulgarisation du luxe de la table, ne laisse rien à désirer. C'est le règne du bien-être général.

Et, d'autre part, voici les dîners de corporations, de sociétés, de groupes, repas mûs par l'intérêt, par le désir de se rencontrer, par le besoin de s'égayer en commun. Autrefois, le « Caveau » et toutes les sociétés chantantes dont Momus, Épicure et le vaudeville faisaient les frais, qui, chaque année, couvraient Paris de chansonniers, amusants recueils aux couplets fins et spirituels, — *Les soupers de Momus* (1813), *Le Caveau Moderne ou le Rocher de Cancale* (1807), *Le nouveau Caveau* (1819) — joyeuses confréries qui se reconstitueront sous une autre forme, à la fin du siècle.



Fig. 332. — Banquet des maires (18 août 1889). Les cuisines. D'après une photographie. (*Monde illustré.*)

Autrefois, les repas de corps et de corporations. Ici, les marchands d'estampes; là, les charpentiers; ici, les bonnetiers; là, les graveurs.

Aujourd'hui, les innombrables dîners de gens de lettres, d'artistes, de bibliophiles, — autant de groupes, autant d'écoles ou de semblants d'écoles, — dont l'origine doit être recherchée dans ce dîner de la *Soupe à l'oignon* demeuré fameux, passé en proverbe, qui, aux abords de 1824, groupait vingt peintres, sculpteurs et graveurs, lesquels ne devaient se séparer, que lorsque les vingt convives auraient revêtu, sous la coupole, l'habit à palmes vertes.

Autrefois, c'est la chanson, c'est le désir de protester contre les salons, contre leurs vers « mièvres et sans couleur » — la qualification est de Ourry — qui donna naissance à ces dîners toujours imbus d'un certain esprit politique et voltairien, tantôt bonapartistes, tantôt bourboniens. Aujourd'hui, le but est quelque peu différent :

dans les tribulations de la vie quotidienne, on ne se voit pas, on ne se rencontre qu'aux mariages et aux enterrements; donc il faut se réunir en un dîner. Et, d'autre part, aux chansonniers de l'Empire et de la Restauration, ont succédé les invitations dessinées, souvent signées de noms illustres; immense collection de fantaisies graphiques qui restera une des caractéristiques de notre époque.



Fig. 333. — Un dîner de société en 1806. Repas donné le 7 mars 1806 par les marchands d'estampes de Paris à leur confrère et ami, Le Clerc.

* Au-dessous, se lit la légende suivante : Ils le prient d'agréer cette légère Esquisse, comme un gage de leur estime et de leur amitié. Puisse-t-il se ressouvenir d'eux quelquefois dans sa retraite, et y goûter longtemps le bonheur dû à son bon cœur et à sa probité.

Mais ce siècle, gourmand comme pas un, qui, vers la fin du second Empire, instituait avec Monselet le *dîner du Triple Almanach Gourmand*, devait dans cet ordre d'idées, subir de tristes épreuves. En effet, 1870 vint, et ce furent des cuisines sans nom dont les menus auraient eu besoin d'un nouveau baron Brisse. Alors, chose qui a bien sa vertu, l'on vit une cité de deux millions de bouches se réduire à la portion plus que congrue, sans murmure, sans protestations; alors des bouquets de petites carottes surmontées d'un camélia

devinrent un luxe; alors une tasse pleine de beurre frais devint un cadeau fort recherché, alors des queues immenses vinrent à la porte des boucheries municipales chercher des portions lilliputiennes, alors on ne s'abordait plus par le classique : « Comment cela va-t-il? » mais bien en se demandant : « Qu'avez-vous mangé ce matin? » Alors triomphèrent — véritable *Cuisine bourgeoise* du siège — la bouillie d'avoine, le biscuit trempé, les champignons au vin, le chat en gibelotte ou chasseur, la viande de cheval en *horse steaks* (filets), en civets, en rôtis, en haricots, en mode, les gigots de chien rôti, les rats à toutes sauces, les crèmes au chocolat sans crème et sans œufs, les civets de chevreuil sans chevreuil. Cuisine à la gélatine qui marquera singulièrement dans l'histoire gastronomique.

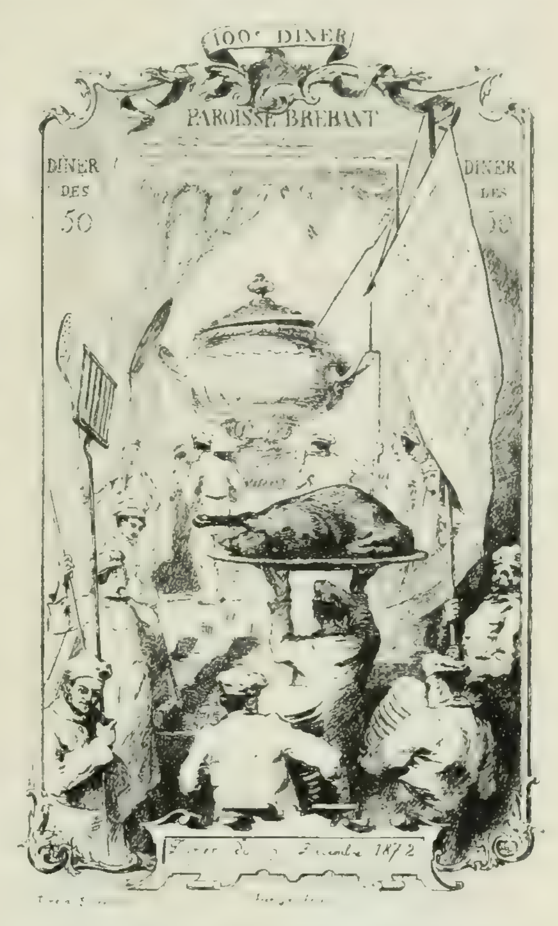


Fig. 334. — Invitation gravée par Léon Gaucherel pour le dîner des 50, fondé par l'architecte Lance.

* Ce dîner, qui groupe les architectes des monuments historiques et diocésains, quelques peintres et critiques d'art et qui se donne chez Brébant, compte plus de trente ans d'existence. Les invitations ont été longtemps gravées par Gaucherel.

III.

Après les restaurants, les pâtisseries, endroits où l'on goûte; les cafés, endroits où l'on boit.

Autrefois, c'était la confiserie, centralisée dans la rue des Lombards, prise d'assaut au jour de l'an; du reste progressant, elle aussi, inventant des chocolats « analeptiques » et « antispasmodiques » au

salep de Perse, au lait d'amandes, à la fleur d'oranger, au tapioca; créant saucissons, bijoux, jouets, fruits, assiettes, corbeilles; faisant à Chateaubriand et à Baour-Lormian les honneurs d'un buste en chocolat, ce prédécesseur du pain d'épices à l'usage des grands hommes.



Fig. 335. — La boutique du confiseur Berthelmot, vers 1800 D'après une estampe de la suite *Le goût du jour*.

* Suivant l'habitude alors existante, au jour de l'an un factionnaire monte la garde à la porte. Berthelmot, célèbre comme confiseur, se fera aussi remarquer par ses excentricités et son luxe, promenant à travers Paris, malgré les défenses royales, des voitures attelées de seize chevaux.

Aujourd'hui, le confiseur étant laissé à ses bonbons, à ses cartonnages, à ses merveilles de Saxe ou de Sèvres, voici le pâtissier, produit de la diffusion moderne chez lequel les élégantes viendront faire le goûter qu'autrefois elles prenaient dans leur appartement, le goûter qui se prêtera aux rencontres, aux caquetages, qui ne sera pas uniquement plaisir de femmes et d'enfants, qui verra les hommes sacrifier avec le même empressement à la gourmandise sucrée, qui deviendra classique sous Louis-Philippe, qui aura des allures pacifiquement bourgeoises, avec ses habitués se promenant du verre d'eau au traditionnel madère, ne laissant le baba que pour prendre l'éclair. Et bientôt, l'heure du goûter prendra place dans la vie parisienne comme l'heure de la musique.

Jadis, la boutique du confiseur, à la mode durant un mois, avec son factionnaire montant la garde suivant l'ancien usage ; aujourd'hui, la boutique du pâtissier. Avec ses salons, avec ses salles spécialement affectées aux réunions en petit comité, la pâtisserie finira par devenir ce « café de dames », particulier aux pays de race germanique qui, aujourd'hui, se répand un peu partout. Et le bon genre, en 1892, voudra, qu'au retour du Bois, on aille prendre en ces maisons le thé aromatisé des « caravanes ».

Voici les cafés, eux aussi, créés par la Révolution — c'était un excellent lieu de réunion entre gens de même opinion — les cafés

où le siècle commençant fera de la politique, où, le siècle finissant, se traiteront toutes sortes d'affaires, les cafés où quelques-uns iront pour l'unique plaisir d'absorber des boissons et de se retirer avec « deux gros morceaux de sucre en poche », où les autres iront causer, jouer aux cartes ou au billard, lire les gazettes, se mêler au monde et regarder passer la foule; providence de l'étranger et du provincial, des gens sans famille et des désœuvrés, où, entre flâneurs, entre habitués, se créeront ces relations de passage particulières à notre époque et si bien dénommées « amitiés de cafés ».

D'abord, un lieu correct, attirant par l'éclat de la lumière et des dorures, par la richesse des comptoirs, des consoles, des bronzes, aux baguettes d'or, aux panneaux peints; où des personnages graves, des académiciens, des savants, des magistrats, des officiers viennent savourer thé, café, chocolat : tel le café Lemblin, au Palais-Royal, longtemps célèbre; tel Velloni (depuis, Tortoni) où, de tout temps, élégants et élégantes absorberont glaces et sorbets, qui conserve intactes, physionomie, vaisselle, mobilier d'autrefois; tel le café de la Rotonde, avec son Pavillon semi-circulaire construit en 1802, disparu en 1889, où, jusqu'au dernier jour, cartes et dominos restèrent inconnus; tels, le café de la Régence où se livrent encore d'interminables parties d'échecs; le café Manoury, quartier général des joueurs de dames et tant d'autres dont la nomenclature n'aurait que faire ici.



Fig. 336. — Le Pâtissier à la mode. — Lithographie de Bouchot faisant partie d'une série sur Paris (vers 1842).

* C'est l'arrière-boutique de la pâtisserie, alors célèbre, située en face des Tuileries.

Et, à côté de ces cafés en boutique, s'annonçant déjà extérieurement par une décoration spéciale, les premières années du siècle eurent les cafés situés au premier étage du Palais-Royal; le

café des Mille-colonnes qui, pendant vingt ans, jouira d'une vogue immense due en grande partie à la beauté de la maîtresse de la maison, madame Romain, où l'on ne pourra pénétrer qu'après avoir fait queue comme à la porte d'un théâtre ; le café de la Montansier, créé en 1813, qui fut le premier café-chantant, où bonapartistes et bourboniens, officiers de l'ex-garde impériale et gardes du corps se livrèrent des combats acharnés ; le café des Circassiennes qui, avec



Fig. 337. — La Belle Limonadière. — D'après une estampe en couleur de la collection *Le Bon Genre*, année 1816.

* La Belle Limonadière, célèbre depuis la première année du siècle, trônait au café des Mille colonnes, au Palais Royal, sur un trône en or. Ce fut réellement un trône, en Italie, qui coûta douze mille francs et qui, moyennant quatre mille, passa d'un café dans un palais.

ses servantes costumées en Orientales, inaugurait, dès 1817, un genre qui, par la suite, se popularisera à l'infini.

De tous ces établissements, le café des Mille-colonnes est celui qui caractérisera le mieux la période antérieure à 1840, durant laquelle la dame de comptoir, parée comme une reine, sera une personne d'importance : jadis, des trônes ciselés et des toilettes de prix ; aujourd'hui, une simplicité de bon ton.

« Il est difficile, » écrit Jouy, dans ses *Observations sur les mœurs françaises*, d'imaginer rien de plus brillant, de plus somptueux, que le salon principal, qu'on appelle la *Salle du Trône*. Les colonnes en marbre vert-campan, les chapiteaux, les arabesques en or, les orne-

ments en bronze, en cristaux, se répètent et se multiplient dans les lambris de glace où l'œil s'égare et ne peut ni compter les objets, ni mesurer l'espace. Là, sur une estrade d'acajou massif, rehaussée de bronze doré, siège sur un véritable trône, acheté à *l'encan* de je ne sais quel *Pertinax*, une reine-limonadière, coiffée d'un diadème en pierreries, laquelle fait, avec une imperturbable majesté, les honneurs d'un autel (pour ne pas me servir du mot ignoble de *comptoir*) surchargé de vases de cristaux, d'argent et de vermeil, destinés aux libations. Les desservants sont dignes du temple et de la divinité : ici, point de ces garçons en veste ronde et en tablier blanc, que l'on trouve dans les cafés vulgaires, les jeunes gens qui servent au café des Mille-colonnes, vêtus d'un frac élégant, en bas de soie, en culotte courte, les cheveux coupés et bouclés avec beaucoup d'art, ne dépareraient point le salon le plus brillant de la capitale. »



Fig 338. — Caricature de Daumier représentant un cafetier et sa femme au comptoir, pour la série *Mœurs conjugales*.

* Au-dessous se lit la légende suivante : Arthur, vous m'aviez promis un trône et vous m'avez placée dans un comptoir. — Héloïse, rappelez-vous cette définition que Napoléon a donnée du trône « quatre planches couvertes d'un tapis ». Vous êtes assise sur six planches et un coussin.

A côté des cafés déjà nombreux, des cafés-restaurants marchant sur leurs brisées, le siècle, à son aurore, vit également se propager, et dans des proportions plus prodigieuses encore, les marchands de vin d'abord groupés aux extrémités de la capitale ou dans les quartiers populeux, tandis que les autres établissements faisaient l'ornement des boulevards et du Palais-Royal. « Les devanciers des détaillants de vin de l'époque actuelle, » dit *Le Provincial à Paris* « affichaient

très peu de luxe ; on lisait au-dessus de leur porte : marchand de vin; leur enseigne était simple et sans prétention. Aujourd'hui, ce n'est plus ça, les mots *Commerce de vin*, écrits en lettres d'or d'un pied de hauteur se font remarquer sur une enseigne élégante ; à la couleur rouge sang de bœuf dont était barbouillé chaque temple élevé au dieu de la vendange, a succédé une couleur qui fatigue moins les yeux. *Commerce de vin!* cela est bien plus significatif. Dieu sait le *com-*



Fig. 359 — Café de la Banque de France. — D'après une gravure de Schaal pour l'*Artiste*.

* Ce café, construit à Paris par l'architecte Dusillion, était situé place des Victoires au coin de la rue des Fossés-Montmartre (actuellement rue d'Aboukir).

merce qu'on fait à la cave pendant qu'on boit le vin dans la boutique. » Et les marchands de vin, héritiers en droite ligne des anciens cabarets, n'étaient pas seulement le lieu de prédilection des buveurs populaires ; nombre d'artisans et de bourgeois aisés s'y réunissaient chaque matin, en société, pour boire la bouteille de vin blanc et lire à haute voix le journal auquel ils étaient abonnés en commun. La Restauration essaya en vain de mettre fin à ces réunions qui prenaient une animation toute particulière aux époques d'élections ; ne pouvant les supprimer, elle se contenta de les surveiller.

Après le café, après le marchand de vin, « l'estaminet, » à peu près disparu, fréquenté habituellement par une population peu re-

commandable mais qui, cependant, eut un caractère bien différent à l'époque où le bon genre ne permettait pas encore de fumer dans les rues et les jardins publics, où les cafés eux-mêmes, en fait de tabac, n'autorisaient que la tabatière. Durant cette période la passion de la pipe et du cigare fit que les plus distingués parmi les



Fig. 340. — Le jeu de dominos dans un café, vers 1830. — D'après une lithographie de Boilly.

* C'est l'ancien café classique, avec ses tables en bois, carrées, comme il se rencontre (aujourd'hui encore) dans quelques petites villes de province.

jeunes élégants, pratiquant d'eux-mêmes l'égalité parfaite, venaient s'enfermer en ces sortes de tabagies, sans crainte des voisinages les plus hétéroclites. Quel changement depuis lors!

Mais, quelle que soit son allure extérieure, le café, dès la Restauration, avait déjà ses habitués et ses types : tels ils étaient en 1815, tels on les retrouve en 1892, faisant du local « une succursale de leur chambre à coucher, une pièce de leur appartement, où ils causent de leurs affaires, où ils dorment » et, surtout, absorbant tous les jour-

naux de l'établissement : « On en voit, » dit le *Provincial à Paris*, « qui poussent la précaution jusqu'à en tenir un sous le bras gauche pendant que le bras droit prête son ministère au lecteur. Malheur au consommateur impatient qui aspire à la lecture d'un journal tombé entre les serres de ces cruels oiseaux de proie; il doit s'armer d'une patience à toute épreuve. Presque tous ont la vue basse et se servent de lunettes;



Fig. 341. — Coin de terrasse d'un café du boulevard des Italiens, sous le second Empire (vers 1867). — D'après une composition d'Edmond Morin.

presque tous ont négligé d'apprendre couramment à épeler, en sorte qu'on a la douleur de les voir pendant une heure les yeux fixés sur le même paragraphe, trop heureux le concurrent, quand ils ne s'endorment pas. Et qu'on ne s'imagine pas qu'il soit facile de leur enlever leur pâture; au moindre bruit qu'on fait pour se rapprocher d'eux, ils s'éveillent et reprennent la lecture en sens inverse, pour s'assurer qu'ils n'ont rien passé. »

Répondant aux demandes des clients, apportant les consommations commandées, le garçon de café est ici personnage d'importance

— né au lendemain de la Révolution, ayant, sous la Restauration, joui de la même popularité que le garçon-perruquier, considérant jadis comme un privilège d'ancien régime maintenu en sa faveur, ce visage glabre contre lequel, en 1892, et au nom de la liberté, s'élèveront ses successeurs. Chez Tortoni, en 1828, le premier garçon,



Fig. 342. — Nef du « Grand café Parisien », construit à Paris en 1856, par l'architecte Charles Duval.

* Cet immense café, élevé au coin du faubourg du Temple et du Château d'Eau, n'était qu'une construction provisoire qui dut disparaître pour faire place à une caserne. Il avait vingt-quatre billards et pouvait contenir plus de 1,200 consommateurs. Le plafond dans les nombreux compartiments de ses caissons, était destiné à recevoir de grandes annonces illustrées neuf lustres avaient été combinés de façon à faciliter au public la lecture de ces réclames illustrés, essai de publicité qui ne s'est pas encore renouvelé. Pilastres, archivoltes, entablements étaient remplis d'un monde de cariatides, d'oiseaux et de mascarons, avec de grandes peintures. A gauche, était le comptoir, vrai monument.

l'homme de confiance, avait conservé la poudre et faisait son service en véritable gentilhomme de la Chambre, comme les « éphèbes » du Café des Mille-Colonnes. Particularités qui disparaîtront pour se retrouver à la fin du siècle, avec les suisses, avec les garçons en culotte courte et bas noirs de certaines tavernes.

La physionomie des cafés, c'est, en quelque sorte, la physionomie de la société elle-même. Jadis, peu fréquentés par les bourgeois, occupés militairement par un véritable état-major d'officiers, puis,

peu à peu livrés à toutes les classes : jadis, y aller le jour, sera de fort mauvais ton; aujourd'hui, la liberté la plus complète régnant à cet égard, chacun agit à sa guise : jadis, ayant leur public spécial, le café calme et rangé dessiné par Meissonier; aujourd'hui, la foule, nuit et jour, des milliers de consommateurs de passage : jadis, local essentiellement fermé; aujourd'hui, véritable baie venant déverser son trop plein sur la chaussée, encombrant les trottoirs de tables et de chaises : jadis, s'ouvrant en très petit nombre aux femmes élégantes et aux jeunes gens à la mode; aujourd'hui, se peuplant d'étrangers et de provinciaux des deux sexes, assis « à la terrasse » pour « voir passer Paris, » : jadis, enfin, alors qu'ils étaient purement limonadiers, mis à l'index par les rigoristes; fréquentés par tout le monde du jour où ils se sont érigés en restaurants, du jour où le déjeuner à la fourchette est venu s'installer à toutes les tables.

J'ai donné avec les « Mille-Colonnes » le type du café de la Restauration et du gouvernement de Juillet, voici le café créé par le second Empire; le « Grand Café Parisien », servi par une armée de garçons, avec ses trente billards, avec ses salles pouvant contenir quatre mille consommateurs, avec ses ornements disparaissant sous les dorures, avec ses milliers de becs de gaz versant des torrents de lumière, avec sa fontaine de rochers surmontée d'une nymphe. C'est l'établissement qui fera école, accomplissant une véritable mission sociale au milieu des quartiers populeux. L'église et l'école pourront être nues, mesquines; il faudra que le café soit vaste et brillant.

Dernière incarnation, voici la brasserie, jadis réservée aux étudiants et aux artisans; la brasserie, d'importation étrangère, qui s'est développée à la suite des expositions de 1867 et de 1878, qui, en remplaçant l'antique cruchon de Strasbourg ou de Lyon par la bière allemande, influera certainement sur les mœurs du pays; la brasserie qui, à son tour, s'élève des palais luxueux et prend possession de ce boulevard de Gand où, en 1824, deux jeunes étrangers se voyaient refuser de la bière comme consommation du commun.

Et, aux côtés de la brasserie aux riches tapisseries, aux céramiques d'un effet si brillant, les cafés à tendances artistiques, les tavernes où l'on chante, où l'on rédige des feuilles prétentieuses, où l'on se moque agréablement du « bourgeois » dont on vit, où se créent des petites chapelles, bric-à-brac moyenâgeux curieux à noter.

En fait, quels que soient les noms, quelles que soient les formes,

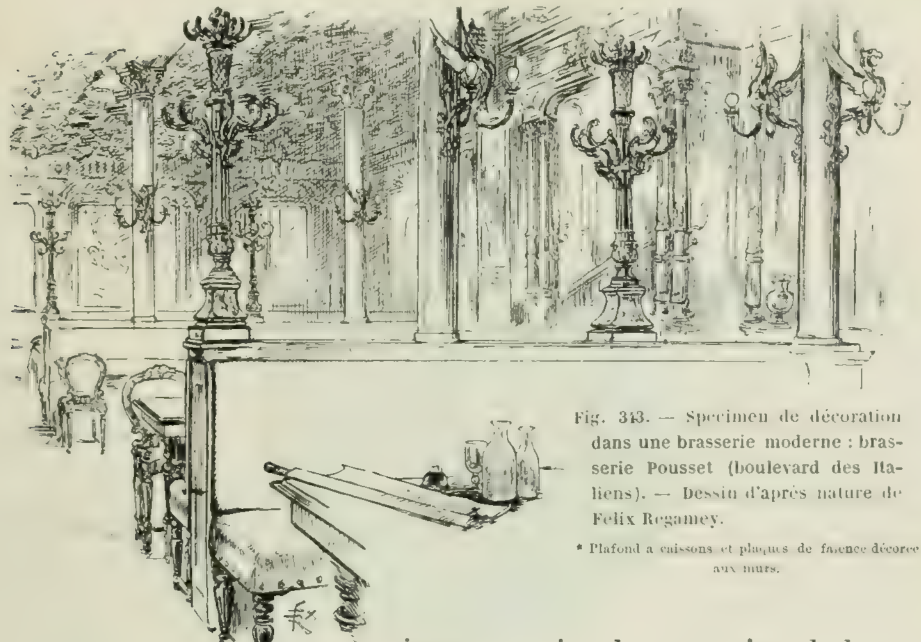


Fig. 313. — Specimen de décoration dans une brasserie moderne : brasserie Pousset (boulevard des Italiens). — Dessin d'après nature de Felix Regamey.

* Plafond à caissons et plaques de faïence décorée aux murs.

immense prise de possession de la capitale et des grands centres par le limonadier, le cafetier, le brasseur; débits de vin et de liqueurs, comptoirs, tavernes, estaminets, *bars* dus à l'influence anglo-américaine, *bodegas* implantant le décor et les petits tonneaux espagnols, débits de lait, débits de thé, débits en plein vent; ici, des garçons, là, des servantes; ailleurs — le progrès se mettant toujours de la partie — des distributeurs automatiques.

Sur les trottoirs, dans les caveaux, en boutiques, en appartement, partout l'on débite, partout l'on consomme. Si la bouche d'une capitale, à la fin du siècle, est grande, si la gourmandise partout triomphe, la soif est encore bien plus effrayante.

En 1800, comptez qu'il est dans Paris, un millier de cafés, chiffre déjà sept fois accru vers 1834. En 1892, ils sont vingt mille, et dix-sept mille marchands de vin, et dix-huit cents limonadiers, et deux mille brasseries. Est-ce tout? Non point. Les fruitiers donnent à boire. Les charbonniers donnent à boire.

Que faudra-t-il donc pour mettre fin à ce débordement, pour arrêter cette soif que rien n'apaise, que tout le monde entretient?



Fig. 344. — Chez Beauvilliers (Restaurant célèbre sous la Restauration).



LES MOYENS DE TRANSPORT

ET LA LOCOMOTION.

La locomotion autrefois et aujourd'hui. — Les diligences. — Les chemins de fer; premières impressions. — Les voitures publiques des villes. — Les nouveaux moyens de transport : ballons, tramways électriques. — La navigation : les premiers bateaux, les transatlantiques. — Moyens de communication : poste et télégraphes.



Voici la grande révolution du siècle, celle qui doit changer de fond en comble l'aspect du pays, celle qui doit amener des perturbations profondes, et imprimer aux humains un mouvement de rotation perpétuelle.

Avant les chemins de fer, on se déplace, on voyage pour ses affaires, rarement pour son plaisir, tout au moins à des distances lointaines; avant les chemins de fer, c'est encore l'ancienne société, quelles que soient les idées et les mœurs prédominantes, que l'on vive sous un régime conservateur ou sous un gouvernement libéral. Un fait prime tout, la rareté ou la facilité des moyens de communication : les générations qui voyageaient avec les diligences, les chaises de postes, les coucous, ne peuvent avoir aucun point de contact avec les générations qui ont pour elles la vapeur, qui, grâce

à cette merveilleuse application, se transporteront en quelques heures d'un point à un autre, effectueront avec rapidité un trajet qui demandait autrefois plusieurs jours. Ici, le passé; là, l'avenir. Ici, tous les préjugés de l'ancien monde, la vieille routine, la difficulté de faire pénétrer les idées nouvelles; là, la disparition de tout ce qui constituait l'individualité, le mélange des classes et des races. Ici, la France d'avant 1837; là, la France mise en possession de voies ferrées à partir de 1850.

Voyons d'abord l'ancienne France, l'ancien Paris. La Révolution avait proclamé la liberté des diligences; en 1805, Napoléon soumit cette industrie à l'autorisation préalable et à des droits onéreux. La plupart des compagnies qui s'étaient constituées disparurent et il ne resta plus, à nouveau, que les Messageries d'avant 1789, tour à tour Impériales, Royales ou Nationales, suivant l'étiquette gouvernementale. Napoléon Ier, s'intéressa aux voitures publiques et au bon entretien des routes. Sous lui, comme sous la Restauration, les voies de communication se développèrent, les moyens de locomotion se multiplièrent. N'avait-il point déclaré qu'on pouvait mesurer la prospérité publique aux comptes des diligences? En 1805, il n'existait que 150 routes impériales; en 1824, il y aura 194 routes royales.

Comme voitures, le siècle avait hérité de son aîné d'un ramassis de véhicules bizarres, souvent informes, paniers à salade, coches, charrettes, gondoles, guimbardes, dont Carle Vernet s'est plu, en ses intéressantes estampes, à nous retracer la physionomie. Vélocifères et célérifères furent donc accueillis avec enthousiasme par le public voyageant, lorsqu'ils apparurent entre 1805 et 1810; les vélocifères furent même chantés par Gouffé :

Chez nous les coches n'allaient pas
La diligence allait au pas,
Les fiacres n'allaient guères;
Secondant notre goût léger,
Un savant nous fait voyager
Par les vélocifères.

En 1818 vinrent les élégantes malles-postes jaunes, à trois compartiments (coupé, intérieur, rotonde) avec une impériale pour les

bagages, agrémentée de la banquette à l'usage des fumeurs et des amateurs de plein air. Que de scènes amusantes, que de vaudevilles se passeront sous cette immense bâche formant capote, où l'on était aux premières loges pour recevoir la pluie et le vent. Par le fait, immenses voitures pouvant contenir seize et jusqu'à vingt-et-un voyageurs, aux côtés desquelles la poste aux chevaux avait ses petits véhicules : limonières, berlines et surtout les chaises, les calèches, les cabriolets



Fig. 315. — Diligence Laffitte et Caillard (Messageries générales de France) conforme à l'ordonnance du 16 juillet 1828. — D'après la lithographie coloriée de Raffet.

que les voyageurs de commerce rendront célèbres, que les romanciers aimeront à introduire dans leurs récits.

Après les malles-postes relativement légères et déjà bien montées, les hautes et lourdes diligences des « Messageries générales de France » — les Laffitte et Caillard, comme on les appellera communément, — installées dans l'ancien hôtel de Roquencourt, et les voitures, dites Inversables, de la « Compagnie des diligences françaises ». Ici, les coupés jaunes de la Restauration ; là, les malles puce du gouvernement de Juillet. Ici, les postillons à culotte de peau, jaune ou verte, au chapeau ciré à ballon avec larges bords retroussés, à la veste courte, galonnée, aux grosses bottes à pompe, au petit

fouet à nœuds, — quelques-uns conservant encore la queue et les tresses de l'ancien régime — là, les cochers commençant à revêtir l'allure débraillée des conducteurs de diligences locales, grande blouse bleue, bonnet de coton, ou casquette à oreillettes, — le passe-montagne — gros sabots remplis de paille.

La diligence, elle tient une place considérable dans les quarante premières années du siècle, et elle dut cette popularité au fait qu'elle constituait un progrès très réel sur les coches et les galiotes du passé, au fait qu'elle fournissait mille sujets d'étude et d'observation. Véritable petite ville ambulante, offrant l'aspect d'une société en réduction, possédant, a dit Jouy, sa Chaussée d'Antin (l'intérieur), son Marais (le cabriolet), sa Cité (l'impériale); au total, une trentaine d'individus, y compris les postillons et les animaux domestiques de la suite des voyageurs, car il n'y aura pas de diligences sans animaux, chiens et oiseaux pour le moins. Sans cesse — ceci est à retenir — elle inspire la littérature et la peinture. Ici, des contes moraux, des récits humoristiques, des comédies, des satires, des gaudrioles même; là, des séries d'estampes comme les *Inconvénients d'un voyage en diligence*, de Xavier Leprince, comme les compositions de Grandville, d'Henry Monnier, de Bouchot, qui mettront les contemporains en joyeuse humeur. La cour circulaire des Messageries, avec son nombreux public d'arrivants et de partants, avec ses démêlés entre voyageurs et conducteurs, avec son fouillis de cartons, de cassettes, de portemanteaux (ce sont, alors, les termes admis), prendra place dans les romans, sera reproduite en peinture, sur la scène, donnant ainsi des documents d'un exacte précision, bien avant le naturalisme. Il se trouvera même un écrivain, Thomassin de Montbel, pour écrire, dès 1808, *la Diligence philosophique*, c'est-à-dire pour se servir du lourd véhicule comme d'un prétexte à dissertations, à discussions scientifiques et morales. On cause de tout dans la diligence; n'est-ce donc pas un excellent instrument pour apprendre une foule de chose, généralement ignorées, et pour réformer les préjugés des hommes.

Dans cette première période du siècle, où l'on voyageait surtout pour affaires, le commis-voyageur qui, jusque vers 1815, entrepre-

nait souvent ses tournées à cheval, le commis-voyageur qui, aujourd'hui encore, se sert du cabriolet, ayant fait, en quelque sorte, de ce véhicule sa propriété, sa chose, se trouva être le compagnon de route forcé de toutes les diligences. Thomassin de Montbel a ainsi caractérisé ce type dans lequel s'incarne une période entière de l'histoire : « Un commis-voyageur est un être aussi accoutumé à courir que vous à manger; c'est un petit mouvement perpétuel : il voyage



Fig. 346. — La cour circulaire des Messageries générales, rue Notre-Dame des Victoires, en 1840. D'après la lithographie de A. Provost.

de toutes manières, hors sur ses jambes; il les réserve pour courir dans les villes, chez les banquiers et chez les négociants. La diligence est son élément; il tient presque autant à la diligence que la pelure d'une poire à son fruit; c'est là qu'il triomphe, qu'il commande en maître; il ferme quelquefois la portière et les fenêtres d'une manière si impérieuse, que les autres voyageurs se laisseraient plutôt suffoquer par la privation de l'air, que d'oser entr'ouvrir une seule glace; il traite les conducteurs comme des petits garçons, nomme les postillons faquins et les chevaux rossinantes; il parle

avec emphase des pays qu'il a parcourus, de ceux qu'il n'a jamais vus; il raconte ses exploits. Descend-on de voiture, il est le premier; il fait mettre le couvert devant lui, jette là les serviettes sales, fait servir, distribue les portions aux convives, fait le prix pour tous, et paye pour lui seul. »

Colportant à la fois ses marchandises et son bagoût, le commis-voyageur emplira la diligence de sa personne et de ses bagages, type particulier au siècle que les guerres du premier Empire n'arrêteront point en ses excursions lointaines, qui, avec son attirail pacifique, mènera la campagne du commerce et de l'industrie, qui réconciliera la France avec les peuples. Tel il était en 1800, tel on le retrouvera en 1830, tel il se maintiendra jusque vers 1850, profondément modifié, depuis lors, dans son caractère, par le chemin de fer et les habitudes nouvelles du négoce.



Fig. 347. — Le commis-voyageur transformé en boutique ambulante. — D'après une estampe allemande de 1815. (Collection de l'auteur.)

Revenons au grand public. Dans la réalité, le Parisien, le Français de 1800 à 1840, sont encore aussi peu voyageurs que le héros du célèbre *Voyage de Paris à Saint-Cloud*, à la fin du siècle dernier. « Il y a dans cette idée de voyage, d'absence, d'éloignement, » disent les auteurs des *Nouveaux Tableaux de Paris* visitant la Cour des Messageries, « quelque chose qui fait rêver, l'on regarde avec intérêt ces énormes machines qui roulaient, il y a quelques jours, aux extrémités de la France. L'imagination se représente rapidement les pays qu'elles viennent de parcourir : il semble qu'on veuille leur en demander compte; on serait tenté de les interroger. » Assurément, la vue des wagons pourra, plus tard, faire surgir les mêmes idées dans

les cervelles humaines, mais l'habitude de voyager s'étant répandue, ce ne sera plus l'étonnement d'autrefois.

Le siècle, en sa première moitié, est essentiellement casanier. Sous les ordres de Napoléon il a parcouru l'Europe à pied, sans maugréer, mais le moindre déplacement en diligence, cette maison ambulante



Fig. 348. -- Un derrière de diligence.
D'après une gravure en couleurs de G. de Cari pour la série dite *Musée grotesque* (vers 1823).

où il faut passer des jours et des nuits, le rend hésitant et craintif.

Avec Désaugiers, volontiers il chante :

La diligence
Part pour Mayence
Bordeaux, Florence,
Ou le Pays-Bas!
Adieu donc, mon père,
Adieu donc, mon frère,
Adieu donc, ma mère!

mais peu nombreux sont ceux qui quittent leur ville natale autrement que pour quelques rapides excursions dans les environs et beau-

coup rappellent le malheureux Parisien de 1825 obligé de se rendre à Beaugency, dont Paul de Kock, en ses *Tableaux de Mœurs*, dépeint les craintes puériles, qu'il représente versant des larmes sur son sac de nuit, embrassant sa femme de ménage, ses voisins, jusqu'à son portier, comme si le voyage devait être éternel. Et que de scènes amusantes dans toutes ces voitures publiques — grandes berlines ou vieux coucous — qui, elles aussi, contribuèrent puissamment au mélange des classes : l'arrivée, l'entrée dans la caisse étroite, logement commun avec des gens jamais vus et qu'on ne reverra peut-être jamais, la causerie, les relais, les déjeuners et les dîners à l'auberge, la nuit, le réveil. Spectacle grotesque entre tous : « les premiers rayons de l'aurore, » écrit Jouy « y viennent éclairer des figures si bizarres, si comiques, si burlesquement accoutrées après une nuit de voyage; le sentiment de la surprise et de la curiosité s'y peint d'une manière si plaisante, que l'imagination la plus folle ne saurait aller au-delà. »

Voyages à petites journées, en coupé, dans l'intérieur ou en rotonde, dans lesquels on trouvera toujours la vieille fille causant avec son chien, le gros monsieur s'entretenant avec la nourrice, le militaire contant ses campagnes à un vieil abbé qui ronfle, l'enfant pleurant sans préjudice du reste, où les gens maigres disparaîtront sous le poids des rotondités envahissantes, où les coudes du voisin venaient s'enfoncer dans votre estomac, où l'on ne pouvait allonger les jambes sous peine de rencontrer les pieds d'un monsieur peu disposé à se laisser marcher dessus, où se moucher devenait un problème, enfin d'où l'on sortait moulu et contusionné, tous les membres engourdis; voyages fertiles en incidents comiques, durant lesquels, quelquefois, le postillon versera voiture et voyageurs dans un fossé à seule fin d'éviter une ornière.

Voyages qui ne s'entreprenaient point uniquement avec les diligences des Messageries royales et des Messageries générales, qui, suivant les directions, avaient leurs voitures sur tous les points de Paris et principalement rue de Bondy, à l'hôtel des Fermes, rue du

Bouloi, rue Contrescarpe-Dauphine, quai des Augustins, rue Coq-Héron, rue Croix-des-Petits-Champs, rue du faubourg Saint-Denis, rue des Deux-Écus, rue de la Jussienne, rue Saint-Martin, rue Mazarine. Si l'on consulte le *Nouvel Itinéraire portatif de France* pour 1828 l'on verra qu'il y avait des « jumelles », des « berlines » pour Lyon, des « vélocifères » pour Rouen, le Havre, Dieppe, des « hirondelles » pour Montereau et Sens, des « célérifères » pour Fontainebleau, Nemours, Corbeil, Montargis, des « gondoles » pour Versailles, des « accélérées », ces dernières partant toutes les heures, pour Saint-Germain.

Dans les départements où beaucoup de villes n'avaient de correspondances pour Paris que deux ou trois fois la semaine, c'était bien autre chose, d'autant plus qu'il s'agissait d'entretenir des communications non seulement avec la capitale, mais encore avec les villes environnantes. En outre des diligences et des malles-postes on vit ainsi jusqu'en 1840, des « messagers », des « guimbardes », des « courriers », des « chars-à-bancs », des « fourgons accélérés » des « pataches », des « carrioles à volonté » et souvent sans prix fixe, des « voitures commodes », des « toulousines », entreprise qui, de Toulouse, gagna un peu toute la province, des « guinguettes », — c'était Soissons, dans l'Aisne, qui avait conservé la spécialité de ce moyen de locomotion, — et même des « chars de côté », c'est à Vesoul que l'on employait encore couramment pour Épinal, Besançon et autres lieux cette singulière voiture dans laquelle les voyageurs ne pouvaient jamais voir qu'un côté du paysage; — voitures sans nom, quelques-unes suspendues, la plupart non suspendues, plusieurs transportant en même temps voyageurs et marchandises. Nombreuses et diverses, également, les entreprises de roulages placées sous les auspices de Mercure à l'insigne de la célérité ou de la fidélité avec les chariots pour le commerce, avec les coches à marchandises, tandis que les Messageries royales se chargeaient du transport des fonds et du recouvrement des effets.

Enfin, dernière particularité, les auberges où toutes ces « arches ambulantes » s'arrêtaient pour le déjeuner, pour le dîner, pour le cou-

cher, — les livres de poste de 1816 ont encore à l'usage des voyageurs des feuilles de comptes avec la mention « dînée, couchée » — les auberges qui étaient pour la diligence ce que les hôtels seront pour le chemin de fer. Le logement n'était point chose facile pour les simples voyageurs, alors que des diligences arrivaient coup sur coup. Ceux qui voyageaient en berlines et en chaises de poste, avaient soin de faire « marquer leurs logements », — c'était le terme employé — par des courriers, et, d'autre part, l'on pouvait toujours craindre d'avoir été précédé de quelques minutes par une autre diligence. C'est pourquoi, si souvent, dans les romans de l'époque, l'on voit des gens, se connaissant à peine, réduits à se partager une chambre, le nombre encore restreint des auberges ne permettant pas d'aller chercher un logement ailleurs.

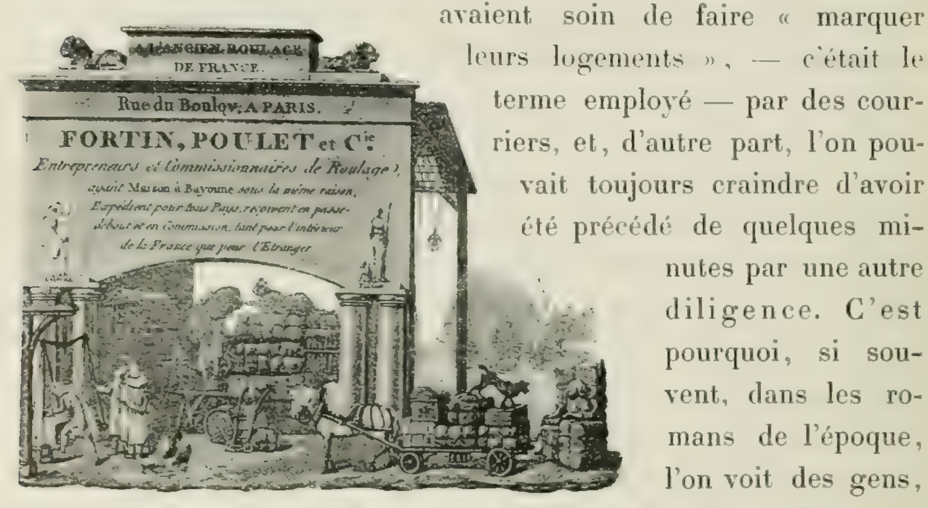


Fig. 349. — Prospectus d'une des plus anciennes maisons de roulage de Paris, vers 1820. — D'après l'original. Coll. Henri Beraldi.)

II

Un jour vint où l'on apprit que le transport des voyageurs et des marchandises allait se faire par voie ferrée et à l'aide de la vapeur. Dès les dernières années de la Restauration, il y avait eu, sur différents points du territoire, de nombreux essais de voitures sur rails, de convois, de trains tirés par des chevaux : depuis longtemps, la vapeur, ce « cheval de fer », était dans l'esprit des hommes.

C'est en 1830, à Liverpool, qu'eut lieu l'événement qui devait influer d'une façon décisive sur la création des chemins de fer : aussi,



LES PROGRÈS DE LA LOCOMOTION. REGENT'S PARK A LONDRES EN 1831

D'APRÈS UNE ESTAMPE ANGLAISE DE 18[illegible]

pendant un certain temps, l'Europe entière eut-elle les yeux fixés sur ces convois qui transportèrent d'abord les marchandises puis les voyageurs jusqu'à Manchester, à l'aide de locomotives. Le 25 août 1837 avait lieu l'inauguration du chemin de fer de Paris à Saint-Germain, le premier digne de ce nom, et en 1842, une loi décidait la création d'un vaste réseau ferré, c'est-à-dire d'une série de grandes lignes

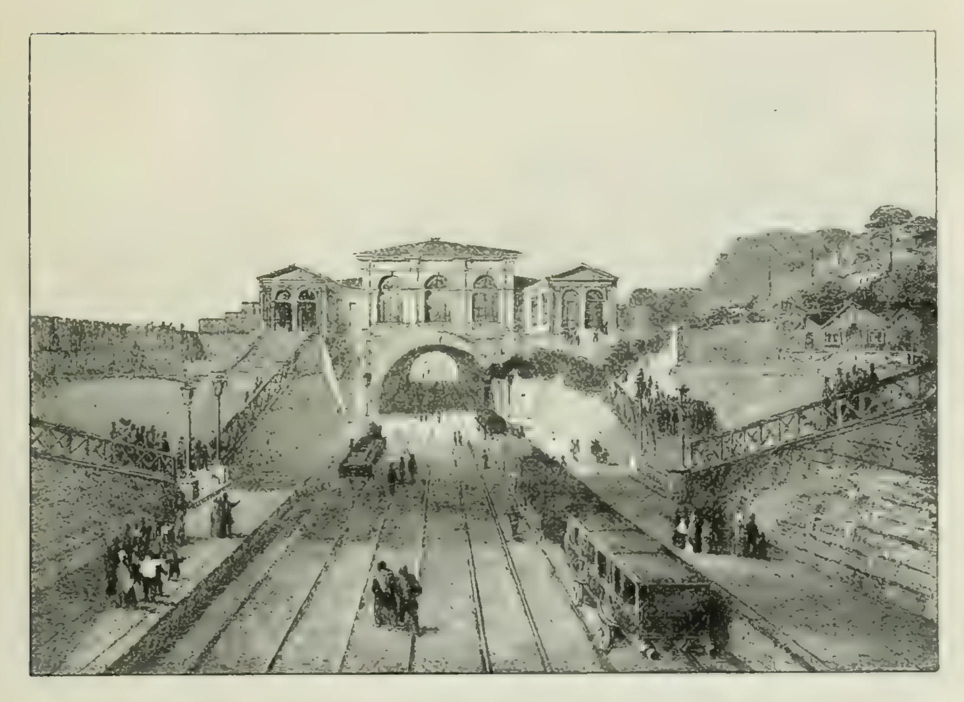


Fig. 350. — Chemin de fer de Paris à Saint-Germain. — D'après une gravure de Rouargue.

* Ce chemin de fer est le premier qui ait été ouvert en France pour le transport des voyageurs.

dont l'exécution fut confiée à un certain nombre de compagnies subventionnées par l'État. Toutefois, ce n'était point encore l'arrêt de mort des diligences : jusque vers 1858 non-seulement celles-ci subsistaient encore sur nombre de points, mais, en outre, elles vinrent former en queue de la plupart des convois le « train des messageries », montées à cet effet sur un wagon plat (charriot) après avoir été, au préalable, privées de leurs roues. Les chemins de fer ne desservant que certaines grandes localités, elles reprenaient leur attelage et leurs chevaux là où la voie ferrée s'arrêtait. C'est ainsi qu'on eut le spec-

tacle, plusieurs années durant, de diligences sur rails. Peu à peu, la locomotive remplaça partout le cheval et, reléguées dans les villes de province, les belles diligences d'autrefois servirent de pures correspondances pour les localités éloignées.

Demandons maintenant aux contemporains quelques impressions sur ces premiers chemins de fer que M. Thiers déclarait ne devoir jamais être que des *joujoux* à l'usage des Parisiens, bons seulement à desservir quelques lignes, très courtes, ou à relier entre elles quel-

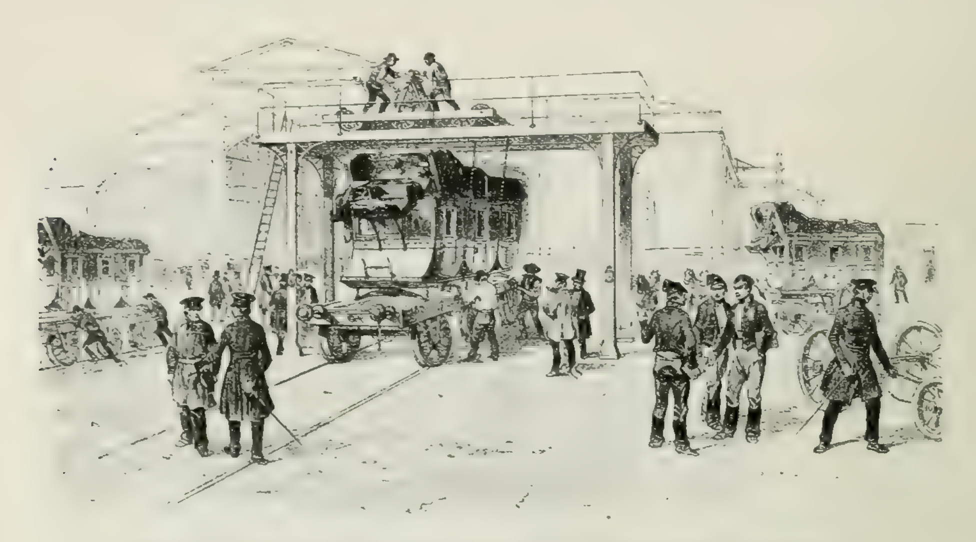


Fig. 351. — Formation du train des messageries à la gare de Paris. (Gare de Lyon.) D'après une lithographie de Bayot.

ques grandes villes, sur ces chemins de fer que bénira solennellement le clergé — cérémonies pleines de caractère tenant une grande place dans l'histoire, de 1850 à 1860 — que certains grands personnages mépriseront encore assez, en 1858, pour effectuer en chaise de poste des voyages de trois et quatre jours; sur ces chemins de fer au sujet desquels Arago, l'illustre savant, n'était pas entièrement rassuré lorsqu'il affirmait, en 1836, qu'il serait impossible de respirer dans les tunnels. D'autres ne prétendaient-ils pas, également, que, lorsque deux trains allant en sens inverse se rencontreraient, l'air emmagasiné entre eux serait si violemment comprimé qu'on pouvait craindre l'asphyxie immédiate des voyageurs. Quant aux paysans, malgré les bé-

nédictions du clergé, ils ne tardèrent pas à attribuer à la fumée des locomotives les pluies persistantes de certaines années et la maladie des pommes de terre.

D'abord, Mme de Girardin : c'est elle qui nous donnera les détails, en quelque sorte matériels, « Donc hier » (29 août 1837), écrit-elle, « nous sommes partis de chez nous à cinq heures du soir pour

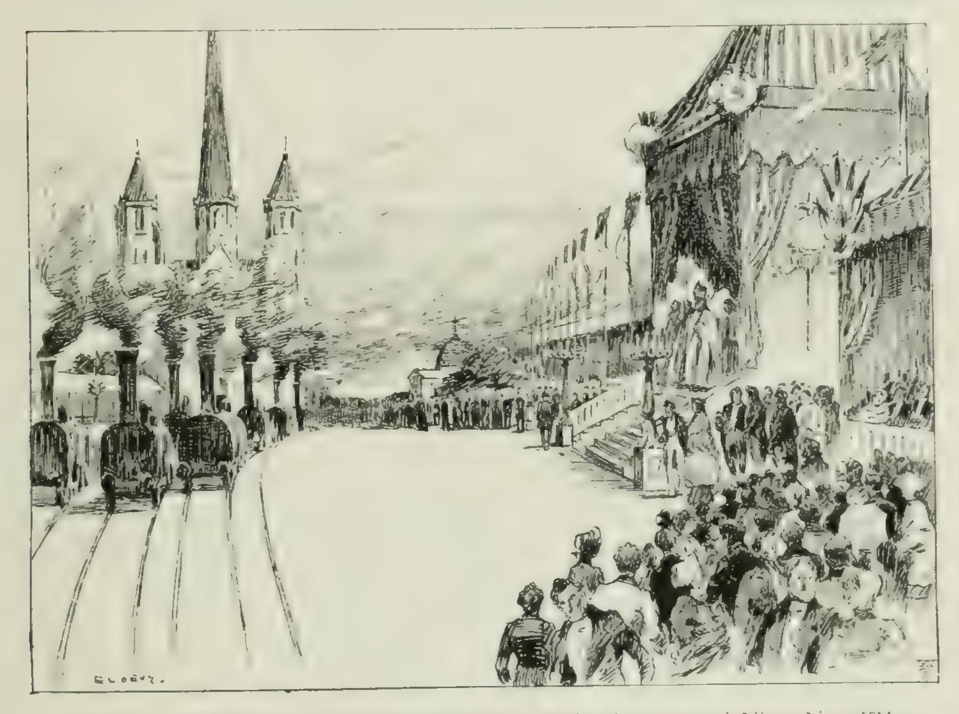


Fig. 352. — Inauguration du chemin de fer de Lyon. Section de Tonnerre à Dijon (2 juin 1851)*. D'après des documents de l'époque.

* La section de Paris à Tonnerre avait été inaugurée en septembre 1849. On sait que la voie de Blaisy à Dijon, avec sa succession de viaducs et de tunnels, et surtout le grand souterrain de Blaisy, qui n'avait alors d'égal que celui de la Nerthe (de Marseille à Avignon), est une des merveilles de l'industrie française. Ce premier trajet de Paris à Dijon s'effectua en dix heures, alors qu'en 1840, avec les diligences, on mettait plus de deux jours. Trois cents représentants fonctionnaires et journalistes privilégiés avaient été amenés par les deux trains officiels. Pour la bénédiction donnée par l'évêque entouré de son clergé, le Président de la République, accompagné de quatre de ses ministres, avait pris place sur l'estrade élevée en son honneur.

aller à Saint-Germain et nous étions de retour à neuf heures! Nous avons mis quatre heures pour faire ce trajet, pour aller et venir. Les méchants prétendent qu'on irait plus vite avec des chevaux. Voilà comme cela est arrivé : nous étions rue de Londres, à cinq heures un quart, la foule encombrait la porte qu'on n'ouvrait pas; nous attendons, nous attendons à la porte. Enfin on ouvre : nous

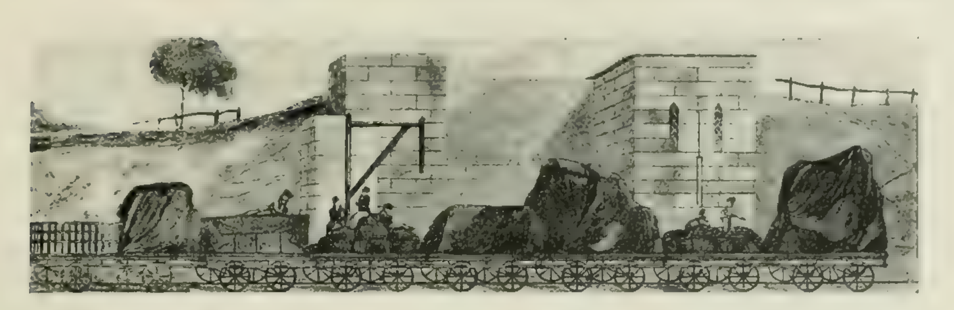


Fig. 353 et 354. — Le premier chemin de fer européen (de Liverpool à Manchester) 1830, construit pour
* Il était traîné par la locomotive *la Fusée*, de George et Robert Stephenson. (Machine conservée au *Kensington Museum* de Londres.)

entrons dans une espèce de couloir en toile verte, il n'y a qu'un seul bureau. Tous les voyageurs sont mêlés : voyageurs à 2 fr. 50, voyageurs à 1 fr. 50, voyageurs à 1 fr. Nous attendons dans le couloir vert, un grand quart d'heure, comme nous avons attendu à la porte. Enfin nous arrivons au bureau : là on nous donne trois petits papiers jaunes, et nous pénétrons dans une vaste salle gothique remplie de peintures. Ici les voyageurs se séparent : les trente sous vont à droite, les vingt sous vont à gauche. La salle est vaste et belle, on peut nous croire, nous avons eu le temps de l'admirer. Il n'est que six heures dix minutes, on doit partir à sept heures. Patience! Nous voyons arriver des voyageurs avec des paquets ou des paniers. Le temps passe et nous attendons toujours. Enfin on entend un roulement, c'est l'arrivée des voyageurs de Saint-Germain; tout le monde se précipite aux fenêtres; toutes les voitures, tous les wagons s'arrêtent, la cour est vide : mais on ouvre les portières des wagons, et alors, en un clin d'œil, une fourmilière de voyageurs s'échappent des



Fig. 355. — Le premier convoi de voyageurs sur la ligne de Liverpool à Manchester (vers 1834). Les wagons de troisième classe.



le transport des marchandises. — D'après une estampe anglaise en couleurs (Coll. Gaston Tissandier).

* Ces pièces et les suivantes sont intéressantes pour les wagons et pour tous les détails de la voie.

voitures, et la cour est pleine de monde subitement. Ceci est véritablement impossible à décrire, mais c'est très amusant à regarder. La foule improvisée monte aussitôt vers les galeries de Saint-Germain et disparaît. A notre tour maintenant. Nous attendons encore un peu. Enfin, nous descendons dans la cour. Nous montons dans une berline, nous y sommes fort à l'aise et bien assis. Là, nous attendons, nous attendons que tous les voyageurs soient emballés; nous étions six cents à peu près. Enfin le cor se fait entendre (c'était encore le cornet du conducteur de diligence), nous recevons une légère secousse, et nous partons. Il était sept heures moins un quart, le voyage a été aussi agréable que l'attente avait été fatigante, le plaisir de courir si vite nous faisait tout oublier. Dans les voitures, évitez la banquette qui est près des roues, c'est la moins bonne place. Mais vivent les chemins de fer! on va avec une rapidité effrayante, et cependant, on ne sent pas du tout l'effroi de cette rapidité; on a bien plus grand peur en voiture de poste, vraiment, ou en diligence, quand on descend la moindre montagne,



Fig. 356. — Suite du convoi : les wagons de 1re et 2e classes. — D'après une estampe anglaise. Collection Gaston Tissandier.

et il y a aussi beaucoup plus de danger. Malheureusement, on va à Saint-Germain, en vingt-huit minutes, c'est vrai, mais on fait attendre les voyageurs, une heure à Paris, et trois quarts d'heure à Saint-Germain, ce qui rend la promptitude du voyage inutile. »

Après cette citation, précieuse par ses détails, par le jour qu'elle jette sur l'esprit étroit de bureaucratie administrative qui prédominera longtemps dans ce domaine, demandons au plus grand écrivain du siècle, à Victor Hugo, les impressions qu'il ressentit lors de son premier voyage en chemin de fer et que nombre de gens durent, très certainement, éprouver comme lui, sans pouvoir les exprimer de la même façon. Après s'être promené en diligence, en patache, plus souvent encore à pied, à travers la Bretagne et la Normandie, il s'était rendu en Belgique, et avait pris la voie ferrée d'Anvers à Bruxelles, comme Mme de Girardin, à la date de 1837. Les admirations sincères et les surprises naïves, amusantes pour nous, qu'il manifestait à cette occasion, dans sa correspondance à Mme Victor Hugo ont été recueillies dans le volume *France et Belgique*, et c'est là que je vais les chercher.

« Je partais à quatre heures dix minutes et j'étais revenu à huit heures un quart, ayant, dans l'intervalle, passé cinq quarts d'heure à Bruxelles et fait vingt-trois lieues de France.

« C'est un mouvement magnifique et qu'il faut avoir senti pour s'en rendre compte. La rapidité est inouïe. Les fleurs du bord du chemin ne sont plus des fleurs, ce sont des taches ou plutôt des raies rouges ou blanches ; plus de points, tout devient raie ; les blés sont de grandes chevelures jaunes, les luzernes sont de longues tresses vertes ; les villes, les clochers et les arbres dansent et se mêlent follement à l'horizon ; de temps en temps une ombre, une forme, un spectre, debout, paraît et disparaît comme l'éclair à côté de la portière : c'est un garde du chemin qui, selon l'usage, porte militairement les armes au convoi. On se dit dans la voiture : — C'est à trois lieues, nous y serons dans dix minutes.

« Le soir, comme je revenais, la nuit tombait. J'étais dans la première voiture. Le remorqueur flamboyait devant moi avec un bruit

terrible, et de grands rayons rouges, qui teignaient les arbres et les collines, tournaient avec les roues. Le convoi qui allait à Bruxelles a rencontré le nôtre. Rien d'effrayant comme ces deux rapidités qui se côtoyaient, et qui, pour les voyageurs, se multipliaient l'une par l'autre. On ne se distinguait pas d'un convoi à l'autre ; on ne voyait passer ni des wagons, ni des hommes, ni des femmes, on voyait passer des formes blanchâtres ou sombres dans un tourbillon. De ce tourbillon sortaient des cris, des huées. Il y avait de chaque côté soixante wagons, plus de mille personnes ainsi emportées, les unes au nord, les autres au midi, comme par l'ouragan.

« Il faut beaucoup d'efforts pour ne pas se figurer que le cheval de fer est une bête véritable. On l'entend souffler au repos, se lamenter au départ, japper en route ; il sue, il tremble, il siffle, il hennit, il se ralentit, il s'emporte ; d'énormes raquettes d'étincelles jaillissent à tout moment de ses roues ou de ses pieds, et son haleine s'en va sur vos têtes en beaux nuages de fumée blanche qui se déchirent aux arbres de la route.

« On comprend qu'il ne faut pas moins que cette bête prodigieuse pour traîner ainsi mille ou quinze cents voyageurs, toute la population d'une ville, en faisant douze lieues à l'heure. »

Comme toutes les entreprises nouvelles, les chemins de fer devaient avoir leur période de tâtonnement, leurs imperfections, et surtout leurs accidents, dus, non pas comme de nos jours, à l'encombrement des lignes, à l'insuffisance du personnel par rapport à l'augmentation du trafic, mais bien au manque d'habitude, et encore plus, à un souci mal entendu de la sécurité des voyageurs — telle fut la cause de l'incendie du chemin de fer de Versailles, en 1842, qui fit tant de victimes parmi lesquelles le célèbre navigateur Dumont d'Urville. Mais vers 1846 ces accidents prenaient, auprès du public, une importance qu'ils n'ont plus au même degré, à la fin du siècle, parce que les chemins de fer sont tellement entrés dans les mœurs qu'on préfère risquer sa vie plutôt que de se passer d'un pareil moyen de locomotion. En 1846, on écrivait encore contre les chemins de fer et ces accidents servaient, tout naturellement, de prétexte aux attaques : c'est pourquoi plusieurs

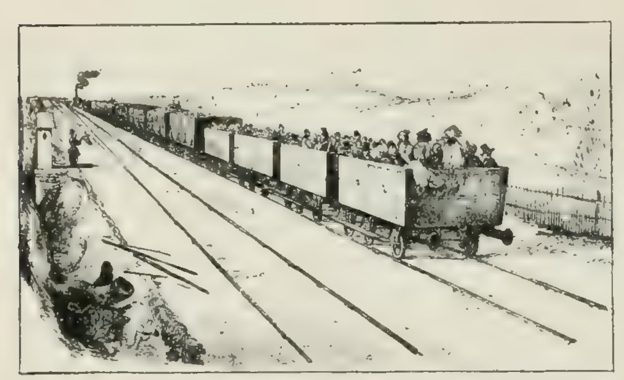


Fig. 357. — Chemin de fer de Paris à Orléans. — Physionomie des premiers trains. — D'après une lithographie de Victor Adam pour *Chemins de fer et moyens de locomotion* (vers 1840).

publications populaires et, notamment, l'*Almanach de France* dont le tirage dépassait deux cent mille exemplaires, publiaient, cette même année, la petite statistique suivante qui, aujourd'hui, se trouve avoir toute l'importance d'un véritable document historique :

« En France, sur les chemins de Paris à Corbeil, du 10 septembre 1840 au 10 juin 1843, sur 2,200,000 voyageurs, un seul a été blessé. Du mois d'août 1837 à septembre 1844, celui de Saint-Germain en a transporté plus de 6 millions dont un seul a été tué ! En 1842, les blessures ou contusions ont été dans la proportion de 1 blessé sur près de 100,000. D'après un relevé officiel pour le 1er semestre de 1843, sur les six chemins de fer qui aboutissent à Paris, et dont le développement total est de plus de 340 kilomètres, du 1er janvier au 30 juin 1843, il a circulé 18,466 convois portant 1,889,718 voyageurs, qui ont parcouru 510,215 kil., ou environ 127,554 lieues; aucun voyageur n'a été tué ni blessé ; les trois seules victimes étaient des employés.

« Or, à Paris seulement, 11 personnes en moyenne sont tuées chaque année par des accidents de voitures, et plus de 300 reçoivent des blessures plus ou moins graves ! »

Le même intérêt s'attache aux premières ordonnances prises par les compagnies, aux recommandations faites par la presse et les gens du métier : tels les avis et conseils à l'usage des voyageurs que donnait, en 1850, l'*Almanach spécial et pittoresque des chemins de fer*, illustré par Cham, d'amusantes petites vignettes ; avis et conseils qui sembleraient aujourd'hui quelque peu puérils et qui, eux aussi, se trouvent avoir un côté documentaire.

AVIS ET CONSEILS AUX VOYAGEURS.

La plupart des désagréments qu'éprouvent les voyageurs sont dus à leurs propres fautes; avec un peu de prévoyance, il est facile de s'y soustraire.

Il n'en est point des chemins de fer comme de certaines voitures publiques. Les trains partent à heure fixe; on ne saurait donc prendre trop de soins pour arriver à l'avance. Cette précaution est surtout nécessaire dans les stations de passage.

Le nom et l'adresse inscrits sur une malle ou un colis quelconque doivent être bien lisibles.

Il ne faut jamais passer le bras ni la tête hors des voitures.

Il est imprudent de rester debout. On ne doit descendre, pour quelque nécessité que ce soit, qu'après s'être bien assuré que la halte durera cinq minutes.

Jamais on ne doit quitter sa place; sauter à bas du train, c'est décupler les chances de danger :

1° Parce qu'on est tué et fracassé avant d'avoir eu le temps de songer à sauter. Il est inutile de s'épouvanter de la foudre quand on a vu l'éclair.

2° Parce qu'on est sûr de se casser le cou quand on saute pendant que le convoi est animé d'une vitesse supérieure à celle que l'on est capable d'acquérir soi-même en courant, à supposer que l'on saute dans le sens de la marche du convoi, ce que presque personne ne sait, ou n'est pas libre de faire dans une pareille algarade.

Le plus sûr est donc d'attendre que le convoi soit arrêté et de retenir les imprudents qui veulent se précipiter.

Il n'appartient qu'à un clown, qui se pelotonnerait sur lui-même, de se lancer sur la route. Il ferait une vingtaine de tours comme une boule et ne se tuerait peut-être pas; mais tous ceux qui ne sont pas familiers avec de pareils exercices feront bien de rester stoïquement en place en cas d'accident.

Telles étaient donc les idées courantes sur ces « monstres de fer », sur ces « Pégases à fumée ». Bien mieux, on éprouvait le besoin de proclamer que le chemin de fer « avec des locomotives à vapeur » « était réellement (*sic*) un moyen de transport praticable, avantageux et expéditif pour les marchandises, et, dans presque tous les cas, pour les voyageurs ».

Quant aux possibilités d'accidents — possibilités dont on avait déjà fait l'expérience, — les publicistes en parlaient avec la plus parfaite aisance. L'*Almanach des chemins de fer* suppose une



Fig. 358. — N'aie pas peur, bobonne, si la machine saute, suis-je pas là ! — Caricature de Cham pour l'*Almanach spécial et pittoresque des chemins de fer* (1850).

rencontre entre deux convois, et il écrit à ce sujet : « Sans doute, un choc terrible aura lieu, les remorqueurs voleront en pièces, les tenders pourront être endommagés, les wagons eux-mêmes et, par contre-coup, les voyageurs éprouveront une violente secousse : ceux-ci, jetés subitement les uns contre les autres, recevront quelques contusions, mais, assurément, le mal ne sera pas si grand qu'on pouvait se l'imaginer d'abord : le choc s'affaiblira en se répartissant sur une grande masse, et les tampons préservateurs à travers lesquels s'exerce la pression en amortiront singulièrement la violence, en diminuant l'instantanéité de la secousse. D'ailleurs, il est difficile que, sur le grand nombre de voyageurs qui composent d'ordinaire un convoi, il ne se trouve pas toujours quelque homme de l'art, capable de porter les premiers secours aux personnes blessées : ressource qui se présente bien plus rarement dans les voitures ordinaires. »

A quarante ans de distance, les deux qualificatifs « d'ailleurs » et



Fig. 359. — Costume proposé contre les accidents dans les chemins de fer. D'après une caricature de Cham. — (*Illustration*, 14 nov. 1846.)

« cette ressource » ne manquent point d'un certain charme; à qua-

rante ans de distance, cette façon de rassurer le public encore



Fig. 360. — Une gare de chemin de fer, à Paris. — D'après le tableau de A. Binet, Salon de la Société nationale des Beaux-Arts, au Champs de Mars (1891).

craintif, n'osant pas entreprendre de lointains voyages, prend un tout autre aspect. Mais alors, pareil raisonnement semblait concluant; et c'est avec confiance qu'on présentait au public les « avantages de faire sept lieues à l'heure conduit par un cheval de fer parfaitement docile à sa bride, au lieu de n'en faire que deux ou trois à la merci d'un animal capricieux, capable de vous emporter dans un précipice. »

Et tout cela en 1850, c'est-à-dire l'année même où le prince Président venait d'inaugurer les lignes de Paris à Nantes, de Paris à Lyon, de Paris à Chartres.

En quarante ans, que de changements! Alors, ce sont les wagons petits, mal aérés, mal éclairés, au plafond vous tombant sur la tête — quand encore on se trouve dans une classe favorisée de cet abri tutélaire, — en un mot, de véritables caisses agrémentées d'ouvertures étroites; aujourd'hui, des wagons spacieux et commodes, des wagons-lits, des wagons-salons, des wagons-restaurants. Alors, un simple train express par jour; aujourd'hui, les *trains rapides*, les *trains éclairs*. Alors, l'arrêt était toute une affaire, il fallait pro-

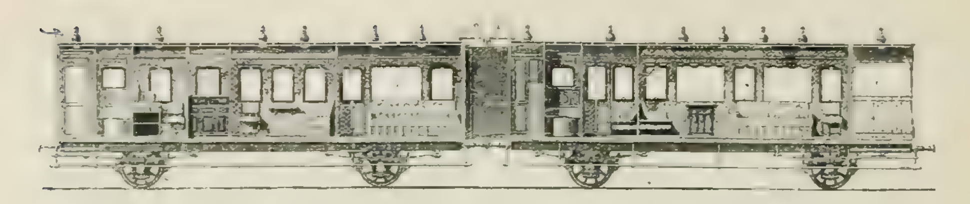


Fig. 361. — Les deux wagons-salons construits par la compagnie de l'Est pour les voyages du Président de la République. (*Illustration*, 4 juin 1892.)

* A. Petit salon. C. Chambre à coucher du président. E. Cabinet de toilette. F. Compartiment de service avec armoire pour bagages. G. Lit placé sur l'armoire. H. Cabinet de toilette. K. Antichambre. L. Soufflet de communication. M. Grand salon. N. Table à rallonges. P. Petit compartiment. Q. Cabinet de toilette. T. Armoire pour bagages. U. Terrasse ouverte.

gressivement diminuer la vitesse; aujourd'hui, les *freins* électriques ou atmosphériques permettent les arrêts immédiats. Alors, les lampions fumeux; aujourd'hui, un éclairage perfectionné et, dans plusieurs compagnies, le gaz. Alors, de la paille dans les wagons de deuxième et troisième classe; aujourd'hui, des bouillottes d'eau chaude, presque partout.

Le chemin de fer règne et triomphe; la patache a disparu, carcasse antédiluvienne dans l'histoire des moyens de communication.

III.

Après les diligences et les chemins de fer destinés à l'accomplissement de voyages lointains, les voitures publiques destinées au transport des habitants dans les villes : coucous, cabriolets, fiacres, omnibus, voitures parisiennes.

Les *coucous*, c'est encore bien réellement le passé; boîtes de différentes couleurs, vertes, jaunes, rouges, faisant le service spécialement pour la banlieue, stationnant place Saint-Michel, porte Saint-Denis, place Louis XV et Cours-la-Reine, boîtes ouvertes par devant, fermées par derrière, se balançant sur leurs deux roues, traînées par une rosse efflanquée, conduites par un cocher déguenillé qui, jusqu'aux approches de 1820, aura encore la culotte et le catogan, qui, après, prendra quelque peu l'allure d'un contrebandier espagnol, coiffé d'un « tuyau de poêle. » Deux banquettes devant et

des carreaux sur les côtés. Lorsque l'intérieur était suffisamment bondé on rabattait une sorte de tablier en tôle, à l'usage des voyageurs que le cocher jugeait à propos de prendre, et qui recevaient l'épithète de *lapins*, sans doute parce que, sur ce tablier, ils avaient quelque peu l'apparence d'un « lapin qu'on fait sauter ». Voiture légendaire qui excita à plusieurs reprises la verve des chansonniers, de Désaugiers tout particulièrement, qui donna naissance à plus d'une caricature célèbre et dont le dernier échantillon ne disparut définitivement qu'en 1861 ; son cocher, vêtu d'un carrick invraisemblable avait, particularité amusante, fait peindre sur ses flancs cette sorte d'enseigne comique : « Au coucou obstiné. » Le coucou aura, du reste, un descendant déjà plus civilisé : la « tapissière. »

Comme voitures de louage, sur le pavé de la capitale, les fiacres à quatre roues, à un ou deux chevaux, immenses guimbardes qui datent des siècles précédents et les *cabriolets* à deux roues qui apparaissent en 1800, sautant, dit Désaugiers, comme de véritables *cabris;* du reste, sortes de coucous en réduction, au cheval sentant également l'équarrisseur, offrant deux places côte à côte dont une occupée



Fig. 362. — Les Coucous, par Victor Adam, pour la série « Voitures » (vers 1830).

* Ces coucous, encore appelés « pots de chambre » dans le *Nouvel Itinéraire de France* (1828) étaient destinés aux environs de Paris. Tandis que les fiacres et les cabriolets avaient leurs places dans l'intérieur de la ville, eux se tenaient près des barrières ou sur les quais. Le prix variait selon la course. La station ici reproduite est celle de la place de la Concorde, près le Cours-la-Reine, avant la construction du pont suspendu destiné à remplacer le pont précédemment construit qui s'était affaissé. Ces coucous allaient dans la direction de Versailles. Les autres stations étaient situées porte Saint-Denis, pour Saint-Denis, rue Jean Beausire, rue d'Enfer, place St-Michel, pour Sceaux.

par le cocher. D'où les charges innombrables qui seront faites sur les causeries en cabriolet. En 1822, on inaugura ce qu'Auguste Luchet devait appeler « la garde impériale de la cavalerie parisienne », cent cabriolets *sous remise,* c'est-à-dire des voitures qui se tenaient sous des portes cochères.

Voulons-nous connaître d'une façon plus intime la physionomie de ces cochers auxquels il ne faisait jamais bon parler de la *taxe* — autant vaudrait rappeler aux ministres qu'il existe une *charte*, disait Béranger, en 1820 — consultons le *Provincial à Paris*. Le portrait qu'il va nous donner du cocher de cabriolet de 1825 peut encore s'appliquer au cocher de fiacre de 1892. « Des stations distinctes, » écrit-il, « ont été assignées aux uns et aux autres de ces cochers; le nombre des voitures de place est prodigieux; on sait très bien où et comment se les procurer, personne enfin n'ignore que les prix sont fixés par ordonnance de police, et qu'on se montre inflexible envers les cochers réfractaires. Eh bien! que le soleil darde ses rayons, qu'on n'aperçoive pas la moindre apparence de pluie, et que, par suite de la chaleur ou du froid, le pavé soit sec et tout chemin praticable, on trouve tous les cochers à leur poste; il n'est pas une place qui ne soit encombrée de voitures. Polis et prévenants à l'excès, ils provoquent les passants et leur offrent leurs services... Mais que le ciel se couvre de nuages, que quelques gouttes d'eau aient fait ouvrir les parapluies, et la scène change subitement. Tous les cochers désertent les places à la fois avec leurs voitures; ils se répandent dans les rues en *maraudeurs*, et ne répondent qu'avec dédain aux sommations qui leur sont faites par les passants.

« Il faut alors, quoi qu'on en ait, entrer en arrangement avec eux, car on sait que nul n'a le droit de faire marcher contre sa volonté un cocher qui n'est pas stationné sur une place. La première question qu'ils vous adressent tous est celle-ci : *Est-ce pour une course?* L'affirmation les décide à vous ouvrir la portière; dans tout autre cas, ils fouettent leurs chevaux et passent outre avec la dernière effronterie... Lorsqu'un cocher pris sur la place par un mauvais temps est forcé de marcher à l'heure rien n'égale son humeur maussade,

il jetterait volontiers en bas de son cabriolet le passant qui vient de s'y installer en vertu de l'ordonnance. » Ainsi, on le voit, en 1820 comme aujourd'hui, sous le régime de la liberté industrielle comme sous le régime de la réglementation, se faire voiturer dans Paris ne fut jamais chose facile. Et les récits de Johanna Schopenhauer nous apprennent qu'il en était de même à Marseille, à Lyon, et autres grandes villes.

Heureusement pour la capitale, heureusement pour les cités pro-



Fig. 363. — Les nouvelles voitures du boulevard à Paris, en 1828 (omnibus, fiacre et cabriolet).

D'après une estampe anglaise en couleurs. (Coll. Gaston Tissandier.)

* Les deux omnibus ici figurés sont des *Dames Blanches* et des voitures de l'Entreprise Générale dite les *Omnibus*, ayant, sur le caisson du milieu, un attribut en forme d'écusson. Il est bon de remarquer que ces premières voitures publiques affectaient encore extérieurement la forme des diligences, avec leurs compartiments distincts.

vinciales (quelques-unes même, Nantes entre autres, précédèrent Paris) les omnibus vinrent. En 1819, en 1824, en 1826, des particuliers avaient vainement sollicité l'établissement d'un service régulier de voitures sur la voie publique. En 1828, enfin, un M. Baudry obtint l'autorisation de faire circuler sur les boulevards et le long des quais les premières voitures-omnibus dont l'apparition, en avril de la même année, fut annoncée aux Parisiens par d'immenses affiches placardées sur tous les murs. « Ces voitures devant contenir douze personnes et, au plus vingt, » dit le long boniment de la pancarte, « préviennent de leur passage par un jeu de trompettes de nouvelle invention. Elles sont organisées de manière qu'elles s'arrêtent au moindre signe fait au cocher ou au conducteur; que la portière, située dans la

partie postérieure, ne fait courir aucun danger aux personnes qui montent ou descendent; qu'un conducteur, chargé de la perception du prix de la course, veille au maintien de l'ordre qui doit toujours y régner; que des lanternes sont disposées de manière à éclairer, non seulement l'extérieur, où elles jettent une grande masse de lumière mais encore l'intérieur de la voiture, et particulièrement le marchepied. » Comme, plus tard, les chemins de fer, les omnibus à leur apparition, éprouvaient le besoin de se faire quelque réclame et, en même temps, aussi, de couper court à tous les bruits que les malveillants répandaient sur leur compte. Les malveillants, c'étaient, comme bien on le pense, le cocher de cabriolet, bavard, turbulent, dont le plus grand bonheur, désormais, sera d'apostropher l'omnibus, et le cocher de fiacre qui, quoique perché philosophiquement sur son siège à petite balustrade de fer, ne devait pas toujours garder son sang-froid vis-à-vis de la grosse masse roulante lui enlevant les meilleurs de ses clients. « Et tout ça pour vingt-cinq centimes! » disait un vaudeville des Variétés; « non, vraiment, on n'a pas idée de ce que le monde est devenu pingre. »

Les « omnibus » réussirent, mettant ainsi en action — rapprochement assez curieux, et non remarqué — les principes de l'école saint-simonienne qui venait de lancer, tout récemment, son manifeste. Ici, l'association théorique; là, l'association pratique. Idée nouvelle pour l'époque qui admettait fort bien le voyage en commun, dans une diligence, mais qui considérait comme une chose particulièrement comique, le fait de se trouver à plusieurs dans une même voiture, pendant l'espace de vingt à trente minutes, et de faire ainsi des courses, avec des gens, nous dit un pamphlet, « qu'on n'avait pas le temps d'apprendre à connaître ». La diligence, c'était l'idéal : là, au moins, on pouvait se créer des relations; là, on était encore, relativement, entre gens du même monde. L'omnibus, ce fut la brusque application des idées nouvelles de fusion; ce sera le triomphe de la démocratie offrant au même prix des places à tout le monde, mélangeant, confondant toutes les classes; plaçant le bourgeois, le magistrat, le rentier aux côtés de l'ouvrier et du portefaix; mettant

en présence la bourgeoise aisée, l'ouvrière et la femme de la halle.

Les « omnibus » ne réussirent pas seulement ; ils se propagèrent. Dix ans après, ils sont dans Paris légion : les *Dames Blanches,* d'un gris sale ; les *Écossaises,* qui, par un certain quadrillage, essayèrent de justifier leur nom ; les *Tricycles* qui ne conservèrent pas longtemps leurs trois roues, invention peu commode ; les *Favorites,* les *Béarnaises* qui donneront à leur conducteur un costume basque, les



Fig. 364. — Omnibus (grands et petits) et voitures diverses sur la place de la Bourse à Paris, en 1892. D'après une composition originale de Fernand Fau.

Gazelles, les *Diligentes,* les *Citadines,* les *Hirondelles,* les *Parisiennes,* les *Excellentes,* les *Dames Françaises,* les *Dames réunies,* les *Constantines,* les *Batignollaises,* les *Accélérées,* les *Montrougiennes,* kyrielles de voitures aux désignations baroques, aux peinturlurages criards, aux panneaux ornés, aux cochers assis sur un siège élevé, pesant sur une pédale à soufflet pour se frayer passage à travers les rues, une vraie fanfare de trompettes, aux attelages divers, deux et trois chevaux, aux caisses hautes, longues, étroites, — toujours le principe de la boîte éclairée par quelques « jours » visant à la fenêtre, — aux places et aux prix variables ; voitures qui, jusqu'à la

fusion opérée, en 1855, sous le patronage du Conseil municipal, se distingueront entre elles par de petits pavillons en zinc, de couleurs différentes, par leurs cochers aux chapeaux cirés, blancs, noirs, verts, jaunes, à galon d'argent, à galon rouge, à galon jaune, par leurs conducteurs à la petite veste de formes et de couleurs variées, au collet brodé ou galonné, à la casquette à soufflet. En 1836, apparaît la *correspondance*, aujourd'hui datée (jour et heure), comme un billet de chemin de fer, qui, dès son origine, donnera lieu à tant de discussions; en 1853,

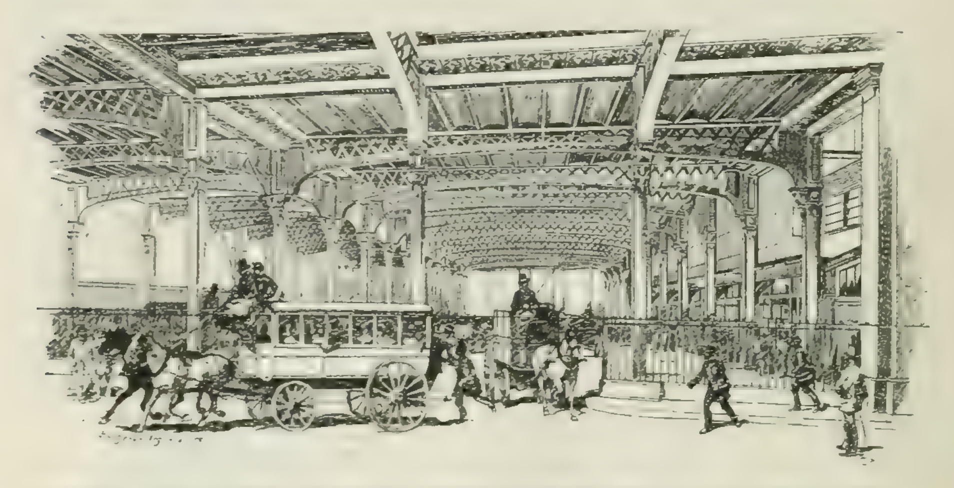


Fig. 365. — Hotel des Postes : Depart des omnibus des facteurs pour les distributions dans Paris. D'après une gravure du *Monde illustré* (31 octobre 1891).

l'impériale, dont l'apparition fit événement, inquiéta la police, voyant dans ces places en l'air une cause d'accidents incessants, fut le motif d'amusantes caricatures de Daumier, et inspira la chanson : « Nous n'avons plus la Marseillaise, mais voici l'Impériale. »

J'ai dit que les omnibus se propagèrent : on vit en effet apparaître, par la suite, les omnibus des compagnies de chemins de fer, les omnibus des postes pour le transport des facteurs, les omnibus des écoles enfantines, les petits omnibus des grands magasins et des sociétés financières — tous véhicules destinés à des publics spéciaux — et, dernière invention, les omnibus mortuaires, pour les convois funéraires. En 1892, l'omnibus a amplement mis en pratique son titre général : il est bien la voiture de tous et pour tous.

Et ce n'est là, encore, que l'enfance de la locomotion citadine. Dès 1833, on parlait de voitures à vapeur devant marcher avec une chaudière au lieu de chevaux; on annonçait des *Éoliennes* avec des voiles en guise d'attelage, avec un *souffleur* tenant lieu de cocher;



Fig. 366. — M. Gaston Tissandier dans la nacelle de son ballon, *Le commandant Rivière*.
D'après l'aquarelle originale de Maurice Leloir. (Coll. G. Tissandier.)

* Ce ballon, construit dans l'atelier de MM. Tissandier frères à Auteuil, s'éleva pour la première fois en 1885. L'aquarelle de Maurice Leloir est le premier tableau donnant réellement dans tous ses détails la nacelle d'un ballon, avec ses cordes de suspension, les engins d'arrêt et la corde d'ancre.

enfin, l'on distribuait le prospectus des *Aériennes*, enlevées par un ballon et qui, *montées par dix-sept personnes*, devaient *servir aux voyages de long cours.*

Après la terre, l'air; après le chemin de fer, le ballon. Jusqu'alors

les ascensions servaient purement et simplement d'attraction dans les fêtes; dès ce moment, on devait, à nouveau, songer d'une façon sérieuse, à la navigation aérienne. Vers la fin de 1846, Dupuis-Delcourt et le docteur Van Hecke fondaient, à Bruxelles, une *Société générale de la navigation aérienne;* en 1849, Pétin avec ses ballons sphériques réunis par une sorte de pont, avec tous ses projets de navires célestes dont le détail est parvenu jusqu'à nous, grâce aux amusantes petites vignettes de Cham, apparaissait sur la scène de l'aéronautique, produisant partout une véritable émotion, faisant croire à la solution prochaine et définitive du grand problème depuis longtemps cherché. Hélas! « la locomotive aérostatique Pétin » qui devait parcourir quelque chose comme huit cents kilomètres à l'heure, reléguant au rang de « coucou » le chemin de fer, avant peine à franchir quarante kilomètres dans le même espace de temps, ne parvint même pas, une fois, à s'élever dans les airs. Mais, malgré le *Géant* de Nadar (1867), avec ses aventures dramatiques, le *Géant* qui n'avait point usurpé son nom, car ce fut le plus grand ballon à gaz construit jusqu'alors; malgré les efforts des Godard, des Crocé, des Spinelli, naufragés sublimes morts « en montant », victimes de leur dévouement à la science; malgré Gaston Tissandier « un modeste héros de l'espace », sauvé par miracle, la locomotion aérienne ne semble pas encore prête à venir dégager la circulation des grandes cités. Le dix-neuvième siècle disparaît sans avoir trouvé le *ballon dirigeable*, but de toutes les recherches, objet de tous les vœux; non sans avoir vu cependant l'aérostation rendre, en temps de guerre, des services considérables.

Et c'est ainsi que les *éoliennes* de 1833 sont restées dans ce domaine de la fantaisie où M. Robida se complaît à nous donner des ballons-omnibus Paris-Rouen, et des ballons express Paris-Alger.

Revenons sur terre où nous appellent tous les nouveaux moyens de locomotion engendrés par le progrès, où les omnibus-monstres, à trois chevaux, ont remplacé les petites boîtes en fer-blanc d'autrefois, les petits omnibus à caisse fermée dont le cocher manœuvrait du haut de son siège la portière à l'aide d'une manivelle et d'un cordon; où des

tramways sillonnent en tous sens les rues des grandes cités, ici véritables monuments, là petites voitures légères se laissant glisser, au trot paisible de leurs chevaux; immense réseau de rails jeté à la surface des villes, inauguré à Paris dès 1853, continué en 1876, et, depuis lors, venant se poser sur toutes les grandes artères.

Détrôné, pour les grands trajets, par la locomotive, le cheval n'est déjà plus le seul occupant du pavé des capitales où, du matin

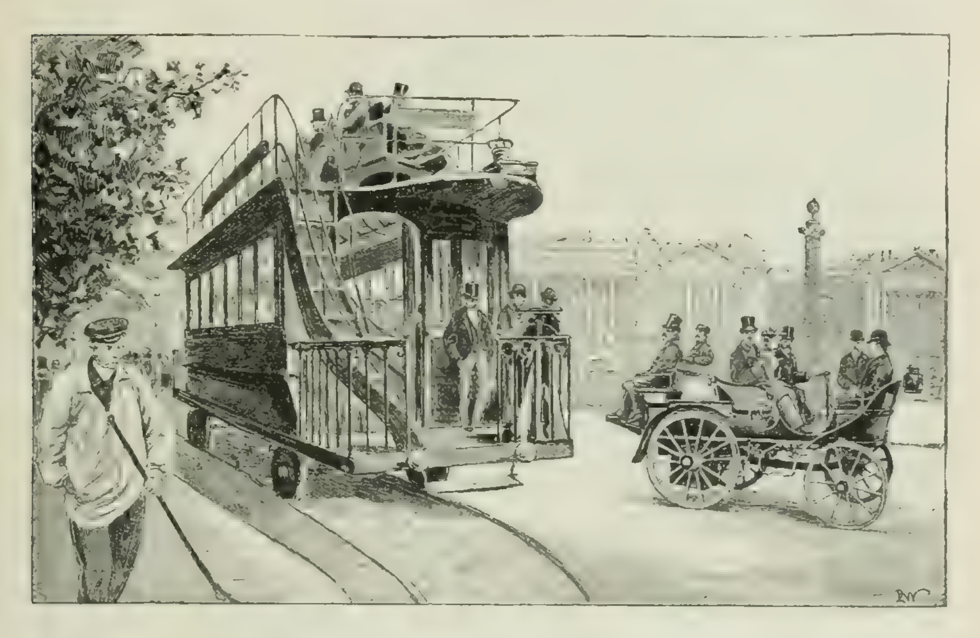


Fig. 367. — Les voitures de l'avenir : 1° Tramway électrique ayant fonctionné lors de l'Exposition d'électricité à Paris (1881), de la place de la Concorde au Palais de l'Industrie. 2° La voiture à vapeur instantanée de M. Serpolet circulant dans les rues de Paris, 1892.

au soir, retentit le lourd piétinement rythmé de ses sabots. Voici les tramways à vapeur, les tramways électriques; voici même, la voiture à vapeur instantanée, c'est-à-dire produite au fur et à mesure des besoins, contenant une dizaine de personnes, pouvant facilement gravir les rampes, pouvant servir aux courses comme aux excursions, en un mot, la voiture de l'avenir. Voici encore, le vélocipède, amusant avec les *draisiennes* les gens du premier Empire et de la Restauration, alors un joujou, une curiosité; il y a vingt-cinq ans un exercice, introduisant dans les cirques des courses d'une nouvelle

espèce, charmant à la campagne les loisirs des écoliers; aujourd'hui, véritable moyen de locomotion, bicycles, tricycles, confortables, sociables, servant au transport des paquets, donnant des ailes au facteur rural, couvrant la France de sociétés et de journaux spéciaux, créant un sport nouveau; l'homme-machine, l'homme-manœuvre. Car ceci est la grande particularité du siècle : l'homme ne cherche pas, seulement, à aller plus vite; tous ses efforts tendent à s'émanciper du secours des forces étrangères, cheval ou machine; il veut par-

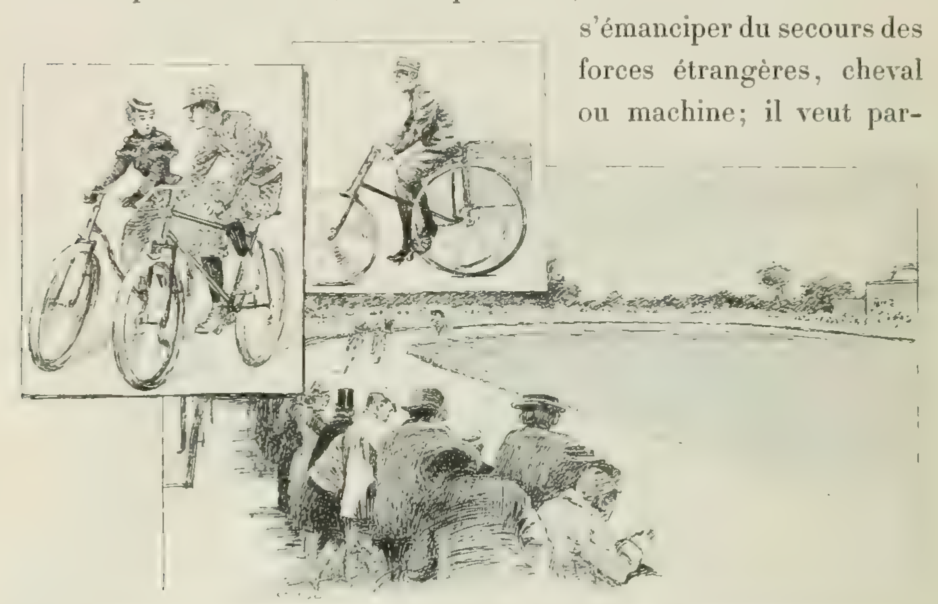


Fig. 368. — Vélocipédistes en bicycle et en tricycle et vue d'un Vélodrome. D'après un dessin de Lœvy.

* Dans les grandes cités, le vélocipède sert aujourd'hui de moyen de transport pour certaines marchandises.

venir à doubler, à tripler sa force locomotrice, sans avoir recours aux autres, et voici qu'il arrive, grâce aux progrès modernes, à donner une forme tangible, aux rêves du passé, alors que des estampes naïves nous montraient des personnages volant, alors qu'aux hommes à corps d'animaux de l'antiquité païenne, on opposait les hommes mécaniques.

Le XIXe siècle n'est pas seulement le siècle de la vapeur, de la rapidité des moyens de communication entre pays; il est, dans son esprit même, dans son essence, le siècle de la locomotion multiple et perpétuelle. En 1815, c'est encore le passé : jusqu'en 1830, jusqu'en 1840 même, la vitesse n'a pas encore mis le monde en ébullition, le

besoin de « rouler » ne s'est pas emparé des esprits. « La terre tourne en un mouvement perpétuel, » écrivait Émile de Girardin, en 1850, « les machines roulent, il faut que l'homme roule, c'est la loi du progrès. » Cet esprit souvent si judicieux ne se trompait point; l'homme du XIXe siècle roule. En 1830, ce sont des promenades d'agrément; les voitures marchent d'un train paisible, point pressées d'arriver;



Fig. 369. — Une station de fiacres à Paris (Place Breda, IXe arrondissement) en temps de neige. D'après l'eau-forte de Buhot (1879).

comme les hommes, elles « musardent ». Eux-mêmes les camions d'approvisionnement, lorsqu'ils se montrent, se ressentent de cette lenteur ambiante. A côté de cela, quelle locomotion bruyante et nombreuse dans les modernes cités, avec leurs voitures de toutes sortes étroitement confondues; ici, la « démocratie roulante » servant au transport des marchandises, depuis les pesants fardiers aux roues formidables faisant trembler le sol, jusqu'aux légères carrioles de bouchers : là, « l'aristocratie des véhicules, » calèches armoriées,

coupés, phaétons, ducs, victorias, jusqu'aux poussettes des enfants traînées par les nourrices, jusqu'aux petites voitures que les vieillards font eux-mêmes mouvoir au moyen d'un truc! Mouvement d'essence essentiellement moderne; véritable agitation perpétuelle qui changera, quelque jour, jusqu'aux bases de la société.

Après la terre, la mer. Le passé a eu une navigation fluviale importante, une « batellerie » à laquelle les voies ferrées porteront même préjudice, des « coches d'eau » transportant voyageurs et



Fig. 370. — Le *Charles-Philippe*, premier bateau à vapeur sur la Seine, construit par Jouffroy d'Abbans (1816). — D'après une estampe en couleurs de Debucourt, appartenant à M. Gaston Tissandier.

marchandises mais cette locomotion, encore florissante en 1830, est essentiellement locale. A Paris, elle servira surtout aux nourrices qui, de haute ou de basse Seine, venaient chercher une place dans la capitale ou y ramenaient leurs nourrissons. Paul de Kock s'est amusé plus d'une fois à nous donner la physionomie de ce « coche nourricier » et de ces « voitures de rivières » qui ne disparaîtront définitivement qu'en 1866 avec les *mouches*.

En 1816 Jouffroy d'Abbans, un des inventeurs de la navigation à vapeur, exilé par Napoléon pour son dévouement à la cause royaliste, revenait en France, lançait le *Charles-Philippe* à Bercy et l'arrêtait sous les fenêtres des Tuileries pour recevoir les applaudissements de Louis XVIII. C'était un fort beau bateau, construit avec

un soin extrême, dont les gazettes s'occupèrent, qui obtint les honneurs de la reproduction, et qui se trouve présenter, aujourd'hui,



Fig. 371. — Le débarquement des voyageurs anglais à Calais, en 1819.
Planche en couleurs du volume « *Costume caractéristique de France* d'après des dessins d'un artiste dernièrement revenu du continent » (Londres, 1819).

ayant été le premier lancé sur la Seine, un très réel intérêt historique.

Cette même année 1816, un capitaine français de la *Compagnie Pujol* (compagnie qui obtint le privilège contesté à Jouffroy d'Abbans) accomplissait depuis Londres, sur l'*Élisée*, la première traversée de la Manche, et abordait au Havre, à la stupeur des pilotes et des marins du port. Le dit capitaine a laissé un récit curieux des sentiments que les populations des rives de la Seine, lorsqu'il remonta le fleuve par une nuit noire, manifestaient à l'égard de son « Élisée ». « Les villageois, » dit-il, « se rassemblaient, appelés par le bruit des roues et effrayés à la vue des étincelles et des jets de flamme qui s'échappaient du bateau. Cette espèce de torche sillonnant avec rapidité le cours du fleuve attirait de loin tous les regards et semait l'épouvante sur son parcours. Les cris sinistres : *Au feu! Au feu!* le tocsin et les aboiements des chiens ne cessèrent, jusqu'au point du jour, de poursuivre la fantastique apparition. » Est-ce parce qu'elle vint plutôt, mais la vapeur sur l'eau semble avoir bien plus effrayé les paysans que la vapeur sur terre. Paris, il est vrai, fit au « premier traverseur de la Manche », comme l'appelaient avec des éloges emphatiques les journaux, un accueil enthousiaste, et ce fut au milieu d'applaudissements universels que *l'Élisée* vint mouiller sous les fenêtres des Tuileries. « Depuis que Louis nous a rendu la paix et le bonheur, » disait le *Petit Courrier Royaliste*, « la science ne cesse de progresser. Chaque jour voit survenir, acclamée par le souverain, quelque nouvelle invention. » Et la dite feuille ajoutait : « On doit construire un bateau spécial pour le Roi qui est très sensible à toutes ces marques de sympathie. » Douce flatterie dont on était alors facilement prodigue.

Quelques années plus tard, des bateaux, dont le premier en date fut *le Courrier de Calais*, allaient faire régulièrement la traversée de la Manche, mais, déjà sous la Restauration, c'était entre la France et l'Angleterre un mouvement considérable. Quant au débarquement il devait être assez pittoresque, si l'on en juge par le récit suivant que j'emprunte à une publication franco-anglaise, *Costume caractéristique de France* (Londres, 1819). « Le vaisseau, empêché par les vents contraires d'entrer dans le Havre, avant la marée basse, plu-

sieurs bateaux se mettent en mer pour porter les voyageurs à terre... Comme ces bateaux s'approchent du Havre, on voit beaucoup de monde se promener sur la jetée, qui s'amusent à regarder les voyageurs et à rire de leurs peines, et de l'indisposition que produit le mouvement du vaisseau sur des gens délicats et peu accoutumés à la mer. Mais les malheurs du voyageur ne sont pas encore finis. A peine a-t-il mis pied à terre qu'il a la main remplie de cartes re-



Fig. 372. — *La Champagne*, paquebot-poste de la Cie Générale Transatlantique faisant le service du Havre à New-York. — D'après une gravure du *Monde illustré* 29 mai 1886.

* La Compagnie Générale Transatlantique qui a succédé, en 1861, à l'ancienne Compagnie Générale Maritime (fondée en 1855) possède, aujourd'hui, une flotte considérable desservant cinq grandes lignes . lignes de New-York, lignes de Colon, lignes du Mexique lignes de Haiti, lignes de la Méditerranée. Six bateaux font actuellement le service de la ligne de New-York . La Touraine, la Champagne, la Bretagne, la Bourgogne, la Gascogne, la Normandie.

commandant des auberges, des diligences et, quel que soit le chemin qu'il prenne, il est abordé, ainsi, par des importuns. Tel voyageur est environné de mille vagabonds déguenillés et paresseux qui s'emparent d'un paletot, d'un parapluie, d'un bâton, pour les porter à l'auberge, en réalité pour lui soutirer quelques sols. » En 1892, le débarquement à Calais n'est plus aussi fantaisiste, et les Anglais, qui n'ont point cessé d'être d'intrépides « traverseurs » peuvent

mettre pied sur la terre ferme sans voir leurs paletots livrés ainsi à des mains irrespectueuses.

En 1840, progrès immense, voici les *transatlantiques* destinés à mettre la France en communication avec l'Amérique et, dès ce moment, plus merveilleux que le merveilleux, ces paquebots ne cesseront de s'améliorer, devenant, avec la fin du siècle, de véritables maisons flottantes, les arches de la civilisation nouvelle; transportant sur mer tous les agréments, tous les plaisirs, toutes les facilités de la vie élégante sur terre, sans les soucis habituels, sans les préoccupations ordinaires; un immense hôtel aquatique en marche pour une semaine, avec des tapis partout, des glaces, des objets d'art, des fleurs, avec des salles immenses, avec salons de conversation, salons de lecture, salons de jeux, salons de dames, fumoirs, bibliothèque; avec salles à manger luxueuses, avec fêtes de toutes sortes, petits concerts, petits spectacles, petits soupers; un monde tout à la joie, tout au désir de briller, où chacun s'amuse et cherche à se faire valoir, comme si personne n'avait quitté son chez soi. Supprimez le mal de mer; ce serait le paradis.

Autrefois, durant le bon vieux temps, de date encore récente, le voyage en Amérique était toute une affaire : deux, trois ou quatre mois suivant la distance, sur un navire à voiles où les agréments n'abondaient point. « Avant de partir, » dit M. Jules Richard dans une étude sur la *Compagnie Générale Transatlantique*, « on faisait son testament, on recommandait à Dieu son âme et son corps. » Aujourd'hui, un jeu : en huit jours, l'on va du Havre à New-York. Conclusion : autrefois, il fallait des circonstances impérieuses ou un insurmontable besoin de locomotion pour vous faire entreprendre la traversée. De 1800 à 1840 l'on ne compte pas cinq mille voyageurs. Aujourd'hui, en dix ans, plus d'un million d'hommes se sont ainsi transportés d'un monde dans l'autre. Louis XIV avait dit : il n'y a plus de Pyrénées! L'humanité du vingtième siècle pourra, sans doute, s'écrier quelque jour, « il n'y a plus d'Océan! », tant les relations entre la France et les États-Unis se développent chaque jour. Que penserait notre Parisien de 1825, lui qui redoutait les


Fig 373. — Le premier timbre français, République (1848).


Fig. 374. — Timbre du second Empire (1867).

dangers du voyage de Beaugency! Donnant un essor considérable à tous les moyens de communication notre époque devait forcément développer la poste et le télégraphe; la poste, encore dans l'enfance sous la Restauration, ignorant jusqu'au mot *facteur rural* — il fallait, alors, dans les campagnes, venir chercher ses lettres au chef-lieu de canton ou d'arrondissement, de même qu'on les remettait au postillon de la « poste aux chevaux »; — le télégraphe, d'abord aérien, et qui ne deviendra électrique que bien plus tard.



Fig. 375. — Libellé de l'adresse pour télégrammes fermé et ouvert circulant dans l'intérieur de Paris.

Lettres non portées à domicile, lorsque la ville n'atteignait pas 4000 âmes, ou bien remises en mains propres avec une surtaxe de cinq centimes, le pays divisé en trois zones, avec port de vingt centimes dans la plus rapprochée, port d'un franc vingt, dans la plus éloignée; plus de trente-cinq mille communes sans relations aucunes; — voilà l'ancienne France postale.

A partir de 1846 création des facteurs ruraux; en 1848, apparition du timbre-poste, ce petit papier gommé, aujourd'hui d'un usage général, et qui, à sa venue dans le monde, devait lui aussi, comme les omnibus, comme les chemins de fer, avoir l'honneur de la circulaire-type annonçant sa naissance. Trois timbres, trois couleurs.


Fig. 376. — Timbre de la troisième République (1893).


Fig. 377. — Timbre des Colonies françaises (1893).

rouge, bleue, noire, — il avait même été question, paraît-il, d'un timbre à fond blanc imprimé en rouge et en bleu, afin d'avoir ainsi les trois couleurs, — mais ce qui est certain c'est qu'à leur apparition ils furent baptisés par plusieurs journaux « les trois couleurs » et même « les petits drapeaux en papier ». Et, du reste, que de caricatures, que de saillies sur ces « cachets » dont « l'apposition sur une lettre », suivant les termes de la circulaire ministérielle, devait suffire « pour en opérer l'affranchissement dans toute l'étendue de la République. » Le timbre étant gommé, « pour affranchir une lettre », ajoutait le document officiel « il suffira donc d'humecter le côté du timbre qui est enduit de gomme, et de l'appliquer sur l'adresse de la lettre, que l'on peut ensuite jeter à la boîte en toute confiance et sans autre formalité. » Détails enfantins et qui, cependant, n'étaient point inutiles, car à plusieurs reprises, jusque vers 1860, les journaux durent publier des articles pour faire connaître le mode d'emploi du timbre-poste. Toujours la routine humaine!

Aérien ou électrique, le télégraphe, « ce moyen ingénieux d'écrire en l'air » — le terme est de Romme — lui aussi, aura sa part dans l'histoire de la satire. De 1846 à 1850 les journaux

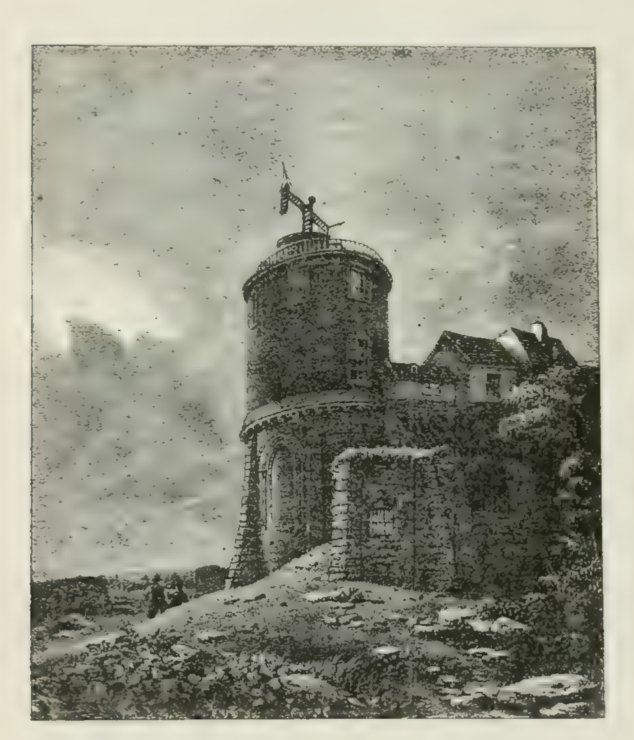


Fig. 378. — La tour du télégraphe aérien à Montmartre sur laquelle fut élevé un des premiers appareils Chappe. — D'après une lithographie de Nash.

* D'après le système Chappe, de distance en distance, sur une ligne de hauteurs, on élevait des tours : sur ces tours, on établissait un appareil composé de pièces mobiles, et chaque mouvement, chaque combinaison de ces pièces formait un signe qui était répété successivement par tous les appareils de la ligne. La tour, reste de l'ancienne abbaye de Montmartre, fut démolie le 7 mai 1866.

abondent en caricatures sur ces fils qui apparaissent si singuliers aux habitants des campagnes, sur ces fils « qu'un rien, disait un article du *National*, pourra peut-être déranger » (*sic*). « C'est chose fort curieuse, » écrit un journaliste, « que ces poteaux de bois de 3 à 4 mètres de hauteur qui soutiennent, dans le sens vertical des espèces de râteaux, entre les dents desquels reposent isolément deux fils de métal et c'est le long de ces fils que courent les dépêches. Quant à l'âme de ce corps, ou du moins à l'agent matériel, à la machine qui créa l'âme nous ne pouvons en parler *de visu,* elle est partout et elle n'est nulle part; au chemin de fer, à l'Observatoire, chez M. Bréguet, chez M. Foy. Nous l'avons vainement poursuivie pour vous offrir son portrait ressemblant, il nous a été impossible de la rencontrer; elle semblait vouloir se dérober à toutes nos recherches. » Mais il y avait les pies, les pies méchantes et jalouses, qui se faisaient un malin plaisir de se poser sur les fils métalliques et d'arrêter ainsi, sous leurs pattes, le courant électrique, d'intercepter les dépêches. Donc, chasse aux pies rendue obligatoire sur toutes les lignes des télégraphes. Et Cham de se livrer à sa bonne humeur habituelle, représentant les garde-barrières des voies ferrées spécialement occupés à l'entretien de ce nouveau moyen de communication dont on ne cessait, d'autre part, de célébrer les merveilles. Les premières dépêches furent longtemps considérées comme des correspondances personnelles, transmises ainsi directement « par un fil »; quelquefois soigneusement conservées comme des curiosités, comme une « nouveauté tout à fait diabolique », si je m'en rapporte à une comédie de 1846 parlant d'un papier « venu miraculeusement de



Fig. 379. — Interruption des dépêches sur le télégraphe électrique. — Vignette de Cham (*Illustration*, 24 mai 1845).

Rouen à Paris, » — c'était alors la seule ligne ouverte — et que de bons bourgeois se montraient de main en main, répétant à tour de rôle ces mots significatifs : « Le progrès me fait toujours rire : télégraphions; encore un mot nouveau ! Savez-vous bien, Plumachon, qu'il n'y aura bientôt plus assez de mots pour baptiser toutes les inventions de nos savants. Ah ! la science, la science ! »

Oui, timbres-poste et télégrammes, comme les chemins de fer, comme les omnibus, comme les bateaux à vapeur ont puissamment aidé au développement de la puissance locomotrice et « communicatrice » et, dans aucun domaine, la révolution n'aura été aussi considérable, mais tout cela était déjà en germe dans les cerveaux de la Restauration, tout cela avait déjà vivement préoccupé les générations antérieures. La réalité d'aujourd'hui n'était que le rêve d'hier, abandonnant son côté miraculeux pour devenir chose naturelle.



Fig. 380. — Medaille d'Antoine Bovy, frappée en commémoration du vote de la loi sur les chemins de fer.



LE GOUT LITTÉRAIRE

ET LE GOUT INTIME.

La littérature française au XIXe siècle : ses tendances. — Importance prise par le roman. — La littérature démocratique. — Le goût dans la décoration du livre. — L'ameublement et la décoration des appartements. — Les influences exotiques. — Le style caractéristique de 1815; le bric-à-brac de 1892.

I.



ADIS, il y avait une littérature française ; il existait un goût français ; jadis, les lettres étaient un sacerdoce, le goût était l'apanage d'une aristocratie. Le XIXe siècle s'est chargé de changer tout cela : il en a agi avec les lettres comme avec la politique, promenant sa fantaisie du classicisme au romantisme, de l'idéalisme au naturalisme ; aujourd'hui, tout aux œuvres de fiction, d'imagination, demain, ne voulant plus que du document et de la réalité ; aujourd'hui, recherchant, avant tout, le bon ton, la bonne société ; demain, se complaisant, sous prétexte de nature, aux choses basses et vulgaires. Aujourd'hui, rêveur avec Chateaubriand ; demain, matérialiste avec Émile Zola.

Voltaire et Rousseau représentent admirablement les deux faces

du XVIIIe siècle, le scepticisme et la raison, le romanesque et la nature; Victor Hugo, ce génie universel qui a vécu assez pour voir le goût public se transformer sous son action; Victor Hugo qui tient presque tout le siècle, qui, durant trois générations humaines, fut le producteur toujours fécond que l'on sait, n'a point laissé sur son époque une empreinte vivace et puissamment individuelle. Tous les écrivains ont, plus ou moins, subi son influence; toutes les classes sociales ont lu ses œuvres, et, cependant, il n'a exercé une réelle autorité que sur le monde littéraire. Quand on regarde ou quand on lit Voltaire, on a devant soi l'image du grand seigneur émancipé : avec lui, le siècle ricane. Quand on étudie les hommes et les choses de la Révolution, on voit surgir Rousseau; le siècle philanthrope, ayant soif de liberté et d'égalité, marchant sur l'humanité pour atteindre à son idéal rêvé. Où est la marque de Victor Hugo sur le XIXe siècle?

Et la raison de cette différence, c'est que la conception sociale s'est transformée, c'est que l'idée n'est plus maîtresse, c'est que les lettres et les arts sont considérés comme un métier, comme une profession, comme un sport; œuvre de dilettante et non plus affirmation du génie national. Pasteur et M. Eiffel, les vaccins et les nouvelles conceptions architecturales marqueront bien autrement.

Quel que soit le génie d'un poète ou d'un penseur, quelle que soit l'universalité de son talent — et certes, il n'en est aucun qui puisse être rangé au-dessus de Victor Hugo — son action sur l'évolution humaine sera nulle. La force moderne est ailleurs, attendant, pour s'incarner en lui, l'inventeur, encore à venir, de la machine à lire, à écrire, à penser. Guerre scientifique, art industriel, littérature utilitaire; tout cela se tient.

Donc, comme les classes, comme les mœurs, comme les idées, la langue et la littérature française ont subi l'influence populaire et démocratique du monde nouveau.

La langue peut conserver une académie, un dictionnaire; la vérité est qu'il n'y a plus de règles, que toutes les licences sont permises, que la fantaisie règne et gouverne. Jadis, il y avait des

vocables, nobles et non nobles; jadis, il y avait, dans l'art d'écrire, certaines pudeurs, certaines réserves maintenues par la force de la tradition, par une sorte de discipline; aujourd'hui, sans rougir, et



Fig. 381. — François-René, vicomte de Chateaubriand (1768-1848). — D'après la gravure au burin de Hopwood pour une suite des grands écrivains, tous étant ainsi placés dans un cadre orné (vers 1825).

sans crainte de faire rougir, l'on va droit au mot propre. Les livres sont comme une prairie émaillée de termes techniques, de descriptions picturales, d'expériences et d'explications scientifiques. Vivante, colorée, musicale, cherchant à rendre des impressions multiples et à charmer l'oreille, du reste avant tout émancipée, individuelle, à l'image de la société, la langue a suivi le mouvement

général. La langue du XIXe siècle, c'est l'assemblage, la réunion de tous les parlers, de tous les patois, de tous les jargons populaires; c'est, surtout, la rupture avec les règles du classicisme et le retour à la fantaisie, à la variété, à la richesse de l'ancien français. Plus de mode propre, toutes les modes; plus de style, tous les styles; plus de langue, toutes les langues. Pour créer d'elle-même, notre époque est bien trop savante, elle préfère mettre à profit l'héritage du passé. Voilà, ce me semble, le véritable « volapück » rêvé, en ces dernières années, par des esprits émancipés.

Jadis, la poésie était impersonnelle; on faisait, en vers, des descriptions, des récits, des déclarations; on rimait gaiement : avec le siècle, est venue l'école du moi, très caractéristique, parce que toutes ces plaintes, toutes ces aspirations, toutes ces angoisses publiquement exprimées sont la preuve de la non satisfaction des désirs modernes ou plutôt de la situation douloureuse faite à l'idéal, aux rêves vers l'infini par l'esprit brutalement pratique du monde contemporain. Seulement, entre le « moi » de Chateaubriand, de Lamartine, de Victor Hugo, d'Alfred de Musset, et le « moi » des jeunes décadents de 1892, il y a toute la différence qui sépare l'âme aux aspirations généreuses de la contemplation boudhique de sa petite personne. Ici, c'est réellement la recherche de *l'au-delà* fatidique; là, c'est le besoin de se faire remarquer, le fait d'esprits étroits qui se refusent à marcher et qui croient se rendre intéressants en offrant au public des travaux de marqueterie, ou des casse-tête chinois.

Jadis, la prose était le moyen, le véhicule dont se servaient les penseurs pour exprimer, pour communiquer à la foule leurs sentiments, leurs idées, ce qui ne les empêchait pas, comme Chateaubriand, si idolâtré par ses contemporains, sacré par Ballanche « roi de l'intelligence. » d'écrire quelquefois en un style magique, mais la pensée restait toujours maîtresse, elle ne se laissait pas détourner par je ne sais quel amour de la forme menant à la viduité. Aujourd'hui, la prose est un art qu'on cultive avec jalousie : il n'y a plus de penseurs, il y a des sculpteurs, des tailleurs, des ciseleurs en phrases, des « arrangeurs », des « metteurs en scène » de tableaux

littéraires. Autrefois, on disait d'une œuvre c'est bien ou mal pensé. Aujourd'hui, l'on ne cherche pas si loin, l'on dit : « l'écriture est bonne, » « l'écriture est mauvaise », car, avant tout, il est essentiel de ne point se servir du français des ancêtres.

Comme style, on verra toutes les variétés. « Cette langue nouvelle », dit fort bien M. Rambaud, « a pu être harmonieuse et musicale dans les poésies de Lamartine, pittoresque et brillante dans celles de Victor Hugo, incisive et mordante dans les pamphlets de Courier, vive et alerte dans les récits d'Alexandre Dumas, tendre et passionnée dans les romans de George Sand, chaude de couleurs, étincelante comme les mille facettes d'un diamant, dans les nouvelles de Théophile Gautier ou de Prosper Mérimée, pleine de trouvailles ingénieuses, d'effets saisissants, mais parfois gâtée par une recherche excessive, dans certaines œuvres contemporaines. » Après la langue claire et sonore, après la langue pittoresque et imagée, la langue incompréhensible et nuageuse.



Fig. 382. — Alphonse de Lamartine, de l'Académie française (1791-1869). — D'après une lithographie de 1841.

Comme caractéristique générale, le siècle a eu des littératures gaies et des littératures tristes : c'est sans amertume que Béranger chante Lisette ou la dive bouteille, c'est toujours avec un certain mordant, avec une certaine tendance spleenique que Jules Jouy et les chansonniers modernes, d'un talent incontestable, débitent leurs petits ta-

bleaux naturalistes. Jadis, le jeune homme mélancolique, pleurant sous un saule ou accoudé sur une colonne; aujourd'hui, le révolté, l'ancien bohème devenu le « meurt de faim » d'un quatrième État à venir. Mais, qu'on soit à la fin ou au commencement du siècle, il faudra aux chantres des idoles ou des fictions. Ici, Béranger popularisant le souvenir des gloires de la République et de l'Empire, plaçant le vétéran des grandes guerres au berceau des petits enfants, faisant flotter partout le drapeau tricolore, fixant à jamais pour le peuple la figure de cet Empereur « qu'un pape a couronné ». Là, les modernes cherchant à créer une légende autour d'un politicien vulgaire, et chantant le « grand homme » avant qu'il se soit manifesté. Ici, les poésies de Casimir Delavigne, telles *les Messéniennes* (1817) débordantes de patriotiques angoisses; là, toute la poésie éclose au lendemain de la guerre de 1870. Ici, Auguste Barbier qui, en plein napoléonisme, poursuivra de ses *Iambes* (1830) le « Corse aux cheveux plats »; là, Victor Hugo qui, dans *Les Châtiments,* (1853) s'élèvera contre le « César déclassé ».



Fig. 383. — Vignette romantique de Tony Johannot.

* Nombre de vignettes de l'époque montreront ainsi des jeunes gens accoudés et pensifs sur des fûts de colonne, à côté de pierres tombales. Quelquefois, ce sera au milieu des ruines, comme la célèbre caricature sur Chateaubriand.

Ici, les idylles, les élégies, les romances dont Mme Desbordes-Valmore aura la spécialité, qui personnifient le premier quart du siècle; là, les petites chroniques en vers, les tableaux rimés, de François Coppée, scènes de l'intimité à la façon de l'école hollandaise et, à la fin du siècle, les poèmes cosmogéniques, les « bibles », les « hymnies », les « messianités », productions de rêveurs à l'œil éteint, au cerveau étrangement hanté.

En 1824, comme Jouy l'observait avec raison, le siècle pouvait s'appeler le siècle des Mémoires : pendant quinze ans, on ne vit qu'écrits dont les auteurs se mettant en scène avec une naïveté sans pareille, racontaient leur naissance, leurs aventures plus ou moins véridiques, et, après s'être élevés eux-mêmes leur propre statue, se présentaient ainsi à l'admiration contemporaine. Littérature très particulière, prenant naissance à la suite des longues agitations politiques ou des grands évènements européens, littérature, de tout temps goûtée, qui sévit avec la même intensité, au moment où le siècle prend fin, chacun voulant fixer sa physionomie pour le futur. Mais à la naïveté de 1820, à la bonhomie de ces braves gens qui éprouvaient le besoin d'expliquer les pourquoi de leurs changements comme si les hommes ne se laissaient généralement pas dominer par les circonstances, ont succédé la bouffissure, l'orgueil, le pédantisme, les vanités prétentieuses de 1892. Jadis on racontait; aujourd'hui, on pontifie.

Tantôt hantée par les souvenirs du passé, tantôt soulevée par les passions du moment; tantôt cherchant à photographier, à analyser les mœurs du jour, tantôt lançant hardiment des livres d'avant-garde, la littérature moderne trouvera dans le roman sa forme la plus parfaite : avec *Notre-Dame de Paris* (1831), le roman historique à la Walter-Scott, avec *les Misérables* (1862), la réhabilitation des victimes de l'injustice sociale ; — avec *Jocelyn* (1836) et *Raphaël* (1849) de Lamartine, ce poète en tous genres, qui comme Chateaubriand, captiva les femmes et influa sur les idées et sur les physionomies, qui, de même façon, démontra l'avantage d'unir les charmes extérieurs aux qualités littéraires, avec l'auteur de *Graziella* (1852), dis-je, le roman en vers ; — avec Balzac populaire par sa robe de moine, le roman de mœurs, cette « Comédie Humaine » qui, méthodiquement divisée en scènes de la vie de province, de la vie de Paris, de la vie de campagne, de la vie politique, de la vie militaire, fera défiler sous les yeux du public, des types si étonnants de déclassés, d'ambitieux sans scrupules, de manieurs d'argent, d'usuriers, cette « Comédie » supérieure aux « Rougon » d'Émile Zola, qui a esquissé

pour l'avenir les figures que la période moderne allait voir surgir ; — avec George Sand, l'idylle romanesque mettant en scène les gens des campagnes qui, jusqu'alors, n'avaient guère figuré que dans les récits des voyageurs étrangers plus observateurs que nous, commençant l'école du paysage descriptif qui « portraitura » ainsi, peu à peu, toutes les campagnes de France, leur poésie, leurs légendes; — avec Alexandre Dumas, le roman d'aventures, le roman de cape et d'épée, toujours vif, alerte, spirituel, plein de crânerie, arrangeant, à nouveau, pour les besoins du récit, cet éternel roman qu'on appelle l'histoire, Alexandre Dumas qui, ceci doit être noté, sera, aux côtés de Victor Hugo, l'écrivain le plus lu du siècle; — avec Eugène Sue, avec Paul Féval, avec Léon Gozlan, les aventures émouvantes, les descentes dans les tapis francs, l'argot des voleurs, les mœurs des chourineurs, la passion politico-religieuse introduite dans le roman (*Le Juif Errant*), le diabolique, l'effrayant, le cynique (*Mystères de Paris* ou les *Mystères de Londres*), enfin la description de fléaux redoutables, la peinture de tableaux horribles comme l'épidémie cholérique de 1832 qui figure dans ce même *Juif-Errant;* — avec Paul de Kock le roman comique, les situations prêtant au gros rire, « la farce gauloise », une intimité de petite ville et de petites gens; de même que, plus tard, Alphonse Daudet donnera, par sa création si originale de Tartarin, la note de la gaieté méridionale; — avec Henry Monnier et Édouard De Laboulaye, le roman satirique, le premier mettant sur pied ces *Mémoires de Joseph Prudhomme* d'un esprit humoristique très particulier, le second critiquant nos principes administratifs et nos mœurs routinières dans ce *Paris en Amérique* (1863) qui a quelque chose de la saveur du XVIIIe siècle; — avec Flaubert, le roman



Fig. 384. — Honoré de Balzac (1799-1850). D'après une lithographie de l'époque.

archéologique (*Salammbô*), une lecture souvent aride ; — avec Renan, le roman religieux sous forme d'une *Vie de Jésus;* — avec Erckmann-Chatrian, le roman patriotico-national, ne sortant jamais d'une époque donnée ; — avec Champfleury, la note de l'humour, l'observation méticuleuse et vraiment réaliste de la petite vie bourgeoise en province ; — avec Jules Verne, le roman scientifique qui a permis à bien des gens d'entreprendre, tout en restant chez eux, le tour du monde en quatre-vingts jours, qui nous a fait voir l'Afrique en ballon, parcourir vingt mille lieues sous les mers, pénétrer au centre de la terre, séjourner dans les glaces du pôle Nord, visiter la lune, jusque dans ses plus petits détails, avec billet de retour pour l'ancien monde ; — avec *Madame Bovary* (1857) de Flaubert, avec *Fanny* (1858) de Feydeau, avec *Renée Mauperin* (1864) des frères de Goncourt, merveilleux stylistes qui sont, en même temps, des penseurs, des observateurs profonds, les premières productions de cette nouvelle école réaliste qui se complaira en des études pathologiques, en des cas spéciaux, en des tableaux dont l'école picturale flamande avait, autrefois, la spécialité et qui trouvera en M. Zola son maître, son chef incontesté.

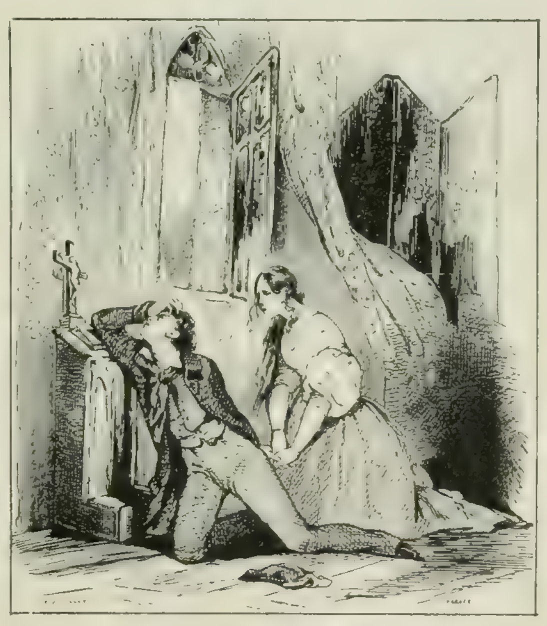


Fig. 385. — Frontispice romantique de Tony Johannot pour *Valentine* de George Sand (1832).

Au spiritualisme de la période initiale le siècle, en son dernier quartier, oppose ainsi le matérialisme scientifique d'essence germanique, procédant des Darwin et des Karl Vogt, atavisme véritablement singulier si l'on se reporte à l'origine méridionale de M. Zola ; matérialisme de pensée et d'exécution, cher-

chant avant tout, comme je l'ai dit, à exprimer au moyen d'une langue reconstituée à cet effet, les couleurs, les sons, les odeurs. Non plus les phrases ciselées par pur dilettantisme, par amour du style, mais bien la peinture littéraire; l'écriture avec des « valeurs », avec des à-plats, avec des rehauts, avec toutes les règles de la composition picturale. Non plus le roman pour le plaisir de raconter, de faire défiler sous les yeux du public des récits émouvants, des aventures dramatiques et passionnées, mais le roman servant à présenter des études, de véritables monographies sur toutes les spécialités de la vie contemporaine. Ici, la halle, le ventre de Paris, là, les mines, les entrailles de la terre; ici, les grands bazars, cette application commerciale du socialisme rêvée en 1848; là, la locomotive, le grand monstre moderne, et toute la vie qui se dégage autour d'elle; ici, les coulisses des théâtres vues jusque dans leurs dessous les plus secrets, là, les courses et la vie sportive. Et, chaque fois, tous les « argots », tous les langages particuliers à ces publics différents. Aujourd'hui, la guerre; demain, sans doute, la religion. Rabelais est resté pour sa philosophie profonde : Émile Zola restera pour ses documents d'une précision exacte sur le monde nouveau.

En somme, la littérature des siècles précédents est d'essence aristocratique : comme le théâtre qui, autrefois, n'admettait pas les types inférieurs, le livre, sous sa forme élevée, laissait de côté les scènes de la vie populaire. Au fond de toutes les querelles d'écoles du dix-neuvième siècle, au fond de la grande lutte du romantisme et du classicisme, il y a plus qu'une dispute de mots, qu'une question de forme extérieure; il y a une tendance très particulière à se porter vers les humbles et les misérables, à satisfaire le goût plébéien que les classiques, fidèles à leurs origines, à leurs tendances, se refusaient à satisfaire, et même à voir. Toutes les innovations, toutes les tentatives d'indépendance sont dues à cette cause. Le classicisme était resté fermé aux nuances; entre l'être franchement bon et l'être franchement mauvais, il ne voyait rien. Le modernisme recherchera les oppositions et s'appliquera à montrer des individualités aux sentiments divers, aux faces multiples. Au fond des âmes les plus perverses

viendra se placer quelque rayon divin; chez les grands de la terre, on se complaira à amonceler crimes et bassesses. Les petits seront élevés, les grands seront humiliés; voilà, dans toute sa réalité, l'évangile littéraire moderne, qui a trouvé en Victor Hugo son prophète. Ici, une reine d'Angleterre qui a des faiblesses pour un bijoutier; là, une

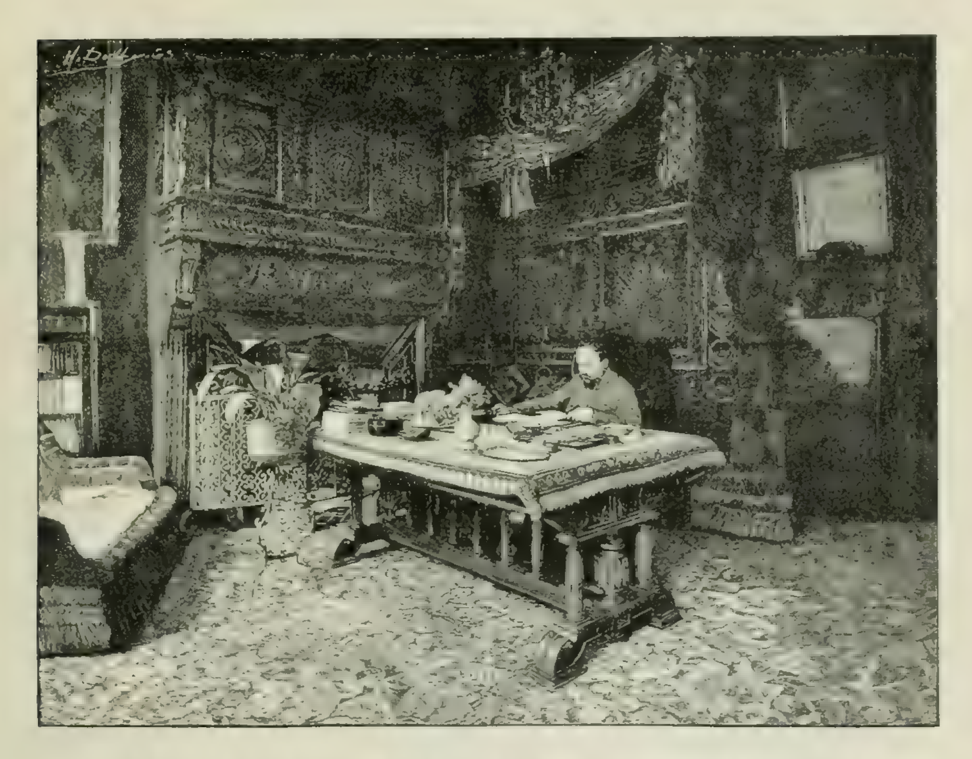


Fig. 386. — M. Émile Zola dans son cabinet de travail. — D'après une photographie de MM. Dornac et Cie (*Monde illustré*, 5 avril 1890).

reine d'Espagne qui se prend de passion pour un laquais. Ici, un fou, Triboulet, tenant en ses mains le sort d'un roi et l'avenir d'un pays; là, un futur empereur, Charles-Quint, obligé de se réfugier dans une armoire. Ici, Lucrèce Borgia, perdue de crimes, voyant l'amour maternel illuminer sa hideuse physionomie; là, Marion Delorme ou, mieux encore, Marie Tudor, ayant au cœur un amour chaste, un amour désintéressé. Ici Jean Valjean, le forçat vertueux; là Fantine, un cœur d'or dans un corps de boue.

Toute cette littérature a une portée sociale; toute cette littéra-

ture reprend, sous une forme nouvelle, l'œuvre de la Révolution.

A partir de 1840, le drame tourne à l'opposition, le roman verse dans le socialisme; le peuple et la recherche du vulgaire tiennent la place principale. Comment expliquer autrement les étranges figures, les singulières populations mises au jour par Eugène Sue; le Chourineur, le Tortillard, la Chouette, Fleur-de-Marie, et autres personnages, de non moindre importance.

A partir de 1848, la littérature qui a trouvé le *roman à thèses,* en attendant qu'elle porte sur les planches la *pièce à thèses* aborde franchement la politique et cherche à résoudre les questions si controversées qui agitent l'humanité. Puis, brusquement, elle abandonne la tendance réformatrice et revient, soit à la pure fiction, soit aux descriptions de mœurs intimes jusqu'à ce que, sous la poussée des idées scientifiques, elle crée le roman d'analyse, de dissection, faisant intervenir dans son cadre la psychologie, la pathologie, la fatalité et les milieux ambiants. Période idyllique, période humanitaire, période populaire, période scientifique; telles sont les grandes divisions de la littérature du siècle. Ici, la charité sociale, les sentiments d'égalité, le relèvement constant du bas peuple. Là, la névrose faisant agir l'humaine nature, quel que soit le rang des personnages, et cela, tout en continuant la mise en pleine lumière d'individualités et de classes jusqu'alors réprouvées.

Une dernière caractéristique, ce sont les influences étrangères, allemande avec Gœthe et Schiller; anglaise avec Shakespeare, Byron et Walter Scott; russe avec Tolstoï, Dostoïewski et autres. Ici les préraphaélites anglais, là, les véristes italiens; tantôt la grande âme humaine, tantôt les moules étroits, les cénacles fermés. Littérature, cosmopolite en même temps que démocratique, tendant à donner la vision de toutes les sensations, cherchant à enrichir son domaine, de toutes les observations; littérature qui se glorifie de cet internationalisme, inconnu pour ainsi dire, aux écoles des autres pays; littérature sur laquelle Gœthe influera au moins autant que Chateaubriand, sur laquelle Edgar Poë et Wagner laisseront une impression profonde, qui aura ses injustices et ses engouements, qui

délaissera, méconnaîtra quelquefois des sincères comme Sénancour, Stendhal, Alfred de Vigny, Gérard de Nerval, qui portera aux nues des purs esthéticiens, Banville, Leconte de Lisle, tous les Parnassiens, qui, en sa période finale, cherche à placer Baudelaire au pinacle et proclame « célèbres » Villiers de l'Isle-Adam, le chantre du mysticisme et des sciences occultes, à la langue effiloquée, tachetée, nébuleuse, Huysmans, si étrangement partagé entre les réalités « vraies » et les réalités « rêvées », écrivant avec le pinceau de Van Eyck, Paul Verlaine, non moins singulier mélange de mysticisme et de sensualisme, Stéphane Mallarmé, écrivain pour ainsi dire sans livres, révéré comme « le Maître difficile qu'on rêve de contenter », Francis Poictevin, chercheur inquiet, évocateur de visions, reprenant les anciennes superstitions à l'usage d'un public de blasés. Impressionnisme, décadentisme, déliquescentisme; œuvres de curiosité littéraire et de dilettantisme intellectuel qui continuent le « dandysme » de Barbey d'Aurevilly.

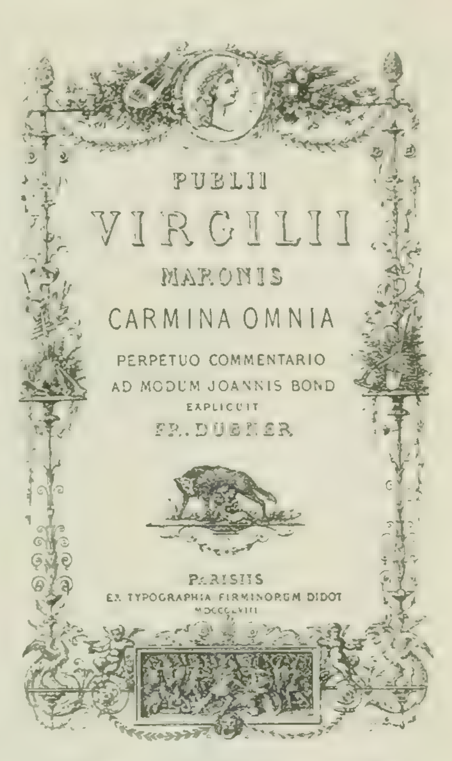


Fig. 387. — Titre du *Virgile* publié par MM. Firmin-Didot, Paris, 1858.

Ici, la littérature d'hier; là, « la littérature de tout à l'heure, » suivant le titre même d'un volume qui fit quelque bruit. Et, comme formes extérieures, le livre, la livraison illustrée, le journal, les trois phases de la production intellectuelle durant le siècle. Autrefois, l'œuvre vécue, pensée, soumise à l'appréciation des esprits d'élite; aujourd'hui, la nourriture nécessaire à un peuple qui demande, avant tout, de quoi lire.

A côté, des formes extérieures, il faudrait encore, dans ce

domaine, considérer l'exécution typographique, le goût de l'ornement et de la décoration. Au commencement, l'école classique des Didot avec ses illustrateurs et ses vignettistes, joignant, dit fort justement M. Henri Bouchot, dans sa monographie *Le Livre*, la perfection méticuleuse des détails à une science magistrale de la disposition et de la forme des caractères, une typographie qui restera classique par ses travaux superbes, qui, grâce à Ambroise-Firmin Didot, s'enrichira de découvertes merveilleuses, réellement populaires, comme la *stéréotypie*. École du Consulat, de l'Empire et de la Restauration qui tient le livre jusqu'en 1830.

Avec la littérature romantique, apparaît toute une décoration spéciale, également dans le goût du texte, qui, violemment, chasse les antiques et place au premier rang les *truculences* moyenâgeuses, quoique cependant les trouvères, les chevaliers bardés de fer et les belles coiffées à l'Ysabeau puissent se voir, dès 1815, sur les couvertures, sur les titres des almanachs qui, par leurs pages de musique gravée, sont alors réellement le livre à la mode. Tels *Le Souvenir des Ménestrels*, l'*Almanach des Dames*, aux petits Amours frileux, l'*Hommage aux Demoiselles* rédigé par Mme Dufrénoy, aux belles chantant tout en s'accompagnant de la guitare ou de la harpe, l'*Almanach dédié aux Demoiselles*, dont Charles Malo s'était fait l'éditeur. Moyen âge classique, gothique, au lieu que le romantisme fabriqua de toutes pièces pour l'illustration du livre un moyen âge abracadabrant et « truandesque, » dont les frères Johannot et Devéria furent les illustrateurs attitrés. Mais cet amour de la vignette n'empêcha point le livre de se démocratiser. Tandis que les Didot maintenaient haut et ferme le drapeau du luxe, les éditeurs romantiques tiraient sur du papier à chandelle, pour les cabinets de lecture et pour les grisettes, des romans dont la bonne société ne voulait pas.

« Il faut alors aux titres, » dit M. Henri Bouchot, le savant et consciencieux bibliographe, « de l'inouï pour l'œil : il faut des frontispices saugrenus et macabres pour fasciner les foules. Paul Lacroix se nomme le bibliophile Jacob et invente des en-tête surprenants, des étiquettes folles. Et alors, comme au XVe siècle, comme au vieux

temps, certaines enseignes ont les faveurs des lecteurs. A la place des *doctrinals*, des *complaintes*, des *disputes*, si usités dans les titres

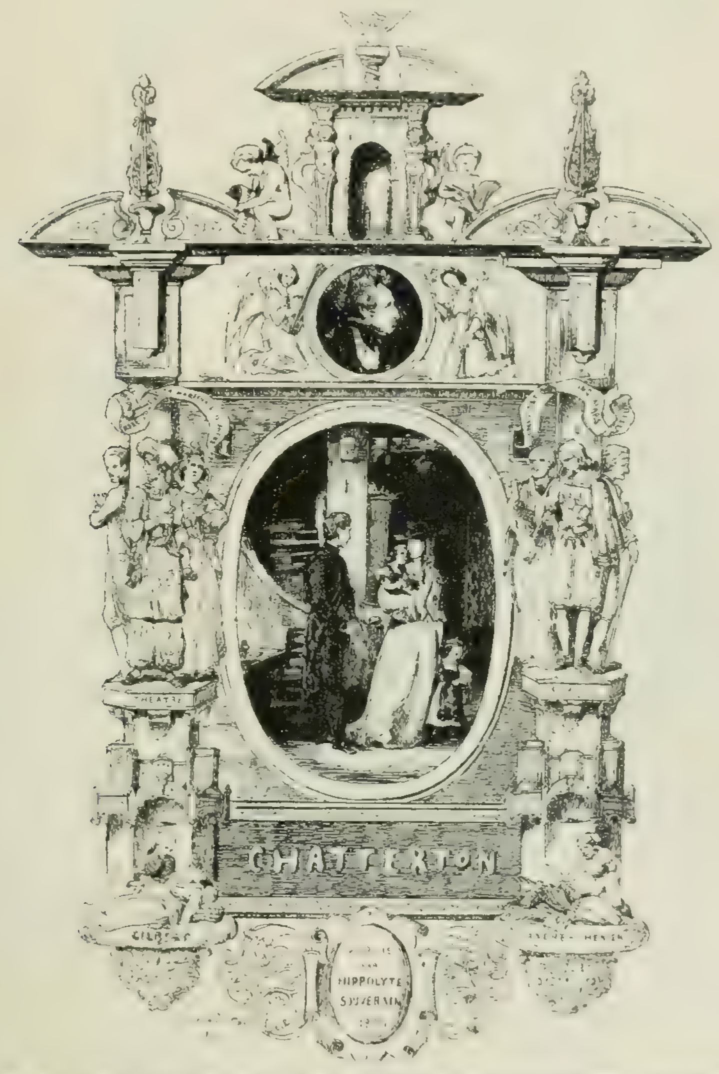


Fig. 388. — Frontispice d'Édouard May pour les « Œuvres de Chatterton » (Paris, 1835).

* Le profil qui se trouve dans le médaillon du haut est le portrait d'Alfred de Vigny. Édouard May, Américain venu de bonne heure en France, fut un peintre de valeur.

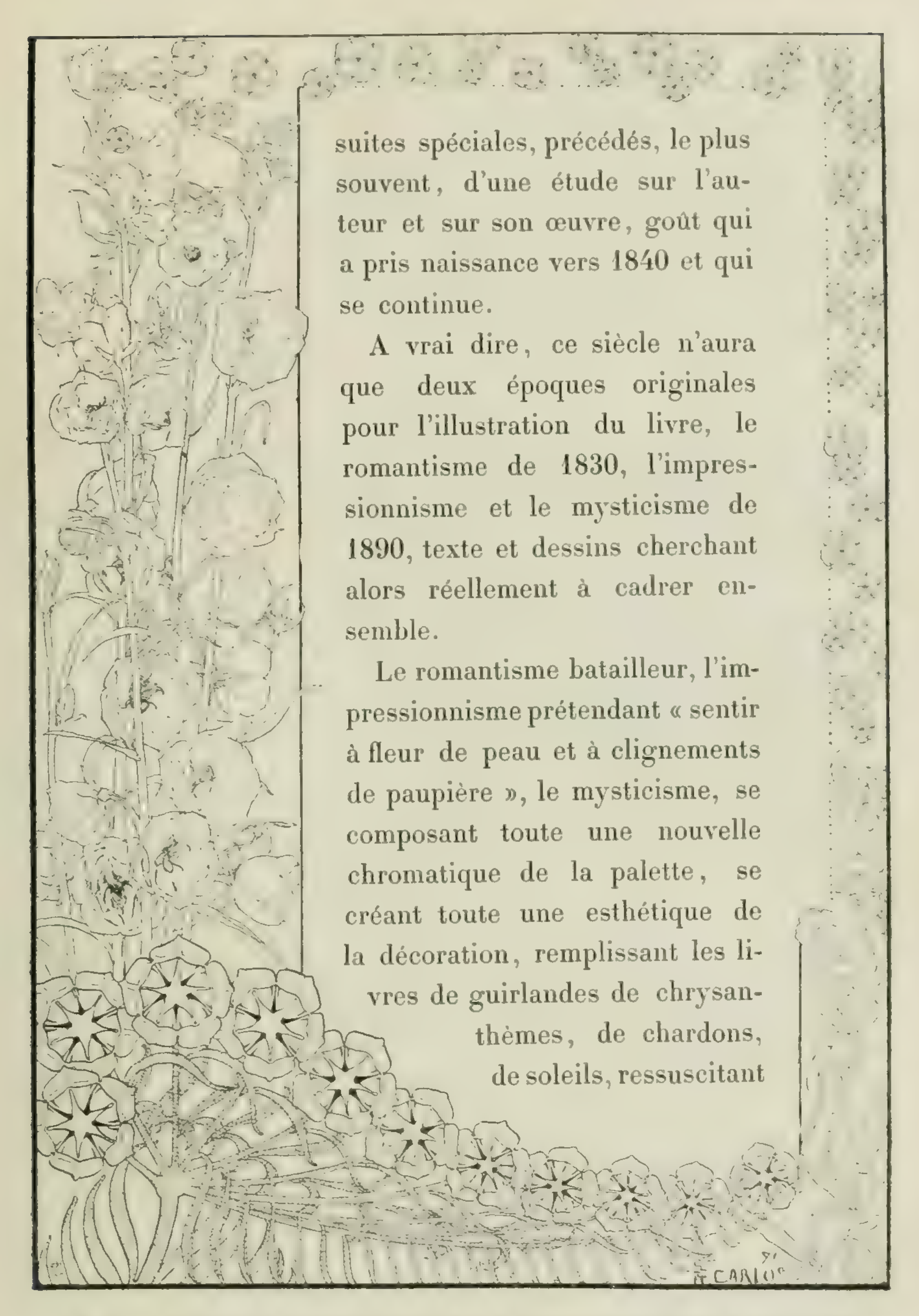
d'alors, on voit naître et s'épanouir de nouvelles trouvailles, des pavillons bizarres couvrant une marchandise romantique, où le poignard, le sang, les horreurs des tombeaux ont remplacé les fantaisies douceâtres du régime tombé. »

Toutefois, en littérature comme au théâtre, le romantisme faisait grand bruit, mais le nombre de ses fidèles n'augmentait guère, les œuvres « abracadabrantes » se tiraient à 1,000 exemplaires et, quelquefois, se vendaient à 500. Bientôt on revint aux chefs-d'œuvre de la littérature ancienne, on les fit illustrer par des artistes contemporains, et on les mit à la portée du public sous forme de livraisons. En se débitant ainsi par tranches, le Livre, lui aussi, tenait compte de l'esprit nouveau. Ainsi vint le *Gil Blas* de Jean Gigoux, avec ses six cents vignettes au trait simple, sans ombres compliquées, qui restera une des plus intéressantes interprétations graphiques du siècle; ainsi les éditions de Curmer, avec les ravissantes



Fig. 389. — Frontispice romantique pour un album musical dessiné par Edouard May (1837).

vignettes de Meissonier, de Wattier, de Devéria. Ici, la gravure sur bois; là, les figures en creux sur acier; mais, quel que soit le procédé employé, quelles que doivent être les conséquences considérables de l'introduction de la photographie faisant naître des moyens de reproduction jusqu'alors inconnus, ce qu'il faut retenir, c'est ce goût essentiellement moderne des réimpressions avec dessins, avec



suites spéciales, précédés, le plus souvent, d'une étude sur l'auteur et sur son œuvre, goût qui a pris naissance vers 1840 et qui se continue.

A vrai dire, ce siècle n'aura que deux époques originales pour l'illustration du livre, le romantisme de 1830, l'impressionnisme et le mysticisme de 1890, texte et dessins cherchant alors réellement à cadrer ensemble.

Le romantisme batailleur, l'impressionnisme prétendant « sentir à fleur de peau et à clignements de paupière », le mysticisme, se composant toute une nouvelle chromatique de la palette, se créant toute une esthétique de la décoration, remplissant les livres de guirlandes de chrysanthèmes, de chardons, de soleils, ressuscitant

Fig. 390. — Encadrement moderniste dessiné pour la *Revue illustrée* par Carlos Schwabe (1892).

les vierges à la Memmling ou à la Van Eyck. Avec 1830, les frontispices et les encadrements; avec 1892, les couvertures en couleurs des livres — art essentiellement moderne — les titres et les encadrements des revues et des livraisons illustrées. Jadis, l'intérieur; aujourd'hui, l'extérieur. Jadis, une décoration sobre, aux tendances architecturales; aujourd'hui, une décoration ne respectant plus aucune règle typographique, venant, comme un fleuve, s'épandre en plein texte ou mordant sur les marges. Jadis, la vignette explicative; aujourd'hui, des couches de couleurs venant animer le texte, si bien que certains livres enrubannés, « encartonnagés », véritables boîtes de bonbons, nuls comme pensée littéraire, n'intéressent plus que par leurs lavis, par leurs enchevêtrements de feuilles et de fleurs.

II.

Du livre passons à l'ameublement, à la décoration des appartements. Il y a un style Premier Empire, un style Restauration, on pourrait même dire un style Louis-Philippe; à partir de 1850, il n'y a plus de style particulier. Ce sont des influences multiples. Du reste, antérieurement déjà, la fantaisie avait fait son apparition. Dès 1826, le *Petit Magasin des Modes* affirme que tous les boudoirs doivent être meublés à la turque, c'est-à-dire un divan circulaire avec une vingtaine de carreaux, remplaçant les chaises et les fauteuils. En 1835, le *Petit Courrier des Dames* s'élève contre l'influence chinoise qui peuple les appartements de meubles bizarres.

Le meuble Empire, c'est la continuation du classique inauguré sous Louis XVI, mais avec une bien plus grande variété. Dans les dessins de Denon et de Percier qui doivent servir de modèles pour les Palais Impériaux, il y a, en effet, du grec, du romain, même de l'égyptien. La toilette et la psyché de l'Impératrice Marie-Louise, le berceau du roi de Rome, offert par la ville de Paris, exécutés par les orfèvres Odiot et Thomire, enrichis de peintures par Prud'hon, tant de fois reproduits par la gravure, sont devenus, pour ainsi dire, des pièces populaires. Mais on connaît moins et l'on rencontre rarement

ces meubles fabriqués par Desmalter, dont la figure d'Isis, divinité égyptienne, constituait le trait le plus caractéristique, ou bien encore ces mille petites fantaisies nouvelles, — on disait des « Dunkerque » en souvenir du Petit-Dunkerque, magasin où se vendaient, autrefois, ces spécialités, — que l'on trouvait chez Biennais, orfèvre-tabletier de l'Empereur. Meuble très particulier avec ses formes bateau, avec ses ornements en cuivre ou en bronze doré, avec ses marqueteries à l'emporte-pièce, avec ses cartons peints et vernis, avec ses porcelaines ornées de sujets par Demarne, avec ses hauts candélabres à palmiers reposant, quelquefois, sur des pieds d'éléphants.



Fig. 391. — Cabinet du duc d'Orléans aux Tuileries (vers 1838). D'après une gravure de l'époque.

Le meuble Restauration, c'est la reprise du Louis XVI avec quelque chose de plus vieillot, de plus engoncé. Il semble que le fauteuil du podagre Louis XVIII ait influé sur tous les sièges du moment. Toutefois, le romantisme de la première période essaya également d'imposer son goût, car on vit apparaître, vers 1826, les fauteuils aux bras se terminant en cols de cygne, et au dossier sculpté en ogive, comme des fenêtres de cathédrale ; fauteuils lourds et massifs s'il en fut. Avec Louis-Philippe le côté ornemental a disparu, les chaises ont pris ces horribles dossiers en arc que perpétuera le meuble populaire, et d'autre part, le tapissier commence à triompher, introduisant jusque dans les salons du bois vulgaire recouvert d'étoffes et de capitonnages. C'est vers la même époque, également, que se répand l'armoire à glace, qui remplacera peu à peu la psyché et qui sera d'un usage général ; armoire à glace en acajou et robe de soie, le rêve de toutes les petites ouvrières. Le tapissier devient le dé-

corateur, l'architecte suprême; 1892 le retrouve comme il était en 1840, agençant des tentures, habillant des carcasses de fauteuils, s'intitulant même, prétention singulière, « architecte d'appartements ».

Entre Louis-Philippe et le second Empire la différence n'est pas grande; toutefois, avec le roi-citoyen le mobilier est franchement laid, banal, sans aucune recherche d'individualité; le cabinet d'un prince n'est guère meublé d'une façon plus luxueuse que le cabinet d'un riche financier. Avec Napoléon III il y a quelques tentatives de retour vers un style plus personnel; tout au moins l'indifférence à l'égard de l'agencement du foyer est moins grande, les objets de prix remplacent les bibelots sans valeur, les bois sculptés et dorés réapparaissent; le palissandre, l'ébène, le chêne détrônent l'acajou et le noyer. Mais ce retour ne se manifeste guère que vers la fin, car on peut voir au cabinet des Estampes une photographie représentant l'Empereur et l'Impératrice dans leur salon particulier, salon bourgeoisement meublé par un tapissier décorateur.

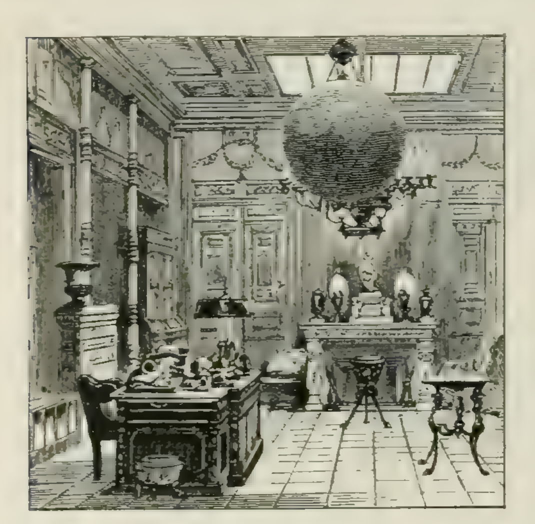


Fig. 392. — Cabinet du prince Napoléon dans son hôtel pompeien de l'avenue Montaigne. — D'après une photographie de M. Laplanche. (*Monde illustré*, 28 avril 1866.)

Cet hôtel, qui fut pendant longtemps une curiosité, est aujourd'hui démoli.

Mais trois influences d'un exotisme nettement caractéristique devaient se produire sous le second Empire, l'influence pompéienne, l'influence chinoise, l'influence japonaise. Le pompéien, l'étrusque fut mis à la mode par le prince Napoléon, fidèle en cela à la tradition impériale qui, de tout temps, avait eu un faible pour les marqueteries antiques. La décoration des vases, aux arabesques noires, essaya un instant de s'imposer sur les papiers et sur les étoffes, mais sans y parvenir De même que les fouilles gallo-romaines étaient



Un intérieur japonais à Paris. — Composition originale de Félix Régamey.

restées l'œuvre du souverain, de même la tendance au pompéien resta l'affaire du cousin.

Le goût pour les chinoiseries revint, tout naturellement, à la suite de la campagne de Chine, l'Impératrice s'étant éprise des étoffes et des meubles dont le Palais d'Été, saccagé comme on sait par le général Palikao, avait fourni les modèles. Pendant quelque temps, il y eut un commerce actif de « chinoiseries » ; toutefois, la vogue ne dura pas, les objets de l'Empire du Milieu qui avaient fait une première apparition sous Louis-Philippe n'étant plus en nombre suffisant pour permettre à ce luxe de se généraliser. Cela fut un peu, comme précédemment sous Louis XV, avec la Pompadour, une fantaisie de grands seigneurs.

Tout autre, c'est-à-dire réellement populaire devait être quelque jour, le japonisme qui, dès 1863, amusait avec ses délicieux albums; qui, en 1867, à l'Exposition Universelle, fut une révélation et qui, en 1878, triomphait complètement, inondant l'Europe d'objets qui, « bien que très inférieurs aux produits anciens », nous dit dans son *Japon Pratique*, un maître en la matière, M. Félix Régamey, « restent toujours des modèles de grâce et de bon goût », allant même jusqu'à créer en France des « japonisants », tout un groupe de fanatiques d'art et de fidèles, presque un culte. Bronzes, meubles, tentures, papiers peints, étoffes, le japonisme est aujourd'hui partout : sur les tables luxueuses, assiettes en Satsuma, tasses et théières d'une délicate élégance ; sur les tables bourgeoises, faïences à fond crème et porcelaines dorées au fond rouge, dont les manufactures de Kioto et de Kuteni inondent les marchés. Aux murailles, des *kakémonos* et des sabres; sur les meubles, mille petits bibelots, fleurs ou personnages; productions de pacotille qui, par leurs procédés, se sauvent encore de la banalité et produisent au milieu du décor européen le plus singulier amalgame.

Et maintenant, revenons en arrière, reportons-nous à 1815 pour mieux faire ressortir la différence entre le goût du siècle commençant et le goût du siècle finissant.

En 1815, salons dorés ou peints, tendus en tapisseries, en velours

ou en étoffes de soie plissées en *tuyaux d'orgue*. Des glaces aux proportions immenses : il faut qu'elles dépassent cinq à six pieds de haut pour qu'on en parle. Des rideaux reposant sur un thyrse ou sur un arc, de deux couleurs, l'un toujours blanc, l'autre dans la teinte des tentures ou des sièges, relevés par des torsades de soie, et accrochés à une patère. Peu de tableaux. Au plafond un lustre brillant ; sur la cheminée une pendule, des groupes de marbre, de bronze ou dorés, des flambeaux ciselés. « On met une grande importance », nous dit l'*Almanach des Modes*, « à l'acquisition d'une pendule dont les sujets sont pris dans l'histoire romaine ou française. » Ici, Minerve, le serment des Horaces, des guerriers casqués; là, un Napoléon Empereur que remplacera bientôt l'image du bon Roi.

La pendule, ce sera très certainement, avec l'armoire à glace, la pièce capitale dans le mobilier du siècle. De 1815 à 1850 on la verra successivement apparaître avec des troubadours, avec des amours, avec des nymphes des bois, avec Paul et Virginie, avec Perrette et son pot au lait. Sous Louis-Philippe, tous les grands écrivains, sculptés par Mélingue, un petit Versailles à l'usage des classes moyennes, ou tous les personnages de *Notre-Dame de Paris* dus à Antonin Moine, depuis la Esmeralda jusqu'au beau Phébus, ou bien les têtes couronnées, le Napoléon du comte d'Orsay, le Louis-Philippe de Ménessier (voir la gravure de la page 416) ou, mieux encore, de véritables tableaux vivants avec allégories, anges gardiens romantiques, des forêts de lances, des tournois, tous les bronzes du comte de Niewerkerke; pour finir, les chevaux de course et les jockeys, jusqu'à ce que sujets et garnitures, statuettes et pendules, traduisent une recherche d'art qui n'existait pas autrefois.

En 1815, chambres à coucher étrusques ou pompéiennes, aux planchers en « mosaïques de bois », aux murs ornés de rondes de personnages antiques — les figures estompées des vases — lit avec ornementations grecques, lampadaire, large chaise longue, élégamment dénommée *paphos,* ornée de chimères égyptiennes, tabourets en X. Tout cela bas, très bas; le meubles convenant à la « langueur »

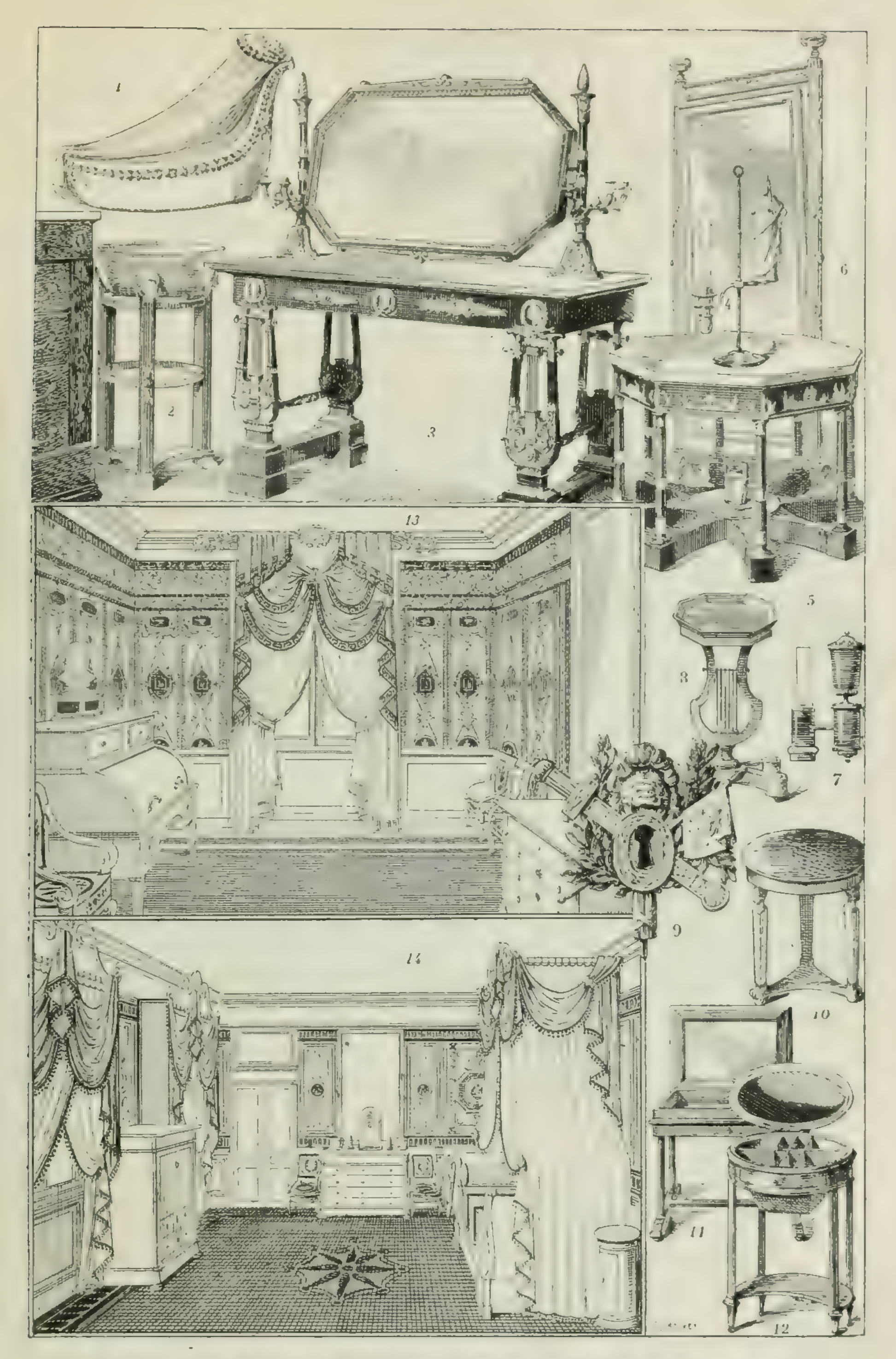


Fig. 393. — Meubles et chambres du premier Empire et de la Restauration (1804-1825).

1. Moïse du duc de Bordeaux. — 2. Lavabo en porcelaine, trépied en bois orné de bronze. (Palais de Compiègne.) — 3. Toilette acajou et bronze doré. (Palais de Compiègne.) — 4 et 7. Lampes (époque du Consulat) : le récipient d'huile est dans la figure de Minerve. — 5. Table octogone, avec appliques en bronze. (Palais de Versailles.) — 6. Psyché Empire. — 8, 10, 11, 12. Petites tables Empire et Restauration (trois sont des tables à ouvrage). — 9. Ouverture d'une serrure. — 13 et 14 : Intérieurs Empire. (Cabinet et chambre à coucher.)

alors à la mode. Et tout à côté — luxe nouveau — le « gynécée », véritable tepidarium romain.

En 1815, salles à manger revêtues de marbres ou de stucs, décorées de colonnes et de sujets mythologiques, — ce sont les plus riches; — avec murs peints de façon à représenter les diverses espèces de granit, — ce sont celles de la classe moyenne. Quelques artistes, avaient également imaginé de donner à ces pièces la forme d'un berceau et de les peindre en conséquence (avec des treillages verts). Table d'acajou massif à tiroirs, chaises garnies de velours noirs ou d'un tissu de crin, poêle de faïence ou de terre cuite bronzée.

Dans les autres pièces, les cheminées de marbre revêtaient des formes élégantes : généralement un portique soutenu par deux ou plusieurs colonnes détachées formant les montants, avec frise décorée d'ornements de bronze. Les cheminées des bureaux étaient en carrelages historiés ou rehaussés d'appliques. Aux feux plus rien des pastorales d'autrefois; des sujets historiques, des trophées militaires.

En 1815, et c'est là une des curiosités de l'époque, un des signes de l'esprit du moment, il n'y a plus de « boudoir », plus de ces délicieux réduits aux tonalités claires, jaune, rose, verte, où les élégantes venaient s'asseoir à leur « bonheur du jour », près d'un clavecin aux pieds de sphinx, entourées de statuettes, de camées, de marbres; les femmes du monde qui n'écrivent plus, ont des « cabinets ». Du reste, je laisse ici la parole à l'*Almanach des Modes :*

« Le mot boudoir est proscrit du beau langage. Dans la pièce où naguère les étoffes les plus précieuses et les couleurs les plus tendres se mariaient galamment, on trouve, maintenant, un énorme corps de bibliothèque en citronnier; et aux tableaux représentant Vénus et Adonis, Psyché, Endymion ou Danaé, on a substitué les gravures sévères du Serment des Horaces, de Marcus-Sextus, de la Belle-Jardinière, de Sainte-Cécile. Aux groupes voluptueux ont succédé les bustes de Cicéron, de Démosthène, d'Eschyle, d'Euripide; enfin, au lieu des pendules représentant l'Amour jouant avec une rose, Léda et son cygne, on voit des pendules à sujet historique. »

Ainsi donc, de toutes parts, une véritable unité, une froideur im-

posante, un curieux assemblage de mythologie et d'esprit guerrier.

En 1892, le suprême bon genre c'est, ou un hôtel entièrement construit, décoré et meublé dans un seul style, du reste quelconque, cela dépend de la fantaisie du possesseur, ou un appartement immense donnant des modèles de tous les styles, des sortes de « cabinets », comme des salles d'Exposition. Des salons Louis XV, des



Fig. 394. — Le joueur ruiné. — D'après une lithographie originale de Vigneron.

* Planche de la Restauration, précieuse pour les indications de décoration intérieure, tapisserie, parquet, meubles de bureau, cheminée bronze et flambeaux, écran, colonnes imitant les lampadaires, cartes posées tout autour de la glace, habitude alors à la mode ; — on peut voir également, plus haut, la figure de la page 215 — qui ne se présente plus aujourd'hui, que chez les gens du peuple).

salles à manger Louis XIII, des cabinets Renaissance, des boudoirs Louis XVI. Ici, des crédences Henri II, des secrétaires Directoire; là, des commodes. Empire rehaussées d'ornements et d'appliques en cuivre. Un immense bric-à-brac, quelque chose comme le déballage d'un marchand de curiosités. Et les cheminées donc, les belles cheminées de 1815 qu'on se faisait gloire de montrer. Cachées, outrageusement cachées! Garnies, ornées comme des châsses, de tapisseries anciennes et de bandes de velours.

Avec leurs vitraux en verres à bouteille, avec leur lustre en bronze doré, avec leurs tapisseries flamandes — des verdures, — avec leur grande table carrée, avec leurs chaises aux cuirs imitant les vieux Cordoue, en peluche ou en draps, aux chiffres entrelacés, avec leurs nappages aux bordures de couleur ou aux broderies au passé, les salles à manger revêtent, toutes, des aspects de cabaret.

Et partout, plus d'air, plus de jour; étoffes sombres, lourdes draperies.

En 1815, on se meublait; en 1892, les appartements se transforment en autant de petits musées. En 1815, on cherchait une décoration en rapport avec la profession de l'occupant; en 1892, tout est à tous, c'est-à-dire que, là encore, l'imitation, la fabrique à bon marché permet au plus modeste rentier d'avoir les mêmes formes que le millionnaire. Mélange de tous les styles, confortable flattant tous les goûts, d'une époque ultra civilisée, lasse et ennuyée.



Fig. 395. — Les passions esthétiques du siècle.
Composition originale de Felix Regamey.



LES FORCES MODERNES.

LA PRESSE. — LES MAGASINS ET LA RÉCLAME. LES EXPOSITIONS.

L'ancienne presse, la nouvelle presse. — Les annonces, le roman-feuilleton, les primes. — Nouvelliste, reporter et interviewer. — Boutiques d'autrefois et boutiques modernes. — Les enseignes et la réclame. — Hommes-affiche et voitures-annonces.— Prospectus. — Les grands magasins. — Les expositions nationales et internationales. — Idée des grandes exhibitions modernes.



Il y a cinquante-six ans, un homme qui a profondément marqué dans l'évolution économique moderne, Émile de Girardin, lançait son « manifeste », tout comme un prétendant politique, et, plus heureux que ne le sont généralement ceux qui aspirent à gouverner les peuples, passant tout aussitôt de la théorie à la pratique, il créait le « journal pour tous », *La Presse Universelle*, devant publier, chaque jour, un article militaire, naval, judiciaire, administratif, médical, industriel, commercial, littéraire, artistique, devant s'adresser, conséquemment, à l'homme politique, au militaire, à l'homme de loi, à l'administrateur, au savant, au médecin, au littérateur, à l'artiste, au négociant, au manufacturier, à toutes les classes sociales, aux petits et aux grands; vingt jour-

naux en un seul, vingt volumes en une feuille. « Une révolution dans la presse », s'écriait-il, comme on verra, plus tard, des industriels annoncer à grands fracas « révolution dans la chaussure », « révolution dans l'habillement », tant, depuis 1789, ce mot ronflant exerce sur les esprits une singulière attirance.

Mais ici, Émile de Girardin ne se trompait pas, n'exagérait nullement; c'était bien une révolution au point de vue matériel comme au point de vue moral. Jadis, c'est-à-dire jusqu'en 1830, les journaux coûtaient cher (80 francs par an), ne se vendaient pas au numéro, étaient de format restreint, ne servaient que leurs abonnés. Les gros tirages c'étaient, sous l'Empire, le *Journal des Débats* avec ses 12,000 souscripteurs; sous la Restauration, le *Constitutionnel* allant de 15 à 20,000, chiffre déjà considérable pour l'époque.

L'ancien journalisme avait revêtu les allures d'un véritable sacerdoce : en politique, en art, en littérature, il représentait des principes; ses brillantes discussions avaient toujours une allure académique; ses polémiques, même les plus passionnées, ne dépassaient jamais certaines limites et, surtout, ne s'adressaient qu'à un cénacle de gens de goût. C'était, bien réellement, la presse du suffrage restreint, maintenue par des précautions fiscales ou enserrée par la censure, vivant par ses feuilletons de critique littéraire et théâtrale, ne connaissant de l'annonce que quelques avis, quelques réclames sans portée, intercalées dans le texte ordinaire, osant à peine arborer des lettres un peu plus grasses, ignorant complètement les dessous du bulletin financier, se bornant, en fait de Bourse, au cours de la rente, presse très particulière, aux organes restés célèbres. Ici, *Le Conservateur* avec Chateaubriand; *La Minerve* avec Benjamin Constant, Jouy, Étienne, Paul-Louis Courier, Béranger; là, *Le Globe* avec Guizot, Jouffroy, Charles de Rémusat, Ampère, Sainte-Beuve; aux approches de 1830, *Le National* avec Thiers, Mignet, Armand Carrel.

Et les étapes du journalisme sont significatives : en 1800, une presse réglementée comme les théâtres, treize journaux qui, en 1811, seront réduits à quatre, insérant quelques nouvelles, publiant surtout les bulletins de la grande armée; avec la Restauration, une

presse littéraire; en 1830, une presse qui donne le signal de la révolte, qui, résolument, se pose en face du pouvoir, qui, à la volonté royale, oppose ce qu'on appelle l'opinion publique, qui indique ce que sera la puissance nouvelle. Mais cette presse qui a fait une révo-



Fig. 396. — Émile de Girardin (1802-1881). — Portrait peint par Carolus Duran.
D'après une gravure à l'état d'eau-forte.

* Fondateur de la presse à bon marché, Émile de Girardin a également créé les journaux suivants qui eurent une vogue considérable et dont deux existent toujours, *Le Voleur* (1828), *La Mode* (1829), *Le Musée des Familles* (1833).

lution politique va, à l'instigation d'Émile de Girardin, subir une révolution économique : aux principes succèdent les affaires. Alors les journaux deviennent une industrie; ils publient un bulletin financier, une mercuriale; ils diminuent de moitié le prix de l'abonnement, et, consacrant une de leurs pages à la publicité, ils s'ouvrent aux annonces payées, procédé que les écrivains de l'ancienne école de-

vaient flétrir comme « antilittéraire et mercantile ». Le journal tel qu'on le conçoit, aujourd'hui; le journalisme, comme il apparaît à la fin du siècle, datent de 1836, c'est-à-dire de la fondation de *La Presse* et du *Siècle*, d'Émile de Girardin et de Dutacq, deux véritables « affaires » qui, en quelques mois, devaient rapporter un chiffre considérable d'annonces et un nombre non moins grand d'abonnés. Soutenu par ceux dont il exprimait les convictions politiques, le journal d'autrefois était un drapeau; le nouveau journal sera une « entreprise » basée, comme l'expliquait Alfred Nettement, dans ses *Études critiques sur le roman-feuilleton* (1847), sur ce double mécanisme : « adopter une politique assez vague pour n'éloigner personne, et rendre par tous les moyens et à tout prix, le feuilleton littéraire assez attrayant pour attirer tout le monde. »

Le feuilleton littéraire, c'est-à-dire ce roman-feuilleton, à l'usage non seulement des classes populaires et des « concierges », comme on l'a écrit quelquefois dans un esprit de satire, mais encore de toutes les nouvelles couches, d'abord de courts récits, contes ou impressions de voyage, quelquefois même simples variétés, bientôt après, les longs romans coupés par tranches, avec le classique : « la suite au prochain numéro », avec les lignes de dialogue, d'interjection, de points suspensifs. Tandis que *Le Siècle* charmait ses lecteurs en leur donnant les œuvres d'Alexandre Dumas, *Les Trois Mousquetaires*, *Monte-Christo*, *Vingt ans après*, *Le Vicomte de Bragelonne*, *La Presse* publiait Eugène Sue et Balzac, *Le Juif-Errant*, *Les Mystères de Paris*. Et, d'un bout de la France à l'autre, tout un public attendait ainsi, quotidiennement, avec une émotion non déguisée, la suite des exploits du « Chourineur », et des vicissitudes de la « Goualeuse », s'attachant passionnément aux héros de ces fictions imaginaires, idolâtrant, plaignant, haïssant, suivant les particularités de leur caractère, Ursule, madame de Wilfort, Mathilde, la princesse d'Ansfeld, Fleur-de-Marie, mademoiselle de Cardoville et même la fameuse reine Bacchanal. « Une fois un roman commencé, » dit fort justement M. Nettement, dans le volume que je viens de citer, « on veut savoir comment il finira; une fois qu'on a fait connais-

sance avec ses héroïnes, on leur dit chaque jour : « à demain! »

Et comme si ce n'était pas assez du roman-feuilleton pour captiver le public, d'autres journaux imaginèrent les *primes*, primes en livres, en marchandises de toutes sortes. Avec les idées d'association, de coopération que développa 1848, on vit naître ainsi les choses les plus étranges : la *Réforme Sociale* offrait à ses souscripteurs des denrées alimentaires; le *Bien Être* assurait à ses abonnés une pension de retraite après trente ans d'abonnement, un enterrement de seconde classe en cas de décès, et une indemnité de cent francs à la veuve ou aux héritiers; le *Passe-Temps*, gazette des bains, pour se conformer à son titre, donnait un pain de savon camphré. D'autres prétendaient faire participer leurs abonnés à des opérations financières, leur proposaient des terrains en Californie (après 1870, ce sera en Algérie), organisaient des tombolas d'objets d'art, ou encore, prenaient en participation des billets de loterie : tel fut le cas lors de la fameuse loterie du lingot d'or.



Fig. 397. — De l'utilité des grands journaux. — Caricature de Quillenbois à propos de l'agrandissement du format de *La Presse* (*Illustration*, 7 juin 1845).

D'autres fois, des journaux se distribueront gratuitement : dès 1846 l'*Omnibus*, journal de la littérature, des théâtres et des arts, avec gravures de Gavarni, Daumier, Traviès, était livré sur la production des cachets que tous les conducteurs d'omnibus devaient remettre aux voyageurs.

Non contente d'abaisser ses prix et d'offrir des primes, la presse se mit encore à publier des suppléments, à augmenter le nombre de ses pages, à agrandir les proportions du papier quotidien : lors-

que l'*Époque* arbora le format actuel il parut tellement immense que vaudevillistes et caricaturistes s'en amusèrent à l'envi, vantant les « merveilles de l'époque » qui trouvait ainsi le journal drap de lit, le journal dont la lecture ne pouvait plus s'effectuer qu'au moyen d'une échelle.

Après la presse à public fixe, la presse à public variable; après les abonnés, après les « souscripteurs », comme on disait autrefois, les acheteurs au numéro. Jadis, le journal venait à domicile, sous la bande classique; désormais, on ira le chercher dans la rue, au « kiosque », chez la « papetière ». Jadis, il était une habitude; désormais, il allait devenir un besoin. C'est sous le second Empire que se développa cette nouvelle couche de lecteurs à l'usage de laquelle un financier entreprenant fondait, en 1863, le *Petit Journal*, premier spécimen du journal à un sou, qui restera le type de toutes les entreprisess imilaires, tandis qu'Émile de Girardin lançait, en 1866, le premier grand journal à deux sous, *La Liberté*. Dix ans après, le grand journal allait encore diminuer son prix de vente; on allait voir apparaître les feuilles à cinq centimes, d'abord purement politiques, peu à peu à tendances littéraires.

Ainsi donc, autrefois, une presse restreinte, d'un prix élevé, ignorant la réclame, s'adressant à un public choisi, le journal aristocratique; aujourd'hui, une presse développée à l'infini, d'un prix toujours plus réduit, s'adressant à la masse, le journal démocratique, le journal intermédiaire ne donnant pas seulement des nouvelles, mais servant aussi de bureau de placement; petites affiches de l'intimité ou de la famille dont le *Figaro*, avec son esprit toujours inventif, aura le premier l'idée. Autrefois, une presse centralisée, presque tout entière dans la capitale, la province n'ayant que des organes purement locaux; aujourd'hui, une presse inondant toutes les villes, même les plus petites, d'organes relativement importants. Autrefois, le journal politique et quelques feuilles spéciales; une revue, la *Revue des Deux Mondes*, un journal illustré, *Le Charivari;* aujourd'hui, des journaux pour tous les corps de métiers, pour toutes les spécialités, pour toutes les récréations, pour toutes les

occupations, pour tous les âges et pour toutes les classes, pour les choses les plus sérieuses et pour les choses les plus futiles, des journaux suivant l'actualité par la plume et par le crayon, faisant entrer l'image dans les besoins quotidiens. Huissiers ou notaires, diplomates ou musiciens; facteurs ou maîtres d'écoles; tailleurs ou boulangers; hôteliers ou photographes; médecins ou brasseurs; autant



E. Lavisse. L. Renault. E. Le Berquier R. Jallifier — A. Bardoux. H. G. Monferrier. A. Hallays R. Kœchlin A. Michel P. L. Beaulieu.
J. Bapst. G. Hement. — A. Raffalovich G. de Molinari Et. Lamy
E. Frank. G. Patinot Bourdeau. E. Bertin. — Jules Dietz. Jules Lemaître. — Harry-Alis H. Chantavoine
H. de Parville. — Ch. Malo E. Reyer. — E. Renan. — Francis Charmes H. Houssaye
A. Heurteau. Lecorbeiller — John Lemoinne — J.-J. Weiss. Jules Simon Leon Say. P. Bourget.
Georges Michel — E. Melchior de Vogüé H. Taine

Fig. 398. — L'intérieur d'un Journal : La Rédaction du *Journal des Débats*.
Tableau de Jean Beraud au Salon de 1889
(Photographie Braun, Clément et Cie.)

d'industries, autant d'organes spéciaux. Jadis, le journal était un, aujourd'hui, il est multiple; jadis, il avait une forme, aujourd'hui, il revêt toutes les formes; à la fois sérieux et léger, se complaisant dans l'intimité de la famille ou poussant aux revendications sociales; répondant ainsi à toutes les tendances, représentant les faces multiples du monde moderne.

Ici, la discussion, les polémiques professorales, les études savam-

ment documentées, un amas de matières se suivant compactes et serrées, sans titres, avec le moins d'espace possible entre les articles; un genre qui se fait rare, dont le *Journal des Débats* est resté le type le plus parfait, traversant ainsi le siècle sans presque se modifier. Là, ce qu'on a appelé la « presse boulevardière », c'est-à-dire les grands journaux, avant tout parisiens et mondains, ali-



Fig. 399. — M. Francis Magnard, rédacteur en chef du *Figaro*. — Portrait peint par Besnard (Salon de 1884). — D'après le tableau original appartenant à M. Francis Magnard.

mentés par le « reportage », vivant des échos des salons et des villes d'eaux, donnant les menus et les invités de tous les grands dîners, les toilettes des bals et des réceptions, accordant une place considérable au sport, au théâtre, aux concerts : journaux, aujourd'hui nombreux, dont le *Figaro,* ressuscité en 1854 par de Villemessant, se trouvera être la personnification la plus parfaite, journaux ayant même fini par déteindre sur les organes démocratiques.

Le journal ne s'est pas seulement développé grâce au perfectionnement du matériel : le *reportage* sous sa première forme, est né,



Fig. 400. — Aspect du grand hall du *Figaro*, un mardi après-midi, jour des offres et demandes pour les petites annonces. — Dessin original de Félix Régamey.

en quelque sorte, à la suite de l'apparition de la télégraphie électrique, suscitant le désir de la prompte information dans tous les domaines; l'*interview* fin de siècle se trouve être la conséquence indirecte du téléphone. Ici, les organes à dépêches, à renseignements multiples; rien que des nouvelles et des faits; là, les organes transformés en véritables feuilles d' « interviewage »; séries de conversations avec les spécialistes, avec les savants sur les questions du jour. Déjà l'on sent poindre à l'horizon le journal parlé. Jadis, le journaliste faisait des articles qui reflétaient ses impressions personnelles; aujourd'hui, il se contente de servir de secrétaire aux personnages qu'il va visiter. Jadis, le journal restait fermé à ceux qui n'étaient point « de la rédaction »; aujourd'hui, il s'ouvre à tous.

En 1800, c'est le « nouvelliste », le type des anciennes gazettes, déjà faisant la pluie et le beau temps, déjà ayant sa cour de gens avides de « nouvelles »; le nouvelliste qui a l'oreille des chancelleries, qui tient à la fois du pédagogue et du diplomate, le nouvelliste qui est bien français d'origine et de tendances, qui visite les gens, qui « sollicite, » qui attend un entretien.

En 1880, le *reporter* d'origine anglaise, qui va aux renseignements, qui classe et qui compile, qui a des notes sur tout, dont le domaine s'étend des nouvelles des chambres ou des anti-chambres jusqu'aux simples faits divers. En 1892, *l'interviewer,* d'origine américaine, personnage remuant, encombrant, jouant à l'importance, allant chez les gens en vue, grands ou petits, s'occupant de tous ceux que l'actualité place en vedette, tenant le public au courant de ce qu'ils font et de ce qu'ils auraient pu faire, questionnant avec la même indifférence le savant qui vient de s'immortaliser par une découverte importante ou l'assassin qui vient de donner la chair de poule à toute une ville par un crime plein d'horreur.

Et c'est ainsi que, peu à peu, le journalisme qui, au commencement du siècle, en était encore à la vieille gazette, une sorte d'almanach quotidien, est arrivé à devenir une chronique du monde entier. Ce que le paysan ne pouvait apprendre, autrefois, qu'annuellement, par son « messager boîteux », il l'apprend aujourd'hui, quo-

tidiennement, par les journaux de province qui, multipliés, depuis 1870, dans des proportions prodigieuses, font pénétrer jusqu'au fond des hameaux les plus éloignés, les échos et les rumeurs de la grande ville. Que l'on considère le journal comme un besoin factice, ou que l'on voie en lui un des plus puissants véhicules du progrès, un fait est certain c'est que ces millions de feuilles volantes répandant dans toutes les classes de la société une infinité d'idées, d'impressions, de



Fig. 401. — Le Nouvelliste. — D'après une gravure au burin de Ramberg (1802). (Collection de l'auteur.)

* Le « Nouvelliste » est en train de rédiger pour sa gazette quelque compte rendu qui va, peut-être, mettre le feu aux poudres. De tous côtés, on accourt pour le voir ; lunettes et cornets acoustiques sont braqués sur lui.

renseignements, se trouvent être la grande force moderne, désormais indomptable, et que plus rien ne saurait arrêter, incarnant à certains moments l'opinion publique, trompant la curiosité des lecteurs, à l'aide de faits divers-réclames habilement rédigés, communiquant à l'univers entier la chute des ministres ou le coryza des cantatrices, la découverte d'un nouveau vaccin ou les cures toujours merveilleuses de toutes les « révalescières » dues au génie inventif des pharmaciens, depuis la fameuse *Pâte de Regnault*, « la seule brevetée du Roi », qui fit la fortune du D Véron, jusqu'aux célèbres pastilles au goudron qu'il « faut avoir dans la bouche si l'on veut éviter les bronchites »

II.

Aux côtés des journaux tout à l'information, tout au bon marché, se poussant, se pressant, encombrant les rues, montant à l'assaut du pouvoir, voici les boutiques, voici la réclame, incarnations du commerce et de l'industrie modernes.

La boutique, c'est, au commencement du siècle, un réduit obscur, souvent un amalgame des produits les plus divers, la « boutique brisée », pour employer un vieux mot français; à la devanture protégée par des volets accrochés en haut, assujettis par en bas au moyens de *clavettes*, volets classiques que le passant inattentif recevait souvent sur l'épaule, à l'heure de la fermeture, et qui dureront jusqu'à ce que les garnitures métalliques mues par un mécanisme ingénieux soient venues cuirasser les magasins contre toute attaque extérieure. Rare et peu luxueuse, la boutique tient une place encore restreinte : on y entre uniquement pour acheter; seul le Palais-Royal, à Paris, donnera l'idée, l'impression très particulière de ce plaisir moderne qui consiste à « regarder les boutiques, à admirer les devantures, à contempler les montres ».

Sous le premier Empire, sous la Restauration, les boutiques cherchent à prendre un style particulier; elles se garnissent d'ornements extérieurs et, le plus souvent, de décorations parlantes, des têtes d'Hermès et des serpents pour les pharmacies, des cornes d'abondance pour les épiceries, des pilons pour les droguistes, des Mercures ailés pour les entreprises de roulage. Elles se font élégantes, elles prêtent à la flânerie, elles commencent à personnifier le pouvoir nouveau parvenu au premier rang; la bourgeoisie. Longue chaîne, tantôt étroitement serrée, tantôt plus lâche, qui couvre Paris et les grandes villes de dépôts de miroiterie, d'orfèvrerie, de meubles, de porcelaines, de cristaux, de bronzes, de lustres et d'appareils d'éclairage, de parfumerie, de chaussures, de velours, de lingerie et de nouveautés. Devantures aux incrustations en cuivre doré, aux larges glaces sans tain, étalages aux objets multiples formant comme autant de fresques éclatantes qui se précipitent en cascades de fleurs, qui se dé-

roulent en arabesques brillantes, montres d'étoffes ou de draperies sur lesquelles des mains habiles ont versé l'or et l'argent à profusion, sur lesquelles étincellent des rosaces, sur lesquelles des triangles, des cubes, des courbes viennent former de capricieux méandres.



Fig. 402. — Façade d'une boutique de nouveautés située à Paris, rue Helvetius, 55 (aujourd'hui rue Ste-Anne). D'après une gravure de la *Collection des Maisons de Commerce et intérieurs les mieux décorés* (1817).

* Il existe encore, dans Paris un certain nombre de boutiques de cette époque, notamment, rue Richelieu et rue de Grammont.

Boutiques luxueuses, salons doublés et festonnés d'or, véritables châsses; splendeurs industrielles qui commencent la grande foire des cités modernes; bazar perpétuel qui fait étinceler aux yeux du promeneur les merveilles de l'industrie française, les raretés de l'industrie étrangère; paradis du commerce.

En 1820, les boutiques d'autrefois étaient déjà remplacées par les

magasins d'aujourd'hui, ces magasins qui, avec l'art du fer, arriveront à avoir des « marquises » comme les hôtels privés; seuls quelques bons détaillants de province, quelques obscurs marchands du Marais s'obstinaient à conserver les habitudes routinières de l'ancien temps.

« Voulez-vous réussir? » écrivait, en 1823, le rédacteur du *Miroir des Modes Parisiennes*, « louez une maison tout entière; garnissez-moi votre maison, du bas en haut, de ballots qui peuvent à la rigueur ne contenir que de la paille; couvrez les murs de compartiments et de tablettes; prenez un grand nombre de commis et de demoiselles de comptoir; tâchez que les uns soient élégants et les autres gracieuses et jolies; faites peindre une très grande enseigne; munissez-vous d'une petite caisse; ornez l'extérieur de votre établissement d'un brillant étalage; n'oubliez pas de faire semer de la paille depuis la porte d'entrée jusqu'aux étages supérieurs; ayez, si vous voulez, quelques petits ballots de marchandises à moitié ouverts, surtout faites courir des *avis essentiels*, des *prix-fixe*, des *déballages extraordinaires*, des *ventes au-dessous du cours*, etc.; votre succès est assuré. Comment les marchands qui ont pris ce parti ne réussiraient-ils pas? Comment le public ne se porterait-il pas en foule dans ces brillants magasins où l'on étale aux yeux enchantés les produits de toutes nos fabriques, où la femme la plus modeste doit inévitablement succomber à la tentation, où l'on a l'air de tout donner pour rien .» L'enseigne, presque toujours empruntée aux pièces de théâtre, avait, alors, une importance considérable; mais quelques magasins ne voulant pas subir l'inconstance de la mode, mettaient à contribution, certains de durer ainsi plus longtemps, la Bible, la mythologie, l'histoire. En 1825, qui le croirait! on s'amusait encore à placer des jeux de mots sur les enseignes. Voici, du moins, ce que nous apprend un almanach de l'époque :

« On voit le portrait de *Pierre le Grand* chez un marchand de tableaux qui a l'honneur de porter le nom de ce fameux czar; un libraire, qui s'appelle *Charron*, s'est voué à la sagesse; un tapissier, qui se nomme *Bêlant*, est à l'adresse du *Mouton;* un autre,

M. Carron, prend le gouvernail de ce fameux nautonnier pour conduire la barque de ses affaires.

« Un marchand de la rue St-Antoine, calculant avec raison sur l'intérêt qu'inspire aux chalands une nombreuse famille, a mis sur sa porte, *aux six Frères qui ont chacun une sœur.* On croit, au premier aperçu que cela doit faire douze individus : point du tout; il n'y a que six garçons et une fille; ce qui n'empêche pas que les six frères n'aient chacun une sœur.



Fig. 403. — Grande boutique moderne, à Paris : Epicerie et comestibles.
(D'après une composition originale de Fernand Fau.)

« Mais j'oubliais la *Manie de briller.* Un marchand n'a cependant pas craint de prendre cette enseigne. Convenons que si nous vivions dans un siècle où la franchise dût être profitable à celui qui en est doué, cet honnête commerçant devrait arriver un des premiers à la fortune. »

La manie de briller, le besoin d'attirer le public par des réclames pompeuses, par des enseignes extraordinaires, Arndt et Kotzebue l'avaient déjà signalé dans leurs souvenirs de voyage, dans leurs études sur le Paris du Consulat et du premier Empire. Arndt avait été frappé par de misérables cabarets affichant à leur devanture *Hôtel de l'Univers,* ou *Grande maison de Péquin* (Pékin) : il s'était même laissé séduire, rue du Mail, par un cordonnier qui avait

placé sur sa boutique l'enseigne suivante : *Au Temple du goût, Raison, cordonnier, fait toutes espèces de souliers et de bottines, envoie à Paris et dans les départements.* Inutile de dire que sa curiosité fut mal récompensée et qu'il fit ainsi, à ses dépens, l'apprentissage de la spécialité et des excentricités de la réclame.

La réclame, si elle n'avait pas encore les affiches illustrées couvrant les murs des cités modernes d'une véritable mosaïque de couleurs, transformant les rues en une sorte de salon permanent, elle avait déjà, sous le premier Empire, les prospectus qui se distribuaient et les inventions les plus extraordinaires, les plus bizarres, pour attirer les chalands. Qu'il me suffise de reproduire ce prospectus de 1828 lancé par un coiffeur, qui, paraît-il, fit ainsi rapidement fortune : « Rue St-Martin, n° 149, en face celle Grenier St-Lazare, concert d'harmonie ou salon musical, pour la taille des cheveux à un franc, d'après les tableaux physionomiques. » Et Jouy nous apprend, en effet, qu'on y coupait des Titus aux accents mélodieux de la *Pie Voleuse* de Rossini, qu'on y plaçait des frisures pendant l'ouverture du *Barbier de Séville*, et qu'on y marchandait des postiches aux accords de *Robin des Bois*. Manie de la réclame qui se répandra partout, qui jettera sur toutes choses un vernis commercial, qui influera même sur les lettres et sur les arts, qui, par la suite, ira jusqu'à susciter à des peintres l'idée d'exhiber leurs tableaux avec accompagnement de musique.

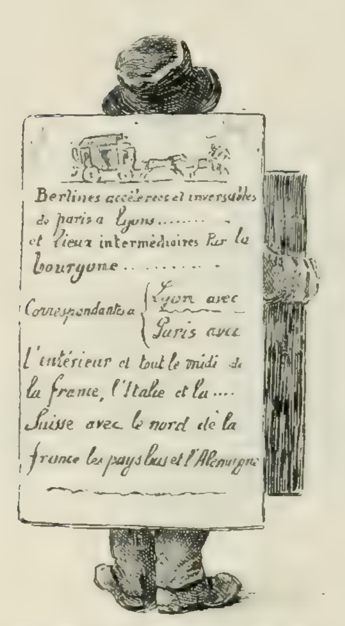


Fig. 404. — L'homme-affiche de la place Notre-Dame des Victoires, à Paris 1821). — D'après une estampe de Marlet.

L'Empire avait eu les prospectus, la Restauration vit des hommes-affiche se promener dans les rues, portant en pleine poitrine et sur le dos, des annonces commerciales, véritable carapace industrielle dont la mode vint de Londres, naturellement. D'abord ce fut

une compagnie de diligences dont « le représentant » — c'est ainsi qu'il est appelé sur un papier de l'époque — se tenait en permanence place des Victoires, attirant force public, puis des industries diverses.



Fig. 405. — La voiture pot-au-feu. — Voiture destinée à transporter les produits dits « Pastilles-Roziere » c'est-à-dire des boules d'oignons, fabriquées par M. Ch. Roziere, chimiste, et qui circula dans les rues de Paris, de 1862 à 1870. — D'après la gravure originale (Collection de l'auteur).

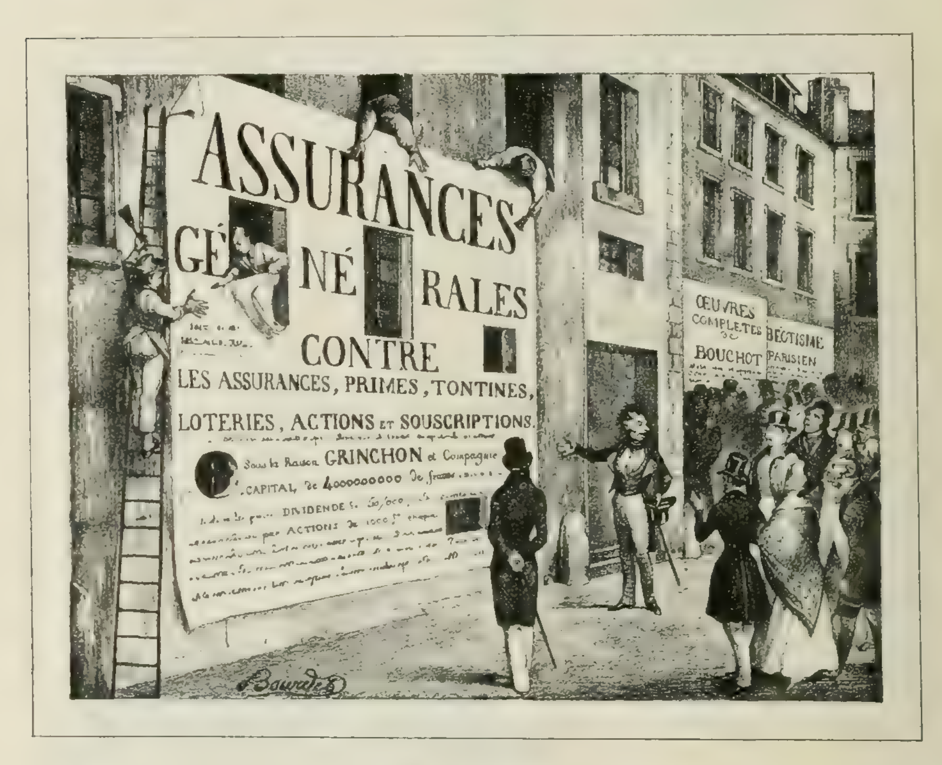
« On voit aujourd'hui dans les rues de la capitale, » nous apprend *Le Provincial à Paris*, « un jeune homme coiffé d'un énorme chapeau-claque de toile cirée sur lequel on lit l'adresse d'un chapelier qui vend des chapeaux superfins au prix modeste de treize francs cinquante centimes. » Les chapeaux à 8-12 et à 4-8, ne sont point une invention des modernes commerçants. Et ce n'est pas tout : cette même année 1824, quelques tailleurs faisaient circuler dans les promenades à la mode « des *élégants-modèles* », des hommes « porte-manteaux » revêtus par eux de costumes aux formes et aux couleurs nouvelles. » Premiers essais de réclame portative par l'homme, qui ne prirent point, immédiatement, le développement qu'ils auront par la suite, qui disparurent même, au bout d'un temps relativement restreint, mais qui prouvent que, dès 1825, le siècle était entré dans la période industrielle, sa véritable caractéristique.



Fig. 406. — Type de voiture-annonce. — D'après une affiche en couleurs de A. Gallice (L'original mesure 1m25 de haut sur 1m,80 de large.

Même chose pour les voitures-annonces dont Mme de Girardin

nous a signalé la présence au défilé de Longchamps, sous le gouvernement de Juillet, voitures qui affecteront toutes les formes possibles, qui, avec le célèbre dentiste Fattet, un des maîtres de la réclame, figureront une mâchoire, qui, plus tard, deviendront des pot-



L'affichomanie.
Cette affaire ne peut manquer d'être bonne voyez mon affiche 25 pieds carrés on réserve de 10 jours pour les masses, c'est une opération colossale — Le public s'étonne, se passionne et devient actionn.re

Fig. 407. — Caricature de Bourdet pour la serie *Béotisme Parisien*.

au-feu, des chapeaux, des pots à moutarde, des bouteilles d'encre, des boîtes à cirage, des biberons, armes parlantes et roulantes destinées à remplacer les tableaux-enseigne disparus peu à peu à partir de 1848.

Même chose aussi pour les affiches qui, aux environs de 1840, couvraient littéralement les murs de grandes pancartes aux promesses tout à fait suggestives, qui n'étaient point encore les com-

positions artistiques, mises à la mode dès 1875 par un artiste au faire délicat, Jules Chéret, qui se contentaient, la plupart du temps, de simples vignettes explicatives. Mais l'affiche est déjà entrée dans le sang; déjà, les chroniqueurs de 1825 nous représentent les gens qui « regardent les papiers collés aux murs, grands ou petits, imprimés ou manuscrits »; déjà l'affichomanie s'implante, règne et



Fig. 408. — Un mur à affiches dans Paris (1892). — D'après une photographie instantanée.

* A remarquer, dans le coin droit, les canards et autres barbouillages plus ou moins informes tracés à la craie par les enfants.

gouverne. S'il n'y a pas encore de gens pour collectionner ces documents sur les mœurs et sur les plaisirs publics, il ne manque point de « musards » pour les contempler, les épeler, les interpréter.

Même chose, enfin, pour les prospectus, pour cet art spécial ayant inventé une langue, un style et même une typographie d'aspect bien particulier, aux « ENFIN! nous avons fait faillite », aux « APPORTEZ-MOI trois pièces de CENT SOUS, et je vous DONNERAI un vêtement complet », aux « LA CAPITALE n'est plus », aux « IL FAUT EN FINIR », aux « NE PARTEZ PAS, sans avoir

visité les magasins du Grand Condé », aux « PAS DE PROMESSES MENSONGÈRES et illusoires! », aux « VOUS ÊTES LIBRE de vous faire habiller où bon vous semble, pourtant vous me permettrez bien de vous indiquer un magasin », aux « NE ME JETEZ PAS!!! Je vais vous être utile », aux « RIEN N'EST NOUVEAU SOUS LE SOLEIL, si ce n'est un marchand qui dise la vérité », aux « POUR RIEN, pour rien, une vrai montre qui marche! », aux « ON TUE!.. On tue! Rassurez-vous, Mesdames et Messieurs, ON TUE LA CONFECTION », aux « FRANÇAIS! Je vous ai dit que je tiendrai toutes mes PROMESSES », enfin, triomphe du genre, aux « La maison du... donne POUR RIEN UN HABILLEMENT à la personne qui prouvera qu'un seul de ses articles se vend meilleur marché ailleurs. » — Chefs-d'œuvre de puffisme, trompe-l'œil habilement ménagés qui, vus à certaine distance, pourraient être pris pour des imprimés d'ordre différent, — et, du reste, quelle que soit leur origine, leurs formes, leurs couleurs, qu'ils proviennent de déballages, de marchands d'habits, de chemisiers, de bijoutiers ou de restaurateurs, prospectus distribués à profusion dans toutes les grandes cités, transformant ici les ministres ou les célébrités du jour en mannequins pour les paletots de la maison X, là se servant d'un tableau connu comme réclame à l'usage d'un marchand de savons. Prospectus avec chansons, avec histoires en images, avec rébus, avec acrostiches, avec imitations de titres, de mandats ou de billets de banque, sous forme de lettre de décès.

En vain, fatigués par une réclame éhontée et ne trompant plus personne, les gens du siècle voudront-ils fuir le prospectus; il s'attachera après eux; subrepticement, il prendra le chemin de leur poche, et lorsqu'il ne pourra plus les atteindre dans la rue, alors, dernière invention, il viendra lui-même à domicile, se glissant à travers les portes, sous forme de dépêche ou de lettre personnelle. L'esprit inventif du commerçant trouvera toujours un moyen pour pénétrer dans la place.

Comme la presse, la réclame est partout : le XIX[e] siècle en est

saturé jusque dans l'air qu'il respire. Tickets, billets, cartes, vignettes, — chromolithographies si à la mode depuis 1870, — autant de prospectus, autant d'adresses de magasins. Celui-ci donne une image, celui-là un éventail; tel autre distribue une boite d'échantillon, un bouquet, un calendrier, un cartonnier, que sais-je? réclame, toujours réclame; il y a l'assiette-réclame, il y a le bracelet-réclame : un instant, sous Louis-Philippe, les dalles des trottoirs se virent transformées en réclame à l'usage des boutiquiers. On aurait eu ainsi des chaussées bariolées. De quelque façon que vous la preniez, la réclame est l'œuvre, le produit de l'esprit industriel du siècle qui se développe avec la boutique, se continue avec le magasin et triomphe avec le grand bazar.

PLUS DE FRAIS DE LUXE
MANUFACTURE
de
VÊTEMENTS POUR LE TRAVAIL

Cette nouvelle maison, contrairement à ce qui se fait tous les jours
SUPPRIME TOUS LES FRAIS DE LUXE
Cause principale du prix élevé de toutes espèces de marchandises.

Plus de gaz
Plus de clinquant
Plus de jets de lumière
Plus d'employés étalagistes
Plus de voitures roulant à vide
Plus de poudre aux yeux des acheteurs

50 p. % de frais généraux supprimés

EN UN MOT
50 A 55 P. %. MEILLEUR MARCHÉ
QUE TOUS NOS CONCURRENTS.

Fig. 409. — Reproduction d'un prospectus distribué par un magasin de confections comme type de réclame industrielle (1890).

Pour arriver à ces transformations de la maison commerciale, commençant simple dépôt et finissant palais, d'abord divisée à l'infini, aux mains des petits détaillants, puis centralisée en un véritable temple, olla-podrida de marchandises, ressemblant à un ministère par l'importance de ses servi-



Fig. 410. — Prospectus distribué par les magasins de vêtements « Aux Quatre Parties du Monde », sous forme de rebus.

* Les bons Diables, ne voulant pas se rendre au *Château-d'Eau*, sont invités par la *Belle Jardinière* de suivre les conseils du célèbre [illegible] d'éviter en voyant les [illegible] d'échouer au *Pont-Neuf* et de se rendre de suite se faire habiller aux *Quatre Parties du Monde*.

ces, il a fallu trois générations. Dès l'origine, le magasin de nouveautés qui date du siècle, qui a vu, de 1804 à 1825, se fonder *La Fille d'honneur, Le Petit Chaperon Rouge, Le Page Inconstant, La Lampe Merveilleuse, Les Magots, Le Masque de Fer, Le Pauvre Diable, Le Coin de Rue,* puis *Le Petit Saint-Thomas*, a tenu à faire

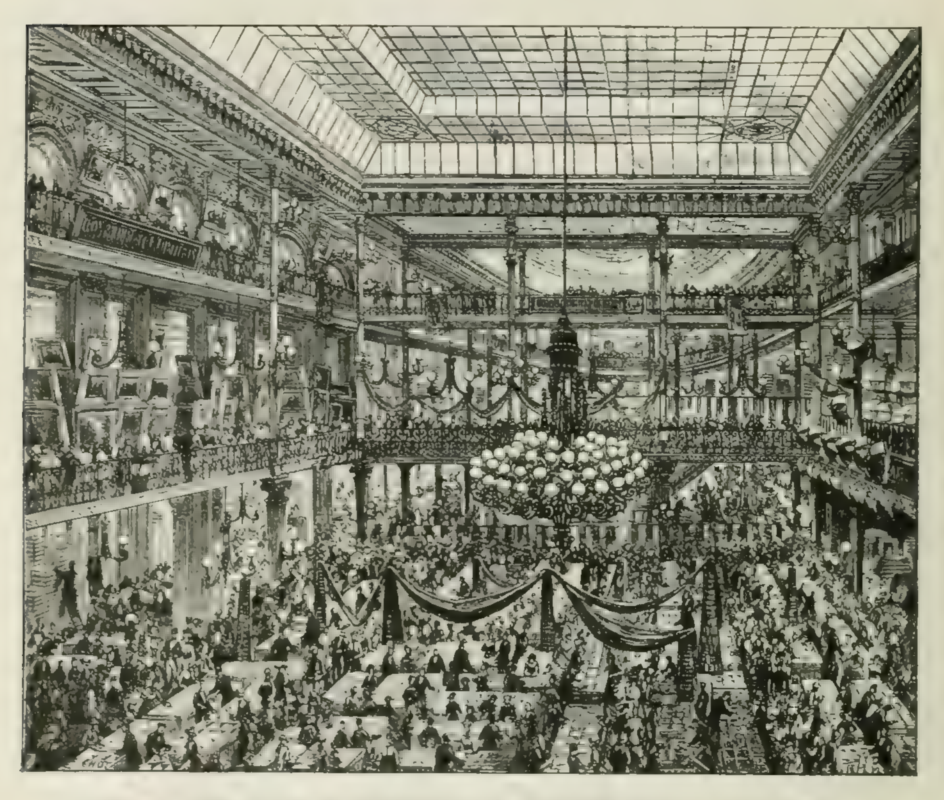


Fig. 411. — Intérieur des Grands Magasins du Bon Marché (à gauche, au premier étage, est la galerie de tableaux, avec cabinet de lecture).

grand, à tout englober, et ces premiers magasins étonnèrent bien autrement les gens de la Restauration que les modernes ne furent surpris par les « grands bazars », mais, là aussi, il a fallu l'âge nouveau, le développement des principes d'égalité et d'association, le concours de toutes les grandes inventions, chemins de fer, télégraphes, ascenseurs, téléphone, lumière électrique, pour arriver à ces formidables agglomérations de marchandises et d'employés des deux

sexes, à ces véritables Léviathans du commerce qu'on appelle *Le Bon Marché*, *Le Louvre*, *Le Printemps*. Façon grandiose, et scientifiquement réglée de comprendre le négoce; application aux affaires du principe de l'association et de la coopération. Écrasement de l'individu, du détaillant isolé, par la force du nombre; triomphe des idées démocratiques.

III.

Aux côtés des grands magasins, immenses expositions permanentes de tous les produits de l'activité humaine et de toutes les industries du globe, les Expositions nationales ou internationales, s'ouvrant à certaines époques. Ici, les marchés privés, là, les échantillons officiels des marchandises; ici, la fabrication et la mise en vente de tous les objets nouveaux; là, l'exposition, dans un but d'étude, de comparaison, d'enseignement, des objets les plus parfaits.

Comme les grands magasins, les Expositions sont l'œuvre du siècle; comme eux aussi, elles ont progressé lentement.

D'abord, avec les Expositions purement françaises, ce sont de simples baraques, des « portiques, » suivant le terme employé, élevés dans la cour du Louvre — quelquefois on y adjoindra des galeries de ce palais : — ainsi défilèrent les Expositions de 1801, 1802, 1819, 1823, 1827. Plus heureuse, l'Exposition de 1803 avait eu les honneurs d'un bâtiment sur l'Esplanade des Invalides, et l'Exposition de 1834 se vit en possession de quatre pavillons construits, place de la Concorde, spécialement pour elle. Ces Expositions, qui fournirent les premiers éléments, les premiers documents statistiques sur l'industrie nationale, eurent au point de vue des progrès accomplis, au point de vue du développement pris par le commerce, une importance considérable. Elles ne furent point brillantes, elles ne cherchèrent point les apparences extérieures, elles n'accumulèrent point attractions sur attractions; elles se contentèrent d'être utiles.

Les premières eurent surtout en vue, — c'était, au moins, le but de Napoléon Ier, — de combattre la concurrence anglaise, de déve-

lopper les manufactures et les ateliers, d'attirer l'attention du public, alors désintéressé de toutes ces choses, sur les productions industrielles et sur les patientes recherches des fabricants, peu récompensés dans leurs travaux.

Les premières donnèrent le signal d'un véritable réveil. C'est là qu'on vit apparaître les crayons de mine de plomb, de Conté, les lampes astrales de Bordier-Marcet, les lampes à mouvement d'horlogerie de Carcel, la corne en colle de poisson de Rochon, le vinaigre de bois de Mollerat, les scies sans fin d'Albert et nombre d'autres productions qui devaient émerveiller les contemporains.

Sous la Restauration, l'intérêt porté par toutes les classes à ces pacifiques assises n'avait fait que s'accroître. En 1819, l'Exposition était devenue, nous apprend Dufey, un lieu de promenades; dès huit heures, chaque matin, les équipages se pressaient sur toutes les avenues du Louvre; on ne parlait que de cela, dit-il, on ne rencontrait que gens lisant le livret, on ne voyait plus, dans les journaux, qu'articles sur ce sujet et, chose caractéristique, les produits de l'industrie atti-



Fig. 412. — Les bâtiments de l'Exposition Nationale de 1834, sur la place Louis XV (place de la Concorde). — D'après une lithographie d'Alophe pour *l'Artiste*.

rèrent bien plus l'attention que les tableaux. Le même Dufey avait

émis dans le *Journal de Paris* l'idée d'une exposition comparative



Fig. 413. — Palais de l'Industrie construit pour l'Exposition Universelle de 1855. D'après une lithographie de *l'École de Dessin*.

des produits anciens et des produits nouveaux, idée excellente qui resta, malheureusement, à l'état de projet. En 1823, le perfectionnement des faïences fut tout particulièrement remarqué : aux côtés des beaux-arts ce fut le *clou*.

Tantôt ce sera le sucre, tantôt ce sera le savon, d'autres fois les papiers peints ou les papiers à lettre, ceux-ci se faisant remarquer par leurs gaufrages, par leurs dentelles, par leurs tranches dorées, par leurs vignettes, par leurs filigranes aux profils royaux (Louis XVIII ou Charles X). Et, déjà aussi, la grande industrie cherchait les tours de force, les bons marchés exceptionnels : c'est ainsi que, sous le premier Empire, l'horlogerie de Besançon, pour faire concurrence à Genève, et appuyée tout particulièrement dans cette lutte par Napoléon lui-même, fabriquait des montres à 13 francs. Ce fut une des curiosités de 1806.

Discours officiels, distributions de médailles, mentions honorables, croix, titres, les Expositions eurent, naturellement, tout ce qui devait constituer, dès l'origine, la particularité des tournois pacifiques.

Et maintenant, voici les Expositions Universelles, inaugurées en 1855 avec un bâtiment spécial. *Le Palais de l'Industrie*, ayant, au-

tour, jardins et jets d'eau. Cette fois, l'Exposition n'est plus logée chez les autres, elle a son palais; innovation à retenir, parce que c'est une étape dans l'histoire des grandes exhibitions.

D'emblée ce fut un succès; d'emblée, le public fut vivement impressionné par cette « gigantesque et cosmopolite Iliade du travail et du talent au XIXe siècle », — ce sont les termes d'un courriériste de l'époque, mettant en regard les produits de la France et de l'étranger; d'emblée, au milieu de tous ces entassements de richesse, l'article de Paris sut se faire remarquer. Mais, d'emblée aussi, tous les regards se portèrent vers la « galerie des machines », comprenant que là se personnifiait le génie de l'époque, d'une façon plus significative que dans les autres parties de l'édifice, spécialement vouées à l'art pur et aux objets d'élégance. Pour la première fois, on vit le mouvement et la vapeur se communiquer à tous indistinctement, et ceci doit être retenu à l'éloge de la France ; car, en 1851, à Londres, les exposants anglais seuls avaient eu le bienfait du feu et de l'eau! Si l'on en croit les récits contemporains, cette galerie des machines, gardée par quatre locomotives, merveilles comme construction et comme progrès, vérita-

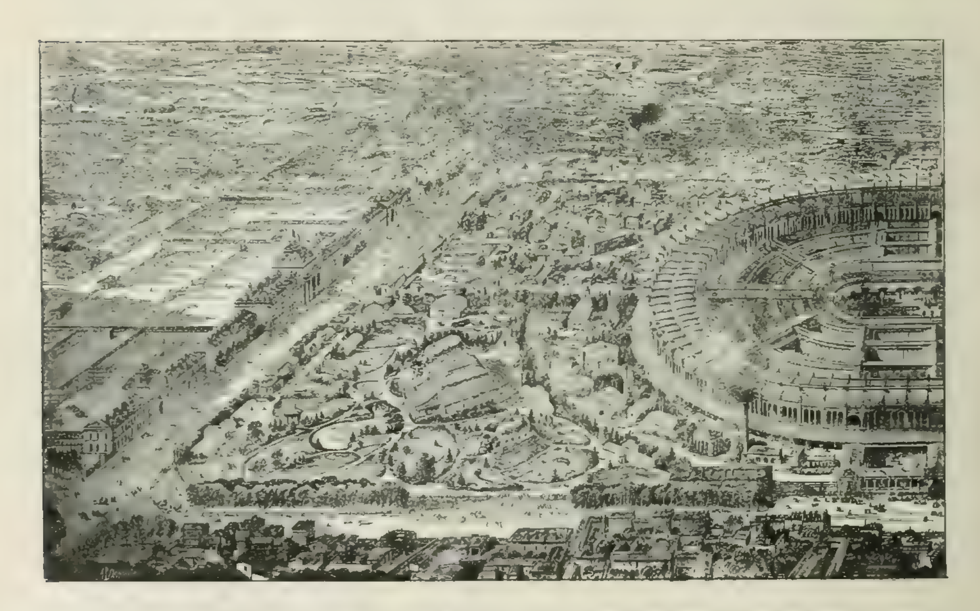


Fig. 414. — Vue générale du Champ de Mars et de ses environs, pendant l'Exposition Universelle de 1867. D'après une gravure du *Monde illustré*.

bles sphinx à stature de montagne des vieux temples égyptiens, produisirent sur le public d'alors un effet aussi considérable que la galerie des machines de 1889 sur le public contemporain.

Douze ans après — Exposition de 1867 — il ne s'agit plus d'un palais seulement, — c'est une ville, une véritable cité cosmopolite créée et ouverte, pour un temps limité, en plein Paris. Un bâtiment central, au Champ de Mars, tout en fer, en briques et en tôle, ayant extérieurement l'aspect d'un cirque immense, d'un Colisée gigantesque avec un pourtour orné de frises et de colonnades, dans lequel on pénétrait par quinze portes. Sept galeries circulaires, véritables rues, tandis que ce cirque se trouvait, comme un gâteau des rois, découpé en tranches, en quartiers quadrangulaires se rétrécissant toujours plus, à l'approche du centre. Des avenues, des parcs, des lacs, des rivières artificielles, des pavillons, des annexes, des constructions de toutes sortes contribuèrent à donner à l'Exposition le cachet particulier qui présidera désormais aux exhibitions de ce genre.

Exposition réellement aristocratique, si l'on peut s'exprimer ainsi,



Fig. 415. — Vue générale du Champ-de-Mars et de ses environs, pendant l'Exposition Universelle de 1867, (suite de la gravure précédente).

qui attira tous les souverains d'Europe, qui vit venir le vice-roi d'Égypte, le sultan, le frère du taïcoun du Japon, qui compta plus de trente millions de visiteurs, qui restera, dit M. Ernest Maindron, « la plus intéressante, la plus productive, la plus vivante, qu'il nous ait été donné de voir. » Exposition que Victor Hugo caractérisait ainsi dans sa préface pour *Paris-Guide* : « Paris s'ouvre. Les peuples accourent à cette aimantation énorme. Les continents se précipitent. Amérique, Afrique, Asie, Océanie, les voilà tous, et la Sublime Porte, et le Céleste Empire, ces métaphores qui sont des royaumes, ces gloires qui sont de la barbarie. Vous plaire, ô Athéniens! c'était l'ancien cri; vous plaire, ô Parisiens! c'est le cri actuel. Chacun arrive avec l'échantillon de son effort. Cette Chine elle-même qui se croyait le milieu, commence à en douter, et sort de chez elle. Elle va juxtaposer son imagination à la nôtre, les cas tératologiques de la statuaire à notre recherche de l'idéal. Le Japon vient avec sa porcelaine, le Népaul vient avec son cachemire, et le Caraïbe apporte son casse-tête. Pourquoi pas? Vous étalez bien vos canons monstres.

« Voici toute la vie, sous toutes les formes, et chaque nation offre la sienne. Des millions de mains qui se serrent dans la grande main de la France, c'est là l'Exposition... Ce qui vous eût fait mettre à Charenton, au siècle dernier, a, en 1867, la place d'honneur au palais de l'Exposition Universelle. Une rencontre des nations comme celle de 1867, c'est la grande Convention pacifique. »

1878. — Nouvel appel à la science, à l'activité humaine. 1867 avait été le triomphe de la France impériale; 1878 devait être le signal du relèvement de la France républicaine. Et, cette fois, ce ne fut plus seulement le Champ de Mars; on adjoignit encore à l'Exposition le Trocadéro, transformé pour la circonstance, le Trocadéro sur lequel s'éleva le Palais qui, avec ses deux tours au sommet desquelles on atteignait par le moyen d'ascenseurs, — engins alors à leur enfance — avec sa salle des fêtes, avec ses vastes galeries circulaires, avec ses expositions spéciales, se trouva être la grande curiosité, le grand succès du jour. 1867 avait eu toute une Cour de souverains. 1878, forcément plus modeste, put cependant offrir à ses visiteurs une

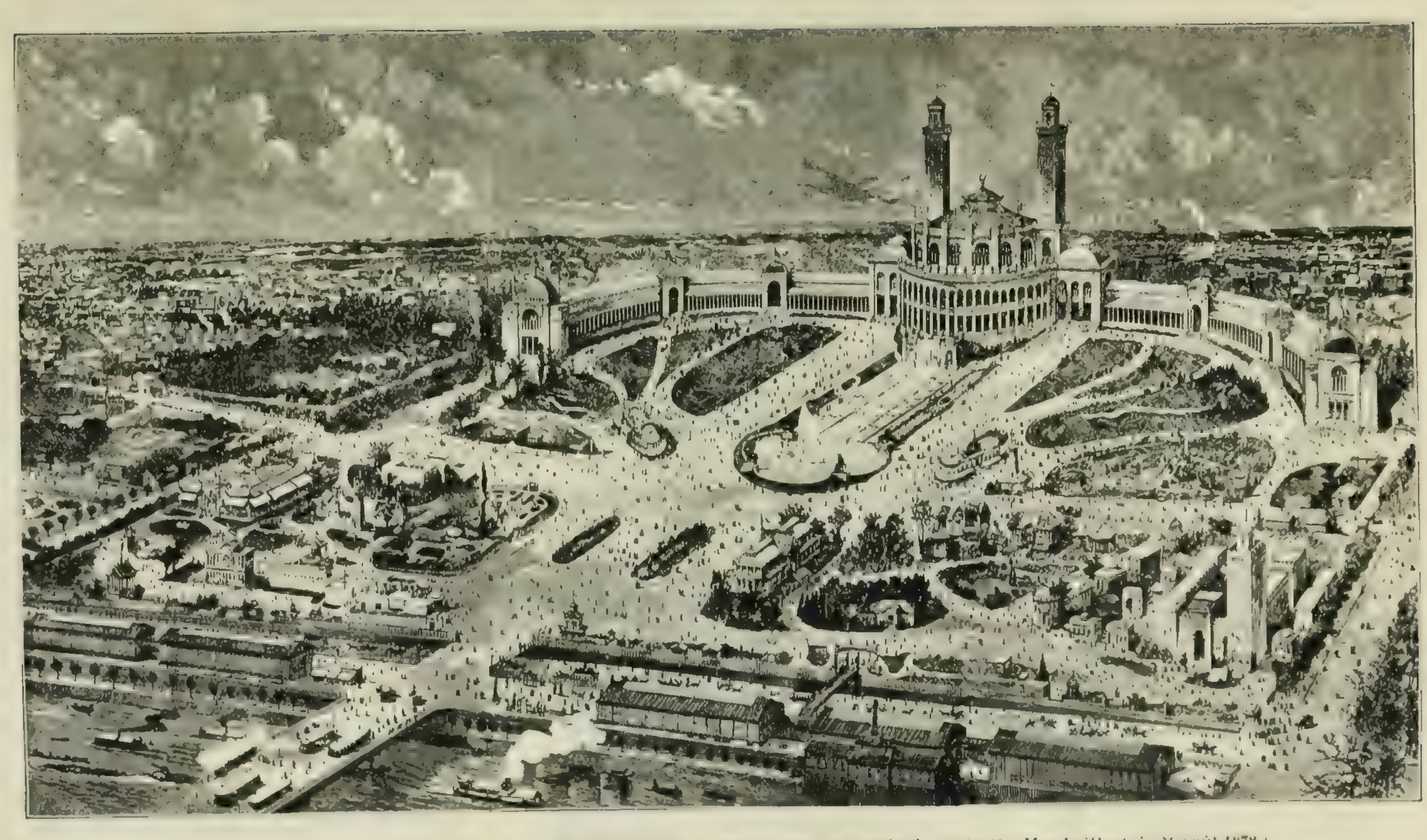


Fig. 416. — Exposition de 1878 : Le Panorama du Trocadero avec ses annexes. — Dessin de H. Scott. (*Monde illustré*, 24 août 1878.)

attraction peu commune, la visite du premier roi de Perse venu en Europe.

1878 avait vu triompher la céramique. 1889 verra le fer, docile comme l'osier, élégant comme des dentelles de pierre, se courber, se replier, se façonner, se lancer en voltes audacieuses, se rejoindre en voûtes d'une hardiesse surprenante, laissant, du reste, au point de vue historique, deux monuments impérissables; ici, le Palais des Machines, là, la tour Eiffel. Exposition véritablement type qui montre



Fig. 417. — Vue generale des Palais de l'Exposition Universelle de 1889. — D'après la photographie prise sur la tour Eiffel, par MM. Neurdein frères. (*Monde illustré*, 9 novembre 1889.)

* Côte du Palais des Beaux-Arts. Dans le fond, à droite, le Dôme Central.

bien les deux tendances désormais particulières à toutes les grandes foires internationales : ici, la science, là, le plaisir; ici, l'occasion unique fournie aux architectes, aux ingénieurs, à tous les constructeurs, d'élever des bâtiments qui ne sauraient prendre place dans nos cités habituelles; là, le moyen de grouper toutes les attractions, de faire jouir la foule de tous les spectacles, de toutes les particularités des pays exotiques. Ville cosmopolite et savante ne donnant pas seulement les types du présent, restituant encore pour ses visiteurs, les civilisations disparues, élevant à l'usage des grandes personnes de véritables joujoux de Nuremberg. Et tout cela avec des merveilles sans nombre, avec l'électricité, avec les fontaines lumi-

neuses. Ce n'est plus une Exposition, ce sont cent Expositions; ce n'est plus la restitution d'une chose unique, ce sont cent restitutions; ce n'est plus un monde, ce sont toutes les civilisations et, surtout, le triomphe de cet exotisme qui tient une si grande place dans notre société moderne.

Et c'est ainsi qu'aux côtés de la presse et de la réclame les Expositions internationales de la fin du siècle font triompher la force scientifique, la force industrielle, la force économique, montrant



Fig. 418. — Vue generale des Palais de l'Exposition Universelle de 1889. (Suite de la gravure précédente, d'apres le *Monde illustré*.)

* Cote du Palais des Arts-Liberaux.

d'une façon indiscutable les germes des changements profonds que l'avenir nous réserve, par l'expansion de tous sur tous, par le poids du nombre et par la puissance, encore incalculable, des secrets chaque jour dérobés à la nature.

En 1801, les produits qu'on expose parcimonieusement dans des vitrines; en 1889, des villes entières avec leurs monuments, leurs rues, leurs particularités qu'on fait surgir de terre. En 1806, du sucre de betterave devant lequel viennent s'extasier quelques savants; en 1889, cent millions d'êtres humains allant jouir du spectacle sans pareil offert par la première capitale du monde vue du haut d'une tour gigantesque. En 1801, des produits exposés en tour,

façon fort ingénieuse, rapportent les contemporains, de faire mousser la marchandise; en 1889, une tour en fer qui lance ses projections sur la cité aux lourds monuments de pierre.

Le XIXe siècle s'ouvre avec une petite Exposition des produits industriels, la seconde du genre; dès à présent, il annonce l'intention de convier le monde à une nouvelle et colossale exhibition pour clore dignement ce lustre.

Le XXe siècle verra, peut-être, les fêtes permanentes du commerce et de l'industrie.



Fig. 419. — Médaille décernée aux exposants récompenses en 1889. (Revers.) — D'après Louis Bottee.

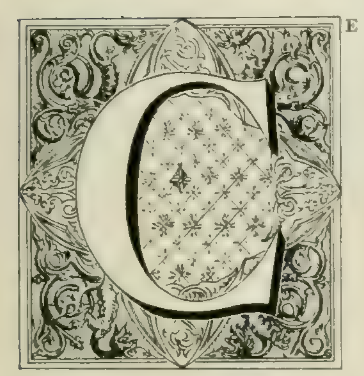


CHAPITRE SEIZIÈME

LES INVENTIONS NOUVELLES
ET LA MÉDECINE.

Le siècle des lumières. — Esprit de recherche et esprit de résistance envers les idées nouvelles. — Les commencements du gaz. — L'électricité. — La photographie. — Le téléphone et le phonographe. — La médecine nouvelle. — Le charlatanisme médical. — La chirurgie. — Les vaccins. — L'hypnotisme.

I



Ce siècle, de quelque façon qu'on le considère, est bien réellement le siècle des inventions et des découvertes, des essais et des perfectionnements, le siècle des applications de la science à l'industrie : les modifications les plus importantes viendront des éléments nouveaux introduits ainsi dans l'organisme social.

Jadis théorique et spéculative, aujourd'hui pratique et utilitaire, la science s'est vulgarisée : après avoir été chimérique, elle est devenue rationnelle. D'abord, la période des tâtonnements et, une fois les premières difficultés vaincues, la période des applications.

Dès 1810, le siècle est en mal d'invention : il enfante les éléments qui doivent le mener à la conquête d'un monde, aux richesses

incomparables, aux conséquences incalculables. Les travaux de Parmentier, de Cadet-de-Vaux, de Say, de Charles Dupin avaient pénétré dans toutes les classes faisant çà et là des adeptes : partout, on avait les regards fixés sur ce qu'on appelait, soit par ironie, soit avec une conviction respectueuse, le « progrès des lumières ».

Tout un monde « cherchait »; tout un public spécial se laissait vivre d'illusions et de chimères. D'innombrables journaux se créaient pour la vulgarisation de l'industrie et de ses procédés; des milliers de « prospectus » vantaient avec emphase les merveilles de « la nouvelle découverte »; celle du moment, qui laissait toujours loin derrière elle, naturellement, celle de la veille. De la capitale, ces découvertes, prêtes à révolutionner le monde, rayonnaient sur la France, et les provinciaux dans leurs petites cités, non encore ouvertes au progrès, devenaient immédiatement tributaires de ces faiseurs de projets, sans qu'il leur fût possible de distinguer entre l'inventeur de bonne foi et le charlatan vulgaire. Car, ceci est à remarquer, durant les périodes d'incubation, de recherches fiévreuses, l'honnête homme et l'exploiteur se trouvent facilement confondus; on ne voit plus que dupeurs et dupés. Et, en réalité, les généreuses illusions des économistes devaient faire autant de dupes, ruiner autant de gens que les inventions diaboliques des Robert-Macaires du progrès.

La première moitié du siècle allait donc, en ce domaine plus qu'en tout autre, marcher de surprises en surprises, puisque l'humanité ne faisait qu'apparaître à la vie : les étonnements que suscita la vapeur, que doit provoquer le gaz, des choses bien plus simples les produiront; tel le sucre de betterave, telles les allumettes soufrées, première forme des allumettes à friction. Il était de bon ton de s'insurger contre le sucre de betterave, de carotte, de navet, et de boire son café « sucré à l'ancien régime ». Il était tout à fait Régence de rester fidèle au briquet et de repousser toutes les inventions nouvelles dans l'art d'allumer. Devant les découvertes, quelles qu'elles fussent, les uns, les jeunes, les entreprenants, s'émerveillaient; les autres, les gens âgés, prenaient plaisir à ridiculiser les folles préten-

tions de ceux qui croyaient pouvoir tout dompter, et ne se faisaient point faute de rire, lorsque « ces diables de fluides élastiques », — tout était fluide alors — s'émancipaient, se révoltaient comme de vulgaires Américains, comme de simples Grecs, conspirant ainsi contre les plus belles découvertes.



Fig. 420. — Estampe satirique sur le gaz. — D'après une lithographie originale de A. Bertrand (1841). — Coll. de l'auteur.)

* Au-dessous de cette estampe on lit. « O perfide Gaz ! Gaz maudit !! Invention de Satan !!! Cache ton nez, petite... et alerte.

Durant cette période on devait surtout rechercher les vertus curatives, toniques ou toxiques des plantes, extraire des végétaux les matières colorantes, de la même façon que, de nos jours, on les demandera de préférence à la houille, ce « végétal fossile ». De 1810 à 1825 apparurent ainsi la *morphine,* la *caféine* dont des prospectus immenses annoncèrent la découverte, la *strychnine,* la *nicotine*, la *digitaline*, la *quinine* d'emblée à la mode, d'emblée introduite dans des dialogues dignes de Molière. Les corps gras, c'est-à-dire la *stéarine*, la *margarine*, *l'oléine* étaient, dès les premières années, tout spécialement étudiés par M. Chevreul; plus tard, viendront les découvertes dans les couleurs de teintures. Chimistes, distillateurs, fabricants de toute espèce interrogeaient leur imagination et des industries nouvelles prenaient naissance et des produits nouveaux venaient se

ranger dans les vitrines des magasins à la mode. C'était bien réellement, comme le dit Salgues dans son *Paris* (1813), « le siècle des lumières », puisqu'un médecin, en un opuscule resté célèbre, allait jusqu'à démontrer que le caractère, le sentiment, les passions des hommes dépendaient de la coupe des vêtements.

Du reste, la révolution était partout.

Ici, les instruments d'agriculture aux formes inconnues, les charrues à plusieurs socs, avec ou sans roues, les semoirs, les rouleaux, les herse-râteaux, les machines à faner le foin, à battre le blé, les paragrêles, la chaux hydraulique, inventions contre lesquelles les fermiers s'insurgeaient. Là, les appareils, comme la « marmite autoclave », donnant un pot-au-feu en vingt-cinq minutes, les comestibles conservés, les viandes, également conservées par les procédés de M. Quinton, de Bordeaux, permettant de manger des moutons de la Martinique, le pain fait avec du blé enfoui dans les *silos,* cette « découverte d'un grand philanthrope qui devait être le salut, en cas de disette ». Ici, les bougies diaphanes, ces « cylindres d'une matière légèrement azurée et de la plus belle transparence », suivant la réclame du fabricant, qui eurent grand'peine à détrôner la chandelle, parce que la base de leur confection était, disait-on, l'*adipocire*, matière huileuse et gélatineuse trouvée dans les lieux d'inhumation, au fond des fosses communes; là, les grands tableaux à musique représentant invariablement un paysage et une église au clocher pointu, avec une horloge rustique marquant les heures et qui, deux fois par jour, jouaient l'inévitable chant des chasseurs de *Robin des Bois*. Ici, les filtres pour la préparation du café sans ébullition et par la vapeur, la lampe « hydrostatique » pour obtenir du feu à l'instant, les bouilloires « à l'esprit-de-vin », les moulins perfectionnés; là, les caoutchoucs *vulcanisés* qui donnèrent lieu d'abord à de singuliers vêtements, et les « lits élastiques à la Molinard », contre lesquels tempêtaient les partisans de l'ancien coucher en plume déclarant qu'autant valait reposer sur des outres remplies de vent. Et notez que, pour toutes ces nouvelles inventions tenant à l'économie intérieure, les domestiques étaient aussi enragés que les

gens de la campagne pour tout ce qui touchait à l'agriculture. « J'ai eu des lampes à la Girard, » disait le partisan des inventions nouvelles dont s'amusaient si spirituellement, en 1828, les auteurs des *Nouveaux Tableaux de Paris,* « au bout de quelque temps, le double courant d'air n'a plus produit son effet. Les maladroits domestiques n'ont jamais pu comprendre le mécanisme de celles à la Carcel, et quant aux appareils hydrostatiques, autant aurait valu leur parler grec. Ils m'ont détraqué mon calorifère à régulateur, et il m'a fallu renoncer aux cannelles aérifères. »

Période curieuse dont la véritable histoire, je veux dire celle qui touche aux mœurs, n'a jamais été écrite, qui ornait les salons de lithochromies et de lithographies, — les merveilles du moment, — qui faisait brûler dans les cheminées des feux de « coak », qui s'amusait à fabriquer des pendules aux rouages, aux accessoires en carton, et des vases de marbre factice; période de découvertes précieuses et d'inventions enfantines qui, quelquefois, montrera la science sous un jour passablement ridicule.

Mais, avec la monarchie de Juillet, ce côté de curiosité commence à disparaître. L'industrie n'est plus une chimère ; elle existe, elle fabrique; avec l'acier et le fer on fera comme autrefois avec le bois, au lieu de tisser à la main on tissera mécaniquement; des inventions, comme la machine à coudre (1840) bouleverseront peu à peu les conditions du travail. Les grandes usines, les hauts-fourneaux à cheminées élevées se multiplieront partout, modifiant profondément et d'une façon tout à fait imprévue l'ancien paysage français. Aux côtés du bronze et de l'orfèvrerie de luxe, ayant toujours leurs artistes, se créent les industries de vulgarisation qui donneront, par différents procédés, ici les zincs bronzés, les réductions de statues, les « collas » comme on les appellera longtemps; là, les ruolz, les dorures et les argentures.

Et quelle marche ascendante, au point de vue des découvertes! Dans la première moitié du siècle, le gaz; dans la seconde moitié, l'électricité; avant 1850 la photographie, après 1880 le téléphone.

S'il faut en croire *le Provincial à Paris*, ce fut un limonadier de la place de Grève qui, le premier, renonça à l'huile de ses pères, à

la clarté rougeâtre des quinquets. En 1816, il y avait eu, dans le passage des Panoramas, des essais interrompus par la déconfiture des entrepreneurs; mais, en 1818, le roi ayant pris la nouvelle invention sous sa protection et s'étant inscrit comme actionnaire, les gens de la Cour s'empressèrent de l'imiter, et le préfet de la Seine, M. de Chabrol, commença les premières applications publiques. Toutefois, malgré l'appui de la Cour et des autorités, le gaz devait avoir pendant un certain temps, contre lui, toute la classe moyenne. Dans les rues des groupes se formaient, des gens venaient même avec leurs quinquets afin de voir clair, se postant devant ce « singulier appareil du siècle des lumières. »

« Lorsque, vers les environs de 1820, » écrit, en 1845, le rédacteur de l'*Almanach Démocratique*, « on commença à introduire à Paris l'éclairage par le gaz, ce nouveau mode de faire briller la lumière fut accueilli par une grande quantité de personnes avec une incroyable répulsion : l'éclairage à l'huile était plus dispendieux, la lumière en était cinq fois plus faible, l'entretien plus coûteux : n'importe? le *statu quo* eut une armée de partisans; pendant une année, année d'essai dans laquelle il arriva que le gaz manqua deux ou trois fois au Palais-Royal, des hommes désintéressés dans la question, des journalistes, protestèrent contre l'intrusion du gaz, et rompirent chaque jour des lances en faveur des becs à l'huile. »

Mêmes incidents chez les particuliers et, déjà, l'on s'élevait contre un empoisonnement « qu'en bonne police on devrait proscrire ». Ici encore, j'invoque le témoignage des auteurs des *Nouveaux Tableaux de Paris* qui vont nous introduire chez le partisan fanatique du « siècle des lumières ». « Au milieu de la pièce, sur une table ronde en tôle vernie, s'élevait une grande lampe qu'un domestique vint allumer. C'était un éclairage au gaz. A peine le robinet fut-il tourné, qu'une odeur nauséabonde se répandit dans le salon en même temps que les jets de la lumière. Les flatteurs poussèrent un cri d'admiration et de surprise. Notre hôte triomphant, et prenant un air satisfait, s'approcha de la table comme un professeur qui va faire une démonstration. C'est du gaz portatif, dit-il à la compagnie, on me l'envoie tout pré-

paré de Paris, et je ne veux plus avoir d'autre éclairage. Quant aux accidents, vous pouvez être sans crainte. Mon récipient est construit pour résister à soixante atmosphères, et je ne le fais charger qu'à quarante-cinq. A moins qu'une distraction d'un ouvrier ou une percussion violente... Notre hôte s'exprimait sur ce sujet avec beaucoup de chaleur, et était en train de démontrer qu'aucun siècle n'avait été



Fig. 521. — Le Regiment des allumeurs de gaz.
D'après une composition de H. Lanos. (*Illustration*, 15 novembre 1890.)

* L'heure du rapport, à la tombee de la nuit : les allumeurs divisés par sections, se réunissent autour de leurs chefs. Les hommes munis d'allumoirs, se donnent du feu les uns aux autres, puis vont répandre partout la flamme attendue.

plus éclairé que le nôtre, lorsque tout à coup les becs de gaz s'éteignirent, et nous laissèrent plongés dans la plus profonde obscurité. L'à-propos parut si plaisant à presque tous les convives, qu'il y eut une explosion d'hilarité, qui se manifesta par des rires bruyants et prolongés. »

En somme, tout cela n'était ni bien nouveau, ni bien méchant ; mais, quand on a vu les mêmes faits se produire soixante ans plus tard, avec l'électricité, les mêmes rires accueillir la disparition subite de la lumière, il faut en conclure décidément, qu'il est de la nature de

toutes les innovations d'être d'abord critiquées, si même elles ne sont pas, d'emblée, repoussées sans examen.

Mais le gaz devait avoir sa grande journée : le 6 février 1822, rapprochement assez piquant, il fit son début à l'Opéra pour la première représentation de la *Lampe merveilleuse*, « cent huit becs donnant issue à la flamme sous la forme d'*une tulipe* ». Le gaz étant alors fabriqué à l'abattoir de Montmartre, les gens étaient fort intrigués, et se demandaient comment il s'y prendrait pour aboutir « tout allumé » au lustre de l'Opéra. Substance mystérieuse et magique, impalpable, insaisissable, le gaz intriguait tout le monde. Brûlait-il ? Ne brûlait-il pas? Éclairait-il? Pouvait-il enflammer? Qu'arriverait-il lorsque, les jours de pluie, il se trouverait mis en contact avec l'eau! Autant de questions, autant de discussions qui remplissaient jusqu'aux journaux de modes et que les écrivains du jour traitaient, chacun à sa façon.

Soixante ans plus tard, le gaz se verra obligé d'augmenter son pouvoir éclairant pour lutter contre la fée électricité finissant par s'implanter à Paris et en province sur une échelle relativement grande. L'électricité, qui sera pour la période moderne ce que fut la vapeur aux approches de 1830, tient, du reste, tout le siècle, sous ses formes multiples. En 1801, le Premier Consul fondait un prix pour la meilleure application de la pile Volta; en 1852, Napoléon III instituera un nouveau prix qui sera décerné, en 1864, à Ruhmkorff.

Après le gaz, après l'électricité, le daguerréotype, la photographie, elle aussi caricaturée, elle aussi anathématisée, ici en des images bénévoles, là, en des pages violentes, signées de maîtres esthéticiens et notamment de Baudelaire. La photographie déclarant « posséder toutes les garanties désirables d'exactitude », Daguerre devint vite le Messie de la multitude; à la peinture, art aristocratique, ne pouvant jamais donner que les physionomies d'un petit nombre et en une œuvre unique, la photographie opposait ainsi le portrait multiplié, permettant à chacun de posséder les images des êtres aimés. Après la communication par lettres, on allait voir arriver la communication par portraits. Avec le daguerréotype, plaque de

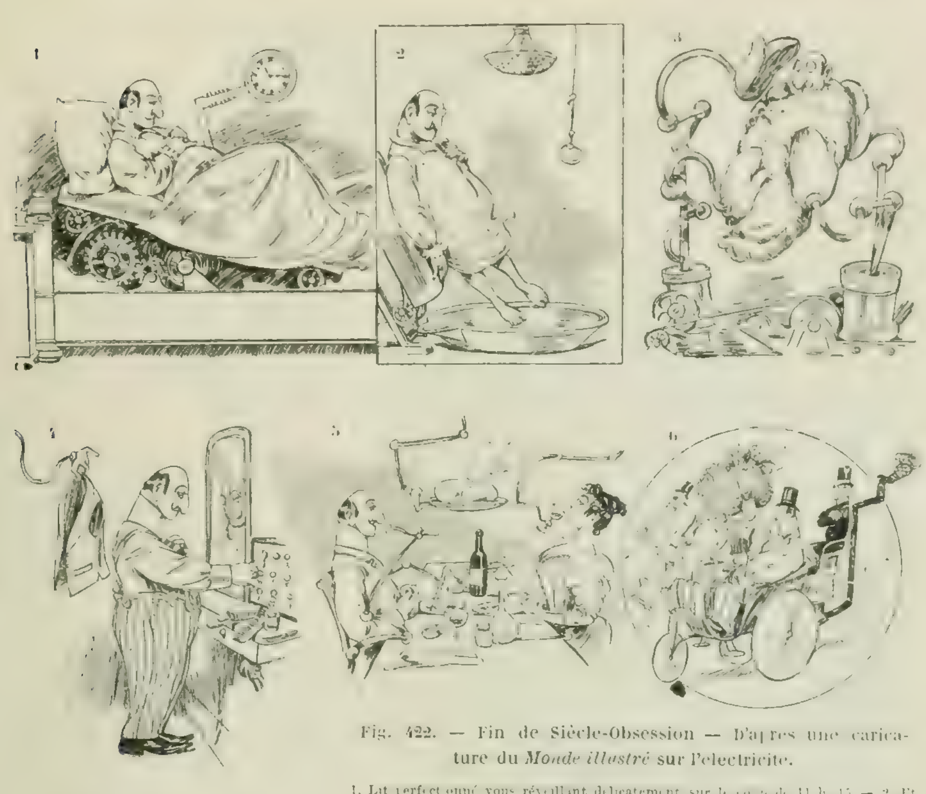


Fig. 422. — Fin de Siècle-Obsession — D'après une caricature du *Monde illustré* sur l'électricité.

1. Lit perfectionné vous réveillant délicatement sur le coup de 11 h. 15. — 2. Et vous déposant, sans secousse, dans le cabinet de toilette. — 3. Masseur automatique. — 4. Plus besoin de valet de chambre pour avoir ses effets : 1 coup, pour la chemise, 2, pour le pantalon, 3, pour le gilet et ainsi de suite. — 5. Déjeuner servi à la vapeur et sans fatigue. — 6. La victoria nouveau modèle, auprès de laquelle les voitures traînées par des chevaux sont vieux jeu. — 7. Le téléphone à vision permettant aux jeunes mariés de passer leur soirée chez eux.



cuivre aux images miroitantes, c'était encore un art restreint; avec la photographie sur papier, avec le « portrait-carte », cela devint l'art populaire rêvé. Après s'être passionnés pour les portraits en pied, cartes de visite illustrées qui furent les premières photographies, Paris et la France se passionnèrent pour les vues, pour les paysages photographiques : au commencement du siècle, on avait eu le *kaléidoscope* inventé en 1817 par l'Anglais Brewster, première et curieuse application des lois de l'optique; après 1855, ce fut le tour du *stéréoscope,* fondé sur la théorie de la superposition de deux images vues en même temps par les deux yeux, mais de chaque côté d'une cloison

et apparaissant de cette façon, en relief, donnant donc ainsi la sensation d'objets réels avec leur éloignement. Comme jadis, le kaléidoscope, le stéréoscope fit rage sur les tables des salons : tout en causant, l'on regardait, l'on voyageait; bien certainement, il dut contribuer à développer la fièvre de la locomotion, la curiosité de l'exotisme. D'abord, la photographie uniquement occupée du portrait, —



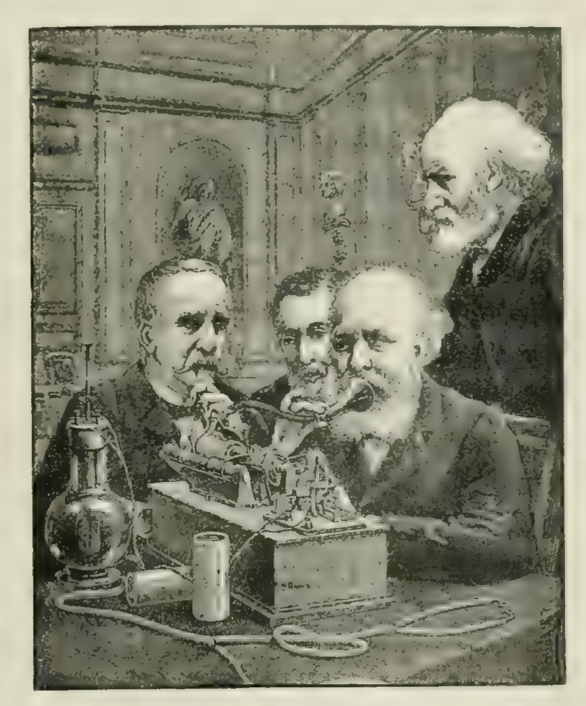
Fig. 423. — La Daguerréotypomanie. — D'après la caricature originale de Maurisset (1839).

* Daguerréotypomanes et daguerréotypolâtres, ainsi qu'on peut le voir sur cette amusante caricature, la première publiée sur l'invention de Daguerre, se précipitent drapeau en tête, vers les magasins de Sasse, à la conquête de la mirifique épreuve obtenue « sans soleil, en 15 minutes » Sasse et Giroux se disputaient, alors, l'exploitation du procédé.

l'enthousiasme des foules est tel que les opérateurs ne peuvent suffire, — et, maintenant, la photographie cherchant à dégager un « art photographique » comme il y a un « art pictural », la photographie tenant la tête des procédés de reproduction mécanique, auxiliaire précieux et véritablement incomparable de toutes les recherches modernes, utile aux lettres, aux arts, aux sciences, à la sécurité publique, donnant avec la « carte d'identité », le passeport de l'avenir.

Après la lettre, le portrait; après le fil télégraphique transmettant les instructions à distance, le téléphone transmettant les vibrations

de la parole humaine de maison à maison, de ville à ville, puis le phonographe donnant l'inscription de cette même parole au moyen de signes convenus, emmagasinant le chant de l'artiste ou les éclats de l'éloquence oratoire, le phonographe traité d'abord (1877) de « ventriloquie artificielle » et qui, après certains perfectionnements, est arrivé à produire un son net et facile à reconnaître ; le phonographe qui, contrairement au téléphone déjà en quelque sorte banal, par le fait de son emploi, reste toujours à l'état de curiosité, de petit joujou merveilleux.



Le duc d'Aumale. M. des Cloizeaux M. Gounod. M. Janssen.

Fig. 424. — Le Phonographe à l'Académie des Beaux-Arts. (27 avril 1889.) — D'après une gravure de *La Physique populaire*, par E. Desbeaux. (Paris Flammarion.)

* C'est le 15 janvier 1878 qu'Édison prit son brevet pour le premier phonographe. Or on sait que Charles Cros avait, par pli cacheté ouvert à l'Académie des Sciences en décembre 1877, indiqué le moyen de reproduire la parole.

De toutes parts, c'est un épanouissement général et sans précédents. Les gloires du passé ne sont plus rien devant les découvertes de la science moderne. Ici, l'élixir de longue vie, le philtre magique du professeur Brown-Séquard, nouveau docteur Faust assurant à l'homme une jeunesse sans fin ; là, le « grisou », gaz terrible qui, dans les flancs sourds et muets de la terre, n'a pas encore pu être domestiqué par le génie de l'homme. Ici, les faiseurs de pluie ; là, le tonnerre artificiel, et toutes les matières foudroyantes auprès desquelles la poudre à canon apparaîtra sans doute, avant peu, comme la poudre de perlimpinpin des féeries, « mixtures traîtresses », dit fort justement M. Émile Gautier dans ses intéressantes chroniques scientifiques « auxquelles on donne ironiquement de ces vagues et doux

noms en « ite » qui ressemblent à des noms d'oiseaux ou de fleurs; la dynamite, la roburite, la mannite, la crésylite, l'hellofite, la bellite, sans oublier la mélinite. » Après le gaz, après l'air comprimé, après la vapeur, après l'électricité, les explosifs nouveaux qui doivent, eux aussi, servir à la science, au bien comme au mal : depuis cinquante ans, il semble que l'humanité soit uniquement hantée par la vision des matières foudroyantes.

Dernière découverte, voici l'aluminium, métal artificiel en quelque sorte, léger comme le verre, presque aussi beau que l'argent, dont les premiers lingots apparurent à l'Exposition de 1855, l'aluminium prodigué par la nature, qui, demain peut-être, viendra remplacer le fer vieilli et démodé, le fer déjà plus ou moins détrôné par l'acier. Dernier progrès, voici la chimie agricole, conséquence de l'analyse des terres et des engrais, à laquelle depuis plus de quarante ans, M. Georges Ville a attaché son nom, qui prépare pour le vingtième siècle une révolution capitale, la régénération de l'agriculture encore attardée dans l'ornière du passé.

Recherches dans tous les domaines, qui hantent nombre de cerveaux, qui créent tout un public spécial, qui ont constitué un type particulier à l'époque, le curieux de l'avenir, le chercheur des mystères insondables, sans parler des nouvelles carrières ouvertes de ce fait à l'activité humaine. Photographe, chimiste, électricien; autant de professions, jadis inconnues, aujourd'hui partout généralisées.

II.

A tous les points de vue, la médecine et la chirurgie, les médecins et les chirurgiens occupent une place considérable dans l'histoire du siècle : la médecine qui, trop souvent, tient encore de l'empirisme, qui a pour elle, il est vrai, les progrès considérables de la physiologie, mais qui n'est pas parvenue à faire de la thérapeutique une science strictement exacte; la chirurgie qui, au contraire, marche depuis cinquante ans à pas de géant, qui ne connaît plus d'obstacles, qui,

à son tour, produit des miracles, qui, par la suppression de la douleur, grâce à l'anesthésie chloroformique, et aussi par les nouveaux pansements antiseptiques peut se livrer sur le corps humain aux plus horribles déchiquetages, aux plus terribles opérations. « En cette fin de siècle, qui, pourtant, aura eu des merveilles de toutes sortes à revendre, ce sont peut-être encore les chirurgiens qui tiennent la corde! » dit, avec raison, M. Émile Gautier. En 1839, un des maîtres de l'école française, Velpeau, déclarait bien haut : « Éviter la douleur dans les opérations est une chimère qu'il ne doit plus être permis de poursuivre. » En 1892, pas un chirurgien qui n'ait recours à l'usage des anesthésiques pour les opérations délicates.

En 1789, le médecin est encore un peu ce personnage au pédantisme suranné, à l'esprit rétrograde que Molière a si plaisamment ridiculisé : habitudes, extérieur, — il gardait toujours la perruque à marteau que plus personne ne portait — tout rappelle en lui l'ancienne Faculté. Avec la Révolution, il secoue les vieux préjugés et se range hardiment du côté des idées nouvelles : on retrouverait facilement l'influence de Rousseau sur le corps médical des premières années du siècle. Qu'on compare aux ordonnances pédantes de l'ancien temps ces sages prescriptions de J.-B. Lecouteux dans son *Almanach de santé* (1811) : « Les maladies sont un moyen employé par la nature pour opérer des crises utiles. Les médicaments qu'on prend s'opposent à ce travail de notre bonne mère, et tel n'est mort que d'une maladie tronquée par la médecine, qui serait plein de vie, si elle eût eu son libre cours. Êtes-vous incommodé? *Faites diète et buvez de l'eau.* Si ce n'est pas une maladie, ce régime ne la fera pas éclore; si, au contraire, c'est le prélude d'une affection grave, vos saignées, vos purgatifs, en imprimant aux humeurs un mouvement perturbatoire, vont ajouter à la crise de la nature, l'intervention funeste de la médecine; vous aurez, en un mot, une maladie artificielle qui surpassera les ressources et vaincra les efforts de la nature. » Et la médecine de 1800 à 1820, débarrassée de la « Corporation » ne conservant, en quelque sorte, comme signe distinctif, que

la cravate blanche et l'habit, aura souvent recours à ces principes hygiéniques : la diète et l'eau.

Jadis, vieux souvenir des praticiens de Molière, le médecin était facilement ridiculisé ; dans ce siècle, il sera honoré, il acquerra une situation toujours plus prépondérante, formant, du reste, une population nombreuse. Il prendra part à la vie publique, se lancera dans la politique ; il deviendra même une influence avec laquelle on sera forcé de compter. Le gouvernement de la Restauration l'apprendra à ses dépens.

Les médecins, tenus en estime toute particulière par Napoléon Ier, ont jeté un vif éclat sous le premier Empire. De 1814 à 1848 leur rôle sera plus effacé ; durant cette période, en effet, un seul fut appelé à la Chambre des Pairs. La monarchie de Juillet fut l'époque des spécialités, des annonces pharmaceutiques, du charlatanisme médical. Ce fut aussi l'époque des pamphlets, des satires — telles l'*Orfilaude*, telle la *Némésis médicale* spirituellement illustrée par Daumier — l'époque des spécialistes se posant en inventeurs de traitements nouveaux, « guérissant infailliblement », selon la formule consacrée, « toutes les maladies incurables », inondant les particuliers de prospectus riches en cures merveilleuses, déclarant avoir trouvé le secret de faire maigrir ou engraisser à volonté, mieux encore affirmant pouvoir « deviner les maladies passées, présentes, et même à venir », faisant annoncer, partout, à grand fracas, des consultations dont la gratuité allait se payer dans l'officine du pharmacien spécialiste.

De 1830 à 1855, l'on vit ainsi apparaître, spéculant sur la crédulité humaine, des inventeurs de toutes espèces de médecines, soi-disant nouvelles, médecine *physique, physiologique, rationnelle, chimique, naturelle, méthodique, dynamique, électro-physico-chimique,* et des préparations aux titres non moins pompeux, aux cachets simulant des médailles, élixirs, gouttes, pilules, mixtures, affectionnant les qualificatifs : « merveilleux », « immortels », « trésor de santé » et autres non moins caractéristiques.

Aux côtés du charlatanisme industriel, le charlatanisme médical, que Daumier et Charles Jacques se plairont à ridiculiser.

Certes, la médecine et la chirurgie auraient droit à leur monographie, tout comme la littérature, car ce sont les grandes émancipées du siècle, de même façon que la musique. D'abord, — voyez Scribe, About, Eugène Nus ou Brisebarre — les médecins figurent sur la scène, comme autrefois, avec des portraits plus ou moins poussés à la charge, depuis le « médecin des dames », « le médecin de théâtre »,

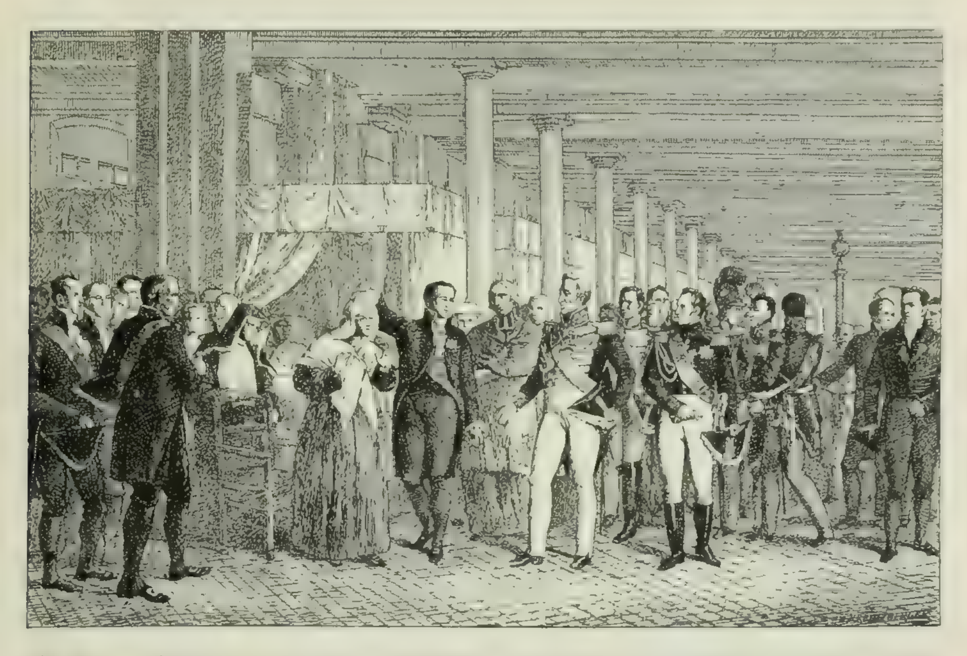


Fig. 425. — Opération de la cataracte à l'Hôtel-Dieu, par Dupuytren, en présence de Charles X (1825). D'après une peinture du temps. (Musée Carnavalet.)

* Guillaume Dupuytren (1777-1835) avait succédé, en 1815, à Pelletan comme chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu. En 1823, il avait été nommé chirurgien-consultant de Louis XVIII et depuis 1824, il était premier chirurgien de Charles X. En 1825 et en 1826, il s'ingénia à des recherches comparatives sur les méthodes d'extraction ou d'abaissement du cristallin, employées dans l'opération de la cataracte. C'est ce fait que l'auteur du présent tableau a voulu rappeler.

« le médecin des eaux », personnages essentiellement modernes, « parlant maladie comme d'autres parlent sentiment », jusqu'au médecin charlatan. Les sciences ne tiennent pas encore le haut du pavé, le médecin n'est pour l'humanité qu'un « guérisseur breveté », vis-à-vis duquel on affiche le plus profond mépris tant qu'on est bien portant, et auquel on se hâte de recourir dès la moindre indisposition. Mais voici la période scientifique, et alors, changement à vue; comme autrefois l'école hollandaise, les peintres de l'école française vont se complaire aux scènes d'hôpital, aux

leçons, aux expériences, aux scènes d'hypnotisme ou de fascination. On verra même un spécialiste, le Dr Foveau de Courmelles, étudier les Salons au point de vue médical, et les tableaux de cliniques deviendront aussi nombreux qu'ils étaient rares autrefois. Même phénomène au théâtre : en plein Théâtre-Français, la *Bûcheronne* figurera, chose qui ne s'était pas encore vue, une opération, la « transfusion du sang » d'après la méthode Roussel. Signes non équivoques de l'importance prise en notre société par les questions spéciales.

Voici, du reste, à grands traits, les principales caractéristiques de la science médicale au XIXe siècle.

A l'origine, les guerres de l'Empire mettent en honneur la chirurgie ; c'est l'époque des praticiens habiles, luttant sur les champs de bataille, contre ce mal souvent plus terrible que les blessures elles-mêmes, la gangrène ou pourriture d'hôpital, acquérant ainsi une sûreté de main, une rapidité d'exécution merveilleuse. A l'origine, ce sont les grands noms, les grandes célébrités, les thérapeutistes Broussais, Corvisart, Laënnec dont un hôpital perpétuera le nom, Hallé, un des propagateurs de la vaccine avec Thouret, le véritable auteur de l'enseignement de l'hygiène, les chirurgiens Larrey, la providence du soldat sur le champ de bataille, qui s'est ingénié à perfectionner instruments et pansements, Percy, Dupuytren, célèbre par ses vastes connaissances, par son coup d'œil infaillible, par son sang-froid et sa dextérité, qui donne un tel éclat à l'enseignement chirurgical que les spécialistes du monde entier tiendront à honneur de venir assister à ses leçons, Dupuytren également populaire par son habit vert et son pantalon bleu, par son originalité, par sa générosité, par sa brusquerie de bourru bienfaisant, dont le peuple vénéra la mémoire ; Dubois, réputé pour son habileté, qui devait aussi se faire remarquer par la singularité de son costume, ayant porté, toute sa vie, un habit à larges basques, un gilet de coupe républicaine, un pantalon presque collant, des bottes à mi-jambes garnies d'un liseré de velours ; plus tard, enfin, Velpeau et Jobert de Lamballe.

Puis, au milieu du siècle, après les aveux de Broussais constatant l'impuissance de la médecine, qualifiée par lui « art de soulager les

malades par la magie de l'espérance », après les aveux de Cartel déclarant que l'art de guérir a rétrogradé, c'est l'homéopathie, thérapeutique nouvelle due à l'Allemand Hahnemann, qui ne recrutera pas d'adhérents illustres dans le monde scientifique, qui, avec sa pharmacie paradoxale, avec son mépris pour l'étude attentive des



Fig. 426. — La Clinique du docteur Dubois sous la Restauration (vers 1825).
D'après une peinture attribuée à Taunay. (Musée Carnavalet.)

* Antoine Dubois (1756-1837) depuis 1802 chirurgien de la maison de santé encore connue sous son nom, et chargé par Napoléon Ier de donner ses soins à l'impératrice Marie-Louise, fut nommé en 1820 à l'Académie de médecine et professeur de clinique à la Faculté. En 1830, il reçut le titre de doyen.

maladies, n'inspirera jamais grande confiance. D'emblée, par exemple, l'homéopathie fut traitée de charlatanisme et vit pleuvoir sur elle satires, chansons, caricatures.

Dans *Les Serments*, de Viennet, joués au Théâtre-Français en 1839, se trouvait contre elle cette tirade :

> Et quelle est la nouvelle folie?
> S'occupe-t-on encor de l'homéopathie?

Va-t-on s'imaginer dans l'art de Galien,
Que par l'excès du mal on opère le bien :
Que par le choléra la colique se traite ;
Et qu'une fièvre chaude emporte un mal de tête.

Enfin, médecine nouvelle, la période des virus. Chose qui porte

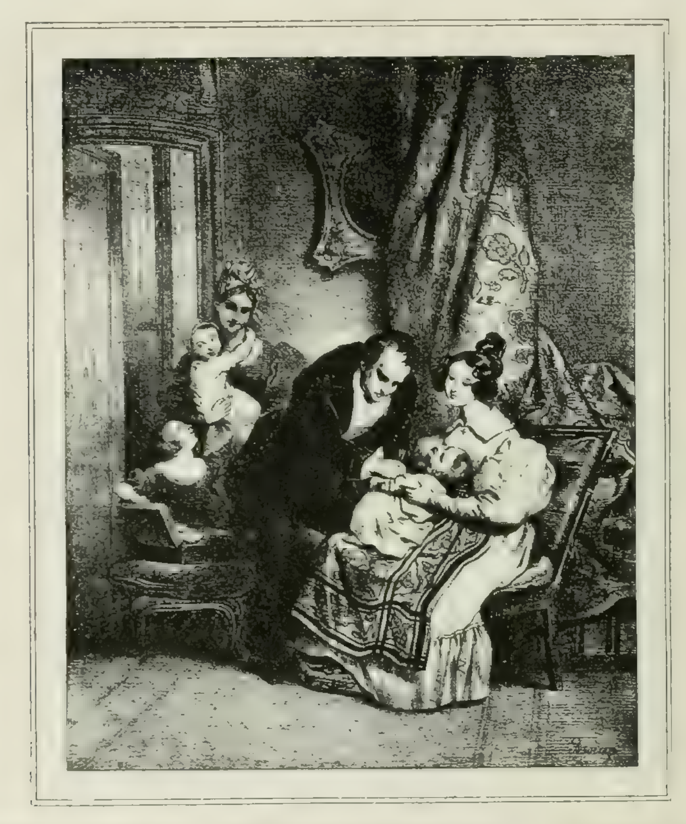


Fig. 427. — La Vaccine. — D'après la lithographie originale de A. Devéria (vers 1835).

bien en elle son enseignement, le siècle s'ouvre avec la vaccine de Jenner contre la petite vérole et prend fin avec les vaccins Pasteur, faisant de la théorie microbienne l'évènement scientifique le plus considérable de l'époque. La rage, le charbon, la fièvre jaune, le choléra, tout se traite par les vaccinations préventives : demain peut-être, la fièvre typhoïde, le croup, l'angine, toutes les maladies susceptibles d'être « virulentes », si bien que l'homme du XXe siècle pourra être transformé, quelque jour, en véritable carte d'échantillon, je veux dire

d'essais à vaccins. Jadis, l'humanité caricaturait, chansonnait vaccins et vaccinateurs — en 1828, des médecins de campagne étaient encore maltraités pour avoir voulu vacciner des enfants — aujourd'hui, son parti est pris, elle s'est passionnée pour ou contre Pasteur, à



Fig. 428. — M. Pasteur dans son cabinet de travail. — Tableau de M. Edelfeldt. (Salon de 1886.)

(Photographie Braun, Clément et Cie.)

propos du vaccin de la rage, mais elle semble prête à s'inoculer tous les virus que les savants voudront bien découvrir. J.-B. Lecouteux ne se trompait point quand il déclarait, en 1811, que notre siècle serait « le siècle des vaccins ».

Dernière passion, dernières tendances : l'hypnotisme.

Au siècle dernier, ce sont les *convulsionnaires* du cimetière Saint-

Médard, avec le diacre Pâris ou les cataleptiques du « merveilleux baquet de Mesmer », en un mot, le « magnétisme animal », encore pleinement dans la phase du charlatanisme. Aujourd'hui, c'est l'exploration scientifique du système nerveux, il ne s'agit plus du *somnambulisme* admis comme fait, en 1826, par l'Académie de Médecine, mais bien de l'*hypnotisme* avec ses prétentions positives et scientifiques, qui prend place dans toutes les conversations, qui remplit les



Fig. 429. — Une leçon clinique du docteur Charcot, à la Salpêtrière.
D'après le tableau d'André Brouillet, au Salon de 1887. (Photog. Braun, Clément et Cie)

* Le Dr Charcot montre à ses auditeurs comment un sujet tombe en catalepsie. Parmi les assistants, on remarque Mathias-Duval, Jules Claretie, qui prenait alors des notes pour *Jean Mornas*, le sénateur Cornil, etc. Au Salon de 1890 Moreau de Tours devait représenter les *Fascinés de la Charité* avec un autre maître de l'hypnotisme contemporain, le Dr Luys et ses élèves.

colonnes des journaux, qui fait naître des romans. En 1837, on pouvait rire du fameux *miroir magique* inventé par le baron du Potet qui convulsionna tant de gens; en 1856, on pouvait s'amuser, comme nous le montre une caricature de Daumier reproduite en ce volume, des phénomènes *spiritiques*, tables tournantes, esprits frappeurs, et autres; aujourd'hui qu'il existe des « hypnotiseurs scientifiques », aujourd'hui que l'école de la Salpêtrière et l'école de Nancy se livrent, devant les tribunaux, à des tournois « suggestifs », la société entière semble avoir subi l'influence de l'hypnotisme. Il y a soixante-cinq

ans, tout le monde se moquait, nous rapporte le *Provincial à Paris*, d'un pauvre vieillard qui se disait hanté; en 1892, bien des gens n'osent pas se prononcer sur les fameuses « maisons hantées » qui ont occupé Paris à plusieurs reprises.

Jusqu'en 1875, malgré les curieuses recherches publiées alors par M. Ch. Richet, presque tout le monde ignorait encore l'existence d'une *science hypnotique;* les tables tournantes et les esprits frappeurs étaient tombés dans le plus complet discrédit; seules, les somnambules des foires continuaient à voir à travers des corps opaques, à prédire l'avenir et à prescrire des remèdes. A partir de 1878, c'est-à-dire depuis les leçons du professeur Charcot, l'hypnotisme tourne toutes les têtes, entre triomphant à l'Académie des Sciences, sert de sujet à des thèses de doctorat en Sorbonne, et fait prendre aux médecins le chemin de la Salpêtrière. Savants et magnétiseurs ambulants sont également mélangés : Mesmer et Tronchin sont réconciliés. Ici, des exhibitions publiques et théâtrales, ridicules et dangereuses « n'ayant jamais guéri personne, au contraire ! » — l'affirmation est d'un praticien tout à fait conquis aux idées nouvelles ; — là, des recherches sincères et techniques montrant ce qu'il peut y avoir de bon dans le magnétisme, « comment la santé peut être infusée, transmise, donnée *par transfusion nerveuse* ».

En 1811, J.-B. Lecouteux écrira : « la science du XIX[e] siècle a fait justice des impostures du magnétisme » : en 1890, le D[r] Foveau de Courmelles posera cette affirmation : « Le doute n'est pas permis, *l'hypnotisme* EST, *le magnétisme est également indéniable.* Les discussions commencent pour l'existence de la volonté dans le sommeil provoqué. »

Ici, les négations du siècle commençant : là, les affirmations du siècle finissant, quoique les plus savants ne se fassent point faute de déclarer que rien n'est absolu dans le domaine des sciences positives.

Mêmes contradictions en thérapeutique.

En 1800, les fréquentes saignées, des médicaments compliqués, l'homme suant sang et eau, tué par ce qui devait le guérir. En 1892, plus de saignées, plus de médication compliquée : au lieu d'affai-

blissants, des fortifiants, une médecine expectante revenant aux principes que formulait Lecouteux.

En 1800, pas d'eaux filtrées, pas de microbes; peu de malades si l'on s'en rapporte aux « calendarium » de la Faculté. En 1892, l'homme n'osant bientôt plus toucher à rien, des maladies partout, des épidémies multiples; choléra ou influenza. Des précautions inouïes et une mortalité plus grande.

Il se pourrait bien que 1800 eût raison contre 1892.



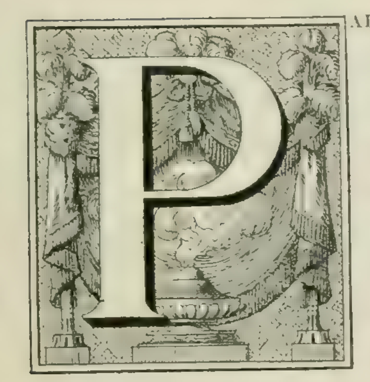
Fig. 430. — Médaille sur les ballons dirigeables. — D'après le plâtre original d'Auguste Patey.



PARIS MODERNE

Le Paris d'avant 1850. — Les anciens boulevards. — Le Palais-Royal avant 1830. — Les rues d'autrefois. — Projets d'agrandissement. — La transformation de Paris par Napoléon III et M. Haussmann. — Envahissement des ouvriers et des étrangers. — Les grandes constructions modernes. — Abattoirs et égoûts. — La rue et ses anciens cris. — La rue et ses nouveaux occupants.

I.



« Paris n'est pas une ville, c'est un gouvernement, » écrivait Victor Hugo, en 1866, et, en effet, le Paris créé par la Révolution, développé par le siècle, est un monde qui se gouverne d'une façon particulière, qui a ses lois, ses mœurs, qui sert de capitale à la France, de centre au monde entier. En 1789, c'est une ville de 600,000 âmes; en 1892, sa population dépasse 2 millions 400,000 habitants, progression considérable, due surtout à la seconde moitié du siècle, puisque en 1846, l'agglomération parisienne atteignait seulement au premier million. En 1789, c'est la plus grande ville du royaume, une de celles que les étrangers visitent avec plaisir; il faudra la Révolution pour la transformer en puissance, et Napoléon Ier pour attirer sur elle l'attention de l'u-

nivers, pour y faire affluer, durant le Consulat, durant les années pacifiques de l'Empire, Anglais et Allemands.

Jusqu'en 1848, c'est encore une ville française où prédomine, par exemple, d'une façon caractéristique, l'influence britannique, une ville couverte d'enseignes et d'écussons au léopard classique, avec des qualificatifs londoniens, où l'on voit des bottiers s'intituler *boot-maker*, où des marchands de thé inscrivent sur leurs vitrines *The India tea Warehouse*, où des pharmaciens se transforment en *London dispensary,* où des pâtissiers font fortune, en s'appelant : *Pastry cook et biscuit baker*, où des lanternes brillent avec des *Reading room* (cabinet de lecture), avec des *To let large and small appartements,* où l'on rencontre des *School for young ladies*, où tous les gantiers éprouvent le besoin d'apprendre au public qu'ils ne vendent pas seulement des gants mais aussi des *gloves*.

A partir de 1850, l'influence anglaise ne diminue point, mais elle n'est plus, seule, prépondérante : tous les mondes se donnent rendez-vous dans Paris, et ils n'y viennent plus uniquement en curieux, en passagers, en visiteurs, ils s'y implantent, ils s'y fixent, louant des appartements ou construisant des hôtels, trouvant là le paradis rêvé. Paris cesse d'être une ville française, se transforme en un immense capharnaüm et mérite d'être appelé la capitale de ce monde nouveau, non encore existant, mais déjà en formation, le monde des gens riches, des heureux, des privilégiés de toute nature, groupés dans un but unique, la recherche du plaisir.

Avant 1850, malgré les vastes projets de Napoléon Ier dont quelques-uns, seulement, purent être réalisés, malgré quelques percements de rues et quelques monuments, malgré l'aménagement, l'ornementation des places, malgré les égoûts, malgré la multiplicité des ponts, malgré les travaux entrepris par la Restauration et le gouvernement de Juillet, malgré l'ouverture de quelques squares (squares Louvois et Saint-Sulpice), malgré l'apparition de l'éclairage au gaz, malgré toutes les réformes administratives; réorganisation de la police jusqu'alors quelque peu fantaisiste, — on n'a pas oublié le rôle de Vidocq sous Louis XVIII, — institution des sergents de ville

due au préfet Debelleyme; malgré toutes les réformes d'un administrateur habile, M. de Rambuteau, dont le nom et les créations sont restés populaires, malgré la bonne volonté des gouvernements, malgré leur désir d'accroître la richesse et l'importance de la capitale, Paris est encore, pour ainsi dire, une grande ville de province, aux quartiers nettement tranchés, aux mœurs locales, au peuple homogène, sans croisements, ayant sa vie municipale, comme une simple cité.



Fig. 431. Écharpe de Vidocq, chef de la Police particulière de sûreté, sous Louis XVIII, avec l'étui dans lequel elle se roulait. (Musée Carnavalet.)

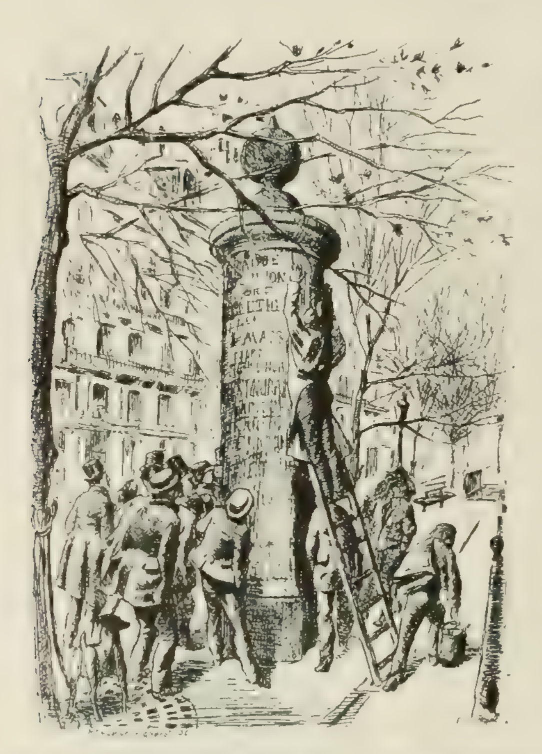
C'est un centre où les sciences et les arts ont déjà groupé nombre de merveilles, où le luxe offre mille attraits, ce n'est pas la Ville unique, la grande auberge du monde ouverte à l'univers entier. Cependant, dès le siècle, les germes du présent sont là.

Ce qui doit constituer Paris, c'est la rue, puissance inconnue au siècle dernier, la rue ayant d'abord les *musards,* les flâneurs, jusqu'au jour où apparaîtra le promeneur; ce qui doit caractériser la capitale et, après elle, toutes les grandes villes, c'est cette dualité, aujourd'hui générale, établissant aux côtés des vieux quartiers marchands, industriels, étroitement resserrés, sans débouchés faciles, de vastes avenues, dont la circulation profitera, certainement, mais qui auront surtout en vue l'étranger; ici, en quelque sorte, la ville de tous les jours, là, la ville des larges trottoirs, des magasins élégants; ici, la vraie cité grouillante; là, pour ainsi dire, une Exposition permanente des produits de l'industrie, à l'usage des riches.

Jadis les boulevards, de la Madeleine à la Porte Saint-Martin, et

le Palais-Royal, puis les passages, promenade couverte, et, peu à peu la rue de Rivoli, jusqu'à ce que le second Empire agrandisse le périmètre de ce Paris du luxe et des richesses artistiques.

Certes, la promenade des boulevards a été de tout temps fort goûtée ; certes, le *boulevard de Gand* de la Restauration, avec ses rangées de chaises qu'on se disputait, avec ses habitués, *gandins*, *dandys*, *fashionables*, avec son éternel côté fréquenté aux dépens de l'autre, jouissait déjà, malgré son aspect quelque peu campagne, de la réputation qu'aura, par la suite, le boulevard des Italiens, mais le véritable lieu de délices c'était le Palais-Royal, endroit unique au monde, à la fois le centre et le résumé de la capitale, encore habité par les gens du bon ton avant que la Chaussée-d'Antin n'attirât les heureux du jour, encore le centre des affaires, vers 1825, et toujours le rendez-vous habituel des étrangers et des provinciaux.


Fig. 432. — Colonne-affiche. D'après une gravure à l'eau-forte.

* Les colonnes dites Rambuteau, du nom de leur créateur furent inaugurées vers 1842 sur les grands boulevards. Elles disparurent vers 1880 mais subsistent encore dans différents quartiers.

Noble, riche, élégant, vertueux, ayant fait brillante toilette de glaces et d'éclairage, s'étant augmenté d'un magnifique promenoir au toit de verre, le Palais-Royal de 1830 n'a pas revu les foules bigarrées d'autrefois ; peu à peu, bijoutiers, tailleurs, marchandes de modes se sont transportés ailleurs, rue Vivienne, notamment, lui enlevant les acheteurs opulents, tandis que les passages lui disputaient les promeneurs et les oisifs, mais, longtemps encore, aucun endroit

ne pourra soutenir la comparaison avec ce quartier qui, dans un rayon peu étendu, comprenait deux promenades, cinq théâtres, la Bourse, la Bibliothèque, la Banque, la Trésorerie, les Postes, offrant tous les produits des arts, toutes les commodités. Ailleurs, ce n'était qu'imitation; là, tout était modèle. Quartier, pour ainsi dire privilégié, où resteront éternellement les oracles du goût — n'est-ce pas de là, également, que partira, plus tard, l'avenue de l'Opéra,



Fig. 433. — L'ancien Paris. Les Galeries de Bois, au Palais-Royal. — D'après une lithographie coloriée de 1826.

* Les Galeries de Bois, célèbres dans les annales du plaisir construites en 1790, disparurent en 1828, remplacées par la galerie vitrée dite Galerie d'Orléans. Le Musée Carnavalet possède les maquettes de toutes les boutiques du Palais-Royal sous la Restauration.

centre actuel de Paris — quartier où se décidera sans appel comment doivent être coiffées, comment doivent être habillées les Cours de l'Europe, quartier autour duquel ne cesseront de rayonner ceux dont l'unique souci est de se bien nourrir, de se richement parer, de se royalement divertir.

Mais ce qui a fait le succès du Palais-Royal, ce qui, aujourd'hui même, malgré ses galeries délaissées, alors qu'on parle de le « moderniser », l'empêche de se transformer en désert, c'est que, d'emblée, il a personnifié l'esprit mercantile, le caractère industriel du siècle, voué tout entier, avec ses maisons de jeux, avec ses restaurants, avec ses hôtels garnis, au commerce et à la spéculation.



Fig. 434. — « Si j'avais prévu l'ordre de choses, je me serais fait maçon ». — D'après une caricature en couleurs de Benjamin et Paillet, visant la manie de la bâtisse sous Louis-Philippe (1838).

Bien différents les boulevards avec leurs hôtels à jardins, avec leurs vieux arbres où les cavaliers de la Restauration attachaient leurs chevaux lorsqu'ils venaient faire quelque visite, les boulevards peuplés d'édifices somptueux, tous marqués au coin de l'esprit d'individualité, de parterres à l'anglaise, de pavillons à la grecque, tels qu'ils se voient encore sur les estampes de 1817. 1830 prononça l'arrêt de mort de ces Champs-Élysées en plein Paris; l'architecte et le maçon, le mètre en main, vinrent prendre possession de cette promenade où les regards se reposaient agréablement sur des massifs de verdure et la spéculation fit le reste, élevant maisons à côté de maisons, étages sur étages, montrant des façades aplaties, resserrées, aux étroites et multiples fenêtres, avec l'inévitable balcon collé au mur, maigre avancée sur la rue, aux larges et triomphantes boutiques. L'Empire et la Restauration avaient eu le petit hôtel; la monarchie de Juillet allait laisser comme trace ineffaçable de son passage, le magasin. « Aussi les mœurs se sont-elles modifiées avec la disposition matérielle des lieux », écrit dans *l'Époque sans Nom* un observateur fécond, Bazin. « Ce n'est plus un mouvement capricieux, électrique, qui pousse, à des heures marquées, une population de choix vers l'endroit où on lui a préparé de quoi l'émouvoir et l'amuser. C'est un besoin général



LA DANSE DES CHI

D'apres une estampe de Carle



ES (DOGS DANCING)

fnet avec retouches de couleur

et continu de se répandre et de se rassembler, sans autre attrait que la foule, sans autre but pour chacun que de se trouver avec tout le monde. Il en est résulté que l'affluence, au lieu de se concentrer sur une seule partie, s'est disséminée, au contraire, dans toute la longueur de cette ligne. Chaque quartier s'en est attribué une portion, et l'a marquée de ses goûts particuliers. En telle sorte qu'il est facile de reconnaître toutes les formes de notre civilisation, échelonnées sur ce terrain, qui forme dans son ensemble l'expression complète de la cité. »

Toujours la diffusion. Jadis, un point central, un endroit unique où l'on se réunit de tous les points de la ville, où l'on accourt de tous les pays ; aujourd'hui, des endroits multiples; jadis, une société choisie d'élégants, de gens du monde, aujourd'hui, la foule des anonymes, tous les publics. Et la conséquence des bouleversements qui vont se produire dans Paris sera que des promenades centrales, des boulevards des Italiens en miniature se créeront dans chaque quartier.

Le boulevard des Italiens à la hauteur de la rue Drouot : vue de nuit.

* Les découpages des ombres sont dus aux reflets de la lumière électrique.



Fig. 435. — Le boulevard des Italiens à la hauteur de la rue Le Peletier : vue de jour. — Dessin de Montader, d'après des photographies instantanées.

Des rues, non point bombées comme aujourd'hui, mais formées de deux plans inclinés, le ruisseau se trouvant au milieu, et laissant voir de distance en distance des bouches d'égout recouvertes d'une grille de fer, bienheureux encore quand ces bouches, mal fermées par une herse, ne se dressaient point comme l'entrée d'une cave, des rues presque sans trottoirs, — en 1830, on en comptait 16 kilomètres, en 1847 il n'y en aura encore que 195, — dans lesquelles les passants ne pouvaient se protéger contre les voitures, cabriolets ou lourds fardiers, qu'en se collant aux murs, qu'en se mettant à l'abri derrière les bornes placées devant les maisons; des rues mal entretenues, mal pavées de blocs de calcaire, aux écartements inégaux, — le macadam ne sera employé qu'à partir de 1849, — de nombreuses rues étroites et humides, ne laissant pénétrer ni jour ni soleil, sur certains points un dédale de ruelles, de masures, d'échoppes; des maisons hautes, étroites, aux toitures de tuiles fortement inclinées, aux gouttières venant dégorger l'eau des pluies sur les jambes des passants, ne connaissant pas encore le classique « eau et gaz à tous les étages », ayant des commodités absolument primitives et, la plupart du temps, communes à tous les locataires, aux sous-sols s'ouvrant sur le trottoir au moyen de trappes; tel était encore, sur bien des points, l'ancien Paris, avec son canal Saint-



Fig. 436. — Une rue de l'ancien Paris : rue de la Chaussée-d'Antin (rue du Mont-Blanc, jusqu'en 1816) vers 1830.

* La partie ici représentée est le débouché de la rue sur le boulevard : au coin à droite, le restaurant Bignon, à gauche, la pharmacie Planche, ancien hôtel de Montmorency, actuellement le théâtre du Vaudeville. La rue n'était pas encore éclairée au gaz.

Martin à ciel ouvert, pour la plus grande satisfaction des chourineurs, avec ses péages sur plusieurs ponts, avec ses rues Saint-Denis et Saint-Martin, centres de l'activité industrielle. Des monuments pouvaient venir, de temps à autre, orner les places, ils ne modifiaient pas la physionomie de la cité, et surtout, ils ne l'assainissaient point; on se souvient des victimes nombreuses faites par le choléra, en 1832, en 1849.

Subitement, à partir de 1853, la grande trouée va venir, la pioche va, sur tous les points, s'attaquer aux vieilles maisons, faire dis-



Fig. 437. — Projet de chemin de fer intérieur dans Paris, en 1845. (Coupe sur le boulevard des Capucines.) D'après une gravure de *l'Illustration*, 1845.

* Ce projet, présenté par M. de Kerizouët, était destiné à établir *intra muros* une voie rapide et économique, reliant entre elles toutes les gares, sans gêner la circulation ordinaire, sans enlever aux habitations le moindre espace. Tantôt à ciel ouvert, tantôt sur les contre-allées ou à travers des souterrains, il devait traverser tous les grands boulevards. Quoique pouvant, au besoin, prendre des voyageurs, il avait surtout en vue le trafic commercial.

paraître les buttes, combler les excavations, bouleverser de fond en comble certains quartiers, percer des rues larges et aérées, agrandir les limites de la capitale. Depuis longtemps, il est vrai, le projet était dans l'air; depuis longtemps, capitalistes et spéculateurs avaient rêvé cette transformation : déjà, en 1820, un projet présentait le quartier de l'Europe, avec sa place centrale, avec ses rues rayonnant tout autour; déjà, en 1835, un autre projet indiquait le prolongement de la rue de Rivoli jusqu'à la Bastille; déjà, en 1845, un projet traçait le chemin de fer souterrain dont il fut tant parlé dans les dernières années du siècle et que Paris attend toujours, mais il fallait des circonstances particulières, des idées différentes, des hommes d'action, surtout, pour réaliser ce projet grandiose, pour mener à bien

l'entreprise qui, jusqu'à ce jour, avait manqué d'un plan d'ensemble.

Cette ville nouvelle, cette immense cité venue se greffer sur l'ancienne, ce fut l'œuvre de trois hommes, Napoléon III, M. Haussmann, préfet de la Seine, M. Alphand, directeur des travaux. « L'Empereur », dit M. Louis Lazare, dans ses *Études municipales,* « aimait par-dessus tout à s'occuper des améliorations de la Ville de



Fig. 438. — La Seine à Paris : le pont des Saints-Pères, avec station de débarquement des « Mouches » (omnibus fluvial).

* Dans le fond le nouveau Louvre construit sous Napoléon III, pour réunir l'ancien palais aux Tuileries. Les travaux, commencés en 1851 sous la direction de M. Visconti, furent achevés extérieurement vers 1865, sous la direction de M. Lefuel intérieurement, en 1892, le nouveau Louvre n'est pas encore terminé, le grand escalier notamment.

Paris, c'était une véritable passion. Aussi le souverain avait-il établi, dans chaque résidence, un bureau particulier où se trouvaient rangés un grand nombre de plans et de projets intéressant la capitale. L'Empereur étudiait donc le plan de Paris d'après un système d'ensemble qui consistait à transformer les quartiers agglomérés, au milieu de la ville, afin que la circulation pût rayonner librement du centre aux extrémités; c'était là une excellente idée puisque ces quartiers étaient sillonnés de ruelles étroites et sombres dont l'insalubrité était la complice de toutes les épidémies. »

Si donc, pendant seize années, c'est-à-dire de 1853 à 1869, Paris fut transformé, agrandi, assaini, *haussmanisé*, pour me servir d'une expression déjà classique, l'idée dirigeante, l'idée maîtresse en revient au souverain qui trouva en MM. Haussmann et Al-

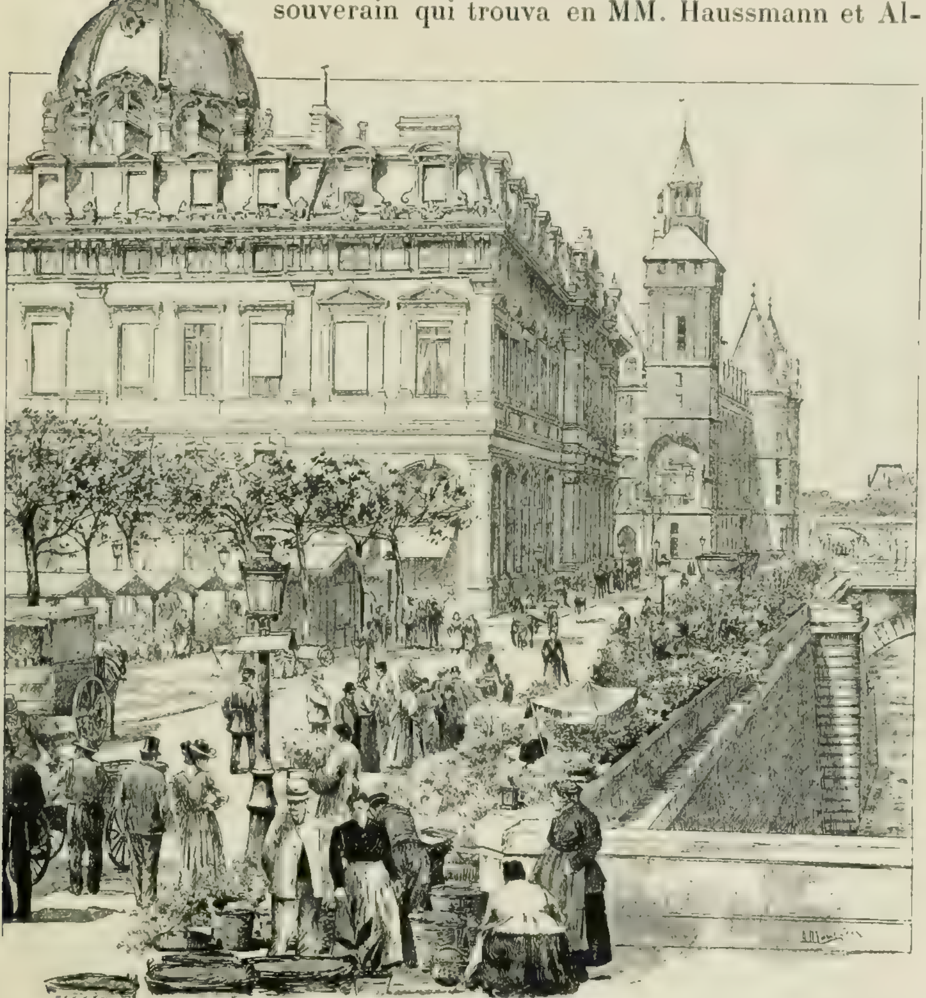


Fig. 439. – Le marché aux fleurs, quai aux Fleurs, en la Cité, derrière le Tribunal de Commerce. Dessin de Montader, d'après une photographie instantanée.

* Ce marché, le plus ancien, et encore le plus important de Paris, se tient le mercredi et le samedi de chaque semaine. Deux autres marchés aux fleurs se trouvent à la Madeleine et place de la République. Le Tribunal de Commerce, terminé après 1870, a été construit sur les plans présentés en 1858 à l'empereur Napoléon III par l'architecte Bailly.

phand les exécuteurs fidèles et dévoués de ses vastes projets.

Nouvelle ville commencée par l'Empire, continuée par la troi-

sième République, mangeant plus de cent millions par an; des chantiers en permanence, des travaux de voirie aux proportions colossales, partout de l'air, de la lumière, partout de larges voies, d'immenses terrains sur lesquels vont s'élever des pâtés de maisons modernes, véritables « palais-omnibus », des boulevards, des avenues, des rues, des squares, des places, des promenades, des ponts. Que ce fût pour le plaisir ou pour la maladie, pour l'assainissement ou pour le coup d'œil, partout l'on fai-



Fig. 440. — Église de la Trinité, place de la Trinité. — Dessin de Montader. D'après une photographie instantanée.

* Située au fond d'un square elliptique orné de grands arbres, l'Église de la Trinité, commencée en 1861 sous la direction de l'architecte Ballu, a été consacrée le 7 novembre 1867 par Mgr Darboy. Avec son portique à trois ouvertures, avec ses rampes aux courbes gracieuses, avec son hardi campanile, avec son porche, elle est, certainement, une des plus remarquables constructions du Paris moderne.

sait grand. Ici, quatre théâtres construits avec l'argent de la ville (Châtelet, Théâtre-Lyrique, Gaîté, Vaudeville); là, onze marchés d'arrondissement élevés par des compagnies financières; ailleurs, des hôpitaux princiers, — tel l'Hôtel-Dieu qui coûtera plus de vingt-cinq millions, qui, quoique encaissé dans le bas-fond de Paris, présentera de très réelles améliorations hygiéniques — des églises, de vastes casernes. Au centre, les constructions luxueuses, des places et des arbres; dans les quartiers éloignés, des constructions mo-

destes, véritables palais à côté des masures d'autrefois. Au centre, les classes riches; aux extrémités, les classes pauvres, les ouvriers.

A l'amour de la bâtisse avait succédé ainsi, peu à peu, la fièvre de la démolition; la spéculation sur les titres de chemins de fer qui fut la caractéristique du règne de Louis-Philippe se trouvait rempla-



Fig. 441. — Le travail : chantier de Suresnes (Seine), durant les constructions de l'Exposition Universelle. — Tableau de Roll. (Salon de 1885.)

cée par la spéculation sur les terrains. On achetait des maisons, on louait des appartements aux endroits que l'on supposait devoir être, quelque jour, emportés par le tracé d'une nouvelle voie. Une rue surtout, qui devait jeter par terre nombre d'anciens hôtels, nombre de splendides habitations, devint célèbre durant ces années *d'haussmanisation*, la rue du Dix-Décembre (depuis rue du Quatre-Septembre), qui coûta plus de 66 millions pour une longueur de 510 mètres, qui, pour huit hôtels seulement, dut payer 17 millions aux expropriés, propriétaires et locataires.

Malgré les arrêts momentanés par faute d'argent, les travaux durèrent tout l'Empire, augmentant toujours, traçant comme par enchantement des quartiers nouveaux où la République, à son tour, élèvera des maisons conçues dans le même style. Partout des tronçons : là où Paris respire à l'aise, comme là où Paris étouffe. A l'Est, à l'Ouest, au Nord, au Sud, le système du souverain recevait son application complète : ici, les deux rives du canal Saint-Martin transformées en avenues; là, la rue de Rivoli dont les chantiers immenses furent, pendant quelques années, la grande curiosité; ailleurs, la rue Turbigo; plus haut, autour de l'Arc de Triomphe, des avenues venant rayonner dans toutes les directions. Et sur les deux rives, dans les quartiers populaires et commerçants, comme dans les quartiers aristocratiques, un vrai luxe de boulevards, boulevards de Sébastopol, de Strasbourg, Saint-Michel, Saint-Germain, Malesherbes, Haussmann, Richard-Lenoir, du Prince-Eugène (depuis boulevard Voltaire). Vaste transformation qui aura des conséquences diverses et multiples, qui pèsera lourdement sur les ressources financières de la ville, mais qui, quelle que soit la façon dont on l'envisage, restera l'œuvre la plus gigantesque du siècle autant par son caractère d'indiscutable utilité que par son esthétique nouvelle.

Après le bouleversement, l'envahissement. Dès ce moment, Paris cessa d'être Paris; dès ce moment, le vrai peuple parisien commença à être étouffé sous plusieurs couches de migrations provinciales et étrangères. Ici, l'invasion des barbares, misérables ou spéculateurs, tous ceux que devaient attirer les mille séductions, les mille convoitises d'une cité grandiose; là, les riches désœuvrés venant prendre possession des palais construits à leur intention. Mer houleuse au milieu de laquelle l'Empire devait sombrer.

Les ouvriers affluèrent naturellement, les cultivateurs vinrent aussi, tous subissant le grand mirage parisien, tous aidés dans leurs déplacements par la facilité des nouveaux moyens de locomotion. Le marteau devenait bien fatigant et la bêche bien lourde à manier, alors que, dans Paris, on remuait à la pelle la terre et l'argent. Et c'est ainsi que toute une population vint fondre sur la capitale comme sur

une proie, quittant la famille, abandonnant, pour jamais, les champs et les villes secondaires. La pioche des démolisseurs n'eut pas seulement son contre-coup dans les provinces, elle gagna l'étranger : des vallées du Piémont comme des montagnes de la Forêt Noire l'on se mit en marche vers la Ville-Lumière, vers la Ville-Million. Aug-



Fig. 442. — Une réunion publique à Paris : « A la Salle Graffard » (boulevard Ménilmontant, 138). Tableau de Jean Béraud (Salon de 1884). (Photog. Braun, Clément et Cie.)

* Au premier plan, groupés autour d'une table, contre la tribune, sont les reporters des journaux. La salle, comme on le voit, est quelque peu enfumée et non moins houleuse. La salle Graffard, à Belleville, célèbre dans les annales de la démocratie parisienne, a disparu depuis quelques années.

mentation foudroyante de la population qui devait amener, d'abord le renchérissement des petites locations puis leur insuffisance, jusqu'au moment où les classes laborieuses enjambant le mur d'octroi, se portèrent en foule dans l'ancienne banlieue, à Belleville, à Ménilmontant, à Charonne, aux Ternes, à Montrouge, à Vaugirard, à Grenelle, zone immense que la capitale devait, sous peu, englober dans ses limites. C'est ainsi qu'à l'ancien Paris de la bourgeoisie, ayant une population restreinte d'artisans, allait succéder un Paris

démesurément accru de plus de cinq cent mille ouvriers. Tant que les travaux marchèrent, tout alla pour le mieux*, mais le jour où cette transformation colossale, œuvre d'un siècle, accomplie en quelques années comme par enchantement, dut cesser définitivement, la politique s'empara de ces éléments remuants et frondeurs : organisée dans les clubs, l'émeute gronda le jour où les événements lui permirent d'envahir la rue. Sous Louis-Philippe et en 1848, les réunions publiques étaient restées purement locales; sous le second Empire, elles se généralisèrent, elles prirent une importance plus considérable, elles devinrent comme le Parlement de toute une armée de bohèmes et de rêveurs. Conséquence non prévue de l'accroissement

Fig. 443. — Façade du nouvel Hôtel de Ville reconstruit sur les plans de l'ancien, par MM. Ballu et de Perthes, et inauguré en 1889. — Dessin de Montader, d'après une photographie instantanée.

* En haut, la statue d'Étienne Marcel, œuvre de MM. Idrac et Marqueste, qui décore le square de l'Hôtel de Ville situé contre la façade, en bordure du quai.

de la capitale qui a déjà eu des suites terribles, qui pourra en avoir d'autres, puisque, toujours plus, la richesse et la misère se dressent côte à côte.

Du reste, Paris a définitivement rompu avec le passé ; désormais plus rien n'arrêtera le mouvement d'expansion, les catastrophes elles-mêmes feront à peine subir un temps d'arrêt. République ou Empire, peu importe ; la ville du luxe, des bouleversements, des grands travaux modernes est condamnée à un perpétuel agrandissement, sans cesse en démolitions, sans cesse en reconstructions. Et c'est ainsi, que depuis 1870, l'on a vu s'achever le Tribunal de Commerce, s'élever le Trocadéro, se réédifier l'Hôtel de Ville. Moins fiévreuse, plus lente, plus raisonnée, la transformation, en sa marche régulière et logique, paraît être aussi devenue plus utilitaire et plus décorative.



Fig. 444. — Le portique de la Bourse de Commerce, monument circulaire élevé sur la place de l'ancienne Halle aux Blés. D'après un dessin de M. Berteault. (*Monde illustré*, 1889.)

* Construite par l'architecte Blondel la Bourse de Commerce a été inaugurée en 1891. Le motif du fronton a été sculpté par M. Croisy. A l'intérieur, les parties non vitrées de la coupole sont ornées de peintures de MM. Clairin, Laugée, Lucas, Luminais et Mazerole.

Ici, les mairies, les statues et les fontaines, là, les groupes scolaires, vastes bâtiments à l'architecture simple, percés de larges fenêtres, décorés au fronton des armes de la ville de Paris; ici, les bâtiments des services administratifs, telle la Poste et le tout récent hôtel des Téléphones, là, les constructions des grands établissements financiers, ces véritables palais du XIXe siècle. Jadis, comme la Banque de France, ils se contentaient d'aménager à leur usage

les anciennes demeures seigneuriales; aujourd'hui, ils entendent être chez eux et semblent vouloir marquer leur passage par des œuvres originales. Tantôt des pavillons circulaires, tantôt des façades monumentales décorées avec goût. Le Comptoir d'Escompte se fera même remarquer par un campanile élevé, application caractéristique des anciennes formules architecturales aux monuments modernes. Œuvres personnelles dans leur ensemble et dans leurs détails, qui donnent déjà une idée complète des idées nouvelles et des besoins nouveaux; œuvres qui attribuent au fer une fonction prépondérante, qui se servent de la céramique comme élément de décoration, mélangeant quelquefois la pierre et la brique, qui, avec les salles vitrées des grands établissements de crédit, des gares de chemins de fer, des magasins de nouveautés, des services publics indiquent l'esthétique future. Partout de grands halls pavés de mosaïque, spacieux, clairs, aérés; partout des grandes baies, des immenses ouvertures mettant en communication directe public et employés : plus rien des affreux grillages d'autrefois; là où tout était ridiculement étroit, serré, on circule maintenant à l'aise. Influence des nécessités modernes.



Fig. 445. — Le nouvel Hôtel des Téléphones, situé à côté de l'Hôtel des Postes, rue Gutenberg. — Dessin de Montader, d'après une photographie instantanée.

* Ce monument avec ses larges baies, avec ses emplois de céramique, de briques vernissées et de fer, avec son mélange d'archaïsme et de modernisme, avec ses arcades aux colonnes romanes, avec la prédominance des vides sur les pleins, pour tout dire, la pierre de taille n'ayant été employée que pour les soubassements et les colonnes, peut être considéré comme le type des constructions de l'avenir.

Il a été construit de 1891 à 1892 par M. Boussard.

Au point de vue téléphonique, il constitue un progrès considérable, permettant aux habitants de l'ancien Paris de communiquer, désormais, avec une seule halte.

Dans ce Paris qui a donné le signal de la propreté, de la salubrité publique, qui a poussé toutes les villes, grandes ou petites, dans la voie des embellissements, qui a vu Lyon, Marseille, Rouen, Bordeaux, Lille suivre successivement son exemple, deux

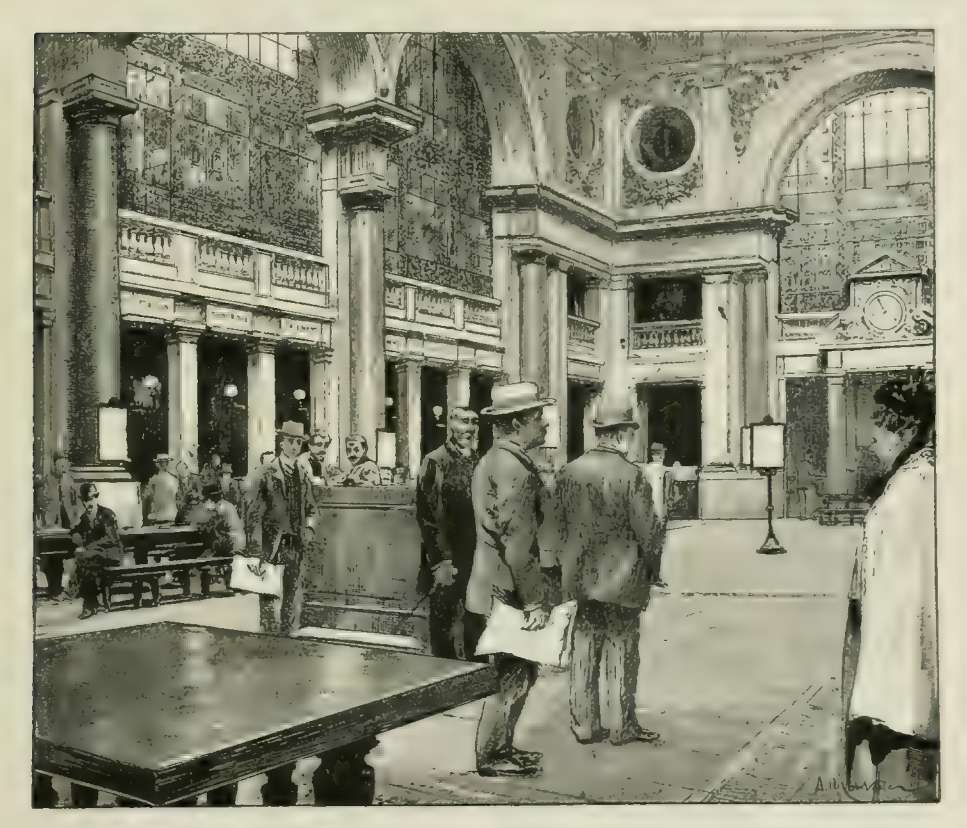


Fig. 446. — Intérieur d'un grand établissement financier en 1892 : le Hall du Comptoir d'Escompte, rue Bergère, construit en 1882, par M. Corroyer. — Dessin de M. Montader, d'après une photographie instantanée.

œuvres doivent marquer profondément parce qu'elles appartiennent en propre au XIXe siècle ; les abattoirs, les égouts.

On sait avec quelle indignation Mercier a décrit les anciennes boucheries de la capitale : combien de préjugés ne fallut-il pas vaincre pour arriver à la construction des abattoirs, combien de reproches essuyèrent les magistrats qui provoquèrent, qui exécutèrent ces salutaires innovations ! Des cinq abattoirs commencés en 1808 terminés en 1818 seulement, augmentés après 1848 de deux nouveaux locaux, deux

seuls sont restés, celui de Grenelle et celui de Villejuif, mais les vrais abattoirs modernes sont ceux de la Villette inaugurés le 1er janvier 1867, immense enclos entouré de grilles, percé de larges rues bordées par les bâtiments mêmes, pourvu d'abreuvoirs, orné de fontaines, avec des



Fig. 447. Vue intérieure d'un des pavillons des abattoirs de la Villette consacré au découpage des viandes. — Dessin de Montader, d'après une photographie instantanée.

* Le médaillon représente la cour d'entrée, avec une voiture de boucher servant au transport des viandes : le bâtiment est le pavillon des ventes à la criée.

halles, avec des parcs, toute une ville spéciale où, chaque jour, sont amenés, emmagasinés, puis assommés et saignés les milliers d'animaux qui servent à l'alimentation de la capitale.

Construit, surtout, sous le second Empire, le Paris souterrain restera l'œuvre de l'ingénieur Belgrand; c'est par lui également ou par son successeur, M. Alphand, que seront amenées les eaux de la Dhuys,

de la Somme-Soude, de la Vanne. Une merveille! ce Paris souterrain : huit cent mille mètres d'égouts construits en matériaux solides et résistants, venant aboutir aux *grands collecteurs*, véritables fleuves voûtés, ayant leurs quais et leurs chemins de halage, ayant jusqu'à leurs lignes de chemins de fer avec gare centrale et stations, tandis qu'une flotte de bateaux navigue sur leurs flots fangeux. Huit cent mille mètres en trente ans, alors que dix siècles avaient travaillé au creusement de l'égout, alors que la vieille monarchie n'était parvenue à construire que vingt-trois mille mètres.

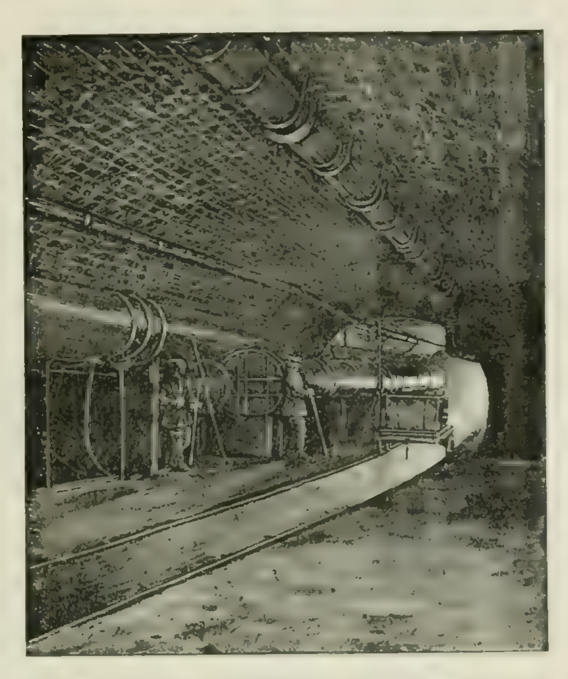


Fig. 448. — Intérieur des égouts de Paris. — D'après une photographie de Nadar, obtenue par sa lampe au magnesium.

Immense voirie intestinale autrefois épouvantable, aujourd'hui propre, droite, correcte, dont il est intéressant de suivre les progrès depuis 1806 jusqu'en 1863, en prenant pour guide Victor Hugo.

« Napoléon, dit le grand poète souvent historien, a bâti, les chiffres sont curieux, quatre mille huit cent quatre mètres; Louis XVIII, cinq mille sept cent neuf; Charles X, dix mille huit cent trente-six; Louis-Philippe, quatre-vingt-neuf mille vingt; la République de 1848, vingt-trois mille trois cent quatre-vingt-un; le régime actuel, soixante-dix mille cinq cents; en tout, à l'heure qu'il est, deux cent vingt-six mille six cent dix mètres, soixante lieues d'égoûts; entrailles énormes de Paris. Construction ignorée et immense. »

Mais après les progrès matériels, après les progrès économiques, la fin du siècle voit surgir à nouveau de graves questions d'hygiène;

après le « Tout à l'égout », voici venir le « Rien à l'égout ». Paris, jusqu'à ce jour, n'avait que pensé à lui ; à leur tour, ses voisins élèvent la voix, les riverains protestent et se demandent si l'on ne pourrait pas purifier la capitale sans les infecter. Quels moyens va trouver l'avenir!

II.

J'ai dit, précédemment, que ce siècle avait créé la rue, la rue sous ses formes multiples, avec ses boutiques aux brillantes devantures, la rue qui bourdonne, qu'agite un perpétuel va-et-vient, la rue, fleuve marchant, véritable artère de la civilisation moderne, servant à la fois aux hommes et aux choses de passage quotidien, mais la rue a toujours eu son peuple spécial, et peut-être celui-ci tend-il, non pas à diminuer, ce qui ne se pourrait, mais à perdre son caractère individuel, son originalité d'aurefois. Lui aussi, ne sacrifie plus autant à la fantaisie, lui aussi, cherche à être correct et uniforme. Déjà George Kastner, dans son précieux ouvrage *les Voix de Paris* (1857), constatait que le crieur contemporain n'avait plus son franc parler, qu'il était devenu un honnête industriel se distinguant presque toujours par la modestie du maintien et la régularité des allures. Jadis, certains petits marchands se lançaient résolument dans le domaine de la cavatine, jadis, tous annonçaient leur marchandise mélodiquement, en mode majeur ou en mode mineur; aujourd'hui, beaucoup se contentent d'élever la voix, promenant leur marchandise, la plaçant sous le nez ou devant les yeux des passants. Jadis, je veux dire de 1800 à 1825, c'étaient la marchande de soupe se servant de son ventre comme d'un étalage, le marchand de coco avec sa belle fontaine enveloppée d'une housse de velours, surmontée d'un génie de la Liberté tout reluisant ; le marchand de vulnéraire suisse avec son immense chapeau de toile cirée , mis en bataille; la tireuse de cartes, en plein vent; la marchande d'encre — Oscar Commettant nous apprend que la mélopée d'un de ces industriels inspira à Spontini un des chœurs de Fernand Cortez — débitant sa marchandise de porte en porte et à dos d'âne; le

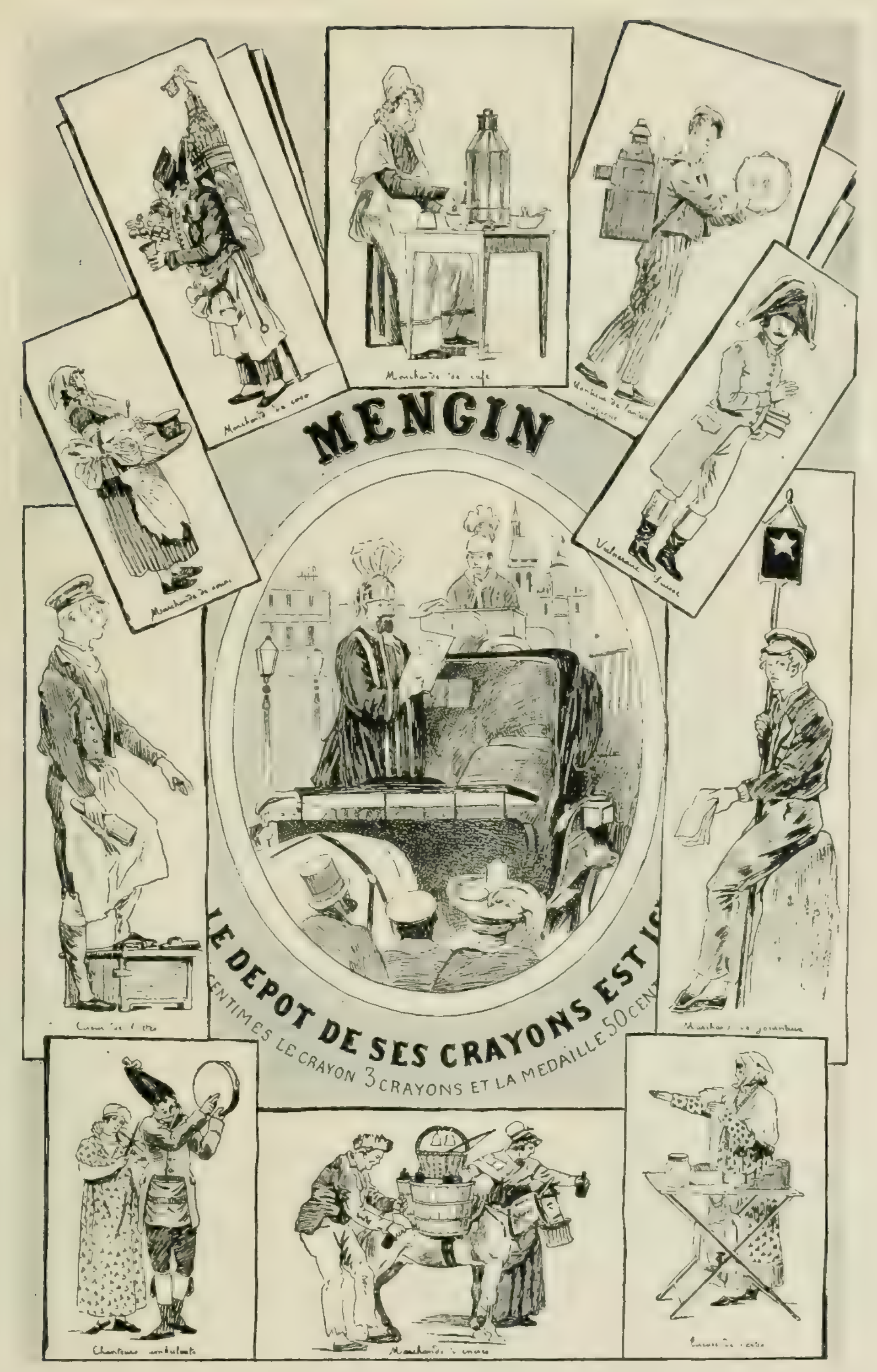


Fig. 449. — Les métiers et les cris de l'ancien Paris (1800-1830).
D'après des documents de l'époque. (Suite d'estampes de Carle Vernet, Marlet et autres.

* Mengin le marchand de crayons, dont l'annonce se trouve reproduite au milieu de la page, est de date plus récente. Il parcourait les rues de Paris, sous le second Empire, s'arrêtant longuement sur les places, attirant un nombreux public par le luxe de son attelage,

marchand de fromages de Neufchâtel; la marchande d'amadou dont la figure couverte d'un chapeau de satin blanc ressortait comme un pruneau; le carreleur de souliers chantant sur un ton grave : « Carr'leu d'souliers! Avez-vous des souliers à racommoder? Si vos souliers sont déchirés, v'là l'ouvrier qui d'mand à travailler »; le marchand de fourneaux; le marchand de lunettes, en même temps marchand d'aiguilles; le marchand de pierres à briquets criant comme une sorte de roulement : « N'oubliez pas en passant des pierres à brriquets qui rrrendent la lumierrrre à volonté! »; le marchand de rubans s'empressant de déclarer que sa marchandise sera, sans doute, trouvée trop cher; la marchande de gâteaux incarnée, durant un certain temps, dans un type devenu populaire, la belle Madeleine, chantant : « Des gâteaux tout chauds, Messieurs et Mesdames! Régalez-vous, c'est la joie du peuple! »; les marchands de cure-dents, ayant conservé la longueur des boniments d'autrefois :

Des cure-oreilles! des passe-lacets!
De jolis étuis, Mesdames!
Achetez-moi quelque chose, s'il vous plaît,
Des brosses à dents,
Des cure-oreilles
Et des cure-dents.

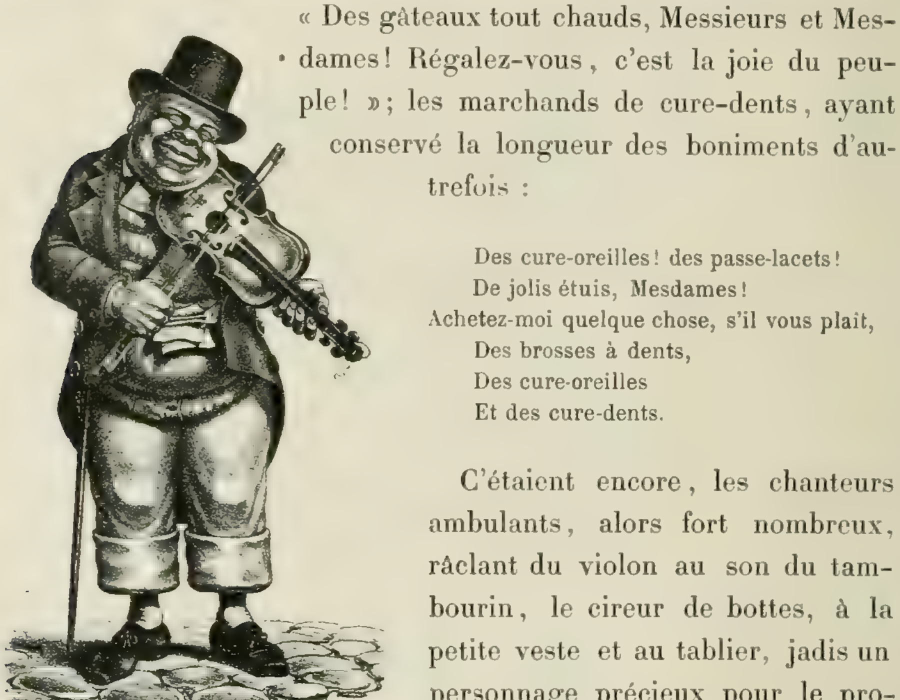


Fig. 450. — M. Jacquelin, aveugle des Quinze-Vingts. — D'après une lithographie de 1836.

* Au-dessous de cette estampe on lit : « Demandez, faites-vous servir.... J'ai des recueils de 2, 4, 6, 8, 15 et 30... Dans ceux de 15, vous avez, tout ce qu'il y a de sublime et nouveau..... Dans ceux de 30, tout ce que j'ai chanté depuis l'ancien régime jusqu'à ce jour..... Demandez, faites-vous servir, le petit bureau de recette est ouvert. »

C'étaient encore, les chanteurs ambulants, alors fort nombreux, râclant du violon au son du tambourin, le cireur de bottes, à la petite veste et au tablier, jadis un personnage précieux pour le provincial et l'étranger, le montreur de lanterne magique avec son orgue l'accompagnant en sourdine, qui subsistera jusqu'en 1870, le marchand de journaux qui, pour la nuit,

arborait de petites lanternes, rouges, jaunes, vertes, qui, sous la Restauration, vendra *l'Étoile* avec une lanterne étoilée, la marchande de café, déjà installée devant une petite table, les porteurs d'eau, en même temps marchands de charbon et de margotins, « faiseurs de commissions », type popularisé par le vaudeville, par le roman, allant tous les matins servir leurs pratiques avec deux seaux qu'un cercle de bois posé sur l'épaule tenait écartés, tandis que les plus fortunés faisaient traîner par un cheval ou par un âne leur tonneau porté sur deux roues, sans compter les nombreux marchands des quatre saisons (ainsi nommés parce qu'ils vendent les légumes et les fruits de toutes les saisons) qui conservaient fidèlement la tradition des anciens cris.



Fig. 451. — Porteur d'eau, marchande de légumes et ramoneur. — Vignette de J. Lecurieux pour les *Cris de Paris* (1834). (Coll. de l'auteur.)

Cris nombreux, pittoresques et variés, que le Théâtre des Variétés devait porter sur la scène, le 18 septembre 1822, montrant Lepeintre en vieux marchand de café, de petits gâteaux et de liqueurs, Vernet en carreleur de souliers, Brunet en marchand d'habits et de vieux galons, Arnal en marchand de fruits et de légumes, Odry en marchande d'allumettes et d'amadou.

Voix multiples de revendeurs et de revendeuses, *crieries* du petit commerce ambulant qui se modifieront, qui se transformeront, qui, çà et là, verront une originalité quelconque aller rejoindre dans l'oubli leurs ancêtres, mais qui ne disparaîtront point comme on pourrait le croire avec la poussée des idées modernes. Persistance qu'on a quelque peine à s'expliquer, si l'on songe que, déjà, sous le Consulat et sous le premier Empire, Arndt et Kotzebue se demandaient comment pouvaient bien vivre nombre d'entre eux offrant, du matin au soir, une marchandise que jamais personne n'achète, que cin-

quante ans plus tard, George Kastner insistait, à son tour, sur cette anomalie. « Que peut gagner, » écrivait-il, « cette pauvre femme qui porte dans son éventaire des feuilles de laurier-cerise et quelques gousses d'ail? Et cette autre qui colporte de l'amadou (encore en 1848) et des allumettes soufrées, anciennes? Et celles qui, sur quelques ponts, ouvrent un restaurant en plein vent, et vendent, selon la saison, des harengs grillés, des pommes de terre frites ou bouillies, des grillettes, des tranches de porc maigre? »

Continuant à nous intriguer, les mêmes métiers hétéroclites se retrouvent encore sur le pavé parisien de 1892 : il est vrai de dire que les marchands de pommes de terre ne sont plus sur les ponts, et ont installé leurs « fritureries » dans des coins de boutiques où leur commerce paraît prospérer.

Vitrier, marchand de chiffons, marchand de pommes de terre vendant la hollande *au busseau* (au boisseau), marchande de poisson criant sa « belle crevette » et sa « limande à frire », marchand de mouron « pour les petits oiseaux », marchand d'habits, de « chapeaux et de *souiers* », marchand de marrons, marchande d'huîtres, marchand de tonneaux, marchand de chasselas ou de pois verts, tous sont là, comme par le passé, ainsi que le joueur d'orgue, qui lui, ne paraît pas devoir survivre au siècle; et, non seulement au complet, mais encore augmentés, les disparus ayant été remplacés par un plus grand nombre de nouveaux arrivants. Ici, le rempailleur de chaises, là, le marchand d'huîtres, en charrette — la démocratie huîtrière, — le marchand de tripes assurant aux ménagères que la tripe n'est point chère, le chevrier avec ses airs et son béret basques, le marchand de diamants pour le verre s'installant sur de hauts tréteaux, le marchand de « sirop de calabre » qui, avec son tonneau toujours au frais, est, pour la fin du siècle, ce qu'était le marchand de coco au commencement, la marchande de glaces traînant sa petite voiture drapée à l'italienne, la marchande de petits ballons rouges qui eut sa grande vogue sous le second Empire, et tant d'autres.

Mais ce que le siècle a surtout développé, c'est le « camelot », jadis



Fig. 452. — Les métiers et les cris de la rue moderne. — D'après une composition originale de Fernand Fau.

réduit à quelques métiers de fondation, aujourd'hui étendant son domaine sur les mille objets que fait naître une actualité toujours plus grouillante. Certains cris ont pu s'apaiser, se transformer, se localiser en quelques quartiers; jamais la rue n'a été aussi vivante, aussi animée. Fin de siècle tous ces « camelots » qui vendent dans des petites voitures du papier à lettre, des livraisons populaires, des vieux cahiers de musique, des tabourets, des coupons d'étoffes, qui, du matin au soir, tapent sur les roues de leur voiture, à coups sonores, les « verres incassables » qu'ils crient sur un mode majeur; fin de siècle celui qui fait manœuvrer devant vous « cinquante transformations pour vingt centimes », celui qui agite toutes espèces de pantins, qui explique ses « questions », qui montre au mur des découpages, qui vous enseigne la manière de transformer certain animal en personnage politique. Marchands d'anneaux et de chaînes de sûreté, marchands de plans de Paris, marchands de crayons, marchands de petits jouets mécaniques, tout un monde nouveau arpentant, du matin au soir, le pavé, aux côtés du raccommodeur de faïences, de l'étameur, du tondeur de chiens, de tous les anciens occupants. Et les distributeurs d'imprimés, et les « aboyeurs » à la porte des magasins; jadis, types isolés, aujourd'hui foule innombrable.

Mais voici mieux, faisant concurrence aux vivants, les appareils automatiques — distributeurs ou balances — les muets, comme les fontaines Wallace; ceux-ci fonctionnant dès que les « dix centimes indiqués » ont été placés dans l'ouverture, ceux-là donnant à qui veut une eau perpétuellement fraîche en attendant que le vin et l'eau chaude coulent à l'année comme, autrefois, le jour de la Saint-Louis.

A la promenade, à la flânerie d'autrefois pratiquée peut-être encore par les seuls bibliophiles et autres amis des « bouquinistes » des quais, le Paris de la fin du siècle oppose ainsi une circulation, à la fois commerçante, industrielle, pittoresque, produisant du bruit ou du travail, jamais en arrêt, ne quittant sa physionomie du jour que pour prendre son aspect de la nuit!

Véritable mouvement perpétuel, immense chaînon d'âmes humaines,



Fig. 453. — Les petits Édicules de la rue moderne et quelques spécialités parisiennes.
D'après une composition originale de Fernand Fau.

renvoyant au ciel, dès que la nuit tombe, étoile pour étoile, montrant sur ses chaussées et derrière ses vitrines les curiosités du monde entier. Quelle que soit la place considérable tenue ici par l'intelligence, la rue, tantôt calme, tantôt houleuse, tantôt sympathique, tantôt hostile, est la marque individuelle du Paris moderne, du Paris démocratique confondant sur ses trottoirs grands et petits, véritable Juif errant de la civilisation marchant et bousculant, ne s'arrêtant, ne s'inclinant que devant la Mort.



Fig. 454. — Revers de la médaille des conseillers municipaux de la ville de Paris, par Daniel Dupuis.



FIN DE SIÈCLE.

Rapprochements entre la fin du XVIIIe siècle et la fin du XIXe. — Mélange des tendances les plus opposées : naturalisme et mysticisme. — Le culte de Jeanne d'Arc. — Le culte de l'argent. — L'incohérence et l'esprit macabre. — Le développement physique. — Le jeune homme fin de siècle. — Épanouissement intellectuel de la femme. — Les dangers des progrès scientifiques.



IL n'y a pas seulement des commencements et des fins d'année, c'est-à-dire des époques durant lesquelles, par suite de certaines circonstances, l'esprit de l'homme se trouve revêtir une allure différente, soit qu'il regarde dans le passé, soit qu'il se porte vers l'avenir, il y a aussi des commencements et des fins de siècle, c'est-à-dire un état d'âme qui fait que l'homme, entrant dans ce stade, ou en sortant, subit des influences particulières. Déjà certains auteurs, examinant l'histoire à la loupe, ont cru apercevoir ainsi un ensemble de faits très caractéristique.

Voilà qui vient donner raison à ce que nous avons pompeusement baptisé « fin de siècle », à ce que les auteurs d'après 1780, appelaient, plus naturellement, « la fin du siècle ». Assurément, entre 1780, entre 1797 et 1892, entre la monarchie marchant à vau l'eau, entre le Directoire plongé dans la satisfaction des appétits matériels, et une République ne demandant qu'à vivre, il existe plus d'un

point de contact, et il y aurait matière à plus d'un curieux rapprochement : n'est-ce pas même amour de la couleur, même passion de l'excentrique, mêmes recherches d'indépendance dans le costume, mêmes attirances vers l'inconnu! Cent ans après Debucourt, la couleur triomphe — ce n'est plus l'estampe d'art, il est vrai, c'est le journal à un sou; — cent ans après Mesmer, les expériences les plus singulières attirent un public toujours avide de merveilleux — ce n'est plus le baquet devant lequel grands seigneurs et grandes dames tombaient en extase, mais ce sont les expériences d'hypnotisme; — cent ans après l'influence anglaise, donnant au costume plus de liberté, un esthétisme particulier tendant, pour ainsi dire, au costume mixte et égalitaire de l'avenir; cent ans après les folies des grands seigneurs, les excentricités du gentleman.

Mêmes particularités, et, cependant, aucuns points de contact : cette similitude n'existe que dans les manifestations extérieures. En effet, à son origine comme à son déclin, qu'on soit en 1820 ou en 1892, ce siècle n'a cessé de protester contre son ancêtre, le rendant responsable de toutes les catastrophes qui se sont produites depuis. Ingratitude et ignorance; car tout ce que 1789 a eu de grand, de généreux, de réellement héroïque est l'ouvrage de ce XVIIIe siècle dont on médit si facilement; car si l'on avait écouté les philosophes, la transition du pouvoir absolu au pouvoir constitutionnel se serait accomplie sans secousse, sans violences, sans guerre civile.

Fin de siècle, c'est-à-dire un mélange bizarre des tendances les plus disparates, la réunion de toutes les oppositions; un amalgame d'idéalisme et de matérialisme, de surnaturel et de sensuel, de mélancolie et de gaieté — n'a-t-on pas inventé la joie triste! — de désespérance et de besoin de vivre. Partout la vie bruyante et les mondanités élégantes; partout des fenêtres ouvertes sur l'invisible et la rumeur lointaine du monde des esprits. De la messe servie suivant le rite romain on passe aux évocations de messes noires. On n'a plus pour les dogmes anciens qu'une croyance restreinte, mais on invente des mysticismes, des symbolismes, des poétiques nuageuses, mais on ne parle que triptyques, mais on fonde des Rose ✝ Croix, mais on

prétend créer le néo-christianisme, mais on se pâme devant les messes bouddhiques, mais on assiste aux réunions théosophistes.

L'art, la littérature, le théâtre sont imprégnés de cette double tendance; naturalisme grossier invoquant faussement la science; mysticisme de convention, friperie moyenâgeuse. Ici, des dessinateurs élèvent des monuments à tous les vices sociaux; là, des peintres se transforment en pasticheurs des primitifs flamands, italiens et mêmes byzantins. A ces metteurs en scène de toutes les basses passions, il manque la conscience; à ces évocateurs d'un passé, sans raison d'être aujourd'hui, il manque la sincérité, l'âme. Les fronts peuvent être en ogive; les cœurs ne sont point chrétiens.

Ici, la rudesse d'un art démocratique, les procédés vulgaires d'une littérature égalitaire; là, un vague besoin de créer à nouveau une littérature à l'abri du profane, des chercheurs de rythmes et d'images, des inventeurs de la musique des mots et de la couleur des lettres.

Ici, un théâtre « naturaliste » arrivant, lui aussi, à se demander pourquoi l'on ne pourrait point faire mimer sur la scène, par des personnages vivants, tout ce que les romanciers décrivent si consciencieusement dans leurs ouvrages, à l'aide de personnages fictifs. Ici, des pièces aux élégances raffinées, luxe de fleurs, de toilettes, d'accessoires décoratifs, des coins de salons portés sur la scène, des habits rouges, des menuets Louis XIII et des pavanes Louis XV.

Là, les grandes épopées nationales et mystiques qui tiennent, en 1892, la place du poème gaélique sous le premier Empire. Le moyen âge primitif avait sainte Geneviève, la « fin de siècle » a Jeanne d'Arc; Jeanne d'Arc la vierge lorraine, la conscience nationale s'éveillant chez la femme, alors que l'homme était encore un pur condottiere; Jeanne d'Arc passée à l'état de culte français, à laquelle on élève à la fois des basiliques et des panoramas, que les évêques de 1892 vénèrent, que les écrivains mettent en roman, que les auteurs dramatiques portent au théâtre; Jeanne d'Arc que l'on transforme en mimodrame équestre à l'usage des hippodromes et des cirques; Jeanne d'Arc que représentera un jour, à la Gaité, Mme Lia Félix, et qui, plus tard, s'incarnera en Sarah Bernhardt.

Ici enfin, des marionnettes symbolistes, des drames chrétiens joués par de petites poupées ou chantés devant des publics mondains, véritables cérémonies de la nouvelle religion civile, maquillages des figures du Christ et de Madeleine. Là, les théâtricules des cafés à vitraux, où les oratorios, les poésies bibliques, les chansons naturalistes, les vulgaires *scies*, les monologues fantaisistes débités à froid — autre forme du rire moderne — varient avec les classiques « ombres chinoises » devenues plaisir de raffinés.



Fig. 455. — Jeanne d'Arc entendant les voix à Domrémy. — Tableau du drame-légende de M. Jules Barbier représenté à la Porte-Saint-Martin. D'après un dessin de M. Reichan. (*Monde illustré*, 11 janvier 1890.)

Partout et toujours le même mélange, la même promiscuité de choses jadis vénérées et de simples « gaudrioles ». « La caractéristique de la fin du siècle, » écrit un savant étranger, « est qu'il ne croit plus à rien et qu'il s'amuse de tout; le Théâtre est devenu pour lui ce qu'étaient jadis l'Église et l'Hôtel de Ville. Depuis qu'il n'a plus ces grandes scènes historiques qu'on appelait des entrées de souverains, il les a portées sur la scène; soyez certain que, quelque jour, on le verra donner, au théâtre, la représentation des



1 et 2. Robes à traîne garnies de volants avec jupes relevées, garnies de nœuds et de boucles. Tournure (1873-1875). — 3. Visite à manches longues flottantes, 1875. — 4. Robe étroite forme fourreau, 1877. — 5. Robe ouverte avec devant plissé, et garniture de velours frappé, 1889. — 6. Jupe courte avec jaquette tailleur, 1885. — 7. Manteau long à taille, chapeau canotier, 1887. — 8. Jupe droite longue, corsage écossais, ceinture à boucle, 1892.

MODES DE LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE (1873-1892).

D'après des gravures des *Journaux de modes réunis*, de la *Mode actuelle*, de la *Mode illustrée* et les dessins originaux de M. L. Vallet. (nos 6, 7 et 8.)

grandes cérémonies du culte contemporain. Et ceux-là même qui, à l'Église, restent sans âme, seront les premiers à être émotionnés par cette parodie sur les planches. Là où le plus vénérable ecclésiastique n'avait rien pu faire vibrer, un simple mime soulèvera des enthousiasmes. » Grande vérité, qui indique une profonde connaissance de l'humanité actuelle.



Fig. 456. — Un baptême socialiste à Boulogne-sur-Seine, le 9 novembre 1890. — D'après une gravure de *l'Illustration*.

• Une quarantaine d'enfants des deux sexes — l'aîné n'a pas dix ans — étaient réunis dans une salle ornée de fleurs et tapissée de bannières ; tous sont habillés de jerseys bleu marine, affectant la forme de la carmagnole de 93 et coiffés du bonnet phrygien écarlate, garni d'une cocarde verte

Chaque jour, on s'insurge contre les cérémonies anciennes; chaque jour, des écrivains s'évertuent à faire ressortir l'illogisme d'actes qui, « comme le baptême et la première communion, enrégimentent, classent les enfants par tradition, par hérédité, au lieu d'attendre l'âge de raison où il leur serait loisible de choisir, suivant leurs idées personnelles »; et voilà que l'on voit apparaître des baptêmes franc-maçonniques, des « baptêmes socialistes ». Étrange contre-sens! Car, on ne leur a point demandé, non plus, à ces enfants, s'ils voulaient appartenir à l'armée révolutionnaire?

Partout, que ce soit religion, politique, ou questions sociales, même illogisme. L'argent triomphe, l'intérêt individuel prédomine, chacun n'agit que dans un esprit purement mercantile et voilà qu'une agitation antisémite se dessine, qu'une croisade contre le grand dispensateur du veau d'or s'accentue. Certes, l'Israélite manie l'argent

en virtuose; certes, il s'entend comme pas un à centraliser le capital aryen — vieille habitude — mais qui donc a donné à l'Israélite et à l'argent cette importance, qui donc les a mis, ainsi, au pinacle? si ce ne sont les chrétiens eux-mêmes. Dans les sociétés qui n'ont point pour unique idéal l'argent, le Juif n'est rien : là où l'argent a remplacé les aristocraties de race et d'intelligence, il tient la première place, et cela est logique, puisqu'il est, par excellence, l'homme des transactions financières, l'homme de l'ère industrielle.

Comme en 1780, l'on danse sur un volcan; comme les muscadins, on semble afficher une certaine prédilection pour le laid et le difforme. L'incohérence voulue, prétentieusement cherchée, péniblement obtenue, sera un certain temps à la mode : tandis que les artistes reconnus pour chefs d'école, se livreront sous prétexte de « modernisme » à des orgies de jaune, de bleu, de violet, de noir; de bons plaisantins, imagineront les calembours en peinture. Et l'on appellera cela la vieille gaieté française! A l'incohérence du langage prisée sous le Directoire, succédera ainsi l'incohérence des attitudes et des manifestations extérieures, une sorte d'épilepsie simulée, comme la qualifiait si bien, un maître en la matière, le Dr Ball. Il est vrai que si les uns se créent un rire à leur usage, d'autres considèrent comme absolument « vieux jeu » l'exhibition des sensations intimes; rire et pleurer, être émotionné ou se sentir agité par un rictus convulsif, à quoi bon? Le nihilisme, voilà le grand maître!

De là un masque macabre — voyez donc la physionomie du jeune fin de siècle au carreau éternellement vissé dans l'œil — de là un rire macabre. Ici, Schopenhauer — que les Allemands ont eu grand soin de laisser aux décadents, — là, les romanciers russes qui voient en noir parce que leur terre est noire, et qui n'ont jamais eu la prétention de forger une esthétique à l'usage de la France.

Mais ce fin de siècle au col carcan, qui porte la tête en avant, qui affecte une impassibilité de bon ton, qui prétend marcher fier et hautain, au milieu des petitesses humaines, qui ne se donnera jamais et qui ne voudrait même point se laisser deviner — quel plaisir de pouvoir mystifier ses contemporains — ce fin de siècle a encore,

pour lui tenir tête, l'homme distingué des anciennes générations, modèle de bon goût. Tel le prince de Sagan, véritable homme du monde de 1892, comme le dandy de Gavarni pour 1835; véritable aristocrate au milieu même d'une société éminemment démocratique. N'est-ce point la preuve évidente que l'aristocratie de la personne subsistera toujours, alors même que les aristocraties de race ne se perpétuent plus!

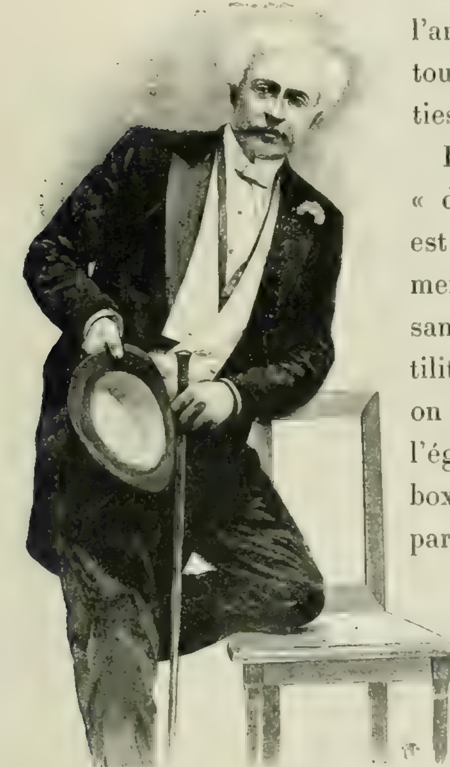


Fig. 457. — Homme du monde fin de siècle : Le Prince de Sagan (Bozon de Talleyrand-Perigord). — D'après un portrait de Otto (1891).

« Dans ce monde restreint, brillant, un peu mêlé », dit *la Revue illustrée*, qui va du Turf au Jockey, en passant par le théâtre, son empire est incontesté : c'est le prince du *Chic*, c'est le dernier monarque absolu. Il a déterminé de petits mouvements mondains, les mardis à la Comédie française et les samedis de l'Opéra-Comique. Le succès de la Société d'Encouragement est son œuvre.

Du reste, s'il y a décadence morale et « décadentisme littéraire », le monde est en train de se régénérer physiquement. On ne cultive plus Mme de Bassanville, on ne s'amuse plus aux subtilités puériles du code du savoir-vivre, on devient d'une politesse douteuse à l'égard des femmes, mais en fait de boxe, de savate, de trapèze, de barres parallèles, on est d'une science dont rien n'approche. Jadis, le progrès musculaire était surtout honoré dans les bas-fonds sociaux; aujourd'hui, il est apprécié en haut lieu. C'est un retour à l'âge d'or, aux traditions des jeux olympiques : bientôt l'homme ne vaudra plus que par ses biceps. Et l'on parle de mollesse, de sensiblerie fin de siècle! Les élégants de 1789 avaient le cirque payant du Palais-Royal; les élégants de 1892 ont le cirque Molier, avec ses étoiles plus ou moins mondaines.

Conclusion logique des principes émis par le siècle, la femme de 1892 est parvenue à son complet affranchissement; mise comme l'homme, elle va, comme l'homme, à travers le monde, engagée jus-

qu'au cou dans la grande lutte pour la vie; peut-être, prochainement, la verra-t-on affirmer sa supériorité. Le Palais, l'Académie, l'École de médecine tout l'attire; ne sachant auxquels accorder sa préférence, elle est partout. Elle aussi, elle tient à se donner une attitude pour le présent et devant l'avenir; elle aussi, elle a des attirances vers les

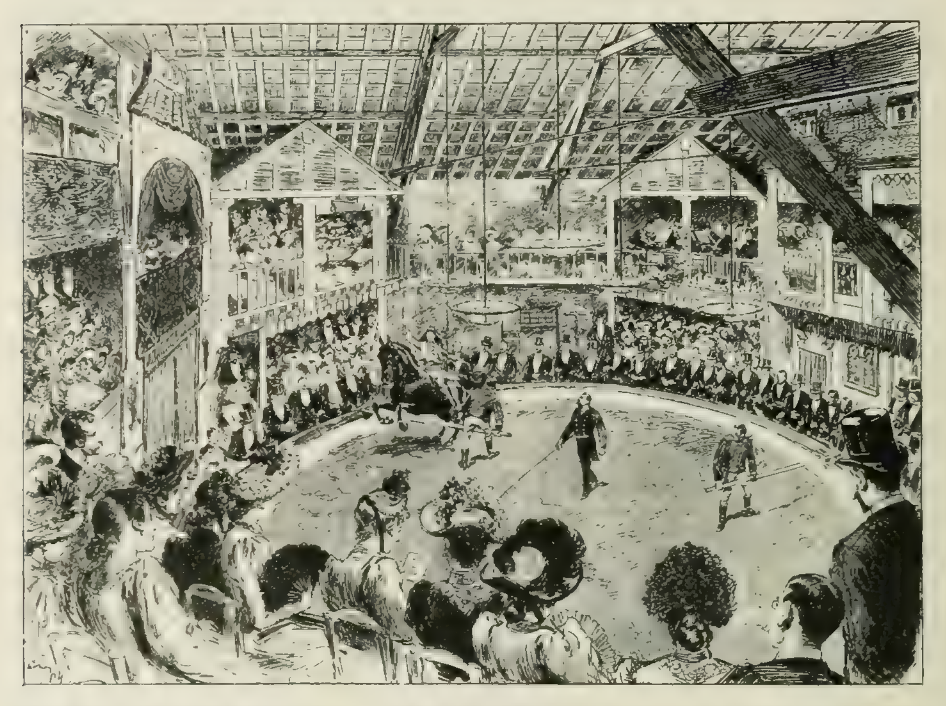


Fig. 458. — La salle du cirque Molier. — D'après un dessin d'Adrien Marie. (*Illustration*, 21 juin 1890.)

* Situé en l'hôtel de M. Ernest Molier, rue Benouville, ce cirque est le premier exemple d'un cirque particulier.

exercices physiques, elle aussi, elle cherche le pourquoi des choses; elle n'est plus seulement la « sœur » qui soigne, par compassion pour les souffrances humaines, elle se met à la chirurgie, poussée par cet « amour de l'art » que connaissent bien les gens du métier.

Femme fin de siècle avec sa ceinture, avec son gilet, avec sa veste Figaro, avec ses breloques bruyantes, avec sa cravate, avec son petit chapeau mou, avec son face à main; mélange de russe et d'anglais parvenant à constituer une Française.

Dans cet état d'excitation fébrile on n'a pas encore pu trouver les « vertus fin de siècle »; mais les « crimes fin de siècle » appartien-

nent déjà au domaine de l'histoire, étonnant par leur mise en scène, par leurs procédés tout à fait inédits.

Et d'autre part, l'humanité entière se trouve menacée par cette science sans cesse en ébullition, sans cesse en fermentation qui, chaque jour, lui fait apercevoir quelque merveille, qui, chaque jour, lui fait courir un nouveau danger. Déjà, l'homme ne s'appartient plus : déjà, nombre de découvertes sont venues lui enlever une partie de cette liberté individuelle pour laquelle on a fait des révolutions.



Fig. 459. — Interview photographique de M. Chevreul et de M. Nadar. — D'après un instantané de M. Paul Nadar.

* Il existe ainsi toute une série de clichés photographiques donnant, en quelque sorte, minute par minute les poses et les physionomies des deux causeurs. — Au-dessous de l'instantané ici reproduit, on lit : « C'est là l'inconvénient de cette philosophie du jour de cette philosophie de beaux parleurs, de grands diseurs de rien, on se contente de mots et de paroles creuses. »

Contre les indiscrétions de la presse vous pouvez vous défendre ; contre les indiscrétions de l'instantané photographique toutes précautions seraient inutiles : il vous prend dans la rue causant avec un ami, il vous prend dans un salon, il est partout, et il n'est nulle part; il se cache derrière un plastron de chemise, dans un chapeau, dans une cravate, dans un revolver. Véritable miroir secret ayant le don de refléter, de garder, et, au besoin, de populariser votre image.

En 1800, l'homme est maître de son individu; en 1892, il n'est déjà plus propriétaire de sa personne physique.

Forces supérieures, quelle que soit leur nature, devant lesquelles l'humanité se tient, aujourd'hui, en contemplation; et qui demain, très probablement, se seront emparées d'elle, la réduisant à l'état

de jouet inconscient. Après la période des étonnements et des enthousiasmes, la période des regrets et des conséquences imprévues. Après la lutte d'homme à homme, qui représente le passé; la lutte de l'homme contre la nature, qui personnifiera l'avenir.

Au commencement du siècle, une société reconstituée; à la fin du siècle, une société en dislocation. En 1800, une société mettant en pratique les principes de 1789, un pouvoir reconquis par l'éclat personnel; en 1892, une société qui ne croit plus aux « grands principes », une société à forme et à représentant anonyme : tout le monde souverain en politique et personne ne pouvant faire prédominer une influence féconde. Et, à côté de cela, aujourd'hui comme autrefois, une France qui travaille, qui ensemence le sol, une France qui prie, et qui veille les armes en main. Un monde réel, existant de toute antiquité; un monde fictif incarnant un état de choses passager.

Ce n'est pas « fin de siècle » qu'il faut dire, mais bien plutôt « fin de société », en attendant que des événements imprévus aient reconstitué une nation basée sur des forces nouvelles.



Fig. 461. — Médaille de l'Église du Sacré-Cœur (16 juin 1875).
D'après un plâtre original de Chapu.



Fig. 461. — Mail-coach.
D'après un dessin d'Edmond Morin.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

I. — PLANCHES EN COULEURS.

II. — GRAVURES HORS TEXTE.

III. — GRAVURES DANS LE TEXTE.

Chapitre premier. — LES ÉTAPES ET L'ESPRIT DU SIÈCLE.

Chapitre II. — COURS, SOUVERAINS, CHEFS D'ÉTAT.

CHAPITRE VI. — LES SALONS.

CHAPITRE VII. — LE COSTUME CIVIL.

CHAPITRE VIII. — LE COSTUME MILITAIRE.

Chapitre XII. — LA CUISINE ET LA TABLE.

Chapitre XIII. — LES MOYENS DE TRANSPORT. — LA LOCOMOTION.

Chapitre XIV. — LE GOUT LITTÉRAIRE ET LE GOUT INTIME.

Chapitre XV. — LES FORCES MODERNES. — LA PRESSE. — LES EXPOSITIONS.

Chapitre XVI. — LES INVENTIONS NOUVELLES ET LA MÉDECINE.

Chapitre XVII. — PARIS MODERNE.

Chapitre XVIII. — FIN DE SIÈCLE.

TABLES.



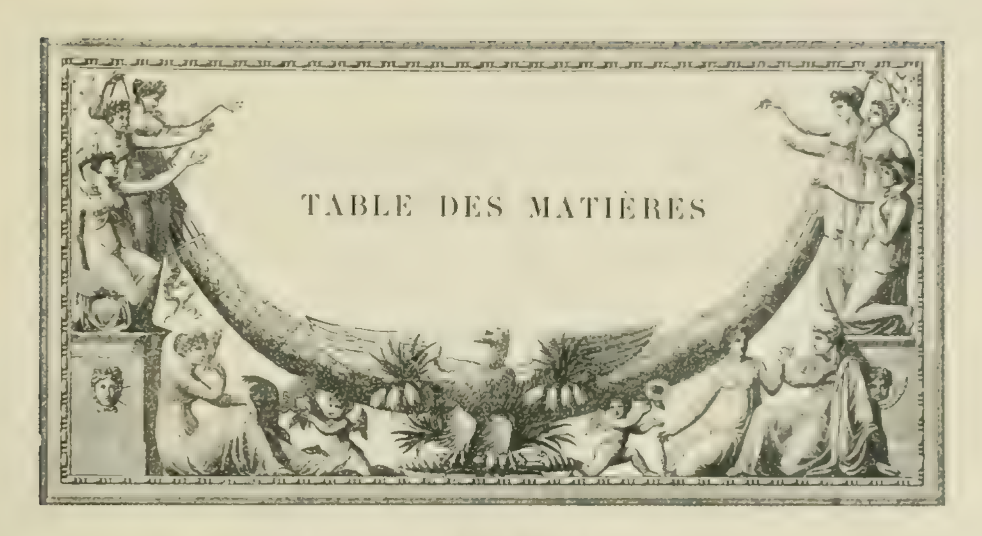
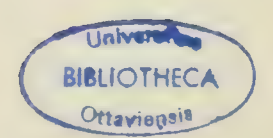
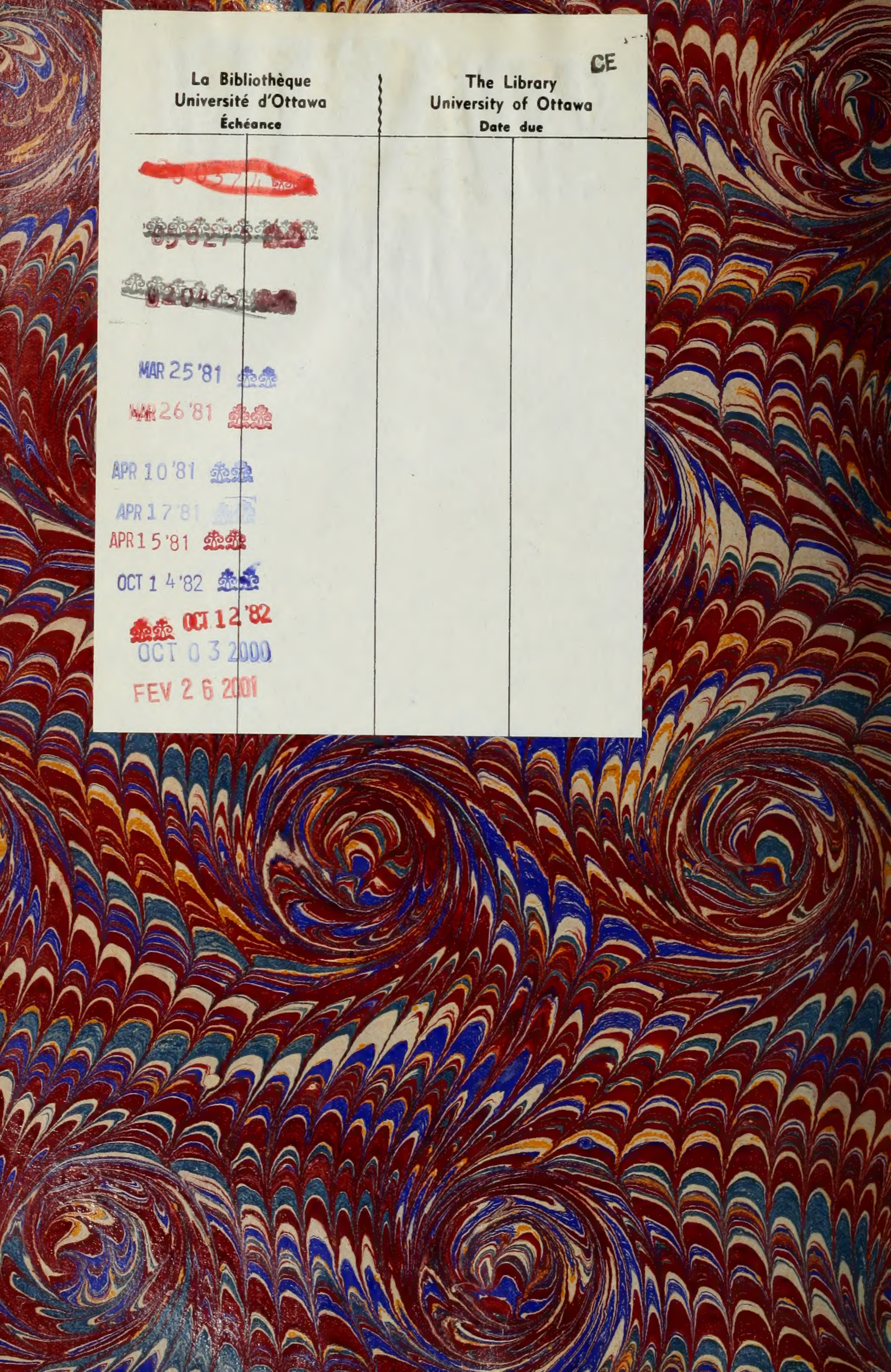


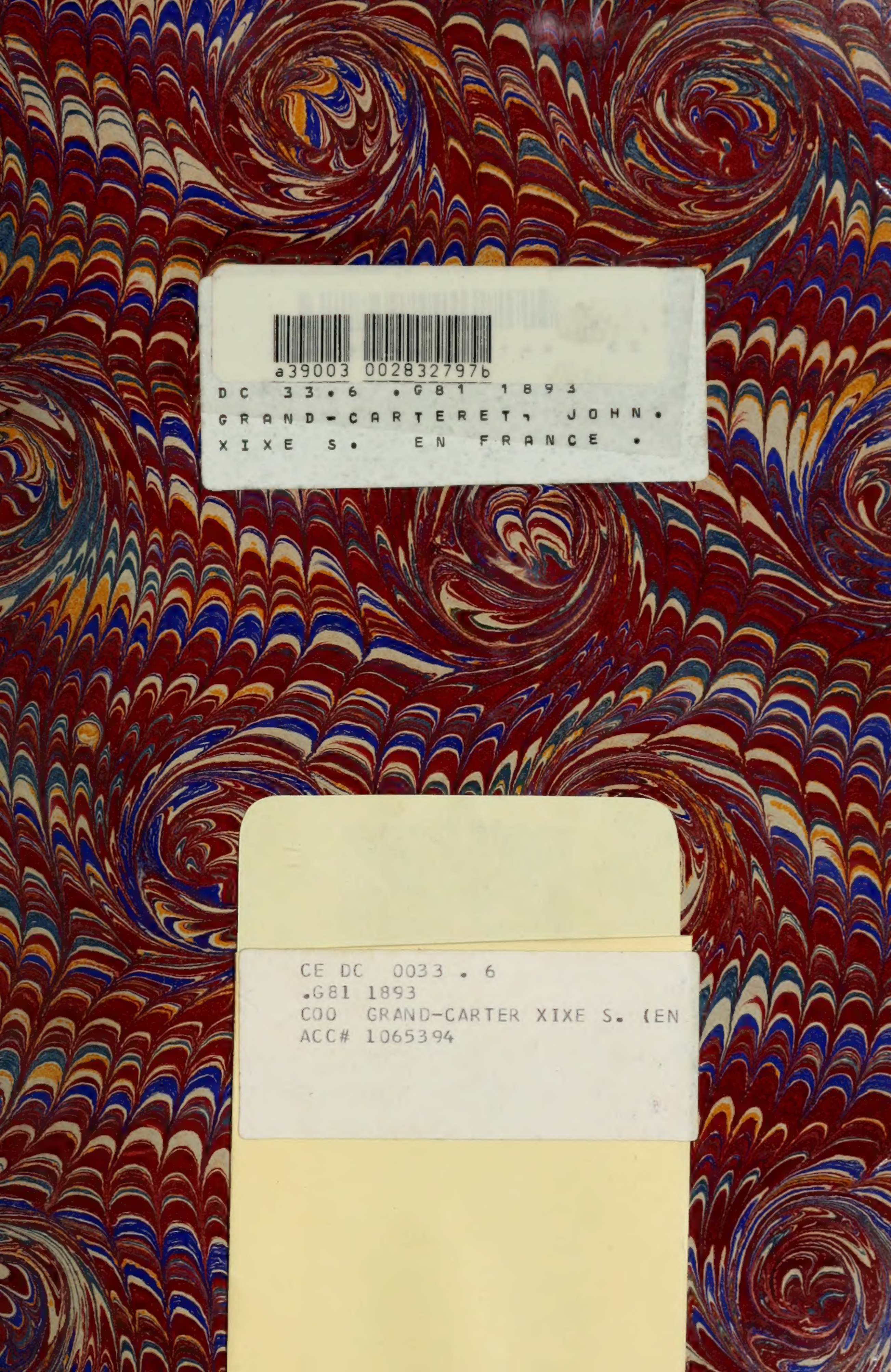
Fig. 462. — Ornement d'après Percier et Fontaine.

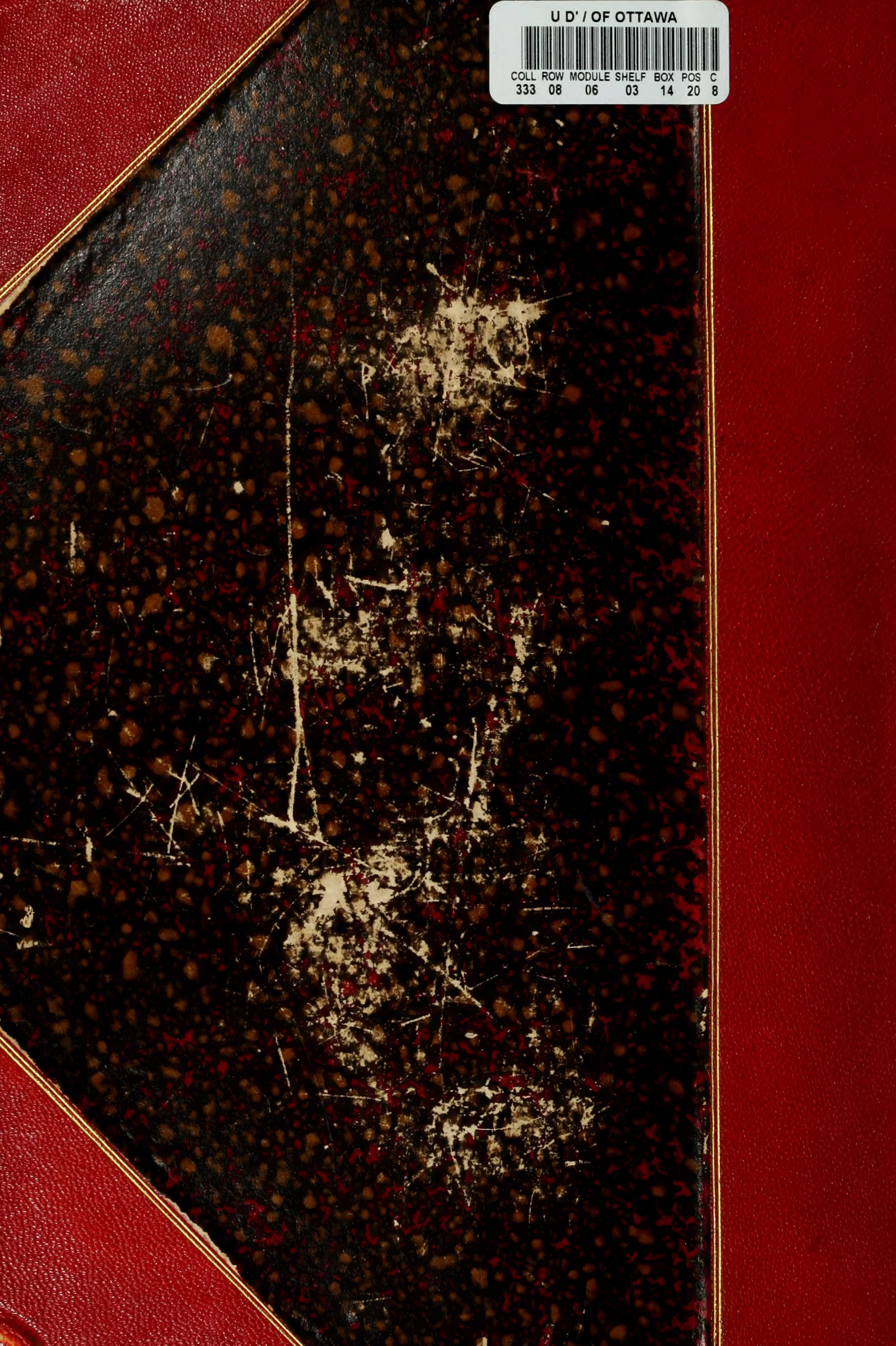


Fig. 463. — Carte de Vignieres, marchand d'estampes.




CE
La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
The Library
University of Ottawa
Date due
MAR 25 '81
MAR 26 '81
APR 10 '81
APR 17 '81
APR 15 '81
OCT 14 '82
OCT 12 '82
OCT 03 2000
FEV 26 2001


a39003 002832797b
DC 33.6 .G81 1893
GRAND-CARTERET, JOHN.
XIXE S. EN FRANCE.
CE DC 0033 . 6
.G81 1893
COO GRAND-CARTER XIXE S. (EN
ACC# 1065394


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 08 06 03 14 20 8